Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/mercure-de-france-1890_january-february-1906_59

Janvier-Février 1906 — Tome LIX

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Dix-septième Année

PARIS-VI^e^
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVI
KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1969

Reprinted with the permission of
Mercure de France
KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1969
Printed in Germany
Lessingdruckerei Wiesbaden

LETTRES INÉDITES

D'ALFRED DE VIGNY

—

« Vous trouverez peut-être quelque chose là », disait Vigny à son jeune ami L. Ratisbonne, en lui confiant les cahiers du *Journal d'un Poète*.

Ces mots pourraient servir d'épigraphe à sa correspondance que nous avons recueillie et que nous publierons prochainement grâce à la bienveillante autorisation de M. et de Mme Tréfeu de Fréval.

Nous donnons ici quelques lettres inédites, de ces lettres familières qui peignent « la personne à qui l'on écrit ». Les premières nous apportent comme un écho de l'enthousiasme jeune et vibrant du cénacle romantique.

La *Rêverie amoureuse* de Stello, qui sanglote dans les lettres à Marie Dorval, sourit triste et indulgente dans les suivantes qu'il écrit à des amies ; la lettre adressée à Pauline Duchambge est un dernier c de sa passion blessée.

Viennent ensuite des lettres à Philippe Busoni, l'un de ses meilleurs amis, celui avec lequel Vigny, d'habitude si réservé, se livrait plus volontiers, celui qui bien souvent pressa le poète de publier de « ces choses nouvelles » qu'il gardait si jalousement; « le philosophe Epictète pouvait se dire : *Abstiens-toi*, le poète Virgile n'en avait pas le droit. Est-ce que les inspirations du génie n'appartiennent pas à son époque avant de devenir le patrimoine de tous les temps » ? A cette supplication de Busoni, Vigny répondait : « Vous me demandez des fragments de mes ouvrages, malheureusement, si j'en détachais une partie, elle ne serait pas comprise et, séparée du corps, elle n'aurait pas plus de sens que le torse sans tête et sans bras du Louvre ».

Enfin nous terminons par des lettres adressées à diverses personnes; le poète y exprime l'un de ces sentiments élevés dont il parlait à Barbier : Justice, Vérité, Beauté, Amitié.

Parmi les personnes à qui nous devons l'obligeante communication de ces lettres inédites et auxquelles nous adressons nos plus chaleureux remerciements, nommons : MM. Louis Barthou, Noël Charavay, Charles Callet, Henri Lapauze, Pierre Lefèvre-Pontalis, Pierre Lefèvre-Vacquerie, le vicomte de Meaux, Maurice Paléologue, Mlle Louise Read, et le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

E. SAKELLARIDÈS.

LETTRES A LAMARTINE, VICTOR HUGO SAINTE-BEUVE ET MONTALEMBERT

I

A LAMARTINE

25 mai 1826.

Comment ne pas être flatté, Monsieur, de recevoir une lettre telle que la vôtre? Voilà de ces échos qu'il est doux d'entendre répondre à sa voix; le nombre est bien petit de ceux pour lesquels je parle, et vous en faites partie, vous avez senti que le livre (1) vous était adressé et vous ne vous êtes pas trompé. Je ne puis trop vous remercier de m'avoir laissé suivre ainsi la trace de vos émotions, j'ai besoin d'être raffermi pour croire en moi-même, je me connais peu et je ne suis sûr que de la pureté des intentions qui me font écrire; j'ai tenté d'être utile à notre France, elle m'a récompensé déjà par d'honorables suffrages, il me manquait le vôtre parmi eux, je n'attends plus rien maintenant pour continuer.

Si cet ouvrage vous a plu, c'est sans doute que vous y avez reconnu quelque chose de la Muse que vous consultez trop mystérieusement pour nous. — Je l'adore comme vous et même involontairement ; on ne saura jamais combien de fois la simple prose que vous louez a été la traduction d'une première pensée poétique que j'éteignais à regret — je fuis la Poésie autant que je la cherchai, et je la craignais en écrivant, mais j'ai pu dire comme votre Elvire :

Oui, ma crainte était de l'amour.

Adieu, monsieur, n'ai-je pas quelque espoir de voir un jour

(1) *Cinq-Mars*, qui venait de paraître, avril 1826.

à Paris le poète qui écrit de si aimables choses avec tant de cœur? Il doit savoir combien lui est déjà assurée mon estime et quelle est la fraternité de nos goûts littéraires.

ALFRED DE VIGNY.

II

A VICTOR HUGO

Samedi [25] octobre 1828.

Si j'avais, cher Victor, la main d'un prophète pour le bénir, la baguette d'une fée pour le douer, je ne sais si cela me suffirait, tant je fais de vœux pour votre nouvel enfant (1). Il naît au bruit des *Orientales* (2); qu'il soit donc beau, brillant et penseur comme elles; que ses belles sœurs jumelles lui apprennent à lire et à chanter; que les livres de son père soient son Coran, que Metana lui donne ses sauterelles vertes pour jouer et le klephte à l'œil noir son bon fusil bronzé; qu'il les égale en force, en grâce, en perfections. Je serais allé vous dire cela et mille autres choses encore, si ma femme n'était malade.

Notre Emile va paraître (3) tout frais comme un bouquet; cela me ravit.

Embrassez-moi sur les deux joues, je vous en prie.

ALFRED DE VIGNY.

III

A VICTOR HUGO

9 février 1829.

Je vous ai, je vous tiens depuis longtemps malgré vous, cher ami, et je ne vous quitte pas, vous me suivez tout le jour jusqu'à la nuit et je vous reprends le matin. Je vais de vous à vous, du haut en bas, du bas en haut, des *Orientales* au *Condamné* (4), de l'Hôtel de ville à la tour de Babel, c'est partout vous, toujours vous, toujours la couleur éclatante, toujours l'émotion profonde, toujours l'expression vraie pleinement satisfaisante, la poésie toujours. Depuis trois semaines, retenu ici par une longue maladie de ma femme et un grand chagrin,

(1) François-Victor Hugo était né le 21 octobre 1828.

(2) Mais celles-ci n'avaient pas encore paru. L'édition originale (Paris, Ch. Gosselin, H. Bossange) est de janvier 1829.

(3) Les *Etudes françaises et étrangères*, d'Emile Deschamps (Paris, Urbain Canel, 1828, in-8°) parurent à la fin d'octobre.

(4) *Le Dernier jour d'un condamné*, Paris, Charles Gosselin. 1829, in-12, qui venait de paraître.

car l'autre soir chez vous, tandis que je riais, je ne savais pas qu'elle allait perdre son enfant de deux mois dans son sein : elle a souffert autant qu'une mère et ne l'est pas. Hélas ! vous devinez tout ce que j'ai souffert aussi.

Je voudrais pouvoir vous dire tout ce que vos belles odes m'ont donné de consolations en m'enlevant à moi-même, quel enivrement elles me causent comme tous les parfums de l'Orient réunis dans une cassolette d'or, mais je ne cesserais d'écrire. J'ai aussi une étrange idée, vous ne sauriez croire combien je voudrais savoir l'air de la chanson d'argot pour la chanter. Vous me l'apprendrez, n'est-ce pas? Adieu, embrassez-moi; sur vos deux joues je vous embrasse aussi l'une pour l'orient, l'autre pour l'occident de votre tête qui est un monde.

ALFRED DE VIGNY.

On m'a demandé les vers que notre Lamartine a répondus à votre rêve (1). Les avez-vous? envoyez-les moi.

IV

A SAINTE-BEUVE

Sans date, fin mars ou premiers jours d'avril 1829.

Demain matin je dois aller dans votre pays, gardez-vous de venir dans le mien. J'irai vous enlever le trésor que vous m'avez destiné (2).

Votre ami.

ALFRED DE VIGNY.

V

A VICTOR HUGO

11 mai 1829.

Voici mes vieux péchés et les nouveaux avec eux (3), cher ami. Je n'ai pas voulu attendre que j'eusse le temps de vous les porter, j'ai toujours celui de penser à vous et de vous aimer, chose en laquelle je ne puis et ne veux jamais changer ainsi qu'en quelques autres choses encore.

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

Ma femme m'attend debout pour sortir.

(1) *La Retraite (Secondes Harmonies poétiques et religieuses).*

(2) Sans doute un exemplaire de *Joseph Delorme*.

(3) *Poèmes*, par M. le comte Alfred de Vigny, auteur de *Cinq Mars*. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. Paris, Charles Gosselin, Urbain Canel, Levavasseur, 1829, in-8.

VI

A MONTALEMBERT

Paris, 15 février 1831.

J'ai enfin un moment pour vous écrire, Monsieur, et vous parler du plaisir que m'ont fait vos deux articles (1). J'y ai trouvé un rare talent d'observation, un enthousiasme sage (chose rare aussi) et des tableaux artistement tracés. Celui de la résistance des prêtres irlandais dans votre article du 5 janvier est aussi vigoureux que la constance chrétienne de ces martyrs.

J'envie à l'Irlande à présent la liberté et la pauvreté de son clergé, l'élection de ses évêques et leur *chaumière épiscopale*, alliance de mots qui nous est inconnue, et aussi cette crainte de passer pour lâches en reculant devant les pratiques journalières de la religion. Ainsi l'honneur redouble en eux les forces de la Foi. On vous doit beaucoup remercier d'avoir aussi soigneusement examiné cette belle nation et je placerais volontiers vos lettres à la suite des lettres édifiantes. Il me tarde beaucoup que M. de Lamennais soit de retour. Je désire au moins autant que lui une entrevue qui peut ne pas être sans résultats. Je crois à sa tolérance comme à son génie, monsieur, et je pense bien que nulle opinion exprimée avec franchise ne peut le blesser, ni l'éloigner d'un homme auquel il a témoigné quelque estime. Nous sommes dans un temps où un point doit suffire à rallier les hommes qui veulent sauver leur pays et servir l'humanité.

Soyez assez bon pour m'apprendre son retour. J'irai vous voir d'ici à peu de jours chez vous ou à *l'Avenir* et vous renouveler les témoignages de mon estime et de mon affection.

ALFRED DE VIGNY.

VII

A MONTALEMBERT

29 avril 1831.

Comment voulez-vous que je ne vous remercie pas, Monsieur, du mot aimable que vous avez laissé tomber de votre plume sur l'auteur de *Cinq-Mars* (2). Je le regarde comme

(1) *Du Catholicisme en Irlande*, par Ch. de Montalembert. *L'Avenir*, 1, 5 et 18 janvier 1831.

(2) Dans l'un des articles qu'il venait de consacrer à *Notre-Dame de Paris*, Mon-

une preuve de votre amitié et à ce titre seul j'accepte l'éloge que vous voulez bien me donner en passant. Je vous prie de vouloir bien vous charger aussi de mes remerciements pour la personne qui a parlé de l'*élévation* (1) et que je ne connais pas. Il faut me pardonner de n'avoir pas encore envoyé une deuxième *Lettre Parisienne* (2). J'en écrirai une bientôt à travers mille occupations et des commencements d'ouvrages que j'achève. Je suis loin de renoncer à occuper de temps à autre quelques colonnes de votre journal et j'ai bien des petites choses à dire au public entre les intervalles de mes compositions.

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

VIII

A SAINTE-BEUVE

7 janvier 1836.

Demain, on joue *Chatterton* (3), mon ami. S'il vous plaît d'y venir, voici un billet de ma façon, qui sera tout puissant. J'irai vous rendre visite à cette place, si je vous y aperçois. Je ne pense pas que votre main ait repris le soc dont vous vous plaignez, et qui nous donne de si belles moissons pour la nourriture de l'âme et le pain des forts. Vous m'avez dit, je crois, *la prochaine représentation*. Si vous n'êtes pas libre, donnez ou déchirez ce billet, et dites votre jour.

Tout à vous mille fois.

ALFRED DE VIGNY.

IX

A SAINTE-BEUVE

Mercredi, 6 juillet 1836.

Mon ami,

Je pars samedi pour Londres. J'ai besoin de vous voir et de vous embrasser avant de m'embarquer. Demain matin, à

talembert disait de Victor-Hugo : « Il nous semble éminemment propre à fonder en France le roman historique, et nous lui souhaitons la gloire de doter, en commun avec l'auteur de *Cinq-Mars*, notre patrie de cette littérature si féconde et si attrayante ». *L'Avenir*, 28 avril 1831.

(1) Dans les numéros du 15 avril et du 4 mai 1831, il a été parlé de *Paris*, élévation, par M. le Comte de Vigny.

(2) Une *Première Lettre Parisienne, Mœurs et Beaux-Arts*, signée X., avait paru dans *l'Avenir*, le 3 avril 1831

(3) *Chatterton*, repris le 1er janvier 1836, pour la « rentrée de Mme Dorval », fut joué le vendredi 8 janvier avec *le Malade imaginaire*.

onze heures, je serai chez vous, rue du Mont-Parnasse, et je vous emmènerai déjeuner en causant ou causer en déjeunant, comme vous voudrez. J'ai beaucoup à vous dire, mais point pour moi. Ne craignez rien.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

Jeudi, car je me défie de la poste.

LETTRES FÉMININES

X

A PAULINE DUCHAMBGE (1)

6 octobre 1838.

Je voudrais ne pas vous répondre, mais je n'en ai pas le courage, je crains trop de vous blesser dans votre bonne et délicate amitié!...

Croyez bien que je sens tout le prix de cet attachement et que rien ne m'échappe de tout ce qu'il y a de parfait dans les ménagements de votre conduite, si difficile dans une circonstance si grave. Permettez que je n'y revienne plus et que je ne rouvre pas mes blessures pour vous écrire avec mon sang. Je me suis bien assez reproché le fardeau des confidences dont vous étiez écrasée. Soyez-en délivrée enfin et oubliez ce que j'ai peut-être dit de trop violent devant vous.

Tout est fini.

La solitude m'a toujours rendu toutes mes forces. J'en ai beaucoup, je le prouverai à tout le monde.

J'ai, en effet, reçu un mot de Victorine ; je lui répondrai *plus tard* pour la remercier d'avoir rempli exactement cette dernière commission.

Cette année m'a été fatale, Madame, mais jusqu'ici ce que j'ai souffert n'a pas été au-dessus de mon courage.

Je vous demande de m'écrire encore quelque chose de vous et de mes amis avant mon retour.

Je voudrais avoir la certitude que vous ne m'en voulez au-

(1) Pauline Duchambge (1778-1858), amie de Marie Dorval et de Marceline Desbordes-Valmore, qui lui disait : « Ne sommes-nous pas les deux tomes d'un même ouvrage? » Pianiste, cantatrice et compositeur de musique, ses romances se font remarquer par le charme et la mélancolie, elles eurent une grande vogue : on les trouvait sur tous les pianos; elles étaient dans toutes les mémoires.

cunement. Votre amitié, qui comprend tout, me pardonnera mon laconisme et sentira que je suis tout à vous bien tendrement.

ALFRED DE VIGNY.

Voulez-vous me renvoyer les vers, la lettre et l'adresse d'Adolphe Dumas à qui je voudrais bien répondre? Je ne sais où il est.

Au Maine-Giraud,
Blanzac (Charente).

XI

A UNE DAME (1)

10 mai 1856.

CONTE ARABE

Il y avait une fois, dans l'Orient du côté de la Mecque, en un palais de marbre rose où personne n'osait pénétrer parce qu'il était habité par des génies, à ce que disent les contes arabes que j'ai lus autrefois. Toutes les nuits on voyait des lumières éblouissantes qui illuminaient tout l'intérieur de ce grand palais, et les hautes colonnes, les trèfles, les fenêtres longues, les spirales transparentes des escaliers, les cent petits dômes et leurs toits à clochettes, et les pointes des petites tourelles de porcelaine se détachaient en noir sur la lueur égale qui éclairait le palais tout entier. Cependant on n'y voyait jamais l'ombre de personne. Homme ni femme n'y paraissait, et les lueurs qui s'allumaient tout d'un coup au coucher du soleil s'éteignaient toutes ensemble à son lever.

Quoique toutes les portes fussent ouvertes, il ne s'était trouvé personne, depuis cent ans, qui eût osé les passer, lorsqu'un fidèle croyant qui venait de faire ses dévotions à la Mecque s'aventura jusqu'à une longue avenue de palmiers qui le conduisit aux grandes portes de cèdre sculpté du palais enchanté. Il portait en bandoulière sa petite giberne du Coran sur laquelle il posa sa main gauche, et, tenant son chapelet dans les doigts de sa main droite appuyée sur la garde de son yatagan, il entra d'un pas paisible, en laissant ses babouches rouges sur le seuil de la porte, par respect pour les génies, et ne gardant que ses chaussures de maroquin jaune, il mar-

(1) Cette lettre, cataloguée dans le *Bulletin* de la librairie Morgand, a été imprimée à New-York dans l'intéressant volume de M. H. Paine du Bois : *Four private librairies of New-York*.

cha avec confiance sur les tapis très moelleux, dans de longues galeries, entre deux haies de paravents d'ivoire transparent, dentelé et sculpté, qui représentaient les aventures divines de Brahma, et les transformations de tous les génies de l'Orient.

On n'entendait pas le moindre bruit, et le jeune Musulman avait déjà passé à travers quarante-neuf grandes salles désertes magnifiques, et illuminées, lorsqu'il entendit un léger soupir, et il vit au milieu de la cinquantième salle dorée un trône de marbre noir sur lequel était assise une jeune femme d'une grande beauté.

Après s'être agenouillé devant elle, il fut très surpris de voir qu'elle lui tendait la main, l'attirait à elle et lui donnait un baiser sur le front. « C'était vous que j'attendais depuis cent ans », dit cette jeune femme, « et je vous dois le récit de ma vie ». Elle le fit asseoir auprès d'elle, et après lui avoir raconté avec un esprit incomparable de grâce et d'éclat, pourquoi les génies l'avaient ainsi condamnée à demeurer seule durant tant d'années, elle l'assura que, malgré la magnificence de son beau palais, elle commençait à trouver son séjour un peu long, et ne serait point fâchée d'aller ailleurs.

« Eh bien, que ne venez-vous donc avec moi? » lui dit le Mahométan, « puisqu'il était écrit sur le collier d'or invisible que je porte au col, comme tous les vrais croyants, que je devais entrer ici et vous faire voir celui que vous attendiez, il doit être écrit aussi que je vous emmènerai vivre et mourir avec moi. »

« Je ne demanderais pas mieux que de partir sur-le-champ avec vous, dit-elle, parce que vous m'avez écoutée toute la nuit sans m'interrompre et sans montrer d'impatience, et parce que j'ai vu dans vos yeux des rayons et une larme... mais voici quelque chose qui m'empêche de partir. »

En disant cela elle ouvrit sa robe de gaze brodée d'or et il vit clairement qu'elle avait les deux jambes et les deux pieds changés en marbre blanc.

J'ai pensé souvent depuis cinquante-neuf jours que ce serait un grand bonheur pour moi, Madame, que d'aller vous revoir et vous remercier de la bonne grâce que vous avez mise à vous informer si souvent de ma blessure ; mais j'ai aussi pensé bien souvent que j'avais les mêmes raisons d'immobilité que cette femme enchantée, et j'éprouve, comme elle, le poids d'un

pied de marbre que l'on ne peut même pas traîner comme un boulet. Je vous prie donc, Madame, de dire un peu pour moi votre chapelet, et de croire qu'à cette condition je serai bientôt guéri, et en état de vous aller dire comment je vous suis parfaitement dévoué.

ALFRED DE VIGNY.

XII

A Mlle A. DELVIGNE

Dimanche, 10 août 1856.

Êtes-vous en Amérique ? Avez-vous rencontré Candide dans l'Eldorado ? Nous rapporterez-vous des moutons rouges dont la laine laisse pleuvoir des perles, des diamants et des paillettes d'or ? Vous êtes toutes les deux pleines de raison et l'idée de votre voyage ensemble me plaît infiniment. Vous avez l'air de Clorinde et d'Herminie, et d'ici je vous vois chevauchant, l'une plus accoutumée à l'escrime que l'autre qui trouve le casque et la cuirasse un peu lourds. — Je saurai vos aventures, prenez garde à moi. Je saurai tout ou presque tout. Vous avez été la plus charmante, la plus aimable, la plus spirituelle interprète du monde, je sais déjà cela et j'aurai bien d'autres histoires encore. Petit *Drogman* français, voyez comme la Providence arrange tout pour le mieux ! Elle a décidé, dès le jour de la création, que vous seriez l'amie de notre amie Augusta, puis l'amie d'une autre amie. Poète, Poète vous-même, et toutes deux jetées dans une île déserte où vous avez été d'un si grand secours à la belle voyageuse qui vous aime beaucoup et ne peut se passer de votre présence. Je vois que comme elle avait surtout affaire à l'île de Wight, elle a commencé par passer un mois à Londres. — Je ne sais pas encore si elle a découvert lady Gordon. Votre sœur, Mlle Louisa, s'attend à voir revenir Mme Louise mariée avec un amiral anglais. Je n'en doute pas non plus un moment. Pour vous, Mademoiselle, il est bien temps que vous reveniez voir notre pauvre petite France où l'on brûle comme au tropique et qui demande une goutte d'eau à grands cris comme les damnés font à côté d'Eloa qui leur donne une larme de temps en temps, je pense. Voilà ce qu'elle fait, vous me l'avez demandé un jour. Et vous que faites-vous ? — C'est peut-être Lucifer déguisé en belle

Muse que je vous ai envoyé. Prenez garde de vous brûler à sa main blanche.

J'ai passé quelques heures à Versailles avec monsieur votre frère qui va vous porter ce billet, et qui vous dira, Mademoiselle, en quel bon état il nous laisse tous. Je me figure qu'il va vous ramener puisqu'il revient avant ses grandes courses dignes de Sindbad le marin. — Je le souhaite bientôt, ici, avec vous pour qui je le charge de mille sincères et vives amitiés.

ALFRED DE VIGNY.

XIII

A M^lle^ A. DELVIGNE

Dimanche, 27 juin 1858.

(Ceci est le commencement, mon papier s'étant placé à l'envers par méchanceté) (1).

Je vous en prie, n'allez pas si loin dans la mer, et ne vous fiez pas trop à elle: *Perfide comme l'onde !* n'oubliez pas cette grande vérité et surtout n'imitez jamais l'onde. (Je connais des femmes qui ont toutes les beautés, toutes les grâces de l'esprit et du corps, toutes les qualités, toutes les perfections, toutes les vertus excepté une: *la Fidélité.*)

J'ai cru longtemps qu'on devait les considérer comme des *monstres* et c'est l'opinion vulgaire, surtout parmi les êtres du sexe qui n'est pas beau. Mais, en réfléchissant plus mûrement, je me suis demandé s'il était très commun parmi nous autres mâles, rois de la création, de trouver un être qui eût toutes les vertus, *excepté une*, et j'ai beaucoup pardonné à celles qui avaient beaucoup aimé. Mais ceci n'est qu'une parenthèse, j'y suis sujet, je vous disais de ne pas vous fier à la mer et je poursuis.) Ce n'est pas que je pense qu'il s'y trouve des *crocodiles*, comme dans la Seine en ce moment sous le *Pont-Neuf*, mais partout où nagent les *naïades*, il se trouve des *tritons*, c'est un fait d'histoire naturelle incontesté. Et la preuve c'est que dans cet honnête village maritime de *Blankenberghe* vous en avez aperçu un qui vous a épouvantée et qui se promenait *devant* la mer avec l'*intention* de s'y jeter.

Imprudente que vous êtes ! Quoi ! vous avez détourné les yeux et regardé les fleurs jaunes de votre chambre quand vous

(1) Cette lettre de huit pages, non signée, commence à la quatrième et continue à la première.

aviez (ô poète !) une si belle occasion d'observer un animal fabuleux d'une chambre où vous étiez parfaitement en sûreté. Avait-il des jambes de poisson? Comment cela marche-t-il? et j'ajouterai comme notre aimable amie disait en parlant de *Azy-Mullah-Khan*, serviteur de Dieu : Qu'est-ce que cela mange? — Jetez-lui du mil et de l'avoine ou quelques roseaux, nourrissez-le comme l'hippopotame et surtout décrivez-le pour moi.

Mais n'allez pas encore trop loin de la mer

De peur d'être Déesse...

vous savez :

et que les matelots
N'invoquent au milieu de la tourmente amère,
La blanche Galatée et la blanche Néère (1).

A votre place, j'aimerais encore mieux les chemins de fer. Quand même ce serait celui de Versailles à Paris où l'on cause si bien à demi penché, *relativement à la Poésie*, bien entendu; c'est un exercice moins humide que je préférerais à votre place, mais la nuit en ces jours de flamme, de *simoun arabe*, de vent du désert qui font que nous sommes *ards* comme Joinville en Syrie.

Relativement à l'Angleterre, je crois à votre ennui, mais *relativement* à votre tristesse, j'y crois peu. La nature a bien voulu créer en vous un esprit gai et charmant, tout à fait d'accord avec votre sourire que, par un bonheur particulier, ne dérangerait pas aisément la moue de la mélancolie. — Que le sort en soit loué ; dans sa folle loterie il vaut mieux rire en mettant sa main dans l'urne et se moquer du numéro qu'on a tiré que de frémir avant et se lamenter après. — En plongeant dans la mer, vous aller tirer, j'en suis sûr, une perle qui sera un mari parfait. — Profitez du temps qui vous reste pour nager. Songez que la condition de Sirène ne dure pas longtemps et l'Hymen les déteste et leur est très contraire. De cet état charmant et aquatique vous ne garderez que les chants et la mélodie, des *larmes* et des *sourires*, plutôt les seconds que les autres, j'espère. Moi qui ne connais que vos sourires et qui en fait très grand cas, je prie pour leur durée. Quand nous les rapporterez-vous à Paris, derrière une petite grille de bois peint en vert et qui ressemble au parloir d'un tout petit cou-

(1) André Chénier, *Néère et Chromis*.

vent habité par six nonnes? J'aime infiniment cette grille, je ne sais pourquoi, et j'y place des petites scènes de roman moderne bien gentilles. Cependant je ne veux pas les écrire, ni les dire non plus, ainsi vous ne les saurez pas. Je les garde en moi-même, je les regarde dans le miroir de mon imagination, je les y contemple, je leur souris et puis je ferme les yeux et je me tais. — Quoi, il est vrai que vous vous couchez sitôt ? Et comment donc faites-vous pour trouver le sommeil couché là, à côté de vous sur l'oreiller? à l'heure que vous lui donnez, il vient ! Heureuse enfant que vous êtes ! Vous êtes sûre de reprendre le lendemain vos combats contre les vagues qui vous enchantent et vous font oublier les cités humaines où nous sommes ensevelis. — Lorsque les eaux vous bercent pensez-vous aux deux enfants endormis dont nous parlions sur la route en regardant, à la gare, les arbres qui nous entouraient. — Moi, je crois très fermement aux *deux* choses que vous me disiez et dont vous ne pouvez pas vous souvenir plus que moi; je les crois vraies, je crois à l'infaillibilité de vos paroles, de vos résolutions, de vos promesses *même* et par-dessus tout au charme de toute votre jolie personne.

XIV

A AMÉDÉE LEFÈVRE-PONTALIS (1)

Dimanche, 25 novembre 1855.

Oui, Monsieur, vendredi prochain à deux heures, vous me retrouverez dans cet ermitage de Paris, où vous m'avez vu.

Je serai charmé de vous y recevoir de nouveau et de vous parler de Saint-Simon et de *la Femme mariée* (2).

Personne assurément ne saura mieux que vous aborder le mariage ; vous y voilà tout préparé et armé de pied en cap. J'espère que le *petit sexe*, comme le nommait très irrévérencieusement Balzac (las de dire *beau sexe*), vous tiendra toujours compte de la générosité de vos procédés envers lui.

C'est de quoi nous parlerons. La lutte des deux sexes est ce qu'un tableau anglais intitulait dernièrement : *An old, old Story*.

(1) Député d'Eure-et-Loire en 1871 ; il avait obtenu le prix d'éloquence à l'Académie pour un discours sur Saint-Simon.

(2) Vigny fait ici une confusion. *La Femme mariée* était la thèse de droit du frère de M. Amédée Lefèvre-Pontalis.

La femme, mariée ou non, sait bien que tous les Alcestes du monde finissent par dire :

Sa grâce est la plus forte.

C'est cette grâce, je crois, qui vous a gagné le cœur et de là vient que votre raison plaide si bien sa cause.

Adieu, Monsieur, le reste à vendredi.

ALFRED DE VIGNY.

LETTRES A PHILIPPE BUSSONI

XV

Mercredi, 1er juillet 1846.

Avez-vous entendu parler, mon cher ami, d'une sorte de pièce que l'on va donner à la Porte-Saint-Martin sous le titre de *Stello* ou le *Docteur noir* (1). Dans quelle intention fait-on cela ? J'aime peu ces travestissements d'une pensée sérieuse et je voudrais savoir du moins si c'est l'ouvrage d'un homme de talent.

Ne pouvez-vous par vos relations et votre voisinage m'en donner quelques nouvelles ?

Je n'ai pu l'autre jour vous parler comme je l'aurais voulu. Dans ces sortes de soirées que j'aime peu, il faut que je sois tour à tour attentif à établir des rapports entre toutes les personnes que je reçois. Il faut que je me compte pour rien et je n'ai plus le droit de choisir mes plaisirs.

Je voudrais qu'il fût possible à M. Rolle (2) de venir avec vous un soir prendre le thé anglais chez moi, je voudrais le réunir à des personnes qui lui fussent agréables, je voudrais causer sérieusement avec lui de tous ces mauvais plans de comités de lecture où l'on traîne son nom et le mien, je voudrais... mais ce que je dis est inutile. Sa santé ne lui permet pas cette paisible débauche. Comment donc le puis-je voir ? vous me dites toujours qu'il est absent de Paris. Dites-moi un matin, j'irai vous prendre et nous irons ensemble.

Répondez-moi vite, car j'irai bientôt à la campagne.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

(1) Le *Docteur noir*, rien de *Stello*, drame en sept actes par Anicet Bourgeois et Dumanoir, représenté à la Porte-Saint-Martin, le 30 juillet 1846.

(2) Journaliste et critique dramatique.

XVI

Vendredi, 12 octobre 1849.

Je ne puis m'empêcher de vous remercier tout de suite de ce mouvement de cœur qui vous a porté à relever cette sottise glissée, dit-on, avec tant de soins dans plusieurs journaux. C'était vraiment l'Académie française elle-même qui devrait dire : nous prenez-vous pour des écoliers qui *profitent de l'absence d'un des membres pour en élire un autre ?* Dans quel journal avez-vous répondu ? Dites-moi la date et le nom du journal, que je le fasse demander (1).

Quelle puérilité ! Quand on a vu qu'on ne pouvait empêcher le retour ni le repentir de l'Académie française, on s'est hâté de l'empoisonner. Cela décèle un dépit bien vif de mon élection à la Présidence et il est bien maladroit de montrer ce dépit à tout le monde. Celui qui fait dire qu'il était absent ne pense pas que j'étais plus absent que lui de cent lieues. Je me souviens qu'une personne qui tenait à la Cour du dernier règne vint à moi tout essoufflée, dans un salon, un soir, me demander comment finirait ce désaccord ; je lui répondis :

Le roi, l'âne, ou moi nous mourrons.

Je ne me trompai guère. Le *trône* est mort et on ose à présent me nommer, on reprend courage.

— Je ne suis pour rien dans cette révolution, car, depuis le mois de mai 1848 que je suis en *Aquitaine*, comme on veut dire, je n'ai pas échangé deux lettres avec un seul membre de l'Académie.

Je remarque, à ce propos, qu'il n'y a pas de corps dont les us et coutumes soient plus mal connus que celui-ci. Vous-même vous vous y trompez en cela que vous croyez le Directeur de ce trimestre chargé de recevoir MM. de Noailles et de Saint-Priest. Il n'en sera rien. Sachez, mon ami, que, selon l'usage antique et solennel, chaque Directeur doit recevoir le remplaçant du mort de son trimestre. Il n'en doit mourir qu'un en trois mois, cela est convenu ; cependant Victor Hugo en a eu deux dans ses trois mois. Donc M. de Noailles sera reçu par le Directeur du trimestre où mourut M. de Chateaubriand (je crois que ce fut M. de Saint-Aulaire), et Alexis de Saint-Priest par celui qui eut pour défunt le pauvre Vatout : c'était M. Dupaty.

(1) *Illustration* du 6 octobre 1849.

J'ai entendu un académicien dire : « Je n'aime pas *mon mort!* »

J'espère moi n'en avoir pas durant mon trimestre, car je ne sais si j'aimerais *mon vivant* qu'il faudrait recevoir.

Et ce *Constitutionnel*, que vous deviez m'envoyer ? Je ne l'aurai donc jamais ? Comment voulez-vous qu'on soit poli ? Ecrivez-moi du moins la date. Vous devriez vous amuser à apprendre au public ce que je vous dis là des usages académiques; il ne s'en doute pas. Vous voyez que le moment important de la Présidence n'est pas celui où l'on siège à *huis clos*, mais le jour d'insupportable cérémonie où l'on reçoit le successeur de celui dont on a suivi le convoi. Quel est mon chancelier ? On ne l'a pas publié, je crois, dans la nouvelle, comme c'est l'usage. — Si vous passiez un matin devant l'Institut, vous me feriez plaisir en le demandant au secrétariat.

Mme de Vigny est encore au lit en ce moment, je ne puis encore ni la quitter, ni l'emmener. Je lui ai lu les bonnes paroles de dévouement de votre lettre et elle en est bien touchée ; j'aurais bien aimé aussi lui lire ce que vous avez répondu aux journaux qui ont blessé votre cœur d'ami, ma bonne chère malade en aurait joui. Je vous remercie des renseignements que vous m'avez donnés, ils me sont précieux pour apprécier les opinions exprimées sur mes ouvrages et les peser juste.

Eh bien ! Eh bien ! Voilà donc votre chère Clotilde un peu malade et puis belle et guérie !

Vous n'avez plus peur, elle est femme.

Relisez André Chénier quand elle sera couchée et endormie :

> La rose et Damalis de leur jeune prison
> Ont ensemble percé la jalouse cloison.
> Effrayée et confuse, et versant quelques larmes,
> Sa mère en souriant a calmé ses alarmes (1).

Vous devez être fier, jeune père que vous êtes, au lieu de vous inquiéter.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

Vous êtes las d'écrire, répondez-moi seulement des *oui*, des *non* et des *dates*.

(1) *Arcas et Palémon.*

LES « PAMPHLETS DU DERNIER JOUR »

DE THOMAS CARLYLE

« La principale gloire de Carlyle, et la plus justement gagnée », dit John Morley, juge peu suspect de complaisance, « est d'avoir, pendant plus de quarante ans, clairement saisi l'importance extrême de la crise où nous vivons et d'avoir dirigé sur ce point, sans relâche, sans défaillance, sa propre attention et celle de ses lecteurs. La dissolution morale et sociale qui s'opère parmi nous, le péril énorme qu'il y a à voguer les yeux fermés, à l'aventure, sans gouvernail, sans carte, sans boussole, l'ont toujours vivement frappé... »

Les *Pamphlets du Dernier Jour* marquent le degré le plus intense de cette préoccupation si justement désignée par M. Morley comme un des côtés les plus louables de l'esprit de Carlyle. Le titre même montre la force qu'elle avait fini par acquérir chez Carlyle. Là, s'achève et prend sa signification la plus pressante, en même temps que la plus ample, cette série d'analyses sociales qu'il n'avait pas cessé de poursuivre depuis que, dans un petit écrit rédigé en 1830, et qui figure dans la collection de ses *Essais* sous le titre de *Signes du temps*, il avait pour la première fois exprimé ses vues sur la société moderne. Les principaux autres écrits de cet ordre, avant les *Pamphlets*, sont le *Chartisme* (1839), éloquent exposé des causes de l'agitation démagogique alors si menaçante en Angleterre ; puis *Passé et Présent* (1843), traduit par M. Camille Bos avec une introduction de M. Izoulet (1901), œuvre puissante où notre crise démocratique est jugée du point de vue d'un bon sens historique supérieur ; enfin les *Pamphlets du Dernier Jour* (1850), critique sociale brûlante, et avec cela d'une portée très grande, très générale ; tableau de notre civilisation démocratique qui se trouve aujourd'hui vrai plus que jamais, tant nos plus récentes manières d'être et de sen-

tir y sont par avance fortement saisies et réduites à s'avouer ce qu'elles sont.

Le lecteur ne jugera pas inutile de connaître, avant de prendre un aperçu de ce qu'il a de plus général, les circonstances qui entourèrent la composition de ce livre : il est l'immédiat et sincère produit du temps où il fut écrit, et c'est bien pour cela qu'il est pour nous-mêmes, aujourd'hui, un miroir si fidèle.

Les *Pamphlets du Dernier Jour* furent d'abord publiés successivement, en brochures, sous la responsabilité personnelle de Carlyle, de février à août 1850. La période de leur conception et de leur composition se place entre les *Lettres et Discours d'Olivier Cromwell* (1845) et la *Vie de John Sterling* (1851). La Révolution de 1848, dont Carlyle conçut une profonde et longue irritation, contribua fortement à les lui faire écrire. Il hésitait, lorsqu'elle éclata, entre divers projets d'ouvrages : un livre sur l'Irlande, une biographie de John Sterling, une étude sur l'Anglicanisme, etc. Le contre-coup des événements de février fixa ses idées. Dans la colère où l'avait jeté le spectacle, si odieux pour ce réaliste, du délire d'utopies sentimentales qui se répandait de proche en proche dans toute l'Europe, il rédigeait, en mars 1848, ce plan d'ouvrage, qui est déjà presque celui des *Pamphlets*. « Plan d'un ouvrage : *Démocratie*. Que pourrait-on bien avoir à dire là-dessus ? — Inévitable maintenant dans tous les pays, regardée vulgairement comme la solution. Raison pourquoi il ne peut en être ainsi. La Démocratie n'est qu'une transition vers quelque chose de nouveau et de définitif. — Terrible désavantage de la nécessité parlementaire; beaucoup à dire là-dessus. Ce qui en résulte. Proprement un état insincère de l'esprit. Suit tout ce qui se peut déduire de ceci ! *Howardisme* (1). Considérez tout homme à principes abolitionnistes (2) comme votre ennemi, ô réformateurs. Insistez pour que la peine ne soit pas abolie, mais pour qu'elle tombe sur les têtes qui la méritent justement. — *Fictions*, sous cette rubrique se rangent les Cants, les Fantômes, et, hélas, aussi la Loi, l'Evangile, la Royauté

(1) La doctrine de John Howard (1726-1790), le fameux philanthrope anglais. On sait que le nom de Howard est resté à un système de prison perfectionné.

(2) L'abolition de la peine de mort et, en général, l'adoucissement, l'organisation philanthropique des pénalités.

elle-même. — Question du travail. Nécessité du gouvernement. Le droit de vote pour tous est du délire. Seul le vote de l'intelligent est nécessaire. Rapide et inévitable progrès de l'anarchie. Besoin d'instituer une règle dans tous les départements particuliers de la vie. Mélancolique remède : Changez de position autant qu'il vous plaira. — Quoiqu'en général insincères, les hommes ne sont pas tous également insincères. Un grand choix. Comment reconnaître un homme sincère ? Soyez sincère vous-même. La carrière ouverte au talent. Ceci est actuellement la conclusion de toute l'affaire. »

Une lettre de lui, adressée, à cette date également, à l'historien Thomas Erskine reflète les mêmes préoccupations :

« J'ai bien des choses à dire, conclut-il ; je n'en ai que trop à dire, alors que mon cœur est comme à demi mort et éprouve bien plutôt le désir de rester silencieux, en attendant de s'évanouir dans le silence de Dieu et de reposer à jamais. Courage, cependant ! »

Un peu plus tard, enfin, après les terribles troubles de Berlin, il écrit dans son journal :

« L'histoire de l'Europe est en ce moment pour moi triste au possible, bien qu'en somme l'expulsion décisive et universelle de l'espèce des Simili-Rois soit moins lamentable que la paisible acceptation de cette maudite espèce, qui s'était habituée à être partout la loi. L'avenir de tous les pays me remplit d'une sorte d'horreur. Détruire le faux-gouvernement, c'est bien, mais mettre à sa place le non-gouvernement, c'est là une chose terrible. Je barbouille beaucoup de papier là-dessus; hélas! il se passera du temps avant que cela fasse un livre. — Persistons, cependant. »

La situation en Angleterre ne donnait pas moins à réfléchir. Quoique moins troublée que le continent, l'Angleterre, à cette époque, était fiévreuse elle aussi, agitée, fort éprouvée par une suite de secousses intérieures qui se succédaient sans interruption depuis 1815. La Révolution de 48 avait inspiré un nouvel espoir au Chartisme. (On connaît cette redoutable agitation des classes ouvrières anglaises et des bas-fonds de la population à leur suite, qui avait pour but l'octroi d'une « Charte du peuple », ou Charte en cinq points, savoir : Suffrage universel, vote au moyen des boîtes électorales, parlements annuels, paiement des

membres, abolition des conditions d'éligibilité dans les campagnes. La Charte a varié, mais le fond, toujours le même, était une revendication du prolétariat anglais.) Le 10 avril 1848, une procession de vingt-cinq mille manifestants (qui devait être de deux cent mille) avait essayé de porter une pétition au Parlement. Le mouvement avait échoué grâce à d'exceptionnelles mesures d'ordre, qui étaient elles-mêmes un fait typique de la société anglaise. Cent soixante-dix mille « constables spéciaux », recrutés dans les classes moyennes, firent de leur plein gré la police de la rue. Mais si la Révolution n'avait pu ce jour-là gagner l'Angleterre, la crise sociale par où le pays passait n'en était pas moins alarmante. Le Chartisme, avec ses pétitions monstres, avec ses processions menaçantes, ses émeutes de Glasgow, de Birmingham, de Sheffield, de Newcastle, son insurrection de Manchester, n'était que la forme violente de cette crise, le symptôme d'une situation extrêmement grave, grave au point de faire croire alors au déclin de l'Angleterre (1), et qui, si elle se fût prolongée, eût entraîné cette décadence, en effet. Le Chartisme n'était possible que par la rivalité, par le désaccord des deux grandes classes régnantes de la nation, l'aristocratie terrienne et la bourgeoisie industrielle. Le trouble jeté en toutes choses par ce désaccord dérangeait les conditions du travail et livrait à l'imprévu, au désordre, les classes ouvrières, qui ne se sentaient plus gouvernées. C'est dans ce sens que Carlyle disait dans son *Chartisme :* « Tout le mal est venu de ceci que les classes supérieures ont oublié, à un point où cela devient un cynique déni de justice, qu'elles aient aucune obligation envers ceux qu'elles occupent, une fois le salaire payé selon le cours convenu. »

Cette rivalité, c'est toute l'histoire intérieure de l'Angleterre durant toute une moitié du dernier siècle. Tant qu'elle a duré, tout, dans ce pays, est resté en question ; dès qu'elle a pris fin, une démocratie raisonnable a été possible, parmi l'équilibre des forces vives de la nation.

Ces forces qui, à l'époque de Carlyle, se trouvaient en un antagonisme si périlleux dont la démagogie profitait seule, ces forces sociales étaient la propriété foncière et la richesse industrielle : l'une consacrée par le temps, aux mains de l'aristo-

(1) Voy. Ledru-Rollin : *De la décadence de l'Angleterre*, 1850. 2 vol.

cratie depuis Guillaume le Conquérant; l'autre nouvelle venue; l'une conservatrice, réactionnaire, ayant le torysme pour credo et la Chambre des Lords pour sanctuaire; l'autre libérale, progressiste, ralliant pour l'offensive whigs et radicaux dans la Chambre des Communes. Deux grands faits résument toutes leurs luttes : la réforme parlementaire et l'abrogation de l'ancienne législation protectionniste, notamment des lois sur les céréales.

La réforme parlementaire, qui eut O'Connell pour enfant perdu, Lord John Russell pour instigateur, Sir Robert Peel pour modérateur, Disraéli et Gladstone pour artisans définitifs, la réforme parlementaire, qui fut l'œuvre d'un demi-siècle de patientes expériences (le premier bill, proposé par Lord John Russell, est de 1832; le dernier, proposé par Gladstone, est de 1885), se trouvait, au moment des *Pamphlets*, à moitié accomplie. Elle était assez avancée pour laisser voir déjà sa portée politique et sociale : les bourgs pourris, fiefs électoraux et parlementaires de l'aristocratie, disparaissaient les uns après les autres, tandis que la capacité électorale se développait dans les villes, dans les centres manufacturiers, enfin dans toutes les agglomérations où la bourgeoisie industrialiste prédominait; elle n'était pas encore assez fixée, toutefois, pour équilibrer le jeu des influences et retirer toute part à l'imprévu et à l'arbitraire. Elle restait une porte ouverte aux troubles. Beaucoup de périlleuses questions pendantes venaient se lier à elle. Elle servait de tremplin aux Chartistes d'Angleterre comme aux anti-unionistes d'Irlande. Elle était le prétexte de bien des théories vides et pernicieuses. En ces années critiques de 1840 à 1850, elle semblait justifier les sombres pronostics de Robert Peel en 1832 : « Ce bill est fatal à notre heureuse forme de gouvernement mixte, fatal à l'autorité de la Chambre des Lords, fatal à cet esprit de suite et de prudence qui a valu à l'Angleterre la confiance du monde, fatal à ces habitudes, à ces pratiques de gouvernement qui, en protégeant efficacement la propriété et la liberté des personnes, ont donné au pouvoir exécutif de cet Etat une vigueur inconnue en tout autre temps et dans tout autre pays. Si le bill proposé par les ministres est adopté, il introduira parmi nous la pire et la plus vile sorte de despotisme, le despotisme des démagogues, le despotisme du jour-

nalisme (1).» A ne considérer les idées de Carlyle que dans leur relation avec son époque, on conçoit déjà suffisamment ses invectives contre le suffrage universel. S'il était quoi que ce fût en matière politique, il était tory plutôt et autoritaire, absolutiste comme Hobbes, comme Johnson et comme Balzac. Les tories n'ont jamais voulu comprendre ce qu'il y avait de tendresse dépitée sous les apostrophes dont il les rudoyait; il avait conscience du grand rôle que pouvait encore jouer cette « Unworking Aristocracy », et il la voyait, avec colère, incapable de prendre un parti viril (il fallait quelque chose de mieux que les odieuses lois sur les Grains), incapable de se décider entre les avantages du pouvoir politique ou les agréments de la chasse à la grouse, « qui sont bien, l'une et l'autre choses, remarque plaisamment Froude à ce propos, des modes d'un même privilège, mais qui s'excluent cependant, de même que la chaleur et le mouvement, tout en étant les aspects d'une même force, ne peuvent manifester cette force simultanément. » Carlyle, d'autre part, estimait plus qu'il n'aimait la « Working Aristocracy », la bourgeoisie industrialiste au profit de qui se développait la réforme électorale : ils étaient les fils de « Mammon », ou bien encore la civilisation n'était plus, de leur fait, qu'une immense construction de « Castors »; enfin, trop de renards se mêlaient à ces castors, l'intelligence « vulpine » était la fâcheuse parasite de l'intelligence mécanique. Il considérait comme une doctrine peu sûre le Radicalisme libéral que l'on professait ici, sur la foi des docteurs du « Laissez-faire », et qui, au nom de la liberté, laissait les atomes de la société humaine se tirer d'affaire comme ils pouvaient. On sait que les *Pamphlets* l'ont brouillé avec John Stuart Mill et l'école radicale, qui ne lui a point pardonné les passages sur le « nouveau sacrement du *Divorce* », comme Carlyle appelle ce « Laissez-faire », cette indépendance menteuse, qui laisse l'individu terriblement isolé dans la dure société moderne.

Mais l'aristocratie avait un moyen de se venger des victoires politiques de la bourgeoisie industrialiste. Malgré les progrès de celle-ci, la première restait encore maîtresse sur le terrain économique. L'égoïste législation commerciale qu'elle avait fait accepter en 1815, grâce au prestige de sa victoire

(1) Guizot, *Sir Robert Peel*, page 49.

sur Napoléon, avait résisté au courant libéral dont était sorti le Reform-Bill de 1832. L'abaissement des droits d'importation, effectué en 1842 par Sir Robert Peel, portait en majeure partie sur les objets manufacturés. Pour tout ce qui était de la production du sol, les lords, presque tous grands propriétaires fonciers, pouvaient faire sentir leur exclusivisme, et ils n'y manquaient point. Ils maintenaient jalousement les tarifs protectionnistes qui frappaient les blés étrangers, et s'assuraient ici la continuation d'un monopole qui les enrichissait plus ou moins, qui surtout en était venu à être le signe de leur puissance politique dans le pays. On connaît l'immense débat dont le Parlement et toute l'Angleterre retentirent de longues années durant, de 1838, date de la fondation de la Ligue contre la loi des Grains, à 1846, date de l'abrogation de ces lois prohibitives. *Chartisme*, *Passé et Présent* et les *Pamphlets du Dernier Jour* constituent le document de psychologie sociale le plus vivant que nous ayons sur cette période historique capitale dans l'évolution du peuple anglais et du monde anglo-saxon. Ce furent de dures années pour l'Angleterre, que celles où le pain, par la faute de la Corn-Law, atteignit une cherté sans exemple ; où les classes ouvrières tombèrent dans la misère ; où toutes les branches de l'industrie périclitèrent ; où la situation en Irlande s'assombrit comme elle n'avait jamais fait ; où la propagande chartiste, exploitant le mécontentement général, faisant le vide dans les ateliers et les usines, multipliant les émeutes, fomentant l'insurrection dans Manchester, intimidant les associations raisonnables qui cherchaient une amélioration par des voies régulières, semblait sur le point d'instituer une Terreur nouvelle et affichait la prétention de changer l'état civil et l'état politique de l'Angleterre ; cependant que l'aristocratie, responsable en grande partie du mal par son odieuse loi sur les Grains, tranquillisant trop aisément sa conscience en laissant agir la fraction libérale du parti représentée par Lord John Russell et Lord George Bentinck, continuait d'abattre des perdrix comme si de rien n'était.

On sait comment les lois sur les Grains furent abrogées en 1846. On peut dire que cette réforme, imposée par l'énergie de Richard Cobden, conduite à maturité par la prudence de Robert Peel, décida du sort de l'Angleterre. En détruisant

un des plus importants privilèges de l'aristocratie, elle prit une très grande portée politique ; en introduisant dans le commerce anglais la doctrine du libre-échange, elle prit une portée économique et sociale plus grande encore. Le brillant écran de l'Exposition de 1850, laquelle marque à peu près le moment où l'Angleterre retrouva son équilibre, s'est interposé entre cette orageuse période et l'époque de prospérité qui suivit. Mais il ne faut pas oublier les efforts qui préparèrent cette date heureuse. Ces efforts, par lesquels s'accomplit la péripétie de la fortune britannique, sont ce qu'il y a de plus important dans l'histoire contemporaine de l'Angleterre, et c'est aux pages frémissantes que Carlyle écrivit alors, dans le *Chartisme*, dans *Passé et Présent*, dans les *Pamphlets*, que l'on retrouve, toute vive encore, l'ardeur de cette lutte de faits, d'idées, d'institutions et de doctrines sociales.

Peut-être estimera-t-on que nous nous exagérons l'état de crise où vécut alors l'Angleterre. Risque-t-on de faire un tableau trop chargé d'une situation qui se compliqua, par surcroît, ne l'oublions pas, d'une question irlandaise ? Les menaces de la démocratie ne trouvèrent pas en Irlande leur écho le moins impressionnant. On peut en croire Carlyle, lorsqu'il nous parle du « Géant Irlandais, le Géant du désespoir, cherchant qui dévorer ». Nous n'avons pas à faire ici l'historique de la question irlandaise. Contentons-nous de noter, pour compléter cette rapide esquisse de la situation du Royaume-Univers la moitié du dernier siècle, que l'émancipation des catholiques irlandais, tout en relevant la situation politique et parlementaire de l'Irlande, n'avait eu que peu d'effets sur sa déplorable condition sociale. La misère continua. L'agitation reprit plus violente que jamais, allant jusqu'à réclamer un parlement irlandais et le rappel de l'Union. L'année 1843 marque, avec les événements qui amenèrent l'arrestation d'O'Connell, le degré le plus grand du péril. Mais la répression des troubles ne pouvait rien pour la cessation de la famine. Celle de 1846-1847 fut effroyable. C'est à cette disette que se rapportent toutes les allusions des *Pamphlets*. Dans un seul des cinquante-huit districts déclarés alors en détresse par le vice-roi d'Irlande, 5.000 individus, sur une population de 62.000 habitants, moururent en dix semaines, et 15.000 n'avaient absolument rien à manger. Dans le district de Ban-

try, « les magistrats chargés de constater les causes des décès rendirent, dans une seule enquête, quarante verdicts de mort de faim ». On vit des misérables piquer les bestiaux qu'ils rencontraient « et appliquer leurs lèvres à la blessure, pour apaiser leur faim en suçant le sang ». « Si quelque grand acte de générosité nationale, de munificence énorme, n'intervient pas au plus vite, dit alors O'Connell à la tribune du Parlement, vingt-cinq pour cent de la population de l'Irlande mourront de faim. » Froude cite, au sujet de la misère irlandaise, cette opinion de Carlyle : « Carlyle avait la conviction qu'il y avait, dans la constitution britannique, bien qu'elle eût représenté jusqu'à ce jour le développement naturel du caractère anglais, quelque chose de non durable, un phénomène historique destiné bientôt à perdre sa raison d'être là même où il avait pris naissance. L'Irlande, à qui nous avions imposé cette Constitution, était le point faible où la fêlure était pour la première fois visible. » Emis au plus fort de la crise où se préparait le développement de l'Angleterre, cet aperçu fixe avec assez d'exactitude la relation des troubles d'Irlande avec le mouvement politique et social qui se poursuivait alors.

La rivalité de l'aristocratie terrienne et de la bourgeoisie industrielle, la réforme parlementaire, l'agitation pour le rappel de la loi sur les céréales, le Chartisme, les troubles d'Irlande, telles sont les principales caractéristiques appartenant en propre, vers 1848, à la démocratie anglaise. On trouvera, dans notre traduction, des notes sur des points complémentaires.

En Angleterre comme ailleurs, les données du problème démocratique se révélèrent, durant cette période, avec une force singulière. Les conditions locales que nous venons d'exposer communiquèrent même à ces données un relief qu'elles n'avaient pas ailleurs, sauf en France. Aussi les *Pamphlets du Dernier Jour*, inspirés des faits immédiats que leur auteur notait autour de lui, sont-ils une page peut-être unique de moderne psychologie sociale. Généralisant, avec sa verve humoristico-lyrique où se cache un imperturbable discernement, sur ces faits, « qu'il est assez fâcheux de constater, mais où se résolvent des questions depuis longtemps en souffrance, non

encore résolues en phrases logiques ou en lois parlementaires», le voyant de Chelsea perce jusqu'aux façons de sentir et de penser qu'ils dénotent, et il fait l'histoire des mœurs, en même temps que celle d'un mouvement social.

Qu'a-t-il vu? Son livre est là qui nous l'apprend, et nous nous bornerons, pour guider le lecteur, invité au surplus à s'en rapporter à ses propres impressions, à dégager sommairement ce que l'on pourrait appeler la philosophie sociale de ce livre.

On aura dit beaucoup de choses quand on aura constaté que ce qui frappe surtout Carlyle, dans la démocratie contemporaine, et ce qui lui semblait la cause de bien des maux et de bien des faits regrettables qu'il constatait de son temps, c'est l'abus du sentimentalisme. Pareil sentimentalisme annonce un état morbide. Cette société dont les prétentions sont si grandes, qui entreprend tant de choses pour l'éducation et le bonheur de ses membres, c'est, historiquement et moralement, une société décrépite, atteinte d'un des plus tristes maux de la décrépitude, la manie des larmes. La sentimentalité humanitaire n'est que le produit tardif d'un monde finissant, riche et savant à l'excès, accablé sous trop de façons de sentir, de connaître et de jouir. Au bout de tant d'expériences, après avoir éprouvé la vanité de tant d'objets, triste, blasé, doutant de tout, il lui reste pour dernière ressource spirituelle, hélas! on ne sait quel équivoque « don de larmes »; la bonté molle et l'attendrissement diffus, qui, chez les organismes où s'est usé le ressort de l'action, marquent le retour à l'enfance. Malgré tous les actuels perfectionnements, Carlyle a pris la liberté de dire qu'on ne vit peut-être pas très à l'aise dans un temps où l'on rencontre à chaque pas le sentimentalisme, qui est la vertu des imbéciles, le zèle des incapables et l'ostentation des fripons.

M. Morley, citant un passage de Kant (1) sur l'entente sociale qui, « *passionnellement* imposée (c'est-à-dire de force) par les seules nécessités de la situation, s'élève à l'union *morale* », reproche à Carlyle de ne s'en rapporter qu'à l'entente « passionnelle »; car, ajoute-t-il, « c'est précisément dans cette substitution progressive de l'union morale à l'union passion-

(1) John Morley : *Essais critiques :* Carlyle.

nelle que consiste cet avancement, ce progrès de l'espèce qui, sous quelques-unes de ses formes, est en butte à tant de sarcasmes de la part de Carlyle. » M. Morley, le sincère et vigoureux observateur de *On Compromise*, préférerait-il que Carlyle se fût laissé prendre, en 48 par exemple, au moment où la situation de son propre pays donnait tant à réfléchir, aux effusions de la fraternité universelle, à « la proclamation copieuse à l'excès, en prose et vers, de l'Ère nouvelle, de l'an Ier, si longtemps attendu, de la parfaite félicité humaine » ? Trouve-t-il que le fameux Pamphlet sur les Prisons-modèles, cette magistrale analyse de notre philanthropie contemporaine, — inépuisable mère nourricière de la médiocrité, de l'incapacité et de la bassesse, qui n'a de dureté que quand il s'agit de l'intelligence et du mérite personnel, — soit une page par trop peu sentimentale? Regrette-t-il que le rude historien de Frédéric II n'ait pas suffisamment prévu, dans son appréciation des relations internationales à l'époque du développement de la monarchie prussienne, les formules de la conférence de La Haye ? Est-il bien sûr que le sentiment qui inspirait l'idée d'une statue par souscription publique au financier Hudson dénotât une entente sociale absolument indemne de ce pauvre et sordide caractère « passionnel », bon tout au plus pour les brutes de l'âge de pierre, et non pas pour tant de distingués porteurs d'obligations, exquis enfants du Progrès moderne? Croit-il que les institutions parlementaires soient, même en Angleterre, une chose adorable, grâce à quoi les capacités réelles émergent montées sur les épaules du suffrage universel? Qui donc a dit que ces touchants élus de la majorité,— consortium, n'est-ce pas? où la réussite « morale » s'épanouit en sa fleur, — étaient trop souvent d'éloquents hâbleurs experts surtout à flatter les appétits des démocraties (1)? Il est à craindre qu'aux temps où nous sommes l'entente sociale, sur certaines questions capitales, sur la bienfaisance, sur les relations internationales, sur le mérite et le démérite, sur la fonction des gouvernements, — et sur tant d'autres questions énumérées dans les *Pamphlets*, sur l'éducation, la croyance, etc.,— ne soit qu'un vain mot, ou soit pire que cela, parce qu'elle prétend précisément se faire au point de vue d'un intérêt supérieur, « mo-

(1) *Latter-Day Pamphlets : Le Temps présent, Prisons modèles, Statuomanie, Eloquence politicienne; Histoire de Frédéric le Grand*, passim.

ral », où Carlyle ne voit que du sentimentalisme. Ou bien alors elle ne se fait que par la satisfaction sournoise des pires appétits. Quand nous entendons parler sur un ton sentimental de toutes ces choses, soyons sûrs que les conditions de la réalité sont, soit éludées, soit travesties, selon qu'il est désavantageux ou avantageux d'en tenir compte.

Carlyle n'a jamais assez de sarcasmes pour le Laissez-faire qui est le résultat net de ce sentimentalisme dont le résidu, — sous toutes ses prétentions idéologiques, — est, en effet, l'égoïsme pur. Ce Laissez-faire, qui ne va pas sans cynisme, avec sa façon d'admettre, — quand le milieu social est resté plus ou moins le monstrueux océan d'injustices et de hasards qu'il fut toujours, — que le salut de l'individu, suffisamment « éclairé » désormais, est en tous cas assuré, ce Laissez-faire, dit Carlyle, est le fait social cette fois bien réel, le mode d'entente très incontestable pour le coup, que la démocratie a déterminé au sein des sociétés sentimentales de la vieille Europe. Nul n'a exprimé avec moins de réticence et avec plus de tristesse pathétique son opinion là-dessus. L'adaptation d'individu à individu et de groupe d'individus à groupe d'individus est toute négative ; le mobile en est l'intérêt pur et simple ; ensuite, dans les convictions modernes, la société est tellement bien organisée que l'individu est toujours censé capable de se tirer d'affaire : au nom de la respectabilité sociale, au nom de la déférence due à l'individu lui-même, — n'est-il pas libre, éclairé, mieux muni sous tous les rapports qu'autrefois le citoyen romain ? — ne nous occupons pas trop de ses difficultés intimes, morales ou matérielles, de toute cette ombre intérieure, souvent tragique, où se décide, pour tous, le drame de la destinée. La sécurité moderne, qui ne va pas sans beaucoup de sécheresse, interdit ces préoccupations. L'idée que l'on se fait du mal social, réduite en quelques formules artificielles par les économistes de l'assistance et du mutualisme, est purement intellectuelle, bien froide pour la vie pratique. Les anciennes idées religieuses qui formaient la psychologie des rapports sociaux ont disparu, et, quelles qu'elles pussent être, le lien nouveau institué par l'idéal commun de progrès, de bien-être, de sécurité dans l'Etat scientifiquement organisé, paraît des plus lâches à Carlyle et fort différent d'une féconde discipline de la sensibilité. En fait, conclut-il,

dans nos sociétés « émancipées », où un idéal tout abstrait a remplacé le zèle du véritable amour, les individus sont vis-à-vis les uns des autres en état de « *divorce* ». De là, cette dissolution sociale de l'Europe, dont l'auteur des *Pamphlets* a pu trop sûrement parler d'après ce qu'il voyait dans son propre pays, où pareil état se manifestait alors si tristement dans le Chartisme, les troubles d'Irlande, l'égoïsme de l'aristocratie, les creuses doctrines libérales de l'industrialisme sur la richesse économique, sur l'indépendance des classes laborieuses, sur la morale de l'offre et de la demande. Les symptômes, en Angleterre comme sur le continent, ont pu se modifier depuis : sous d'autres formes, le mal n'en persiste pas moins; mal plutôt moral que politique et social, semble-t-il, dans l'état de paix et de prospérité apparente où l'Europe se trouve de nos jours, mais non moins profond pour cela.

Parmi cette impuissante moralité à la fois sentimentale et sèche qui est l'accompagnement psychologique des démocraties, les préoccupations de Carlyle se tournent avec une insistance poignante vers le gouvernement des hommes. Près de la moitié des *Pamphlets* roule là-dessus ; l'auteur y a exposé la suite complète de ses idées (1). Carlyle, en fait de gouvernement, est, avons-nous dit, un absolutiste. (Nous verrons, à la fin de cette étude, ce qu'il faut prendre et ce qu'il faut laisser de cet absolutisme, de l'absolutisme de Carlyle en général ; nous tâcherons d'en montrer le vrai sens, la véritable utilité, et de préciser en quoi il peut être une excellente méthode pour notre sensibilité à l'heure qu'il est.) C'est un absolutiste, disons-nous. D'un côté, sa positive intelligence lui fournit, sur la nature humaine, des vues qui se rapprochent fort du naturalisme de Balzac : ce qu'il voit, en somme, dans nos sociétés démocratiques, dans celle de l'Angleterre comme dans celles du continent, ce sont des appétits, ce sont des forces, des forces ni bonnes ni mauvaises en soi, mais qui, aux yeux de Carlyle, deviennent incontrôlables et pernicieuses par le sentimentalisme, universellement accepté, dont elles s'ornent et dont elles se masquent. On ne saurait trop le dire, il déteste avant tout dans l'activité moderne non point tant sa brutalité que le sentimentalisme, les attendrissements faux, les formules

(1) *Pamphlets du Dernier Jour : le Gouvernement Moderne, D'un nouveau Gouvernement, Eloquence politicienne, Parlements.*

béates, les abstractions niaises qui l'accompagnent et la pervertissent, déguisement sous lequel le jeu cruel des intérêts et des passions redouble de fièvre et d'âpreté. D'un autre côté, il voit des gouvernements timides, dont l'unique but est de maintenir l'ordre dans la rue et dont la formule sociale est partout celle-ci : le Laissez-faire *plus* le sergent de ville; fonction négative qui peut bien suffire tant que tout va bien à l'intérieur et à l'extérieur, tant que, parmi l'inertie générale qui se compose de la satisfaction aveugle des classes riches et de la résignation muette des classes pauvres, les conventions tiennent leur rôle sentimental, tant que, parmi la routine des diplomaties et les sourires des chefs d'État, les fictions internationales remplissent leur emploi précaire ; mais qui, au premier péril venu du dedans ou menaçant du dehors, confesse sa sordide impuissance et sa mesquinerie misérable. Ces gouvernements, dit Carlyle, manquent d'*intelligence*. Leur faillite virtuelle ou avérée a sa cause dans une insuffisance de force intellectuelle. Il n'y a pas assez de tour de tête là-dedans. « Le talent spirituel embarqué là-dedans, la vertu, l'héroïsme, l'intelligence, peu importe le nom, n'est pas proportionné. » Carlyle écrivait ceci en 48, alors que tant de gouvernements marquèrent devant la périlleuse poussée démocratique une pleutrerie si lamentable. Mais des événements plus récents ont renouvelé pareil exemple, et le dernier de tous, significatif et formidable s'il en fut, a suffisamment montré, par le désastre russe, si la capacité intellectuelle en matière de gouvernement était une nécessité négligeable et une invention d'orgueilleux songe-creux !

Carlyle manque évidemment de sympathie pour les gouvernements que la Démocratie nous a faits, pour ces gouvernements sans caractère, mis trop de plain-pied avec l'époque par des Chambres souveraines et des Presses libres où la mêlée des appétits trouve, jusque dans les conseils de l'État, un théâtre et un organe de plus. Le pouvoir exécutif est l'esclave du pouvoir parlementaire, soumis lui-même à certaines considérations électorales. La Démocratie a faussé l'institution parlementaire, laquelle n'est nullement, on l'oublie trop, une institution d'origine démocratique : elle l'a détournée de son rôle consultatif, et elle a perverti sa fonction nouvelle, la fonction législative, en y mêlant des considérations électorales, en fai-

sant des Chambres, a-t-on observé ailleurs, un entrepôt public, un bazar ouvert à tous, où, sous prétexte de travaux législatifs, toutes les chimères et tous les appétits en lutte dans le pays viennent chercher leur formule et leur ornement, ce dont ils s'autorisent et ce dont ils se parent. C'est dans les régions les moins nobles et en somme les moins qualifiées qu'il faut aller chercher les origines sociales de ces gouvernements, dans la masse des intérêts bas, dans la foule des talents quelconques, dans la multitude des faiseurs, des hâbleurs et des intrigants. L'éducation politique a perdu toute vigueur; elle n'est plus que la suite d'un système d'éducation générale où tout est combiné pour mettre en valeur les aptitudes superficielles et pour faire réussir les médiocres. C'est l'éducation *rhétoricienne*, caractérisée en ces termes : « Silence, dirait-on, signifie annihilation pour l'homme moderne (1). Des mots, encore des mots, voilà ce que l'on demande. Parlez, parlez, parlez! S'il se trouve un talent, qu'il aille tout entier à la langue et fasse de la mélodie avec cet organe. Si vous avez quelque faculté, parlez-la, sinon c'est la mort, et il n'y a pas de faculté qui tienne! C'est une habitude invétérée en nous, confirmée par toutes les sortes d'éducation, de considérer l'éloquence comme la manifestation par excellence du talent humain. Tous les programmes universitaires sont fondés sur cette considération, et la société, lorsque nous y entrons, confirme, avec ses salons littéraires, ses romans à la mode, ses gazettes, son éloquence parlementaire, la grande leçon que nous avons reçue. D'autre leçon, en fait, nous n'en avons pas aujourd'hui. Etant donnée une générale insincérité d'esprit durant plusieurs générations, vous trouverez certainement le Parleur installé à la place d'honneur, tandis que l'Agisseur (2) reste obscur. »

Carlyle est sans cesse ramené, dans ses analyses, à constater l'absence de cet « Agisseur » et à spécifier les multiples entraves où se débat, dans une Démocratie qui est son but à elle-même, l'Energie individuelle, intellectuelle et morale, le juste sentiment (*Insight*) de ce qui est à faire. Les *Pamphlets* sont le tableau cent fois renouvelé de cette lutte pathétique.

Sa critique des mœurs découvre à Carlyle le sentimenta-

(1) *Pamphlets du Dernier Jour : Eloquence politicienne*, passim.
(2) Doer.

lisme et un chaos d'égoïsmes aux prises; sa critique des gouvernements lui montre la fragilité des moules offerts à cette masse en fusion de passions et d'appétits. Partout, malgré les cris en l'honneur du « Progrès », désordre ou inertie. Et c'est alors que, dans l'anxiété de ce double spectacle, se pressent, sous la plume de Carlyle, tant de dénonciations frémissantes de dogmes-fantômes, de formules mortes et de « toiles d'araignée constitutionnelles », tant d'appréciations vigoureuses du mérite et du démérite, et que jaillit enfin l'appel passionné à cette Valeur, à ce Talent, à cette Intelligence, qui, pour Carlyle, est le grand fait réel, permanent, intrinsèque, auquel il faut toujours en revenir après toutes les confusions et toutes les fictions.

Dans cet appel au Héros dont vibrent toutes les pages de Carlyle, il y a plus que la beauté d'un cri éloquent. L'absolutisme que montre l'historien anglais, lorsqu'il souhaite, comme un bienfait pour la race humaine, le gouvernement durement réaliste d'un Cromwell ou d'un Frédéric II, risquerait d'être assez sentimental à son tour, s'il n'était qu'une injonction littérale à choisir les plus sages et les plus dignes. Il n'y a pas de méthode pour cela, lorsque la moralité d'un état social ne s'y prête pas, et toute l'énergie de l'injonction n'en saurait tenir lieu. Mais l'utilité psychologique de cet absolutisme est des plus évidentes et des mieux définies, si l'on peut fort bien admettre qu'il est pour les esprits un tonique contre la fadeur d'un état social trop infatué de lui-même, où l'on nous parle à chaque instant de « Diffusion des lumières », de « Conquêtes pacifiques », de « Sécurité », de « Philanthropie »; toujours des « Droits » de l'homme, et jamais de la « Force » de l'homme. Il nous enseigne à ne pas être dupes de la prospérité d'une civilisation regorgeante de *moyens* matériels et fort pauvre en ressources spirituelles. « Avec tout cet entassement de moyens, il nous est à jamais refusé de faire quelque chose de noble. » C'est peut-être trop dire. Entendez, en tous cas, qu'il ne nous faut pas conclure de cette surabondance de moyens à la puissance de notre énergie propre et à l'excellence de notre mérite personnel; que ces moyens, ces procédés, ces formules, multipliés à l'infini dans toutes les directions de l'activité, ce n'est pas nous qui les avons créés ; qu'ils sont seulement notre héritage, le legs des civilisations qui nous précédèrent et le produit des originalités passées. Ils nous

font la vie plus facile et plus riche, mais sans nous rendre véritablement plus forts et plus inventifs. Loin même que notre valeur propre s'en accroisse, elle en est diminuée. Nous sommes trop faibles pour porter le poids énorme de nos richesses historiques, nous nous abîmons sous l'encombrement des ressources transmises Nous n'avons point, quant à nous, le haut degré de vertu et d'intelligence qui nous en ferait dignes, le jaillissement de verve qui les vivifierait. Alors, faute de mieux, nous en tirons du « bonheur », une civilisation confortable et douce (du moins en apparence), où tout se fond et s'épanouit en un universel épicuréisme scientifique. Habituée à trouver des aménagements sociaux tout préparés, où la savante et souple vie élaborée par les siècles ne garde presque plus rien de l'âpreté et du frottement primitifs, notre sensibilité oublie les enseignements de l'effort, et se laisse porter sur une abondance de choses commodes, bien faites, qui lui représente la plénitude du « Progrès ».

Que cette factice plénitude, obtenue par l'accumulation des procédés et des recettes, peut bien s'être faite, encore un coup, aux dépens de bien des choses, c'est là une question à laquelle les *Pamphlets* répondent avec cette puissance de dramatique ironie qui ne fait jamais défaut chez Carlyle et qui atteint ici son plus haut degré. Pléthore de moyens; intensité et uniformité de la culture; multiplication des aptitudes en tous genres par la transformation démocratique de nos idées sur toute matière et, par exemple, sur le Gouvernement (Suffrage universel, Parlementarisme), sur la Science (spécialisme), sur les Lettres (critique, érudition, roman); développement de la richesse et du luxe par l'industrie, et de la Société tout entière par le désir toujours grandissant de parvenir : tout ceci n'accroît pas sensiblement en définitive le patrimoine social, parce que tout ceci, manquant d'originalité, n'en renouvelle point les sources. Carlyle, de son point de vue de moraliste, discerne que les secrètes questions fondamentales qui importent avant tout à la conscience des contemporains n'en sont pas mieux connues, bien au contraire. Les *Pamphlets* sont comme le répertoire de ces questions négligées. L'homme de nos vastes civilisations égalitaires semble avoir perdu en profondeur tout ce qu'il a gagné en étendue et en ampleur heureuse. La pleine marée des Démocraties, avec ses facilités et ses uni-

formités, s'étale sur un fonds de controverses sociales, d'âpres et tumultueuses formations historiques, dont, aujourd'hui qu'il n'y a plus d'histoire en quelque sorte, dans ces sociétés confites en leur bonheur humanitaire, l'on a trop oublié les significatifs et tragiques aspects. Elles sont toujours là cependant, sous le large flux inconscient, ces assises tourmentées, où veille toujours la force inquiète et redoutable qui les fonda, « volcaniques récifs marins toujours prêts à surgir de la surface unie, dans un horrible déferlement de lames, sous la poussée du flot de feu » ! Ne jugeons point la vie si assurée et si coulante; n'en croyons pas trop la réussite purement mécanique dont nous jouissons à cette heure; ne nous arrogeons pas tous les droits. Parce que les choses semblent aller d'elles-mêmes; parce que certaines heures critiques, sombres et superbes, que le génie de l'espèce a connues, sont dépassées ; et que tout l'énorme travail par lequel la civilisation se maintient, s'il est toujours nécessaire, se poursuit désormais, aux profondeurs, sans secousses retentissant jusqu'à la surface, par l'action insensible de la concurrence, substituée, semble-t-il, à l'action synthétique de la guerre, en tout cas, selon des règles scientifiques, assurent les économistes, où la moralité n'a rien à voir; pour toutes ces raisons, et pour d'autres, nos idées sur le fait même de la lutte, sur la valeur humaine, sur le mérite et le démérite, sur la volonté, l'autorité, sur la relation de la force avec le droit, se sont dangereusement troublées. Elles ont perdu de leur rigueur et de leur exactitude. Elles ne nous communiquent plus ce grand bon sens qui affermit l'homme dans la bataille de l'existence. En son style où, dans un mouvement continuel d'apostrophes, d'exclamations, de saillies humoristiques, défilent les exposés de faits, les historiques d'institutions, les tableaux de mœurs, en son style où le sens aigu de nos civilisations met l'intensité d'on ne sait quelle sociologie shakespearienne, Carlyle excelle à susciter chez nous, enfants tardifs et paresseux d'une époque trop comblée, cette énergique mémoire morale et sociale, qui est le sentiment même des réalités et des vrais devoirs de la vie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LA NOËL DU MARCHAND

CONTE DES FLANDRES

Karle-Kats était un pauvre marchand de tableaux et de curiosités, établi au cœur de la ville de Lievedamme, rue du Singe-Vert, entre le cabaret du *Pot-carré* et l'étal de Gérard Bloempot, le meilleur fabricant de pain d'épices. Sa boutique n'était pas fort achalandée, les riches amateurs allant plutôt chez les frères Konink, qui possédaient une grande halle rue du Cerf-aux-Abois et fournissaient les tableaux des maîtres aux ducs de Brabant et même au Roi de France. Et Karle-Kats vivait comme il le pouvait. D'une nature courageuse il assistait à toutes les ventes, guettant les occasions qui se font toujours rares pour les gagne-petit; il frappait à la porte des artistes renommés : ceux-ci, arrivés à la gloire, devenus vaniteux et âpres au gain, redoutaient de voir leurs œuvres dans une boutique modeste, craignant à la fois pour leur renommée et le bon emplissage de leurs escarcelles. Presque seuls les écoliers de l'académie de Saint-Luc confiaient leurs études à Karle-Kats. Hélas ! personne ne les appréciait. Lorsque Karle-Kats les exposait aux enchères, on se moquait :

— C'est enfantin et ce n'était point la peine de nous déranger ! disait l'un.

— Mon fils a six ans et ferait de plus beaux tableaux ! ajoutait l'autre.

Et si Karle-Kats clamait les noms de ces apprentis pour faire valoir la marchandise, et avec l'onction qu'il eût mise à prononcer le nom de Fra Angelico :

— Celui-là, s'écriait un échevin furieux, c'est un coquin ! Il a brisé hier le marteau de ma porte, pour me réveiller après le couvre-feu ! Je l'ai reconnu au clair de lune !

Au nom d'un autre :

— Jésus-Maria ! piaillait une vieille dame sous son coqueluchon noir, c'est le damné brigand qui marauda mes poires

l'an dernier ! Je ne donnerais pas un maravedis pour sa *Nativité !* Est-il donc permis à pareils larrons de représenter des sujets sacrés !

— C'est un sacrilège, affirma un moine qui assistait à la vente en avalant des saucissons de Gand.

Karle-Kats écopait pour les frasques des élèves de Saint-Luc. Il avait beau dire qu'on peut être portraitiste renommé de Madame la Vierge, et demeurer un joyeux drille, les clients haussaient les épaules et les protégés de Karle-Kats demeuraient à tous les yeux des sacripans qui sentaient plus le gibet que la bonne huile à peindre.

D'autres fois Karle-Kats exposait des portraits de famille, dont de petites gens dans la gêne voulaient faire un écu. On se récriait :

— C'est le portrait de Pieter Gueuz, le vieux sonneur de cloches du Christ-aux-Oliviers ! Pouah ! Je ne voudrais pas ce pouilleux chez moi !

— O ! La face crochue du juif Moïbus ! Cachez ! Il porte malheur !

— Si encore c'étaient des portrait de ducs, de margraves ou de galants abbés, minaudait une jeune dame.

Parfois Karle-Kats cherchait à faire goûter par les habitants de Lievedamme les œuvres d'un jeune artiste, touché au front par le doigt de saint Luc, et dont la manière nouvelle lui plaisait. Karle-Kats avait peint lui-même dans sa jeunesse ; en outre il avait beaucoup voyagé et visité les églises et les palais célèbres. Il savait reconnaître le vrai talent, trouvait les mots justes pour le faire valoir, exprimer son essence, et il le vantait comme un jardinier parle d'une fleur nouvelle. Son zèle était peu récompensé. Les connaisseurs, habitués aux œuvres des francs-maîtres des Gildes, estimaient que Karle-Kats était un fou qui s'exaltait à des choses incompréhensibles, ou bien un malin qui essayait de glisser les productions de ses amis d'estaminet.

Heureusement Karle-Kats était plein de philosophie. Grâce à une sagesse douce et simple, il savait trouver dans la fumée d'une pipe la consolation de n'être point aussi riche que les frères Konink. Il aimait à se promener aux environs de Lievedamme, à regarder le fleuve, les arbres en fleurs, les tireurs à l'arc, les barques de pêche. Son imagination heureuse lui

créait mille bonheurs, et le sourire venait sur ses lèvres aussi naturellement que la rose au rosier.

Ce jour de décembre, pourtant, Karle-Kats ne paraissait guère joyeux. Il était seul, par le triste après-midi d'hiver, au cabaret du *Pot-carré*. Le tic-tac de la grande horloge emplissait la salle mi-obscure; les cruches d'étain sur le comptoir brillaient à peine. Karle-Kats levait de temps en temps son verre et buvait une petite gorgée, en clignant des yeux, comme il avait l'habitude de le faire en signe de satisfaction quand il dégustait la bière du *Pot-carré*, laquelle est renommée. Puis il retombait en sa mélancolie.

Karle-Kats avait organisé une vente pour le lendemain, et la boutique était peu garnie.

— Qui viendra ? se disait le marchand. Je n'ai que de maigres *Adorations des mages*, sans or aux couronnes des rois. J'ai quelques images de Saint-Nicolas et trois Vierges peintes par les élèves de l'académie. Si j'ajoute deux *Kermesses* aussi rustiques que des enseignes de cabarets et une *Vanitas* signée d'un nom obscur, ce n'est pas de quoi remplir mon esquipot !

Karle-Kats avait pourtant fouillé toutes les échoppes du quai des Morfondus, où l'on trouve parfois, relégué en un coin, quelque tableau bien doré ; il s'était rendu chez tous les peintres de Lievedamme, les joailliers, les Asiatiques qui font le trafic de tapis d'Orient, les graveurs, les ornemanistes. Rien ! Aucun franc-maître ne lui avait confié un beau triptyque d'oratoire, quelque missel aux liserons violets, un ange en bois, une estampe encore humide de la presse.

Les artistes l'avaient éconduit avec d'assez douces paroles, sachant qu'il était malheureux.

— Je te martèlerai pour Pâques un plat avec une grappe de Chanaan, avait dit un batteur de cuivre.

— Une grappe de Chanaan, c'est lourd et n'arrivera que vers la Trinité !

Afin d'avoir quelques commandes, le malchanceux avait fait aussi des visites à des gens fortunés qui protégeaient les arts. Il ne fut pas plus heureux. Le riche aubergiste du *Plat-d'argent* se contenta de vanter certains artistes qu'il aimait.

— Je voudrais avoir la cervelle de Quentin Metsys, déclara-t-il en roulant de gros yeux.

— Pour la frire au beurre noir ?

Karle-Kats était donc fort marri. Jamais la guigne ne s'était montrée aussi aigre. Il lui semblait que cette fois tout était bien fini ! Hélas ! Comment allait-il contenter son propriétaire, un vilain procédurier sans pitié, qui agrippait écus et couronnes pour les changer en oies dodues et pâtés d'Alsace ? Le marchand voyait déjà les huissiers à mine rèche saisir ses hardes et ses cadres et le jeter lui-même dans la rue, où les notables de la cité le traiteraient en vagabond.

Et puis Noël approchait. On le pressentait dans la neige et la voix des cloches. Karle-Kats le devinait dans l'odeur qui arrivait par bouffées de chez le voisin Bloempot, lequel préparait des pains d'épice et d'autres succulences. Chaque année, à l'anniversaire de la naissance du Christ, Karle-Kats apportait à sa femme et à ses enfants, qui habitaient près des remparts, un panier de ces friandises. Il ajoutait quelques flacons de cidre et un jambon d'Ardenne. Qu'allait-il faire cette fois pour acquérir ces délicatesses de bouche ? Et que dire aux enfants s'il rentrait la gibecière vide ? Que le petit Jésus était mort ? Sacrilège ! Et ils ne le croiraient pas en voyant les autres marmots faire rouler leurs bouchettes en beaux carrosses de sucre, de brioche et de fruits confits. Ils pleureraient ! Leur mère se lamenterait ! Ce serait l'enfer ! Karle-Kats sentait se fondre son cœur et, brassant plus de mélancolie, vidait lentement sa chope, abandonné cette fois par sa rassurante philosophie elle-même.

Soudain la porte du cabaret s'ouvrit. Un homme vêtu de haillons entra. Le dos voûté, il se traînait comme les chauves-souris qui, des chapiteaux de la cathédrale, tombent sur les dalles et rampent. Il toussa, s'assit dans un coin obscur. Karle-Kats le regarda. Et comme Ursule, la servante, demandait au nouveau venu s'il voulait de la bière :

— Je n'ai point un sol dans ma poche, dit-il d'une voix pareille à un grelot fêlé.

Ursule fut embarrassée.

— Le patron n'aime pas qu'on entre ici sans boire.

Alors Karle-Kats intervint :

— Permettez-moi de vous offrir une pinte, dit-il à l'inconnu.

Celui ci soupira :

— J'ai tant besoin de réconfort ! J'accepte du fond de ma pauvre âme.

L'homme avala quelques lampées.

— Asseyez-vous donc à ma table, lui dit Kats.

L'homme sortit de l'ombre et Karle Kats vit une figure d'unè pâleur livide, et ridée comme si tous les siècles du vieux Beffroi l'eussent frôlée. Les yeux, d'une blancheur laiteuse, étaient usés, les paupières rouges faisaient songer à des plaies. Quelques cheveux d'argent ornaient les tempes. Les lèvres rentraient en une bouche sans dents. Autour de ce visage ravagé où chaque douleur semblait avoir posé son stigmate, flottait un air de résignation lamentable. Ce vieillard paraissait résumer en lui la souffrance de tous les maudits. Il eût figuré le saint le plus dolent d'un Calvaire. Il s'assit sur le bord d'un escabeau.

— C'est vous que je voulais voir, dit-il à Karle-Kats.

— Que désirez-vous ?

— Vous avez une vente demain ?

— Oui.

— Voulez-vous m'acheter un tableau ?

— C'est à voir.

Le miséreux tira de dessous ses guenilles un panneau de bois et le tendit.

Le marchand fit la grimace. Le tableau, qui représentait la pêche miraculeuse, était affreux. Les lignes des personnages tremblaient, les couleurs paraissaient posées par un aveugle.

— Qu'en pensez-vous ? fit le vieillard.

— Cela ne vaut pas le cadre ! Qui a peint ça ?

— C'est moi, Monsieur !

Et le misérable baissa la tête :

— Vous ne le prenez pas, monsieur Karle-Kats ?

— Que voulez-vous que j'en fasse ?

Une larme coula sur la joue du vieux peintre.

— Je suis malheureux, murmura-t-il.

Il se frotta la figure d'une main si décharnée qu'elle en était transparente :

— Et je ne puis faire mieux. Mes doigts tremblent comme la feuille au vent. Mes yeux sont voilés...

— Voyons encore !

Le marchand reprit le tableau.

— Je suis si malheureux, répéta le vieillard. Dieu m'envoya plus d'épreuves qu'à Job. J'ai souffert de la guerre, de la peste, de la famine. Il me reste deux arrière-petits enfants, qui meurent de faim. Ils ont l'âge de ceux qu'Hérode fit massacrer. Ah ! si vous les voyiez ! Leurs yeux rappellent le ciel : c'est ce qui m'épouvante ! Et ils ont déjà de petits sourires de pauvres.

— C'est bien triste, interrompit Karle-Kats qui continuait à examiner l'œuvre du bonhomme.

— On m'a dit que vous aviez l'âme charitable, monsieur Karle-Kats. Vous avez protégé de jeunes artistes. Sauvez un vieux ! Ayez compassion !

La voix du vieillard était lugubre. Son visage devenait plus pâle.

— C'est que je ne suis pas riche, murmura Karle-Kats. Que désirez-vous de votre tableau ?

— La moindre aumône.

— Il me reste deux ducs couronnés. En voici un !

Le pauvre se jeta à genoux devant Karle-Kats, en sanglotant de joie :

— Vous êtes aussi grand que saint Martin qui donna la moitié de son manteau à un mendiant, murmura-t-il. Dieu vous bénira !

— Relevez-vous ! dit le marchand.

L'ancêtre obéit.

— Vous serez parmi les élus déjà sur cette terre, déclara-t-il à Karle-Kats.

Et il sortit.

Le lendemain, un beau soleil éclairait les tours enneigées de Lievedamme. Noël s'annonçait radieux et au palais du duc les hérauts sonnèrent joyeusement le réveil.

— Beau temps ! s'écria Karle-Kats en ouvrant ses volets. Bon présage pour ceux qui auraient à vendre des panneaux de maîtres fameux ! Mais rien à gagner pour moi, monsieur le Soleil !

Néanmoins Karle-Kats remercia l'astre d'Apollon de lui

avoir peint un paysage de Lievedamme, avec les moulins des remparts coiffés de blanc comme les béguines.

Ayant embrassé sa femme et ses enfants, Karle-Kats sortit, sans grand espoir dans l'âme.

Il longea les canaux et vit les bateliers qui, s'apprêtant à la fête mystique du lendemain, hissaient les pavillons au bout des mâts. Dans les églises, les organistes étudiaient des airs d'allégresse.

Karle-Kats regarda les étals des pâtissiers, où les mitrons rangeaient les gâteaux symétriquement.

— Ce sera partout godaille pour célébrer la venue du Sauveur, se dit-il. Dans ma seule demeure les estomacs resteront en pénitence.

Pour se donner quelque courage, et à cause du froid qui engourdissait les mains, il passa chez la veuve Peeters, laquelle vendait du brandevin merveilleux, et il s'en administra un grand verre. Ainsi ragaillardi, il trouva la force d'aller à sa boutique.

— Il n'est venu personne ? demanda-t-il à Ursule, qui avait la garde de sa clé.

— Pas une âme !

Karle-Kats soupira, monta l'escalier et ouvrit sa boutique, laquelle était éclairée par de grandes fenêtres donnant sur la cour du cabaret.

— Ciel ! s'écria-t-il.

Il se frotta les yeux.

— Est-ce que je vois bien ?

Tous ses tableaux, métamorphosés, resplendissaient comme des chefs-d'œuvre.

Les *Adorations des Mages*, sur fond d'or, étaient peuplées de rois aux riches couronnes et d'esclaves qui portaient des vases et des coffrets. Tendres et suaves, les *Saint-Nicolas* montraient une bonté supra-terrestre et les trois petits enfants ressuscités du saloir brillaient dans une fraîche extase. Les *Vierges*, sous des diadèmes orfévrés comme par les grands frères Van Eyk, des cheveux blonds épars sur leurs épaules, prodiguaient des baisers à des petits Jésus d'une éclatante santé. Les *Kermesses* rutilaient, parmi les panneaux sacrés.

« Suis-je fou ? » se dit Karle-Kats abasourdi.

Dans la *Vanitas*, hier si primitive, un vieux Temps chauve

soufflait la flamme d'une lanterne, au milieu d'un amas d'armes, d'instruments de musique, de flacons et de roses.

Un tableau surpassait les autres en beauté: La *Pêche Miraculeuse*, que le pauvre vieillard avait vendue la veille. Les flots y étaient féeriques: ils rappelèrent au marchand les crépuscules de Lievedamme, quand il allait du côté du port, sous le balcon du gouverneur, écouter la viole et la flûte en regardant la mer. Le Christ dans sa robe de lin blanc avait l'air radieux d'un jeune prince.

— Je rêve, dit Karle-Kats.

Il se pinça, mais ne s'éveilla pas et n'aperçut, comme au sortir de ses songes, la figure béate de sa femme ronflant à ses côtés.

« Est-ce l'effet du brandevin de la veuve Peeters ? »

Karle-Kats avait souvent avalé six et même dix de ces verres sans que lui-même ou sa raison chancelassent!

« Non, je ne suis pas ivre! »

Il ôta son chapel de loutre:

« C'est une farce de Messire Satanas! »

Karle-Kats fit le signe de la croix. Pas un tableau ne trembla dans son cadre.

« Je raisonne comme un Turc! Le démon ne peut faire le portrait de Madame la Vierge. Les *Kermesses!* C'est matière différente! »

Karle-Kats se dirigea vers l'une d'elles, cogna dessus:

— Holà! Belzébuth! Holà! Lucifer! Holà! Pluton! Holà! Bacchus! Holà! Pan! Si c'est toi qui m'offres cette fortune, baille-moi le contrat qui te livre mon âme et que je signerai avec mon sang!

Trois fois Karle-Kats posa la question et trois fois Lucifer se tint coi.

— Ce n'est point lui, fit le marchand.

Alors il descendit, héla le voisin Michel Bloempot et Paulus Criespiels, le patron du *Pot-carré*. Tous deux connaissaient un peu la peinture et aimaient à en causer. Même ils achetaient parfois un panneau à Karle-Kats. Celui-ci leur conta l'aventure. Ils refusèrent d'y prêter foi.

— Venez voir, dit Karle-Kats.

Le fabricant de pains d'épice, fort peureux, se munit d'une vieille arquebuse. Paulus Criespiels prit un peu d'eau bénite.

Et les trois amis furent dans la boutique. Eblouis, ils chancelèrent. Le soleil ayant tourné un peu entrait par les fenêtres et, prenant leur éclat aux neiges des toits, rendait les œuvres plus resplendissantes.

— Oh ! s'écrièrent les trois compagnons.

N'osant d'abord s'approcher des tableaux comme s'ils eussent craint quelque embûche, ils s'enhardirent bientôt.

— Je n'ai vu collection pareille ni à Bruges, ni à Rome, ni à Florence, susurra Karle-Kats. Et hier ce n'était qu'essais d'apprentis à peine bons pour bannerelles de pèlerins.

Il s'exalta.

— Voyez les enfants du *Saint-Nicolas!* On dirait les chairs célestes de Fra Angelico, faites d'un son d'orgue et d'un baiser de chérubin !

Et il soupira :

— Ah ! Si c'était à moi !

— Mais n'est-ce point à toi?

— Je ne sais. Je suis pareil au turbot prêt à être cuit et qui se trouverait tout à coup en une mer au milieu de mille fretins ! La bête vorace n'hésiterait pas à se jeter sur la proie. Moi je suis un homme et j'hésite !

— N'hésite point !

Les trois marchands de la rue du Singe-Vert descendirent au cabaret pour causer plus à l'aise.

Ils discutèrent longuement. Les amis furent d'avis que Karle-Kats possédait un protecteur caché qui lui avait joué ce tour profitable. Etait-ce le duc de Brabant, le roi de France ou le pape? Un croquant peut plaire aux grands à son insu ! Karle-Kats haussa les épaules devant ces âneries. Mais les copains furent d'accord : il fallait vendre ! C'est certainement ce que voulaient les auteurs mystérieux de la métamorphose !

— Toutefois, objecta Karle-Kats, il ne viendra aux enchères ni les frères Konink, ni le duc, ni les échevins, ni le prélat de Sainte-Gudule !

— Sait-on ce qui va se passer et puis nous serons là, répliquèrent les deux amis.

A cet instant précis Karle-Kats crut leur voir des yeux de renards, des mufles d'hyènes et des griffes de panthères. Il vida sa chopine et ne voulut plus parler.

L'après-midi, à l'heure de la vente, Karle-Kats s'installa anxieux dans la salle avec son fils aîné. Des bancs de bois étaient rangés devant la petite estrade où se tenait le marchand. Bloempot et Criespiels entrèrent. Personne n'arrivant, les deux voisins se frottaient les mains.

— Vous pouvez commencer! crièrent-ils.

Mais à l'instant où Karle-Kats saisit le marteau, un homme vêtu d'un ample manteau oriental et coiffé d'un turban se glissa dans la salle. Une barbe blanche tombait jusqu'à sa ceinture. Il paraissait un peu bossu. Un autre suivit, puis un troisième. Ils s'avançaient silencieux. Une vingtaine d'étrangers furent bientôt assis sur les bancs. Tous s'enveloppaient de fastueux manteaux où ils faisaient mine de se dissimuler. Tous portaient des coiffures telles qu'on en voit dans les estampes représentant le bon Samaritain, et des barbes blanches, noires ou brunes. Tous avaient les épaules trop hautes. Il régnait entre eux un air de famille étrange. Malgré leur âge ils avaient des joues d'un rose printanier, des fronts d'une pureté candide et des yeux d'enfants. Leurs pieds nus — de petits pieds qui paraissaient n'avoir jamais touché la terre — se frôlaient en un jeu puéril, et eux-mêmes échangeaient des sourires de jeunes filles qui vont assister à une fête. Karle-Kats, son fils, Bloempot, Criespiels, effarés, contemplaient les nouveaux venus. Mille idées se bouleversaient dans la tête de Karle-Kats. Les intrus étaient-ils des marchands de Byzance, de Smyrne, de Tiflis? Faisaient-ils partie de l'ambassade de Téhéran, qu'on attendait à Lievedamme? Etait-ce des Rois Mages, revenus par miracle? Ou bien ces êtres cachaient-ils des femmes travesties?

Un des seigneurs assis devant le marchand leva la main — une main de fée! — et dit :

— Commencez la vente, messire Karle-Kats.

Sa voix parut descendre d'un jubé, à l'heure ailée des élévations.

— Je commence, murmura Karle-Kats.

Son fils alla décrocher un *Saint-Nicolas*.

— La mise à prix est d'un écu, dit le marchand.

— Cent écus! sonna une voix.

— Mille écus!

— Deux mille!

Des mains se levaient comme des poussées de lys.

— Cinq mille!

Karle-Kats se raccrochait du regard aux acheteurs afin de ne pas tomber. Comme un de ceux-ci faisait le geste pour hausser, le marchand lui vit perdre sa barbe pendant un instant et il aperçut le plus suave des visages — un visage qu'il avait vu en des chapelles florentines, peint par Fra Lippi, ou dans des sanctuaires de Rome, par des moines visionnaires.

— Dix mille écus !

Le tableau était adjugé. L'acquéreur versa sur la table de Karle-Kats les pièces d'or qu'il tira d'une aumônière cachée sous son manteau. Ce mouvement fit voir le bout d'une aile aux plumes dorées comme celles du paon et éblouissantes comme l'écume des vagues au soleil et tout à coup plus scintillantes que mille pierreries au feu d'un incendie. Karle-Kats recula.

Le deuxième tableau fut enlevé de même. Et les autres aussi. Les voix des amateurs résonnaient avec une égale douceur. Leurs bras levés semblaient d'ivoire, leurs yeux recélaient de grandes profondeurs d'or. S'ils remuaient, on entendait des froissements de plumes, et tout le temps une vague, délicieuse et lointaine musique. Les clients de Karle-Kats souriaient aux portraits de la Vierge et, l'un deux ayant soulevé son turban devant elle, une lumière subite auréola sa tête. Un autre retenait avec peine sous son turban les boucles folles de longs cheveux dorés.

Et une fortune s'accumulait sur la table. Des doigts si légers qu'ils eussent pu tisser des brumes y jetaient sans cesse des pièces luisantes. Un à un les cadres se dépendaient.

Le dernier tableau vendu fut la *Pêche Miraculeuse*. Un murmure d'admiration, frissonnant comme un accord de harpe, courut dans la salle. L'œuvre monta jusqu'à cent mille écus. Karle-Kats se vit aussi riche que Crésus, roi de Lydie.

Alors les acheteurs partirent, emportant une *Madone*, un *Saint-Nicolas*, une *Kermesse*, une *Adoration*, laissant Karle-Kats abasourdi, à genoux à côté de son fils et priant comme les donateurs des triptyques. On n'entendit pas marcher les visiteurs. Des ailes commençaient à s'agiter sous leurs manteaux. Ils disparurent.

— Seigneur ! murmura Karle-Kats.

Deux larmes coulaient sur ses joues. Blœmpot et Criespiels

étaient pâles comme si la foudre vînt de tomber à leurs pieds.

Ursule entra.

— Vous pleurez, monsieur Karle-Kats, dit-elle. La vente a dû être mauvaise. Personne n'entra.

— Personne ! s'exclamèrent les trois amis. Il n'est pas venu ici vingt Orientaux ?

— Vous voulez rire !

— Ils ne sont pas sortis à l'instant ?

— Vous vous gaussez d'une pauvre servante !

— Tu étais là ?

— Une mouche n'eût pénétré que je ne la visse !

— C'est bizarre et effrayant, murmura Michel Bloempot.

Karle-Kats blêmit, se releva.

— Oh ! d'où vient cet or? s'écria la servante, qui découvrait tout à coup le monceau d'écus.

— De la vente, souffla Karle-Kats.

— De la vente! Mon patron et Bloempot sont donc acheteurs si riches !

— Ce n'est pas nous...

Ils étaient là, fascinés par le trésor. Bloempot et Criespiels cherchaient, de loin, à déchiffrer les empreintes sur les pièces. Mais ils ne le pouvaient, n'osant approcher. Ils avaient l'air de fauves rôdant autour d'un amas de chair fraîche.

— Quelle fortune ! dit Bloempot d'une voix creuse.

— Il y a de quoi acquérir tous les palais de Lievedamme, reprit Criespiels.

— Tous les navires du port, répliqua Bloempot.

Karle Kats ne parlait point. Lui, si loquace et si subtil, avait bouche close et sentait son esprit s'égarer.

Le cabaretier et le fabricant de pains d'épices s'approchèrent l'un de l'autre, échangèrent des mots en sourdine, avec l'allure de gens qui préparent quelque méchant coup.

— Mais, Karle-Kats, dit Bloempot avec un accent aigre, quels sont ces gens mystérieux qui ont disparu en fumée?

— Je l'ignore, bégaya Karle-Kats, qui paraissait sortir d'un rêve.

— Tu l'ignores !... Mais c'est une chose magique !... Ce sont des diables, des succubes, des lutins... Ça sent le soufre, ici... Tu vas être accusé de sorcellerie !

Karle-Kats bondit :

— De sorcellerie !... Nul n'est plus innocent que moi !

— Qui sait? répliqua ironiquement Bloempot. Qui sait ! Comment se fait-il que des événements surnaturels se passent chez toi?... Ah ! tu sais qu'en pareille matière l'Ecclésiastique est impitoyable !

— Que dites-vous ?

— Surtout, surenchérit Criespiels, que la sorcière Baccha, qui fut brûlée naguère sur le marché du Vendredi, habitait près de ta maison !

— Mais je ne lui ai jamais parlé !

— Le voisinage suffit ! Je ne donnerais pas cher de ta peau !

— Mais qui m'accusera ? s'écria le marchand de tableaux.

— Nous ne pouvons, déclara Bloempot, garder en nos consciences un secret aussi terrible que celui que nous portons depuis quelques instants. Si nous avons des devoirs envers nous-mêmes et envers nos amis, nous en avons aussi à l'égard de Dieu. Nous ne laisserons pas le diable se mêler ainsi à la vie des hommes.

Bloempot et Criespiels avaient gagné une mine sournoise et sinistre. Une jalousie féroce faisait trembler leurs lèvres, et leurs yeux, au reflet de l'or, brillaient comme des yeux de brigands.

— Mais vous êtes des traîtres ! s'écria Karle-Kats.

— Nous sommes de bons chrétiens, répliqua Bloempot avec onction.

Il fit signe à Criespiels. Tous deux se retirèrent silencieusement. Ursule les suivit.

— Pauvre M. Karle-Kats, murmura-t-elle. La Vierge vous protège !

Le fils de Karle-Kats se précipita vers son père.

— Fuyons, dit-il anxieusement.

— Ne crains rien, répondit Karle. Quoi que pensent et puissent faire ces deux délateurs en qui j'ai mal placé ma confiance, je n'ai commis aucune diablerie et les Saints seront avec moi.

— Si c'était tout de même l'argent du démon !

— Ce ne peut l'être !

Karle-Kats s'approcha des pièces et y plongea la main.

— Elles ne brûlent pas, tu le vois, dit-il.

Il en prit une :

— L'effigie de saint Louis !

Une autre :

— Les armes de Godefroy de Bouillon, roi de Jérusalem.

Puis il vit le sceau de sainte Marguerite, le profil de Constantin, emblèmes chrétiens.

— Ce n'est pas la monnaie de Satan, conclut-il, on y chercherait en vain le triomphe de Trajan ou les dieux d'Héliogabale.

Pendant que Karle-Kats se livrait à cet examen, entra un personnage vêtu de noir, livide, décharné à faire peur aux corbeaux. Le funèbre intrus vit l'or : son œil flamba et il sortit ses mains crochues.

— Je t'y prends ! cria-t-il d'une voix aigre.

Karle-Kats se retourna et reconnut Petrus Bloeddrink, du Conseil de Sang, le plus méchant inquisiteur et tortionnaire de la ville. Tout le monde savait que ce maroufle arrachait des morceaux de chair avec la joie que d'autres prennent à cueillir des fleurs. Il aimait à briser les os, à écraser les ongles, et s'installait devant les appareils de torture comme un musicien devant un psaltérion.

Le fils de Karle-Kats se réfugia sous la table. Le marchand fit bonne contenance.

— Je t'y prends ! reprit Bloeddrink. Tu fabriques de l'or au moyen de maléfices !

— Je n'ai pas fabriqué cet or. Il me fut donné par des acheteurs de tableaux.

Le conseiller rit d'un rire si aigu qu'il parut à Karle-Kats qu'une scie lui coupait les tibias.

— Quels étaient ces acheteurs ? Dis-moi leurs noms ?

— Je ne les connais pas.

— C'étaient des sorciers et des diables!

— Qu'en savez-vous ?

— On les a vus !

Bloeddrink, se retournant, désigna Criespiels et Bloempot, blottis contre la porte — et qui écoutaient avec une joie diabolique les propos échangés.

— Ils n'en savent pas plus que moi, dit Karle-Kats.

— Zélés serviteurs de la très sainte Inquisition, ils m'ont raconté les choses prodigieuses qui se sont passées ici. J'en suis fâché pour toi, mon pauvre homme. Mais tu vas être appré-

hendé, et quant à ces écus d'origine satanique, ils seront confisqués. Holà ! Mes gardes ! Holà !

Trois valets en méchante souquenille et de mine cruelle entrèrent à cet appel.

— Posez la griffe sur cet ami de la sorcière Baccha et menez-le à la prison du bon Conseil !

Criespiels et Bloempot approuvèrent:

— Justice sera faite, dirent-ils. Gloire à l'Ecclésiastique !

Les trois acolytes se précipitèrent sur Karle-Kats. Celui-ci s'écria, les mains jointes :

— Seigneur! Je m'en réfère à vous ! Père du ciel et de la terre, je ne suis pas coupable !

Il n'avait fini cette évocation qu'un vieillard apparut au milieu de la boutique. C'était le pauvre auquel avait été achetée la *Pêche Miraculeuse*. Son regard ardait sous d'épais sourcils, son teint avait pris une fraîcheur de rose, il était vêtu comme un franc-maître de l'académie et une fine auréole nimbait son front.

A sa vue, Bloeddrink trembla, soudain plus livide qu'un mort retiré du tombeau.

— Infâme, lui dit le vieillard, faucheur d'hommes, de femmes et d'enfants, tu iras brûler aux cuisines des enfers. Tu savais, par la puissance divinatoire que tu tiens du diable, messire aux serres d'acier, que cette fortune n'était pas un cadeau de Satan, mais, vorace d'or, tu voulais qu'elle tombât dans ton coffre!

Les dents de Bloeddrink claquaient. Ses acolytes, prosternés, jonchaient le sol. Bloempot et Criespiels s'arc-boutèrent à la porte. Karle-Kats, pris d'un sentiment de vénération étrange, s'agenouilla de nouveau.

Le vieillard s'adressa aux trois gardes :

— Vous, vous suivrez votre maître : après avoir bouté le feu aux bûchers sur la terre vous flamberez sur ceux de Belzébuth !

Bloempot et Criespiels furent interpellés à leur tour :

— Vous avez dans votre cage d'os de méchantes âmes, mes drôles, et vous méritez que le bourreau que vous avez aidé vous baille les coups de bâton qu'il distribue d'habitude à des innocents.

Le vieillard transfiguré leva les mains en un signe de bénédiction vers Karle-Kats et lui dit :

— Tu as toujours été généreux envers les peintres et hier tu fus d'une bonté infinie. Ne crains pas le procès de sorcellerie. Cet or te vient du ciel. Tu fus servi par des anges et je suis saint Luc, le patron des artistes.

EUGÈNE DEMOLDER.

RIVAROL [1]

II

LE POLITIQUE

§ 2. — *Les Actes des Apôtres.*

Il y a en histoire une cause d'erreur dont les historiens ne se sont jamais avisés : c'est que nous faisons tenir en une journée d'écriture, en une heure de lecture, un siècle, une année, un mois, une semaine, dans les cas les moins fâcheux.

La nécessité nous y oblige; mais une mauvaise méthode vient presque toujours aggraver la gaucherie de la perspective. Avec les faits cueillis dans les journaux de l'an passé, guerres, émeutes, grèves, crimes, accidents, procès, immoralités de toutes sortes, il serait facile de composer de cette année 1905 un tableau à faire trembler d'horreur la postérité. Telle est l'histoire. Recomposée à l'aide de faits exceptionnels, les autres n'ayant pas laissé de traces, elle est toujours fausse ; et, les faits exceptionnels étant toujours des méfaits, ou des hommes, ou de la nature, toujours pessimiste. La vérité est très différente : il ne se passe presque jamais rien : ou bien si l'orage a détruit les récoltes d'un canton, la température a favorisé celles du canton voisin. Et même dans le canton ravagé, la vie a continué telle qu'elle va éternellement, soutenue par son propre sentiment, qui est la conscience des passions.

Plus l'histoire accumule de menus faits, et de ceux qu'il juge caractéristiques, et plus son histoire est fausse. Il faudrait au moins les prendre au hasard. Mais il faudrait surtout aux faits exceptionnels mêler les gestes quotidiens. Il y a un peu de vérité dans l'*Histoire de la Société française pendant la Révolution ;* il n'y en a plus guère dans les *Origines de la France contemporaine.* Je ne suis pas hostile aux idées de M. Taine, mais sa méthode me semble la plus détestable de toutes celles

(1) Voy. *Mercure de France,* nos 203 et 204.

que puisse adopter un historien. Les Goncourt, dans leur livre, qui demeure précieux, consignent tous les faits qu'ils ont rencontrés dans une lecture immense; Taine, dans une lecture également considérable, a rencontré également beaucoup de faits : il choisit. On croit que c'est au choix que commence l'historien. Du tout, c'est là qu'il finit. Choisir, c'est trahir.

En histoire, le « tout ou rien » est absolu. Celui qui collecte tous les faits gros ou menus défavorables à la Révolution n'est pas moins absurde que celui qui voudrait, par le même procédé, nous donner de ce moment un tableau bucolique. Il y eut des heures bucoliques, il y eut des heures tragiques : l'ensemble fait une vie que des millions d'hommes ont vécue avec beaucoup moins de trouble que nous n'en éprouvons à lire leur histoire. Camille Desmoulins se maria à l'église Saint-Sulpice, en décembre 1790...., et l'on vit s'embrasser tendrement, après une courtoise explication, le curé et le « procureur de la Lanterne » (1).

Il faut incorporer cette anecdote paterne à l'histoire politique du personnage et songer aussi à la divine bêtise de sa femme (2) qu'il avait épousée autant pour ses beaux écus que pour ses beaux yeux (3), et l'on retrouve la vie quotidienne, ses ridicules, ses avantages et ses plaisirs dans l'histoire de cet homme redouté et qui ne fut féroce que par étourderie et par vanité.

(1) Voici l'histoire, tirée de la *Famille du Jour*, 1er janvier 1791 :

« M. Camille Desmoulins s'est marié mardi dernier à Saint-Sulpice. J'entends déjà la terrible citation :

Quel est l'infortuné qui t'a donné sa fille?

C'est une madame Duplessis, dont la fille est jeune, jolie, riche de 17.000 livres de rente, et, ce qu'on entend difficilement, l'amour s'est mêlé de cette affaire.

M. le curé de Saint-Sulpice, en homme vertueux, a levé trois ou quatre opposition qui regardaient M. Desmoulins, et le mariage s'est fait sans contrariété. Camille, étonné du généreux empressement de M. le curé, et soupçonnant qu'il n'était pas connu de ce pasteur, a cru devoir lui confesser qu'il était M. Desmoulins. Le curé ne l'ignorait pas. — « Comment! a repris le journaliste, vous me connaissez et vous m'obligez! — Je sais, a répondu M. de Pansemont, que vous écrivez des méchancetés et des calomnies; mais je me persuade que vous n'êtes aucunement convaincu de ce que vous dites, et j'espère que, lorsque vous serez plus heureux, vous ne mentirez plus. »

Ici, Camille a jeté ses bras avec tendresse autour du col de son pasteur, en s'écriant : « Oui, vous avez raison, bien raison; je déchire tout le monde, je mords et j'empoisonne; mais mon cœur n'avoue jamais ce que ma plume écrit. »

Nous ne donnons pas cette réponse comme la mesure d'une grande estime due à M. Desmoulins, mais comme le gage de la confiance que cet écrivain mérite, et de la bonne foi qui dicte ses pages immortelles. »

(2) Une Manette bourgeoise, riche et vertueuse. Celle de Rivarol, qui s'en félicitait, avait, dit-il, « de l'esprit comme une rose ».

(3) Dix mille livres d'alors en valaient bien une quarantaine des nôtres.

Au milieu de notre intensité commerciale, les disettes de blé sont encore possibles. Au dix-huitième siècle, grâce à une législation trop prudente, elles étaient fréquentes et certaines. L'année 1789 fut une année de disette de blé. Cela influa-t-il beaucoup sur les événements? On n'en sait rien. Les témoignages sont contradictoires. Taine a rassemblé ceux qui font de Paris un atelier de misère et les Goncourt ceux qui en font une vaste frairie, toute à la ripaille. Presque tous les aristocrates de naissance ont émigré, dès 1790, mais ce départ blesse le commerce et crée assez de mécontents pour faire vivre, parfois d'une vie éphémère, il est vrai, cinquante journaux contre-révolutionnaires. La France n'a jamais été un pays d'unanimité. D'ailleurs, la plus grande liberté règne. Celle de la presse, jusqu'au 10 août, est absolue; jusqu'au 21 janvier, elle n'est pas toute abolie, mais elle agonise; elle meurt, avec la *Feuille du Matin* (1) dans les temps qui suivent la mort du roi.

Je veux donc dire qu'il ne faut pas chercher dans les ouvrages systématiques, dans les *Origines* de M. Taine, par exemple, un tableau exact des premières années de la Révolution. Elles ne furent pas aussi sombres qu'il les a vues; elles furent même des années de gaîté, et davantage encore, des années de renouveau. On jouit de bien plus que de la liberté, on jouit de la licence. Plus de censure, plus de police des mœurs, plus de taquineries administratives : on fait tout ce qu'on veut, on dit tout ce qu'on veut, on imprime tout ce qu'on veut. C'est l'âge d'or des journaux : ils sont amusants. « Pour tout homme impartial, écrit Malouet, la Terreur date du 14 juillet. » M. Taine (2) a cité cette opinion en caractères cérémonie, pour bien nous la faire entrer dans la tête; mais la première Terreur, car il faut tout de même la distinguer un peu de la seconde, fut une époque bien souriante et bien riante : il nous en reste, entre autres comédies, les *Actes des Apôtres* et le *Petit Dictionnaire des grands hommes de la Révolution, par un citoyen actif, ci-devant rien* (3).

Les *Actes des Apôtres* parurent régulièrement tous les deux

(1) Le *Journal Français* vécut jusqu'au 7 février, la *Feuille du Matin* jusqu'au 24 avril 1793, toujours royaliste et insolente, « énigme inexpliquée, inexplicable », disent les Goncourt.

(2) *Origines*, tome III, ch. II, § VIII.

(3) 1790. Grimm annonce, en septembre, « ce modèle de persiflage et d'impertinence ».

jours, depuis le mois d'octobre 1789 jusqu'en juin 1791, puis irrégulièrement jusqu'en janvier 1792. Peltier, Mirabeau, Champcenez, puis Suleau, sont les rédacteurs ordinaires; Rivarol, dont ils prennent souvent, mais pas toujours, les ordres, se joint à eux de temps à autre. Les collaborateurs occasionnels sont en nombre infini : tout ce qui avait de l'esprit et parfois tout ce qui croyait en avoir. Les écrivains royalistes qui aboient autour de la Révolution, depuis cent ans, n'ont jamais osé y entrer; ils n'ont même pas eu la pudeur de rendre justice à leurs devanciers. C'est qu'entre les royalistes de la Révolution et ceux qui suivirent, la crédulité religieuse est venue s'interposer. Entre des hommes qui défendirent à l'occasion les institutions religieuses, parce qu'ils les croyaient utiles, et les hommes qui défendent la religion, parce qu'ils la croient vraie, aucun accord n'est possible. Les catholiques sont bien plus près du pieux Robespierre, Torquemada du déisme, que de Rivarol qui n'estimait que la logique et l'esprit. C'est pourquoi, dédaignée par les révolutionnaires, méprisée par les royalistes, l'histoire de la presse indépendante, de 1789 à 1792, n'a jamais été faite. Un écrivain sans préjugés s'y mettra peut-être, qui s'y amusera, comme un botaniste, à l'étude d'une flore méconnue.

Le ton général des *Actes des Apôtres* est trop souvent donné par Champcenetz, qui est amusant, mais un peu vulgaire. On reconnaît les articles de Suleau à un emportement ou à une grosse ironie quelquefois à la Veuillot; Mirabeau est plein de verve, il fait le boniment (1); Peltier prend tous les tons, aventurier de la plume, qui finira à Londres aventurier véritable (2). Cependant, ce concert, un peu indistinct et charivarique, se tait et les exécutants mêmes écoutent : M. de Rivarol parle.

« Des hommes connus en France sous le nom de persifleurs ont essayé de répandre du ridicule sur la démarche de M. de Lameth (3). Nous croyons rendre un service important à la patrie en lui dénonçant le persiflage comme une aristocratie, et de l'espèce la plus dangereuse; car on peut définir le persiflage, l'aristocratie de l'esprit (4)... » Tout cet article, la lettre à Robespierre, et sa prétendue réponse (5) sont de l'es-

(1) Voir la *Lanterne magique nationale*, son chef-d'œuvre en ce genre.
(2) Voyez les *Mémoires d'outre-tombe*.
(3) Son expédition contre le couvent des Annonciades.
(4) *Actes des Apôtres*, n° 1.
(5) N°s 5 et 7.

prit le plus fin et le plus inattendu : « M. Suard, l'homme de son temps qui fait le mieux ce qui est à faire, a passé de la *police* à la *liberté*, et n'y a pas trouvé grande différence. Toute la révolution, selon lui, se réduit à ceci : *qu'on pouvait jadis penser sans parler, et qu'on peut aujourd'hui parler sans penser;* ce que le cyclope Artaut, qui voit toujours les choses du bon œil, appelle une véritable équation (1). » Quant au Robespierre de Rivarol, il réclame « le droit de se moquer des règles du langage (comme de toutes les autres) et de répondre *librement* à tous les esclaves qui criaient qu'on ne peut vivre sans gouvernement, ni écrire sans style et sans idées ».

L'Explication d'une charade (2) est une satire des commissions parlementaires, très spirituelle et à peine méchante. Les députés y apparaissaient tels que de braves gens, ignorants, innocents et vaniteux, qui croient qu'une niaiserie devient importante, parce qu'elle leur passe par les mains. Les satires politiques de Rivarol, comme ses satires littéraires, ont gardé un à propos incroyable. Ces pièces, qui dormaient dans les bibliothèques, depuis cent quinze ans, elles se sont mises à rire et nous faire rire, sitôt qu'elles ont revu le jour. Il n'est pas jusqu'au *Dialogue des Morts* (3), entre Suard et Ruhlière, qui, malgré sa franche méchanceté, ne soit bien amusant. Hélas ! dit Suard, « tout m'échappe à la fois, ma femme n'est plus une nymphe ! M. Necker n'est plus un Dieu ! » Les deux personnages étaient peu estimés. Est-ce Rivarol qui a dit sur Ruhlière, ou Chamfort, ce mot singulier : « Il reçoit le venin comme les crapauds et le rend comme les vipères. » Quant à Suard, sa conduite avec Condorcet proscrit, errant, est bien équivoque.

Mais l'esprit de cette qualité a-t-il besoin d'être excusé? On pardonnera à Rivarol jusqu'à ses injustices contre Beaumarchais, contre La Fayette, contre Mirabeau. Beaumarchais se plaignait, après une longue course à pied, d'avoir les jambes rompues : « C'est toujours cela », répondit Rivarol. Il a été particulièrement dur pour La Fayette, d'abord dans le *Journal politique*, puis dans une brochure (4) lancée à un moment

(1) *Actes*, n° 7. « Ce M. Artaut est borgne », ajoute Rivarol, en note. Il collaborait aux *Apôtres*.
(2) N° 94.
(3) N° 163
(4) *De la vie politique, de la fuite et de la capture de M. de la F**** (1792).

où c'était celui de pardonner à un homme qui fit des fautes de caractère et de conduite, plus que de conscience. La Fayette cependant l'inspire mal, c'est-à-dire lui inspire plus de colère que d'esprit. C'est à peu près le seul personnage, avec l'équivoque duc d'Orléans et la fâcheuse *gouvernante* de son fils (1), qui le poussa à l'invective. Avec Mirabeau, peut-être parce qu'il le connaît mieux, il est plus à l'aise et sa méchanceté, même quand elle se fait cruelle, reste toujours la méchanceté d'un homme d'esprit. Il y a là, dans cette série, des mots d'une belle qualité : « Mirabeau est capable de tout pour de l'argent, même d'une bonne action » ; « Mirabeau est l'homme du monde qui ressemble le plus à sa réputation : il est affreux » ; « Mirabeau est franc en affaires; sa conscience a un tarif : ainsi les filles de Venise ont leurs prix affichés sur leur porte»; et cette apostrophe, dans les *Actes des Apôtres* (2) : «... Vos ennemis mêmes conviennent que la potence est le seul genre d'élévation qui vous manque... »

Il faut encore nommer, parmi les injustices de Rivarol, Mme de Staël. Et c'est précisément à elle que voici dédié, avec une impertinence un peu dure, le *Petit Dictionnaire des grands hommes de la Révolution* (3). « Publier des grands hommes du jour, c'est vous offrir la liste de vos adorateurs... Tous les bons Français ont été réduits à ne désirer en vous que le bien public et à se sacrifier pour lui entre vos bras... Qu'il est beau, Madame, d'éteindre ainsi l'amour en se prodiguant soi-même, et de faire de la jouissance une peine redoutable au lieu d'une vile récompense !... » Le morceau est

(1) *Portrait du duc d'Orléans et de Madame G*** (1794).

(2) N° 181. *Lettre de M. Vilette à M. Riquet-à-l'Enchère.*

(3) Que la plupart des historiens, politiques ou littéraires, se sont obstinés ne, connaissant sans doute ni l'un ni l'autre, à confondre avec le *Petit Almanach de nos grands hommes*. Je lis dans l'ouvrage de M. Herriot sur *Madame Récamier* (tome I. p. 75), à propos de Mathieu de Montmorency, ce renseignement véritablement un peu confus : « Le comte de Rivarol, qui s'était fait le flatteur de la haute société, lui avait réservé une place dans son célèbre *Petit Almanach de nos grands hommes* (1788)... Ici, une note : « (3). Un vol. in-16. » Eh bien, puisque M. Herriot en est à ce point d'exactitude, qu'il soit informé que le *Petit Almanach* est un in-12, c'est-à-dire que les lettres du registre, A. B. C. D. etc., tombent exactement aux pages 1,25, 49, 73, etc. Quand on apporte des précisions de seconde main, il est prudent de les rendre imprécises, pour que les curieux ne puissent pas vérifier.

C'est naturellement dans le *Petit Dictionnaire* (1790), ouvrage politique, et non dans le *Petit Almanach* (1788), ouvrage littéraire, qu'il est question de ce Mathieu, qui faisait alors le libéral et qui sous la Restauration fit le rétrograde. Quelle justification pour Rivarol, et comme il avait vu clair dans l'enthousiasme naïf ou factice de ces jacobins titrés!

d'une ambiguïté extrême. On ne sait si « l'ambassadrice près de la nation » fait manœuvrer les patriotes par le don ou par la crainte de ses faveurs. C'était blesser la femme même, et dans ses centres nerveux les plus sensibles, la pudeur et l'orgueil. C'est le mouvement le plus fâcheux de Rivarol. Il en aurait eu du regret, comme d'une page mal écrite, tout au moins, s'il avait mieux connu cette femme si ardente et si franche en toutes ses passions (1). Plus tard, sans devenir équitable, il se fera un peu moins injuste. On sent très bien que, en 1797, Rivarol, après avoir détesté Mme de Staël, ressent pour elle un commencement d'admiration. Il la sépare avec soin de Garat (2), autre écrivain en style poétique, mais du plus misérable.

Le *Petit Dictionnaire* est le pendant politique du *Petit Almanach*. Rivarol dit plaisamment dans la préface : « Je ne me suis pas dissimulé que j'avais un modèle inimitable dans l'Almanach des grands hommes de 1788. L'auteur de ce registre immortel a si bien varié ses éloges qu'il ne m'a pas laissé de formes nouvelles pour encenser mes personnages ; mais l'importance de mon sujet fera peut-être oublier la supériorité de son talent (3). Il n'a exhumé qu'un millier de bons écrits ; moi, je ressuscite un millier de grandes actions, et, à obscurité égale, le héros doit l'emporter sur l'écrivain. »

La liste des héros est des plus variées : on y voit Mitouflet à côté de Mirabeau, et l'abbé Noël près du duc d'Orléans. Voici Brevet de Baujour, secrétaire de l'Assemblée nationale : « On l'a soupçonné de n'être parvenu à tant d'honneur qu'en contre-faisant la médiocrité ; mais jamais soupçon ne fut plus injuste, ni déguisement plus inutile. M. Brevet est arrivé naturellement à tout, et il n'a eu besoin que de se faire connaître pour désarmer l'envie. » Voici De Croix : « Un des muets de l'Assemblée nationale ; mais la nation est sûre de lui. Il est dévoué à la bonne cause, il se lève pour la bonne cause, il reste assis pour la bonne cause, il tape du pied pour la bonne cause, et il ne se tait même que pour une bonne cause. » Voici

(1) Elle est très bien dessinée, quoique au second plan, dans le même ouvrage de M. Herriot, qui est très bien documenté sur elle, aussi bien qu'il l'est mal sur Rivarol, d'ailleurs hors de son sujet.

(2) *Lettre sur l'ouvrage de Mme de Staël, intitulé « de l'Influence des Passions »* ; 1797.

(3) Avant 1797, Rivarol n'a jamais signé aucun de ses ouvrages.

Demeunier, « un de ces hommes dont la révolution a décidé le genre ; sous le signe du despotisme il traduisait modestement des gazettes, et ne prévoyait pas qu'un jour il aurait des idées..» Ce Demeunier n'est-il pas éternel et le type même de ces polititiques de tous les partis qui n'arrivent à quelque chose que parce qu'ils ne sont bons à rien?

Il est d'ailleurs visible que Rivarol a voulu faire moins des portraits satiriques qu'une collection de types, et il y a en partie réussi. En voici un que nous avons revu périodiquement à toutes les législatures : « Gérard, grossier laboureur, mais un des meilleurs répondants du patriotisme de la Bretagne. A la vérité, il n'a jamais ouvert la bouche, mais la sublime simplicité de son costume a suffi à l'admiration de Paris et de Versailles... » Ils y sont tous, tels que nous les voyons encore, tels qu'ils nous font encore rire par leur vanité d'étaler à Paris des ridicules qu'une petite bourgade était seule destinée à connaître.

Quand il passe aux véritables meneurs de la Révolution, les griffes s'enfoncent, quoique encore avec bonne humeur. Comme le chat dont il a dit « qu'il ne nous caresse pas, mais se caresse à nous », Rivarol ne poignarde pas ses ennemis, il les amène doucement à venir s'embrocher sur son poing armé d'une légère dague. Camille Desmoulins fut sans doute flatté en lisant : « Il ne paraît pas un de ses numéros qu'il n'y ait quelque part du sang répandu » ; et Mirabeau était assez blasé sur sa propre estime pour ne pas accepter ce brevet d'ingéniosité : « Le comte de Mirabeau n'en passe pas moins pour un des meilleurs ouvriers de la révolution, et il ne s'est pas commis un grand crime dont il ne se soit avisé le premier. »

Pendant les deux ans qu'il passa encore à Paris après la publication du *Petit Dictionnaire*, Rivarol ne donna plus rien au public. Il semble même que, dès la fin de 1790, il se soit désintéressé des *Actes des Apôtres* (1). La liberté, quoique diminuée, n'est cependant pas morte. Les journaux royalistes sont très actifs. Si les *Actes* deviennent un peu ritournelle, d'autres feuilles, assez alertes, entretiennent l'esprit d'opposition, la *Chronique scandaleuse*, la *Feuille du jour*, le *Journal-Pie* et bien d'autres. Il y avait toujours des salons, celui de Mme de

(1) Où il donna peut-être cependant les trois *Lettres du citoyen Bacon*, nos 230, 239, 264.

Coigny, qui goûtait tant Rivarol et ne pouvait se passer de son esprit ; celui de la marquise de Chambonas, qui fut souvent la salle de rédaction des *Apôtres ;* celui du vicomte de Ségur ; celui de Champion de Cicé, où Dampmartin assista aux succès du plus prodigieux causeur qui fut jamais : « Rivarol ravissait les suffrages par sa rapide et lumineuse éloquence. Mon imagination me retrace souvent cet homme rare dont la superbe figure et la voix harmonieuse embellissaient la diction, qui chez aucun autre n'atteignit à un si haut degré de perfection. Entraîné par un charme irrésistible, on ne se lassait pas de l'entendre. Dans sa bouche, les sujets les plus sérieux prenaient de l'intérêt et les plus arides appelaient l'attention. Sa délicatesse ingénieuse donnait de la valeur aux choses ou légères ou frivoles. Un tact heureux des convenances le sauvait du pédantisme et l'éloignait de la présomption. Enfin, signe rare mais incontestable de sa supériorité, il faisait éprouver une satisfaction qui prévenait le développement des germes de la jalousie (1). »

Ne faisant plus rien, il s'avisa de donner des conseils à Louis XVI, qui en avait grand besoin. Venu pour une affaire personnelle chez M. de la Porte, intendant de la Liste Civile, il parle politique ; ses propos sont rapportés au roi et on lui demande de mettre ses idées par écrit. De là ces *Lettres* et ces *Mémoires* qui vinrent, avec tant d'autres paperasses, prendre place dans l'armoire de fer. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que c'est de la belle littérature politique et que Louis XVI n'eut jamais de conseillers d'un si beau style et d'idées si ingénieuses. Mais il disait trop de vérités pour être lu sans indignation, et le conseil d'abandonner la noblesse ne pouvait plaire à ce pauvre roi, qui croyait s'en faire une armure, alors qu'elle n'était qu'un épouvantail. Il répéta la même chose, dès son arrivée à Bruxelles, dans sa *Lettre à la noblesse française :* « N'oubliez jamais qu'en effet vous n'êtes point en rapport avec l'énorme population de la France ; que si avant la Révolution vous viviez en sûreté au milieu de ce peuple immense, c'est qu'on ne l'avait pas accoutumé à vous regarder comme son ennemi... » En somme il conseillait au roi de gouverner avec l'opinion et à la noblesse d'accepter les faits. Mais le parti auquel il prodiguait ses trop sages avis n'était pas de force à les comprendre. Ri-

(1) Dampmartin, *Mémoires*, t. I.

varol a conclu lui-même : « Ils sont toujours, disait-il, en retard d'une année, d'une armée et d'une idée. »

Il travaillait dès ce moment à sa *Théorie du corps politique*, ou du moins il commençait à la ruminer. Aucune page ne semble en avoir jamais été rédigée, mais il en avait dressé le plan, marqué les chapitres. Ce manuscrit fut dérobé à sa mort par l'abbé Sabatier, en même temps qu'un écrit, entièrement achevé, *De la Souveraineté du peuple*. Avec ces deux œuvres, l'abbé Sabatier en composa une troisième (1). Outre que les idées de Rivarol sont trop personnelles pour pouvoir être volées, l'abbé eut la maladresse de mêler à ses larcins inédits des larcins imprimés : comme les Chinois bourraient autrefois de copeaux de santal une caisse de porcelaines, il a comblé les vides de son in-octavo avec des fragments du *Discours préliminaire*. Les voleurs intelligents sont très rares; mais celui-ci était très bête. La vanité l'aveuglait, d'ailleurs, et il se croyait en droit, égal de Rivarol par l'intelligence, de lui donner, au nom des vrais bons principes, des leçons de morale et de logique. Je crois qu'il serait possible d'extraire du volume de Sabatier une centaine de pages qui seraient à peu près de Rivarol; elles en seraient presque autant que celles que son frère publia sous son nom en 1831, sous un titre analogue : *De la Souveraineté du peuple*. Ce livre, en effet, s'il est de la pensée, n'est pas de la main de Rivarol. Or, si la pensée est rarement séparable de son expression, elle ne l'est jamais chez Rivarol, écrivain de nuances et qui aime à employer les mots selon un sens un peu détourné. Il ne faut pas oublier que, comme presque tous les écrivains exacts, Rivarol était grammairien; il n'aimait les idées nues que pour avoir le plaisir de les couvrir de vêtements beaux, élégants et inattendus.

Il n'était pas loin, du reste, vers la fin de sa vie, d'admettre la parfaite inutilité, ou du moins la difficulté extrême des théories politiques. Des hommes, comme M. Taine, emploient les faits à démontrer leurs idées; d'autres examinent d'abord les faits et en tirent les généralisations que la logique impose. Rivarol ne refusa jamais la leçon des événements. Il allait certainement, quand il est mort, prendre son parti de la Révo-

(1) *De la Souveraineté* : Altona, 1806.

lution, ce que les disciples de Bonald et de M. Taine n'ont pu faire encore après plus de cent années révolues. Il en faudra une seconde pour qu'ils oublient la première : peut-être qu'alors ils lui trouveront d'excessives vertus.

Rivarol écrivait donc en 1799 (1) : « Je sens bien qu'il faudrait appuyer tout ceci de preuves, avant qu'une triste expérience vienne le démontrer ; mais je ne suis pas encore en état d'offrir au public la théorie du corps politique. J'éprouve de jour en jour que les matières politiques sont d'une tout autre difficulté que les abstractions métaphysiques ; il est plus aisé d'analyser que de composer, et le corps politique ne vit que de composition. L'esprit purement analytique lui est funeste, comme j'espère le prouver. »

La science et l'action suivent une évolution parallèle. Y a-t-il des moments où les lignes s'infléchissent pour se mêler ou se toucher ? On le croirait volontiers, mais cela n'est pas certain. La société moderne semble née de la Révolution ; mais que seraient devenues les idées de la Révolution, sans les chemins de fer et les usines ? La démocratie vient-elle de la déclaration des droits de l'homme ou des manufactures d'objets de demi-luxe à bon marché ? L'influence des idées sur la marche physique des choses n'est peut-être qu'une illusion. Nous vivons une vie et nous en pensons une autre, mais nous sommes toujours enclins à juger que la vie que nous pensons se confond avec celle que nous vivons. Se croire heureux et être heureux, c'est la même chose. La vie n'est qu'une représentation et sa réalité vive nous échappe. Le peuple le plus malheureux de la terre peut se trouver content, et des peuples heureux, méconnaissant leur félicité, peuvent se précipiter dans les révolutions. Il est probable que la condition relative des hommes n'a jamais beaucoup changé. La paille, qui est le tapis des bœufs à l'étable, a été la litière des rois dans leurs chambres du Louvre. L'éclairage public date d'hier ; l'éclairage privé date d'avant-hier : des vies éclatantes se sont déroulées dans cette même soumission au soleil, qui régit l'activité des animaux sauvages. Tout est relatif, voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue. Rivarol plaignait les peuples qui ont ignoré le cheval et la voile, et nous rions des civilisations qui n'ont

(1) *De la philosophie moderne*, 2e édition, page 74, note. Cet ouvrage, qui n'est qu'un extrait du *Discours préliminaire*, a été modifié dans les notes.

pas connu la vapeur ; plus tard, on se moquera de nous, qui ne faisons encore que vingt-cinq lieues à l'heure. Mais quel rapport tout cela a-t-il avec les bonheurs personnels, dont la somme fait le bonheur social? Le bonheur, c'est à cela enfin. que se réduit la politique. Toute théorie politique est une théorie du bonheur. D'où la diversité des opinions, parallèle à la diversité des goûts. « J'ai entendu dire au célèbre Cuvier, dans une de ces soirées curieuses où il réunissait à ses amis français l'élite des étrangers : « Voulez-vous vous guérir de cette horreur assez générale qu'inspirent les vers et les gros insectes, étudiez leurs amours, comprenez les actions auxquelles ils se livrent toute la journée sous vos yeux pour trouver leur subsistance (1). » Pour se guérir des dégoûts ou des haines de partisan, il faut incorporer l'activité politique à l'activité générale de l'animal humain, et comprendre qu'il ne peut y avoir un de ses actes, conscients ou inconscients, dont le but ne soit la recherche du bonheur. Aucun mot ne nous laissera dupe : Vérité, justice, liberté, socialisme, anarchie, autorité, fraternité, vertu, tout cela veut dire bonheur. Mais l'homme cherche toujours, trouve toujours, cherche encore et n'est jamais heureux : « La nature, dit Rivarol (2), l'a mis sur la terre avec des pouvoirs limités et des désirs sans bornes. »

REMY DE GOURMONT.

(1) Stendhal, *Mémoires d'un touriste*, t. II, p. 22.
(2) *Discours préliminaire*, § VIII, *Récapitulation*.

ORACLE DE VŒLA

—

à Stuart Merrill.

Gravi d'un pied sacré le gradin du Silence,
Enfants d'Heimdall, je vous dirai le sens profond
Malgré la nue où l'orgueil des dieux se confond
Des runes enroulés par le feu sur la Lance.

A l'ombre d'Ygdrasil un remous singulier
Engendra triples les vierges au bouclier,
Urda, visage éteint, Verdande, âme de l'heure,
Et Skulda face du futur qui rit et pleure.
Et toutes trois savent le malheur et la mort
Nés du charme maudit par quoi triomphe l'or...
J'ai, pour avoir mordu dans la feuille de gesse,
De l'orbite d'Odinn gardien de la Vertu
Vu s'écouler le fleuve lent de la Sagesse,
Et le vieillard m'a dit : Pourquoi me tentes-tu ?
Je sais où s'est perdu ton œil, ô divin maître :
C'est au géant Mimer que tu dus le remettre
En gage, pressentant déjà l'ombre et l'exil
Quand tu vins boire à la racine d'Ygdrasil...

Nul ne sait plus que moi. Tout œil humain recule,
O dieux, devant l'effroi de votre crépuscule.
L'éther palpite encor des mondes abolis
Et le sol jonché d'immémoriaux conflits
Enseigne au pèlerin la violence morte
Par l'écroulement nu de ce qui fut la porte.
Quelqu'un heurte du pied dans le sable un tronçon
De la Lance sublime. O désastre, ô leçon!
Mais toute vie ayant fui le morne ossuaire
Un germe renaîtra si l'humide suaire

Couvrant les soleils morts d'un voile anticipé
Est au gouffre marin par les Nornes trempé.
Alors la Terre tournera sa face chaude
De nouveau vers l'azur, et les fruits d'émeraude
Scintilleront encore aux regards des amants
Et les nuits baigneront de parfums leurs serments.
Les Ases, rassemblés où se dressait naguère
L'indestructible burg, ont défié la guerre
Et dans l'horreur des ciels encore ténébreux
Un souffle obscur de joie a dispersé sur eux
L'oracle qu'aujourd'hui je redis prophétesse.
Hasard un mot, nul mot... L'Ordre par l'Allégresse!
Qui donc sait plus que moi? Désormais réunis —
Vois disparaître à l'Est ce vol noir de corneilles —
Les maîtres des sommets en leurs yeux rajeunis
Reflètent l'Orient aux colonnes vermeilles.

Je vois... je vois plus loin: Sans aube ni déclin —
O force si tout front supporte la couronne —
Dans Odrer coupe de pur éclat cristallin,
Ecume où la suprême sagesse bouillonne,
D'elle ivres seuls ceux-là plus forts que feu, que fer,
Que roc, surpasseront l'omniscient Mimer...
Si le pleur d'une femme en la coupe se mêle
Le fruit s'entr'ouvrira par sa moitié jumelle.
Alors ne craignez plus la tête au double front:
En un seul rayon ses regards se confondront.
Et vous séparerez l'apparence première
Si delà le portail l'on suspend la lumière.
Mais dans le vent écoutez la harpe d'Egdir:
Son fier chant est la loi selon quoi resplendir.
Ainsi votre destin atteindra l'immobile...

Et j'ai rêvé cela, moi, Vœla, la Sibylle.

ALFRED MORTIER.

DAVID D'ANGERS
ET LES ROMANTIQUES

—

Le romantisme est une de ces rares époques dans lesquelles il semble que les représentants des actes les plus différents vivent, sinon en communion perpétuelle, du moins en relations constantes, se fréquentent presque journellement dans leurs ateliers, dans leurs salons ou dans les cénacles qu'ils ont fondés, mènent ainsi l'existence côte à côte, émus qu'ils sont par les mêmes idées, gouvernés par le même idéal artistique. Littérateurs, peintres et sculpteurs n'ont pas ce qu'on pourrait appeler cet « esprit de classe » qui, en d'autres temps, se traduit assez volontiers par le mépris, la haine ou l'ignorance. L'idéal romantique étant bien plutôt une certaine façon de sentir propre à toute une génération qu'une manière d'école littéraire ou artistique, très artificielle comme toutes les écoles, il en résulte une pénétration forcée des arts les uns dans les autres qui se traduit par un bon compagnonnage de leurs représentants. Louis Boulanger, les Johannot, les Déveria, David d'Angers, Jean Gigoux, Préault, Célestin Nanteuil, Jehan Duseigneur, Jules Vabre sont les amis, les commensaux, les intimes même des Hugo, des Vigny, des Nodier, des Musset, des Sainte-Beuve, des Dumas, des Petrus Borel, des Gautier, de tout ce qui tient une plume et qui combat dans les rangs de la jeune école.

Beaucoup de ces artistes du crayon ou du pinceau nous ont laissé des témoignages écrits ou artistiques de leurs bonnes relations avec la gent littéraire, lettres, journaux, mémoires, dessins ou peintures, qui constituent d'excellents documents d'une époque glorieuse entre toutes. Aucun ne nous livre un bagage aussi précieux que l'admirable David d'Angers dont on célèbre le cinquantenaire de mort en ce mois de janvier (1).

(1) David est né le 12 mars 1788, à Angers, et mort à Paris le 5 janvier 1856.

Bagage iconographique d'abord : plus de cent bustes — dont la plupart se réfèrent à des célébrités contemporaines de David, — et surtout près de six cents médaillons, incomparable suite de profils notoires dont Gautier a pu dire qu'elle était « comme l'iconographie complète du siècle ». Bagage littéraire ensuite qui, pour n'être en rien comparable au précédent, n'en constitue pourtant pas moins une littérature d'observation bien supérieure à celle que l'on observe d'ordinaire sous la plume de ceux qui manient habituellement le pinceau ou l'ébauchoir. Ces essais littéraires ne sont, au surplus, que des fragments, constitués surtout par des lettres, par des notes intimes un peu éparses, écrites probablement au galop sous l'impression ressentie, qui ne sont pas réunies en un journal continu et travaillé, et, pourtant, l'on sentira souvent à la lecture de celles que nous donnerons au cours de cet article, combien la sensibilité était vive chez David, aussi vive que sa faculté d'observation, aussi ardente que son tempérament fougueux et indépendant.

La plupart de ces lettres et de ces notes, nous les avons extraites du si remarquable livre que M. Henry Jouin a consacré à David d'Angers et auquel il convient de se référer en première ligne lorsqu'on veut parler de l'auteur du monument du Général Foy.

Les premières relations de David et des romantiques sont, naturellement, bien postérieures à ses années de début à Paris. On sait comment, grâce à son entêtement, à sa volonté bien arrêtée d'aller dans la capitale et d'y faire de la sculpture, David dut de débarquer, un beau matin, dans l'atelier de Roland. Son père, qui était sculpteur sur bois, ne voulait pas entendre parler de la carrière artistique pour son fils. On raconte même que, désespéré, le jeune David tenta alors de s'empoisonner avec des fruits de belladone. Enfin à vingt ans, tourmenté irrésistiblement par cette vocation impétueuse, il se décida à partir pour Paris avec neuf francs en poche. Ses débuts furent terribles : « Il reçut là quelques blessures d'amour-propre, raconte plus tard Jean Gigoux, dont il ne devait jamais guérir. » A un certain moment, il travailla pour Besnier à l'Arc-de-Triomphe, à raison de un franc par jour ! Sa misère était si grande qu'il en était réduit, pour vivre, à ramasser dans l'atelier de Roland les croûtes de pain des camarades, quand ils étaient partis, —

croûtes de la veille qui traînaient sur le plancher et qu'il mettait tremper dans un baquet pour sa nourriture de la journée (1). Enfin, en 1810, il obtenait le premier second grand prix de Rome, et, en 1811, le grand prix avec la *Mort d'Epaminondas*.

A Rome, David connut Ingres, Granet, Giraud, Pradier. Il les connut, mais il ne se lia pas d'amitié avec tous. Est-ce rivalité d'artiste, est-ce pour tout autre motif insoupçonné, à partir de cette époque, où ils se connurent de près, Pradier et lui se vouèrent une haine véritable qui n'était pas seulement bouderie de jeunes gens, mais inimitié profonde et durable. A Paris, beaucoup plus tard, ils continuaient encore de se détester : « J'habitais alors un palais de l'Abbaye, au « premier étage, raconte Jean Gigoux, et j'avais Pradier pour « voisin au rez-de-chaussée. Or, David, en allant à l'Institut, « passait me voir tous les samedis. Pradier le guettait, et, dès « qu'il le voyait poindre, il s'adossait contre le montant de la « porte en étendant les jambes et en affectant d'arranger quel- « que statuette. David montait le perron ; une fois en haut, « pour entrer, il fallait enjamber Pradier. Il est vrai que David « avait sa vengeance toute prête. C'était le contraire d'un « salut. Il regardait fièrement Pradier, puis, d'un grand coup « de poing, il enfonçait son chapeau sur sa tête (2). » Désolé d'une inimitié aussi complète, Gigoux aurait voulu les réconcilier et s'y employait de son mieux : malheureusement il n'y put jamais réussir. Un détail mit le comble à l'exaspération de David. Gigoux ayant parlé à Pradier du *Jean-Bart* de son ennemi, qui venait précisément d'être fondu :

— Ah ! oui, dit Pradier, il y a une main qui tient bien son arme ; elle est superbe !

Le propos fut rapporté à David, qui entra en fureur.

— C'est bien la peine, clamait-il, d'avoir fait une statue colossale, pour qu'on y remarque... une main ! Je ne veux point de son éloge, je vous dis que c'est un ennemi implacable !

Peut-être y avait-il à cette haine des motifs autres que de simples désaccords artistiques : au point de vue politique, Pradier et David étaient ennemis et comme ce dernier n'était

(1) Jean Gigoux : *Causeries sur les artistes de mon temps.*
(2) Jean Gigoux : *Causeries sur les artistes de mon temps.*
(3) Jean Gigoux : *Causeries sur les artistes de mon temps.*

pas homme à dissimuler ses convictions, qu'il se fit au contraire et jusqu'au bout une gloire d'être républicain, il est probable que ce fut là l'origine véritable de leur querelle. Quoi qu'il en soit, les rapports entre les deux sculpteurs furent toujours extrêmement tendus.

Il n'en fut pas tout à fait de même entre David et Rude. Gustave Larroumet, qui a écrit que le premier était jaloux du second, a fait erreur. Peut-être a-t-il confondu David et Pradier. Ce dernier ne pouvait pas, en effet, pardonner à Rude sa figure de la *Marseillaise* de son fameux Chant du départ : « On ne représente pas une femme les jambes écartées, » disait-il avec obstination. L'esthétique de David était autre et il eut toujours une grande admiration pour Rude. Il lui reprochait seulement un peu de vulgarité dans quelques-unes de ses statues. Ce fut lui-même qui le porta à l'Institut pour remplacer Bosio, et il écrivait à ce propos à son ami Pavie :

Je porte Rude, mais je crains bien qu'il ne soit pas nommé, parce que c'est l'homme qui y a le plus de droit. Et il ajoutait : — C'est décidément une grande absurdité de permettre aux corps savants de se recruter eux-mêmes. Toutes les médiocrités s'entendent pour éloigner les hommes de talent. Je me suis prononcé avec énergie pour Rude, et me voilà avec de nouveaux ennemis irréconciliables, car MM. les candidats ne me pardonneront jamais mon vote pour cet artiste, mais je préfère l'animosité d'autrui à un acte de faiblesse...

Cependant les premières amitiés que David noua à Rome s'étendaient rapidement lorsqu'il fut de retour à Paris, artiste connu, admiré, fêté, complimenté officiellement même, fait chevalier de la Légion d'Honneur, reçu à l'Académie des Beaux-Arts de 1826. Ce fut exactement à cette époque que se nouèrent pour la première fois des relations d'amitié entre David et Hugo, amitié profonde et sincère de part et d'autre qui devait subsister à travers le temps et les événements.

Il y avait alors à Angers un jeune écrivain du nom de Victor Pavie, très enflammé pour les *Odes et Ballades* et qui brûlait de connaître l'auteur et de s'en faire estimer. Poète lui-même, confiant et naïf, il adressa quelques-uns de ses vers à Hugo, qui lui répondit dans cette manière grandiloquente qu'il essayait alors peut-être pour la première fois. Il y était dit, entre autres, que « si l'envie se mêlait à l'affection, il lui envierait « bien sa *Mort du peintre David*, son *Juif*, sa *Mer*, son *Lac*,

« composition ingénieuse et inspirée, et, surtout, sa ravis-
« sante élégie de l'*Enfant* ». Le jeune poète ne devait pas
« *cacher sa tête sous son aile*, son aile était faite pour planer
« dans le ciel et sa tête pour contempler le soleil ».

Victor Pavie fut grisé. L'année suivante, étant parti à Paris pour faire son droit, il fut rendre visite à Victor Hugo, emmenant avec lui David d'Angers, qui était un des amis de son père et auquel celui-ci l'avait pour ainsi dire confié. Et c'est ainsi que, par l'intermédiaire du jeune Victor Pavie, le grand sculpteur et le grand poète entrèrent en relations et se vouèrent dès ce moment une réciproque amitié. Quelques jours plus tard, le 20 mai 1827, Victor Hugo écrivait au père de son jeune ami :

... J'ai été également enchanté de connaître M. David (d'Angers). C'est un homme de beaucoup de talent et de beaucoup d'idées. Il m'a fait voir son atelier où abondent de belles choses.

De fait, l'amitié de ces deux hommes mus par le même idéal tournait vite à l'intimité. En 1828, David, qui depuis longtemps déjà, avait commencé la série de ses superbes médaillons et la poursuivait infatigablement malgré tous les tracas et les ennuis qu'il en avait, adressa le sien à Victor Hugo qui, dit M. Biré (1), lui envoya ses poésies avec ses mots : *Du papier pour du bronze !* Quelques jours après, les deux amis allaient ensemble à l'asile de Bicêtre où Victor Hugo, récoltant alors des observations pour *le Dernier jour d'un condamné*, qu'il méditait d'écrire, voulait assister au ferrement de la chaîne :

J'ai, mon cher ami, écrivait-il à David le 17 octobre 1828, une lettre de M. de Belleyme qui nous donne entrée à Bicêtre pour le 22, jour de ferrement de la chaîne. Si vous avez un moment, venez me voir sous peu, que nous conversions de la marche que nous suivrons.

Je rouvre ma lettre pour vous remercier mille fois, autant de fois que c'est admirable (1).

Votre ami,

VICTOR HUGO.

Quelques jours auparavant, Victor Hugo, qui ne voulait pas être en reste avec son nouvel ami, lui avait lu les beaux vers qui furent réunis plus tard dans *les Feuilles d'automne : A. M. David, statuaire :*

(1) *Victor Hugo après 1830.*
(2) A propos de son médaillon.

Va ! que nos villes soient remplies
De tes colosses radieux !
Qu'à jamais tu te multiplies
Dans un peuple de demi-dieux !
Fais de nos cités des Corinthes !
Oh ! Ta pensée a des étreintes
Dont l'airain garde les empreintes,
Dont le granit s'enorgueillit !
Honneur au sol que ton pied foule !
Un métal dans tes veines coule ;
Ta tête ardente est un grand moule
D'où l'idée en bronze jaillit !
Bonaparte eût voulu renaître
De marbre et géant sous ta main !
Cromwell, son aïeul et son maître,
T'eût livré son front surhumain ;
Ton bras eût sculpté pour l'Espagne
Charles-Quint, pour nous, Charlemagne,
Un pied sur l'hydre d'Allemagne,
L'autre sur Rome aux sept coteaux ;
Au sépulcre prêt à descendre,
César t'eût confié sa cendre,
Et c'est toi qu'eût pris Alexandre
Par lui tailler le mont Athos !

A la suite de cette lecture, David écrivit le 13 août 1828 à Victor Pavie :

Enfin Hugo m'a lu l'ode faite pour moi ; il y a une idée à chaque mot, et cette idée est grande comme Phidias. Si tu pouvais te la procurer par Foucher, tu verrais que c'est quelque chose de colossal...

Une admiration aussi délirante est chose normale dans la correspondance des romantiques qui ont généralement les uns pour les autres un enthousiasme sans bornes. Cependant il convient de dire précisément à propos de David, que jamais son amitié profonde pour Hugo, son admiration sincère pour lui ne l'entraîna à des extravagances et lui fit perdre à jamais tout sens critique. L'esprit de David était trop indépendant et trop lucide pour se plier à ces petitesses de la discipline amicale. C'est ainsi que, le 1er octobre 1829, il écrit à son éternel confident, Victor Pavie :

Hugo nous a lu un nouveau drame qui vient d'être reçu aux Français. Il est toujours le grand homme, mais cette pièce me paraît moins faite pour la scène que *Marion*. Il y a dans la dernière beaucoup de philosophie allemande, mais à la scène, il faut de l'action.

Une chose qui m'est bien pénible, c'est que de Vigny et Hugo sont brouillés. Hugo a obtenu de faire jouer sa pièce avant l'*Othello* de de Vigny.

De Vigny vient de nous lire son *Hamlet*. Admirable!

Le plus curieux, c'est que la pièce dont David parle ici, et qui, du reste, fut jouée après *Othello*, est tout simplement *Hernani*.

Un peu plus tard, le 20 janvier 1833, il écrit encore à Victor Pavie.

Hugo va donner une nouvelle pièce dans une huitaine de jours. Le sujet est *Lucrèce Borgia*; il l'a faite en quinze jours. Voilà ce que j'ai entendu dire. Il aurait amplifié l'histoire, qui est déjà assez scandaleuse et abominable. Il fait Lucrèce devenir amoureuse du fils qu'elle a eu de Borgia. On craint bien que toutes ces horreurs ne révoltent. Cela m'a fait bien du mal à entendre. Comment ce génie colossal n'a-t-il pas le sens de ce que l'art doit repousser? Cela n'est pourtant pas très difficile. On peut interroger les masses. Elles ont un tact exquis...

Enfin, le 18 février 1834, il osait encore cette critique à propos de l'*Eloge de Mirabeau* qui venait de paraître:

L'ouvrage de Hugo est peut-être trop brillant, les détails poétiques l'emportent trop sur les masses, qui seules sont faites pour l'impressionner fortement, et qui seules restent dans l'imagination. Les détails ne sont saisis que par les petits esprits et par les enfants qui ne peuvent pas être à la hauteur des grandes pensées. Il me semble qu'un ouvrage de littérature doit ressembler à un monument, qui tire sa beauté du grandiose des lignes, ou à une belle femme, dont la beauté n'a pas besoin du secours des bijoux. C'est le défaut des modernes; même le digne et admirable Michelet n'en est pas exempt. La musique de Rossini accentue pour moi ce défaut. Les modernes ont l'air de ces charlatans qui font beaucoup de bruit afin d'attirer l'attention de la foule...

Cependant, malgré ces critiques, l'amitié de David et de Hugo se poursuivait inaltérable, surtout, semble-t-il, de la part du sculpteur qui aimait d'autant plus le grand poète qu'il l'admirait en le jugeant. Un détail donnera une juste idée de cette amitié : David, qui était alors en plein dans son travail des médaillons, tirait généralement trois épreuves de ses médailles sur lesquelles il gravait les plus grandes figures du siècle: l'une était donnée à celu qui avait posé; la seconde

était conservée par lui et la troisième était toujours attribuée à Victor Hugo qui se trouva ainsi peu à peu possesseur de près de sept cents médaillons, « trésors de bronze », comme il les appelait lui-même dans les nombreuses lettres qu'il écrivit à David pour le remercier à l'occasion de ces envois (1).

Le grand sculpteur voulut faire plus, et, bientôt, il commençait le premier des bustes de Victor Hugo. On se souvient qu'en 1828 il avait déjà exécuté de lui un médaillon. Hugo alors n'avait que vingt-six ans: il y avait dans son œil très doux, dans sa chevelure fine, dans ses traits réguliers et arrondis un grand air de jeunesse, beaucoup d'élégance et beaucoup de grâce. Peu à peu, ses traits s'accentuèrent, sa figure prit un caractère marqué d'énergie et de force. David aperçut cette transformation et lui proposa d'exécuter son buste. Le 3 février 1837, il écrivait à Pavie :

J'ai enfin commencé le buste de notre Hugo ; je vais faire tout ce qui dépendra de moi pour tâcher de faire une œuvre digne de l'admiration que j'ai pour son génie. Il est temps d'entreprendre ce travail, car la partie sensuelle de son visage commence à lutter vigoureusement avec la partie intelligente, c'est-à-dire que le bas du visage est presque aussi large que le front...

Le 8 février, nouvelle lettre de David :

Le buste de Hugo est presque terminé. Il paraît content et vient avec beaucoup d'assiduité...

Quelques jours plus tard, Victor Pavie écrit à son père :

Le buste de Hugo est fini. Hugo pense,et je le croirais volontiers, que c'est le plus beau qui soit sorti des mains du grand artiste. Jamais je n'ai vu une terre vivante comme celle-là. On y sent l'*Orientale* et la *Feuille d'automne*, le front qui mûrit avec l'âge, l'orange qui devient jaune doré ; et les grands cheveux métalliques ombragent cette nuque puissante.

David appellera plus tard ce premier essai « un portrait » : c'est l'homme et l'homme seul, l'homme intime, qu'a prétendu représenter le statuaire. Au contraire, dans le second buste

(1) Une histoire étrange nous a été contée, ces jours-ci, par M. Robert David d'Angers, le fils du sculpteur, à propos des médaillons envoyés à Hugo. Nous la notons telle qu'il nous l'a dite : il paraîtrait que, malgré ses protestations d'amitié et ses remerciements pour l'offre si délicate et si généreuse du grand statuaire, l'auteur des *Orientales* se souciait fort peu de ces iconographies de bronze. Bien des années plus tard, vers 1860 environ, alors que Victor Hugo était en exil, M. Robert David d'Angers passant près de l'Hotel des Ventes, y entra et aperçut dans une salle la collection des médaillons de son père que le poète faisait vendre à l'enchère.

fait en 1842, David, livré tout entier à ses idées esthétiques sur la statuaire nationale, cherche à rendre non l'homme, mais le génie vu à travers son œuvre. Ce n'est point un simple buste, c'est un « buste-apothéose », comme dit M. H. Jouin. Il n'est plus question ici d'un contemporain, d'être à la mode du jour, c'est le Poète qui domine les temps avec sa couronne au front et sa poitrine nue. David écrit, en effet, le 19 juin 1842, à Victor Pavie :

Je viens de faire un testament qui prouvera, je l'espère, mon admiration et ma tendre amitié pour Hugo : c'est son buste, car le premier n'était qu'un *portrait;* je l'ai débarrassé de ses vêtements, je lui ai mis une couronne de lauriers...

C'est à Mme Victor Hugo, que le grand statuaire offrit son œuvre magnifique, — voici en quels termes :

Recevez, Madame, je vous prie, avec bienveillance le buste de votre illustre mari. Donnez un asile à cet ouvrage que je quitte à regret, car je sens combien il est loin de réaliser ce que mon admiration pour un noble et puissant génie m'a toujours inspiré; je serais cependant heureux que vous voulussiez bien voir dans cette production les effets de l'ami; si la réussite n'a pas répondu à la haute idée qu'il a du modèle, vous le jugerez avec indulgence en faveur du motif qui l'a inspiré...

A quelques jours de là, Victor Pavie allait voir le buste dans le salon de la Place Royale, et, au retour, il écrivit à son père :

C'est un chef-d'œuvre digne de l'artiste qui l'a tiré du marbre et du poète dont il est l'image idéalisée.

Quelque temps après, Victor Hugo écrivait à David à propos de cette même œuvre :

Quelle magnifique chose, cher et grand David, et quel royal présent! quel sublime et éternel témoignage de votre amitié pour moi !... O grand statuaire, que vous êtes puissant! Vous créez des chefs-d'œuvre comme Dieu, et, comme lui, vous donnez l'immortalité !...

Effusions enthousiastes de deux grands esprits si bien faits pour se comprendre et dont l'amitié devait subsister jusqu'à la mort de David, mais dont l'exil vint interrompre les relations. Voici une des dernières lettres que l'auteur des *Orientales* adressait à l'auteur de son buste, le 25 avril 1854 :

Marine-Terrace.

Cher grand David,

J'ai reçu votre bonne et aimable lettre avec la page si intéressante qu'elle contenait; je suis heureux que le livre ait été à votre cœur. Cher ami, enviez-moi, enviez-moi tous, ma proscription est bonne, et j'en remercie la destinée. En ces temps-ci, je ne sais pas si proscription est souffrance, mais je sais que proscription est honneur. O mon sculpteur, un jour vous m'avez mis une couronne sur la tête, et je vous ai dit : Pourquoi? Vous deviniez la proscription. A ce propos, ce chef-d'œuvre, je vous le remets et vous le confie. Je n'ai plus de chez moi, le buste est chassé comme l'homme. Ouvrez-lui votre porte. J'espère qu'un de ces jours, bientôt peut-être, j'irai le chercher chez vous. En attendant, gardez-le-moi. Gardez-moi aussi votre vaillante et généreuse amitié.

Je vous serre la main, poète du marbre!

VICTOR HUGO (1).

§

Le poète de son temps que David d'Angers a le plus admiré après Victor Hugo, ç'a été Lamartine. Et peut-être avons-nous tort d'écrire *après* Victor Hugo, car il semble bien, à lire sa correspondance et surtout à s'en rapporter aux souvenirs intimes de son fils, que s'il plaçait le poète des *Rayons et des Ombres* sur la première ligne, il y plaçait aussi le chantre d'*Elvire* et confiait même volontiers qu'il trouvait dans la poésie de ce dernier quelque chose de plus élevé, de plus pur, d'encore plus éthéré que dans la lyre de Hugo. Aussi depuis longtemps caressait-il la pensée d'exécuter un buste de l'admirable poète.

Un soir d'automne, Lamartine était venu chez Hugo pour y lire quelques pages de ses *Harmonies*, dont il projetait alors la publication. David était là :

Il faisait presque nuit, écrit-il dans ses notes; cependant le ciel gardait encore une suffisante clarté! Lamartine s'était adossé à la fenêtre. Sa tête se détachait en silhouette sur le ciel qui lui servait de fond. Il semblait une statue de bronze, et, parfois, on eût dit qu'il allait prendre place parmi les astres.

David ne s'était pas contenté de noter ses impressions, il s'était empressé de faire un croquis du lecteur inspiré. Comme il n'avait pas de papier sur lui, ce fut sur une enveloppe qu'il fixa les traits de l'auteur du *Lac*.

(1) Lettre citée par M. Jouin dans les *Maîtres vcints par eux-mêmes*.

Victor Pavie, un des témoins de cette scène, écrit à ce propos :

David traduisait en prose, dans sa prose expressive et ardente, cette comparaison de la gloire avec la lune qu'un enfant veut étreindre à son lever sur le coteau... — Et le timbre de sa voix ! ajoutait l'artiste en se complaisant aux émotions de cette lecture, et son œil rêveur ! et ce front sur lequel les reflets de la lampe (il avait fallu renoncer à la lumière du dehors) semblaient se changer en ceux de l'astre qu'il évoquait ! Oh ! Quel buste je lui destine ! il l'a bien gagné, il l'aura.

Ce buste, qui est, en effet, admirable, David devait le modeler en 1829 et le sculpter en marbre en 1830. Il est, à l'heure actuelle, la propriété de M. Chéramy et il constitue comme le bijou de ses incomparables collections. C'est encore là, selon l'expression de M. Jouin qui l'a bien décrit, non pas un simple buste, mais un « buste apothéose », c'est l'expression d'une œuvre reflétée sur le visage de celui qui l'a conçue, c'est toute la beauté sereine et extra-humaine en quelque sorte de la poésie lamartinienne traduite sur les traits d'un demi-Dieu :

Le front haut, le nez aristocratique aux ailes amincies, les lèvres fines donnant au visage son caractère d'exquise distinction. La tête légèrement posée en arrière, avec une inclination peu sensible de gauche à droite. Lamartine est dans l'attitude de l'homme resté sous le charme d'une musique évanouie (1).

Ce chef-d'œuvre fut accueilli par Lamartine avec des cris d'admiration et de remerciements :

J'ai reçu le buste, écrit-il à David du château de Saint-Point, le 14 juillet 1830, je lui fais faire un digne piédestal, et il sera dans un mois livré à la juste admiration du pays. Recevez de nouveau des remercîments que j'espère vous exprimer plus fortement dans ma langue, un jour... Ma famille entière, que vous avez consacrée en moi par cette œuvre de votre génie, s'unit à ma reconnaissance et à mon orgueil. C'est un titre dans l'avenir qu'un buste de David.

Ce buste glorieux devait avoir une destinée bizarre. M. Henry Jouin, dans son livre pourtant si justement documenté, prétend que Lamartine, pressé d'argent, le vendit un jour à Moïse Millaud, l'ancien associé de Mirès, pour dix mille francs. M. Jouin a fait erreur : la vérité est autre et toute à l'hon-

(1) M. H. Jouin, *David d'Angers*.

neur du poète. M. Léon Séché s'est chargé de l'établir dans son livre sur Lamartine (1) : l'auteur des *Harmonies*, raconte-t-il en substance, était, comme chacun sait, poursuivi par une véritable horde de créanciers. Vers 1860, l'un d'eux, moins scrupuleux, n'hésita pas à le faire saisir. Lamartine allait être vendu, si Moïse Millaud, ému de sa détresse, ne s'était porté spontanément à son secours : c'est alors que Lamartine, ne sachant comment lui témoigner sa reconnaissance, lui offrit le buste splendide de David. Quelques années plus tard, Millaud mourut. Mis en vente avec tout son mobilier, le buste fut adjugé pour six cents francs à l'un des clients de M. Chéramy, qui le racheta à ce dernier. Telle est l'exacte vérité sur le buste de Lamartine : on voit qu'elle est toute à l'honneur du poète et du sculpteur.

David conserva, du reste, pendant toute sa vie une admiration sincère pour l'auteur de *Jocelyn*. Il semble, au contraire, que ce dernier n'eut jamais un attachement bien profond pour l'auteur du monument à Bonchamps : Lamartine avait-il saisi tout ce qu'il y avait d'originalité, de puissance et de désintéressement chez le sculpteur ? Malgré l'empressement de celui-ci à exécuter son buste et son médaillon et à lui faire parvenir un grand nombre des médailles qu'il créait, il lui fit attendre seize ans quelques pages de sa main écrites spécialement pour David ! L'admiration mutuelle ressemblerait-elle à l'amitié dans laquelle, dit-on, il en est toujours un qui aura plus que l'autre ? Ce serait un peu alors l'histoire de David d'Angers avec Lamartine et Hugo, et il suffit de feuilleter leur correspondance pour s'en apercevoir : chez David, sincérité et admiration absolues ; chez Hugo, vide complet du sentiment, effusions lyriques qui ne sont que de la belle littérature ; chez Lamartine enfin, plus de grandeur d'âme, mais une hauteur de pensée qui tend à s'affranchir des vils liens terrestres, une communication rare avec l'esprit de son ami. Tel est, en quelques lignes, le bilan de ses relations avec les deux plus grands poètes de son temps.

§

Il en eut d'autres avec d'aussi notoires et avec des moindres, mais avec tous, c'est toujours chez lui la même spontanéité d'âme, la même grandeur, le même désintéressement.

(1) Léon Séché : *Lamartine, éd. du Mercure de France.*

Beaucoup se lient avec lui, par intérêt, pour le médaillon futur qu'il fera d'eux : il le voit et il en sourit sans se fâcher. Au début même, certains romantiques ne l'avaient pas accepté d'emblée : on l'avait attaqué dans quelques petites feuilles, on avait voulu le rendre ridicule. Pétrus Borel, notamment, se gaussait de la statue du général Foy qu'il qualifiait d'« abonné de l'école de natation ». Ces petites vexations cessèrent vite, et les poètes furent les premiers à rendre hommage à David : Mme Valmore chanta la *Jeune grecque*, Mickiewicz lui fit honneur de sa pièce, le *Pharis;* Alphonse Esquiros composa des chants à la gloire du fronton du Panthéon; Mercier, pour son Gutenberg; Boulay Paty, pour Riquet; Emile et Antony Deschamps pour le buste de Chénier; Sainte-Beuve lui consacra des vers :

Tu vois autour de toi tes marbres immobiles
Frémir et s'ébranler,
Ils vivent ; un regard sort de chaque paupière ;
Comme le Commandeur, tous ces hommes de pierre
Te font signe d'aller.

Enfin Balzac lui dédie l'une de ses œuvres les plus caractéristiques, *le Curé de Tours :*

A David, statuaire. La durée de l'œuvre sur laquelle j'inscris votre votre nom, deux fois illustre dans ce siècle, est très problématique, tandis que vous gravez le mien sur le bronze qui survit aux nations, en fût-il frappé que par le vulgaire marteau du monnayeur. Les numismates ne seront-ils pas embarrassés de tant de têtes couronnées dans votre atelier, quand ils retrouveront parmi les cendres de Paris, ces existences par vous perpétuées au delà de la vie des peuples et dans laquelle ils voudront voir des dynasties... ?

Le fait est, nous l'avons dit plus haut, que David était sollicité de toutes parts pour l'exécution de ces fameux médaillons qui faisaient tant de bruit dans le monde romantique.

Théophile Gautier lui écrit :

Mon ami Préault m'a laissé pressentir que vous ne seriez pas éloigné de vouloir bien faire mon médaillon. C'est un honneur que je n'aurais pas osé espérer; mais puisque vous me jugez digne de figurer dans cette glorieuse collection, je suis tout à votre disposition et je vous remercie du fond du cœur...

George Sand de son côté :

M. Planche me dit que vous désirez faire mon médaillon. J'ac-

cepte avec plaisir. Soyez assez bon pour me dire s'il faut que j'aille chez vous. Je suis fort souffrante dans ce moment-ci et ne pourrai pas sortir avant quelques jours. Si vous voulez prendre la peine de passer chez moi, nous nous entendrons mieux, et je serai très sensible au plaisir de vous voir.

N'était-ce pas un peu le médaillon forcé?

David n'y prenait point garde, et il continuait son œuvre sans se lasser, profitant des moindres circonstances pour faire poser ses modèles. C'est ainsi qu'à la suite de la publication de ses *Chansons inédites*, Béranger, qui venait d'être condamné à l'amende et à la prison, fut entraîné à sa sortie du Palais par David jusque dans son atelier. Là, Ary Scheffer vint le rejoindre avec une toile et des pinceaux. Il était 11 h. du matin. Béranger prit place entre le peintre et le sculpteur, qui, sans se lasser, firent son portrait en une séance.

De même, jadis, Chateaubriand n'ayant pu lui accorder le temps nécessaire pour son buste, David se transportait chez lui, et, tandis que l'auteur des *Martyrs* dictait à son secrétaire le sculpteur travaillait :

Ainsi, écrit-il, l'intérieur de l'homme m'est dévoilé. Le physique s'éclaire par le moral.

Ces bustes, ces médaillons, ces images de toutes sortes où David prodiguait la tête ou le profil de ses contemporains, il les considérait parfois comme de véritables dettes de reconnaissance envers les grands hommes qui l'avaient ému. En 1837, il écrit à Victor Pavie : « Le buste de M. de Lamennais « est déjà très avancé. C'est encore une dette d'admiration qui « va bientôt être payée. » Cette admiration pour Lamennais était immense et profondément sincère de la part de David. Comme toujours lorsqu'il aimait quelqu'un, il était heureux de lui apporter l'hommage de son amitié, de son admiration dans toutes les heures de sa vie. Lorsque Lamennais fut jeté en prison, en 1841, David était là, « silencieusement, la tête découverte ». Plus tard, il rendait régulièrement visite dans sa prison à l'auteur des *Paroles d'un Croyant;* enfin il l'assista dans ses derniers moments et cette scène suprême lui causa une si vive émotion qu'il la retraça aussitôt sur le papier en cette page émouvante :

Le dimanche 26 février 1854, ayant appris que M. de Lamennais

était mourant, je me suis présenté chez lui. Je l'ai vu râlant avec peine; cependant il était facile de s'assurer que son intelligence était encore libre. Un jeune Italien et Henri Martin veillaient à genoux près du lit. Deux autres de ses amis l'entouraient des soins les plus touchants. Sa voix était si affaiblie qu'il leur fallait coller leur oreille sur sa bouche pour saisir ce qu'il disait... Vers le matin, il essaya de parler, mais un des assistants ayant dit : « Nous ne pouvons comprendre.— Je ne parlerai plus,» répliqua Lamennais, et effectivement aucune parole n'est sortie de sa bouche jusqu'à sa mort qui a eu lieu à neuf heures du matin... On a voulu que j'assistasse à l'opération du moulage.Je ne puis rendre les émotions que j'ai ressenties pendant la durée de ce travail. On a assis le corps. Le jeune Italien a mis la main sur la tête pour la maintenir, pendant que le mouleur passait de l'huile sur le visage. L'Italien parlait des grands hommes de son pays, de Michel-Ange,de Machiavel, etc...,et se remuait beaucoup en parlant. Alors,chose effrayante,le cadavre se mouvait de côté et d'autre. La vue de ces yeux fermés, de ce visage terreux, de ces traits dénués de volonté, de ce corps enfin qu'on pouvait comparer à un mât brisé devenu le jouet des vagues, m'affligeait amèrement. On a mis du plâtre sur la face : matière reproduisant la matière. Cette masse blanche maintenantsans traits qui tenait lieu de tête et le corps vêtu d'une chemise formaient un étrange contraste.Le masque retiré, la mâchoire s'est affaissée, et la bouche semblait crier.

Ce n'est pas la seule agonie de ses amis qu'eut à contempler David d'Angers. Quelques années auparavant, en 1841, il avait rendu les ultimes devoirs à un pauvre diable d'écrivain arrivé sans le sou à Paris et qui devait y mourir de misère et de souffrance.Aloysius Bertrand,l'auteur du *Gaspard de la Nuit*, ne dut de subsister, dans les dernières années de sa vie, qu'à l'amitié de Sainte-Beuve et surtout à l'affection dévouée de David d'Angers. Dès 1828, David avait conçu pour le talent de Bertrand la plus haute estime. Se sentant très mal de la poitrine, celui-ci était entré une première fois à l'hôpital de la Pitié sans prévenir personne de ses amis.Il y resta huit mois, et, raconte Sainte-Beuve dans la préface qu'il écrivit pour le *Gaspard de la Nuit*,« il put voir passer souvent M. David, le « statuaire, qui allait visiter un jeune élève malade...Bertrand « lui a, depuis, avoué l'avoir reconnu de son lit, mais il s'était « couvert la tête de son drap, en rougissant... Après une espèce « de fausse convalescence, il retomba de nouveau très malade « et dut entrer à l'hôpital Necker vers la mi-mars 1841. Mais,

« cette fois, sa timidité vaincue céda aux sentiments affectueux, « et il appela auprès de son lit de mort l'artiste éminent et « bon qui, durant les six semaines finales, lui prodigua d'assi- « dus témoignages, recueillit ses paroles fièvreuses et transcri- « vit ses volontés dernières. Bertrand mourut dans l'un des « premiers jours de mai. M. David suivit le cercueil; c'était la « veille de l'Ascension; un orage effroyable grondait; la messe « mortuaire était dite, et le corbillard ne venait pas. Le prê- « tre avait fini par sortir; l'unique ami présent gardait les « restes abandonnés. Au fond de la chapelle, une sœur de l'hos- « pice décorait de guirlandes un autel pour la fête du lende- « main...» Enfin David put accompagner le corps de son ami, toujours seul, sous une pluie battante. Le malheureux Bertrand étant mort dans un état de dénument complet, ce fut encore le sculpteur qui se chargea de pourvoir à sa dernière demeure, comme ce fut lui qui, quelques années plus tard, fit imprimer le *Gaspard de la Nuit* par Louis Pavie, le père du poète Victor Pavie, qui le fit paraître à Angers, au mois de novembre 1843.

Une si réelle générosité de caractère ne supprimait pourtant pas tout sens critique chez David, nous l'avons dit. On a pu voir, d'après les lettres que nous avons citées, qu'il savait se garder vis-à-vis de Hugo, par exemple, d'une admiration allant jusqu'à l'idolâtrie. On pourrait produire bien d'autres morceaux caractéristiques à cet égard, bien d'autres remarques curieuses, comme celle-ci, par exemple, extraite d'une lettre à Victor Pavie :

As-tu lu l'ouvrage de de Vigny, *Stello?* Selon moi, on y retrouve toujours le génie d'un poète; mais trop de grand seigneur vexé contre la pauvre espèce humaine qui a eu le très grand tort de ne pas recevoir ses drames avec tout le respect dû à sa seigneurie.

Mais nul passage n'est plus amusant que cette page ironique sur les célébrités de son époque, tirée des notes autographes appartenant à la famille et publiée par M. H. Jouin.

Hier, j'ai vu à la soirée de Lebrun, Hugo, Cousin, Mignet, Mérimée, Sainte-Beuve. Après avoir dîné dans le petit appartement du fond, ils y avaient établi leur causerie, toute d'aplomb et tranchante comme il arrive entre des hommes de grande valeur. Cousin était entièrement couché dans son fauteuil: c'est chose permise à un an-

cien ministre. Sainte-Beuve était également couché, un peu moins, mais beaucoup cependant : il avait l'air d'un homme certain d'être toléré, et il lançait ses petites phrases importantes autant que cela lui était permis. Hugo, droit sur son siège comme quelqu'un qui comprend la nécessité d'un air grave pour arriver à la Chambre des Pairs, n'usait que de paroles incisives et dominatrices qui décèlent la haute opinion que le poète a de lui-même. Mignet gardait, comme toujours, la pose sérieuse et réservée de l'homme qui s'est fait une spécialité de l'histoire, mais il a une grâce naturelle qui ne le quitte jamais. Mérimée parle peu. Il joue avec un album, insouciant à tout ce qui se dit, affectant les manières d'un sceptique et d'un homme blasé, mais observant néanmoins les détails avec une extrême finesse. Une certaine timidité, une retenue qui pousse toujours à trouver l'aplomb que lui fait perdre son excessive confiance dans son mérite, forment le fond de son caractère. Mérimée examinait le médaillon de Lebrun, et l'on pouvait deviner qu'il analysait les lignes froides d'un visage trop régulier pour que la passion poétique eût passé par là.

On ne saurait, en traits plus incisifs, avec des épithètes plus cinglantes, faire en quelques lignes la caricature morale des cinq ou six grands esprits qui étaient là. Ce n'est qu'une boutade dans les notes de David, mais comme elle est juste et comme elle porte bien !

Le plus grand de tous, Hugo, ne devait pas lui garder rancune des critiques que le sculpteur avait parfois formulées. Lorsque David mourut, le poète écrivit ainsi à M^me^ David d'Angers :

Il n'y a pas, Madame, de consolation pour une telle perte, pas plus qu'il n'y a de remplaçant pour un tel mort... Il est parti, lui, dans son pays, et, l'humanité dans l'ombre, lui, le voilà dans la lumière... Ma douleur est profonde, mais je n'ose en parler à la vôtre. C'était mon frère, mais c'était la moitié de votre âme. Permettez-moi seulement de pleurer avec vous, Madame, à vos pieds.

Et, quelques mois plus tard, il ajoutait à ces premiers regrets, avec sa grandiloquence coutumière :

Soyez fière, Madame, du nom illustre que vous portez. David est aujourd'hui une figure de mémoire, une renommée de marbre, un habitant du piédestal après en avoir été l'ouvrier. Aujourd'hui la mort a sacré l'homme et le statuaire est statue. L'aube qu'il jette sur vous, Madame, donne à votre rêve la forme de la gloire...

Débarrassé de son outrance, le sentiment qu'exprimait Vic-

tor Hugo était bien celui que ressentaient les contemporains à la mort du grand sculpteur. C'est aussi celui que nous éprouvons aujourd'hui, tout en sachant mieux reconnaître ses qualités et ses défauts et en lui assignant sa véritable place dans notre art national.

Ici nous n'avons prétendu esquisser que la figure romantique de David, montrer quelles avaient été ses relations avec ceux qui comptaient dans le grand mouvement littéraire et artistique qui emportait alors tous les esprits de talent. On reconnaîtra que si David était un ami sincère, il était aussi un enthousiaste et un fidèle. Il apportait une conviction aussi profonde dans les moindres sentiments de sa vie que dans ses grandes idées d'art et de politique. Il était dévoué et désintéressé, il sut trouver des amitiés véritables en offrant la sienne. Et, vraiment, lorsqu'on contemple ces existences ardentes et vibrantes, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer ou la vertu d'une époque qui produisait de tels artistes, ou la nature de ces artistes eux-mêmes...

ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTAUT.

L'AMOUR FESSÉ

(*Suite*[1])

—

II

Ce fut sur le tard de son mariage, et comme il ne s'y attendait plus guère, que le vicomte Pierre de la Gontrie eut un fils. Il s'en réjouit fort, mais sa femme en mourut. Il se trouva dans une situation pareille à celle du prince Gargantua vis-à-vis de son fils Pantagruel et de sa femme Badebec. Son caractère expansif, que celui de ma grand'mère rappelait, paraît-il, assez bien, se donna libre cours; pendant quelques jours il remplit le village par les cris de sa douleur et de sa joie, et laissa tour à tour l'une et l'autre déborder en larmes ou en rires dans les bras de ses amis et de son intendante, qui était aussi sa maîtresse à l'occasion. Puis, comme il était lettré et avait jadis brillé à la cour de France par son esprit, il composa une poésie sur ce double événement; je regrette fort de ne la point retrouver aujourd'hui, car, l'ayant lue jadis, je me rappelle que les ciseaux de la Parque y étaient bien agréablement mêlés à ceux de l'accoucheuse.

J'imagine qu'ayant ainsi essayé, avec l'aide des Muses, de mettre sa douleur et sa joie hors de lui-même, il lui advint bientôt, comme c'est l'ordinaire, de les sentir moins bruyantes en lui; du reste, à défaut des Muses, le Temps se fût chargé de cet office. Mais M. de la Gontrie n'en chérit pas moins le petit Barnabé, qui poussait gaillard, et qui, à n'en juger que par sa précoce bonne mine, promettait de ne point laisser s'évanouir de sitôt l'antique nom qu'il portait.

L'enfant grandit. Il était fort beau, mais un homme de bon sens n'aurait point tardé à s'inquiéter de son caractère. M. de la Gontrie, en son orgueil paternel, n'en faisait rien. Barnabé aimait à se promener au clair de lune en faisant des gestes exaltés, soit! c'était qu'il nourrissait déjà de grands desseins;

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 204.

emporté, d'autres fois, et tout agité de furieuses colères, il rossait d'importance les domestiques : très bien ! cela sentait son gentilhomme ; il chassait de race. D'ailleurs, il n'y avait point à mettre en doute l'excellence de ses dispositions naturelles, car il était fort dévot et craignait Dieu.

A vrai dire, ce qui semble avoir caractérisé dès l'enfance Barnabé de la Gontrie, ce fut une inquiétude qui ne lui laissait en paix l'âme ni le corps. Il semblait toujours qu'il lui manquât quelque chose, et jamais on ne vit dans ses yeux cette heureuse clarté qui témoigne d'une entière satisfaction physique ou morale ; ils brillaient toujours d'un éclat fiévreux. En outre Barnabé s'ennuyait perpétuellement, et il est probable que les efforts désespérés qu'il faisait à chaque instant pour sortir du lac bourbeux et stagnant de l'ennui lui valaient son inquiétude. Elle se marqua, lorsque vint l'adolescence, par une curiosité ardente, mais vite lassée, de toutes choses. Il colligea et étudia d'abord les minéraux, les plantes et les insectes. Le vicomte Pierre accourait chez les amis : « En vérité, mon fils sera un grand physicien... » Mais Barnabé laissa bientôt la poussière s'accumuler sur ses collections ; alors il essaya de fabriquer une machine pour s'envoler dans l'air à la façon des oiseaux. Le vicomte menait grand train dans le village : « Mon fils deviendra un mécanicien glorieux, le plus glorieux des mécaniciens .. » Le futur mécanicien manqua de se tuer en se précipitant du haut d'un toit, les bras armés d'immenses ailes de carton, et, dégoûté de ces expériences violentes, se plongea dans la lecture. Ayant dévoré Rousseau, il commença sur-le-champ un traité « du Bonheur ». Son père allait le récitant de porte en porte et s'exclamait : « Quel philosophe nous allons avoir !... »

Mais quand il mourut à quelque temps de là, le pauvre homme eût été bien gêné pour définir la partie des sciences ou des arts humains que son fils illustrerait. Ayant relégué les philosophes sur les plus hauts rayons de la bibliothèque, celui-ci, pour le moment, élevait de la façon la plus singulière divers animaux dans des cabanes et des cages par lui aménagées au fond du parc. Ces animaux étaient rangés par couples ; mais le mâle et la femelle y étaient d'espèces différentes ; un cerf était logé avec une jument, une biche avec un taureau, un gros lézard des rochers avec une couleuvre ; la cage qui l'in-

téressait le plus, c'était celle qu'un bouc partageait avec une guenon de grande taille; de celle-ci, un jeune homme du pays qui s'était mis en tête de courir le monde, M. de Parpelonne, lui avait fait don. Barnabé passait des nuits à épier ces deux animaux par un trou aménagé dans une planche; ses yeux brillaient, ses narines frémissaient d'impatience; le plus souvent ces bêtes se livraient à de tumultueuses batailles, d'où elles sortaient, l'une couverte de horions, l'autre meurtrie de coups de corne.

Barnabé de la Gontrie voulait, comme on l'a peut-être deviné, renouveler par ces étranges accouplements certaines espèces d'êtres. Pour lui, il ne doutait pas que les jumarts, les licornes, et les satyres n'eussent existé jadis; pour qu'il fût donné aux hommes de les revoir, il suffisait de reconnaître les circonstances où les entrevues de leurs disparates parents risquaient d'être efficaces; il y tâchait, et l'on va voir jusqu'à quel point d'imprudence le conduisit l'ardeur qui l'enflammait pour cette science bizarre.

Il semblait en tenir surtout pour les satyres, à en juger par l'intérêt qu'il portait aux ébats, pourtant peu amoureux, du bouc et de la guenon. Sans doute il eût été charmé de voir cette race poétique se répandre dans nos montagnes, et jouer du pipeau près des bergers à l'heure des étoiles. Mais le succès ne semblant toujours pas devoir couronner son entreprise, il sépara la guenon de son compagnon, qui l'avait d'ailleurs fort endommagée, et attendit. Un soir d'automne, il entendit les bêlements du bouc bruire plus âcres et plus chaleureux, ainsi qu'il arrive lorsque ces bêtes sentent l'amour en elles. La nuit allait descendre. Sous les voûtes du bois le vent soulevait doucement les tas des feuilles mortes, et l'on eût dit que dans l'ombre de jeunes toisons se traînaient sur le sol. Le moment était venu; les yeux de Barnabé brillèrent plus que jamais; il alla prendre la guenon et la conduisit dans la demeure de son époux imprévu. Mais celui-ci, comme par le passé, la reçut à coups de cornes. Barnabé dut se résigner à les séparer de nouveau, puis s'assit le front dans les mains.

Il réfléchit, et la vérité parut l'illuminer soudain: ce n'était point une face de singe, mais bien une face humaine que les auteurs les plus compétents prêtaient aux Satyres. Dès lors...

La nuit était déjà noire. Barnabé réfléchissait toujours.

Vint à passer une jeune paysanne qui portait des fruits à la Gontrie. Mon oncle hésita un instant, puis se leva, l'appela. Dans l'obscurité, ils causèrent. La fille comprenait que quelque dessein difficile à énoncer troublait l'âme du jeune vicomte ; jolie, de ses dents fraîches elle souriait, et sans doute eût volontiers accordé ce qu'elle croyait qu'on voulait obtenir. Tendre, elle se rapprocha, rit plus nerveusement. Mon oncle tira une bourse de sa poche, fit luire l'or et, brusquement, expliqua à la paysanne ce qu'il attendait d'elle. Elle demeura bouche bée, puis tenta de fuir, ayant compris. Mais Barnabé, pris par une sorte de folie, l'empoigna brutalement, et sans se soucier de ses cris, la poussa dans l'étable. Il regarda : le bouc flaira longuement la femme, puis, soudain, se dressa contre elle, immense et obscène; les cris de la prisonnière devenant plus aigus, des voisins s'émurent, des pas résonnèrent sous le bois; alors Barnabé de la Gontrie, un peu gêné, ouvrit la porte, et ceux qui arrivaient, effarés, virent, la lune s'étant levée, un grand bouc affolé qui poursuivait une fille sous sa clarté bleue.

Mais quand l'histoire se répéta, ce fut un gros scandale. Ma grand'mère furieuse accourut et débita par devant son frère un sermon long et bruyant; il l'écouta poliment, puis la pria de sortir, ce qu'elle fit avec toutes sortes d'imprécations. « Monsieur mon beau-frère, lui dit M. de Castel-Baigts, il y a meilleur usage à faire des filles. » Tout le village s'indignait et l'affaire aurait pu mal tourner, si mon oncle n'avait été le plus riche seigneur de la contrée, et si son nom n'avait commandé le respect, à défaut de sa personne.

Barnabé de la Gontrie abandonna ses expériences; non point qu'il prît en considération l'opinion des hommes; mais il ne pensait pas qu'il lui fût possible d'arriver pour l'heure à un résultat satisfaisant, et ensuite ces occupations le retenaient depuis assez de temps pour l'avoir lassé.

Deux ans passèrent, durant lesquels il stupéfia encore Sérimonnes par mille folies. Ainsi, lorsque advint ce que je viens de conter, le curé n'ayant pas voulu le laisser s'approcher de la Sainte Table, il le rossa sur la place, à la sortie de la grand'messe; puis il se repentit, s'humilia, et finalement fit dans l'Eglise une confession publique qui sut émouvoir les cœurs les plus endurcis. Il faillit même se marier, mais au

dernier moment M. d'Obezan, son futur beau-père, s'étant refusé à lui laisser voir sa fiancée toute nue, il cria bien haut qu'à ce marché il risquait fort d'être volé, et rompit avec éclat. Après quoi, un beau matin, il fit ses malles et s'en fut déclarer à son beau-frère qu'il allait à Paris pour se former aux belles manières. M. de Castel-Baigts répondit que, quoi qu'il dût advenir, c'était pour le mieux, et Barnabé de la Gontrie monta dans le coche, fort content de lui-même.

★

Je comprends à présent la difficulté d'écrire l'histoire. Je parle de mon oncle de la Gontrie d'après les lettres de lui que j'ai retrouvées dans ma famille, ou les rapports que l'on m'en a faits de vive voix. Il resterait encore bien des lacunes, si mon imagination ne les comblait pas ; d'ailleurs la silhouette de mon oncle se découpe si distinctement sur le fond de mes pensées familières que je ne dois pas me tromper bien souvent, et, me tromperais-je, que cela encore ne serait rien, car mes erreurs ne pourraient que le rendre plus ressemblant à lui-même.

Je dois avouer pourtant que je serais bien en peine de dire ou d'imaginer ce qu'il fit la première année de son séjour à Paris. Je sais seulement qu'il s'accommoda difficilement des logements que cette ville lui offrait, et qu'il vagabonda de quartier en quartier, puisque les lettres qu'on lui adressait, avaient grand'peine à le trouver d'un mois à l'autre. C'est le 13 février 1820 qu'il reparaît en pleine lumière.

Il est à l'Opéra, dans la loge de Mme Leprat-Montoleau, épouse d'un gros financier, et maîtresse de bien des gens. Elle atteint bientôt la trentaine, mais sa beauté étrange et comme exotique flatte au plus haut point le goût amoureux de l'époque. Elle a de longs yeux de gazelle, un teint chaud, et une taille espagnole qui fait craquer ses basquines. Je ne sais qui l'a surnommée Atala, et c'est vrai qu'il serait plaisant d'errer en sa compagnie à travers les forêts exubérantes du Nouveau-Monde. Elle est, en réalité, Paloise, et prise fort pour l'instant le jeune vicomte de la Gontrie, son compatriote. Comme le monde connaît leurs amours, ils ne se gênent point, et les regards qu'ils échangent, expriment éloquemment leurs âmes ; parfois, comme pour conter des secrets, Barnabé de la Gontrie se penche vers la belle et sauvage tête brune, qu'orne un

turban oriental surmonté d'une plume d'autruche, et l'on voit alors se gonfler doucement d'admirables seins mi-nus, qu'une large ceinture de moire rehausse presque jusqu'au visage de l'amant. Dans la loge voisine, qui est celle de Mme de Broglie, M. le chevalier de Lamartine, un poète d'avenir, fait à leur propos l'éloge de l'amour. Et il raconte, avec un léger accent bourguignon, une aventure qu'il eut récemment dans les environs d'Aix ; il y joint un poétique commentaire, car on entend parfois se glisser dans son discours la molle harmonie d'un vers et les beaux noms de Julie ou d'Elvire. L'entr'acte est long, mais, dans ces parages, on ne songe guère à s'en plaindre, les uns parce que l'amour leur fait oublier le temps, les autres parce que c'est un délice d'écouter M. le chevalier, superbe en son habit bleu tendre au col nimbé d'un grand jabot blanc, et qui, les cheveux chassés par l'inspiration en avant des tempes, serre sur son cœur son chapeau *tromblon* aux ailes superbes.

Mais qu'est ceci? Comme le rideau se levait, M. Leprat-Montoleau est entré dans sa loge à grand fracas ; sa redingote à quintuple collet est tumultueuse et son bolivar désordonné. Il y a loin de ce gros homme aux yeux furibonds, qui renâcle comme un taureau piqué d'un taon, au Sganarelle ignorant et satisfait que le monde entoure d'un mépris compatissant et ironique. Il doit tout savoir! En vain un illustre chanteur s'évertue à soupirer sur la scène « Beaux yeux d'Almire... », il est un trio, dans la salle, qui passionne bien autrement les spectateurs. Mais tout à coup la voix d'un de ces acteurs improvisés sonne très haut :

— C'est entendu, Monsieur; vous êtes cocu! Mais ce n'est pas le moment de vous en apercevoir. Sortez!

Et sous l'effort d'une main juvénile, le bolivar et la redingote à quintuple collet disparaissent dans l'ombre du couloir.

A-t-on rêvé?... En vain les jeunes gens et les femmes adressent à l'amour triomphant un murmure d'approbation; très calmes, Barnabé de la Gontrie et Mme Leprat-Montoleau écoutent la pièce, et semblent y prendre beaucoup d'intérêt. Ils sortent quelques instants avant la fin pour échapper à l'attention de la foule ; mais ils n'échappent point à M. Leprat-Montoleau, qui, à la sortie du théâtre, vociférant pour un chacun son indignation, fait la joie des laquais sur leurs sièges et

des badauds sur la chaussée. Il a vu apparaître les objets de sa colère et bondit. Barnabé, toujours calme, tient à distance, de son bras droit tendu, le gros homme qui gesticule et crie devant lui. La foule s'amasse ; les spectateurs sortent.

— Monsieur, dit Barnabé, je comptais vous laisser en paix ; mais j'ai peur à présent que votre ridicule ne rejaillisse sur celle que voici et sur moi. Il faudra donc que je vous tue ; c'est une affaire entendue, Monsieur ; mais, pour l'instant, allez au diable...

« Quant à vous, mon ange, ajouta-t-il en se tournant vers son amante, prenez ma voiture et faites-vous conduire en mon logis... »

Soudain des cris retentissent tout près de là, et Barnabé y court suivi par des rires flatteurs et des applaudissements. Des voix effrayées murmurent : « On vient de frapper monseigneur... On vient de tuer Monseigneur le duc. » Barnabé arrive à temps pour recevoir dans ses bras M^me^ du Cayla, qui s'évanouit. A la clarté tourmentée des torches, il regarde Mgr le duc de Berry qui, très pâle et les yeux grands ouverts, est couché sur des coussins de sa berline ; auprès de lui la Duchesse, ses blonds cheveux évaporés, exhale sa douleur en cris perçants ; un peu plus loin, la foule assomme un gros garçon qui, bien qu'il tienne encore dans sa main l'instrument de son crime, se contente de sourire et de lever les yeux au ciel : « Faites-lui grâce !... » murmure le blessé.

Un pharmacien vient d'ouvrir sa boutique, et Barnabé, escorté d'une dame de compagnie, y transporte son précieux fardeau. M^me^ du Cayla ouvre les yeux, reconnaît l'heureux rival du financier, et lui sourit. Le commis cherche des sels ; il se démène furieusement, la cravate mal ajustée, les yeux bouffis de sommeil ; il s'écrie :

— Quel événement ! Quel malheur ! Et quel beau sujet de tragédie !.. Car je suis poète, oui, Monsieur, poète !...

Et puis les soldats écartent la foule devant la porte et, tandis que, toute émue encore, la belle Egérie du vieux monarque impotent et galant s'appuie sur le bras de son sauveur, celui-ci voit entrer dans la boutique la civière où râle l'agonisant royal, et il entend retentir de plus en plus forte, pareille aux flammes dévorantes d'un incendie qui court de maison en maison et de rue en rue, la rumeur indignée et douloureuse de la ville réveillée.

Le lendemain, comme il l'avait promis, Barnabé tua en duel M. Leprat-Montoleau et, bien que l'assassinat du duc occupât alors les esprits, le retentissement de cette aventure y laissa une place pour Barnabé. Bientôt tous les yeux se tournèrent vers lui; les femmes en rêvèrent. Le roi lui-même, à qui Mme du Cayla en parlait souvent, le fit mander; il le reçut familièrement installé dans le fauteuil où la masse bouffie de sa graisse sénile demeurait écroulée toute la journée; il lui dit qu'il se souvenait fort bien d'avoir vu jadis le vicomte Piefre de la Gontrie à Versailles, et eut des mots attristés, quand il le sut mort. Il fut surtout reconnaissant des soins dont on avait entouré sa bonne amie durant la nuit tragique et ne laissa point partir Barnabé qu'il ne lui eût débité la traduction d'une ode d'Horace qu'il venait justement de parfaire.

Peu après, Barnabé fit l'expérience de la perfidie féminine. Il s'aperçut que Mme Leprat-Montoleau promenait un peu partout, et jusque dans de basses intrigues, une ardeur que rien ne pouvait apaiser. Quand il n'en douta plus, il fut pris d'une immense fureur, roua de coups de bottes la plus belle croupe que Paris possédât à cette époque et chassa l'amante infidèle. Mais l'ayant chassée il tomba dans l'abattement; non point pour longtemps, il est vrai, car de toutes parts des consolations s'offrirent.

Dès lors sa destinée fut éblouissante. Des duels retentissants et de belles amours marquèrent à peu près chacune de ses journées. Je n'aurais point fini de sitôt, si je voulais raconter ou même résumer ces événements, car, à la vérité, Barnabé de la Gontrie vécut en quelques mois bien plus que ne le font d'ordinaire les hommes dans toute leur existence. Je puis affirmer qu'il laissa loin derrière lui ces héros que M. de Balzac fait parfois passer dans ses romans, à la manière de météores dans le ciel. Assuré d'être roi à sa façon puisque, pour un temps, Paris pardonnerait tout à son idole, Barnabé en profita et lâcha les rênes aux coursiers impétueux de sa fantaisie. Il fallait le voir marcher en maître au Palais-Royal et sur les boulevards, ou passer dans une fête. Les sourires des femmes l'adulaient, les jeunes hommes copiaient ses costumes; au milieu de l'amour et de l'admiration, il allait, imperturbable, la boutonnière fleurie, fatal, byronien et beau, avec ses yeux bleus un peu moqueurs et ses grands cheveux noirs en tempête.

Il aima Mme de Mériandre ; elle était jalousement gardée par son mari, barbon morose et méfiant. Pour la plus grande joie de ses amis et de ses admirateurs, Barnabé renouvela les ruses amoureuses qu'imaginèrent les poètes et les conteurs du temps jadis. Beaucoup, à cette époque, se firent une fête d'aller le voir à la dérobée, la nuit, après qu'il avait attaché son cheval à un arbre du boulevard de Gand, où la belle habitait, monter jusqu'à sa chambre par une échelle de corde qu'elle lui lançait. Il lui advint de choir et de se casser un bras ; il fut soigné par la douce et jolie Mme de Rocmorelle, qui était précisément la meilleure amie de Mme de Mériandre.

Mais depuis quelque temps on avait remarqué qu'il n'était plus le même. Son humeur était devenue fort inégale, et il tombait parfois dans la mélancolie. Le bruit courut qu'il était ruiné, et Mme de Rocmorelle vint lui offrir ses bijoux. Il haussa les épaules, et la pria de ne plus reparaître devant lui. Il n'était pas ruiné, ni irrité d'une offre injurieuse. Tout simplement, il avait été repris par l'ennui. Il venait de se faire construire à Auteuil un petit hôtel ; d'illustres artistes avaient contribué à l'embellir et c'était une habitation délicieuse. Un jour il déclara qu'il l'avait prise en horreur et qu'il la brûlerait ; il fit comme il avait dit, puis disparut. On raconta qu'il était demeuré au milieu des flammes, et qu'à présent le beau la Gontrie n'était plus que cendre et poussière ; on en parla beaucoup, puis moins.

Que devint-il alors ? Je crois qu'il faut renoncer à le savoir jamais. Il est probable qu'il avait quitté Paris et même la France. Mais il n'avait point imité Sardanapale, et vivait si bien qu'il se montra de nouveau, et dans le moment même que l'on commençait à l'oublier ; c'était donc en somme fort peu de temps après son prétendu suicide, car l'oubli est pour ceux qui partent comme la vermine pour les morts : il a vite accompli son œuvre.

C'est encore dans l'Opéra que nous le retrouvons, mais il délaisse à présent les loges des belles dames, et c'est à peine s'il s'occupe à présent de tout ce monde dont il a fait les délices. On l'aperçoit dans sa baignoire tous les soirs au moment du ballet, puis, le ballet fini, il s'en va très vite. Et l'on dit :

— Le vicomte est amoureux de la Logardin. Avez-vous remarqué ses yeux, lorsqu'elle est sur la scène ?

Ce sont les dames qui parlent ainsi et, à vrai dire, tant

d'entre elles connaissent si bien les yeux de Barnabé lorsqu'il regarde celle qu'il est près d'aimer ou qu'il aime, qu'elles n'ont pas grand mérite à ne pas se tromper.

Oui, c'est vrai, Barnabé de la Gontrie est amoureux de la Logardin, et follement amoureux, amoureux comme seuls peuvent le devenir ceux qui se sentent incapables de poursuivre longtemps le même amour et ressemblent à ces incurables qui chérissent la vie plus que le reste des hommes. Barnabé n'est pas le seul à brûler pour elle; mais ils en restent tous au même point, et cette femme est, vraiment, singulière.

Qui est-elle? On ne le sait pas. Voici trois mois qu'elle danse dans l'Opéra, mais personne ne pourrait dire d'où elle y est venue. Sa beauté, comme elle toute, est étrange et mystérieuse; elle mêle volontiers des fleurs à ses noirs cheveux qu'elle veut épars quand elle danse; et c'est là qu'elle est incomparable. Lorsqu'elle s'élance, svelte et souple, on ne saurait avoir d'yeux que pour elle; ce n'est plus une femme; c'est la déesse même de l'Harmonie, l'âme de cette musique qui paraît n'être alors que le rayonnement sonore de ses gestes; son visage se transfigure, s'éclaire, triomphe, et elle ne paraît pas avoir d'autre désir que celui de cette passagère divinité que l'exercice de son art lui confère; un soir où, plus que jamais, elle était belle, tandis que les spectateurs ravis l'acclamaient et que les fleurs tombaient de partout autour d'elle, elle s'est pâmée de joie au milieu de ses compagnes et des fleurs. Ceux qui l'ont approchée sentent son esprit et sa bonne grâce, mais ses beaux yeux sombres sont pleins de menaces, quand on parle d'amour à ses côtés, et elle ne connaît pas le pardon pour les sacrilèges qui ont osé l'en entretenir. Quand les jeunes gens pensent à elle, les héros à la mode accourent en eux, ils sentent gronder dans leurs âmes les désespoirs de Werther et de René et, comprenant qu'ils poursuivent comme eux un rêve impossible, ils voudraient bien mourir. Les plus hauts personnages se sont traînés à ses pieds; elle a souri dédaigneusement.

Quand l'amour que lui portait le vicomte de la Gontrie fut manifeste, tous les esprits furent piqués de curiosité : celui qui passait pour irrésistible saurait-il triompher de la belle insensible? Les paris furent ouverts... Hélas! ma pauvre tante, du temps où vous aviez le droit de croire que vous étiez une divinité, aviez-vous jamais soupçonné que vous alliez devenir une

pauvre femme destinée à l'amour et à la douleur? Devant le beau Barnabé, vous fûtes sans défense; Achille devait dompter l'amazone. Et vous l'aviez si bien compris que, du jour où l'on vous présenta cet homme, vous renonçâtes courageusement à un art dont vous ne vous jugiez plus digne. C'était avouer à tous votre défaite, mais que vous importait, à vous qui jugiez glorieuse pour votre amour l'humilité de cette confession?

La victoire de Barnabé, qu'on jugea certaine après la disparition de Léocadie Logardin, fut un peu celle de tous les hommes qu'elle avait méprisés et l'on fut tout disposé à faire fête au revenant et à son illustre conquête. Mais il fallut s'en passer : l'un et l'autre demeurèrent invisibles. On ne les excusa point de priver Paris d'un alléchant spectacle, et ce fut un grand désappointement; quelques-uns même ne tardèrent pas à concevoir un secret mépris pour ces gens que l'on avait pu croire supérieurs aux autres et qui n'en allaient pas moins filer le parfait amour dans l'ombre, comme le commun des mortels.

Et sans doute n'aurait-on point manqué de rire très fort si l'on avait pénétré dans l'intimité de leur vie et de leurs entretiens. En vérité, don Juan s'était fait moine, qui, après avoir séduit les plus grandes dames, s'abandonnait auprès d'une ancienne danseuse aux séraphiques plaisirs du plus chaste amour. Léocadie Logardin avait vendu son hôtel pour aller habiter dans un quartier lointain un logis à demi rustique. Au delà du Jardin des Plantes, non loin de la Bièvre, dont les eaux sombres coulaient à cette époque dans une vallée presque feuillue, sous les ombrages centenaires d'un boulevard, elle avait fait choix d'une maisonnette qu'entourait un petit jardin. Ce fut là que Barnabé, durant un mois, accourut tous les matins, timide et joyeux comme un amoureux de village rendant visite à sa fiancée; après le repas du soir, il rentrait à cheval chez lui; dans la journée, ils faisaient de longues promenades dans les banlieues, sans donner à leurs ardeurs d'autres satisfactions que celles de se tenir par la main et de se sourire longuement.

Mais ce fut là, aussi, dans le petit jardin où s'effeuillaient les dernières roses, qu'ils se retrouvèrent, un soir d'octobre, étrangement mélancoliques et las. Des rougeurs passaient sur le beau front de Léocadie, et des flammes dans les yeux bleus de Barnabé; quand leurs mains se touchaient, ils tressail-

laient presque douloureusement. L'hiver allait venir : c'est la saison des véritables tendresses et l'âme qu'envahit la tristesse des choses éprouve plus que jamais le besoin de se réchauffer aux consolantes tiédeurs de l'amour. L'amant allait-il encore tous les soirs partir loin de l'amante solitaire, fouetté par le vent et la neige, dans la nuit?... N'étaient-ils pas, après tout, les seuls maîtres d'eux-mêmes?... Ils n'osaient pas se regarder; ils regardaient l'immense déroulement du paysage. A gauche, c'étaient, à travers les rideaux ondoyants des peupliers, les toits pressés les uns contre les autres d'où émergeaient, là-bas, les dômes et les clochers ; à droite les campagnes désertes et immobiles où les routes couraient vers l'horizon ; en face d'eux, par une sorte d'échancrure, ils voyaient au loin le canal Saint-Martin miroiter entre les quais rosés à l'ombre des tilleuls, et, tout au fond, parmi les brumes et les fumées, les grandes ailes des moulins à vent qui tournaient désespérément sur les coteaux de Belleville. Le soir était mélancolique comme l'adieu d'un mourant. Barnabé ouvrit les bras, et les deux amants confondirent enfin leurs larmes et leurs lèvres.

— Mon épouse, murmurait Barnabé...

Non, la Logardin ne pouvait pas consentir à être l'épouse de Barnabé de la Gontrie. Elle ne voulait pas qu'il y eût entre elle et lui ces liens définitifs. Certes, elle l'aimerait toujours ; seulement elle entendait que si Barnabé venait à se lasser d'elle, il n'eût qu'à la quitter en lui laissant en part la souffrance, et en emportant pour lui le souvenir du bonheur. Mais Barnabé protesta, et jura si fort qu'un refus le tuerait qu'il fallut accéder à son désir. Ce fut dans une humble chapelle du faubourg Saint-Marceau que cette union fut bénie. Il n'y avait là que de rares amis de Barnabé, qu'on allait cette fois oublier pour toujours ainsi que son épouse. Il apprit en termes brefs l'événement à Mme et à M. de Castel-Baigts ; il ne leur cachait pas d'ailleurs quelle était la nouvelle Mme de la Gontrie. Il annonçait en outre son prochain retour au pays. Il partit le surlendemain de son mariage. Je laisse à penser l'accueil que les nouveaux époux trouvèrent à Sérimonnes.

Ils ne s'en soucièrent guère ; les malédictions ne troublaient pas Barnabé de la Gontrie. Quant à sa femme, elle s'abandonnait au bonheur avec la triste confiance des âmes qu'il maî-

trise. Pourquoi, du reste, eût-elle douté ? Elle n'avait jamais connu de Barnabé que son amour, et ne savait pas quelle maladie incurable le tourmentait. Et, quand elle vit un jour les voiles de l'ennui et de la mélancolie sur le front de son époux, elle n'eut pour lui que plus de tendresse. Elle le suivit, anxieuse, à pas silencieux, dans les allées du parc où, comme au temps de son adolescence, il revint rôder, la nuit, en faisant de grands gestes au clair de lune. Elle espérait peût-être encore, à force d'amour, le guérir d'une crise qu'elle croyait passagère.

Espérait-elle ?... Un soir, ce fut en vain qu'on attendit Barnabé parti dès l'aube pour la chasse. Toute la nuit on fouilla les ravines de la montagne ; mais, quand on se fut rappelé que le valet du vicomte, Cadet Rémoulat, qui venait aussi de disparaître, avait prononcé, peu de jours auparavant, d'un air mystérieux, certaines paroles, tous jugèrent les recherches inutiles et furent d'avis que le « fou » s'était enfui et avait fait des siennes encore une fois.

Voilà, et cette femme n'est pas morte, et autour d'elle la vie continue. O ma tante de la Gontrie, vous que la beauté déifiait tout à l'heure et que la douleur à présent sanctifie, pleurez ! Vous restez seule dans la maison, sous les magnolias dont les feuilles vont bientôt se détacher au vent de l'hiver, non point de l'hiver qui vint sur le premier baiser, et qui l'annonçait fleuri d'espérance, mais de l'hiver noir qui ne fuira plus loin de vous, quand reviendra le printemps des choses. Pleurez ! Le ciel n'a jamais accordé le bonheur que pour mieux faire éprouver ensuite l'amertume de la souffrance. Je vous le dis, moi qui mieux que personne ai pu savoir ce qu'était une vie comme la vôtre... Le bonheur ! Vous l'avez eu un temps, et c'est fini. Il n'y a plus rien à faire, il n'y a plus rien à dire.

Pleurez...

CHARLES DERENNES.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XII. — La Gloire.

M. DESMAISONS. — Si j'étais un écrivain, et un écrivain médiocre, naturellement, j'aurais lu avec bien de l'attendrissement les journaux de la semaine passée.

M. DELARUE. — Et pourquoi donc ?

M. DESM. — N'ont-ils pas célébré, avec une abondance ingénue, les mérites de M. Paul Meurice ? Quelles promesses pour moi-même, lues entre ces lignes ardentes ! Il suffit d'écrire, me serais-je dit, d'écrire n'importe quoi, puis de survivre : à soixante-dix ans, c'est la célébrité ; à quatre-vingts c'est la gloire ; à quatre-vingt-dix, l'apothéose.

M. DEL. — Meurice avait encore d'autres avantages que l'ancienneté. Il s'était logé en garni dans le nom de Victor Hugo. Ah ! l'habile homme et quel modèle pour ceux qui se sentent incapables d'édifier leur propre maison, ne fût-ce qu'une cabane dans un terrain vague !

M. DESM. — Vivre quatre-vingt-cinq ans, c'est déjà fort adroit. Son art a été de durer assez longtemps pour avoir pu réenterrer Hugo cinq ou six fois. A chacune des gerbes posthumes du grand moissonneur de vent, on faisait une cérémonie nouvelle, Meurice conduisait le deuil, M. Claretie pleurait encore une fois et M. Roujon, avec l'air qu'il faut, disait : « Messieurs, quand il vous fera plaisir. » Ainsi nous eûmes les funérailles solennelles des *Quatre vents de l'esprit*, des *Post-scriptum de ma vie*. On incinérait, cela faisait de la fumée et M. Meurice apparaissait au finale, comptant les gluis de la gerbe future.

M. DEL. — Je crois qu'il avait une certaine naïveté d'âme.

M. DESM. — Sans doute, mais jointe, comme il est ordinaire, à une certaine rouerie. Il sentait bien que, sans Victor Hugo, il n'était rien. De là, tant d'amour. Il poussa l'adresse jusqu'à s'oublier soi-même, feinte admirable. En n'étant plus l'auteur de *Struensée*, il devenait un peu l'auteur d'*Hernani*. Ainsi un vieil huissier répond au solliciteur : « Nous examinerons votre affaire. » Au reste, logé par

hasard dans Hugo, il aurait habité aussi volontiers dans Dumas, dans Musset ou dans George Sand, ou encore dans Michelet. C'était le Bernard l'hermite des grandes renommées. Si un cataclysme l'avait chassé de sa coquille, il en eût cherché une autre...

M. DEL. — Peut-être pas. Savez-vous le mot qui me vient à l'idée? c'était une veuve.

M. DESM. — C'était une veuve. Et il en avait, dit-on, la jalousie. Je crois cependant qu'il eût changé de veuvage, au besoin. Grande différence avec une veuve Michelet.

M. DEL. — S'il a été une meilleure veuve que Mme Michelet, c'est ce que l'on saura quand les manuscrits de Victor Hugo seront mis à la portée des curiosités critiques. Les veuves ont des idées si singulières! Voyez l'histoire de Pascal dont la veuve fut Port-Royal, et comme ses *Pensées* furent transcrites avec fidélité! La veuve se fait de son mari une image qu'elle se met à réaliser dès qu'il n'est plus. Je pense que la plupart des veuves aiment beaucoup plus leur mari, dès qu'il est mort. Il arrive malheureusement qu'elles l'aiment trop et que, comme Mme Michelet, elles lui mettent, avec innocence, un corset et une perruque, croyant bien faire.

M. DESM. — C'est-à-dire croyant qu'on ne s'en apercevra pas, ou qu'on ne dira rien. Habituées à l'indulgence, les femmes comptent d'abord que l'on feindra de tomber dans leurs feintes. Cela leur donne du répit, et le temps de se retourner, elles ont prouvé qu'elles avaient raison.

M. DESM. — Je les aime de ne tenir aucun compte du principe de vérité. Quand elles réfléchissent avant d'agir, c'est pour se demander si ce qu'elles vont faire leur est utile, à elles ou à qui elles aiment; et c'est cela qui met tant de diversité dans leurs actions, car l'utile de demain ne sera peut-être pas celui d'aujourd'hui, tandis que la vérité... Pourquoi me regardez-vous ainsi?

M. DEL. — C'est que j'aurais voulu finir votre phrase.

M. DESM. — Allez!

M. DEL. — ... est absolue, invariable, indépendante de toutes les conditions de lieu, de temps et de circonstances.

M. DESM. — Diable! Vous jouez de la flûte comme un professeur de philosophie! Où avez-vous lu cela?

M. DEL. — Dans un discours politique.

M. DESM. — Vous faites de jolies lectures!

M. DEL. — Quoi! La politique, n'est-ce pas la partie comique des journaux? Quoi de plus drôle que la première page du *Temps*?

M. DESM. — Vous n'êtes pas sérieux. Prenez exemple sur M. Paul Meurice. Voilà un homme peu enclin à la plaisanterie. Avec quelle conscience, tout en vénérant Georges Sand, il rédigeait d'excellents drames remplis jusques aux bords de capes et d'épées. Il mettait

tout en drames, *Jeanne d'Arc* et *Colin-Tampon*, *Don Juan* et *Indiana*. Quel homme ! comme l'a si bien dit M. Claretie : « Il avait classé neuf mille lettres d'amour de Juliette Drouet. Un monde ! Mais ces vieillards taillés dans le roc sont faits pour soulever des mondes. »

M. DEL. — Je le goûte beaucoup, ce M. Claretie. Nul n'a jamais eu, à ce degré, l'art de dire volontairement des bêtises. Et c'est ainsi que l'on arrive. Le raisonnement est bon : « Le monde est bête; cependant il faut lui plaire; il faut donc, pour lui plaire, dire des bêtises : disons des bêtises. » C'est le système des hommes politiques. J'estime que ce n'est pas un mérite médiocre que de l'avoir transporté dans la littérature. Cela a formé le cercle et nous pouvons vivre désormais, pareils aux immortels, enfermés dans un nuage bien opaque et qui ne laisse filtrer jusqu'à nous ni un rayon de soleil, ni une idée, ni un sentiment.

M. DEL. — C'est à mon tour de vous trouver bien injuste, ou bien amer.

M. DESM. — Il faut devenir amer ou devenir fou. Je suis moins égoïste que vous ne croyez, et j'éprouve parfois une grande tristesse à réfléchir sur la condition du peuple. Vit-on jamais, même aux temps théologiques, une si forte conspiration contre l'intelligence populaire. Pas un fait, pas un homme n'est mis à sa place. Alors que l'on sait que telle compagnie littéraire, ayant un prix à donner, eut beaucoup de mal à trouver un livre, au point de désespérer jusqu'à la dernière journée, les journaux annoncent que les chefs-d'œuvre arrivent par charretées au marché des livres. Pour compenser le critique qui dénigre par système tout livre nouveau, quel qu'il soit, voilà celui pour qui toute nouveauté est une merveille. C'est le charmeur d'oiseaux. Son ambition est d'en rassembler des volées autour de ses gestes d'appel, et son bonheur est de les sentir, après leur avoir donné la becquée, fienter par reconnaissance sur ses épaules ou sur son chapeau...

M. DEL. — Vous n'êtes content de rien.

M. DESM. — Il y a des jours où je voudrais réformer le monde, j'ai quelquefois des besoins de logique.

M. DEL. — La logique conduit à l'utopie.

M. DESM. — Je le sais. Aussi, je me chapitre moi-même, — et je finis par rire. Je crois, voyez-vous, que nous prenons encore trop de choses au sérieux. A force de vivre parmi les livres, parmi la matière imprimée, nous avons donné à la littérature une importance qu'elle n'a pas. Un jugement ridicule nous froisse. Qu'importe à ce cocher qui, sur son siège, lit le même journal que nous ? Et ce cocher, c'est notre maître, c'est le nombre. Quand on nous dit que M. Paul Meurice fut un grand homme, pourquoi ne pas l'admettre ? En quoi cela nous gêne-t-il ? Et si la gloire est distribuée mal à pro-

pos, y a-t-il à cela un grand mal? Et si même on chargeait le sort de choisir les noms des hommes illustres destinés au bronze, y aurait-il de quoi nous fâcher? Un Augier de plus ou de moins, la belle affaire! Tous les jours, je me dis que je vais devenir optimiste et accepter joyeusement, comme Candide, les coups du destin...

M. DEL. — Mais vous n'y arriverez jamais.

M. DESM. — C'est votre faute. Vous me faites peur. Je crains votre jugement.

M. DEL. — Mais je serais enchanté de vous savoir heureux.

M. DESM. — Le serais-je, si je devenais optimiste? Peut-être que je me mépriserais?

M. DEL. — Allez! vous êtes incurable.

M. DESM. — Non, non, je me corrigerai, vous verrez. J'ai de très bons raisonnements en réserve. Le meilleur, c'est que je suis, au fond, tout à fait désintéressé sur les questions qui me mettent le plus en colère. Je ne les comprends même pas. Aussi, la gloire? Devenir un grand homme, ou rien du tout, quand on est mort, qu'importe!

M. DEL. — Cela importe tant que l'on vit, par le sentiment que l'on éprouve. La gloire est posthume, mais la jouissance en est anticipée.

M. DESM. — Oui, mais cette jouissance n'en est une que si la réalité présente la permet. Quelle consolation un inconnu mourant à l'hôpital peut-il trouver dans l'idée qu'après sa mort on lui rendra justice?

M. DEL. — Il me semble que cette justice lui est rendue, du moment qu'il le croit et qu'il s'en repaît et qu'il s'en console

M. DESM. — Bien. Mais s'il s'est trompé, si la postérité ne ratifie pas ce jugement qu'il portait sur lui-même, cette confiance qu'il avait en elle?

M. DEL. — Cela n'a aucune importance. Le fidèle qui croit aller au ciel ne va nulle part, cela est bien certain, puisque les morts sont morts. Et que l'on en fasse, dans la suite, un saint, ou que l'on croie à sa damnation, ce sont des décisions ou des opinions sans aucune importance pour lui, puisqu'il n'est plus.

M. DESM. — On est ce que l'on croit être ou ce que l'on croit devenir?

M. DEL. — Cela me semble évident.

M. DESM. — Chacun peut donc, si cela lui plaît, se décerner la gloire future?

M. DEL. — La plupart des écrivains n'y manquent pas. Ils disent que cela les console des injustices présentes.

M. DESM. — Singulière consolation.

M. DEL. — Ils sont ainsi faits.

M. DESM. — Ils sont fous.

LES ROMANS

Fernand Kolney: *Les Aubes mauvaises*, Ambert, 3.5o. — Henri d'Hennezel: *L'Entrave*, Perrin, 3.5o. — Gonna: *Philippe et Marie*, Victor Havard, 3.5o. — Charles Siguier: *Le Secret*, « Nouvelle Revue », 3.5o. — Paul Bertnay: *La Buissonnière*, Librairie illustrée, 3.5o. — Fernand Médine: *La Messe de onze heures et demie*, A. Fontemoing, 3.5o. — Gilbert Lallier: *La Reine du Sabbat*, Librairie artistique, 3.5o. — Charles Castor: *Contes d'Orient et d'Occident*, Plon, 3.5o. — Vincent Saint-Vincent: *Fantômes et Fantoches*, Plon, 3.5o.

Les Aubes mauvaises, par Fernand Kolney. « Le briquet sensuel, dont l'étincelle jaillissante avait donné la vie à Clotilde Hairmagis, se composait, pour le silex, d'un père banquier du second Empire, et, pour l'amadou, d'une mère issue de hobereaux bretons. » C'est en ces termes singuliers que l'auteur nous annonce la naissance de son héroïne. Plus loin, ce paysage: « Dignes, compassés, et tôt calvites, les marronniers, telles les femmes issues des voitures à l'heure du *footing*, étaient passés au henné dès l'époque solsticiale », et cette explication psychologique: « En des phrases captieuses, elle instillait le jus d'écrouelles du mysticisme. » Je cite un peu au hasard. Tout le livre est écrit dans ce style qui semble intolérable à première vue et auquel on se fait comme on se fait aux plats fortement épicés, si bien, hélas! que beaucoup de gros mangeurs devenus amateurs de piments ne parviennent plus à digérer sans poivre de Cayenne. Faut-il blâmer un écrivain de ce qu'il cherche à fuir la ligne battue, la grande route grouillante de mots vulgaires et s'étonner que, par son désir, essentiellement respectable, de ne pas marcher dans l'ornière du piéton précédent, il en arrive à tomber en pleine fondrière où fatalement il se rencontre avec quelques enfants perdus, révoltés du verbe... car dans l'absolu tout se touche si vous admettez que l'absolu soit une fondrière! J'ai pu dire des choses désagréables du *Salon de M*me *Truphot*. Je continue à ne pas aimer beaucoup ce livre, condamné, paraît-il, et *mutilé* (à notre époque, condamner ou mutiler un livre cela sent vraiment l'Inquisition), mais je veux m'efforcer de demeurer juste en présence des *Aubes mauvaises*. J'ai vaincu ma répugnance pour le style de l'auteur et je commence à lui découvrir une très noble raison d'être. Fernand Kolney doit avoir énormément lu. Il a fait le tour du cercle roman suivi de Dante, un cercle de l'enfer moderne que le poète n'avait pas prévu et il a eu ce cauchemar de l'effort nouveau. Ne pas se servir des phrases éculées qui traînent, chausser les bottes de l'ogre pour réunir en une seule enjambée tous les décors. L'inconvénient? Je me suis permis de le signaler au premier volume: fatalement, on peut se rencontrer avec les trois, mettons les quatre écrivains chercheurs de français précieux qui sont en train de patauger très loin des chemins connus, au milieu du marais de l'indifférence générale. Or, la

punition ne réside pas dans le jugement qui mutile ou proscrit un livre, ô Fernand Kolney ! Je crains bien que l'on ne coupe plus du tout les pages que vous écrivez parce que la patience manque chez nos lecteurs de romans modernes. Voyez-vous une femme penchée sur les objurgations d'Eliphas, monsieur Kolney ? Voyez-vous une jolie petite femme du monde où l'on s'amuse et même du monde où l'on s'ennuie prenant les *Aubes mauvaises* sur sa table de chevet pour déguster ceci : « Insulte-moi, flagelle-moi avec le chat à neuf queues des épithètes obsécratrices. Encore, encore coule dans mes veines le plomb fondu des vocables immondes ! Je suis un sexe béant qui a besoin pour aphrodisiaques de toutes les scatologies et de tous les purins... » Entre nous, cher M. Kolney, elles sont ce sexe-là, mais elles n'aiment guère qu'on le leur dise en termes aussi virulents. Ah ! la femme, la Parisienne, la lectrice par excellence, celle qui ne lit jamais, tout en faisant et défaisant les pauvres réputations d'artiste, ne vont-elles pas vous chasser, vous et votre chat à neuf queues, de leur mémoire seulement meublée de Liberty ? J'en tremble pour vous sinon pour l'animal au trop nombreux panaches ! Eh bien, moi qui ne m'arrête point à de telles vétilles, j'ai l'espoir de lire votre troisième roman dans une forme ou moins précieuse ou moins barbare, j'ai l'idée consolante que vous l'écrirez selon une méthode définitivement personnelle qui sortira de la cuve bouillonnante de votre présent encrier, pure de tout alliage. Il y a certaines visions de l'existence provinciale des officiers d'une clarté si vraiment neuve, d'un détail si vivant dans sa réalité soudaine que j'en demeure charmée malgré leurs entours hérissés de vocables féroces. Tenez, je vais vous en montrer une, tant que nous sommes seuls, tous les deux, et que les femmes du meilleur monde ne nous écoutent pas : « Ensuite, elle poussait une petite porte mal ajustée qui fermait le jardin anémique précédant par l'arrière le pavillon exigu où logeait M. de Montmarault. Des fleurs sans entrain que n'éduquait aucun jardinier se désespéraient sous un sédiment de poussière tenace dans l'attente vaine de tout arrosoir. Des troènes en buissons, des hortensias qui avaient fait paraître des violets d'engelure, des blancs de chlorose et témoignaient de la sentimentalité du premier propriétaire défuntaient dans les angles avec des attitudes élégiaques d'abandonnés. Sur des chevalets, des selles, des mors d'acier, reposaient astiqués à la cire ou à la gourmette par l'ordonnance dont les bottes à clous avaient porté le deuil parmi un cercle de géraniums qui se vengeaient de leur mieux en dispersant l'atroce senteur de poissons frais dont ils sont approvisionnés. Près du cylindre en tôle d'une citerne à eaux de pluie, une chouette prisonnière dans une haute cage de laiton battait des ailes à la vue de Clotilde et ensuite se replongeait, extatique, dans des spéculations de fakir immobile, cela parmi des déchets de viande qu'un vol de mouches butinait sans relâche et transformait en pud-

ding noirâtre. » Et c'est pour l'amour de plusieurs tableaux de ce genre, monsieur Fernand Kolney, que je vous pardonne la violence de beaucoup d'autres et puis aussi parce que vous fûtes sévèrement jugé dès votre premier livre, c'est-à-dire un peu mon frère, n'est-ce pas?

L'Entrave, par Henri d'Hennezel. Au moment précis de la séparation de l'Église et de l'État ce roman semble d'une belle ironie. Un pauvre bon couple de très honnêtes amoureux ont refusé l'adultère pour accepter le divorce. Vingt ans après, leur fille innocente se voit éconduire par une sainte famille parce qu'elle est le fruit du mariage civil. Le fruit impur quoique pur! Un indulgent curé ergote, prêche, s'indigne et ne sert à rien, comme tous les curés. Une mère obstinée se refuse à faire le bonheur de son fils et le fils, qui n'a d'ailleurs aucune croyance, digne rejeton de ces gens profondément lâches devant les devoirs naturels, se sauve, abandonnant une victime qu'il n'a pas le courage de frapper lui-même. Que serait-il arrivé si cette fille légitime sous tous les rapports avait été vraiment... dans la situation de Jésus-Christ, c'est-à-dire un enfant né de père inconnu ? Décidément, les auteurs catholiques oublient trop que l'adultère est peut-être un dogme... Mais il n'est pas encore une loi, la preuve c'est qu'on empêche la divorcée d'épouser son amant. Autre temps, autres mœurs! Ceci dit sans rien enlever du mérite de l'auteur qui nous apporte une pierre de plus pour *leur* jardin.

Philippe et Marie, par Gonna. Précédée d'une très longue dissertation sur l'établissement des chemins de fer en France, cette idylle me paraît exagérée dans le ton innocent. Une jeune fille de vingt-quatre ans qui fait des visites à un jeune homme ne doit pas ignorer aussi complètement tous les mystères du flirt. La scène de violence entre le cousin et la cousine ressemble à s'y méprendre à une scène de viol. On pourrait s'y tromper. Maintenant tout finit par un mariage et c'est au mieux.

Le Secret, par Charles Siguier. Encore une histoire d'avarié. Le médecin gardien du terrible dépôt trouve le véritable remède à cette situation délicate : il ne trahit pas le secret professionnel, mais il épouse au lieu et place du fiancé contaminé. La fiancée, plus tard, a un remords qui ressemble bien à de l'amour vis-à-vis de ce pauvre gentilhomme si cruellement éprouvé. Le médecin n'y tient plus et il révèle tout, ce qui tendrait à prouver que le secret professionnel n'existe pas pour la femme légitime, s'il existe pour la fiancée ou la belle-mère. Thèse dangereuse.

La Buissonnière, par Paul Bertnay. Je connais une soixantaine de volumes au bas mot qui traitent de deux familles ennemies enfin réconciliées par le mariage de deux jeunes gens qui s'adorent malgré toutes les barrières dressées devant leur fougue sentimentale. Depuis la querelle des Montaigu et des Capulet, on ne trouve

pas de thème plus facile à broder. C'est d'ailleurs toujours amusant et la Buissonnière spirituellement enguirlandée de quelques visages neufs ne fait pas exception. La femme artiste qui revient dans son pays après certaines frasques pour y être reçue à bras ouverts, car elle est riche et célèbre, mérite même une mention particulière.

La Messe de onze heures et demie, par Fernand Médine. Gens de province troublés par un Parisien sans morale qui s'ennuie. Adultère, idylle tragique et brusque départ du Parisien désennuyé. Toutes les messes de onze heures ne sont pas encore dites pour lui. Il a perdu une âme, il a sauvé un corps et il demeure un corps sans âme ballotté entre le désir de la bonté et le tourment d'avoir à se fuir lui-même. Il reviendra peut-être tout à fait converti, très vieux.

Reine du Sabbat, par Gilbert Lallier. Si c'est pour justifier la couverture... féodale du livre que cela se passe du temps de Jeanne de Montfort, il y a tout de même lieu de regretter la langue par trop modern style de ces passions moyen-âgeuses. Il est vrai que les amants depuis deux mille ans disent la même chose : « Chéri ! mon aimé, mon adoré !... » Pourquoi diable cela me choque-t-il ? J'imagine que c'est moi qui ai le caractère mal fait.

Contes d'Orient et d'Occident, par Charles Castor. *Le Müazen* n'est pourtant par gai du tout. Ce pauvre garçon qui titube sur le bord de l'abîme et finit par y choir, parce qu'il a bu la liqueur des infidèles. Mais il y a le cuisinier des *Ambassadeurs* faisant la popote au fond du désert, qui est assez finement drôle.

Fantômes et Fantoches, par Vincent Saint-Vincent. Des récits mi-fantastiques, mi-scientifiques. J'aime bien la naissance du fabuleux iguan-odon et la théorie du grain de blé égyptien était digne d'inspirer l'incomparable Wells. Je me souviens qu'à l'occasion de son roman sur l'ange-oiseau et homme, je regrettais que le Jules Verne nouveau n'eût pas fait sortir son céleste personnage d'un œuf conservé au fond d'une caverne dans toutes les conditions que réunit l'auteur des *Vacances de M. Dupont*, autour de sa monstrueuse éclosion. M. Davray, le spirituel traducteur de Wells, à qui l'on dédie cette fort jolie nouvelle, s'en souvient-il ? J'ai pris un grand plaisir aux enseignements du bonhomme Gambertin et vraiment sa mort affreuse me met en deuil, puisque j'avais trouvé mon maître !...

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Léon Séché : *Lamartine de 1816 à 1830. Elvire et les Méditations ;* Mercure de France. — René Doumic : *Lettres d'Elvire à Lamartine ;* Hachette. — Memento.

M. Léon Séché, poursuivant ses études d'histoire romantique, nous donne aujourd'hui un beau volume, orné de gravures et d'autogra-

phes : **Lamartine de 1816 à 1830. Elvire et les Méditations**. C'est une étude vivante, où la critique littéraire s'appuie sur des faits précis, sur la vie du poète. Elvire prend ici une grande importance littéraire, puisqu'elle fut la source, très pure, nous affirme M. Séché, des *Méditations*. Ce fut son amour qui orienta l'âme de Lamartine vers cette religiosité poétique qui caractérise son œuvre, en révélant le poète à lui-même. Elvire eut ainsi, par reflet, une influence sur toute une période littéraire, sur toute une génération d'amants. Elle symbolisa l'Amour romantique, qui n'était pas nécessairement platonique, mais aimait à se concevoir surhumain et à s'appuyer sur de l'éternité. Les sourires d'Elvire, ses désirs, ses ardeurs, ses pleurs, ses douleurs, ses regrets, chantés par Lamartine, furent répétés par mille et mille bouches de femmes. Que d'amants ont pris conscience de leurs sentiments dans les *Méditations*, que d'amants peut-être se sont refusés à l'amour charnel pour être plus semblables à Elvire. Le romantisme fut une belle maladie : Elvire, malade et poitrinaire, le symbolise décidément bien.

Elle fut longtemps, cette Muse, considérée comme une abstraction, une création du poète. Sans doute Lamartine l'a stylisée, mais celle qu'elle fut en réalité, et que M. Séché fait revivre dans son ouvrage, demeure une belle figure, mystérieuse encore, malgré de précis documents.

Femme très ardente, créée pour toutes les voluptés de l'amour réel, sa chair trop délicate ne les aurait pu accueillir : toute la chaleur de son sang monta à son cerveau, et cela produisit un merveilleux flamboiement. Cet amour impossible aurait créé en elle un sentiment voluptueux et religieux d'une grande puissance, un sentiment nouveau, où le désir, sans issue, gardait toute son intensité. Préludes perpétuels que la mort éternisa : le poète conserva toute sa vie l'image de cette femme, belle, amoureuse, pleine de désirs, dont il n'aurait connu que les baisers de la bouche. Peut-être, dans cette hypothèse, une seconde rencontre au bord du lac eût-elle provoqué le sacrifice ; mais, mourante, Elvire ne put se rendre au rendez-vous ; elle le fixa au delà de la mort. Lamartine, par amour, voulut y croire ; il écrivit *le Lac* : la poésie lamartinienne était née

Le point de départ de cette étude de M. Séché fut la publication dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er fév. 1905) des **Lettres d'Elvire à Lamartine** (depuis réunies en une plaquette) ; lettres échappées à la destruction de sa correspondance, et seuls documents qui nous restent pour caractériser cette liaison, sentimentale et amoureusement filiale. Le commentaire dont M. Doumic enveloppe cette correspondance, affirme ce qu'il est difficile de prouver, la réalité effective de cette double passion. « Combien, dit-il, nous voilà loin de cet amour sans trouble qu'on nous donnait pour n'être que la

communion de deux âmes ! Et quelle joie nous éprouvons à retrouver la vie palpitante et la réalité complexe du cœur humain. »

Les quelques lettres d'Elvire publiées ici ne prouvent pas tant que cela; elles promettent seulement, elles indiquent que les deux amants ne peuvent échapper à la double attraction qui les approche charnellement de plus en plus l'un de l'autre. Ils ont joué au fils et à la mère; ils ont essayé de se prouver qu'ils ne pouvaient être que cela; mais ils sont à peine dupes de leur marivaudage sentimental, déjà leurs bouches s'unissent, et les voilà près de l'inceste. La mort seule, je crois, interrompit la logique de l'aventure. Ce dénouement du hasard eut peut-être son influence sur Lamartine, en perpétuant un sentiment qui se fût consumé de lui-même.

Les lettres d'Elvire ne permettent pas d'affirmations (1); elles sont brûlantes, mais douloureuses et n'ont pas cette plénitude de bonheur que donne l'amour heureux, mais plutôt cette sorte de regret que donnent les situations fausses. Les amants voudraient classer leur amour, se persuader qu'il est au-dessus de la vie. Mais rien n'est au-dessus de la vie. Il faut comprendre aussi que la poésie, ici, a stylisé l'aventure; les poètes sont des hommes: ils vivent, et des auteurs, qui de leur propre vie font de l'art. Elvire n'était que malade, lorsque Lamartine, sur les bords du *Lac* qu' « elle » ne devait pas revoir, composait sa *Méditation :* ses sentiments étaient fixés, sa douleur cristallisée. Un peu plus tard, lorsqu'il demandait beaucoup de détails sur les derniers moments de sa chère morte, le poète songeait au *Crucifix*. Et, en somme, c'est ce qu'il y a de plus intéressant, la douleur qui crée un poète.

L'accusation de M. Doumic scandalisa M. Séché; il le dit:

> J'en fus scandalisé et presque aussi contrarié que M. de Monthérot (propriétaire actuel du château de Saint-Point) qui ne croyait certainement pas, en confiant à M. Doumic ces lettres d'Elvire, lui fournir des armes pour attaquer sa vertu.

D'ailleurs cette étude de M. Doumic parut insuffisante à M. Séché. Il fit des recherches et réussit à reconstituer la généalogie et toute la vie de cette Julie Bouchaud des Herrettes, qui devait devenir Mme Charles et l'inspiratrice de Lamartine.

Je ne puis ici, même en résumé, dire quelle fut la vie réelle de Julie Bouchaud. C'est un roman qu'il faut lire dans l'ouvrage de M. Séché (2). Elle avait vécu sept ou huit années de son enfance à Saint-

(1) Il faudrait retrouver les lettres égarées de Lamartine à son ami Aymon de Virieu : elles seraient, paraît-il, beaucoup plus affirmatives que les documents publiés jusqu'à ce jour. Ces lettres n'ont sans doute pas été détruites. On me donne ce renseignement, à la dernière minute.

(2) Qui contient, en outre, d'autres très intéressants chapitres que je ne puis que citer : *La mère de Lamartine, Les Sources littéraires des Méditations, Les Manus-*

Domingue. Revenue en France, après la Révolution, elle épousa le chimiste Charles, séduit par sa beauté et sa pâleur de malade et de créole. De son côté, « elle éprouva pour lui une sympathie très vive, malgré l'énorme différence d'âge qu'il y avait entre eux ». Fêtée par la société parisienne, elle dédaigna vite ces succès mondains. Déjà malade et poitrinaire, sa santé demandait beaucoup de soins et de ménagements. Mais cet état de santé la prédisposait peut-être à l'amour; on sait avec quelle folie, les poitrinaires tendent vers l'amour, sans doute parce qu'intuitivement ils devinent la brièveté de leur vie. Son âme, préparée par la lecture de Rousseau, était prête et tapissée de sensibilité. Lamartine, lui aussi, était un fervent de Rousseau : le mélange de cette double réaction de sensibilité produisit la poésie lamartinienne.

Ce fut à Aix, où elle était allée chercher un peu de soleil et de santé, que Julie rencontra Lamartine. Ce qui est curieux, et ce que M. Séché explique bien, c'est l'état d'attente inquiète de ces deux âmes, qui, chacune, cherchent leur complément. Elles le trouvèrent : le hasard a quelquefois du génie. Lamartine avait 26 ans, elle 32. Ce que furent ces premiers quinze jours, on le devine ; ils essayèrent de s'expliquer la spontanéité de leur mutuelle tendresse et ne comprirent pas d'abord que ce n'était que de l'amour. Et ce n'est pas le seul exemple de l'amour qui se cache sous le masque de l'amitié. Mais l'amitié qui unit la bouche d'un homme aux lèvres d'une femme, est ce de l'amitié? Elvire veut se le persuader. A son retour à Paris, elle écrit à son amant, qu'elle vient de presser maternellement dans ses bras :

Ne vous aimerai je pas comme il (le ciel) le voudra, comme fils, comme ange, comme frère ? et vous, vous, cher enfant, ne lui avez-vous pas depuis longtemps promis de ne voir en moi que votre mère ?

Elle se souvient :

Chère vallée d'Aix! ce n'était pas ainsi que vous nous rassembliez, vous n'étiez pas pour nous avare des joies du ciel! elles duraient comme notre amour, sans termes, sans bornes! elles auraient duré toute la vie ! Ici les voilà déjà troublées.

Ce sont ces « joies du ciel » qu'on a voulu transposer en joies charnelles. Ces joies du ciel ont sans doute une base physique, mais peut être seulement, en ce qu'elles demeurent au seuil du désir. Et, ce qui prouve la volupté mystique de l'amour de Julie, c'est cette jalousie, cette vraie jalousie physique qu'elle éprouva envers Graziella, la première ébauche d'Elvire, lorsque Lamartine lui eut fait lire les premiers vers qu'il avait écrits à sa mémoire.

crits de Lamartine, etc. En appendice, cette curieuse étude : *Un précurseur de Lamartine, Charles Loyson*, et une lettre de Mme Bessonnet-Fabre sur *l'Ecriture et le portrait d'Elvire*, qui apporte une preuve de la chasteté de l'héroïne.

Je la vois telle que vous l'avez peinte, et je me demande ce que je suis pour prétendre à la place qu'elle occupait dans votre cœur. Alphonse, il faut la lui garder et que moi je sois toujours votre mère. Vous m'avez donné ce nom alors que je croyais en mériter un plus tendre. Mais depuis je vois tout ce qu'était pour vous Elvire (ici Graziella), je vois bien aussi que ce n'est pas sans réflexion que vous avez senti que vous ne pouviez être que mon enfant. Je commence à croire même que vous ne devez être que cela et si je pleure, c'est de n'avoir pas été placé sur votre route quand vous pouviez m'aimer sans remords et avant que votre cœur se fût consumé par une autre.

Julie croyait qu'on n'aimait qu'une fois et s'imaginait que la petite pêcheuse de corail avait été cet amour. On se demande aussi, en lisant cette lettre, et les suivantes, si ce n'est pas Lamartine qui avait voulu restreindre ainsi leur tendresse.

N'avez-vous pas dit, ajouta-t-elle, ne suis-je pas sûre que vous avez pour moi une passion filiale. Cher Alphonse, je tâcherai qu'elle me suffise.

Et ceci n'est-il pas un aveu de sa chair :

L'ardeur de mon âme et de mes sentiments voudrait encore une autre passion avec celle-là ou que du moins il me fût permis de vous aimer d'amour et de tous les amours ! mais s'il faut vous le cacher, ô mon ange, si vous êtes tellement dans le ciel que vous repoussiez les passions de la terre, je me tairai, Alphonse ! J'en demanderai à Dieu la force et il m'accordera de vous aimer en silence.

Son exaltation grandit encore chaque jour, à mesure que sa maladie augmente. Comme preuve de son amour, elle se disait « capable de tout quitter dans le monde, de se jeter à ses pieds et de lui dire : Disposez de moi, je suis votre esclave, je me perds, mais je suis heureuse, je vous ai tout sacrifié : réputation, honneur, état, que m'importe? Je vous prouve que je vous adore. Vous n'en pouvez plus douter. C'est un assez beau sort que de mourir pour vous à tout ce que je chérissais avant vous. »

La jalousie, et ce désir d'être tout pour lui, et d'effacer, en lui, le souvenir de Graziella, l'eût sans doute menée, enfin ! dans les bras de son ange. Mais ce fut à Aix même, où il l'attendait, que Lamartine apprit la gravité de sa maladie et bientôt, à Milly, où il était retourné, sa mort. Dans une dernière lettre, elle lui disait son espoir de vivre, mais aussi sa résolution de devenir digne des « grâces immenses » que Dieu lui avait faites.

Qu'à présent, mon ami, vos lettres puissent toujours être lues par tout le monde. Je ne puis plus en recevoir d'autres et je ne le désire même pas... Adieu, mon ami, je vous aime comme une bonne et tendre mère toujours.

Toute sa vie, Lamartine porta le deuil de cette femme. Il ne se consola jamais, nous dit M. Séché. Cependant, il se remit vite à travail-

ler : « Les poètes, dit encore M. Séché, ne ressemblent pas au commun des mortels. Ils chantent, tandis qu'ils pleurent encore. C'est leur façon d'endormir leur mal,ou de l'éterniser. » A partir de ce moment, les chants de Lamartine devinrent définitifs; il avait trouvé sa note personnelle, voluptueusement religieuse, lamartinienne. Elvire, sans doute, fut pour beaucoup dans cette évolution, mais il faut ajouter aussi que Lamartine atteignait alors sa pleine maturité, et que de nombreux essais lui avaient enfin donné la maîtrise. Quel qu'en soit l'objet, l'amour est la meilleure culture personnelle ; la valeur individuelle d'une femme y ajoute encore. Et puis, décidément, cette liaison de ces deux êtres d'élite, était plus qu'un simple adultère ; de s'être surmontés l'un et l'autre, ils acquirent une intensité de sentiment vraiment surhumaine, ce qui ne veut pas dire supra-terrestre. Les grandes voluptés d'Elvire, au moins depuis son retour à Paris, furent d'imagination : elle passa ses dernières nuits à relire les lettres de son ami, à en cueillir les baisers: « Couvre-moi de baisers, disait Héloïse, je devinerai le reste (1). »

Pour finir, je résumerai ici les preuves que donne M. Séché, de la vertu de Julie. La correspondance de Lamartine avec Mlle de Canonge, où il lui parle de son amie. Mais surtout ce fait que Mme Charles, quelques jours avant de mourir, mit sous deux enveloppes qu'elle remit ensuite à son mari, à l'adresse d'Aymon de Virieu, leur ami commun, qu'elle attendait, les lettres de Lamartine. Si ces lettres avaient été de nature à la compromettre, ne les aurait-elle pas détruites ? En tout cas, elle n'aurait pas commis l'*imprudence* de les remettre à son mari.

Quant aux lettres que Lamartine dut sacrifier à des devoirs de prudence, leur destruction ne remonte pas à 1849, comme le dit M. Doumic, mais avant 1834 (lettre de Lamartine à Hyde de Neuville) et probablement, on devine pourquoi, au moment de son mariage.

MEMENTO. — La librairie Paul Delaplane continue la publication de ses manuels de littérature documentaire, à l'usage des classes, et,en général, de tous ceux qui veulent s'instruire. On trouve là, accompagnés de commentaires très simples et très clairs, les meilleurs textes des meilleurs auteurs. Voici *Montaigne et l'éducation du jugement*, par Gabriel Compayré; *la Fable*, par Léon Levrault (anthologie critique) ; *Le Dialogue*, par M. Roustan (Méthode et application).

JEAN DE GOURMONT.

PHILOSOPHIE

V. Delbos : *La Philosophie pratique de Kant ;* in-8°, Alcan, 1905. — Alfr. Fouillée : *Les Eléments sociologiques de la morale ;* in-8°, Alcan, 1905.

Le livre de M. V. Delbos sur **la philosophie pratique de**

(1) Cité par M. Séché, page 13.

Kant est l'étude la plus complète et la mieux documentée qui ait paru jusqu'à ce jour en France sur la morale de l'impératif catégorique, sur sa genèse et sur ses relations historiques. La doctrine kantienne s'est formée et a mûri lentement dans l'esprit de son auteur. Elle a mis trop de temps à se constituer, et elle s'est constituée avec des idées de provenances et d'époques trop diverses pour qu'il n'y ait pas un intérêt majeur à se détacher tout d'abord de la forme systématique qu'elle a finalement revêtue et pour ne pas essayer de l'interpréter au moyen de l'histoire même des démarches successives qui l'ont engendrée. A refaire ainsi cette philosophie morale si justement célèbre, à la replacer dans son milieu et dans son temps, à suivre Kant dans les étapes successives de sa méditation personnelle et à interroger avec lui les courants d'idées au milieu desquels sa propre pensée évoluait, on réussit à éviter les principales erreurs d'interprétation auxquelles est exposé tout historien de la philosophie dès qu'il cherche à formuler schématiquement, en la simplifiant à l'excès, une grande doctrine systématique, comme celle de Kant, qui a eu une si prodigieuse influence sur les contemporains et sur la postérité. Les antécédents religieux du moralisme kantien sont le piétisme et le rationalisme luthériens. Mais on se tromperait en croyant, comme on l'a plusieurs fois répété, que c'est en dernière analyse un luthérianisme épuré qu'on retrouve au fond de la doctrine de l'impératif catégorique. Bien au contraire, la tentative de Kant a été de s'affranchir totalement de la théologie et de fonder l'autonomie de la raison. Mais ce que Kant a vu avec plus de clairvoyance et de perspicacité qu'aucun autre avant lui, c'est qu'il y a un élément proprement moral des actions humaines, qui doit être défini pour lui-même ; faute de quoi on risque d'obscurcir et d'altérer le sens de la moralité, « de prendre pour elle ce qui n'en est que l'accompagnement accidentel, la suite extérieure, de mal représenter la direction de la volonté dans laquelle elle consiste ». Et le seul moyen de découvrir cet élément essentiel, c'est de le chercher à sa seule source authentique : la conscience commune, et, en elle, non dans le contenu concret de ses jugements particuliers, mais dans cela même qui lui permet de juger en général. Une morale conçue dans sa vérité suprême ne peut être, par conséquent, qu'une morale « formelle ». Tel est le vrai sens qu'il convient d'attribuer à ce qu'on a appelé le formalisme kantien.

§

Avant d'aborder l'étude proprement psychologique et métaphysique de la morale des Idées-Forces, M. Alfred Fouillée a entrepris de dégager et de critiquer d'abord **les éléments sociologiques de la morale** en général. C'est une introduction nécessaire

à l'éthique proprement dite. Les théories biologiques de notre siècle, dans leur application à la sociologie, ont été interprétées à contre-sens et sont devenues, si l'on peut dire, la plaie de la morale, y compris la morale politique et internationale. « Jamais avec un tel cynisme ne s'était étalé le vice des généralisations précipitées. » Il faut en finir une bonne fois avec « les sophismes toujours renaissants que mettent en circulation les falsificateurs de denrées scientifiques ». Ce qu'il y a de scientifique dans la sociologie actuelle n'a pas non plus été exposé dans son vrai sens. Car les mœurs données ne sont pas la seule *donnée* de l'éthique. Assurément, la morale serait tout autre si nous ne formions pas avec nos semblables une société, mais il n'en résulte pas que le fait moral ne soit rien de plus ni rien d'autre qu'un fait sociologique. Il y a dans la morale des idées directrices et régulatrices qui en font une science *normative*, assez semblable par certains côtés à la logique. La science descriptive et historique des mœurs est autre chose. C'est aussi le sophisme sociologique qui a donné naissance aux paradoxes des doctrines utilitaires, solidaristes, ou, au contraire, anarchistes. La doctrine libertaire, en particulier, n'est au fond qu'une forme sociologique négative de la morale. Enfin, la morale sociologique tend à se généraliser et à s'étendre en s'appuyant sur les lois générales de l'évolution cosmique. A cet égard, il faut examiner si l'idée d'évolution mérite l'honneur qu'on lui a fait de la prendre partout pour une explication scientifique, soit en philosophie, soit en morale. M. Alfred Fouillée montre bien dans son livre les défauts essentiels de toutes ces doctrines insuffisantes, étroites, sophistiques. Il montre également la part énorme qui revient sans doute à la science objective dans la formation des idées morales.

Mais il conclut finalement à l'existence dans la moralité d'un *résidu*, dont les principes d'explication résident ailleurs que dans les sciences de la nature et de la société. Après avoir ainsi déblayé le terrain, il se propose, dans ses ouvrages ultérieurs, d'exposer ces principes spécifiques, qui, selon sa pensée, ne sont positivement explicables qu'en les rattachant à la doctrine même des idées-forces.

LOUIS WEBER.

QUESTIONS COLONIALES

J. Devallée : *La Main-d'œuvre en Indo-Chine*, 1 vol. in-8, Scheffer, Nancy. — Les coloniaux à l'Académie : M. Gaston Boissier et M. Paul Doumer. — Les chemins de fer coloniaux. — Le ministère des colonies allemand ; M. Révoil et la personnalité coloniale. — Memento.

En traitant de **La Main-d'œuvre en Indo-Chine**, M. J. Devallée n'a pas trop présumé de ses forces, et il a, du moins, fourni au problème posé une solution qui, pour être transactionnelle,

n'en est pas moins opportune et logique. La question de la main-d'œuvre est une des plus complexes qui soient. La raison de cette complexité tient, non pas tant à la quantité et à la qualité de l'effort mécanique nécessaire pour un rendement donné qu'au nombre infini des facteurs psychologiques et moraux qui conditionnent l'effort et la volonté, sources du travail et de l'œuvre. Beaucoup de théoriciens, surtout en matière coloniale, sont trop portés pour la solution des problèmes économiques à méconnaître cet élément *volontaire*. Ils ont, d'ailleurs, pour excuse, les exemples du passé. La question de la main-d'œuvre dans la plupart des civilisations anciennes n'était pas posée ou plutôt elle était naturellement résolue par la force. Ainsi s'élevèrent, grâce au travail de multitudes anonymes d'esclaves, les pyramides, les égouts romains. La même solution parut s'imposer lorsque les Européens conquirent les territoires d'Amérique et d'Afrique et la « *traite* » constitua longtemps une solution pratique, élégante et simpliste du problème de la main-d'œuvre. Puis, une évolution fatale se produisit dans les mœurs, évolution lente, compliquée, tantôt arrêtée, tantôt précisée par la violence des révolutions, lutte entre l'intérêt et le sentiment. C'est, d'abord, le sentimentalisme humanitaire des encyclopédistes, inconsciente réminiscence de la pitié chrétienne ; puis, le rationalisme égalitaire des hommes de 1789 et la reconnaissance timide des droits de l'individu ; enfin l'utilitarisme intelligent que M. Wilhelm a heureusement formulé à l'usage des colonies : « Seuls, les indigènes fournissent la main-d'œuvre sous les climats tropicaux. Mal traités, ils deviennent des révoltés et constituent une source de danger... » Mais cette formule n'est qu'une indication théorique. Dans nos pays de civilisation occidentale et aussi dans les pays d'Amérique de culture plus récente, l'organisation du travail demeure un des problèmes les plus ardus de la vie sociale. Depuis plus d'un demi-siècle, la politique se préoccupe de cette organisation ; et actuellement, en France même, il est des régions, notamment, dans la Beauce, où, faute de travailleurs agricoles, la récolte des moissons ne peut être effectuée opportunément. Ceci se passe dans un pays parfaitement organisé, où l'offre et la demande s'échangent aisément et où la solidarité des intérêts et certaines traditions facilitent les ententes. Que se passera-t-il, *a fortiori*, dans un pays neuf, dans une colonie où la race conquérante se trouve en présence d'autochtones défiants, peu enclins au travail discipliné et fortement distants du fait d'une éducation, de mœurs et de coutumes entièrement différentes ? Il est certaines conditions, — ce qu'on pourrait appeler les conditions de la main-d'œuvre idéale, — dont la réalisation doit pouvoir être poursuivie dans tous les pays quelle qu'en soit la latitude. Ces conditions sont connues. La main-d'œuvre, pour la meilleure mise en valeur de la terre et des capitaux, doit être abondante, stable,

donner un bon rendement en travail utile et n'être pas trop coûteuse pour l'employeur. Mais cette vue d'ensemble ne suffit pas à résoudre uniformément le problème pour toutes nos colonies. Aux Antilles, en effet, et à la Réunion, nous trouvons l'*esclavage* à l'origine de la question de la main-d'œuvre, institution qui, par un long règne, a marqué la race noire d'une tare indélébile, et qui, même disparue et abolie, l'a maintenue en antagonisme avec la race blanche et animée d'une haine farouche pour le travail de la terre. Lutte de classes, en Europe, lutte de couleurs dans les vieilles colonies : manifestations différentes d'une même cause. Dans nos colonies de l'Afrique occidentale, au Congo, et à Madagascar, ce sont d'autres conditions et le colon doit lutter contre l'ignorance et la paresse de l'indigène fanatisé par le mahométisme ou abruti par le fétichisme et peu enclin, en tout cas, par la douceur du climat et la facilité de la vie, aux durs travaux du sol. En Indo-Chine, au contraire, nous nous trouvons en présence de populations ethniquement variées, douées de sérieuses aptitudes, pourvues d'antiques civilisations. Dans cette colonie d'exploitation, le colon européen trouvera-t-il sur place le travail, qu'il ne peut fournir lui-même en raison du climat, ou bien souffrira-t-il d'une pénurie de main-d'œuvre? Devra-t-il recourir à d'autres peuples aptes à supporter les conditions climatériques et susceptibles de lui fournir en abondance les travailleurs dont il a besoin? Et cette main-d'œuvre locale ou immigrée, comment l'utiliser, comment l'adapter aux nécessités économiques? Telles sont les questions que s'est posées et qu'a excellemment résolues, dans son livre, M. Devallée. Examinant, d'abord, l'état de la main-d'œuvre indigène en Indo-Chine, il constate ses qualités, intelligence, adresse, docilité et promptitude à s'assimiler les procédés européens, et ensuite, ses défauts : inaptitude aux travaux de force, méthodes d'agriculture primitives, rareté, ou, du moins, grande infériorité de l'offre à la demande, manque de stabilité et mauvaise répartition. Il en conclut, fort justement à mon sens, à la nécessité de recourir à l'immigration chinoise, immigration dont l'opportunité a été fort contestée, mais qui n'en constitue pas moins pour l'Indo-Chine une nécessité inéluctable. En passant, l'auteur, donne un exposé complet de la réglementation de la main-d'œuvre indigène, et des modifications proposées à cette réglementation. Pour terminer, il remarque qu'avec la politique presque uniquement fiscale suivie en Indo-Chine depuis 1896, l'Administration locale est arrivée, pour faire face au lourd programme de travaux publics, à imposer aux indigènes une somme de taxations *maxima;* qu'il convient, en conséquence, de s'en tenir à cette extrême limite et de faire comprendre aux Annamites que ces énormes dépenses ne sont pas engagées au profit exclusif des Européens, qu'eux aussi doivent en tirer un réel profit.

L'exposé de l'auteur est parfait. Cette conclusion seule me paraît un peu ironique. Faire travailler l'Annamite, c'est très bien. Il est le plus faible. Il doit céder — mais lui faire comprendre qu'il travaille à son propre bonheur! Seuls, les électeurs de la métropole sont capables d'avaler de telles lanternes. Or, l'Annamite, nous a dit M. Devallée, est « fin et intelligent ». Donc...

§

Dans la séance politique annuelle de l'Académie française, les coloniaux furent à l'ordre du jour. M. Gaston Boissier parla en ces termes du livre de M. Doumer : *Indo-Chine* (Souvenirs). « Ce livre a fait un grand bruit et l'on en a tant parlé qu'il reste bien peu de choses à en dire. Il est juste pourtant que j'y relève ce qui tombe sous le jugement de l'Académie, l'ampleur et l'agrément des descriptions, la vivacité des récits, le naturel du style... Les politiques y trouveront des qualités dont ils sont plus frappés que des mérites littéraires : un esprit juste, net, vigoureux, le tempérament d'un homme d'Etat. A tous, il laissera l'impression d'une infatigable activité, d'une énergie opiniâtrement attachée à la recherche du bien public. On y remarquera surtout le souffle d'ardent patriotisme qui anime toutes les pages... »

Pauvre M. Gaston Boissier! Panégyrique et palinodie sont souvent synonymes. Jamais Cicéron, votre homme favori, ne fut plus plat dans ses plus plates harangues. Vous louez ce livre sans l'avoir lu, j'en suis convaincu, car vous parlez en termes si généraux! Vous doutez-vous que ce littérateur patriote et homme d'Etat — oh! l'élection à la présidence prochaine, comme elle trouble même de bons esprits! — réduirait volontiers toute la littérature au seul Journal officiel, ne serait-ce que pour imiter Napoléon?

M. Boissier, c'est mal. Vous êtes vieux, académicien et décoré. Vous n'avez plus rien à désirer. Pourquoi cette platitude? Les littérateurs, c'est entendu, méprisent le Parlement, sans d'ailleurs être exactement fixés sur son compte, même quand, tels M. Barrès, ils y ont séjourné quelque temps. Qu'ils se renseignent au moins, lorsqu'ils en veulent parler, sur les politiciens. Que M. Boissier demande à M. Albert Sorel ou à M. Thureau-Dangin, ce que c'est qu'un homme d'Etat, et qu'il ne confonde plus à l'avenir Doumer et Cicéron.

§

Dans ma dernière chronique, je protestais contre la théorie qui veut que « *le rail crée la vie* ». On me signale à ce sujet que le gouvernement général de l'Indo-Chine, féru sans doute de cette théorie saugrenue, veut faire construire une voie ferrée qui irait du Cambodge au Tonkin, au lieu d'adopter le tracé qui lui a été proposé de Kouponchnang à Battambang en suivant les anciennes voie cambodgiennes. La raison véritable de cette préférence réside dans la volontée arrêtée

de la haute administration de substituer Hanoï à Saïgon comme véritable capitale de l'Indo-Chine. C'est là une rivalité imbécile et qui, en l'espèce, ne peut avoir d'autre résultat que de ruiner le commerce du Mékong et de Saïgon au profit de la voie de la Ménam et de Bangkok.

Après la convention tronquée entre la France et le Siam, il ne restait plus qu'à ruiner nos concessions du Mékong.

En ce moment, d'ailleurs, s'engage une grande controverse, à propos des chemins de fer africains, entre les partisans du système de construction et d'exploitation *par l'Etat* et ceux qui soutiennent que la construction et l'exploitation par *l'initiative privée* doivent être la régle générale, l'exception ne pouvant résulter que de cas de force majeure excessivement rares.

Un publiciste, M. Fernand Guary, s'est efforcé de démontrerque la généralisation du système de l'exploitation *en régie directe* serait une grosse erreur économique. Les arguments donnés de part et d'autre, comme dans toute discussion, sont excellents. Mais il serait temps, cependant, de faire justice de cette prétendue initiative privée qui, en France, clame sans cesse que l'Etat l'opprime et l'entrave.

L'initiative privée est un mythe, une abstraction qui dissimule des hommes d'affaires intelligents et pratiques parfois, mais qui, en même temps qu'ils dénoncent l'intervention oppressive de l'Etat, réclament de celui-ci des subsides sous forme de garantie. L'Etat accorde la garantie sollicitée et institue un contrôle correspondant. Mais, comme certaines expériences de travaux exécutés aux colonies par cette initiative privée, très intéressée, lui ont coûté cher, il préfère, lorsqu'il le peut, recourir à la régie directe. Au moins, dans ce cas, s'il est volé, il sait par qui et comment et il peut limiter ses sacrifices. Au reste, la discussion théorique peut s'éterminer. Mais un fait tranchera la question : c'est la débâcle probable de la compagnie du Yun-nan, initiative privée qui coûtera quelques millions à l'Indo-Chine.

§

Guillaume II vient d'instituer un **ministère des Colonies allemand**. Ce n'est point là, comme certains l'ont voulu croire, un nouvel acte de mégalomanie impériale. Bien au contraire. L'empereur, s'il en a eu l'initiative, a prouvé une fois de plus son admirable compréhension des intérêts économiques vitaux de son empire. Cet homme suit sa voie, avec persévérance et fermeté. La conférence d'Espagne (?) se terminera à notre confusion et consacrera la prédominance allemande au Maroc, et cela, malgré l'habileté (?) de M. Révoil, notre représentant, que M. Boissier comparerait peut-être à Talleyrand, mais que MM. de Radowitz et de Tattenbach auront tôt fait de réduire à l'impuissance. M. de Pouvourville, continuant,

dans la *Dépêche Coloniale*, une série de très remarquables articles, se demande quelle est la valeur exacte de la *personnalité coloniale*. « Cette personnalité cadre-t-elle bien avec la personne du fonctionnaire qui, pour être exemplaire, doit être effacé et obéissant, et jouer le rôle du rouage parfait qui n'a aucun mouvement par lui-même, mais qui se conforme avec une régularité sans pareille au mouvement du département que lui impose cette courroie de transmission qu'on appelle le télégraphe? Je n'oserais le décider. »

Hélas! comme tous les gouverneurs de nos colonies, M. Révoil n'est qu'un fonctionnaire, et de la pire espèce, un diplomate. Guillaume, le fou que M. Delcassé crut isoler, aura, à Algésiras ou ailleurs, en attendant mieux, raison de notre sagesse.

§

MEMENTO. — Le gouvernement japonais a mis une sorte de coquetterie à publier, après la victoire, son *Cinquième annuaire financier, économique du Japon*. Des notes, des statistiques, montrent l'évolution économique du Japon, et l'augmentation croissante des impôts, signe évident de progrès et de civilisation, qui passent de 281 millions de yens pour 1905 à 397 millions de yens pour 1906. Le total des emprunts pour la guerre se monte à 932 millions de yens et la dette publique du Japon au 31 mars dernier s'élevait à 994.000.000 yens. Voici le Japon grande puissance, puisque dette signifie crédit au terme de la métaphysique économique.

— Chez Challamel, M. Henri Lorin vient de publier un intéressant volume : *la France puissance coloniale*. Après une introduction historique et de nombreux développements géographiques et économiques, l'auteur étudie les « aptitudes et institutions coloniales de la France contemporaine ». A ce sujet, il se prononce, ce dont on ne saurait trop le louer, en faveur de la suppression de la représentation coloniale au Parlement, plaie lamentable dont je parlerai quelque jour.

— Chez Challamel, également, une thèse de M. Spire sur les *Apocynées*, qui contient sur cet intéressant groupe botanique de précieux renseignements à l'usage des industriels curieux des sources de caoutchouc.

— Enfin, dans le *Courrier Européen*, j'ai trouvé un intéressant extrait du livre de M. Pierre Mille sur *l'Enfer du Congo léopoldien*. L'auteur exagère légèrement les conclusions de la Commission d'enquête du Congo belge, et, malgré sa finesse réelle, affecte de croire à la sincérité de la campagne menée par MM. Casement et Morel. C'est la queue de la tentative avortée de M. Challaye. La Belgique, affirme M. Mille, doit céder aux sommations des traitants John Holt et Cie, « si elle ne veut pas voir un jour les puissances signataires de l'acte de Berlin instituer au Congo un contrôle international ».

La cavalerie de Saint-Georges poursuit son œuvre et triomphe de tout, même du *Temps*.

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

Balzac et le théâtre (*Le Temps*, 2 décembre, et le *Gaulois*, 12 décembre). — Les poétesses (*Gil Blas*, 11 décembre).—Le fanatisme religieux au Canada (*Le Courrier Européen*, 15 décembre).

Balzac n'avait ni un grand talent, ni, semble-t-il, un goût naturel pour le théâtre. Il ne l'aborda que très tard et n'y réussit jamais très bien. M. de Bryan, dans **le Gaulois**, résume ainsi sa carrière dramatique :

La première pièce qu'il fit repésenter fut *Vautrin* (Porte-Saint-Martin — 1840), drame en cinq actes, qui fut accueilli de très orageuse façon et interdit à la troisième représentation, Frédérick Lemaître, qui jouait le principal personnage, s'étant avisé de se faire la tête et le toupet légendaires du roi Louis-Philippe, dont le fils aîné était là présent, dans une avant-scène.

Les Ressources de Quinola (Odéon — 1842) ne furent pas mieux accueillies. L'agiotage scandaleux auquel donna lieu la vente des billets, la suppression systématique de la claque, enfin l'attitude de la presse avec laquelle Balzac vivait en état d'hostilité déclarée, depuis la publication d'une monographie où il avait assouvi ses rancunes contre le journalisme de l'époque, ne contribuèrent pas peu à ce résultat.

Paméla Giraud (Gaîté — 1843) et *la Marâtre* (Théâtre-Historique — 1848) continuèrent la série noire. Seul, *Mercadet* ou le Faiseur, complètement remanié par la main experte de d'Ennery, obtint, après la mort de Balzac, au Gymnase d'abord (1851), puis, au Théâtre-Français (1869), un succès éclatant et durable.

Mais ce *Mercadet*, ainsi refait, et par un trop habile homme, n'est plus du vrai Balzac, c'est le commencement des adaptations, parmi lesquelles il y en eut de bien curieuses et de bien drôles : par exemple *Mme Marneffe ou le Père Prodigue*, drame-vaudeville en cinq actes, par Clairville. C'est la *Cousine Bette*, mais, comme nous l'explique M. Aderer, dans **le Temps**, la cousine Bette en a été supprimée ; le baron Hulot y devient, comme dit le sous-titre, un inoffensif père prodigue et Mme Marneffe, la plus pudique et la plus honnête femme qui, à la fin de la pièce,

agenouillée sur un coussin de satin blanc, reçoit, de la main de la baronne Adeline Hulot, une couronne et un bouquet de fleurs d'oranger !

C'est à n'y pas croire ; cela est, cependant. Aussi bien, l'analyse rapide que Gautier nous a laissée de la pièce nous la fera vite connaître :

« Mme Marneffe, qui n'est autre qu'une sœur inconnue de Mme Adeline Hulot, s'est mis en tête de venger un outrage quelconque qu'elle croit avoir été fait autrefois à sa famille, et, pour cela, elle soutire deux cent mille francs à Hulot, une maison à Crevel, qui a aussi quelques peccadilles à solder, aidée par Marneffe, lequel n'est pas son mari, mais simplement un spadassin à ses ordres. Reconnaissant à temps qu'Adeline est sa sœur, elle rend les deux cent mille francs et l'hôtel et épouse, cette fois-ci pour de

bon, un Brésilien jeune, riche et beau, qui, malgré les apparences, a toujours cru à la pureté de Valérie. »

En 1849, on aimait déjà les pièces où « tout s'arrange ».

Tout cela n'est rien. En 1859, les vaudevilles étaient « à couplets ». Il y a des couplets dans *Mme Marneffe*, il y en a même d'extraordinaires.

Au premier acte, on prépare le mariage d'Hortense Hulot avec le jeune Wenceslas. Hortense chante :

HORTENSE

Terminons ma toilette,
Car je veux aujourd'hui
Et sans être coquette
Plaire à mon mari.

Mais bientôt Hulot et Crevel se racontent leurs frasques. Crevel, qui a le même âge et aussi le même tailleur que son ami, est jaloux des succès du baron.

CREVEL

... Nous sommes du même âge,
Et mes habits sont faits par ton tailleur,
Même façon, souvent même couleur.

HULOT

Bien déguisé, notre âge ne peut nuire.
Et quant aux habits que tu mets,
En a-t-on besoin pour séduire
Un petit dieu qui n'en porta jamais ? (*bis*)

Bientôt Hulot éprouve le besoin de se faire pardonner l'une de ses fredaines par sa femme. Il lui dit donc :

C'est le jour d'un mariage :
L'indulgence est de rigueur ;
Car l'indulgence en ménage
A toujours porté bonheur.

Ces pensées semblent si belles à tous les parents et amis qu'ils les répètent en chœur.

Mme Marneffe arrive.

Voici venir la plus jolie,
Voici l'héroïne du bal
Du bal (*bis*).
Bientôt l'archet de la folie
Nous donnera l'heureux signal,
Cherchons le bonheur au bal (*bis*).

Valérie se trouve mal : c'est la fin de l'acte. Le chœur s'écrie :

O ciel ! évanouie !
En un pareil moment,
Si jeune, si jolie,
Affreux événement !

Au deuxième acte, Valérie pense au Brésilien :

A Paris, dans mon triste exil,
Faisant un retour sur moi-même,
Je pense au beau ciel du Brésil,
A lui, surtout, que j'estime et que j'aime !
A lui, dont le cœur et les sens,
Au sein de nos chastes campagnes,
Sont restés purs comme les diamants
Qui se cachent dans nos montagnes.

Au troisième acte, on trouve une scène à peu près supportable, celle où le maréchal Hulot, ayant appris les tripotages de son frère, les lui reproche violemment... « La France, s'écrie le vieux soldat, vous a fait baron de l'Empire, conseiller d'État, elle a mis à votre boutonnière un ruban qui devait dire à tous : Respectez cet homme ! Et cet homme l'a volée, elle, sa bienfaitrice, sa mère, et l'on punit de mort le simple soldat qui vole les effets de son régiment. » Le vieux maréchal raconte ensuite l'histoire d'un pauvre lancier de Saverne qui, amoureux d'une Alsacienne, vendit, pour donner un châle à celle qu'il aimait, les effets de sa compagnie ; après quoi il mangea les vitres d'une fenêtre après les avoir pilées et mourut en dix heures à l'hôpital... Nous ne restons pas longtemps sous l'impression de ce triste récit ; dans la coulisse, les amis d'Hulot chantent :

Tin, tin, c'est le refrain
Qui toute la nuit nous met en train ;
Tin, tin, jusqu'à demain,
Célébrons l'amour et le bon vin,

Au cinquième acte, donc, Valérie dévoile son secret et se conduit comme je l'ai dit plus haut. Hulot, « dans une mise décente », arrive et s'écrie : « Adeline, mes enfants, dans mes bras ! » Puis le mariage de Valérie avec le Brésilien étant décidé, et Adeline ayant attaché le bouquet d'oranger au corsage de sa sœur retrouvée, le chœur s'écrie :

Célébrons ce doux mariage,
Qui des époux comble les vœux ;
Puisse-t-il être le présage
De l'avenir le plus heureux !

§

Au **Gil Blas**, M. Jules Bois a passé en revue les poétesses du jour. Il les admire toutes, comme il convient, et les caractérise de son mieux. Mais d'abord, il reproche amèrement aux jeunes poètes de ne pas s'intéresser à « l'avenir du monde ». Ils chantent la campagne, l'amour, dit-il, pendant que la science et la philosophie nous précipitent en les « secousses sociales » et de « graves vertiges ». Cette indifférence attriste M. Jules Bois. Ce sont, dit-il avec mépris, des élégiaques.

Restent les poétesses, qui sont également, hélas ! des élégiaques, mais aussi des « panthéistes », avec « je ne sais quoi de fulgurant, de poignant, etc., qui manque trop souvent aux jeunes hommes ». Il regrette que l'étroitesse d'un feuilleton ne lui permette pas « d'analyser l'œuvre entière de Lucie Delarue-Mardrus ; il faut attendre que paraissent en librairie ses *Nouveaux Horizons*, que donne, par feuilleton, *l'Akhbar*, le journal algérien dirigé par notre vaillant confrère Victor Barrucand, lui aussi poète intense d'une africaine volupté. » Après cette exception unique en faveur de M. Barrucand, le critique reprend l'énumération des poétesses, et voici : M^me^ de Noailles, qu'il jugera plus tard ; Hélène Vacaresco, qu'il a lue et relue ; M^lle^ Renée Vivien, qui est une *Bilithys* ; M^lle^ Nicolette Hennique,

qui est une Heredia féminin ; Mme Hélène de Zuylen, qui s'élance de Burgos à Bénarès ; Mme Marylie Markowitch, qui guette le prix Sully-Prudhomme ; la baronne de Baye, qui a des tendresses où Sully-Prudhomme s'aiguise de Verlaine ; la duchesse de La Roche-Guyon, qui est le Sully-Prudhomme des femmes ; Mme Lucie Félix-Faure-Goyau, qui est une Corinne nouvelle, formée à l'école de Bossuet et de Pascal ; enfin, Mme Catulle Mendès, qui est une nouvelle Desbordes-Valmore, et qui a enfin « révélé par le lyrisme ce mystère que Léonard de Vinci seul pressentait en la Joconde. » Cette liste de génies féminins est, avouons-le, un peu écourtée. Il y en a bien d'autres que M. Jules Bois admirerait, s'il les connaissait.

§

Il ne faudrait pas croire que le fanatisme religieux ne sévisse qu'en pays protestants. Au Canada français, il est d'une violence extrême, au point d'y compromettre la civilisation. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans **le Courrier Européen** :

Quelques jours avant l'arrivée de Mme Sarah-Bernhardt au Canada, une vaste campagne de protestation s'organisait dans la presse religieuse de Québec et de Montréal, et *la Croix* en précisait ainsi la portée : « A Montréal, il nous vient chaque année de Paris, *ce foyer de toutes les pourritures*, des troupes d'acteurs et d'actrices. Malheur à nous ! » Les archevêques canadiens renchérissaient encore et dans des mandements passionnés dénonçaient les ravages de représentations aussi « impies qu'immorales ». Ces excitations ne demeurèrent pas platoniques. Force a été cette fois aux agences de révéler les scènes extraordinaires qui ont eu lieu à Québec, où une foule d'étudiants catholiques et de séminaristes ont blessé deux actrices, Mlles Alisson et Duc, à moitié assommé M. de Max et roué de coups de canne le secrétaire de Mme Sarah-Bernhardt, M. Simonson.

Ce ne sont pas là, au reste, des manifestations isolées.

D'autres *affaires* viennent de voir le jour, presque simultanément, *affaires* où, sous des formes différentes, se retrouve l'esprit de fanatisme étroit et vulgaire dont sont par trop coutumiers les Canadiens-Français.

Un journal de Saint-Gérome, *L'Avenir du Nord*, ayant discuté, avec une parfaite courtoisie, d'ailleurs, les actes publics et politiques de l'archevêque de Saint-Boniface, M. Langevin, celui-ci répondit par des injures tumultueuses, où revenaient, en leit-motiv, les mots « insolents » et « impertinents ». *L'Avenir du Nord* se garda de suivre le prélat dans cette voie au moins déplorable. Il continua de donner des faits et des arguments. Grosse erreur en Canada. L'Archevêque de Montréal, M. Paul Bruchesi, a tout aussitôt pris feu.

Usant de l'arme qui lui est familière, il a solennellement réprimandé l'imprudent journal, dans une lettre pastorale lue au prône des églises diocésaines *L'Avenir du Nord* semble manifester la courageuse intention de résister à l'archevêque. Mais son sort inspire de graves inquiétudes, et voici une nouvelle victime de l'intolérance catholique.

Le cas de M. Mage paraît plus caractéristique encore. M. Mage est un Français qui donne à Montréal des conférences où les méfaits des papes sont audacieusement dénoncés. M. Mage n'est peut-être pas un libre-penseur, mais il est sympathique à la libre-pensée. Inspirés par le Palais archiépiscopal, les étudiants catholiques de l'Université Laval ont jugé spirituel d'aller tuer dans l'œuf — c'est le cas de le dire — la propagande impie de M. Mage, et à cet effet ils ont envahi, au nombre de 150, la salle de conférences, munis d'œufs pourris et autres projectiles dont ils ont criblé l'orateur. La conférence fut interrompue. La police dut intervenir ; bref, scandale complet. *Le Canada*, organe de M. Langlois, député au Parlement de Québec, blâma énergiquement cette manifestation cléricale et qualifia « d'actes de vandalisme stupide » les déprédations commises par les jeunes universaires. Il n'en fallut pas plus pour que les étudiants tinssent à renouveler leurs exploits — cette fois au détriment du *Canada;* vitres brisées, vociférations, autodafés, œufs pourris, etc., la farce passa par des phases identiques.

Il s'est heureusement trouvé un journaliste canadien-français, M. Pierre Lafleur, pour élever la voix contre ces procédés démagogiques et réclamer en faveur de la liberté de penser, dans *le Bulletin de Montréal*, mais huit jours après, le *Bulletin*, craignant sans doute les foudres Bruchesiennes, s'est empressé de répudier toute solidarité avec les opinions de son collaborateur.

Mais que faire ? Les lois, au Canada, comme en Angleterre, assurent la liberté. Ce qui est en cause ici, c'est l'opinion.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Odéon : *Jeunesse*, comédie en trois actes, de M. André Picard (12 décembre). — Vaudeville : *La Cousine Bette*, pièce en quatre actes et sept tableaux, de MM. Pierre Decourcelle et Paul Granet, d'après le roman de Balzac (15 décembre). — Renaissance : *L'Espionne*, comédie en quatre actes, de M. Victorien Sardou (6 décembre). — Athénée : *Triplepatte*, comédie en cinq actes, de MM. Tristan Bernard et André Godfernaux (30 novembre). — Memento.

Depuis *la Confidente*, M. André Picard ne nous avait pas donné de pièce aussi importante que **Jeunesse**. L'idée de *Jeunesse* n'est pas sans intérêt : à Roger Dautran, homme de cinquante ans, qui fut célèbre, jadis et naguère, par ses succès auprès des femmes, et qui tient, dans le monde politique, une place importante, M. André Picard oppose Charles Aubert, qui n'est qu'un médecin consciencieux. Tous deux aiment la petite Mauricette. Et Mauricette, en fin de compte, préfère à Roger Dautran Charles Aubert : Charles Aubert a pour lui la jeunesse.

L'intrigue de *Jeunesse* est adroitement menée : trop adroitement peut-être. M. André Picard se préoccupe à l'excès de préparer les scènes principales de sa comédie : alors que le jeu des sentiments y suffirait. M. André Picard les motive par des incidents prolongés

parfois jusqu'à l'indiscrétion. Il y a dans *Jeunesse* des personnages secondaires dont aucune raison sérieuse ne justifie l'invention, et qui sont pénibles à entendre. Et s'il pousse un peu trop des scènes qui ne servent qu'à en amener d'autres, M. Picard, par contre, traite d'une façon bien sommaire les scènes qui vaudraient d'être développées. Voilà pourquoi, sans doute, du troisième acte de *Jeunesse*, qui eût pu être charmant, on ne garde qu'un souvenir imprécis. Il semble que M. André Picard ait eu peur de traiter le sujet qu'il avait choisi, et pourtant ce sujet n'avait rien qui pût décourager l'écrivain ou rebuter le spectateur.

Il n'empêche que la donnée de *Jeunesse* valait d'être traitée, et que M. André Picard a, çà et là, par des traits heureux, affirmé, une fois de plus, un réel talent.

Une interprétation excellente aide au succès de *Jeunesse*. On est heureux d'applaudir, dans la comédie de M. André Picard, Mmes Marthe Régnier et Dux, MM. Tarride et Janvier.

Rien n'est plus difficile que de mettre en drames des fragments de *la Comédie humaine*. Jusqu'ici M. Fabre, auteur de *la Rabouilleuse*, pourrait seul être cité pour avoir tiré de Balzac une bonne pièce. MM. Pierre Decourcelle et Paul Granet, tout consciencieux qu'ils aient été, n'ont pas réussi à faire un beau drame de l'admirable livre qu'est la **Cousine Bette**. Les personnages dont MM. Decourcelle et Granet ont emprunté les noms à Balzac défilent devant nous sans que nous ayons bien le temps de les reconnaître. Ils agissent, mais les mobiles de leurs actes nous restent, le plus souvent, mystérieux : ils semblent ne plus vivre ; MM. Decourcelle et Granet ne nous ont montré que les fantômes des héros de Balzac.

La mise en scène de *la Cousine Bette* est souvent excellente : les décors sont heureux, et les meubles, les accessoires ont été choisis avec un soin scrupuleux ; je regrette seulement que les lampes dont on se sert ne soient pas, vraiment, des lampes à huile. Les costumes sont parfaits ; ils ont été reconstitués avec le zèle le plus avisé ; si, parfois, on écoute avec quelque chagrin la pièce de MM. Pierre Decourcelle et Paul Granet, on la regarde toujours avec le plus vif plaisir.

Elle est d'ailleurs fort bien jouée. Mme Cécile Caron tient avec beaucoup d'intelligence le rôle de la terrible Lisbeth ; Mmes Berthe Cerny et Henriette Roggers ont fort bien compris les personnages de Mme Marneffe et de la baronne Hulot ; Mlle Yvonne de Bray est une charmante Hortense, Mme Ellen Andrée une effroyable Mme Nourrisson. MM. Dubosc, Duquesne, Joffre, Bert rendent avec talent le prince de Wissembourg, le baron Hulot, Crevel et le maréchal Hulot. Et M. Lérand n'avait jamais prouvé autant d'art qu'à composer le personnage de Marneffe.

C'est avec étonnement qu'on écoute **l'Espionne**, comédie de M. Victorien Sardou qui, sous le titre de *Dora*, obtint, jadis, d'innombrables représentations. On se demande comment, il y a vingt-huit ans, une pareille pièce put passer pour un chef-d'œuvre, on se demande comment des spectateurs ont pu jamais, à la voir, éprouver la moindre émotion, le moindre intérêt. On ne voit, dans *l'Espionne*, qu'une suite de scènes violentes, amenées par les moyens les plus grossiers. Et pourtant, M. Victorien Sardou est, parmi les écrivains dramatiques de sa génération, un de ceux qui ont dû, le plus souvent, rêver de fortes comédies ou des tragédies puissantes. Mais il n'a pas cru, sans doute, au sérieux du public, et il s'est résigné à ne réaliser que des œuvres frivoles : et quel beau théâtre aurait pu nous donner l'auteur de *Séraphine*, *Rabagas* et de *Daniel Rochat!*

Avant de faire *l'Espionne*, qui, malgré tous les cris qu'on y pousse, n'est qu'un vaudeville sans fantaisie, — M. Sardou a songé peut-être à une curieuse comédie de mœurs ou à un terrible drame. Il eût été fort intéressant d'étudier ce monde bizarre où passent les policiers internationaux; et l'on eût pu souffrir étrangement à voir les malheurs d'une pauvre femme, injustement punie, par l'homme qu'elle adore, d'un crime qu'elle n'a pas commis. M. Victorien Sardou n'a fait ni la comédie ni le drame.

Il semble qu'une pièce dans la manière de *l'Espionne* ne puisse guère intéresser que les professionnels du théâtre : on veut savoir comment l'auteur empêchera certains personnages de se rencontrer, par quel tour de force il obligera le héros ou l'héroïne à ne pas prononcer le mot qu'exigerait la logique, mais qui dénouerait trop simplement l'intrigue. On éprouve d'ailleurs des déceptions, au spectacle de *l'Espionne* : les petites adresses de M. Sardou nous semblent d'une singulière gaucherie. M. Sardou, il est vrai, a fait mieux que *l'Espionne*.

La comédie de M. Sardou est jouée à la perfection par Mmes Marthe Brandès, Juliette Darcourt, Blanche Dufrêne, Daynes-Grassot, par MM. Guitry, Guy, Rousselle, Arquillière.

M. Tristan Bernard qui, cette fois, a pour collaborateur M. André Godfernaux, vient de nous donner une comédie charmante, **Triplepatte**, neuve par la conception, neuve par l'exécution.

Il semble, tout d'abord, que *Triplepatte* soit une comédie de caractères, et des plus fines. Chacun des principaux personnages est étudié avec un soin rare, et les études de MM. Tristan Bernard et André Godfernaux sont de fantaisistes singulièrement amis de la vérité. Voici le vicomte de Houdan, celui qu'on surnomme Triplepatte, du nom d'un de ses chevaux, et qui était d'une indolence rare. Le vicomte de Houdan est de ces hommes qui ne savent pas, qui ne peuvent pas

prendre une décision, quelle qu'elle soit. Leur volonté est malade, tellement qu'à certaines minutes leurs organes sont incapables de fonctionner. Si, à la question légale posée par le maire, le vicomte de Houdan, qui se marie, ne répond ni oui ni non, c'est que sa voix est paralysée ; il est incapable de proférer le moindre son. Le vicomte de Houdan est plus qu'un indécis. C'est avec la plus spirituelle ingéniosité que les auteurs nous font connaître son caractère ; et, une fois révélée à nous l'infirmité dont il souffre, nous jugeons des plus logiques la conduite qu'il tient dans l'aventure matrimoniale où le jette la volonté de la baronne Pépin.

Le plaisant est que la fiancée du vicomte de Houdan, Yvonne Herbelier, est une jeune fille sans audace. Elle n'a pas, comme le vicomte, une maladie de la volonté, mais elle a peur de l'inconnu. Jeune fille, elle ne se sent pas malheureuse : à quoi bon changer sa condition, qui ne lui déplaît pas, pour une autre, où elle risque de ne trouver que déceptions, ennuis et regrets? On voit tout le parti que des auteurs avisés ont su tirer de la rencontre du vicomte de Houdan et d'Yvonne Herbelier. Et la scène est excellente où, enfin, ils s'apprennent mutuellement qui ils sont, et où ils s'aperçoivent qu'ils sont nés pour se bien entendre. Et il semble, en effet, qu'ils doivent, ensemble, vivre la plus heureuse vie du monde.

Herbelier, le père d'Yvonne, est bien fait pour s'entendre avec sa fille et son gendre futur. Herbelier est un riche financier, mais c'est sans dépenser beaucoup d'énergie qu'il a fait sa fortune. Il a compris quelle force on a quand, dans certaines occasions, on s'obstine à ne pas bouger. Herbelier aime l'inertie, et c'est par l'inertie qu'il est arrivé à la haute situation qu'il occupe. Et, quoi qu'on en ait, on l'approuve, quand il expose comment il a toujours vécu et comment il estime qu'il faille vivre.

A ces trois personnages — des faibles — MM. Tristan Bernard et André Godfernaux opposent des forts. La baronne Pépin est une femme d'énergie. La baronne Pépin est une intrépide marieuse, et, quand elle a décidé que tel de ses amis doit épouser telle de ses amies, il ferait beau voir qu'on lui résistât ! Bon gré, mal gre, il faut qu'on lui obéisse. Elle ne quitte plus ceux dont elle a décidé de faire le bonheur. Elle attache ses pas aux pas du vicomte. Elle ne le perd pour ainsi dire pas de vue. Et c'est bien inutilement que la baronne Pépin dépense tant de force : la baronne Pépin ne peut rien contre l'infirmité du vicomte.

M^me^ Herbelier, non plus, ne manque pas d'énergie. La baronne Pépin est énergique par principe, — et, aussi, peut-être, parce que les mariages qu'elle fait l'aident à soutenir son rang dans le monde. M^me^ Herbelier est énergique parce qu'elle désire, avec une ardeur sans égale, que les femmes du meilleur monde la considèrent comme leur

égale. Les auteurs de *Triplepatte* savent les causes qui, chez les êtres humains, éveillent les grandes énergies. Et, malgré leur étroite alliance, la baronne Pépin et Mme Herbelier n'arrivent pas à leurs fins; les secours mêmes de l'usurier Boucherot — un fort — ne les rendent pas victorieuses.

Par le double soin qu'ils ont pris d'opposer les faibles aux forts et de donner aux faibles la victoire, MM. Tristan Bernard et André Godfernaux n'ont-ils pas voulu prouver que de leur comédie, où les caractères sont si ingénieusement observés, on pouvait déduire toute une thèse. La thèse qui serait soutenue dans *Triplepatte* semble d'abord toute paradoxale : mais n'a-t-elle pas, en vérité, quelque justesse? MM. Tristan Bernard et André Godfernaux sont de profonds observateurs.

Et n'auraient-ils pas voulu, encore, critiquer la manière dont se font les mariages, dans la bourgeoisie? Il s'en faut de peu que M. de Houdan et Mlle Herbelier, grâce aux officieux qui les veulent marier ensemble, ne se haïssent, et ne se fuient à jamais.

Triplepatte est, vraiment, une excellente comédie. Il faut que les auteurs aient été bien sûrs de leur verve pour ne pas compliquer plus qu'ils n'ont fait l'intrigue de la pièce : on se demande pourquoi ils ont cru bon d'imaginer quelques incidents vaudevillesques qui n'ajoutent rien à la gaieté de la comédie, et en dénaturent, parfois, l'esprit et le ton. On ne songe plus guère, d'ailleurs, à ces incidents, dès qu'on a quitté le théâtre; et l'on garde un long souvenir, un souvenir heureux, des scènes parfaites que l'on a applaudies.

Mme Augustine Leriche tient avec un entrain et un tact des plus spirituels le rôle de la baronne Pépin ; Mlle Diéterle est toute gracieuse dans celui d'Yvonne Herbelier ; M. Levesque rend avec goût le personnage du vicomte de Houdan ; M. Bullier a tout le sang-froid qu'il faut pour jouer Herbelier. Et il faut citer encore Mmes Caumont, Ael, Templey, MM. Leubas, Baudoin, de Ségus.

MEMENTO. — A la Gaieté, un drame tiré par M. Haraucourt d'un roman de M. Bazin, *les Oberlé* (17 novembre).— A l'Ambigu, une pièce militaire, non sans mérite, de M. Arquillière, *la Grande Famille* (22 novembre). — Au Palais-Royal, une revue parfois spirituelle, de MM. Pierre Veber et Adrien Vély (1er décembre). — Aux Bouffes, une opérette, *les Filles Jackson et Compagnie*, livret de M. Ordonneau, musique de M. Clérice (29 novembre). — A l'Odéon, pour accompagner *Jeunesse*, un acte en vers, rapide et juvénile, *le Mari qui faillit tout gâter*, de M. Sacha Guitry.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Beethoven et nos concerts. — Il semble que notre vie musicale soit périodiquement sujette à certains accès qui rappelle-

raient volontiers les emballements de la mode. Jadis, — je parle de longtemps, — la vogue parallèle de Berlioz et Wagner s'expliquait par l'attrait de l'inconnu, la fièvre de la découverte ; au milieu des discussions et des luttes, elle emplit nos années d'apprentissage et se soutint jusqu'au triomphe, assez divers pour chacun, où tout soudainement s'apaisa, entre les fastes subventionnés de notre Opéra-Capitole et la roche tarpéienne des lendemains qui jugent et consacrent, postérité désormais. Le « succès » de Bach, l'an dernier, pouvait se justifier d'une cause analogue et, certes, on ne serait pas trop surpris qu'il continuât, car, pour beaucoup, c'est un monde nouveau qu'on explore ainsi pas à pas. Mais vraiment, aujourd'hui, chez nous, il est peut-être un peu tard pour découvrir Beethoven. Depuis 1830, qu'on l'imprima d'abord sur nos programmes, son nom est devenu quasiment populaire ; il y a un bon quart de siècle que son œuvre nous est familier par les concerts grands et petits, les virtuoses de toute espèce et de tout ordre. Depuis plus d'un lustre, il n'est pas de saison où nos chefs d'orchestre et d'autres ne se soient évertués de se faire concurrence sur le dos de ses symphonies converties en tremplin de batteurs de mesure accourus des quatre points de l'horizon. Ici ou là, régulièrement, nous fûmes conviés à l'audition de ses dix-sept quatuors ; l'étranger y vint peu à peu rivaliser avec nos artistes ; on nous les offrit fignolés par d'illustres ensembles et, tout récemment, radotés par de vénérables débris. Bien avant le banal hommage d'une statue tardive et le corrélatif festival de M. Weingartner, il était difficile, à coup sûr, au plus inaverti parisien mélomane d'ignorer Beethoven et de n'en pas entendre ou avoir entendu, même un peu trop peut-être. On pouvait légitimement craindre quelque satiété, à tout le moins, passagère. Et voici que l'unanimité des affiches nouvelles s'accorde à démentir la prévision. M. Colonne entreprend la tâche orchestrale et vocale d'un immense « Cycle Beethoven » ; M. Capet se voue à la réédition totale des Quatuors ; M. Parent, avec l'excuse, lui, de révéler pourtant des œuvres rarement ou jusqu'ici jamais interprétées, annonce l'exécution de toute la musique de chambre et des lieder du maître, répartie en quatre années de séances ; enfin M. Risler, chez Pleyel, joue les 32 sonates à la file.

N'est-ce pas peut-être excessif? Tant de Beethoven à la fois, après tant de Beethoven hier, inlassablement ressassé partout sur tous les tons, une telle orgie a-t-elle un prétexte plausible? Tout cela répond-il à quelque besoin de l'heure actuelle, à quelque aspiration — même du « grand public » ? Celui-ci serait-il en train de découvrir Beethoven ? C'est bien peu vraisemblable ; on aurait plutôt le droit de présumer que nul compositeur fameux n'est plus vulgarisé chez nous, sauf peut-être Wagner, et n'a moins de secrets pour tous les

auditoires. Les vétérans en savent la moindre double-croche et sans doute vaudrait-il mieux abandonner aux maîtresses de piano le soin d'en dégoûter les jeunes. C'est ce qu'on risque à galvauder ainsi Beethoven, aujourd'hui surtout. Le moment est bien mal choisi.

Les œuvres du génie sont choses délicates ; leur précieuse matière est susceptible, fragile, encore qu'immortelle. Leur beauté ne résiste au temps que par l'art qu'elle enclôt, spécifique ; le reste s'émousse bien vite à l'épreuve des sensibilités réceptrices. L'illusion de l'artiste est l'immédiate émotion du cœur et de l'intelligence, alors que son œuvre de créateur n'existe et ne vit que par ce qu'elle dévoile et renferme de conquis sur la nature objective, indifférente et éternelle. Chaque époque a son vocabulaire sentimental, coutumier, admis, reçu parfois fabriqué de toutes pièces, et souvent les générations qui viennent sourient en écoutant ce qui fit pleurer leurs ancêtres — les plus proches, en particulier. Les moyens, l'expression, les formes trahissent ce qu'ils continrent de transitoire, d'inconsciemment factice, de convention inaperçue ; ce qui émane tout droit de la nature subsiste seul intangible. Or, Beethoven avait trente ans à peine quand le monde enchanté des sons se ferma soudain devant lui. Il perdit peu à peu tout contact avec le phénomène sonore, essentielle substance et trésor inépuisable de son art. Son génie dut se suffire de sensations précédemment acquises et renoncer pour jamais à déchiffrer plus loin le radieux mystère. Le musicien Beethoven était sourd. On l'oublie trop à propos de son œuvre lequel, musicalement, en demeura surtout d'ordre sentimental et intellectuel. L'évolution sensorielle de Beethoven s'arrête à 1800, et c'est miracle qu'il ait évoqué tout ce qui s'ensuivit de ses souvenirs et de son rêve. Après, il aima ou pensa ; la musique, fatalement, devint pour lui avant tout un « moyen » d'expression. A partir de l'*Eroïca*, son harmonie est fixée, en ses éléments du moins ; la matière spécifiquement musicale de ses chefs-d'œuvre, définitive, immuable à bien peu près dorénavant ; la « pensée » seule évolue sans cesse, mûrit, s'élève, puis s'épure jusqu'au sublime, débordante toujours de passion et de verve. Il transmue insensiblement le travail thématique en drame humain et chante dans l'adagio des cantiques d'amour, mais, quoiqu'il les pétrisse au gré de sa subjectivité fougueuse, les amplifie, les bonde et les épuise, il accepte les formes traditionnelles et les ressources de son temps ; sans excepter le *Concerto*, il les adopte toutes, cadre indifférent, accessoire, de son inspiration romanesque dont l'éventuelle musicalité objective semble se plaire au jeu, chez lui purement intellectuel, de la « variation » et, vers la fin, s'égare assez gauchement dans la « fugue ». Il fit mieux par là que de clôturer l'ère dite « classique », il en prolongea la durée au delà du terme normal. Il en perpétua les procédés, l'idiome, le style et sa syntaxe, transfigurés

par son usage. A l'heure où le mélos harmonique de Weber retentit comme un écho de la nature, l'« Idée » des derniers quatuors germait dans le *cerveau* de Beethoven : il était sourd. Devant la partition du *Freischütz* qu'il admirait, on conte que l'infortuné soupira : « Il faudrait entendre cela !... » Il l'aurait entendu et révélé le premier sans doute avec bien d'autres merveilleux secrets, lui qui, dans sa disgrâce, en a tant deviné, livré ou pressenti. Préservé de l'affreuse infirmité, quel œuvre nous eût laissé le musicien Beethoven? On n'y songe pas sans trouble, — ni sans tristesse.

Beethoven est une admirable et gigantesque figure dans l'épopée de l'art universel ; il y apparaît comme un de ces héros de pure humanité dont la voix subjugue les âmes. La sienne a fasciné tout un siècle, le transporta jusqu'au délire, pantelant d'angoisse ou ravi. Dans le temple de la Musique, il fut le Dieu : on l'adora. A mesure qu'on connut sa vie, plus tard, on l'aima pour lui-même et peut-être est-ce l'homme, beaucoup, qu'on aime encore, qu'on *veut* aimer toujours dans son œuvre. Le musicien, aujourd'hui, est loin, bien loin de nous. Une harmonie native, libérée, issue de la nature complexe, a divulgué l'insu mensonge ou le déficit des ressources dont s'accommoda Beethoven. Déjà, les sensibilités vierges ont besoin d'un effort pour communier avec la pensée du « Vieux Sourd », pour soulever le manteau suranné des moyens afin de pénétrer jusqu'à ce qui, jailli du cœur, s'adresse et parle aux cœurs, dans sa « monodie » innombrable. Plus peut-être, en effet, que chez aucun autre des maîtres de la « monodie accompagnée » classique, l'inspiration de Beethoven aujourd'hui nous semble presque strictement monodique, à cause autant de sa modernité relative que de son contenu nécessairement subjectif. Avec les devanciers Haydn et Mozart, on écoute surtout la musique ; on éprouve l'intégrale beauté d'un art — du passé, sans doute, mais alors neuf et novateur en sa subite perfection ; et leur maîtrise objective impose une émotion unanimement « musicale » par une pensée adéquate et contemporaine au style. Avec Beethoven, on écoute surtout autre chose, dont la musique n'est que le véhicule et qu'exprime surtout, jusqu'à paraître en accaparer l'office, la mélodie-protée où s'incarne à la fois le plus profondément original de son génie et la plus sûre puissance émotive de son œuvre. Il ne faut pas en abuser : tout lasse, et rien ne lasse plus vite à entendre qu'une inspiration aussi suprêmement personnelle. L'écueil de l'art subjectif est le fâcheux puis haïssable « Moi » ; l'amour peut seul en ignorer la gêne ; dès qu'on s'en aperçoit, on n'aime plus. Que restera-t-il de Beethoven, quand on sera blasé de son ardent mélos ? On n'ose pas se l'avouer à soi-même, crainte comme d'un sacrilège, au souvenir des extases d'antan. Cependant, au couvert de son nom et pas plus loin qu'hier, on a pu soupçonner des menées tendancieuses ; l'envahisse-

ment têtu de virtuoses appelés d'outre-Rhin suggérait quelque assaut d'un germanisme tardigrade alarmé des progrès d'une épidémie tutélaire et rêvant d'opposer quelque « *Beethovensucht* » à ce qu'on baptisa « la debussyte ». Inconsciente peut-être ou réelle, l'intention arrive trop tard. On en doit déplorer les suites, si l'apparente piété de la tentative incita des artistes sincères à la débauche beethovénienne d'aujourd'hui. On dépasse le but. En voulant magnifier Beethoven, on va peut-être l'enterrer dans son apothéose. On va l'user tout d'un coup Son harmonie suffit à peine à nos oreilles ; son art, pillé par les néo-classiques, ne saurait plus surprendre notre esprit ; c'est l'âme du sourd Beethoven qui parlait seule encore à notre sensibilité par la voix de sa mélodie. Demain, on n'en pourra plus rien entendre, pour en être rassasié, y avoir épuisé toute émotion possible. Le charme rompu, on se trouvera les yeux secs en face de la « musique », et on n'en verra plus que les rides ; on y discernera l'arbitraire et le conventionnel révolus ; on s'étonnera moins que telle obtuse réaction s'en puisse prévaloir et s'abrite sous sa bannière. Pour certains, c'est déjà chose faite, et la désillusion est cruelle. Il faut ménager Beethoven ; nulle gloire adorée n'est devenue peut-être aussi fragile. Combien, qui jadis y pleurèrent, n'osent plus désormais interroger l'oracle, entr'ouvrir seulement le bréviaire d'amour ? Ils ont peur même de réveiller le passé. Leur mémoire est comme une urne votive où gît la cendre des joies défuntes ; ils gardent pieusement le beau vase, hier d'airain sonore, réceptacle des béatitudes, mais, — et sans penser certes à M. Sully Prudhomme, — un jour, ils ont gravé tristement sur son socle : « N'y touchez pas, il est brisé. »

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Expositions de la Société Internationale de peinture et sculpture (*Galerie Georges Petit*, 8, rue de Sèze ; de MM. Chaplet, porcelaines flambées, Lenoble, poteries sableuses de grand feu (*même galerie*). — John Grand-Carteret : *Lui*, Per Lamm. — Memento.

L'importance matérielle de cette vingt troisième exposition de la **Société Internationale de Peinture et de Sculpture** ne nous trompe pas sur sa valeur réelle, à peu près nulle. L'inutilité des efforts, la sincérité lamentable de la plupart d'entre eux, l'inanité au total, sauf exception rare, de cette démonstration collective où les exposants concourent à qui sera le plus fadement sage, tout en feignant parfois de fausses hardiesses, — faut-il accuser et souligner ces traits négatifs d'un groupe de peintres et sculpteurs rejoints, du reste, uniquement par leurs œuvres, sans aucune harmonie entre leurs désirs ? Des sociétés comme celles-ci sont des reflets, encore atténués, des « grands salons », eux-mêmes aux trois quarts défunts.

Et malgré toute la déférence qu'on ne peut s'empêcher de garder pour des murs qui naguère et jadis étincelèrent d'œuvres admirables il convient de se faire violence pour, à toute force, tâcher de décourager des manifestations inutiles ; à moins qu'elles ne soient légitimées par des motifs, on suppose, étrangers à l'art et qui, relevant d'un spécial agio, nous commanderaient le silence. Il faudrait alors tirer de ce milieu M. Félix Borchardt, de qui la *Dame en blanc* et surtout la *Dame en gris* (dessin aux trois crayons) valent par des qualités de force et de délicatesse intéressantes, M. Frieseke — un *Nu au soleil*, d'une vérité un peu immédiate, — M. Le Gout-Gérard — ses bretonneries agréablement habitueuses, — M. Pierre Waidmann — impressions de nature où point une vision personnelle, franche. Mais comment s'attarder, par quel vain scrupule professionnel, aux grâces niaises, aux insignifiantes habiletés, aux ficelages académiques ceux-là et ceux-ci impressionnistes, poncifs les uns et les autres, de M, Carrier-Belleuse, de M. Chabanian, de M. Harrisson, de M. Rondel, de M. Sorrolla y Bastida ? noms après lesquels mettre un point vraiment final ! — Des sculpteurs vous saurez tout quand vous aurez lu qu'ici M. Antonin Mercié, justement, triomphe !

Cette réduction de Salon a sa réduction de rétrospective : *L'Amour et Psyché* de Paul Baudry. Evocation d'un faux maître, harmonique. Le mensonge de la couleur et du dessin, la banalité de la composition, l'impersonnalité de la conception et de l'exécution, la fragilité d'une œuvre que si peu d'années ont à jamais rejetée de l'autre côté de la vie : tout cela éclate, comme il fallait, à la place d'honneur de ce salon par quoi finit mal l'année chez M. Georges Petit.

Elle finit aussi, il est vrai, l'année, ici, par l'exposition des porcelaines flambées de M. E. Chaplet. Ceci est d'un autre ordre, et il faut joyeusement accueillir l'occasion offerte de saluer une fois de plus le vieux maître, unique à cette heure entre tous les céramistes de ce pays et des autres. Chaplet ne rivalise, en effet, qu'avec lui-même. Avec quelle curiosité attendais-je, aussitôt cette exposition annoncée, les nouveaux témoignages d'un art si extraordinaire, à la fois, par sa simplicité purement ouvrière et par des raffinements que le mot « exquis », porté même au superlatif, ne qualifie qu'indignement ! Et j'ai constaté avec un intérêt passionné que Chaplet ne se répète pas. Parvenu au sommet d'une vie pleine d'œuvres, il ne s'attarde guère à rechercher des effets déjà produits ; disons plus nettement : c'est en vain qu'il voudrait s'y attarder. Nous avons perdu les secrets de la fabrication égyptienne et étrusque ; Chaplet reproduirait-il les vertes de sa période de recherches? C'est plutôt cette période qui continue, laissant uniques des pièces admirables, leur ajoutant seulement d'autres merveilles uniques aussi dans l'ensemble de l'œuvre et

qui témoignent d'une curiosité infatigable servie par une science toujours accrue. Il se plaisait, voilà dix ans, à flamber au grand feu des œufs de vanneau ou de mésange, gris bleuté, sans se refuser les joies ardentes des métaux pailletés auxquels le grès, qui ne parvenait pas à les refroidir, donnait l'accent calmé de la durée infinie. Maintenant, il se réjouit à des tons plus vifs que ceux-là et moins retentissants que ceux-ci, et ce sont, gais à l'œil, agréables au toucher des panses grasses de vases rouge-haricot ou vert-pomme-qui-se-fane. Le goût de la solidité garde ses droits et j'ai notamment admiré de grands tubes d'aspect rude, comme des pétrifications d'une végétation primitive où la sève épanchait l'intarissable abondance d'une force encore ignorante de ses bornes : toutes les couleurs se mêlent, se combattent, s'harmonisent, et, sous les doigts, la ligne, nette au regard, se crispe, se bossue, s'accidente en coulées interrompues, reprises, rebrisées, témoignages des effervescentes poussées d'une fécondité qui subit malgré elle de constants et impérieux rappels à l'unité de direction.

Aux porcelaines flambées de M. Chaplet, M. E. Lenoble a joint deux vitrines de poteries sableuses cuites au grand feu. M. Lenoble, élève de M. Chaplet, a fort intelligemment évité les larges et pleins effets qu'une longue expérience et toute la science du métier permettent à son maître. M. Lenoble a le goût des colorations grises, aptes à nuancer sans les rompre les notalités discrètes du décor moderne de nos intérieurs quand on sait le préserver des fracas ambitieux. C'est un début, c'est une promesse ; dans des vues justement limitées, c'est une réalisation.

Est-il nécessaire d'ajouter que M. Chaplet, ouvrier supérieur, ne se permet point, céramiste, le rôle du sculpteur? La forme chez lui reste indifférente. C'est un coloriste, uniquement, magnifiquement. M. Lenoble ne laisse pas davantage entrevoir des désirs qui dépassent l'art proprement dit de la céramique.

« **Lui** », c'est l'empereur allemand, c'est « Guillaume le Bavard, devant l'objectif caricatural », ajoute, pour caractériser sa nouvelle publication, M. John Grand-Carteret. Ce livre, en effet, plutôt un album, est composé d'un nombre considérable de caricatures choisies parmi les journaux illustrés des deux mondes et qui tous ont pour sujet S. M. Guillaume II, empereur allemand et roi de Prusse. Chacune de ces reproductions est accompagnée d'un rapide commentaire qui ranime les couleurs de l'actualité fanée. Et les divers aspects, si contradictoires, qui concertent le personnage étrange de ce monarque guerrier, prêcheur, poète, musicien, peintre, héroïque et pratique, si factice et si sincère, très fidèle à de vétustes traditions et pourtant très moderne, vaniteux avec naïveté, également capable de céder à d'irréparables « premiers mouvements » et de s'oublier en

d'interminables autant qu'insondables songeries, — défilent sous nos yeux amusés. Le portrait physique de l'empereur, ses moustaches, — qui finissent par se rejoindre au-dessus de sa tête et lui faire une auréole — son goût pour l'apparat, ses incarnations multiples et ses costumes innombrables, font le thème des plus anodines de ces innombrables satires crayonnées. Moins gaies et plus dangereuses celles qui visent les pensées mêmes de l'empereur, ses opinions, ses projets, ses vues personnelles dans la mêlée des intérêts internationaux. Ici, le livre de M. Grand-Carteret prend les proportions d'un véritable monument historique. L'image de l'empereur en sort confuse, inquiétante, ridicule et redoutable. La caricature ne voit pas souvent profond, il lui arrive de voir aigu, et l'homme qu'elle nous révèle nous apparaît enorgueilli d'une destinée hors de date, hors de proportions aussi avec les forces de l'individu moderne, si haut qu'en apparence il soit juché et qu'en son for intérieur il se croie appelé. Il resterait à faire la synthèse de tous ces crayonnages, impertinents, joyeux, méchants, pénétrants, chimériquement réalistes, ironiquement prophétiques, et ce serait le conflit même de toutes les tendances cruellement inconciliables de l'esprit moderne. Car Guillaume est à coup sûr un esprit de non négligeable envergure, et l'on ne saurait davantage nier ni son souci de la vérité et l'ardent effort qu'il fait pour la connaître, ni la sincérité de son attitude quand il se présente à ses peuples et au monde comme l'envoyé du Très Haut et son interprète infaillible : mais c'est ici précisément qu'éclate le conflit ! l'homme d'étude et le prophète se nient réciproquement, et de cette négation résulte la personnalité douloureuse, caricaturale, mais tragique de l'empereur.

Memento. — Dans l'*Art décoratif* de novembre, à signaler une bonne étude de M. Robert de Souza sur un intérieur de Bellery-Desfontaines et un article — premier d'une série qu'il faudra suivre et à laquelle nous reviendrons quand elle sera complète — de M. Maurice Baud sur l'art suisse contemporain. Reproduction du magnifique portrait de Barthélemy Menn par lui-même.

D'intéressantes et très contestables pages de M. J.-E. Blanche sur le peintre anglais Frédéric Watts dans l'*Art et les Artistes* de novembre. Au nº suivant, une consciencieuse étude de M. Gustave Geffroy sur les frères Le Nain. Nombreuses et importantes reproductions.

La livraison de novembre de l'*Art* nous donne un copieux éloge de M. Léon Lhermitte par M. Frédéric Henriet et de curieuses notes de M. Gaston Varenne sur les différents aspects de l'œuvre de Botticelli.

M. Gaston-Maëssse, dans les *Tendances nouvelles* d'octobre, dit fortement son admiration pour Ingres, Manet, Renoir, Carrière.

L'*Art flamand et hollandais* continue et active en novembre une série de curieuses recherches sur l'ancien foyer dans les Flandres.

La maison Van W. Wersluys, d'Amsterdam, poursuit sa publication de

beaux albums périodiques de *Moderne Kunst Werken* (œuvres d'art moderne) et d'œuvres de Vincent Van Gogh.

Le *Deutsche Kunst und Dekoration* étudie le peintre-sculpteur Arthur Volkmann-Rom, un parent allemand des préraphaëlites anglais.

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

Tei-San : *Notes sur l'Art japonais*, Mercure de France, 3.5o. — Fierens-Gevaert : *La Renaissance septentrionale et les premiers maîtres des Flandres*, G. Van Oest, 10 fr. — A. Kleinclausz : *Claus Sluter*, Librairie de l'Art ancien et moderne, 3.5o. — Romain Rolland : *Michel Ange*, Librairie de l'Art ancien et moderne, 3.5o. — Memento.

Il est inutile d'analyser pour les lecteurs du *Mercure* les **Notes sur l'Art japonais** qui ont paru ici même. Je n'entreprendrai donc pas de résumer l'histoire de la peinture et de la gravure à laquelle est consacré ce premier tome. Mais bien que les publications de S. Bing, E. de Goncourt, L. Gonse, Ary Renan et Théodore Duret nous aient renseignés sur certains points, nous manquions jusqu'ici d'un ouvrage où l'on pût suivre l'évolution de l'art japonais depuis ses origines, c'est-à-dire depuis le VIII^e^ siècle, jusqu'à nos jours, Cet ouvrage est maintenant écrit et il introduira un peu d'ordre dans les notions encore trop confuses que nous avions au sujet des merveilles de l'Extrême-Orient. L'auteur a de plus rapproché l'évolution artistique des événements historiques et ceux-ci lui ont servi à expliquer et commenter celle-là. Enfin, et ceci n'est pas moins précieux, le livre se termine par un classement méthodique des artistes dans les écoles anciennes, comme dans les écoles modernes, où l'on trouve toutes les indications chronologiques et généalogiques utiles. Cet ouvrage sera désormais en France le manuel de tous ceux, amateurs, gens de goût, artistes, collectionneurs ou érudits, qui s'intéressent à l'art du Japon.

§

M. Fierens-Gevaert a resumé et mis au point dans son livre sur la **Renaissance septentrionale** à peu près tout ce qu'on sait de l'ancien art flamand. Et si quand je dis « flamand » et que je conserve un terme aussi inexact que celui de « gothique », je suis au moins assuré que tout le monde entendra mieux ce dont je parle que si j'abordais des classifications de détail. Elles sont d'ailleurs d'autant plus inutiles que jusqu'à Melchior Broederlam, il est difficile d'attribuer telle ou telle œuvre à l'un des artistes cités dans les comptes. Melchior fut successivement peintre de Louis de Mâle, de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur. En 1390, Jacques de Baërze, huchier à Termonde, fut chargé de sculpter les retables destinés à la Chartreuse de Champmol où ils furent transportés en 1392. Les peintures des

volets furent exécutées à Ypres par Broederlam ; en 1399, peintures et dorures prenaient le chemin de Dijon pour être examinées par Jean de Beaumetz.

C'est ce même Jean de Beaumetz que Philippe le Hardi avait envoyé en 1393 avec Claus Sluter voir les travaux exécutés par André Beauneveu pour Jean de Berry au château de Mehun-sur-Yèvre. Le successeur de Jean de Beaumetz fut Jean Malouel auquel on attribue généralement le *Martyre de saint Denis* du Louvre qui provient de Champmol. Pourtant il ne s'agit là que d'une hypothèse, — toute vraisemblable qu'elle soit, et Henri Bellechose, le peintre de Jean sans Peur, n'est pas mieux partagé avec le *Martyre de saint Georges*. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que Malouel fut chargé de la polychromie du *Puits des Prophètes* de Claus Sluter. Mais je passe sur celui-ci auquel j'aurai plus loin l'occasion de revenir, et j'arrive de suite aux Van Eyck qui occupent, comme il sied, la place la plus importante dans l'ouvrage de M. Fierens-Gevaert, sans m'attarder non plus à Jacques Cône, à Haincelin de Hagueneau, à Jacquemart de Hesdin, aux frères Limbourg, dont on a parlé longuement lors de l'exposition des Primitifs français.

Ce qu'on possède de certain sur les Van Eyck eux-mêmes est peu. Leur pays d'origine était sans doute Maeseyck, ainsi que le disent Lucas de Here et Van Mander, et cette opinion se fortifie singulièrement d'un document découvert par M. de Laborde dans lequel on voit que la fille de Jean van Eyck entra en religion au monastère de *Mazeck*, dans le pays de Liège. De Marguerite van Eyck, la sœur des peintres et peintre elle-même on ignore tout, mais il me semble qu'il n'y ait nullement lieu pour cela de mettre en doute les dires de Lucas de Here et Van Mander et de contester jusqu'à son existence. On n'est guère mieux renseigné d'ailleurs sur l'aîné des deux frères, Hubert. En 1424 il peignit deux retables pour la ville de Gand, ainsi que le mentionnent les comptes. L'année suivante il exécuta un retable de St-Antoine pour le tombeau de Robert Poortier et de sa femme. M. James Weale, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (juin 1901), a indiqué qu'un volet conservé au musée de Copenhague provenait sans doute de ce retable. Enfin, nous savons d'après les comptes qu'Hubert était décédé en 1426. La pierre tombale du musée de Gand indique la date précise de sa mort : le 18 septembre. Les peintures qu'on a pu attribuer à Hubert, outre les parties du retable de l'*Agneau* et de la *Sainte Famille avec le donateur et St-Antoine* de Copenhague, sont assez nombreuses, mais trop contestées, pour qu'il soit nécessaire de les mentionner ici.

Les renseignements sont heureusement un peu plus variés pour Jean van Eyck. La première mention qui le concerne est de 1422 : on lui octroie douze sols pour avoir peint un cierge pascal pour la

cathédrale de Cambrai. Il en allait ainsi alors. Puis Jean van Eyck devient peintre et valet de chambre de Jean de Bavière, dit Jean sans Pitié, lequel avait abdiqué à Luxembourg en 1417 et s'était fixé à La Haye. Du 24 octobre 1422 au 11 septembre 1424, il décora le palais du prince ; on peut supposer aussi qu'il peignit quelques portraits et M. Fierens-Gevaert pense que la Jacqueline de Bavière du musée de Copenhague pourrait être la réplique infidèle d'un original perdu de Jean. Il est à noter, en tout cas, que la nièce du prince tient un œillet entre ses doigts, comme le personnage du célèbre tableau de Berlin.

C'est le 19 mai 1425 que Philippe le Bon, *Philippin aux longues jambes*, rend à Bruges le décret nommant Jean van Eyck son peintre. M. Fierens-Gevaert fait en même temps de l'artiste une sorte d'ambassadeur en s'appuyant sur les extraits de comptes de 1426 et 1427 qui mentionnent certains lointains voyages secrets. De 1426 à 1428, Jean habite une maison dont le duc paie le loyer. En 1427 il accompagna messire Jean de Roubaix qui allait en Portugal négocier le mariage de Philippe, veuf de Bonne d'Artois depuis deux ans, avec l'infante Isabelle, et naturellement Jean peignit le portrait de la princesse pour l'envoyer à son maître. Holbein fut plus tard chargé de pareille mission, et comme lui Jean van Eyck, malgré le fini du travail, exécutait ces portraits en fort peu de temps. Il en peignit d'ailleurs plusieurs à la cour de Jean de Portugal, puisque en 1520 on en offrit deux à Marguerite, gouvernante des Pays-Bas. Le *Chevalier de la Toison d'or* du musée de Berlin a passé pour le portrait de Jean de Roubaix aux yeux de M. J. Weale ; M. Dimier estime qu'il s'agit d'un de ses compagnons de voyage, Baudoin de Lanoy, gouverneur de Lille ; on en trouve en effet une copie exacte à la mine de plomb dans le recueil de dessins d'Arras, avec l'indication de ce personnage.

Quand Jean van Eyck revint en Flandre il se remit à travailler au *Retable de l'Agneau*. Il avait, en 1430, acheté une maison près du petit pont de la Tour. C'est là que Philippe vint le visiter pour voir « certain » ouvrage qui était sans doute *l'Adoration* et que le prince fit un don en argent aux élèves, ce qui ne laisse pas de doute sur l'existence des collaborateurs du maître. La *Madone de Incehall*, de la collection Weld. Blundell, porte la signature du maître, la date de 1432 et de plus une devise énigmatique en caractères grecs qu'on a cru devoir traduire par « *Comme je puis* ». La même inscription en tous cas se retrouve dans *l'Homme au turban* de la National Gallery, dans la *Tête du Christ* de Berlin, dans la *Madone à la Fontaine* d'Anvers, dans la *Femme du peintre* de Bruges et assure l'authenticité de ces ouvrages, en déterminant de façon certaine la manière de Jean. C'est de là qu'il faudra partir pour vérifier les attributions pos-

térieures. L'inventaire de 1655 de l'archiduc Léopold-Guillaume mentionne aussi le *Cardinal de la Ste-Croix*, original de Jean van Eyck, qui est maintenant à Vienne et dans lequel M. Weale a reconnu le cardinal Albergati : l'attribution ne saurait faire de doute, pas plus que celle de l'*Arnoulfini et sa femme*, de Londres, qui fit partie de la collection de don Diego Guevara au commencement du XVI^e^ siècle, puis de celle de Marguerite d'Autriche. Le *Jean de Leeuw* de Vienne est de 1436. Il faut ajouter à cette liste de portraits le célèbre *Homme à l'œillet* de Berlin, contemporain sans doute de l'*Homme au turban*, et dont Claude-Ferdinand Gaillard a fait une si magistrale copie, maintenant au musée du Luxembourg.

La *Madone du chanoine van der Paele* de Bruges est signée et datée de la même année que le *Jean de Leeuw ;* de 1437 est la *Sainte Barbe* d'Anvers ; de 1439 la *Madone* du même musée ainsi que la *Femme du peintre* du musée de Breuges. On voit qu'en somme les pièces de qualité indiscutable abondent pour Jean van Eyck et que peut-être il n'est pas utile de grossir son œuvre d'additions comme le *Chancelier Rollin* du Louvre, contesté par M. Bouchot. Cela d'ailleurs ne change rien au mérite du vieux Jean van Eyck et sans nous préoccuper des récentes querelles de nationalisme artistique, nous continuerons à le révérer comme un des plus puissants traducteurs de la figure humaine.

Claus Sluter, sur lequel M. Fierens-Gevaert s'est étendu longuement, vient d'être étudié à nouveau par M. Kleinclausz dans la collection des « Maîtres de l'art ». Arrivé à Dijon au plus tard en 1385, puisqu'il y est à cette époque employé par Jean de Marville, il succède à son maître en 1389 en qualité d'imagier de Philippe le Hardi et commence les statues de *Saint Jean Baptiste* et de *Sainte Catherine* pour le portail de la Chartreuse, où elles sont encore, ainsi que celles de *Philippe le Hardi* et de la *Vierge*, puis exécute les figures de son fameux *Puits des Prophètes* et son *Moïse*, à propos duquel on a évoqué parfois le nom de Michel-Ange. Il mourut en 1406 et ce fut Claus de Werve qui acheva pour Jean sans Peur le tombeau de *Philippe le Hardi*. Voici l'appréciation de M. Kleinclausz sur Claus Sluter :

Sa sculpture est forte, vigoureuse, sans être dure, aussi parce que le sentiment de la juste mesure ne l'a jamais abandonné. C'est pourquoi il a créé des personnages d'une anatomie vraie, sans prétention à l'effet, sans ces exagérations de vigueur musculaire, que les études de dissection et d'académie gréco-romaine devaient mettre en honneur au XVI^e^ siècle, et auxquelles un Michel-Ange, un Raphaël même, ne purent échapper. Le *Moïse* de Michel-Ange a une puissance étonnante, et il est d'une sculpture beaucoup plus savante que celui de Sluter ; mais ses muscles saillants sont trop faciles à compter, et le réseau, d'ailleurs admirable, de ses veines gonflées à

fleur de peau, rappelle trop celui d'un écorché ; l'athlète est calme parce qu'il est sûr de sa force, mais cette force, capable de dompter les Hébreux, ressemble à celle du lutteur qui descend dans l'arène. Combien j'aime mieux ce froncement de sourcils olympien, qui en dit tout autant chez Sluter, dans sa farouche simplicité !

Il me reste à signaler précisément le **Michel-Ange** de M. Romain Rolland. C'est un livre enthousiaste et clair où l'auteur suit son « héros » pendant toute sa vie : il est enrichi de nombreuses reproductions et de quelques-unes de ces figures décoratives de la Sixtine qui sont parmi les plus belles créations de l'artiste italien.

Memento. — M. J.-J. Guiffrey continue dans la *Revue d'Art ancien et moderne* ses études sur les Dumonstier, et M. Fournier-Sarlovèze commence une biographie critique d'Alexandre Kucharski, le peintre de Stanislas-Auguste. Le *Magazine of fine arts* de l'éditeur George Newnes publie des pages de Max Rooses sur Jordaens et de sir James de Linton sur Richard Wilson, le précurseur de Constable et de Turner. Enfin l'*Artiste* reparaît en France, modernisé, abondamment illustré et peu coûteux, et publie dans son premier numéro des articles sur l'art ancien et moderne signés de MM. Henry Marcel, Arsène Alexandre, Victor Thomas, etc.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

Clara Viebig : *Naturgewalten*, Berlin, Egon Fleischel u. Cº. M. 3.50. — Paul Holzhausen : *Bonaparte. Byron und die Britten*, Frankfurt am Main, Moritz Diesterweg, M. 6. — Robert Walser : *Fritz Kochers Aufsaetze*, Leipzig, Insel Verlag. M. 3.50. — Chr. M. Wieland : *Oberon, ein romantisches Heldengedicht*, Leipzig, ib. id. M. 3. — Chr. M. Wieland : *Kleine Verserzaehlungen*, Leipzig, ib. id.M. 3. — *Insel-Almanach auf das Jahr 1906*. Leipzig, ib. id. M. 1. — Memento.

Naturgewalten. — Mme Clara Viebig commence à ne plus être tout à fait une inconnue en France. Il y a plus de trois ans, dans une étude d'ensemble, nous avions montré, ici même, l'importance que possède son œuvre pour l'évolution générale de la pensée allemande. Son roman *la Garde du Rhin*, sous une fiction romanesque, nous semblait dessiner toute la courbe qui va des rêveries sentimentales et désintéressées de l'ancienne Allemagne, à l'âpre positivisme d'aujourd'hui. Cet épisode de la prussification d'une des plus belles régions germaniques de la vallée du Rhin, a été fort agréablement traduit par M. B. Rodès et paraît actuellement en feuilleton dans *l'Eclair*. Espérons que l'*Armée endormie*, cet autre roman de la prussification — il s'agit cette fois-ci de la Pologne — sera bientôt mis à la portée des lecteurs français.

Si Mme Viebig a pu se passionner pour les problèmes ethniques, les oppositions sociales l'ont toujours retenue autant que les oppositions de races. En Allemagne son roman sur les servantes est au moins aussi célèbre que les récits nationaux dont elle a choisi le cadre dans

les régions frontières. Les bas-fonds de Berlin n'ont pas de secrets pour elle. Mais elle doit surtout sa grande réputation à des contes du pays de l'Eiffel, « terre des volcans éteints et des passions violentes ». Toute sa première jeunesse se passa dans ces montagnes qui dominent la vallée du Rhin et où son génie poétique trouva plus tard une nourriture abondante. Son œuvre de début s'appelait *Enfants de l'Eiffel*. Avec une série de nouvelles qui portent le titre *Forces de la Nature*, la voici revenue à son premier terrain d'étude. Les passions des êtres primitifs s'éveillent au milieu des paysages arides. Sous le grand vent qui descend dans la vallée, les amours des hommes ont quelque chose d'inquiet et de sauvage. Comme aux âges primitifs, la pluie et le soleil, les animaux et les arbres inspirent plus de respect que les lois humaines. L'auteur s'ingénie à multiplier les symboles et, dans chacun de ces cinq récits, la nature vivante apparaît telle une personne. La grande forêt obscure inquiète la fille-mère dans l'*Arbre de la Vie;* l'orage paraît imposer sa destinée formidable dans *Marie et Joseph;* dans l'*Enfant et le Venn*, c'est le vaste champ de bruyères qui semble être le personnage principal. Il y a parfois de l'humour et de l'ironie dans ces récits forts inégaux, composés durant ces cinq dernières années. Le *Souvenir de la guerre* met en scène un soldat français, prisonnier échappé de quelque forteresse allemande, et qu'une pauvre fille trouve mourant de froid et de faim dans un coin perdu de montagne. Une nuit lui suffit pour laisser en souvenir, à cette Gretchen trop tendre, un petit Jean-Claude qu'elle élèvera avec orgueil. Mais c'était peut-être d'un goût douteux d'appeler « arbre de la vie » un cyprès dont, selon une légende populaire, les filles oublieuses cueillent les branches pour les préparer en tisanes abortives.

§

Bonaparte, Byron und die Britten. — M. Paul Holzhausen poursuit sans répit ses intéressants travaux sur la période napoléonienne. Son procédé d'écrire l'histoire est original entre tous. Il choisit un milieu, dominé ou combattu par une personnalité originale, et montre comment, dans ce milieu et aussi dans l'esprit d'un grand homme représentatif, se reflète l'épopée impériale. Le culte de Napoléon, la haine de Napoléon, les origines, l'apogée et la décroissance de ce culte ou de cette haine lui sont des motifs suffisants pour prendre sous son objectif tel peuple, telle région, telle période historique. Nous l'avons vu étudiant la jeunesse de Henri Heine pour étudier de quelle façon l'Allemagne, d'abord terrifiée par le souvenir du conquérant, secoue peu à peu le joug des préjugés répandus par les politiciens et les policiers de la Sainte-Alliance, pour se souvenir de l'ère napoléonienne comme d'une ère de liberté. Transportant le poète allemand dans la société orléaniste de Paris, après la révolution de 1830, il rappelle

que c'est de souvenirs napoléoniens qu'est né le prestige du nouveau régime, mais il trouve à la désertion de Henri Heine, qui abandonna son idole pour s'adonner à un vague humanitarisme, des raisons qui ne suffisent peut-être pas à excuser le poète.

Voici M. Holzhausen transporté en Angleterre. Déjà en compilant la « littérature » suscitée par cet événement considérable : la mort de Napoléon Ier, il avait fait une battue de l'autre côté du détroit et nous avait rapporté quantité de pamphlets qui célébraient l'anéantissement définitif du brigand corse (*Napoleons Tod im Spiegel der zeitgenössischen Poesie und Dichtung*). Aujourd'hui, c'est une étude d'ensemble qu'il nous présente : d'un côté un grand peuple animé d'une haine féroce contre un héros surhumain, de l'autre un citoyen de ce même grand peuple, Lord Byron. L'auteur a été amené ainsi à écrire, en quelque sorte, une histoire de l'opinion publique en Angleterre durant trente années. L'étonnement, la curiosité, l'aversion que provoque la fortune extraordinaire de Bonaparte se reflètent dans les écrits du temps. M. Holzhausen a soigneusement analysé cet état d'esprit. Mais dans l'unanimité de la réprobation, après avoir fait chorus avec l'opinion anglaise, une seule voix produit une dissonance. Comment Byron est-il amené à faire bande à part, à chanter, malgré les criailleries de ses compatriotes, des hymnes à la gloire du héros? On se l'explique mal, si l'on ne soumet pas à un examen minutieux l'œuvre entière du poète. M. Holzhausen s'y est appliqué. Puis il a voulu montrer ce qu'il y avait de napoléonien dans le génie même de Byron et son parallèle entre les deux héros est infiniment suggestif.

Ouvrage abondant et touffu, *Bonaparte, Byron et les Anglais* ne saurait s'analyser. A peine si l'on démêle, dans ses grandes lignes, l'idée directrice de l'auteur. Compilateur prodigieux, M. Holzhausen mêle à ses accumulations de documents des torrents d'enthousiasme. Sa ferveur napoléonienne l'entraîne à des polémiques perpétuelles. Nous le verrons prochainement aborder un sujet, où sa nationalité et son culte pourront bien entrer en conflit. Il prépare, en effet, un travail sur « le patriotisme de la Prusse durant les années de malheur 1806-1807 ». Pour la première fois, on pourra lire, de cette intéressante époque, une relation écrite selon la vérité historique et non point simplement à la gloire de la Prusse.

§

Fritz Kochers Aufsætze. — M. Robert Walser s'est permis une amusante supercherie. Dans un petit volume orné de nombreuses illustrations, aussi savantes qu'involontairement enfantines, il a recueilli les proses qu'il dit tenir d'une mère éplorée, laquelle les lui remit après la mort du petit garçon qui en est l'auteur. Ces esquisses sont, comme il le dit lui-même, à la fois très sages et très folles. Pué-

riles, en effet, tant par la simplicité de leur style que par la gaucherie de leur tour d'esprit, elles sont quelque chose comme du Francis Jammes que l'on aurait atténué. Un vin capiteux, mais mélangé de beaucoup d'eau. Si pourtant M. Walser a pris plaisir à inventer Fritz Kocher, laissons-le tout à sa joie.

Il n'existait pas, dans la librairie allemande, de bonne édition des œuvres choisies de Wieland. On en était réduit à lire **Oberon**, ce conte en vers qui n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre, dans de mauvais petits opuscules populaires. Les éditeurs de la *Insel* ont remédié à cette lacune en chargeant M. Deibel des soins d'une réimpression correcte du grand poète qui comprit si bien et imita assez heureusement la littérature légère de notre dix-huitième siècle. A *Oberon* on a joint, comme second volume, les **Kleine Verserzæhlungen** que tout le monde à peu près ignore aujourd'hui. M. W. Tiemann a dessiné de curieux frontispices à la manière anglaise. Les contes orientaux de Voltaire trouvent des illustrateurs modernes, pourquoi négligerait-on ceux du poète allemand ?

Insel-Almanach auf das Jahr 1906. — Ce recueil est une sorte d'Anthologie des ouvrages publiés par le *Insel-Verlag*. Sous un format commode, des nouvelles et des vers sont harmonieusement groupés et agrémentés d'illustrations où prévaut le souci de l'ornementation. La littérature étrangère tient naturellement, dans ce petit volume, une place assez importante, mais on a eu soin d'ajouter quelques articles de critique destinés à rendre accessibles certains auteurs contemporains. C'est ainsi que M. Franz Blei prend prétexte du *Sebald Sœcker* de M. G. O. Knoop pour faire quelques réflexions sur la culture allemande. Celle-ci entre autres :

On peut dire peut-être que les Allemands ont conquis par les victoires de la guerre de 1870 leur servilité intérieure. Ils se sont livrés eux-mêmes, ils ont livré leur liberté, à l'Etat nouveau et ils ont fait du *mandataire* l'Allemand représentatif. L'Allemand a tout sacrifié à ce nouvel Etat et, de la sorte, la forme s'est développée aux dépens du contenu. Tous ces mandataires — soldats, politiciens, fonctionnaires, pasteurs — ne se considèrent plus comme les serviteurs et les chargés d'affaires de leur peuple, mais comme les maîtres de celui-ci, et il serait extraordinaire qu'il en fût autrement, vu que le peuple, ivre de l'Etat, s'est présenté lui-même pour abdiquer avec joie. L'Allemagne était pressée de faire suivre les succès extérieurs de sa politique par des succès à l'intérieur. La nation vaincue par elle avait eu pendant des siècles le renom d'être le premier peuple civilisé du monde — c'est ce qui mit au comble la fierté du vainqueur. On a commis l'erreur de croire que la puissance politique devait être aussi la puissance culturelle. Comme le sous-officier avait rendu de si utiles services contre l'ennemi, on crut pouvoir s'en tenir à lui pour en faire l'éducateur et l'instructeur du nouvel empire.

Memento. — *Deutsche Rundschau* (décembre) publie de nouveaux frag-

ments des mémoires du comte Alexandre Hübner. Cette fois-ci ce sont les jours sombres de la commune qui sont retracés par un témoin clairvoyant. Paul Meyerheim Commence des souvenirs sur Adolphe Menzel. Erich Schmidt consacre quelques pages à Mommsen.

Dans *Nord und Süd* (décembre), Hans Benzmann trace un portrait de Grillparzer d'après son journal et ses souvenirs.

Kritik der Kritik (4e fascicule sans date) poursuit son enquête sur la décadence de la critique dramatique. Cette fois-ci ce sont les écrivains autrichiens qui ont été consultés.

Œsterreichische Rundschau a consacré une partie des matières de ses derniers fascicules à des études politiques. M. B. Molden a parlé des menaces de guerre et de la situation internationale, M. Treumund « de la Monarchie des Habsbourg et de l'Etat unitaire et national magyar » (7 décembre).

Dans *das Litterarische Echo* (1er décembre) M. Arthur Luther analyse une nouvelle histoire de la littérature russe publiée par M. Bruckner, professeur à Berlin. Karl Federn dit beaucoup de bien d'une édition allemande de Balzac entreprise par M. Wilhelm Meissner (15 décembre).

HENRI ALBERT.

LETTRES ROUMAINES

A. D. Xenopol : *Istoria Românilor, Vol. IV;* Collection Saraga, Iassy. — N. Jorga : *Pomenirea lui Stefan cel Mare* et *Istoria lui Stefan cel Mare pentru poporul român;* Institut Minerva, Bucarest. — J. Kalinderu : *Cuvint de slavire lui Stefan cel Mare ;* Carol Gœbl, Bucarest. — Dem. Onciul *Stefan cel Mare;* Socec, Bucarest. — St. O. Iosif : *Din zile mari, poem istoric ;* Minerva, Bucarest. — Dim. Dan : *Monastirea si comuna Putna ;* edition de l'Acad. roumaine. — Dr C. I. Istrati : *Bisericile lui Stefan cel Mare ;* Annales de l'Acad. roumaine.

Un brelan de livres sur Etienne le Grand ! Si la Roumanie conserve à l'Europe, à la France de Napoléon III en particulier, une reconnaissance méritée pour l'Unité dont elle tire sa force et sa prospérité d'aujourd'hui, ne pourrait-elle pas, sans excès d'orgueil, faire valoir qu'en fin de compte on la lui devait bien? Nul pays peut-être n'avait mieux le droit de regagner en cinquante ans à peine tout l'arriéré de cette civilisation dont l'Occident la dépassait ; car tandis que l'Europe la formait à son aise, la Roumanie, elle, lui en créait la possibilité, en se tenant sans cesse à la traverse de l'invasion musulmane. On lit dans A. D. Xenopol que l'honneur revient à quatre princes de nationalité roumaine : Mircea le Grand, Vlad l'Empaleur, Etienne le Grand et Jean Corvin de Hunyade, d'avoir préservé l'Europe de la conquête turque. Etienne, dont la victoire de Racova (10 janv. 1475) fut le *premier* grand succès remporté sur les Turcs, rompit à lui seul le formidable élan de Mohammed II et fit avorter son grandiose projet d'aller « donner l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre ». C'est après cette victoire que le chroniqueur contemporain polonais, Jean Dlugosz, qui parfois parle des

Roumains comme s'il avait été hongrois, s'écriait : « O homme admirable, en rien inférieur aux princes héroïques que nous admirons tant, toi qui le premier des princes du monde as remporté de nos jours une victoire si éclatante contre les Turcs! A mon avis, il est le plus digne qu'on lui confie, d'un commun accord, le commandement de tous les chrétiens contre le Turc! » Et le pape Sixte IV lui écrivait : « Les grandes actions que tu as accomplies jusqu'ici avec tant de sagesse et de courage contre les infidèles, nos ennemis communs, donnent à ton nom un tel éclat qu'il est dans toutes les bouches et que tous d'une seule voix t'exaltent. » Le chroniqueur turc à son tour n'en revient pas : « Homme grand et aux Turcs mêmes semblable, des nôtres invaincu ! »

Les fêtes du quatrième centenaire de la mort d'Etienne le Grand, VIe du nom, prince de Moldavie de 1457 à 1504, eurent lieu le 2 juillet 1904. Elles ont été ces dernières années le prétexte d'une si belle éclosion d'études et de publications que nous examinerons cette fois une série récente de ces ouvrages.

M.N. Jorga a réuni en un petit livre, **à la Mémoire de Stefan**, le compte-rendu des fêtes célébrées lors de ce centenaire tant en Roumanie, en Bucovine qu'en Ardéal (Transylvanie). Les premiers centenaires des principales dates de ce règne n'avaient pas été célébrés; sous le joug turc, tatar ou russe, l'existence était trop précaire. C'est le 2 juillet 1762 seulement que l'on trouve une première fois commémoré le glorieux anniversaire : l'archimandrite Bartholomé Mazareano, devenu égoumène du monastère de Putna, prononça, à l'instar des prêtres qu'il avait entendus en Russie, l'éloge du fondateur.

De 1812 à 1833, George Asakhi, retour de Rome, retraçait dans ses Nouvelles historiques, dans des vers roumains et français de plus de bonne volonté que de grandeur, quelques événements de la vie du voévode. Vers 1840, Mikail Kogalniceano, après avoir commencé la publication des vieilles chroniques moldaves qui firent ressortir de terre la gloire de Stefan, écrivait dans un almanach :

> Le Roumain lui attribue tout ce qui lui semble étrange, grand, héroïque et même incompréhensible. Demandez-lui qui a construit telle ville, tel mur, tel rempart, tel fossé, il répondra : c'est Etienne le Grand. Un pont, une église, une fontaine, une enceinte ou un palais ancien, il les reportera à son héros. Tout trait de bonté, toute ordonnance dont l'application s'est conservée jusqu'à nos jours, toute institution paternelle, toute mesure sage, c'est Etienne-Voda qui les a conçues. Bref, ce prince résume, pour les Moldaves, toutes les prouesses et tous les progrès réalisés pendant cinq siècles par tant et tant de souverains.

Dans le peuple, les légendes abondent en effet : c'est son enfance délurée et vigoureuse parmi les paysanneaux de Borzesti ; ce sont les archanges changés en vieillards qui lui apprennent le métier des

armes ; ce sont les sept monts de la Vrancea avec leurs franchises conférées aux sept fils de cette veuve de la montagne qui les envoie réunir en une nuit de nouvelles troupes pour le prince vaincu ; ce sont les lumières merveilleuses que l'ermite lui fait voir dans le bois où il devait élever le monastère de reconnaissance. Cette colline de Vaslui il l'a donnée à ce pauvre qui labourait le dimanche avec des bœufs d'emprunt. Et combien n'a-t-il pas établi de filles sans fortune ? Là-bas, c'est la « Forêt-rouge » où les Polonais mis au joug labourèrent sous les coups de fouet. Et sur son tombeau brûla trois jours et trois nuits une flamme que personne n'avait allumée...

En 1871, pour le IVe centenaire de la consécration du monastère de Putna, Eminesco et Slavici, étudiants à Vienne, mirent en train une fête en l'honneur d'Etienne le Grand ; on y remarqua surtout le discours d'un étudiant, A. D. Xénopol, qui tirait de la vie de Stefan des enseignements d'union et d'indépendance, et d'efforts vers une culture purement roumaine. En 1883 on inaugurait officiellement à Jassy une statue d'Etienne le Grand aussi banale, froide, incompréhensive qu'elle peut l'être, faite par un étranger, fût-il un maître. Détail comique : une grande revue d'art française, reproduisant le monument, traduisait l'inscription : Stefan cel mare (mot à mot : *Etienne celui grand* = le maire) par « Etienne, prince de la mer ».

Non content de ses précédents travaux, M. Jorga faisait en même temps coïncider avec les fêtes l'apparition de son **Histoire d'Etienne le Grand**, *racontée au peuple roumain*. Si l'on en croit les critiques très fortes de M. J. Tanoviceano, il aurait échappé à l'infatigable professeur un certain nombre d'erreurs, par surcharge de noms rassemblés un peu en hâte. Cependant, l'écrivain de race se retrouve au choix des détails typiques, à l'art d'évoquer toute une scène, un paysage en quelques lignes. Le livre donne l'histoire du règne, avec un résumé des années immédiatement précédentes et suivantes, puis établit un portrait d'Etienne le Grand à travers toute la littérature roumaine qui le concerne.

En séance de l'Académie, M. Kalindero lut un discours *in memoriam* en termes élevés ; et M. Dem. Onciul, le savant archiviste et récent académicien, prononçait au monastère même de Putna un panégyrique admirablement résumé. — Il ne faut pas oublier le *volume IV* de l'**Histoire roumaine** de M. A. D. Xenopol : à côté de la partie historique documentée et établie avec une évidence indiscutable, le grand historien a tracé un portrait du voévode dans sa vie privée et une étude de son caractère aussi impartiale que judicieuse : il est démontré dès lors que, dans un autre pays, plus puissant, Stefan pouvait être « un nouveau César ou un autre Charlemagne ». — C'est aux mêmes circonstances que l'on doit un poème historique d'une belle venue par M. St. O. Iosif : **Jours de**

grandeur; la reine a repris aussi l'épisode de la paysanne de la Vrancea.

Sur ces entrefaites, M. Dem. Dan vient de publier une monographie érudite et minutieuse du **Monastère et de la Commune de Putna**, le troisième en date des monastères moldaves, aujourd'hui dans la Bucovine autrichienne, l'un des plus importants dans l'histoire du pays par les reliques artistiques et documentaires qu'il contient malgré tant de pillages ; c'est là que reposent les restes d'Etienne le Grand.

Enfin l'un des travaux les plus intéressants de cette série est la communication du Dr Istrati sur *l'Eglise et le Pont de Borzesti*, complétée par un coup d'œil d'ensemble sur les **Eglises construites par Etienne le Grand**. Le voévode disait lui-même au médecin vénitien Matteo Muriano,qui était venu le soigner : « Depuis que je suis prince de ce pays, j'ai soutenu 36 guerres; j'ai remporté 34 victoires et j'ai perdu deux batailles. » C'est en reconnaissance de ces victoires,qu'il a élevé,pendant les 47 ans de son règne, 44 monastères et églises. Le Dr Istrati est le premier à en avoir rétabli le tableau chronologique; la netteté consciencieuse avec laquelle il épuise le sujet trahit le praticien des analyses chimiques! 21 figures dans le texte et 28 planches ajoutent l'intérêt d'une illustration détaillée à ce volume dont je ne retiendrai ici que quelques points :

Les icônes murales de Borzesti ont, pour la plupart, les yeux crevés. C'est l'affront habituel que leur infligeaient au passage Turcs et Tatares; mais les peuples chrétiens, Hongrois, Polonais, ne leur témoignaient ni plus ni moins de respect; à Hârlau,les icônes offrent cette particularité que de la même pointe dont les yeux ont été grattés, elles ont été criblées de noms et de dates; on a relevé la liste de ces noms, c'étaient les officiers de l'armée de Sobiesky traversant le pays en 1691 et parmi eux un Poniatowsky, un Kosziuszko, etc.

Au XIVe siècle déjà la brique colorée et émaillée était d'un usage courant en Roumanie et sa fabrication à ce point excellente qu'elle constituait un article d'exportation; on l'employait dans les maisons et dans les églises, en carreaux pour les poêles, les lambris et les pavements, en vases de résonance dans les voûtes, en tuiles sur les toits. M. Istrati, qui l'a étudiée en expert et qui prépare une autre communication sur le matériel de construction en Roumanie depuis Trajan jusqu'à nos jours, s'est convaincu que cette brique émaillée donne le matériel le mieux adapté au climat extrême du pays, aujourd'hui comme au temps d'Etienne le Grand, et il conseille instamment d'y revenir. Je note que, dès 1896, dans une campagne menée à l'*Indépendance* contre la hideuse surcharge des moulures en ciment dont abusent les entrepreneurs de constructions bucarestois, M. Léo Bachelin préconisait ce même mode d'obtenir des façades ornemen-

tales, aussi résistantes que pittoresques ; il ne se doutait certainement pas renouer ainsi une tradition nationale. Remarquons cependant que ce produit est très mal imité aujourd'hui, autant par Ginori à Florence à qui l'on s'était adressé que par la fabrique de basalte de Bucarest ; les meilleures briques émaillées employées aux différentes restaurations des églises moldaves ont été fournies par la fabrique d'un simple artisan de province qui pratique les procédés traditionnels populaires, M. Vasiliu à Botosani ; le nom de « Strachina » (terrine) que porte encore un quartier de cette ville indique la persistance, dans la contrée, du travail de la céramique. — Un des ornements extérieurs les plus originaux de ces églises consiste en frises, courant tout autour de l'édifice, de disques-vases en poterie portant diverses figures en relief: une tête de bœuf, un aigle, un homme avec deux dauphins, un lion, un cerf, un griffon. Persuadé que ces figures ont une importance capitale et que, du temps d'Etienne le Grand, un simple ornement même n'était pas employé sans but déterminé et sans mûre réflexion, M. Istrati s'est efforcé d'en déchiffrer le sens. Mais pour les étudier, il a dû aller en déterrer des exemplaires jusque dans les dépotoirs de Iassy et dans les monceaux de débris abandonnés lors de la reconstruction de Hârlau ; les architectes avaient remplacé les pièces anciennes par des pièces moulées sans que le ministère de l'Instruction publique, ni la Commission des monuments historiques, ni l'Académie ne se soient souciés d'en conserver des échantillons dans aucun Musée ! Remontant à l'origine de ces figures, que l'on retrouve, le griffon et le cerf, sur des monnaies hongroises et jusque sur des documents daco-romains, le Dr Istrati reconnaît dans ces disques les blasons des contrées réunies sous le sceptre d'Etienne à la suite de ses victoires et de ses traités. Quand il s'est informé de la disposition initiale de ces disques à Saint Nicolas de Jassy auprès de M. Leconte du Nouy, ce restaurateur extraordinaire, qui rase les églises pour les rebâtir, n'a plus pu donner aucune indication précise ? « Quoiqu'à regret, je dois constater, s'écrie M. Istrati, que, lorsque nous entreprenons des restaurations de cette nature, et qu'il s'agit de pareils documents de notre histoire, vrais parchemins en céramique, il est curieux de voir avec quel étrange sérieux sont faits les relevés qui seuls permettraient de rétablir les détails identiques ! » C'est ainsi que M. Leconte du Nouy n'a pas même utilisé la tête de bœuf, qui est pourtant le blason de la Moldavie...

M. Vladimir Mironesco, architecte et peintre à Jassy, continue le Dr Istrati, m'apprend que, dans les déblais de la soi-disant « restauration » de Saint-Nicolas de Jassy, il a trouvé une terre cuite émaillée, carrée, qui d'après lui se trouvait dans les niches de l'église. Elle représente un cavalier moldave, tenant une masse d'armes dans la main gauche et les rênes dans la droite; la selle paraît en bois. Il n'y a plus trace de ce motif. Ce qui

se fait avec la prétendue restauration de nos monuments est positivement incroyable. Personne ne sait plus rien de tout cela : ni un croquis, ni une photographie de ces détails importants, pas même une note, encore moins une étude. La profanation de notre passé est absolument navrante, révoltante...

Surtout quand on la compare aux travaux de reconstitution faits en Bucovine par M. Carl A. Romstorfer, de l'Université de Czernowitz ; il est vrai que celui-ci a donné sur les monastères et les églises de toutes les contrées habitées par des Roumains, sur l'architecture moldo-byzantine, de magnifiques publications illustrées qui sont des œuvres de savant ; c'est lui aussi qui, avec une subvention annuelle de 600 francs, a trouvé moyen de fonder le Musée de Suceava et par des fouilles méthodiques d'y accumuler déjà des trésors.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES SCANDINAVES

Georg Brandes : *Souvenirs.*

Georg Brandes vient de publier un volume de **Souvenirs**. Je ne l'ai pas encore entre les mains, mais il a paru dans la revue de M. P. Munch, *Det ny Aarhundrede* (*le Nouveau Siècle*), au cours de l'année qui vient de finir, une suite de chapitres de la seconde partie de cet ouvrage, sous le titre : *Second grand séjour à l'étranger*. Cette partie, allant d'avril à septembre 1870, est particulièrement curieuse pour un lecteur français, en même temps qu'elle montre l'attitude du jeune Brandes devant le spectacle imprévu que lui offrait son voyage.

Il était déjà venu à Paris, il y comptait des amis nombreux ; nourri de lettres françaises, son éloignement de l'abstraction allemande, son goût de clarté verbale et d'intellectualisme réaliste l'attiraient naturellement vers la France, qu'il considérait dès lors comme une seconde patrie. Il emploie lui-même cette expression. Toutefois il ne semble pas qu'il ait ressenti très vivement les émotions d'alors. Sa curiosité toujours en éveil n'a pas été surexcitée à la nouvelle qu'il pourrait voir Paris dans un tel moment. Son programme comportant un voyage en Angleterre au commencement de juillet, il n'eut pas l'idée de rester, et partit pour voir Stuart Mill quelques jours avant la déclaration de guerre. Il revint d'ailleurs un mois plus tard, et resta dans Paris jusqu'au moment où tous les étrangers furent évacués, pour continuer l'exécution de son programme, en se rendant en Italie.

Cette sorte de froideur se remarque d'autant plus qu'en lisant les souvenirs de Brandes de cette époque, on se rappelle la singulière exaltation qui allait bientôt saisir Ibsen.

Il est vrai que la manière de M. Brandes est celle d'un conteur. Il

s'abstient de développer aucune considération générale. S'il fait quelque réflexion, c'est seulement à propos d'une chose vue, ou d'une anecdote. Ainsi la politique impériale est tracée en quelques lignes à propos d'une description de l'empereur, aperçu un jour au Louvre. Ailleurs il constate le mépris, général à Paris, du régime. Ces souvenirs ne retracent pas l'histoire et les impressions du voyageur en la voyant se dérouler. Ils décrivent seulement les faits extérieurs dont il fut témoin, et particulièrement les hommes avec lesquels il fut en relation. L'individu — malgré les études de philosophie abstraite auxquelles il se livrait encore à cette époque — était déjà l'objet de toute son attention curieuse.

Il fit à Paris la connaissance de Stuart Mill, qui vint le trouver de lui-même, et lui laissa une forte impression, parce qu'il « était d'un tout autre type que les Français, même ceux que j'estimais le plus ». Ceux-ci, comme Taine ou Renan, « n'étaient que des hommes d'esprit et de pensée, sans relations avec le côté réel de la vie. Ils n'étaient pas aptes à l'action personnelle, n'éprouvaient pas le besoin d'intervenir directement ». Tout autre était Stuart Mill. Homme de pensée plus que personne, mais non pur théoricien, « il voulait réformer directement ». Son œuvre était une offensive. Bref, « pour la première fois de ma vie apparut devant moi une figure qui personnifiait l'idéal que je m'étais formé du grand homme ». Et parmi les vertus du grand homme, il compte l'inflexibilité.

M. Brandes a toujours eu l'ambition d'exercer une influence, d'agir sur les hommes. Il a en même temps montré un grand scepticisme, presque du mépris, pour les partis politiques et les réformateurs sociaux. Le souvenir de Stuart Mill l'amène à cette déclaration personnelle :

> Autant j'avais peu de goût pour devenir un homme politique, ou généralement pour toute activité qui ne fût pas d'ordre intellectuel, autant j'avais été toujours éloigné de me considérer comme simplement un futur savant, un écrivain qui distrait, un historien littéraire, ou quelque chose de pareil. Je me sentais fait pour être un homme d'action. Mais les hommes d'action que j'avais rencontrés jusqu'alors m'avaient rebuté par le vide de leurs idées... Avec Mill j'avais enfin à connaître l'homme dont la puissance d'action, d'agitation et d'exécution, étaient entièrement au service de pensées sociales nouvelles.

A ces dispositions, il convient d'ajouter le besoin d'étendre ses connaissances, de ne pas se spécialiser, surtout de ne pas se restreindre à une langue, à une nationalité. Il dit dans un autre passage :

> Lorsque d'autres autour de moi s'étaient absorbés dans un sujet, une langue, une époque, ils continuaient à y travailler indéfiniment, en faisaient leur spécialité. C'était là pour moi quelque chose d'affreux. Je savais bien

le français ; mais, par crainte de me trop absorber dans la littérature française, que je pouvais exposer le plus facilement, je travaillais constamment l'anglais et l'allemand, qui m'offraient plus de difficultés, mais m'empêchaient de me restreindre.

Stuart Mill fut ainsi pour lui — outre l'intérêt purement individuel de sa personnalité — une révélation de la psychologie anglaise. De même, la curiosité de Brandes, en cette année 1870, lui fait observer particulièrement les Américains qu'il rencontre, et l'épisode de sa rencontre avec une Américaine en Italie est le seul qui soit raconté assez longuement.

Depuis lors, Brandes a visité d'autres pays, a étudié d'autres littératures, est devenu le premier homme qui ait connu la littérature universelle de son époque. Célèbre partout, en Pologne et en Russie comme en Angleterre, traduit dans toutes les langues — sauf en français. En France, le pays qu'il connaît et qu'il aime le mieux, on le *sait* célèbre, mais on ignore ce qu'il a fait. Enfin, il a réalisé son ambition : agir, exercer une influence socialement utile sans faire de politique active. La littérature danoise et les mœurs danoises aussi, paraît-il, se sont grandement transformées, principalement sous son action. En Europe, il est une des rares voix que, dans la confusion de tous les bruits, on écoute — sans les suivre. Un homme isolé ne peut pas avoir une influence plus grande.

Sa curiosité et sa sympathie se sont naturellement tournées, cette année, vers la Russie, et dans la même revue, sous sa signature, on trouve *Une conversation de déjeuner*, qui eut lieu à Carlsbad, au mois d'août dernier, entre un sénateur français, facile à reconnaître, un prince russe, un savant russe, et un Danois. Les Russes y déclarent que l'esprit démocratique est une disposition naturelle, innée chez eux, et s'étonnent de trouver le Français peu démocrate, au contraire. Celui-ci répond :

Je passe pour l'être, et l'on peut bien dire que je le suis, car je suis du moins républicain de tout mon cœur. Mais si je suis démocrate, je le suis sans enthousiasme. Je ne crois pas au *Peuple*. Je crois certes encore moins aux classes dirigeantes. De divers maux affreux, tout bien pesé, la démocratie est le moins insupportable.

Et il expose que la démocratie est le gouvernement des arrivistes.

Les scepticismes très différents du Danois et du Français font contraste avec la confiance des deux Russes. Pourtant le savant, — un Ruthène — craint de voir les constitutionnalistes se rapprocher de la Russie officielle, et le prince, de voir la révolution sociale s'affirmer en même temps que la révolution politique.

P.-G. LA CHESNAIS.

LA CURIOSITÉ

Deuxième vente Cronier : tableaux divers, meubles de style, livres. — Collection Guilhou : objets de vitrine. — Vente de Mme D... : objets d'art, tableaux anciens, aquarelles.

Je ne m'attarderai pas à la **Deuxième vente Cronier**. Autant la première offrait d'intérêt, autant celle-ci peut être négligée. Elle n'était remarquable que par la quantité des objets. Fauteuils, chaises, tables, bahuts, consoles, écrans, ne se comptaient pas, non plus que les pendules et les lustres, et encore moins les douzaines d'assiettes, de fourchettes, de cuillers et de couteaux. On voit que M. Cronier recevait beaucoup de monde. Tous ces objets d'usage étaient d'ailleurs honnêtes : ils convenaient à une bonne maison bourgeoise où l'on a beaucoup d'aisance et un peu de goût. Par exemple les tableaux divers étaient de qualité fort inférieure. Quelques prix le prouveront avec éloquence : la *Chandelle éteinte*, petite toile de François Bonvin, 105 fr. ; un *Panier de chats*, par Eug. Lambert, 820 fr. ; les *Vieilles Maisons*, par Isabey, 400 fr. ; le *Pont des Soupirs*, par Ziem, 450 fr. ; la *Rade d'Alger*, par Vince, 65 fr. Remarquons en passant que de nombreuses toiles représentaient ce dernier artiste ; elles se vendirent entre 30 et 70 fr. Une assez jolie toile d'Harpignies fut achetée 6.000 fr. par M. Sortais. C'était d'ailleurs la perle du tas.

Quant à la bibliothèque de M. Cronier, on se doute qu'elle ne contenait rien qui puisse piquer notre curiosité. M. Cronier n'avait pas le temps de lire ni de se cultiver. Il ne visait qu'à remuer et à gagner de l'argent. Ce souci l'accaparait. S'il avait réuni des tableaux du dix-huitième siècle, de belles tapisseries, quelques ameublements luxueux, c'était pour céder à la mode, et aussi parce qu'il importe, quand on veut attirer l'argent à soi, de donner l'impression de la richesse et de la magnificence. Qu'aurait fait M. Cronier de ces livres que nous aimons autant pour le contenu que pour le contenant, autant pour les joies qu'ils apportent à notre esprit que pour les plaisirs qu'ils procurent à notre vue, à notre toucher, à notre odorat? Il fallait à cet homme d'affaires, à ce spéculateur qui fréquentait les salons et recevait les offres des antiquaires, — il lui fallait quelques ouvrages de littérature courante et des ouvrages sur les Beaux-Arts. Sa bibliothèque donnait l'hospitalité à Balzac, Victor Hugo, Dumas, Maupassant, Anatole France, mais surtout aux critiques d'art : Goncourt, Yriarte, Müntz, H. Havard, Lafenestre, Guiffrey, Molinier, Pierre de Nolhac, Gustave Geffroy, etc. Et encore, il y a lieu de présumer que M. Cronier ne prit jamais la peine de lire les textes et se contenta de regarder les images!

J'insisterai plus volontiers sur la vente de la **Collection Guilhou**, faite les 7, 8 et 9 décembre, par M. Paul Chevallier avec le

concours des experts Houzeau et Mannheim. Déjà, lors de la saison dernière, nous eûmes l'occasion d'assister à des ventes Guilhou. Ce collectionneur habite, paraît-il, dans les Pyrénées. De fortes et diverses raisons le pressent sans doute de disperser ce qu'il avait amassé. J'imagine, en tous cas, que ce n'est pas sans une véritable douleur de sa part. Rien, dans sa collection, n'est indifférent. Le moindre objet révèle que M. Guilhou fut un homme d'un goût parfaitement éclairé et un chercheur d'une patience admirable. Aucun n'est extraordinaire, tous sont charmants. Voici une bourse (n° 1), composée de deux plaques en émail peint de Limoges : regardez la de près et vous constaterez que chacun de ses détails est délicieux.

Vous n'aurez pas davantage de déception si vous examinez cette paire de ciseaux en or émaillé (n° 11), ou ces deux petits affiquets en bois sculpté (nos 38 et 39), ou encore ces trois gouaches dont deux attribuées à Charlier et l'autre de Mouchet. En vérité, les sujets sont un peu polissons; celui traité par Mouchet est même plus que polisson (il s'agit d'une jeune fille qui caresse son ou ses chats, et le spectateur peut mettre le singulier ou le pluriel suivant le degré de son innocence ou de sa malice), mais comme ces œuvres sont agréables ! Je ne m'étonne pas que M. Stettiner ait payé 4.250 fr. la petite gouache de Mouchet et M. Seligmann, 1.500 et 1.700 fr., celles de Charlier.

M. Guilhou affectionnait les boîtes. On en compte dans sa collection un nombre respectable. Ce sont aujourd'hui des bibelots de plus en plus recherchés et à juste titre : ils tiennent peu de place et leur vue peut procurer d'infinies jouissances aux yeux exercés. D'abord ces boîtes sont généralement en matière précieuse, mais surtout elles sont travaillées ou ornées avec un art raffiné. En voici une (n° 142 du catalogue) en or, partiellement émaillé, avec incrustations de malachite. Vous me direz que, jusqu'ici, cette boîte n'offre rien de bien remarquable. Oui, mais j'ajoute que si M. Seligmann l'acheta 18.500 fr., c'est à cause des médaillons à sujets allégoriques qui la décorent et qui sont ravissants. Quel dommage de ne pouvoir s'arrêter devant les autres boîtes, devant les drageoirs, les nécessaires, les étuis, devant les objets divers où je distingue de belles pyxides du XIIIe siècle, avec émaux de Limoges et des gémellions de la même époque ! Mais il faudrait plusieurs journées pour jouir du musée que représente une collection comme celle de M. Guilhou, Or, à l'Hôtel Drouot, on ne voit jamais bien clair et, en cette saison. il fait nuit à partir de trois heures !

Je voudrais dire aussi quelques mots de la **Collection de Mme D...**

Le commissaire-priseur, M. Chevallier, par une économie peut-être mal comprise, n'a pas fait autour de cette vente tout le bruit qu'elle méritait. Les porcelaines de Chine offraient un bel ensemble et la pei-

ture ancienne comprenait des noms célèbres et nombreux. M. Sedelmeyer paya 21.000 fr., sur une demande de 15.000, le *Vieillard*, de David Téniers, et M. Preyer 13.600 fr. le *Savetier*. C'est M. Kleinberger qui acheta pour 14.500 fr. les *Deux Chênes* de Ruysdael. Le *Cabaret*, d'Adrien Van Ostade, monta à 8.000 fr. et échut à M. Preyer.

En janvier, on le sait, peu de ventes sont à retenir, mais on nous fait espérer des choses intéressantes pour février ou mars.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Bibliographie

Fréderic Lachèvre : *Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700*. T. IV et dernier. H. Leclerc 10 »

Ethnographie

H. d'Arbois de Jubainville : *Les Druides et les Dieux celtiques à forme d'animaux* ; Champion, 4 »

Histoire

Bigot de Monville : *Recueil des présidents, conseillers et autres officiers de l'Echiquier et du Parlement de Normandie, 1499-1550*. Picard 12 »

G. Colin : *Rome et la Grèce de 200 à 146 av. J.-C.* ; Fontemoing 16 »

A. Lasserre : *La Participation collective des femmes à la Révolution française* ; Alcan 5 »

E. Pilastre : *Abrégé du Journal du marquis de Dangeau, disposé dans un ordre nouveau, suivant la nature des matières* ; Firmin Didot » »

Littérature

Léon Blum : *Au Théâtre* ; Ollendorff 3 50

Jean de Bonnefon : *Le Cantique des cantiques qui est sur Salomon*, traduit littéralement et remis à la scène ; Lib. universelle 3 50

Edmond Dreyfus-Brisac : *Tartuffe annoté ou la Muse de Molière* ; Paris, chez l'auteur, 6, rue de Tocqueville » »

Jean Hervez : *Les Sociétés d'amour au XVIIIe siècle* ; Daragon 15 »

Paul Marabail : *De l'influence de l'esprit militaire sur l'œuvre d'Alfred de Vigny* ; Croville-Morant » »

Louis Roche : *Les grands récits de l'épopée française* ; Plon » »

Philosophie

Charles Renouvier : *Critique de la Doctrine de Kant* ; Alcan 7 50

N. Vaschide : *Index philosophique* ; Chevalier et Rivière 10 »

Poésie

Maurice Allou : *L'amour du Théâtre* ; Plon » »

Albert Birot : *De la Mort à la Vie* ; Messein 1 »

Paul Desbruyères : *Les Sépulcrales* ; Messein 3 50

Amédée Prouvost : *Sonates au clair de lune* ; Calmann Lévy 3 50

Publications d'art

A. Christian : *Etudes sur le Paris d'autrefois*. T. III, *écrivains, imprimerie* ; G. Roustan et H. Champion 4 »

L. Decout : *L'Histoire de l'art apprise par des promenades dans Paris* ; Imprim. réunies du Centre » »

B.-E. Kalas : *De la Tamise à la Sprée*, notes d'art ; Reims, Michaud 4 »

André Michel : *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours. Tome I, seconde partie : Des débuts de l'art chrétien à la fin de la période romane* ; Colin 15 »

Ch. Moreau-Vautier : *Gérôme peintre et sculpteur, l'homme et l'artiste ;* Hachette 3 50
Ch. Moreau-Vauthier : *L'Homme et son image ;* Hachette » »
Gabriel Mourey : *Gainsborough ;* Laurens 2 50
Georges Riat : *Ruysdael ;* Laurens 2 50
Shervin Mc Ral : *La Statue de Georges Washington par Houdon,* trad. par Félix Regamey ; Bernard » »
Les Caricatures de Puvis de Chavannes, précédées d'une étude par Mlle Adam ; Delagrave 10 »

Questions coloniales

J. Machat : *Documents sur les établissements français de l'Afrique occidentale au XVIIIe siècle ;* Challamel 3 »
Mission scientifique du Bourg de Bozas. De la mer Rouge à l'Atlantique, à travers l'Afrique tropicale (octobre 1900-mai 1903). Préface de M. R. de Saint-Arroman ; Rudeval » »

Questions religieuses

Frank Abauzit : *L'Expérience religieuse ;* Alcan 10 »
Abbé P. Caron : *Les Principes de l'action catholique ;* Bloud 3 50
G. Colin : *Le Culte d'Apollon Pythien à Athènes ;* Fontemoing 10 »
Abbé E. Lefranc : *Les Conflits de la Science et de la Bible ;* Nourry 3 50
Abbé L. Launay : *Histoire de l'Eglise gauloise, depuis les origines jusqu'à la conquête franque ;* A. Picard, 2 vol. 8 »
Abbé Loisy : *Morceaux d'exégèse ;* Picard 5 »
Abbé Pierre Vignot : *La Règle des mœurs ;* Lecoffre 3 50

Roman

L. Bergerot : *Lucie ;* Sansot 1 »
Marie Corelli : *Le Silence du Mahatjah, et autres nouvelles ;* trad. de l'anglais par John Ramel, Genève, Kundig 3 50
André Delcamp : *Ménages panachés ;* Albin Michel 0 95
Philéas Lebesgue : *Le Roman de Ganelon ;* Sansot 3 50
Claude Tillier : *Mon oncle Benjamin ;* préface de Lucien Descaves ; Bertout 3 50

Sciences

G. Milhaud : *Etudes sur la Pensée scientifique chez les Grecs et chez les modernes ;* Soc. française d'imprim. 3 50
J.-P. Müller : *Mon Système, 15 minutes de travail par jour pour la santé* trad. par E. Philipot ; Gamber » »
D. Negeli Akerblon : *Quelques résultats de l'examen des preuves historiques employées par les auteurs traitant de l'hérédité ;* Genève, Kundig » »

Sociologie

Henry Clément : *La Réforme électorale ;* Lecoffre 3 50
Raymond Poincaré : *Idées contemporaines :* Fasquelle 3 50
E. Vandervelde : *Essais socialistes ;* Alcan 6 »

Voyages

H. Duveyrier : *Journal de route au Sahara algérien et tunisien ;* Challamel 7 »
Gaston Migeon : *Le Caire ;* Laurens 3 50

ÉCHOS

L'interviewé et les intervieweurs. — Le troisième centenaire de Rembrandt. — Un aveu. — Une exposition Jean Hus. — M. d'Annunzio librettiste. — *Les Morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs.* — Le centenaire d'un royaume. — Les Romains et les concerts modernes. — La Galerie royale de Schleissheim. — Un document. — *Redde Cæsari...* (suite). — Le Sottisier universel.

L'interviewé et les intervieweurs. — M. Camille Mauclair nous adresse la lettre suivante :

Saint-Leu-Taverny, 7 décembre 1905.

Mon cher Vallette,

Voulez-vous accueillir la petite rectification suivante ?

Dans l'interwiew que MM. Le Cardonnel et Vellay ont reproduite dans leur récent volume : *La Littérature contemporaine,* on lit cette phrase : « Par contre, je trouve la poésie de Gregh détestable ».

N'ayant jamais rien pensé de tel, je n'ai pu le dire. Je ne doute pas qu'il y ait là une simple méprise, et il serait bien difficile qu'il ne s'en produisît pas en un si nombreux ensemble de consultations. Cela me semble inévitable et naturel, ainsi que je l'ai écrit aux auteurs. Mais comme j'ai avec Fernand Gregh les plus cordiaux rapports, et une grande sympathie pour ses poèmes, qui n'ont aucun besoin de l'humanisme pour être souvent fort beaux, il est bien naturel aussi que je désavoue avec empressement l'idée et la phrase en litige Je compte sur la publicité du *Mercure* pour dissiper, dans la mesure du possible, le malentendu créé dans le volume à l'égard de mon opinion sur un ami et un écrivain de talent.

Je vous serre la main,

CAMILLE MAUCLAIR.

MM. Georges Le Cardonnel et Charles Vellay, après avoir pris connaissance de la protestation de M. Mauclair, nous prient d'insérer ce qui suit :

Cher Monsieur Vallette,

Bien que M. Camille Mauclair ne doute pas de notre bonne foi, sa protestation nécessite de notre part quelques mots d'explications. Il nous paraît nécessaire que l'on sache comment nous avons procédé au cours de cette enquête afin d'observer la plus grande impartialité. C'est ainsi que nous prenions la précaution, chaque fois qu'il nous était possible d'assister tous les deux à une conversation, de noter indépendamment l'un [illegible] autre les propos que nous entendions. Nous confrontions ensuite nos notes, et de la critique des deux textes, l'un par l'autre, sortait le texte définitif de l'interview. Or, sur les notes prises par l'un de nous, au cours de notre entretien avec M Camille Mauclair, il y a ces mots : *Gregh insupportable.* Quand nous avons lu : *Gregh insupportable,* nous avons pensé qu'il ne pouvait s'agir, évidemment, de la personne de M. Fernand Gregh. M. Gregh est un homme si charmant ! Et d'autre part, sur les notes prises par l'autre, il y a : *la poésie de Gregh est détestable.* Il n'y avait pas d'erreur possible: il s'agissait bien de la poésie de M. Fernand Gregh. En vérité, nous aurions dû faire dire à M. Camille Mauclair : « La poésie de Gregh est insupportable, détestable. » Nous avons manqué d'exactitude. Mais ceci dit, nous reconnaissons que M. Camille Mauclair doit savoir mieux que personne ce qu'il a toujours pensé et dit de la poésie de M. Fernand Gregh, et il vient d'écrire qu'il n'en a jamais pensé et dit que du bien. Nous regrettons de ne pas l'avoir mieux compris ou deviné. En cette circonstance, nous avons manqué de sagacité ; s'il est fait un nouveau tirage de la *Littérature contemporaine,* nous publierons la lettre de M. Camille Mauclair, et ainsi nos contemporains sauront tout ce que pense M. Camille Mauclair de la poésie de M. Fernand Gregh.

Nous vous prions d'agréer, etc.

GEORGES LE CARDONNEL,
CHARLE VELLAY.

§

Le troisième centenaire de Rembrandt. — Il y aura trois cents ans le 15 juillet prochain que Rembrandt est né à Leyde. Un comité s'est formé pour célébrer dignement à Leyde et à Amsterdam cette date glorieuse. Les fêtes, qui auront lieu les 14, 15 et 16 juillet, et qui comprendront à Amsterdam une soirée artistique au théâtre et l'illumination du Rijksmuseum, seront accompagnées de manifestations plus durables. Le comité, qui déjà aidait récemment la ville d'Amsterdam à acquérir, au prix de 45.000 florins, la maison de la Jodenbreestraat que Rembrandt avait achetée en 1639 et qu'il habita jusqu'en 1656, année où, ayant été mis en fail-

lite, il dut la vendre, fera poser une plaque commémorative sur la dernière demeure du maître, au Rozengracht, où il mourut dans la misère et l'abandon, et restaurer sa sépulture dans la Westerkerk. En outre, il se propose de publier, par la plume d'un des meilleurs critiques hollandais, le peintre Jean Veth, une monographie illustrée, éditée avec luxe, qui résumera tous les travaux publiés jusqu'ici sur Rembrandt. En même temps paraîtra le premier fascicule d'une « Bible en images » où, par les soins de M. Hofstede de Groot, seront réunies toutes les compositions — peintures, dessins, eaux-fortes — inspirées à Rembrandt par les Livres saints. Enfin, on inaugurera au Rijksmuseum une annexe construite spécialement pour abriter dans deux salles, avec l'éclairage qui leur convient, les deux chefs-d'œuvre que sont la *Ronde de nuit* et les *Syndics*, et une médaille sera frappée pour commémorer cette cérémonie.

§

Un aveu. — Le professeur Edouard Engel de Berlin ne passe pas précisément pour être un ami de la France, bien qu'il s'occupe depuis de longues années à critiquer dans les feuilles publiques les nouveautés de notre littérature. Il faut donc s'arrêter avec d'autant plus d'attention à un jugement qu'il vient de publier dans l'Annuaire pour 1906, édité par la revue *Der Türmer :*

... Je recommande toujours les ouvrages écrits en français... Au risque de passer pour un fort mauvais patriote, j'avoue publiquement que, de deux livres consacrés au même sujet, l'un en français et l'autre en allemand, je choisis toujours celui qui est écrit en français. Je m'y instruis tout autant ou tout aussi peu que dans l'ouvrage similaire allemand, mais j'ai, en même temps, la jouissance d'art que me procure une prose excellente et j'évite ainsi de m'irriter contre les défectuosités de la langue, qui, dans la plupart des cas, excluent de la littérature les ouvrages scientifiques écrits par des savants allemands. Dans tous les ouvrages consacrés à la littérature française setrouvent mentionnés, par douzaines, parmi les chefs-d'œuvre, des écrits scientifiques... Dans les histoires de la littérature allemande on ne signale les ouvrages de science que par bienséance patriotique et pour conserver un caractère intégral

§

Une Exposition Jean Huss aura lieu l'été prochain à Tabor, sous es auspices du conseil municipal. Elle se composera des reliques du Réformateur, de ses manuscrits et des diverses éditions de ses œuvres, — de ce qui a rapport à son culte, messes et chants composés en son honneur, photographies des monuments, — de la littérature hussite, originaux et traductions, — des documents historiques, archéologiques et numismatiques, — des projets du monument Huss à Tabor et de tout l'art inspiré par Jean Huss, — enfin du résultat des fouilles entreprises à Hradek-Kozi et à Sezimore Usti, les points de Tabor les plus importants dans l'histoire des Taborites.

§

M. d'Annunzio librettiste. — M. d'Annunzio cumule : après avoir été poète, romancier, orateur, député, excellent sportsman, auteur dramatique et tragique, il devient librettiste. De son indomptable énergie il faut tout attendre. L'Esthète aristocratique et dédaigneux se fait de plus en plus

populaire. Il a cuisiné *la Fille de Jorio* pour un opéra dont la musique vient d'être composée par le maëstro Franchetti, et qui sera joué prochainement à Milan. Les journaux annoncent que de nombreux chœurs et couplets furent ajoutés pour les besoins du chant. De plus, M. Gabriel d'Annunzio a promis au maëstro Franchetti un véritable libretto qui sera écrit à son intention sur les amours de Hugues et Parisine.

§

Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs. — Sous ce titre, M. Arthur Symons adresse au directeur de la *Saturday Review* la lettre suivante :

Monsieur, une enveloppe adressée : Charles Baudelaire, Esq., aux bons soins d'Elkin Mathews, Esq , Vigo Street, W., me parvient réadressée à mon nom ; et n'étant pas en position de communiquer avec le gentleman en question, et ayant récemment traduit quelques-uns de ses *Poèmes en Prose*, pour la « Vigo Cabinet Series » de l'éditeur Elkin Mathews, je me suis risqué à ouvrir l'enveloppe. A l'intérieur j'ai trouvé une formule de souscription à une agence de coupures de presse, avec la note suivante adressée à Charles Baudelaire, Esq. : « Cher Monsieur, nous prenons la liberté de vous demander si nous pouvons vous fournir, aux prix indiqués dans la formule ci-jointe, toutes les notices vous concernant et paraissant dans la presse. En attendant l'avantage d'une réponse, etc. » N'étant pas, comme je l'ai dit, en position de communiquer avec M. Baudelaire, je désire donner au louable effort de l'agence toute la publicité possible, afin de lui faciliter le moyen de parvenir jusqu'au destinataire.

Je suis, Monsieur, votre obéissant serviteur,

ARTHUR SYMONS.

§

Le Centenaire d'un royaume. — Cette année la Bavière célèbrera le premier centenaire de son érection en royaume. On n'y parlera sans doute pas trop de Napoléon. Mais ce qui peut nous réjouir davantage, c'est la façon dont on entend célébrer ce jubilé. Le mot d'ordre est de rappeler que les rois de Bavière ont été les premiers Mécènes du XIXe siècle et qu'ils n'ont eu de cesse avant d'avoir fait de Munich, « la ville de la peste », une des plus saines capitales d'Europe et l'une des premières villes d'art du monde. Il suffit de rappeler trois ordres de faits pour établir les états de service de la maison Wittelsbach envers l'art moderne : Kaulbach et Cornelius — l'école de Bœcklin — Richard Wagner.

§

Les Romains et les Concerts modernes. — Le *Corea*, le vieux monument sépulcral, dans les siècles cent fois transformé, subit un dernier avatar. L'Hôtel de ville de la capitale italienne va faire de l'immense tombeau une merveilleuse salle de concerts populaires. Il deviendra ainsi l' « Auditorium » des Romains modernes qui commencent à désirer entendre de la musique. Dans quelques milieux d'artistes on fait des vœux pour que les Léoncavallo, Puccini et autres soient chassés de ce nouveau et solennel temple de l'Harmonie.

§

La galerie royale de Schleissheim, près de Munich, vient de s'enrichir d'une collection d'œuvres étranges dont l'importance dans l'histoire

de l'art allemand au XIXe siècle paraît devoir augmenter de jour en jour. La veuve et les enfants du baron Karl de Pidoll et Quintenbach ont fait cadeau à cette galerie de tout ce dont ils pouvaient disposer de l'œuvre du défunt, à condition que ces tableaux soient réunis à ceux de Hans de Marées, qui avait été en Italie l'ami et l'initiateur de Pidoll. C'est aujourd'hui chose faite. Les deux œuvres se complètent à merveille, l'une réalisant en partie ce que l'autre laissait en suspens. Elles restent cependant interrompues par la même fièvre, la même maladie,et présentent à l'étude un cas de pathologie artistique d'un passionnant intérêt. Le baron de Pidoll mit fin à ses jours à Rome en 1901.

§

Un document extrait de *l'Echo de Chine* du 1er novembre :

Les Japonais perçoivent, depuis le 8 octobre, les impôts suivants à Nieoutchoang :

1. — Sur chaque prostituée, 5 piastres.
2. — Sur chaque cochon, 2 piastres.

§

Redde Cæsari... (*suite*).

Hôtel de Thermes, Dax, 22 décembre 1905.

Monsieur.

Depuis quelque temps, vos correspondants qui cherchent à trouver l'origine exacte du mot « bitter » émettent en passant des idées singulières sur la signification actuelle de ce mot en anglais. Le premier Anglais venu serait cependant capable de résoudre ce problème peu difficile, si on s'adressait à lui.

Voulez-vous me permettre de jouer le rôle du premier Anglais venu ?

« Bitter », adjectif anglais, ne paraît pas être en question. Il ne s'agit que du substantif.

« Bitter », substantif, n'a jamais, au singulier, d'autre signification que celle de bière légère ou ale.

Au pluriel, « Bitters », substantif, n'a jamais d'autre signification que celle de l'apéritif, tel que l'Angostura, dont on verse parfois, selon l'habitude anglaise, quelques gouttes dans un verre de vin de Xérès, qu'on prend avant les repas.

A moins d'être victime d'une coquille fâcheuse, Monsieur H. Messet, dans sa lettre que vous avez publiée dans votre dernier numero, donne des exemples de l'usage de ce mot, qui sont malheureusement tout à fait contraires à la vérité La phrase, « a glass of bitters », qu'il cite à titre de preuve de sa théorie, est une phrase impossible, qui ne saurait se dire, tandis que « a glass of bitter » s'entend à chaque minute dans tous les bars populaires en Angleterre. Avant l'heure des repas on entend également demander des « sherry and bitters ». Il reste à dire que « bitter », au singulier, synonyme de « ale », est d'usage tout à fait populaire ; c'est un mot qui n'a pas cours dans le monde.

Veuillez agréer, etc.

H. E. B. BOULTON.

§

Le Sottisier universel.

M. Jules Renard aussi, l'auteur charmant de *Poil de Carotte* et de l'*Histoire naturelle.* — RICHARD VALMOND, *Madame et Monsieur*, 17 décembre.

M. Marcel Bastilliat *(sic)*, romancier, auteur de la *Beauté* et de cette *Cité des Eaux* où chante la monotone poésie de Versailles. — RICHARD VALMOND, *Madame et Monsieur*, 17 décembre.

M. Gustave Kahn, critique littéraire, romancier et, je crois, poète aussi. — RICHARD VALMOND, *Madame et Monsieur*, 17 décembre.

On ignore trop que quelques privilégiés armés de statuts qu'ils ont fait signer, soit par force, soit par ruse, en abusant de la candeur des nouveaux venus, forment la haie pour arrêter les malheureux tombés dans l'embûche et, brandissant un papier qui contient des chausse-trapes de procédure monstrueuses, sourient avec mépris, du haut de l'assiette au beurre bien gardée. — *Le Matin*, 4 novembre.

Par l'étude du sol et des armes éparses autour des ossements, les archéologues ont pu déterminer que le squelette est celui d'un des combattants de la bataille de l'enlèvement des Sabines, lors de la fondation de Rome. — *Le Temps*, 1er novembre.

Vous rappelez-vous, dans la *Marche à l'Etoile*, au Chat-Noir, une image de Caran d'Ache, qui montrait Napoléon veillant au bivouac? — *L'Eclair*, 14 décembre.

Kiki-la-Doucette. — Certes Willy est un littérateur distingué dont on ne saurait que goûter les œuvres; mais je crois que pour écrire dans son genre il faut être lui. Aussi je vous rappellerai seulement ce que Boileau disait avec tant d'à propos : « Ne forçons point notre talent. » — *La Plume Indépendante*, p. 84.

De son mariage avec Mlle Z., le général X. avait eu un fils, le baron Maurice de X., qui habite la République Argentine, où il fait de l'élevage et qui vient lui-même d'avoir un fils cette semaine. — *Journal des Débats*, 22 décembre.

Il se paya des dîners de quatre et cinq francs, se monta de lingerie correcte, eut trois pantalons, trois paires de bottines, une montre en or, une canne à bec d'argent, presque un monocle. — Jules de gastyne : *Le Journal*, 18 décembre.

Le capitaine Gregory laisse neuf enfants vivants. Il en avait eu seize. Ce colosse était l'un des plus prudents de la ligne Southampton-Saint-Malo. — *Le Journal*, 22 décembre.

Rome, 23 octobre. — On confirme la nouvelle d'une visite probable du tzar au roi d'Italie. Le tzar viendrait par mer de Cività-Vecchia à Rome. — *L'Eclair*, 22 octobre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

L'IDÉE CELTIQUE

DANS L'ŒUVRE DE FIONA MACLEOD

—

On connaît maintenant le secret de la double vie littéraire de l'écrivain anglais William Sharp, qui vient de mourir en Sicile à l'âge de quarante-neuf ans, et qui, dès 1894, inventa la personnalité mystérieuse de Fiona Macleod, pseudonyme dont il signa une série d'œuvres, dont les principales sont les suivantes : *Pharais* (1894); *The Mountain Lovers* et *The Sin Eater* (1895); *The Washer of the Ford, Green Fire* et *From the Hills of Dream*, poèmes (1896); *The Laughter of Peterkin* (1897); *The Dominion of Dreams* (1899); *The Divine Adventure*, *Iona*, *By Sundown Shores* (1900); *The Immortal Hour* (1901); *Drostan and Iseult* (1902); *The Winged Destiny* (1904). Il faut ajouter à cette liste un volume de contes choisis paru en 1902 dans la collection Tauchnitz, sous le titre *Wind and Wave*, enfin divers contes publiés dans les revues anglaises et américaines.

William Sharp publia sous son propre nom six ou sept romans, des biographies de Rossetti, de Shelley, de Heine, de Sainte-Beuve, de Philip Bourke Marston, enfin plusieurs volumes de vers, parmi lesquels il faut citer *Earth's Voices*, *Sospiri di Roma* et *Sospiri d'Italia*, où il usa du vers libre tel qu'il est compris par les récents poètes français. Mais, aventure piquante, tandis que Fiona Macleod atteignait rapidement à une célébrité universelle, William Sharp, son créateur, resta, sinon inconnu, du moins méconnu du public anglais. Il faut

dire que William Sharp eut l'amusante habileté de faire courir le bruit que Fiona Macleod était une jeune femme d'une merveilleuse beauté, éludant pour des motifs mystérieux la poursuite de la gloire et de l'amour. Aussi maint jeune poète s'éprit-t-il de l'irréelle image de Fiona Macleod. Quelques critiques sagaces finirent cependant par soupçonner une supercherie et l'on prêta tour à tour la signature de Fiona Macleod à W.-B. Yeats, à George Meredith, à George Moore, et plus heureusement à William Sharp lui-même.

Il nous reste à dire que Fiona Macleod prit une part active à la renaissance celtique qu'ont provoquée le poète irlandais W.-B. Yeats, le romancier connu George Moore, M. Martyn, le docteur Hyde, Mme Maud Gonne, etc., collaborateurs à l'*Irish Literary Review* et dramaturges de l'*Irish Literary Theatre*. Quant à la vie de William Sharp, elle fut celle d'un laborieux homme de lettres et ne présente aucune particularité marquante. Il fut lié d'amitié dans sa jeunesse avec la plupart des poètes, ses aînés, qui succédèrent à l'école préraphaélite, surtout avec Philip Bourke Marston, James Thompson et Arthur O'Shaughnessy. Il connaissait à fond les littératures de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, où il ne cessait de voyager. C'était un charmant causeur, de commerce facile et franc, effrayant un peu par son exubérance celtique les littérateurs mondains de Londres.

On nous permettra dans l'étude qui suit de feindre de croire à la personnalité réelle de Fiona Macleod, puisque celle-ci a prévalu dans l'opinion sur celle de William Sharp. Et d'ailleurs n'est-il pas loisible de considérer à part les deux œuvres, puisque sous son pseudonyme féminin l'auteur s'est abandonné à toute sa passion lyrique, réservant à sa signature authentique des études critiques, quelques romans écrits pour le public et ses vers les plus sages?

§

L'idée sexuelle est au fond de toutes les vues de Fiona Macleod sur la vie. La grande loi de la nature n'est pas la lutte, mais la charité, l'altruisme et non l'égoïsme. Il n'y a pas deux ordres dans la création, le cosmique et le moral. Il n'y en a qu'un seul; plus la morale de l'homme se conformera à celle de la nature et s'en inspirera, plus elle sera vraie; plus l'homme

atteindra alors son vrai but ; en un mot, plus il sera homme. Il faut accepter l'évolution. L'idée du développement est l'idée centrale, fondamentale, chez Fiona Macleod, qui considère tout au point de vue de l'évolution. La moralité résulte d'un développement plein et parfait. L'immoralité est un développement détourné, arrêté. Le but de l'homme est le plein développement de toutes les fonctions, de toutes les capacités de l'âme et du corps. Et le but de la société n'est autre que de faciliter ce développement à tous ses membres. La vie est bonne au fond, et Fiona Macleod n'est rien moins que pessimiste.

On voit déjà qu'il y a un rapport intime entre la poésie et l'œuvre sociologique de l'école celtique, qui a pour centre et atelier l'*Outlook Tower* d'Edimbourg, et dont le chef le plus connu, Patrick Geddes, est un célèbre collaborateur de l'*Evolution du Sexe*. On remarque, en effet, que quelques-uns des premiers volumes de Fiona Macleod portent l'imprimatur de la maison Patrick Geddes and Colleagues, au Lawnmarket d'Edimbourg.

L'œuvre de cette poétesse est celle d'une fervente de la nature ; il faut l'envisager à ce point de vue pour la comprendre. Rappelons-nous que dans l'île d'Iona les adorateurs du soleil se prosternèrent devant le lever de Dieu avant l'arrivée de Colomba, celui qui répandit le christianisme à travers l'Ecosse, jusqu'à Inchcolm, dans l'île de Colomba, et à Kirkcaldy, église des serviteurs de Dieu. Plus au nord, en South Uist, dit Fiona Macleod, « un de mes parents a vu il y a moins de 25 ans (aujourd'hui 30 ans), un vieux Gael égorger un agneau, furtivement et en secret, au sommet d'un tertre couvert d'herbe ; ce qui a bien pu être le dernier sacrifice au soleil en Ecosse. » Une montagne écossaise, Ben Ledi, ou colline de Dieu, était le grand autel du soleil, vers lequel regardaient les prêtres sacrifiant au symbole divin dans les milliers de cercles de pierre dont le pays est parsemé des Hébrides à Aberdeen, derniers restes d'un culte oublié. Et le vieux nom même d'Aberdeen, par exemple, Aulson o'Aberdeen, ou mieux encore Altein e Aberdeen, ne signifie pas le moins du monde vieille ville d'Aberdeen, comme le croient trop ses habitants, mais Pierre de Feu à l'embouchure de la rivière noire. C'est un reste du culte rendu au soleil. On montre encore cette pierre,

aux côtés de laquelle il y avait autrefois deux cercles de monolithes, détruits en 1830. Ces anciens Gaels étaient des païens adorateurs de la nature. « Comme tous les peuples primitifs, dit le poète Yeats, ils avaient pour rite suprême une danse tumultueuse au fond des bois ou parmi les montagnes, célébrant ainsi l'abondance de la nature. Une extase surnaturelle planait sur les danseurs exaltant leur âme. Ils croyaient être des dieux ou des bêtes divines. » Et enfin, de toutes les races septentrionales en Europe, la race celtique est celle qui a le plus conservé les façons de penser et de sentir du chasseur et du pêcheur primitifs.

Se rapprochant ainsi plus que les autres races des sources de la vie, elle est plus à même, dans la science ou la poésie, de ramener le monde civilisé à la nature presque oubliée. Le Celte est le type essentiel du génie, car en lui vit encore l'esprit divin de l'excès dans toute sa vigueur. D'après Fiona Macleod, « si le rêve celtique est destiné à n'être qu'un souvenir effacé, il y aura moins de joie dans tous les printemps à venir, moins d'espérance dans tous les sombres automnes et une froideur plus mortelle dans tous les hivers que le Pôle couve encore. Car la joie celtique dans la vie de la nature, la vision celtique, sont quelque chose à part. C'est une passion, un transport visionnaire. »

Il ne faut pas oublier, néanmoins, que l'esprit celtique est profondément pénétré de l'influence scandinave d'une part, et que de l'autre il a beaucoup influé sur le génie français. La race celtique a reçu le christianisme sans perdre son paganisme naturiste. Pour elle la nature n'est pas en lutte avec le Bien. L'ordre cosmique est l'ordre moral. La chrétienté celtique gardait beaucoup de cet esprit de druidisme dont elle n'était que la consommation. Colomba, dont les missionnaires parcoururent l'Europe jusqu'en Bavière, devait autant qu'il donnait à ce roi des Pictes Ardan, dont l'histoire est racontée dans les *Trois Merveilles de Hy*. C'est donc tout naturellement de l'Ecosse gaëlique ainsi que de la race slave, autre grand peuple primitif, qu'est venue la théorie actuelle de la science biologique, qui concilie l'ordre cosmique et l'ordre moral, nouvelle théorie de Kessler, Geddes et Kropotkine, sans en citer de moins importants, sur l'évolution des animaux et de la société humaine.

Il y a toujours dans une vie deux tendances, dont l'une à l'altruisme, la tendance sociale, et l'autre à l'égoïsme, la tendance individuelle ; et l'histoire du monde n'est que le résultat de la lutte de ces deux principes. Nos idées religieuses, en tant qu'individuelles, notre conception d'une âme indépendante d'autres âmes et cherchant son propre salut, relèvent de l'égoïsme ; c'est à l'égoïsme, en un mot, que remontent nos idées dites spirituelles — je ne dis pas morales. Nos idées sociales, nos espérances pour l'humanité, appartiennent à notre nature altruiste.

L'ascétisme ressortit à l'égoïsme, les passions charnelles ressortissent à l'altruisme. Il peut y avoir excès des deux côtés. Le problème de l'organisation sociale est d'équilibrer ces deux tendances, de façon que chacune d'elles, sans préjudice pour l'autre, atteigne son plein et libre développement. Et ce problème ne sera jamais résolu que par des hommes accoutumés aux idées vraiment évolutionnistes, sachant et osant appliquer ces idées à l'évolution de la société humaine et pré-humaine. Aucun état centralisé n'en trouvera jamais la solution.

Dans le domaine spirituel, un excès d'égoïsme signifie trop de souci de son propre salut, un ascétisme farouche et cruel et le mépris de la chair. Un excès d'altruisme signifie, au contraire, un trop grand penchant au matérialisme et à l'incarnation des idées spirituelles. Le caractère septentrional penche d'un côté, le caractère méridional de l'autre.

Au nord, les hommes adorent un Dieu froid en des cultes spiritualistes ; au midi, c'est un Dieu presque mortel adoré dans des cultes presque charnels. Les uns aiment la femme d'un amour immatériel ; les autres aiment Dieu d'un amour charnel. Les uns sont individualistes et s'attendent au ciel après la mort ; les autres sont communistes et ne cherchent guère de bonheur en dehors de la terre. Or, le caractère celtique, exprimé dans sa poésie, nous offre, pourrais-je dire, le juste milieu, où l'altruisme et l'égoïsme ne font qu'un, où l'âme et la chair ne sont pas deux termes opposés, mais se concilient. Le plein développement de l'homme est empêché par un excès de l'un ou de l'autre terme. Dans la poésie celtique on trouve l'union intime des deux ; l'idée maîtresse de la sociologie celtique est celle du parfait développement.

Fiona Macleod, qui est on ne peut plus Celte, ne saurait

accepter l'idéal de l'abnégation comme but. « Il y a, dit-elle, dans l'*Annir Choille*, une révolte, qui n'est ni ancienne ni momentanée, mais éternelle, de la partie fondamentale et souveraine de notre nature contre la doctrine chrétienne du renoncement; et dans cette révolte il y a un écho du primitif et profond désir de montrer notre parenté avec toute la vie de la nature... Le moine perdu qui aimait l'Annir-Choille, la dryade des bois, n'était pas moins capable de voir les Uinneagan Neimh, ou fenêtres du ciel, parce que Colomba et tous ses frères l'avaient excommunié. Bien des hommes encore aimeraient mieux s'enivrer du « feu vert » avec Cathal des Bois que de gagner le paradis de St. Molios par qui il fut excommunié, s'il fallait pour ce paradis renoncer au monde vert et ensoleillé, à la joie de vivre, et à la vieille chanson, douce comme la terre, du sang dans les veines de la jeunesse ». Qu'y a-t-il à la fois de plus païen et de plus passionnément spirituel que les poèmes d'Ethlenn Stuart à Lan Mor dans la *Fille du Soleil?* Que trouver de plus matériel, malgré toute leur passion, que l'*Hymne au Soleil* et l'*Hymne à la Lune* de Cathal ?

Quel poème pourrait ressembler davantage que la *Prière des Femmes* à une protestation de l'âme contre le corps? Et avec une vision tout intuitive que pourrait-on trouver d'aussi intimement naturel et spirituel que ces mêmes poèmes? « Ces vieux Celtes, dit encore le poète irlandais, W. B. Yeats, découvrent des aspirations immortelles dans de mortels désirs, un espoir impérissable dans nos mesquines ambitions, un amour divin dans la passion sexuelle. »

On m'objectera peut-être que je parle trop des idées qu'incarne la poésie de Fiona Macleod et que je néglige ses qualités poétiques. Mais de plus en plus aujourd'hui le poète prophétise; il voit et il dit. On a beau reprocher aux poètes leurs idées morales, leur propagande même; ces mêmes idées morales ont fait de beaucoup d'hommes très ordinaires des poètes de second rang. Ce ne sont pas leurs idées morales qui ont empêché les Whittier et les Longfellow, par exemple, d'être de grands poètes. On dira avec plus de vérité que sans cette ardeur morale ils n'auraient jamais été des poètes. Et saurait-on nommer un seul grand poète, je parle de poètes auxquels tout le monde accorde le premier rang, les Dante, les Molière, les Shakespeare, les Gœthe, qui ne fût pas beaucoup plus prophète que versificateur,

beaucoup plus visionnaire apocalyptique qu'artiste verbal? La poésie existe pour la vie, au même titre que toutes les autres choses. « Il faut œuvrer autant que possible dans l'éternel. » La poésie de Fiona Macleod n'est pas, on le voit bien, du dilettantisme inutile dans un sentier oublié, comme le croient trop les détracteurs de l'esprit celtique. Son œuvre, au contraire, malgré une certaine inefficacité, est pleine de ce qui est essentiel, de tout ce qui tient à la vie, dans la pensée actuelle de l'Ecosse. Elle ne prêche pas, car le poète ne prêche jamais. La poésie s'impose par sa propre beauté, mais c'est une idée, un enseignement, qui se dégagent inconsciemment de l'impression ainsi faite. La poésie influe. Et la valeur de la poésie doit être appréciée, comme toutes les autres valeurs, non pas en termes d'argent, ni de plaisir, ni de science, ni d'une vie future, mais en termes de vie. La beauté est nécessaire à la vie, mais surtout une beauté architectonique. La vie est la vie, truisme trop souvent négligé par ceux qui agissent comme si la vie était une bibliothèque, un monde futur, un sac de pièces d'or, ou le baiser d'une amante.

Qu'est-ce alors qui inspire la plus haute poésie, et qui contribue au développement de l'humanité? Qu'est-ce, par exemple, qui rend si grand Victor Hugo? Il a vécu ce qu'il a écrit. Il sait que sa vision est vraie. Il a été tout ce qu'il a dépeint. Son idéal est un idéal qu'il a rendu sien en le façonnant peu à peu à l'école d'une vie qui fut sans trêve ni relâche. Je ne dirai pas que Fiona Macleod est comparable à Victor Hugo. Ce serait nettement absurde. Mais elle, non moins que lui, quoique d'une bien autre manière, nous convoque à la synthèse et la vie. Vivre, selon Vielé-Griffin, et il a raison, c'est l'enseignement du plus grand poète français du dix-neuvième siècle. Vivre, c'est également l'enseignement d'une poésie presque inconnue des îles de l'Ouest. « La force et la vie sont au delà des vérités et des erreurs. »

Fiona Macleod est convaincue de la valeur de cette vie sur la vieille terre, avec ses joies et ses douleurs. Elle possède, avec cela, un sentiment intime du droit d'aînesse de l'homme, héritier de la nature, citoyen du monde. Elle retourne à la nature.

Elle reconnaît que l'humanité est une partie même du monde animé et inanimé que nous appelons la nature. Elle sait que l'homme n'est chez lui que dans ce cadre. « Une vérité cosmi-

que que nous arrivons peu à peu à découvrir, c'est qu'il y a une union intime entre nous tous et la nature. Il n'y a pas que le chien, il n'y a pas que la bête fauve et la colombe des bois qui soient nos très proches parents, mais aussi l'arbre vert et l'herbe, la vague bleue et le vent qui souffle, la fleur d'un jour et les sommets granitiques des montagnes éternelles. » Sa poésie est pleine de cette conviction. Et ce n'est pas du matérialisme. Fiona Macleod, ainsi que tous les vrais poètes, considère tout comme pénétré par un feu spirituel. C'est à l'autre face de ce que nous appelons la matière, qu'est le mystère.

Fiona Macleod ne se contente pas de retourner à la nature. Elle est fermement convaincue que le processus cosmique est bon, que, dans la biologie comme dans la religion, l'amour est l'accomplissement de la loi. Elle comprend que l'altruisme a gouverné le cours de l'évolution. Pour elle la lutte pour la vie entre les individus d'une même espèce est simplement un horrible cauchemar. Mais elle ne nie pas la douleur ; il y a peut-être très peu de poètes plus pénétrés qu'elle par ce sentiment de la douleur. Elle n'en est pas pessimiste pour cela, car la douleur est toute autre chose qu'une *weltanschauung* pessimiste ; elle est optimiste ; et la bonne poésie l'est toujours. Je n'oublie pas que l'auteur de la *Cité de la nuit affreuse* est presque tragiquement douloureux. Mais Thomson n'en demeure pas moins plus optimiste que beaucoup d'écrivassiers pimpants dont l'optimisme superficiel est agréable aux commerçants et bureaucrates des états croulants. Le plus grand poète est certainement celui qui dit : « Il faut renaître. » Mais il peut être précédé de celui qui condamne et détruit le système social actuel, en disant : « Il faut mourir. » Ce dernier rend possible la renaissance. Je ne dis pas que Fiona Macleod appartienne à cette catégorie de poètes. Elle est plutôt de l'autre, celle des bâtisseurs. Mais, en tant qu'elle passe sous silence toute l'activité actuelle du monde civilisé, on peut l'appeler, elle aussi, destructrice. Elle est pleine d'un mépris absolu pour le monde de la politique, des affaires, de l'inefficacité. Comme toute la race celtique, elle sait que le rêve le plus inutile, le plus pernicieux même est ce cauchemar qu'on a nommé la civilisation.

Le plus grand poète n'est pas destructeur. Il crée. Le génie destructeur n'est pas nécessairement pessimiste ; il faut distinguer. Le pessimisme nie les principes fondamentaux et iné-

vitables de l'existence humaine. Le poète destructeur, au contraire, nie l'organisation actuelle de la société civilisée. Il dit : « Non » afin que son successeur puisse dire : « Oui ». Il critique, il condamne, mais il sait et dit que tout peut être changé, amélioré. Quand le poète parle des réalités fondamentales de la vie, il est plein de foi. Il ne nie pas la douleur, bien entendu. Il l'accepte comme résultat inévitable de l'évolution. Il sait qu'elle est aussi nécessaire que la joie. Il y aura toujours certaines souffrances qu'on ne réussira jamais à éliminer. La loi même des saisons qui opère partout apporte la douleur de l'automne après la joie de l'été et l'espoir du printemps. Il existera toujours la douleur du corps et de l'esprit qui se développent. Il y aura constamment le travail de l'âme. On connaît le petit poème *Darwinisme* de Mme Duclaux (Madame James Darmesteter), où elle parle de la douleur du singe, de son « malheur divin », qui interrompt sa vie de gambades insouciantes sur les branches des arbres; et rien n'étanchera cette soif avant que le singe devienne homme. Et le même « malheur divin » guette la race humaine. Il vaut la peine de lire, sous ce rapport, *le Chant d'Ardan le Pict* ou *la Mélancolie d'Ulad*.

D'ailleurs, dans un ordre d'idées moins étendu, mais qui ne laisse pas moins d'être cosmique, c'est un lieu commun de la biologie et de la poésie d'affirmer que, sous le courant d'amour, il y a toujours un courant de douleur. C'est ce que Fiona Macleod a compris. Elle connaît la douleur de la joie. On lira son poème *Alona*, la très belle. C'est bien la tristesse des races primitives, « qui ne pleuraient pas parce que la bien aimée s'était alliée avec un autre, ou parce que le goût de la science était amer, mais parce que ni la vie ni la mort ne pouvaient jamais étancher leur soif inaltérable. »

Et je n'ai pas besoin de dire que Fiona Macleod connaît aussi l'autre face de la vie, la joie, non seulement la joie de l'amour, qu'elle a exprimée dans toute sa terrible beauté, mais la joie plus générale de l'être dans la vie immense. Et elle a parlé de l'ivresse de l'amour, comme dans le poème *Seigneur de ma Vie;* elle a aussi chanté le « Feu Vert », l'Ichor immortel : « Buvez à longs traits le vin immortel. Videz la coupe, pour être gais au milieu de la lutte. Vous vous réjouirez malgré l'ombre, étant pleins du feu vert de la vie. »

THOMAS B. RUDMOSE-BROWN.

LETTRES INÉDITES
D'ALFRED DE VIGNY

—

A PHILIPPE BUSONI

XVII

Vendredi, 8 février 1850.

Comme chaque salon, chaque chambre et chaque rue ont un petit coin où l'on discute et dispute sur la politique, vous êtes bien bon, mon ami, de vous préoccuper un moment du scrupule d'avoir offensé nos bons et spirituels amis anglais. Ils en voient bien d'autres. Votre conversation ne leur a laissé d'autres souvenirs que ceux de l'amitié que vous leur avez témoignée. Ils sont entourés d'amis français qui ont pour eux une grande amitié et ne peuvent souffrir l'Angleterre, cela ne leur fait rien du tout.

Je voudrais bien savoir si vous avez reçu cette comparaison de lord Byron et comment vous l'avez trouvée.

Je commence à sortir et j'irai vous voir dans peu de jours.

M. Nisard est pour moi une très ancienne connaissance; j'ai lu et souvent relu ses ouvrages, et dernièrement encore un travail excellent de lui sur les classes moyennes en Angleterre (2).

Quand je vous verrai, nous conviendrons d'un jour qui lui soit agréable pour que je puisse le voir autrement qu'avec les visites souvent très nombreuses qui entrent et sortent le mercredi.

Je l'attendrai seul et nous pourrons causer avec quelque suite.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

XVIII

Mercredi, 9 octobre 1850.

Mais que deviennent donc les lettres, mon cher ami ? Je

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 205.
(2) *Les classes moyennes en Angleterre et la bourgeoisie en France* (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1849).

vous en ai écrit une si volumineuse que j'en étais épouvanté. Je l'écrivais le 15 août en réponse à celle que vous m'aviez envoyée le 12 août, pour m'apprendre votre première entrevue avec M. Arsène Houssaye (1). Vraiment demandez-la aux bureaux de la poste, car elle avait douze pages et je vous y disais beaucoup de belles choses.

Comment pourrais-je m'en souvenir ? Tout ce qui m'en reste, c'est qu'assurément je vous remerciais de toute cette bonne grâce à aller en ambassade à la Comédie-Française. Ce que j'avais craint, c'était une représentation montée à la hâte en mon absence, de l'une de mes pièces. La lettre de Londres, au nom de Rachel, me l'avait fait redouter, mais je suis fort rassuré par ce que vous me dites de l'absence peut-être perpétuelle de miss Rachel (2).

Cependant comment la Comédie-Française se priverait-elle volontairement de son diamant ? Je suis ravi de tout ce qu'on prête de charme à mademoiselle Brohan III (3). Je connais déjà les deux autres princesses du nom, sa mère et sa sœur ; mais, après tout, il me semble que cette merveille un peu trop vantée d'avance sera comédienne et non tragédienne, si j'en crois les *Contes de la Reine de Navarre* qu'elle va jouer. J'espère que M. Scribe nous mettra en scène le tableau de Winterhalter (4) avec ses anciens costumes et ses groupes qui, après quelques changements faits par les peintres, peuvent donner à la France la vue d'un Décaméron. Nous verrons, j'espère, cette nouvelle actrice ensemble, cet hiver, et nous jugerons s'il y a en elle ce qu'il faut de souffrant et de pas-

(1) On lit dans les *Confessions* d'Arsène Houssaye, IV, 295 : « Pendant des années je l'ai vu tantôt chez moi, tantôt chez lui pour la reprise d'*Othello* et de *Chatterton*. Quelle que fût la distribution des rôles, il disait toujours : « Je vais étudier les comédiennes. » Il venait au théâtre, mais il s'en allait plus indécis encore. C'était à mourir. Il y mettait tant de bonne grâce qu'il était impossible de ne pas prendre patience. C'est ainsi que, voulant le jouer, je n'ai réussi qu'à perdre agréablement mon temps. »

(2) Rachel, après avoir joué en Angleterre, en Allemagne et en Autriche, fit sa rentrée, le 5 novembre 1850, dans *Horace*.

(3) Madeleine Brohan, fille de Suzanne et sœur cadette d'Augustine, — « la troisième de cette charmante et spirituelle dynastie », selon le mot de Théophile Gautier, — débuta à la Comédie-Française, le 15 octobre 1850, en créant le rôle de Marguerite dans les *Contes de la Reine de Navarre*, comédie en cinq actes et en vers de Scribe et Legouvé.

(4) *Le Décaméron de Boccace*, exposé au Salon de 1837.

sionné pour jouer Kitty-Bell (1). Hélas ! il y a une âme tourmentée qui a quitté pour toujours cette enveloppe que j'avais créée pour elle (2). — Je crois bien que les avances du directeur ne reposaient pas sur un projet bien arrêté de reprendre le *More de Venise*. Il faudrait un amour de l'Art pur et de la Beauté pour que les théâtres en vinssent à aimer autant reprendre des œuvres qu'en donner de nouvelles et ils sont forcés d'avoir toujours l'œil sur leur comptoir comme magasin de nouveautés. En attendant que je puisse juger de la sincérité de ces intentions, j'ai reçu du directeur de l'Ambigu-Comique la demande fort polie et empressée de jouer le *More de Venise*. J'ai répondu que la Comédie-Française se disposait à le reprendre et que je ne pouvais la quitter que si elle me quittait. Que pensez-vous des acteurs qui me sont offerts ? Voyez-vous un Othello, un Yago et une Desdemone parmi eux ?

Dans ma lettre perdue, je me souviens que je vous demandais pour la troisième fois au moins l'adresse de M. Génin (3). J'ai à lui écrire, et je voudrais savoir s'il est encore à l'Instruction publique. Pensez, je vous prie, à me donner ce simple renseignement.

Je reçois très directement à présent et très exactement l'*Illustration* et je vous rends grâces d'avoir pris ce soin. C'était une douce coutume pour moi que de lire toutes les semaines quelque chose de vous. Je montre à Lydia les coquetteries parisiennes de votre courrier et je les lui lis, ce qui vaut mieux encore, car vous êtes intarissable et rien de vous ne m'est indifférent, même ce que vous jetez au vent avec dédain.

Vous avez, dites-vous, une place pour mon écriture. Gardez-la-moi. Je vous prierai, quand nous nous reverrons, d'y mettre quelques fragments d'un ouvrage qui, je pense, ne tardera pas trop à paraître. Il y a même quelque chose qui avec une gravure ne serait pas sans charme. A mon retour, nous en parlerons. J'ai des lettres de Brizeux qui est toujours à Florence. Sa mère s'y est rendue aussi avec un de ses frères qui avait

(1) *Chatterton* fut repris, le 7 décembre 1858, sous l'administration de M. Empis, avec Mme Arnould-Plessy dans Kitty-Bell ; Geffroy jouait encore Chatterton et Samson tenait le rôle du Quaker.

(2) Mme Dorval, morte le 20 mai 1849.

(3) François Génin, philologue français, alors chef de la troisième division : *Sciences et Lettres*, au Ministère de l'Instruction publique et des Cultes ; son édition de la *Chanson de Roland* était sur le point de paraître.

besoin de votre air d'Italie pour y guérir sa poitrine blessée qui crache le sang.

Brizeux n'est pas heureux, cela me fait de la peine et vous en fera aussi, quoi que vous en disiez. Pour Auguste Barbier, je crois que c'est son bonheur qu'il cache en cachant sa vie. Quel malheur qu'il n'ait pas suivi la veine *indignée* et fière de *la Curée* et *la Cavale*. Mais il a toujours en lui son talent, et un moment de mauvaise humeur le fera sortir. J'ai toujours pensé qu'il avait près de lui quelqu'un qui lui mettait un éteignoir sur la tête quand il s'enflammait.

— Eh bien ! que dites-vous donc ?

Je voudrais bien savoir pourquoi nous ne gâterions pas notre petite Romaine d'enfant? Je suis assez de l'avis des Anglais qui donnent tout à ce bel âge, fêtes, fleurs, compliments, adorations et même la liberté.

Ils parent les jeunes gens comme des jeunes femmes et leur permettent plus de conversations qu'on en admet en France. Tous les bonheurs, toute la joie possibles à l'âge de la plus fraîche et de la plus pure beauté !

Parbleu, comme je suis assurément à ses yeux un vénérable vieillard, j'en veux profiter pour être un flatteur tout à mon aise et en sûreté de conscience et vous ne m'en empêcherez point, c'est ma seule façon d'être courtisan.

La toute-puissance d'une adolescence si belle, je la reconnais et proclame son droit divin.

Pendant que je vous écris, ma bonne Lydia, qui m'a chargé de vous serrer la main, va voir un chœur de jeunes filles qui vendangent des grappes grosses comme celles de la Terre promise. Elle se porte si bien en respirant cet air pur et chaud que je remercie Dieu de m'avoir laissé assez de bon sens et de sagesse pour garder cet ermitage où je chante comme Guillaume Tell et Rossini: *Asile héréditaire*.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

XIX

Mercredi, 12 novembre 1851.

J'ai été assez sérieusement malade, mon ami, pour qu'il me fût d'abord impossible et puis tout à fait défendu d'écrire. Je suis guéri et je vous épargne à vous le récit d'une maladie, à

moi l'ennui de m'en souvenir. Je n'en ai rien écrit à personne à Paris, car à quoi bon inquiéter et affliger ses amis? Mais en relisant votre dernière lettre, sa date du 17 novembre m'apparaît comme un reproche et j'aime mieux vous dire la vraie cause de mon silence que de vous laisser penser que j'aurais pu demeurer si longtemps sans répondre à vos constantes attentions.

Je ne vous parlerai peut-être pas longtemps de suite aujourd'hui, il me reste encore trop de lassitude, mais je vous dirai combien je pense souvent à vous, à votre courage, à votre amour de père si infatigable et si tendre, et à la mélancolie de vos prévoyances pour la jeune beauté qui va avoir dix-huit ans. — Oui, vous avez raison, il serait triste de voir toutes ces fleurs de l'adolescence s'élever et s'épanouir dans une ombre éternelle pour y pâlir et s'y flétrir. Mais avez-vous à craindre un tel oubli pour elle? Laissez faire sa présence quand reviendra le calme public, les projets de bonheur renaîtront et dans tous les projets des hommes il y a une figure comme la sienne qui passe à l'horizon avec une belle étoile sur la tête. A présent, cachez-la, gardez-la pour vous et sa mère et votre maison et pour le charme de votre foyer. Songez donc que c'est votre plus beau temps de père. Jouissez-en bien. Un peu plus tard ce sera une petite *madame* qui vous fera des visites de cérémonie avec son mari et qui sera tout absorbée par les dents de ses petits enfants.

Je ne lirai donc votre Grande Catherine (1) qu'à Paris? Il est bien vrai que l'on ne touche jamais du doigt ce mirage trompeur de l'histoire qui ne cesse de fuir devant nous. Savons-nous seulement l'histoire du soir et du matin que nous faisons aujourd'hui? Voilà les deux locomotives lancées l'une contre l'autre; celle qui a la force de sept cents chevaux sera-t-elle plus faible que celle qui eut un jour la force de sept millions de chevaux? Que le pouvoir exécutif s'appelle: le Président, le Roi ou l'Empereur, tant qu'il n'y aura qu'une Assemblée elle criera : *au 18 brumaire* à chaque mouvement du chef de

(1) Dans un *Rapport au Roi sur l'état des travaux exécutés de 1838 à 1847 pour le recueil des Documents inédits relatifs à l'Histoire de France*, Salvandy annonçait, le 15 avril 1847, que la publication des lettres de Catherine de Medicis avait été « confiée aux soins de M. Busoni ». Mais ce n'est qu'en 1875 que le projet ayant été repris les lettres furent recueillies et publiées de 1880 à 1901 par les soins de M. le Comte H. de la Ferrière.

l'Etat, et lui, à chaque geste de l'Assemblée, criera : *à la Convention*. On l'a dit, on l'a écrit *d'Amérique* à l'Assemblée constituante qui n'y a pas pris garde, tant elle avait hâte de constituer et d'en finir (en 1848).

Tous les éditeurs sont aux eaux, à ce qu'il paraît, c'est fort élégant. Notre Charpentier était à Baden-Baden lorsqu'il a reçu mes observations sur ses chers *clichés*. Il y renonce et va m'envoyer à signer son traité définitif. Je n'ai point reçu la lettre de M. Lecou que vous m'avez annoncée. Peut-être est-il encore à Dieppe. S'il est revenu, si vous le voyez, rappelez-lui, je vous prie, mon ami, que, quand même j'achèverais de conclure avec Charpentier pour cette édition dans son format, je resterais toujours libre de traiter avec un autre éditeur pour une édition de luxe et que s'il persévère dans son intention *in-octavo* je serai charmé d'entrer enfin en négociations avec lui quand il le voudra faire.

Franchement et entre vous et moi, je suis toujours surpris de cette vente régulière et rapide de mes ouvrages, sans annonces, sans articles dans les journaux, sans affiches, sans que ce paisible et insouciant Charpentier se soit jamais donné la peine d'avertir même le public de chacune des dix éditions. Il m'en témoigne toujours sa surprise, dont l'aveu naïf me divertit beaucoup. Il m'écrivait il y a quelque temps qu'à Londres, où il était au mois de mai, tous ses correspondants lui demandaient *Cinq-Mars*, *Stello*, etc., et l'assuraient qu'il n'y en avait pas un exemplaire dans Londres. — « Vos ouvrages, m'écrit-il, sont adoptés comme classiques (j'espère que voilà un beau nom !) et *Cinq-Mars* est, je crois, le seul ouvrage moderne qui ait cet honneur. Par la seule pureté du style et etc., etc. (je passe ses éloges), il est adopté à l'étranger pour le perfectionnement dans notre langue. C'est un honneur qu'il partage avec une demi-douzaine de nos classiques du XVII^e^ siècle. » Puis il s'écrie dans sa surprise : « Il y a quelque vingt ans, qui nous eût dit, à nous autres romantiques ardents, que l'ouvrage de l'un des chefs de l'Ecole serait placé par des juges plus froids à côté de Racine et de Boileau, nous eussions jeté de beaux cris ! »

Et là-dessus, il se croise les bras, allonge les jambes et se contente de dire aux employés de ses bureaux qu'il leur permet d'envoyer mille exemplaires à chaque université allemande

ou anglaise qui lui en fait demander. Il ne se soucie ni des annonces, ni des journaux, ni des libraires qui gémissent de ses rigueurs, et il me considère comme une sorte de fleuve qui va tout seul sans qu'on s'en mêle. Et moi je ne sais si je dois en rire ou en être fâché, parce qu'en moi *Monsieur l'Auteur* doit peut-être se trouver très flatté. Cependant je me permets de penser qu'un peu plus de mouvement ne gâterait rien à l'affaire. Qu'en pensez-vous ?

Je savais depuis longtemps Brizeux à Paris, mais je le savais par ma chère Mme Holmès et non par lui, qui est si ravi de retrouver ses ruisseaux de Paris au lieu de l'Arno et du ciel de Florence, qu'il ne s'est avisé de m'écrire que le mois dernier.

Il a bien tort de vous bouder, car vous le posiez magnifiquement comme Torquato Tasso à la folie près (1), et je ne puis croire qu'il ne comprenne pas que du jour où l'on a signé une chose imprimée, où l'on a prononcé un discours très long, où l'on a donné un ordre du jour très court, on prend rang parmi les acteurs ; que ce qui peut arriver de plus fâcheux à un acteur c'est d'être sans rôle, et que vous lui faisiez jouer là une scène intéressante, mélancolique, qui pouvait causer un redoublement de *Maries* aux Bretons et rendre Bretonnes les Parisiennes. J'avais bien lu votre anecdote répétée par les journaux, je n'avais pas cru à son froc, mais j'avais vu sous ce capuchon votre amitié pour lui. Mais il faut excuser les voyageurs qui viennent d'un pays si naïf, si candide que Florence, où sans doute on ne devine rien et où toute finesse est absolument inconnue.

Avec quel plaisir j'ai lu votre excellent écrit sur certaines biographies ! Vous avez cru être sévère, je vous trouve encore trop indulgent pour des actes qui ne sont pas permis à la critique.

Adieu, mon cher ami, je m'arrête brusquement, forcé de m'apercevoir que mes yeux sont brûlants et que je n'en peux plus. J'avais cru que je serais plus court dans mes inutiles conversations écrites.

Tout à vous de cœur, c'est-à-dire d'un cœur convalescent que la fièvre à failli tuer.

ALFRED DE VIGNY.

(1) Dans le *Courrier de Paris* de *L'Illustration* du 8 février 1851.

XX

18 décembre 1854.

Je vous remercie, mon ami, d'avoir fait cette visite. J'aurais voulu vous voir mardi et je vous ai attendu tout le jour. Puisque M. Montigny (1) a de si bonnes intentions, voulez-vous bien lui dire que tous les jours il me trouvera chez moi à deux heures après-midi; mais que pour être sûr d'être seul avec moi et de pouvoir causer sans interruption, il serait bon qu'il m'écrivît le jour de sa visite et qu'il vînt ce jour-là à deux heures. Je fermerais ma porte et nous ne serions pas dérangés dans nos méditations dramatiques. Je vois clairement qu'il y a bien plus loin de votre rue d'Angoulême à la mienne, que de chez moi chez vous, car vous manquez à vos rendez-vous et moi, je tombe chez vous à l'instant comme une bombe. Cela m'arrivera un de ces jours à quatre ou cinq heures après-midi. N'oubliez pas de donner ces renseignements à l'autocrate du Gymnase et portez-vous bien mieux que toute ma maison maladive.

Tout à vous, mon ami.

ALFRED DE VIGNY.

P.-S. — Mercredi 20 et jeudi 21 je n'y serai pas à cause de l'Institut.

XXI

Dim[anche] 7 nov[embre] 1858, Paris.

Voilà qui est un peu fort, par exemple! — Quoi! je suis à Compiègne? — En vérité? — J'ai grand plaisir à apprendre de vous cette nouvelle. — Je ne m'en doutais point et depuis 1856 je n'ai pas vu ce pays-là. — On a vraiment bien de la bonté de m'inventer ainsi des voyages fort agréables à moi qui ne quitte point ma maison. — Ces chasses ne me donnent assurément aucune fatigue, car de ces invitations et de ces faveurs que l'on me suppose tous les ans, il n'y a pas un mot de vrai et c'est là, tout près, à quelques lieues de Paris, et c'est hier et aujourd'hui, moi vivant, que tout cela se dit, s'affirme; on écrit peut-être que l'on m'a vu? — Comment en douter? — Un historien y serait pris, si cela en valait la peine.

Fort heureusement j'étais *jeudi* à l'Académie Française, *vendredi* à l'Institut, j'y serai *mardi* et *jeudi* encore, comme à l'ordinaire, et, ce soir, au lieu de vous recevoir, je suis chez

(1) Directeur du *Gymnase*.

moi, près de Lydia, lui faisant la lecture d'abord d'un livre, puis de votre lettre et puis je vous écris ceci et vais chez moi, à minuit, écrire plus longuement une sorte de livre.

A présent repentez-vous d'avoir cru les journaux. Quel est-il donc celui qui s'est donné cet innocent divertissement? Découvrez-moi son existence, je vous prie, et gardez-le-moi si vous l'avez.

Ne craignez jamais que votre charmante enfant puisse nous causer le moindre embarras, elle ne peut apporter autre chose avec elle qu'une heureuse soirée. — Elle nous aurait trouvés ce soir ravis de son arrivée et, comme ma maison n'est que trop bien préparée à secourir toutes les souffrances féminines, elle pourrait même avoir ici sans danger un de ces doux et rapides évanouissements comme en ont les belles Indiennes de *Sacountala*, que votre tendresse paternelle craint sans cesse, mais auxquels je ne crois pas depuis que je l'ai vue si bien revenue à toutes ses grâces. — Nous vous prions de choisir un jeudi ou vendredi soir et de me l'écrire.

Tout à vous cent fois.

ALFRED DE VIGNY.

A DIVERSES PERSONNES

XXII

A AUGUSTE CAVÉ

4 mars 1837.

. . . . . .

Vous aviez dix-neuf ans, lorsque vous écriviez ainsi sur l'*Avenir du Poète* (1) et depuis ce temps vous avez vu le vôtre commencer à s'accomplir puisque vous m'annoncez un volume prêt à paraître. — Puissiez-vous tirer de sa léthargie notre public indifférent et dédaigneux! Vous ferez, j'espère, une exception parmi tant d'hommes de talent que l'on s'obstine à laisser dans l'ombre. Lorsqu'une idée fausse a été semée dans un temple par l'envie ou la haine, vous voyez comme elle se déracine lentement. Le premier qui a dit : *Chatterton se tue au lieu de travailler*, l'a dit par haine pour moi, mais a fermé bien des cœurs qui se seraient ouverts à la pitié. Il a

(1) *L'Avenir du Poète* se trouve dans les *Mélancolies poétiques*, poésies par A. Cavé de Rouen. Paris, Just-Tessier; Toulouse, Prunet, etc., 1837, in-8°.

fallu du temps pour faire sentir que le poète travaille plus que l'artisan, mais que les perles qu'il produit n'ont d'admiration et de prix qu'après sa mort. Enfin, grâce à l'admirable *Kitty Bell* (1) que vous couronnez et que vous allez bientôt me rendre, toutes les villes de France à présent m'ont dit que j'avais eu raison. Toulouse s'est montrée, parmi toutes, enthousiaste de la seule tragédienne de France, exilée par la Comédie-Française. J'espère que ces transports, ces couronnes, auront servi à faire rougir ici ceux qui éloignent une femme aussi parfaite qui donnait la vie au théâtre mourant.

XXIII

A AUGUSTE CALLET ET JAVELIN PAGNON

26 juin 1839.

Messieurs,

En arrivant du pays de Chatterton, où j'ai passé six mois, je viens de trouver sur ma table votre traduction de ses œuvres (2). Vous avez fait un travail d'érudition et de patience dont la difficulté était extrême. Ayant traduit une partie de ses poèmes pour moi seul, je connais la rudesse de ce sentier.

Lorsque je fis *Stello* et le drame de *Chatterton*, j'espérais qu'il se trouverait en France quelque esprit laborieux qui achèverait de montrer les travaux de ce pauvre enfant, que sa patrie a trop tard appelé : *Marvellous boy*. Je suis heureux que mon attente n'ait pas été trompée et que ce travail ait été si bien fait.

Comme vous avez bien voulu vous en souvenir, je déclarai alors que le poète était tout pour moi, que Chatterton n'était qu'un nom d'homme, et que j'écartais à dessein les faits exacts de sa vie pour ne prendre que ce qui la rend un exemple à jamais mémorable d'une noble misère.

Mais si, dans la création, ou plutôt dans l'épuration de ce caractère, j'ai écarté ce qui pouvait diminuer l'intérêt, pour que le public n'hésitât pas à prendre le parti du malheureux, je n'en pense pas moins, à présent comme alors, que ce suicide fut un homicide de la société, et que, dans une organisation meilleure, le mérite, que confirme si bien votre traduction, eût reçu de l'Etat une *existence régulière et invariable* qui ne

(1) Marie Dorval.

(2) *Œuvres complètes de Chatterton*, traduites par Javelin Pagnon, précédées d'une *Vie de Chatterton*, par A. Callet. Paris, Desessart, 1839, 2 vol. in-8°.

peut humilier comme l'humiliaient des secours qu'il regardait comme des aumônes et qu'il voulait fuir dans la tombe.

Veuillez..., etc.

ALFRED DE VIGNY.

XXIV

A LÉON DE WAILLY (1)

Dimanche, 2 avril 1843.

La journée a été brûlante, le ciel bleu comme en Italie, nos amis sont tous dans les promenades où les arbres sont déjà verts et les lilas en bouquets. Avez-vous vu cela, vous? Quel contraste, n'est-ce pas? Trouvez-vous notre France aussi belle de Londres que je la trouve à Paris? Oui — et vous la regrettez malgré la *saison fashionable* et la profession de *Lion* que vous devez exercer en ce moment. — Vous allez, je le crains, cher Léon, vous écarter de votre plan, vous serez emporté de visites en visites, au delà de celles que vous aviez choisies et qui devaient seconder vos travaux. C'est l'inévitable tourbillon des grandes villes. — Albert m'a dit que vous étiez content de Macready (2). Si vous me donnez quelques détails sur sa façon de vous recevoir, vous me ferez grand plaisir, parce que je lui dois des remerciements de s'être ainsi rendu à mon appel. — Votre lettre était aimable, mais triste. Quoi ! depuis ce temps-là le sujet des recherches n'est même pas adopté? Barbier m'a dit là-dessus des choses qui renversent. Albert, que j'ai rencontré, ne savait trop ce qu'il devait faire. Pour moi, comme je ne vois pas dans votre lettre quel est le dernier travail auquel vous vous êtes arrêté vous-même, j'évite d'en parler, de peur de me tromper et d'accroître ces ténèbres. Cependant, si vous n'avez reçu aucune décision quand ma lettre vous arrivera, dites-moi, en un mot, la difficulté à lever, car je suis menacé de rencontrer dans quelques jours votre persécuteur.

Vous avez donc déjà rompu une lance pour moi en arrivant? Si vous convertissez ce personnage j'en serai bien surpris;

(1) Littérateur français (1804-1863), il s'est fait remarquer par de nombreuses traductions de l'anglais. On lui doit, en collaboration avec Auguste Barbier, le livret du *Benvenuto Cellini* de Berlioz, opéra en deux actes, représenté le 10 septembre 1838 à l'Académie royale de musique.

(2) Célèbre tragédien anglais (1793-1873). Il faisait partie de la troupe anglaise qui vint jouer à Paris en 1827 et 1828.

il y a un double intérêt de coteries politiques et littéraires qui lui fera toujours chérir et soutenir cette médiocrité dont il vous parlait sans compter la sympathie que l'on a pour ses semblables et pour les gens de même niveau. Cependant vous avez bien fait d'élever la voix. Ces sortes de gens d'intrigue, sans conscience, baissent les yeux quand on fait poindre la lumière devant eux et plus tard ils se rappellent avec une sorte d'effroi qu'on leur a tenu tête un jour, et comme après tout ils ne savent même pas aimer leurs compères (car dirai-je *amis?*) ils les abandonnent tout à coup platement. Triste et ridicule spectacle qui n'est pas plus de notre temps que des autres siècles. On crie au Bas-Empire, on a tort, car à côté de cela que de bons et beaux caractères! Mais, quand on entr'ouvre les rideaux de cette grande boutique gouvernementale, on voit des masques hideux. — Si donc vous voyez encore dans ce même salon renaître cette même conversation vous entendrez, je n'en doute pas, les mêmes personnes parler autrement et se montrer de votre opinion sur cette question. Ils auront l'air de se souvenir à peine que c'était votre avis, cela leur viendra comme du cœur, tout naturellement. Voilà comment se forme la respectable chose nommée : opinion publique. On est trop heureux quand on a occasion de faire tourner cette girouette vers le vrai, le juste et le beau, ou du moins ce que l'on croit tel faute de mieux. Avez-vous près de votre *square* un club ou un cabinet de lecture? Vous y verrez la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars — qui porte dans ses flancs *la Flûte*, poème — telle que vous la connaissez. Je ne puis retrouver dans ma mémoire où j'ai lu l'histoire de l'accident de Malebranche. Il était à demi idiot jusqu'à dix-sept ans, il fait une chute, on le trépane, il devient homme de génie. N'est-ce pas là vraiment un trou de *la Flûte* qui se débouche?

Que vous êtes ennuyeux de me renvoyer cette diable de lettre de Julia. Où trouverai-je une virtuose à lui fournir et à jeter à la poste pour elle? Je vais pourtant en chercher une et par Mme Duchambge je n'en désespère pas. Donnez-moi donc par écrit le nom de mes voisines du Roule pour que j'aille leur en parler aussi. — Toute la maison de la rue de Berry, du premier au second étage, a tressailli de joie en entendant de bonnes nouvelles de vous et vous envoie des tendresses infinies. — J'ai reçu de grosses lettres des *deux sœurs Caro-*

lines datées du 16 novembre. Vous saurez que Zulia vient de faire, l'hiver dernier, un grand tableau bien *zoli* qui représente, m'écrit-elle, une *Flore* entourée d'*anges* bien *zentils*. J'en ai ri de bon cœur, et vous? — Londres, j'espère, ne fait point de mal à la petite convalescente que vous avez emportée dans votre portefeuille. Dites-lui de ma part combien je le désire. — Je prie Dieu qu'il vous arrache aux *Dandys* et vous rende à nous. — Vous n'êtes donc plus triste? Quel dommage! — Mais enfin il faut bien dire tant mieux. — Bonsoir.

ALFRED DE VIGNY.

XXV

A M. CHARPENTIER, ÉDITEUR, A PARIS

Mardi, 9 octobre 1855.

Il me semble, monsieur, que vous vous alarmez beaucoup trop. Si *Cinq-Mars* était déjà réimprimé dans le format in-octavo, il est probable que j'en serais instruit, car vous connaissez ma coutume constante de revoir les épreuves de chaque édition.

Il n'est pas encore réimprimé dans ce format, mais il le sera.

J'ai quelque peine à comprendre l'étonnement que vous dites éprouver à cette nouvelle.

Vous avez oublié, je crois, bien des choses qu'il importe de vous rappeler.

D'abord, le peu de penchant que j'ai toujours eu pour le format in-dix-huit, et la peine que vous eûtes à me décider à l'adopter en 1842; le désir que je vous ai toujours témoigné de revenir aux grands formats, et dont je vous ai parlé l'année dernière encore.

Il ne vous convient pas de réimprimer ainsi mes œuvres. D'autres éditeurs me l'ont plusieurs fois proposé. Ceux de la Librairie Nouvelle ont traité avec moi.

Vous ne m'avez jamais paru considérer aucune publication dans ce format in-octavo comme vous faisant le moindre tort, et vous avez, *de votre main*, écrit sur chacun de vos traités que le droit m'était toujours réservé de faire réimprimer mes œuvres *dans tout autre format* que le vôtre in-dix-huit.

Vous saviez qu'en 1841 M. Delloye avait fait avec moi un traité pour une édition in-octavo; vous en avez fait mention

dans notre premier traité. Cette édition, que les désastres et la mort de cet homme honorable ont seuls empêchée, ne vous semblait nullement pouvoir nuire à la vôtre, apparemment.

J'ai toujours trouvé cette même opinion établie parmi tous les éditeurs, que les deux formats : in-octavo et in-dix-huit, répondaient aux choix de deux publics différents. Quelques-uns m'ont dit même qu'ils ne doutaient pas qu'il ne leur fût aisé, s'il le fallait, de les mener de front, et de vendre autant l'un que l'autre.

J'ai donc toujours été parfaitement libre de consentir à cette réimpression qui me plaît, sans avoir le moindre sujet de craindre de vous nuire, et assuré contre mes propres scrupules par la condition expresse du droit que *je me suis toujours réservé*, et je le relis dans tous vos traités, et dans celui du 24 octobre 1854 comme dans les autres.

Il n'y a pas de *convention particulière* plus positive que la nôtre. C'est une réserve sans laquelle, vous le savez, je n'aurais jamais traité pour le format in-dix-huit.

Vous savez, monsieur, que dans chaque réimpression de mes œuvres, je vous ai laissé fixer comme il vous a plu le terme de votre propriété, pour l'édition dont il s'agissait dans votre format in-dix-huit. Par exemple, dans votre traité du 19 septembre 1842, en imprimant *quinze mille* exemplaires, je relis que vous aviez pris le terme de *deux ans et demi*. De même pour tous les autres, jusqu'en 1852, où je vois : *trois ans et demi*.

En octobre 1854, pour la onzième édition de *Cinq-Mars* (seul), *trois ans et demi*, et aussi *pour terme* de cette édition in-dix-huit, et en ajoutant toujours cette condition *sine qua non* : « M. de Vigny pourra le faire réimprimer, mais dans *tout autre format* que celui de la Bibliothèque Charpentier ».

C'est aussi, monsieur, ce qui va se faire.

Je crois bien que cet arrangement ne vous était guère plus inconnu que tout ce que je viens de vous remettre en mémoire. Mais j'ai voulu vous le redire très franchement, pour répondre au désir que votre lettre me témoigne.

Mon traité avec la Librairie Nouvelle n'est déjà plus très récent, et vous avez eu un an pour répandre la onzième édition de *Cinq-Mars* sans la moindre concurrence. Quoique ce grand format in-octavo s'adresse, comme je pense, à un autre

public et aux grandes bibliothèques, j'ai témoigné à MM. les éditeurs, en traitant avec eux, le désir que *Cinq-Mars* ne fût pas imprimé de quelque temps. Quoiqu'ils soient libres de commencer par le volume qui leur plaira, j'ai insisté, dans votre intérêt, pour que *Cinq-Mars* ne fût pas le premier, et j'ai lieu de croire que ceci s'accomplira.

Vous voyez, monsieur, que vous aviez parfaitement raison de ne pas ajouter foi à la nouvelle qui vous inquiétait. Ce volume de *Cinq-Mars* in-octavo, tout imprimé et publié, est un fantôme qui n'a pu apparaître aux yeux de personne, et surtout aux miens, qui s'en seraient étonnés plus que vous-même.

Voilà, monsieur, la simple histoire de cette réimpression, où l'on a conservé vis-à-vis de vous tous les ménagements possibles.

Croyez, monsieur, à tous mes sentiments de considération.

ALFRED DE VIGNY.

XXVI

A BARBEY D'AUREVILLY

Dimanche, 25 mai 1862.

Je ne veux pas attendre que je vous revoie pour vous remercier de cette visite que j'ai reçue, par vous, de ce vieux fat de Brummel que vous avez enterré dans son *Dandysme* (1) qui lui sert de linceul. — Vous vous moquez de tous les deux avec un esprit charmant et vous faites leur éloge, à peu près comme Hamilton quand il louait *les vertus* des filles d'honneur de la Reine d'Angleterre et surtout celles de mademoiselle Hyde, *Duchesse d'York*, immédiatement après la confession de ses jeux innocents par les jeunes Lords ses amis.

Vous connaissez l'Angleterre, ce me semble, aussi bien qu'Hamilton connaissait la France, et ni sa langue ni ses mœurs n'ont de mystères pour vous. — Vous venez de vous amuser à donner une sorte d'importance à cet homme qui, j'en suis sûr, ne fut guère, à vos yeux, qu'un laquais pour accompagner le violon du Prince de Galles avec le sien et l'aider à dessiner la forme de l'habit du lendemain et des grosses cravates du soir. Une sorte de poupée de cire, comme j'en ai vu

(1) *Du Dandysme et de G Brummel*, par J.-A. Barbey d'Aurevilly. Paris, Poulet-Malassis, 1861, petit in-12.

beaucoup à Londres, se posant pour aller à Hyde Park (comme se pose le portrait d'Alfred d'Orsay, fait par lui-même), la canne sur le genou, et n'osant pas plus se déranger qu'un Horse-guard en vedette ne dérange sa carabine et la direction de son regard ; — du reste, muets dans le monde et dans l'intimité faute d'idées et de sentiments.

En vérité, je crois que vous aimez encore mieux le maussade *cant*, qui du moins ressemble, d'un peu loin, à une idée religieuse et sérieuse ; — haineuse, il est vrai, par-dessus tout, mais enfin pouvant animer un être humain de quelque chose et d'autre chose que de la froide manie de poser, en pivotant sur soi-même comme un *Curtius* de cire sous les glaces d'une boutique de coiffeur. — Cet éloge moqueur que vous faites du *Dandysme* est le plus heureux persiflage du monde contre cette froide vanité de l'attitude ; ce rôle de Princes dédaigneux et de millionnaires blasés joué par des sots qui n'ont ni naissance, ni richesse, ni talent, ni esprit, ni cœur.

Cette nuit j'aime à causer ainsi d'avance, un peu avec vous. Le vautour est parti ou endormi et n'a fait que m'éveiller à quatre heures par une morsure, comme à l'ordinaire.

Puisque vous ne cessez d'être bon et d'envoyer, à un ami connu de vous, ce que vous écrivez aux amis inconnus, voyez s'il ne vous est pas possible de venir le voir mardi (27 mai) à deux heures après-midi.

Si je cache mal quelque crise que je ne peux prévoir, vous me pardonnerez pour l'*amour du grec* qui a produit ce joli nom de *gastralgie* et qui m'a fait bien du mal dans ces quinze jours, et surtout quinze nuits, il faut que je l'avoue.

Je désigne mardi, afin que vous ayez le temps d'en choisir un autre, si celui-là vous est pris par quelque affaire ou quelque plaisir.

Avec les plus véritables sentiments de sympathie et d'amitié, croyez-moi bien

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

XXVII

A EUGÈNE CREPET

8 novembre 1862.

Si je n'avais été très douloureusement retenu au lit, monsieur, je n'aurais pas tardé à déterminer le jour où il me serait possible de vous voir et de vous remercier de cet excellent livre que vous voulez bien m'envoyer (1).

Ces quatre volumes feront à mes yeux une véritable *pierre de touche* sur laquelle nous éprouverons le goût poétique du temps où nous vivons.

L'immense majorité des hommes du monde, les mieux élevés que l'on a pu (plus encore que celle des femmes), a ombrage et quelquefois horreur de notre langue poétique, croyez-moi. Par la simple raison qu'ils ne savent ni l'écrire (bien entendu) ni la lire, chose qu'ils devraient savoir à seize ans, mais qu'on ne sait pas leur enseigner dans les collèges.

Quand même votre *Anthologie*, que j'aurais voulue intitulée ainsi, ne produirait qu'un poète qui peut-être la découvre ce soir et s'y forme, ce serait de quoi vous récompenser de vos très nobles efforts. Pour ma part, je crois que l'on ne saurait trop vous en savoir gré.

Voulez-vous venir me voir lundi 10, à deux heures, nous causerons encore, monsieur.

Croyez-moi tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

(1) *Les Poètes français.* Recueil des chefs-d'œuvre de la poésie française depuis les origines jusqu'à nos jours..., publié sous la direction de M. Eugène Crepet, Paris, Gide, puis Hachette, 1861-1862, 4 volumes in-8.

LITTLE GIRL

Le soir s'épand : le jour décline.
Le soleil fait sur la colline
(... L'arrêteras-tu, Josué ?..
— ô réminiscences bibliques ! —)
Le ciel est gradué
de teintes faméliques
du vert-orange au bleu-lilas...
Je suis seul et ne m'en plains pas.
Mais pourquoi dans ma solitude
ne suis-je plus heureux du tout ?
Pourquoi dans mon inquiétude
n'ai-je donc plus le même goût ?
... Je songe à vous, petite fille,
qui ne saurez jamais comment
mon cœur misérable d'amant
s'entête à vous trouver gentille.
Car j'éprouve un désir malsain
qui m'entraîne vers vous, fillette,
et me mettrait la chair en fête
rien qu'à deviner sous ma main
le frisson frais de votre sein.
Est-ce une simple métaphore ?
Est-ce sérieux ? je l'ignore.
Pour aujourd'hui ou pour demain ?
Perverse, vous ne l'êtes guère ;
et pourtant je vous avertis
que je crois moins que je n'espère
en vos sentiments pervertis.
Vous avez quinze ans, presque seize :
vous possédez, ce qui vaut mieux,

un cœur neuf, ne vous en déplaise,
une gorge fraîche et des yeux
infiniment malicieux
et qui savent vous mettre à l'aise,
un timbre de voix curieux
que j'imagine en la dièze
— oh! ce n'est là qu'une hypothèse! —
parce que très mélodieux.
J'aime vos cheveux en broussaille
dont les mèches éparses font
comme un reflet de feu de paille
qui voltigerait sur le front...
votre sveltesse et ce visage
que colore un teint d'ambre uni
avec l'odeur un peu sauvage
d'herbe sèche ou de foin jauni;
votre énigmatique sourire
et surtout ce geste nerveux
qui câline, insiste, s'étire
tandis que d'un baiser fougueux
s'imprègne la lèvre affermie
et sous la paupière blémie
chavire un regard langoureux...
Je songe à vous, petite fille,
depuis que vous n'êtes plus là.
Et c'est en vain que le jour brille.
Je ne songe plus qu'à cela :
de l'aube au soir, du soir l'aube,
je crois entendre le frou-frou
ineffable de votre robe
courte à peu près jusqu'au genou
en satin bleu de pacotille...
Et vous êtes je ne sais où?

Je songe à vous, petite fille...

... Comme c'est déjà loin! le temps où nous allions dans le verger fleuri chasser les papillons

ou nous promener au clair de la lune...
Comme c'est déjà loin ! le temps où nous allions
unir notre pensée et nos illusions
en suivant la mer à travers les dunes...
Comme elle est loin de nous aussi la matinée
magnifique d'Avril où — joie inopinée ! —
sous l'éclat du matin humide et radieux,
nous étions descendus en barque sur le fleuve...
La nature avait mis une toilette neuve ;
nous étions énervés, turbulents et joyeux
de nos muscles dispos à mille gymnastiques
et sur tout nous tenions des propos fantastiques.
Ah ! que ne sommes-nous partis
sur cette barque de passage !
Vers quel impossible rivage
eussions-nous peut-être abouti ?
Nous cherchions tous les deux un bonheur chimérique,
car nous avions, bien sûr, deux âmes excentriques,
pas identiques pour un sou.
Nous fûmes encore assez sages.
Aujourd'hui serais-je moins fou ?
La folie est de tous les âges
(oui, n'est-ce pas, qu'en dites-vous ?)
et, selon l'ancien adage,
« les sages sont-ils pas des fous ? »
Pardonnez au joueur de flûtes
j'analyse mon sentiment,
ce que je suis, ce que vous fûtes
et ce qui fit mon agrément.
Je verse ma petite larme
sur un aimable souvenir.
Egal pour moi paraît le charme,
— puisque pareil est mon désir —
de la grappe qui va mûrir
ou de la beauté qui s'alarme
pour être près de se flétrir...

Or vous avez l'attrait gracile,
l'arôme âpre du fruit vert
et la grâce unique et fragile
de toute beauté qui se perd.
Vous êtes la seule maîtresse,
celle qu'on ne retrouve pas
dont on n'a jamais dénoué les tresses,
qu'à peine on osa serrer dans ses bras.
Je vous aime, en définitive,
car le souvenir suraigu
de votre enfance sensitive
en mon être intime ravive
le parfum naïf, ambigü
de ma tendresse primitive...

— De tant d'autres petites filles que je sais,
près desquelles je m'amusais
à prendre un plaisir insipide,
(petites filles si timides,
aux jupons courts, aux cheveux longs,
aux yeux évadés ou profonds,
au cerveau vide!)
vous êtes seule à qui vraiment je fis la cour,
ô petite fille candide,
aux longs cheveux, aux jupons courts
qu'aujourd'hui je me remémore
et vers qui cette nuit encore
ira mon désir anormal..
(.. Merci, ça ne va pas trop mal!..)

.. Je songe à vous, petite fille...

LUCIEN BAUZIN.

SUR LAMARTINE

—

I

C'est assez saugrenu, mais quand je pense à Lamartine, deux dires, l'un de ce serpent de Sainte-Beuve, l'autre de Zola, me viennent d'abord à l'esprit.

Le critique des *Lundis* raconte que Lamartine, ayant rendu visite à Mme Récamier peu après la publication de *Jocelyn*, en reçut des compliments sur ce poème.

— Pardon, madame, interrompit-il, en êtes-vous à la première ou à la seconde lecture ?

— Mais... à la première.

— C'est que c'est seulement à la seconde qu'on peut saisir toutes les beautés de mon livre.

Chateaubriand était là. Il se campait, d'un air gourmé, devant la cheminée et ne soufflait mot, tenant à bien marquer l'antipathie que lui inspira toujours le poète des *Méditations*. Sur cette dernière remarque, il sourit. — Et Lamartine se demanda, une fois de plus, pourquoi le Grand Sachem des lettres françaises ne l'aimait pas.

Quant à Zola, je me souviens d'un passage de *Pot-Bouille* où la terrible Mme Josserand cherche un exemplaire de luxe de *Graziella*, ornement de son salon. Elle le retrouve dans la cuisine, entre les mains de sa bonne à tout faire et elle s'écrie : — « La sale, elle a pris mon Lamartine pour écrire ses comptes dessus !... »

Oserai-je l'avouer, c'est là tout ce que me suggérait le nom de Lamartine, depuis une vingtaine d'années que je n'avais rien relu de lui, quand a paru l'intéressant volume de M. Léon Séché (1). Les amours du grand poète avec Julie Bouchaud des Hérettes, célèbre sous le nom d'Elvire, y sont racontées dans tous leurs détails. Nous y apprenons que leurs relations

(1) Léon Séché : *Lamartine de 1816 à 1830 ; Elvire et les Méditations*, 1 vol. au *Mercure de France*.

furent aussi chastes que passionnées et nous y trouvons, en outre, quantité de documents, analysés avec cette ingéniosité déductive dont M. Séché a coutume, sur les débuts de Lamartine dans la littérature, sur ses premiers rapports avec Hugo et l'école romantique et sur un de ses précurseurs, un certain Charles Loyson, mort avant d'avoir rien publié de décisif. Ce Loyson ne nous était connu que par un vers cité dans *les Misérables* au chapitre intitulé *En 1817 :*

Même quand Loyson vole, on sent qu'il a des pattes.

Sa famille, si elle existe encore, saura certainement gré à M. Séché d'avoir rappelé qu'il aurait pu être quelqu'un. Mais nous remercierons surtout le biographe d'Elvire de nous avoir rendu le désir de disserter autour de poèmes dont — peut-être à tort — nous ne faisions plus notre lecture habituelle.

Donc, incité par M. Séché à *repasser* mon Lamartine, j'en ai pris occasion pour rédiger quelques notes que je donne telles quelles, sans prétendre, bien entendu, qu'elles constituent une étude complète.

II

On a dit, et il est devenu banal de répéter que Lamartine fut aussi complètement poète qu'il est possible de l'être. Ses émotions se traduisaient naturellement en vers, soit qu'il soupirât pour Elvire, soit qu'il s'indignât contre la peine de mort, soit qu'il vibrât à la lecture de Byron, de la Bible ou de cette collection d'ampoules grandiloquentes réunies par l'Ecossais Macpherson sous le nom d'Ossian. Poète oratoire et descriptif, il cultive l'apostrophe, la prosopopée et tous les mouvements lyriques qui prêtent à de larges développements. Ce n'est point, du reste, qu'il se montre très varié : son vocabulaire est restreint ; ses images vont toujours du même vol dans un azur un peu monotone à force d'être éclatant. Tandis que d'autres — Baudelaire partout, Vigny dans *les Destinées* — concentrent leur pensée en quelques vers, lui la répand en strophes infinies, où elle se répète sans grand souci de la composition. A le lire, on a souvent la sensation de s'abreuver à une source intarissable de lait sucré. C'est doux, c'est velouté, mais cela écœurerait si l'on s'y attardait. Cette abondance peu contrastée fatigue : aussi je ne crois pas qu'il y ait actuel-

lement beaucoup de personnes pour lire, par exemple, *Jocelyn* jusqu'au bout.

Mais pris à petites doses, extraits de poèmes moins copieux, les chants de Lamartine peuvent ravir — et ils ravissent. Est-il rien de plus mélodieux et de plus berceur que le songe d'amour nocturne qui porte le titre d'*Ischia?* Et surtout les trois strophes divines :

Maintenant, sous le ciel, tout repose ou tout aime :
La vague, en ondulant, vient dormir sur le bord ;
La fleur dort sur sa tige, et la nature même
Sous le dais de la nuit se recueille et s'endort.

Vois : la mousse a pour nous tapissé la vallée,
Le pampre s'y recourbe en replis tortueux,
Et l'haleine de l'onde à l'oranger mêlée,
De ses fleurs qu'elle effeuille embaume nos cheveux.

A la molle clarté de la voûte sereine,
Nous chanterons ensemble assis sous le jasmin,
Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène,
Se perd en pâlissant dans les feux du matin...

Ces harmonies éoliennes, ces strophes qui flottent comme de blancs nuages qu'argente une lumière douce, le vague de l'expression, on les retrouve dans les plus beaux vers de Lamartine. Ajoutez l'idéalisme et la sentimentalité langoureuse, voilà qui explique leur succès auprès d'un public rebuté par les sèches et froides déclamations où la poésie se mourait au commencement du XIX^e^ siècle. Les femmes, particulièrement, furent séduites ; elles n'ont pas cessé de l'être. Et plus d'une, aujourd'hui encore, se croyant une Elvire, garde un culte fidèle à Lamartine.

Pourtant le poète n'entendait pas rester tout à la Muse. Comme le dit très bien M. Léon Séché, « vingt fois, après ses premiers triomphes, il voulut renoncer à la poésie, il lui dit adieu en vers admirables. Mais il y revenait toujours naturellement et malgré lui, parce qu'il était né poète et qu'il est aussi difficile au poète de naissance qu'au rossignol de ne pas chanter ».

C'est pourquoi, bien qu'on ne puisse douter de sa sincérité, on s'ébahit un peu en lisant les lignes suivantes dans ses *Mémoires :*

Je n'hésitai pas entre la poésie, à laquelle je devais tant d'agré-

ments, et la politique qui devait me coûter un jour, avec une inexprimable amertume, toute la paix, toute la fortune et presque tout le bonheur de ma vie, Jamais vocation ne fut plus invincible. J'étais né pour les grandes affaires d'Etat plus que pour les petites vanités d'amour-propre et pour les vains engouements de société que donnent de misérables succès littéraires.

C'était parler avec trop de dédain du don lyrique qui lui avait valu l'applaudissement universel. Toutefois, il faut reconnaître que si Lamartine n'a point marqué comme militaire et comme diplomate, il a joué, comme orateur politique et comme homme d'Etat, un rôle trop considérable pour qu'on puisse prétendre que ses ambitions étaient injustifiées. Il tint dans ses mains les destinées de la France durant une période orageuse. Or, quelle que soit la façon dont on apprécie sa méthode de gouvernement, on ne saurait soutenir qu'il fut seulement un démagogue sonore à qui manquait le sens des réalités.

Lui-même avait conscience de sa valeur à cet égard. Aussi écrivait-il un peu avant de mourir :

J'ai fait mes preuves d'infaillibilité, de jugement et de bon conseil au milieu des événements les plus graves, sans me laisser égarer une minute ni par la peur, ni par l'audace, ni par les engagements exagérérés et fugitifs qui auraient pu m'induire soit en faiblesse, soit en violence, soit en ambition folle et disproportionnée à la valeur réelle de mon nom, de mon rang et de mes forces. J'ai pu manquer de génie (je le dis, bien que j'en doute), mais de justesse, jamais. J'ai été politique jusqu'à l'abnégation de moi-même.

C'est peut-être faux pour le commencement et la fin de sa carrière politique ; mais en ce qui concerne son action pendant les mois les plus agités de 1848, c'est vrai.

D'ailleurs, ne voyait-il pas juste, l'homme qui, député sous la pesante oligarchie bourgeoise présidée par Louis-Philippe, s'écriait : « La France s'ennuie ? » Etait-il dénué de perspicacité lorsqu'il écrivait dès 1841 :

Il est à croire qu'un grand flot de terreur me jettera au timon brisé. Je persiste dans cette pensée : une tempête ou rien ?

Et ce n'était pas une vaine prophétie qu'il émettait en ces termes *au mois de février 1843* :

Dans cinq ans, nous aurons les idées et la France. La révolution paraît devenir inévitable sous les conséquences des fautes commises.

Le temps est plus chargé d'électricité qu'on ne croit. Il faut s'approcher de la foudre pour la soutirer et la diriger.

Il la saisit cette foudre quand éclata la tempête. La France lui en sut gré, puisque, au mois d'avril 1848, il fut élu par six départements et trois millions cinq cent mille voix sans même avoir posé sa candidature et que Sainte-Beuve pouvait écrire, avec raison, à la même époque : « Les mêmes gens qui, hier encore, auraient voulu lapider Lamartine, à cause de ses *Girondins*, lui élèveraient aujourd'hui des autels. »

Comment conquit-il une telle popularité ? Par une foi héroïque dans les bons sentiments de la nature humaine, par son éloquence toute parée de belles images et parce qu'il partageait les illusions splendides dont le cœur de la foule était imprégné en ce temps où la médiocratie n'avait pas encore mis trop de Français à quatre pattes.

C'est donc le poète, drapé dans un manteau de tribun, qui triompha en 1848 ; Lamartine fut le jouet d'une singulière aberration de s'être méconnu comme tel... Hugo ne l'aurait point fait.

III

Puisque je viens d'écrire le nom de Hugo, je crois intéressant d'examiner un peu quelles furent ses relations avec Lamartine.

Ils se connurent en 1822, à Paris, chez le duc de Rohan, mousquetaire, puis prêtre. Les *Méditations* venaient d'être publiées avec le succès que l'on sait ; les *Odes et Ballades* allaient paraître. Les deux poètes, pourtant si différents, s'apprécièrent, et lorsque Lamartine retourna peu après à Mâcon, ils échangèrent des lettres où se balancent de larges encensoirs.

Hugo aurait voulu enrôler Lamartine dans le cénacle romantique et publier de ses vers dans la revue qu'il venait de fonder : *la Muse française*. Lamartine refusa, tout en écrivant à Hugo qu'ils étaient « frères en poésie, en doctrine et en religion ». Cependant il mandait, à la même époque, à M. de Genoude que les doctrines préconisées par la *Muse française*, c'était « le délire au lieu du génie ». Pour bien montrer sa pensée, mentionnons qu'il ajoutait :

La sottise suffisante de leurs risibles adversaires (les classiques) va

faire prévaloir quelques jours ce bizarre système; mais amis et ennemis disparaîtront bientôt et les deux absurdités rivales, en s'écroulant, feront place à la vérité en littérature: vérité dans les sentiments et sûreté dans l'expression.

Peut-être Lamartine ne visait-il, dans ces lignes, que les exagérations de l'école nouvelle ; mais c'était tout de même rejeter nettement l'alliance que Hugo lui avait proposée dans les vers célèbres :

> Montés au même char, comme un couple homérique,
> Nous tiendrons, pour lutter dans l'arène lyrique,
> Toi la lance, moi les coursiers...

En réalité, Lamartine répugna toujours à l'embrigadement. Improvisateur avant tout, il ne pouvait comprendre qu'on codifiât la poésie d'après un système, celui-ci se parât-il de tous les festons et de toutes les astragales du romantisme. Comme poète, il put toujours répéter ce qu'il disait de ses discours à Chambre des Députés, sous la ventripotence de Louis-Philippe : « Je parle par la fenêtre. »

Hugo était un chef d'orchestre, Lamartine un libre joueur de flûte qui ne tenait pas du tout à ce qu'on lui battît la mesure. Du reste, il n'y a pas de comparaison à établir entre les deux poètes, leurs manières sont trop différentes : le premier procède par contrastes fortement accusés, le second par molles déductions d'un thème une fois posé. C'est pourquoi, si, par exemple, on étudie parallèlement les strophes de *la Tristesse d'Olympio* et celles du *Lac*, poèmes d'une inspiration assez analogue, on les admirera tous deux ; mais l'on aimera mieux *le Lac* si l'on est un sentimental, et l'on préférera *la Tristesse d'Olympio*, si l'on est un sensuel.

Dès lors, à quoi bon menuiser des esthétiques touchant l'art de poètes aussi opposés ? Il vaut mieux s'en tenir à la définition que Lamartine donne de lui-même — en se ravalant un peu trop — et de Hugo dans ses *Souvenirs et Portraits:*

L'un ne demandait rien qu'au jour qui passe, comme un amateur désœuvré du beau, qui esquisse et qui chante au hasard, sans savoir le dessin ou la musique (1). L'autre était un souverain artiste, qui força quelquefois la note ou le crayon, mais qui ne laissa guère une

(1) C'est un commentaire du vers de Sainte-Beuve :
Lamartine, ignorant qui ne sait que son âme.

de ses pensées ou une de ses inspirations sans en avoir fait un chef-d'œuvre.

Et au surplus, s'il y eut parfois émulation, elle demeura courtoise, « malgré, dit encore Lamartine, l'absurde rivalité que les hommes à esprit court de leur temps se plurent à supposer entre eux ».

Il est vrai que Lamartine se départit une fois des sentiments d'admiration fraternelle qu'il professait à l'égard de Hugo. C'est dans une critique des *Misérables* où la psychologie de l'évêque Myriel est doucement raillée. Hugo en dit : « Cela pourrait s'appeler essai de morsure par un cygne. » Pourtant, il était plus touché qu'il ne voulait l'avouer, car il écrivait dans son *William Shakespeare* :

> Ayant eu récemment l'honneur d'être appelé niais par plusieurs critiques distingués et même un peu par mon illustre ami M. de Lamartine, je tiens à justifier l'épithète...

Peut-être que, sans la catastrophe qui les frappa tous deux, après la Révolution de 1848, ils auraient fini par se heurter en politique. Hugo, dans *Choses vues*, raconte, avec un flegme où perce quelque ironie, qu'étant allé à l'Hôtel de ville, autour duquel fumait encore la poudre des journées de février, il trouva Lamartine chef du pouvoir et quasi-dictateur.

Et Lamartine lui proposa de le nommer maire de son arrondissement ; comme de juste, Hugo refusa froidement... Qui sait ? Plus tard, il aurait sans doute eu l'ambition de montrer à Lamartine qu'il pouvait le remplacer au pinacle de la République. Mais le Prince-Président se chargea bientôt de couper court à cette éventuelle rivalité.

Tant mieux, car l'exil fut pour Hugo le plus superbe des piédestaux. Et leur commune défaite inspira à Lamartine les strophes magnifiques dédiées à M^me^ Victor Hugo, en *souvenir de ses noces*. Il sied d'en citer les vers qui les terminent :

> Et maintenant je viens, convive sans couronne,
> Redemander ma place à la table de deuil ;
> Il est nuit et j'entends sous les souffles d'automne
> Le stupide Océan hurler contre un écueil !
> N'importe : asseyons-nous. Il est fier, tu fus tendre !
> Que vas-tu nous servir, ô femme de douleurs ?
> Où brûlèrent deux cœurs, il reste un peu de cendre :
> Trempons-la d'une larme ! — Et c'est le pain des pleurs...

En réponse, on ne trouve rien dans les œuvres de Hugo qui ne soit à l'éloge de Lamartine. Dans ses conversations comme dans ses écrits, il loue dignement son grand émule — surtout devant ses propres admirateurs qui croyaient lui faire leur cour en rabaissant le poète des *Harmonies* aux pieds du poète des *Feuilles d'Automne*.

Vigny admirait aussi Lamartine, mais avec des restrictions qu'on ne saurait désapprouver. Juste Ollivier a raconté, dans ses *Souvenirs*, une conversation bien caractéristique à ce sujet. C'était chez Vigny; Musset et Gustave Planche étaient présents.

Vigny dit, en parlant des *Harmonies* : « C'est si beau, c'est si large ! Peut-être trop ! » Cependant les autres critiquaient, signalaient des expressions incorrectes, des périphrases classiquement cocasses. Et le critique fiéleux, dont Hugo a dit qu'il était sec et plat comme son nom, Planche haussait les épaules avec dédain.

Sans doute, reprit Vigny, ce n'est pas amusant, mais tenez, la Bible, croyez-vous que ce soit amusant ?... La Bible n'est pas amusante; je le sais bien, moi.

Ce n'est qu'une boutade. Elle n'en marque pas moins une impression juste sous sa forme familière. Beaucoup de poètes en ressentent une analogue lorsqu'ils lisent Lamartine. On est d'abord séduit par ce lyrisme ailé, par cette aisance à dévider des rythmes harmonieux. Puis comme les mêmes tournures, les mêmes images, les mêmes pensées reviennent sans cesse, on est tout confus de se surprendre à bâiller et à souhaiter un révulsif après tant d'émollients. Enfin, ce qui fatigue plus que tout, ce sont, en effet, ces effusions bibliques, ce perpétuel *Cantique des cantiques* passé à l'eau de guimauve.

J'en ai fait l'expérience. Je relisais consciencieusement Lamartine. J'avais absorbé force Liban, roses de Saron, etc. Je tombai sur des strophes d'un mouvement sublime :

Quand le souffle divin qui flotte sur le monde
S'arrête sur mon âme ouverte au moindre vent
Et la fait tout à coup frissonner comme une onde
Où le cygne s'abat dans un cercle mouvant ;

Quand d'un ciel de printemps l'aurore qui ruisselle
Se brise et rejaillit en gerbes de chaleur,
Que chaque atome d'air roule son étincelle
Et que tout, sous mes pas, devient lumière ou fleur ;

Quand tout chante ou gazouille ou roucoule ou bourdonne,
Que d'immortalité tout semble se nourrir
Et que l'homme, ébloui de cet air qui rayonne,
Croit qu'un jour si vivant ne saura plus mourir...

Ici, je m'arrêtai pour savourer ce panthéisme frémissant et j'espérai que cette merveilleuse explosion allait s'épanouir en quelque appel à la grande Vénus Anadyomène. Mais pas du tout, voici ce que je lus :

Jéhova, Jéhova, ton nom seul me soulage !...

— Encore Jéhova, m'écriai-je. Que vient faire « le cruel dieu des Juifs » parmi cette chatoyante et radieuse évocation de nature ? Craignant une centième énumération des mérites de Jéhova, je fermai le livre ; pour me remettre, je pris *les Fleurs du Mal* et je me récitai *le Reniement de Saint-Pierre* — excellent antidote contre les poisons bibliques, ceux-ci fussent-ils délayés par Lamartine.

IV

L'existence de Lamartine, je ne saurais mieux la comparer qu'à un palais magnifique dans une contrée d'harmonie, de lumière et de parfums. Le soleil baigne les marbres et dore les colonnades. Tout autour, il y a des parterres débordant de fleurs douces, des jets d'eau, des bassins où voguent des cygnes. Là, le poète est roi, et tandis qu'il fait vibrer les cordes de sa lyre, des cortèges vêtus de brocard, pavoisés d'oriflammes, ondulent par les allées que sable une poudre de diamants et répètent, jusqu'à satiété, les cadences où le maître du palais répand à l'infini son âme mélodieuse.

Puis le palais s'écroule; les parterres se flétrissent; une brume jaunâtre et glacée envahit l'atmosphère où passent des pâles fantômes lamentateurs. Grelottant parmi les ruines, le poète affamé ressasse ses joies perdues et prie qu'on lui donne du pain. Et les marchands de tripes, qui ont envahi le parc, se moquent de lui, tout en lui jetant quelques sous...

Dans la première partie de sa vie, Lamartine connut tous les enivrements et toutes les gloires. Poète acclamé, orateur applaudi, maître de la France, il insuffla l'idéal et la flamme au cœur des bourgeois les plus pachydermiques.

Le déclin vient tout d'un coup. « Assez de lyre! » lui crie la postérité de Caliban. Et tombé du sommet où il donnait l'essor

à ses rythmes, le poète n'est plus qu'un pauvre *gens-de-lettres* qui cherche à débiter beaucoup de copie pour subsister, qui se débat contre les aboiements d'une meute de créanciers, qui s'éperd en projets chimériques de relèvement tel que celui de fonder un journal pour lequel il réclame un million de souscripteurs à un franc et qui, enfin, écrit dans la préface d'un de ses derniers livres : « Si cela vous ennuie, ne lisez pas ce volume, mais achetez-le : j'ai besoin d'argent pour manger. »

Une page assez émouvante de Maxime Ducamp nous montre Lamartine en la décadence de ses dernières années. La voici :

Apollon vieilli et n'ayant pu abandonner les troupeaux d'Admète lui eût ressemblé. Comme lui, il aurait eu ce regard triste, ce front ravagé par les soucis, ce sourire dont la bienveillance n'était que banale et cette démarche grave où les élégances de sa jeunesse se laissaient encore deviner.

Parlant ensuite d'une lecture qu'un certain Sarrans était venu faire au poète, Ducamp ajoute :

La lecture commença. Lamartine s'installa commodément sur un fauteuil, si commodément qu'il parut prendre ses dispositions pour se reposer plutôt que pour bien entendre. Je n'écoutais guère, je l'avoue; je regardais Lamartine. La tête s'en allait en arrière, la bouche s'ouvrait, creusant les joues, les yeux se fermaient; un de ses pieds, placé sur un tabouret, attirait mes regards et les retenait. Un soulier en cuir verni, muni d'une large pièce, contenait ce pied déformé par un oignon monstrueux qui se soulevait comme une gibbosité latérale. C'est ce pied, alors qu'il était fin, mince et cambré, que lady Stanhope avait admiré quand Lamartine, éblouissant de grâce, voyageait comme un jeune roi dans les montagnes du Liban. Il y avait longtemps de cela; la vieille magicienne de Saïda n'aurait pas reconnu celui auquel les astres, consultés par elle, promettaient de souveraines destinées. L'homme politique s'était brisé dans sa chute ; le poète avait perdu sa lyre. De tant de gloire, il ne restait qu'un pauvre écrivain attelé à un labeur dont la rémunération ne suffisait pas à payer les intérêts de ses dettes... Dans l'affaiblissement de ses facultés mentales, le souvenir des grandeurs passées subsistait. Lamartine entrait dans les magasins et achetait sans compter. Une fois, il fit l'acquisition de soixante pendules; une autre fois, il se commanda trois cents paires de chaussures. Un ami le suivait à distance et faisait comprendre aux marchands qu'on ne devrait pas tenir compte de ces fantaisies.....

Cette lady Stanhope, nièce du fameux Pitt, s'était bâti un

château dans le Liban. Adepte de la religion fondée par le calife Hakem, dont Gérard de Nerval a raconté l'histoire, elle attendait la venue du Mahdi qu'elle considérait comme un rénovateur qui fusionnerait toutes les religions. Lamartine la visita lors de son voyage en Orient ; et ils eurent ensemble une conversation au cours de laquelle cette illuminée tenta de le convertir au culte du Mahdi. Il est très vrai aussi qu'elle admira le pied cambré du poète et qu'elle y vit l'indice d'une prédestination à la gloire. Elle professait à ce sujet une doctrine assez bizarre.

Le pied doit être évidé, disait-elle, et la démarche élancée. Un pied large, une marche pesante et cette espèce de piétinement qui soulève la poussière sont de fâcheux symptômes (1).

Songeant à l'éclipse de Lamartine, j'aime à me figurer ce qu'il aurait pu être si, au lieu de ne récolter que quelques milliers de voix, il avait obtenu les trois millions de suffrages qui se portèrent sur Louis-Napoléon, lors de l'élection du dix décembre.

Lamartine président de la République : quel beau rêve ! Peut-être nous aurait-il créé une France lyrique où les poètes auraient formé l'aristocratie du rythme. Au lieu de partis politiques, nous aurions eu des écoles littéraires dont les controverses eussent été un peu plus intéressantes que les bourdonnements des hannetons de la démocratie parlementaire. Peut-être aussi Lamartine aurait-il abusé de sa magistrature pour dater des Tuileries des poèmes civiques, harmonieux et interminables... Dans ce cas, il vaut mieux qu'il ait échoué.

V

Relisant ces notes passablement éparses, j'éprouve presque un remords. Je crains d'avoir été injuste pour Lamartine. Ce ne serait pas de ma faute, car je dois répéter que, poussé à le relire par l'étude de M. Léon Séché, j'ai subi à maintes reprises un ennui formidable. Parfois quelques strophes me transportaient ; plus souvent je tombais en somnolence et naturellement j'en voulais au poète de m'appesantir de la sorte.

J'ai tenté, pour me réveiller, de m'intéresser à la question de savoir si, oui ou non, Elvire et Lamartine se sont mutuelle-

(1) Sur lady Stanhope et son entrevue avec Lamartine, voir : Forgues, *Originaux et Beaux-Esprits de l'Angleterre*, tome II.

ment octroyé les dernières faveurs ou si tout se borna, entre eux, à des barcarolles platoniques. M. Séché tient pour la vertu d'Elvire. Et, suivant son habitude, il apporte à l'appui de son opinion, d'ingénieux arguments. M. Doumic le contredit — mais il ne faut pas oublier que sur ce point, comme sur n'importe quelle autre question littéraire, M. Doumic ne possède aucune espèce d'autorité.

Impartial, je dis : qu'Elvire se soit déshabillée pour tomber dans les bras de Lamartine ou qu'elle l'ait tenu à distance, parmi des soupirs réciproques et des invocations aux étoiles, je sais gré à cette dame d'avoir inspiré *le Lac* qui reste un des plus beaux poèmes de la langue française.

Malheureusement, il y a aussi *Jocelyn*, vicaire savoyard et mélancolique dont les effusions distillent des pavots. Et il y a *Raphaël*, troubadour transi qui, au fond, n'aime que soi. Enfin, il y a *Geneviève* dont le pathétique horripile autant que celui des tableaux de Greuze — et trop de vers *jéhoviques*. Bref, en bloc, j'admire Lamartine, mais je n'aime pas beaucoup de ses œuvres. Dans l'église de mes dévotions littéraires, je veux bien lui élever un autel et y allumer deux douzaines de cierges. Mais je n'y célébrerai pas souvent la messe des Muses. — Mes dieux sont autres...

ADOLPHE RETTÉ.

LE PROPHÉTISME JUIF

L'historien n'attaque ni ne défend les religions; il étudie comment certains livres qui sont devenus des livres sacrés offerts à la vénération de tous les siècles à travers toute la terre, naquirent chez tel peuple, à telle époque, en telles circonstances, pour satisfaire à tels besoins.

L'evolution du peuple juif doit être étudiée avec la même froideur que l'évolution de n'importe quel peuple de l'ancienne Asie.

Les prophètes juifs n'ont pas fait autre chose que reconstituer, en le démocratisant, le nationalisme juif qu'avaient avant eux créé Esdras et les livres mosaïques.

Nous avons expliqué ailleurs comment, des livres nationaux et nationalistes que furent les livres de Moïse, il a été fait des livres internationaux; nous devons expliquer comment furent internationalisés à leur tour les livres, démocratiques autant que nationaux et nationalistes, des écrivains appelés les prophètes.

Il y a vingt-quatre siècles (1), dans l'un des plus petits états de l'Asie occidentale, des hommes surgirent, issus du plus pressant besoin de leur milieu, qui prêchèrent à leurs contemporains le culte de leur patrie et la haine de leur aristocratie.

L'internationalisme a fait de ces hommes:

1° Les apôtres de la conversion du monde au monothéisme ;

2° Les protagonistes de la justice.

L'histoire rétablit :

1° Les prophètes juifs prêchèrent, non pas la conversion du monde, mais sa conquête et sa soumission ;

2° Les prophètes juifs furent les protagonistes, non pas de la justice, mais des revendications de leur peuple et de leur parti politique.

(1) Rappelons que nous sommes, avec les prophètes, à la fin du quatrième et au troisième siècle avant notre ère.

§

Le rôle du peuple juif, disent les orthodoxies juive et chrétienne, fut d'enseigner la véritable religion au monde (1). Récemment, Isidore Loëb, dans un livre publié après sa mort (2), et M. Maurice Vernes, dans la plupart de ses derniers travaux, ont remis en honneur la théorie du « prosélytisme des prophètes » ; les Juifs auraient rêvé, non pas la conquête et la soumission, mais la conversion des nations étrangères.

L'analyse des prophéties des deux Isaïe a pleinement montré, l'analyse des psaumes et des apocalypses montrera sans cesse quel genre de « conversion » rêvèrent les cervelles juives.

En quoi devait consister la « conversion » des nations étrangères? D'abord à obéir aux Juifs, ensuite à leur payer tribut. Il ne faut pas se laisser tromper par la forme religieuse que revêtirent les revendications juives. L'état juif est un état où les prêtres gouvernent, où les prophètes aspirent à remplacer par une démocratie cléricale la vieille aristocratie cléricale ; bien qu'élaborée par des prêtres, la loi juive est une loi nationale ; les tributs payés au clergé juif sont des tributs payés au gouvernement juif. Une loi purement religieuse, dans le sens que nous attribuons à cette expression, c'est-à-dire une loi purement morale, est une conception impossible en Judée. Un si monstrueux anachronisme enlève à l'histoire juive sa réalité ; la gloire du peuple juif est d'avoir su, lui, le plus infime des peuples de l'Orient, rêver, aussi bien que le peuple romain, la conquête matérielle, la soumission politique du monde.

Les Romains, pour conquérir le monde, envoyèrent des légions et des administrateurs. Les Juifs comptèrent sur Iahveh et les armées célestes, Iahveh Sebaot. Le « prosélytisme » juif ne diffère du « prosélytisme » romain que par le choix des moyens. Pareillement, il s'agit ici et là de conquérir les nations étrangères ; et le même dilemme est proposé au monde : soumission (conversion, si l'on tient au mot) ou extermination. Aucune équivoque n'est possible ; les deux Isaïe, et plus tard les psaumes et les apocalypses, le répètent invariablement ; si

(1) Voir Munk, *la Palestine*, début du livre III.
(2) *La Littérature des pauvres dans la Bible*, Paris, 1892.

les nations ne se « convertissent » pas, elles seront exterminées.

A l'époque des Isaïe, comme à l'époque du Deutéronome, le nationalisme juif, entouré des plus formidables dangers, s'est dressé férocement en face des autres peuples; ici l'horizon est restreint; là il est large; mais au troisième comme au quatrième siècle, il s'agit, pour ne pas périr, de réduire les nations étrangères. Rien n'est plus humain; rien n'est plus simple. L'internationalisme, en lisant « conversion » quand il est dit « conquête », met une dogmatique à la place de l'histoire.

§

Que les prophètes aient été, dans le monde, les protagonistes de la justice, le préjugé en est également établi; pas de commentateurs, aujourd'hui, même des plus indépendants, qui ne loue les prophètes d'avoir réclamé, d'aucuns disent d'avoir créé la justice. James Darmesteter, en 1891, ne proposait-il pas à la France, au monde, d'en revenir aux prophètes juifs? L'histoire doit percer à jour l'œuvre de l'internationalisation; car jamais la notion de justice ne fut plus cruellement niée que par les hommes de la démocratie jérusalémite.

En quoi consiste la justice?

En ceci : rendre à chacun ce qui lui appartient. *Suum cuique.*

La justice a été figurée une balance à la main. Elle est sans passion et désintéressée; sans passion, c'est-à-dire qu'elle n'obéit ni à la haine, ni à l'amour, ni à la colère, ni à la peur, ni à la vengeance, ni à l'envie; désintéressée, c'est-à-dire que le souci de son propre avantage ne parle pas à l'oreille du juge.

D'où naît le sentiment de la justice? D'une conscience égale des droits et des devoirs ; des devoirs qui résultent des droits; des droits que donnent les devoirs.

Chose humaine, contingente, dépendant du lieu et du temps, différente ici ou là, bouleversée par les circonstances, parlant d'une façon en deçà des Pyrénées, d'une autre façon au delà, la justice n'a de commun que le nom avec l'idole métaphysique imaginée par quelques philosophes et spécialement adorée depuis Kant. La justice, qualité d'ordre essentiellement prati-

que, vertu nettement politique, fait empirique et relatif, est une conception romaine; l'allégorie de la balance est romaine; *suum cuique* est une devise romaine; Rome a défini : « Justitia est constans ac perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi. »

Les Romains ont trouvé le sentiment de la justice dans la conscience de leurs droits et de leurs devoirs; maîtres du monde (voilà leur droit), ils doivent la justice au monde (voilà leur devoir). Le Romain idéal est le juge sans haine et sans amour, sans colère et sans peur, sans rancune et sans envie; le Romain idéal, avons-nous dit; l'idéal du Romain, si l'on veut. La définition de la justice est, au bout de deux mille ans, restée celle du mot *justitia*.

Les Romains s'élevèrent jusque-là, parce qu'ils furent un peuple militaire, donc soumis à une hiérarchie et à une discipline, et un peuple politique, donc soucieux d'asseoir sa domination sur des bases inébranlables. Les Juifs, peuples d'exaltés fanatiques, enfiévrés par des humiliations ininterrompues, étaient à jamais incapables de l'effort de modération sereine qu'implique la justice.

Les prophètes sont les porte-parole d'un peuple et d'un parti; ils réclament pour ce peuple, pour ce parti, tous les avantages. L'idée de rendre aux goïm ce qui revient aux goïm, aux aristocrates ce qui revient aux aristocrates, est aux antipodes de la pensée des prophètes. *Suum cuique*, disent les Latins; tout pour nous, disent les prophètes. Est-il un seul passage où les prophètes ne demandent la condamnation de leurs adversaires?

La justice rend, même à l'ennemi, ce à quoi il a droit. Les prophètes sont des tribuns passionnés qui vouent à l'extermination les goïm et les aristocrates, à moins qu'ils ne s'agenouillent. Patriotes et démagogues, ils étaient dans leur rôle. Mais qu'y a-t-il de commun entre les revendications d'un peuple et d'un parti, et la sereine attribution de son droit à chacun?

La notion même était absente de leurs cerveaux. Les traductions, toujours pieusement tendancieuses, traduisent par « justice » un certain nombre de mots hébreux dont aucun n'en a le sens.

Mishpat signifie exactement jugement, sentence; quand les prophètes invoquent le mishpat, ils appellent purement et sim-

plement sur leurs adversaires la sentence de Iahveh, c'est-à-dire le châtiment.

Que le jugement, dit Amos, roule en flots comme une rivière, et la justice comme un torrent intarissable (1)... C'est-à-dire le jugement qui condamnera nos adversaires, la justice qui nous accordera toutes nos revendications.

Sadiq, le juste, signifie celui qui vit honnêtement ou pieusement; rien de commun avec le sens de *justus*.

Mishor et *nakohah*, la droiture, voisinent avec l'honnêteté et la piété; rien encore de la *justitia*.

Les goïm, les aristocrates opprimant et dépouillant le peuple juif, c'est le riche opprimant et dépouillant le pauvre. Les prophètes rêvant d'exterminer ou d'agenouiller les aristocrates et les goïm, c'est le pauvre dépouillant et opprimant le riche. Derrière ceux-ci, pas plus que derrière ceux-là, je ne vois l'ombre auguste de la justice.

J'entends l'objection. La justice s'exerce en protégeant les faibles. S'exerce-t-elle aussi en exterminant les puissants, en jetant hors la loi les dissidents? Sérénité, désintéressement, gravité, toute haine étouffée, toute colère domptée, toute rancune oubliée, large attribution des droits correspondant aux devoirs, aucun des caractères de la justice ne se trouve dans les livres prophétiques. Tout y est national et démocratique; et c'est la gloire autant que la raison d'être de ces livres.

A la base des livres juifs est l'idée éminemment nationaliste de l'élection d'Israël. Iahveh, le plus injuste des dieux, a élu le peuple juif, non point à cause des mérites du peuple juif, la Bible le répète inlassablement, mais par un pur effet de son libre choix; il a élu le peuple juif et rejeté les autres. La théologie chrétienne fera de cette iniquité le dogme de la prédestination et de la grâce. L'idée éminemment démocratique que, seul, le parti populaire représente Israël, n'est pas moins fondamentale chez les prophètes. Parmi les Juifs, les prophètes séparent les hommes de leur parti et les hommes du parti adverse; l'élection d'Israël devient, chez les prophètes, l'élection du parti démocratique de Jérusalem; Israël ne représente plus, pour les prophètes, que les Juifs du parti prophétique.

Il ne faut pas lire : justice. Il faut lire : revendications.

(1) *Amos*, V, 24

Revendications plus ou moins autorisées. Revendications d'un peuple, le peuple juif ; d'un parti, la démocratie.

§

L'internationalisation, avons-nous dit, est l'œuvre de se saisir de mots ayant eu, à leur date et dans leur milieu, un sens concret, et de revêtir ces mots d'un sens général, purement moral.

L'histoire du judaïsme ancien et du christianisme primitif se résume en ceci : un fait national et nationaliste qui devient un fait international. L'œuvre de l'historien du judaïsme consiste à retrouver, sous le fait international moderne, le fait national et nationaliste ancien. L'évolution du peuple juif doit être étudiée avec la même froideur que l'évolution de n'importe quel peuple de l'ancienne Asie.

De quelque côté que nous cherchions, il nous est impossible de découvrir dans les prophètes, non plus que dans toute la Bible, autre chose que des œuvres nationales, nées du besoin d'une époque déterminée. A la base des livres prophétiques, il y a le pacte conclu entre Iahveh et Israël. L'obligation d'Israël est d'être fidèle à Iahveh ; l'obligation de Iahveh est, moyennant cette fidélité, de donner le monde à Israël.

Mais en quoi consiste la fidélité demandée à Israël envers Iahveh ?

Si l'on en croit la plupart des exégètes et des historiens, Iahveh aurait demandé à Israël, pour lui donner le royaume du monde, l'accomplissement de l'ensemble des vertus dites vertus chrétiennes.

Il n'en fut rien. Iahveh demande à son peuple, uniquement, de se constituer en un nationalisme absolu en face des étrangers. Les lois d'ordre social, de confraternité ne sont édictées que de Juif à Juif, et non de Juif à étrangers. Nous savons que le « prochain » pour un Juif, c'est un autre Juif ; un païen n'est pas le prochain. Nous savons que « l'étranger » que la loi protège est le mercenaire ou le prosélyte qui vit en terre juive sous la loi de Iahveh. La loi juive n'existe que pour les Juifs ou les judaïsants.

Iahveh, même devenu dieu universel, est le prototype du dieu national ; la loi juive, même devenue (par le fait de la conquête) loi universelle, demeurera loi juive. Un absolu na-

tionalisme, voilà les prophètes; tels seront pareillement les psaumes et les apocalypses.

Une statistisque l'établirait.

Le pacte conclu entre Iahveh et Israël est énoncé ou rappelé en cinq cents passages environ des livres prophétiques. Deux cents environ de ces passages ne précisent pas moyennant quelles conditions; le pacte y est rappelé, et c'est tout. Mais en trois cents passages environ, les conditions sont déterminées. On peut faire le décompte et la répartition de ces trois cents passages.

Quatre fois sur dix, la condition est de ne pas adorer de dieux étrangers;

Une fois sur dix, de ne pas représenter Iahveh sous une forme sensible ;

Une fois sur dix, de ne pas célébrer son culte hors le temple de Jérusalem;

Un peu moins d'une fois sur dix, d'observer le sabbat, commandement suprême;

Un peu plus d'une fois sur dix, de ne tuer ni voler; ce sont les préceptes de droit ordinaire; la fornication et l'adultère sont presque toujours, chez les prophètes, des façons de parler symboliques qui signifient l'adoration de dieux étrangers ;

Enfin, deux fois sur dix, il est interdit de violer la justice, de dépouiller le faible ou d'opprimer l'orphelin, la veuve et l'étranger mercenaire résidant en Judée et observant la loi juive ; mais il est bien entendu qu'il ne s'agit que de la justice due aux Juifs, que de la protection due au faible, à la veuve, à l'orphelin juif ou judaïsant.

Donc, une fois sur dix seulement, il est question des préceptes de droit ordinaire : encore ne s'appliquent-ils, implicitement ou explicitement, que de Juif à Juif; deux fois, le Pacte impose une loi d'égalité démocratique et de protection envers les humbles d'Israël; sept fois sur dix, il n'ordonne que de concentrer autour de Iahveh le nationalisme juif.

Pour les livres mosaïques, le même travail de statistique aurait donné des résultats analogues.

Les sept dixièmes des prescriptions prophétiques, les trois quarts du Décalogue et de la loi mosaïque consacrés aux questions religieuses, cette effroyable prépondérance du culte sur le droit civil, sur le droit politique et sur le droit moral, cela

signifie seulement que l'âme juive, pour vivre et pour durer, s'est concentrée dans un nationalisme exaspéré et qu'elle a donné à la patrie le nom de Iahveh, dieu d'Israël.

Les hommes de Jérusalem n'avaient pas à formuler pour les siècles futurs les principes d'une religion subjective; et l'historien, en arrachant aux œuvres des écrivains juifs le faux semblant d'une spiritualité impossible, loin d'en ravaler la grandeur, leur rend leur vérité propre.

§

Lorsqu'on a étudié dans les livres prophétiques, dans la loi mosaïque, le développement du nationalisme juif, quand on en a dégagé la tendance démocratique, lorsque l'on a noté quelques principes de droit et de morale communs à tous les peuples, que reste-t-il ? Rien.

Rien, si ce n'est ceci :

L'anathème jeté à la politique : faire des alliances, organiser des armées, c'est narguer Iahveh ;

L'anathème jeté au luxe : le luxe est un outrage à Iahveh ;

La malédiction contre le commerce : l'agriculture et l'élevage sont seuls permis aux enfants de Iahveh; le commerce est bon pour les goïm;

La réprobation contre la joie de vivre, contre la volupté, contre le plaisir ; la chasteté érigée, pour la première fois dans le monde, en vertu; l'amour devenu la honteuse nécessité dont on rougit;

Et puis, la malédiction contre ce qui est grand, ce qui est noble, ce qui est fort. La grandeur, la force, la noblesse, autant d'outrages à Iahveh. Iahveh, est-il dit cent fois, n'a pas de joie plus profonde que d'humilier les puissants, que d'abattre les forts, que de bafouer les nobles;

Et puis, la condamnation irremédiable de ce qui est intellectuel, art ou science; jamais les « intellectuels » ne furent autant haïs que par le nationalisme juif.

Il y aura un jour de Iahveh contre tout ce qui est fier et contre tout ce qui est élevé ;

Contre tous les cèdres du Liban et contre tous les chênes de Basan ;

Contre toutes les montagnes hautes et contre toutes les collines élevées ;

Contre toute haute tour et contre toute muraille forte ;
Contre tous les vaisseaux de Tarsis et contre tout ce qui charme les regards (1).

Il y aura un jour de Iahveh contre tout ce qui charme les regards !... Iahveh, dieu national, a été la création sublime par qui s'est fondé un nationalisme qui sut conquérir le monde. Admirable récompense que le dieu a donnée au peuple qui l'inventa ! Mais ce dieu, pour avoir, dans les temps anciens, porté, parmi beaucoup de noms, le nom de Moloch, est resté le dieu terrible à qui les enfants étaient immolés ; s'il a donné à son peuple cette récompense, le monde, il a exigé de lui cette offrande, les premiers nés des sentiments humains.

Tel est le sens du Pacte, base du judaïsme.

§

C'est un lieu commun de dire que les livres légendaires, comme les livres prophétiques, rayonnent de beautés littéraires. Si la *Genèse*, si les romans des deux Isaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel, n'avaient pas été semés de pages qui restent admirables même pour une époque irreligieuse, ils n'auraient pas accompli l'œuvre qu'ils ont accomplie ; ils n'auraient pas enthousiasmé les hommes de Judée ; ils n'auraient pas bouleversé le monde païen ; aujourd'hui encore, ils ne troubleraient pas des âmes. On n'y trouvera rien de la beauté toute d'harmonie que la Grèce a créée ; on y trouvera des âmes puissantes, qui voient puissamment, et qui, pour exprimer leur vision, disent des mots puissants.

Jérusalem, par une fortune que j'allais dire miraculeuse, a produit une dynastie morale d'hommes de génie, d'hommes de fer, d'hommes de rêve, d'hommes de feu, qui lui ont donné la vie pour des siècles... *in secula seculorum*, pourra chanter plus tard l'orgueil du judaïsme triomphant. Mais les hommes de génie ne sont pas seulement le résumé d'une époque, d'une tradition ; le spectacle des choses qui les entoure éveille en eux une compréhension, une divination, une idée, qu'il n'éveille point parmi les hommes qui vivent à côté. Ils s'allument, comme des flambeaux, dans la nuit noire. Une ombre indé-

(1) *Isaïe*, II, 12-17.

finie, mortellement vague, s'étendait, et, soudain, la foudre a lui, et ils apparaissent, ils flambent, ils sont un phare, ils sont l'étoile d'une mer où tout était chaos et qui devient à leur éclat une route large ouverte vers l'avenir.

Les écrivains anonymes qui, idéalisant la figure des vieux derviches de la Palestine, créèrent les personnages de Jérémie, d'Ezéchiel, d'Isaïe, pour répondre aux plus pressantes nécessités de leur pays et de leur époque, sont debout dans l'histoire du monde. Et le siècle, ce troisième siècle qui les a vus vivre, devrait porter ce nom : le siècle des prophètes.

Deux cents ans plus tôt, de l'autre côté de la mer, il y avait eu un épanouissement prodigieux de splendeur désintéressée. Le génie grec a produit l'art et la science. Les cervelles humaines ont appris à Athènes à être harmonieusement, et l'humanité pourra évoluer sur l'éducation créée par le siècle de Périclès.

Il y aura, plus tard, le siècle d'Auguste et son succédané, le siècle des Antonins. Ce sera l'époque romaine. Et l'humanité apprendra de Rome le droit, l'art de vivre en société, de commander et d'obéir, et d'être des peuples.

L'instant où, après mille ans de tâtonnements obscurs, l'humanité se réveillera à la lumière de la culture grecque, s'appellera le siècle de Léon X et sera vraiment la Renaissance, car le monde renaîtra à la pensée et à la joie.

Mais un siècle s'est trouvé où des hommes, dans le coin le plus farouche de l'univers, ont fondé, en des poèmes, en des discours, en des imprécations effroyables, quelque chose de nouveau et d'inconnu à la civilisation grecque autant qu'à la civilisation romaine, qui se nommera tour à tour le judaïsme, puis le christianisme, puis, d'un mot général, la religion, et qui deviendra, pour les époques où les évolutions arrivent à leur terme, le socialisme. Qu'on bénisse cette époque ou qu'on la maudisse, reconnaissons sa grandeur : c'est le siècle des prophètes.

Le judaïsme peut maintenant se répandre à travers le monde. De Jérusalem, nous l'avons vu rayonner à travers la Judée, puis dans toute la Palestine ; de là, il s'est infiltré dans les pays congénères et voisins, en Moab, en Edom, en Ammon et en Syrie ; puis, des colonies sont parties et ont été s'établir les unes en Asie Mineure, les autres en Egypte,

d'autres dans les îles de la Méditerranée et jusque dans les pays grecs. Partout, les Juifs emportent avec eux la parole de leurs prophètes, qui les console de leur faiblesse et de leurs humiliations et qui leur promet pour un jour assuré le triomphe. Ils peuvent endurer les détresses et les oppressions, les railleries et les affronts ; ils ont avec eux ce viatique des longues espérances et des certitudes intimes, que Jérémie, qu'Ezéchiel et que les deux Isaïe leur ont donné. La persistance du judaïsme parmi tant de causes de ruine ne s'expliquerait pas sans l'œuvre de ces écrivains de génie.

A l'occident, cependant, la puissance romaine grandit ; l'Italie appartient à Rome ; Carthage, la grande ennemie, est vaincue. La Grèce, prochainement, va devenir province romaine ; cependant, elle s'use en guerres intestines ; mais son agonie politique n'enlèvera rien à sa domination intellectuelle ; la Grèce intellectuelle triomphera, en même temps que triomphera la politique romaine. Le troisième siècle est l'époque des grandes écoles philosophiques issues de Platon, d'Aristote, et l'époque des premiers Scipions. Mais, parmi ces montagnes de la Judée dont les savants de Grèce et le sénat de Rome ignorent presque le nom, des hommes ont préparé la révolution qui doit emporter un jour le monde gréco-romain.

ÉDOUARD DUJARDIN.

DÉCADENCE ET RÉSURRECTION DE L'ESPRIT THÉATRAL

La décadence du Théâtre remonte aux premières étapes de la Tragédie.

Du chant du bouc à Eschyle, le Vin, Seigneur de l'Ivresse, donateur de Joie, avait conduit les hommes à danser leur grande lamentation sur le sort du dieu captif, Dionysios enfermé par les Titans dans le sein de la Terre. L'ardeur de la haine et de la peine du Dieu montait des mille racines qui partaient de son cœur et s'ouvraient dans les pampres roux, dans l'opulence rouge du Soleil d'automne. Chaque grain de raisin contenait une goutte de sang du Dieu. Les hommes en enflammaient leurs rêves. Ils plaignaient le sort du grand captif et se tordaient d'angoisse. Et leur angoisse était la danse; leurs plaintes, le chant ; et leur ardeur, l'orgiasme, d'où l'ode tragique et la tragédie sont nées.

Eschyle racheta les hommes de la servitude du vin. Son génie résuma à lui seul toute l'ivresse. Il put fixer une telle impulsion de fureur de vie, que le sens orgiastique des hommes, fort de lui-même, se retrouva éloigné de la seigneurie animatrice du grand captif. Les hommes, angoissés du sort des hommes en lutte perpétuelle contre toute la nature : ennemie insidieuse et rapace de l'individu, oublièrent le Dieu ; ils dansèrent et chantèrent leurs plaintes.

La nature ennemie prit alors clairement devant l'esprit de la foule le nom qu'elle portait dans les cœurs craintifs et anxieux. Elle s'appela le Destin. Elle fut la Diké sacrée, debout sur les moissons où l'amour avait entraîné le crime et la mort, debout sur la Terre où se brisaient violemment les rejetons du même tronc maudit, debout sur le sommet chauve où la suprême expression de l'homme, Prométhée, le Titan humanisé, souffrait, lorsque son cœur était plus rongé par la rage que son foie par le vautour.

La Fatalité dominait. Les hommes surgissaient beaux sur l'ondoiement implacable des Chœurs. Ils étaient beaux dans leurs détresses infinies, dans la conscience de leur faiblesse, devant l'impératif catégorique du Destin, et dans leur héroïsme sans bornes contre toute détresse et contre toute faiblesse.

Mais Oreste, l'homme, par la fatalité de son acte nécessaire, et Prométhée, le pathétique Titan, au nom de la conscience humaine, défièrent les dieux et l'impériosité occulte et suprême de la vie. Les hommes, éloignés de l'ivresse du dieu captif, s'éloignèrent aussi peu à peu de tous les dieux. Ils oublièrent toute l'exaltation des forces primordiales et universelles, symbolisées dans leur œuvre, pour parler, pour agir et pour mourir au nom de leur propre conscience d'éphémères. Prométhée les initia, et captiva leurs cœurs et leurs ambitions, comme il avait captivé le cœur des femelles océanides étendues éplorées à ses pieds. La Diké mourait, vaincue non par la volonté, mais par la passion des hommes.

La beauté héroïque des Sept contre Thèbes (la plus grandiose tragédie rêvée, seule comparable à la Symphonie en ut mineur, la symphonie du Destin, de Beethoven) disparaissait pour faire place aux troubles du cœur humain. La volonté de vivre selon ses instincts, malgré les hostilités souveraines des volontés extérieures, élevait l'homme jusqu'au héros, comme l'exaltation de toutes ses forces réunies en un seul faisceau de vie, en un seul flambeau de désir et de puissance, l'avait créé dieu. L'homme descendait de son piédestal. L'orgiasme dionysien et la terreur eschylienne devaient être oubliés. L'homme refoulait à ses pieds ses vêtements impériaux et magnifiques de volonté et de mort, et plaintif se renfermait dans son cœur isolé, et exaltait ses passions et ses troubles. Il crut ainsi conquérir sa conscience. Il prit en réalité une individualité. Mais il cessa d'être un héros.

Le Destin perdit sa belle attitude féroce, animatrice de nobles vertus. Sophocle, le beau Sophocle, le beau et majestueux poète stratégicien, repoussa la majesté du Destin, accepta la suprématie du cœur humain, et créa la tragédie satisfaisante, où la multitude pouvait pleurer sur ses propres maux, sans trop s'égarer, par une collectivité d'émotions héroïques, dans la piété du sort national, du sort de ses héros, du sort de ses dieux. « Et il orna la scène de fort belles décorations », dit Aristote.

La volonté démagogique passait comme un souffle de feu et de mort, sur les rues d'Athènes, sur l'Hellade de l'Hellade! La foule, dans l'éclosion de son pouvoir, avec l'aristocrate Périclès, regardait en souriant les autels, le trône, la scène du théâtre magnifique qui couvrait de ses marbres et de toute sa pompe le souvenir même du théâtre en bois, d'Eschyle, de l'artiste divin mort en terre lointaine. La foule, avec toute la lâcheté de sa conscience égoïste et brutale, allait envahir les autels, le trône et la scène, allait s'étaler dans sa toute-puissante arrogance devant les croyances et les gloires et les beautés de sa patrie, allait défier le Destin qu'elle ne craignait plus, ne pouvant plus le comprendre. C'est ainsi que lorsque l'athlète Euripide dramatisa en philosophant Prodicus et Anaxagore, et fut loué par Socrate et bien aimé par le peuple, la tragédie se trouvait déjà égarée dans les profondeurs des choses dont le sens est perdu.

La Passion avait tué la Justice et le Destin. Le Héros était devenu l'homme. L'inconscience et l'impulsion, *sources de satisfactions immédiates*, prirent la place de l'instinct indomptable, maître des souffrances fatales, maître de la Joie créée par la Douleur!

La pitié, qualité féminine et vile, avait détruit le sens héroïque de la vie. Euripide, qui faisait couler des larmes, fut appelé par Aristote *le plus tragique* des poètes, ce qui veut dire : le plus pathétique. Car Aristote même oubliait le pathétique Prométhée, et la fureur des Euménides domptées par la logique souveraine de l'homme qui sait vouloir. Et le chœur prit chez Euripide cette attitude grotesque et étrangère, purement décorative, qu'il a gardée jusqu'à ce que Claude Monteverdi, le créateur du Drame musical, d'abord, Gluck ensuite, enfin Wagner, ne l'aient remplacé par leur orchestre significatif.

Ainsi, après Eschyle, ce furent l'Insconcience et le Hasard qui régnèrent au théâtre.

La décadence du théâtre remonte donc presque à son origine, lorsque l'homme, qui luttait contre la Destinée, fut devenu l'homme qui subit tous les chocs de ses sentiments, toutes les tyrannies de ses sensations.

§

A la Tragédie succéda triomphalement la Comédie. Euripide

devenait Aristophane, l'aristocrate lascif, le véhément politicien de la *parabase*.

Le théâtre s'acheminait sans pause vers son développement de plus en plus inconscient, à travers les efforts des médiocres et les faiblesses emportées des génies.

Les situations où les hommes étaient placés, les gestes qu'ils faisaient, n'atteignaient pas la signification musicale qui secoue les nerfs et fait vibrer les cœurs de toute une assistance comme un seul grand cœur, dans une exaltation collective et profonde. La politique de la Comédie, ou les passions de la Tragédie, ne faisaient que *plaire* toujours plus aux êtres qui assistaient au spectacle. Elles les éloignaient du culte tragique presque religieux où les hommes se retrouvaient ensemble et mêlaient leurs âmes, dans cette exaltation unanime, presque religieuse, toute rayonnante de l'acte héroïque accompli par l'homme-type poussé par une fatalité typique de la race.

Ce ne fut que bien plus tard, après l'avènement du Christ, le héros judaïque, que les hommes retrouvèrent l'esprit tragique, la véritable nécessité primordiale du théâtre.

L'égarement de toutes les passions provient de ce simple fait qu'on met comme terme définitif de toute valeur : la mort. L'esprit tragique eschyléen était au delà de la mort, chevauchait la mort, acceptant et envisageant la *nécessité* de l'acte. La peur de la mort n'était pas le principal motif de toute action ; tous n'agissaient que de peur de ne pas accomplir l'*acte nécessaire*. Le Christ réapparut aux multitudes chevauchant la mort, les regards fixés sur la nécessité de son acte. Cet acte fut héroïque. Il exalta les multitudes, jusqu'à l'extériorisation du Mythe et de l'Art. Il gonfla les poitrines des générations qui assistaient, sur le parvis des cathédrales, aux développements des naïfs Mystères. Dans l'Eglise et dans la célébration de la Messe, le chœur, le Chorus, aux points de vue esthétique, mystique et architectural, représente l'âme nue et multiple entourant le type élu et symbolique, le sacerdote.

Et le Héros chrétien s'éleva sur les âmes du moyen-âge comme le cyprès se dresse au milieu des arbres. Le cyprès, sombre et hardi dans ses branches réunies, telles les mains dans une prière, rappelle la mort. Le Héros chrétien fut le chevalier de la mort. En lui l'esprit tragique revint. Et ce nouvel esprit fut augmenté de la Volonté de l'homme. Le Héros

n'obéissait pas à la volonté du Destin, ne semblait même pas obéir à la Volonté du Père. Il agissait de par sa conception de la vie et selon les lois de sa personnelle nécessité. Et il acceptait sa mort, non comme une vengeance, mais comme un holocauste, comme un sacrifice, comme un tribut. Par cela même l'énorme richesse de la Volonté, du libre arbitre, apportée par le nouvel héroïsme religieux, prit vite les expressions de cette déconcertante mortification prêchée par le Christianisme, et qui égale en « manque de joie » l'esprit de la Tragédie d'Euripide, de la Tragédie personnelle et inconsciente. Mais l'Homme-Dieu, invisible et présent, accomplissait un acte héroïque en synthétisant toutes les aspirations collectives de ses spectateurs.

Cependant la tragédie chrétienne, comme substance et comme influence, demeura inférieure à la tragédie grecque primordiale. Et les esprits s'acheminaient toujours plus vers leur isolement, affirmant de plus en plus leur inconscience.

Dans tout le théâtre anté-Renaissance et de la Renaissance, les événements furent toujours inattendus, les actes toujours involontaires, la fatalité et la nécessité rentraient entièrement dans les domaines du hasard et de l'imprévu, malgré le « deus-ex-machina » de la volonté divine. Le sens orgiastique de la Tragédie était perdu.

Ainsi, lorsque Shakespeare regarda la vie avec son terrible regard de souffrant qui connaît toutes les souffrances, il fut parfois troublé par la fureur *tragique*, mais jamais il ne sut communiquer son trouble à la foule. L'individu remuait les passions de la collectivité, mais il échappait à leur exaltation. Shakespeare entrevit le Héros qui agit nécessairement et accomplit un geste digne de racheter tous les malheurs d'une multitude, mais il fut toujours trop pathétique, et ses héros se trouvèrent toujours étonnés devant les effets de souffrance et de mort dont ils étaient la cause. L'inconscience les dominait. Ils obéissaient aux impulsions de leurs âmes, ils ne connaissaient pas d'avance la face de leur destinée réelle. Seul, parmi tous, le « fou » Hamlet s'approcha d'Oreste; il eût été digne de figurer à l'aurore de la Tragédie.

La Comédie, avec Shakespeare, comme avec les Grecs, comme avec Plaute, l'aristophanesque Ronsard, Étienne Jodelle, l'Arétin, Molière, Goldoni, garda son caractère d'infériorité et

de vulgarité, qui est inhérent à sa naissance grossièrement phallique. Car l'esprit comique est bien digne de son grotesque κόρδαξ. En répondant à sa tâche, qui consiste à *reposer les hommes par le rire*, s'il ne reste pas stérile (car de toute façon il exprime et révèle en caricature des aspects humains individuels ou collectifs), il demeure impuissant devant la nécessité d'un essor héroïque de l'âme de l'homme.

L'esprit tragique fut représenté avec grâce, et parfois avec génie dans la tragédie du XVII$_e$ siècle, dans le drame de cape et d'épée et dans ce qui est encore le *Théâtre historique*, absurde et enfantin.

En des temps plus proches de nous, un homme puissant, Gœthe, réalisa une tragédie gigantesque, où, comme dans le poème de Dante, se trouve un résumé de toute la pensée occidentale, c'est-à-dire de toute la possibilité héroïque de l'Occident de son temps. Or Gœthe écrivit un poème superbe, dans lequel une vision de vie, rapide et synthétique, est exprimée sous des nuées grises de rire, d'un immense rire sceptique, d'une gigantesque ironie sur la vanité des efforts humains, et sur la stérilité de la nature, *malgré la rédemption finale*. Faust fut le héros de l'Occident au XIX^e siècle. Il comprit toute la vanité de la vie et la stupidité de la mort. Il se lança d'un bond sur le rêve, comme un félin qui s'aplatit pour bondir plus haut sur la proie visée. Il s'élança vers le bonheur, s'habilla de toutes les plumes du paon, pour mourir sans le vouloir. Il eut, pour atteindre la joie, un geste héroïque, celui du dédain de son âme, du mépris de l'à venir et du passé. Il fut divinement stoïcien. Mais il n'avait pas accepté sa fortune sans une secrète espérance de duper l'avenir, qu'il dupa. Aussi Faust ne fut pas un héros. Spinoza avait judaïsé le génie colossal de Gœthe.

Mais depuis les *Mystères*, jusqu'à Gœthe, à Wagner, jusqu'à nos jours, et malgré quelques drames méditerranéens à sujets héroïques ou religieux, nous ne retrouvons pas dans l'histoire du génie occidental, la tragédie représentative, le paradigme parfait de la civilisation dite chrétienne. Pour que l'Occident ait sa tragédie typique, celle qui révèle toutes ses volontés et toutes ses terreurs, *il faut réunir quelque scène de Hamlet et quelque scène de Faust*.

§

Pour préciser mes données, je me sers avec intention de la différence profonde existant entre les mots-émotions : pathétique-dramatique-tragique.

J'en ai donné ici même (1) une définition. J'ai défini la Tragédie, en déterminant les caractères des trois manifestations émotives suscitées par la vie et par l'art. La Tragédie n'est pas, comme le vulgaire l'entend, dans la violence des attractions et des répulsions d'âmes, ou dans la brutalité des chocs passionnels ; elle n'est pas nécessairement dans la représentation d'humanité pantelante et hurlante ; elle n'est pas non plus *uniquement* dans le langage et dans le geste dits tragiques. Non. Le langage tragique et le rythme du corps, sont la musique subtile de la Tragédie; par cette « musique » de ses attitudes et de sa langue, l'acteur devient ou peut devenir un lumineux réflexe de l'artiste. Mais la Tragédie et l'émotion tragique ne se bornent pas à une manière de représentation, comme beaucoup semblent le croire(2). Le pathétique est dû au choc violent et désharmonieux d'une vie, individuelle ou collective, lorsque ce choc se produit en dehors de la volonté conscientedes agonistes ; *l'accident* inattendu et mortel n'est *jamais* ni tragique ni dramatique : il est pathétique et il ne peut nourrir que la chronique des feuilles journalières. Si la volonté des agonistes est présente et agissante, alors naît le drame, qu'alimente notre littérature théâtrale et romancière. Le tragique ne se révèle à son tour que lorsque la brutalité des accidents s'enchevêtre avec la volonté agissante des *dramatis-personæ*, et toute l'action, qui comprend des milliers de vies, ou quelque « vérité » éternelle dans sa catastase et dans sa catastrophe, se manifeste nettement rythmée sur une autre volonté, collective et irrésistible, la volonté de la race, du Destin, de la Providence, de la Nécessité. Si cette volonté collective et suprême ne fait pas sentir la toute-puissance de ses arrêts qui meuvent le drame et en remuent le pathos, il

(1) Cfr. *Mercure de France*, 15 février : *La Tragédie catholique de Gabriel d'Annunzio.*

(2) Vitruve aussi nous parle des trois genres de scènes, au point de vue purement décoratif, avec des colonnes, statues, etc., pour la scène tragique des maisons particulières et des édifices publics, pour la comique; des bois, pour la satyrique.....

n'y a pas tragédie. L'origine de la Tragédie a été religieuse, c'est-à-dire *unanime* (1).

Depuis Eschyle, l'esprit tragique se montre donc presque toujours submergé sous le flot inlassable de la passion humaine, qui recouvre les âmes, qui engloutit la volonté une et multiple de l'être capable de connaître en les accomplissant toute la portée de ses actes.

La souveraineté de l'Inconscience et la seigneurie du Hasard dominent. Le Politien, qui fut le premier dramaturge moderne, écrivit une Tragédie Pastorale, l'*Orfeo*, où, dans un temps d'engouement helléniste, il s'essayait à la reconstitution de l'ancienne tragédie mythique. Mais lui — aussi bien que Racine, Corneille, Alfieri, Schiller, ensuite — ne put concevoir la tragédie qu'en pur et simple drame. Tous nos grands tragiques semblent résumer l'âme et les espoirs de quelques peuples ardents, mais ils ne font en réalité que couvrir de vêtements tragiques de simples créatures humaines, impulsives et farouches, lamentables devant les deux immenses pivots de la vie occidentale : la volonté d'amour et la peur de la mort.

Mais cet insaisissable esprit tragique ne peut s'épanouir que dans l'exaltation de joie ou de douleur, de fête de guerre ou de deuil de toute une race.

Dans les aspirations confuses des peuples mécontents domine vraiment la *dikê*, le destin vengeur, l'implacable Moïra, la nécessité de la vengeance toujours nouvelle. Dans le foyer inépuisable de l'âme des peuples nourri par l'éternelle souffrance des dominés sous la volonté des dominateurs, se prépare toute permutation et toute révolution.

La marche de l'humanité qui groupe les familles et forme la communauté primordiale de la patrie, groupe les patries et forme les nationalités et les races, tend toujours plus à élargir ses limites. De là, les chocs, les actes et les vengeances. De là, le merveilleux dynamisme humain, exalté de temps en temps par la guerre : *miracle du sang et de la destruction qui renouvelle la vie.*

(1) Corneille, écrivant à l'abbé de Pure les trois préfaces à ses trois livres de poésie, dit « ... dans la seconde je traite les conditions du sujet de la belle tragédie, de quelle qualité doivent être des incidents qui la composent, et les personnes qu'on y introduit, afin d'exciter la pitié et la crainte, comment se fait la purgation des passions par cette piété et cette crainte..... » Il parlait donc du drame.

Or, la nécessité de la vengeance est l'âme de l'Histoire; et elle est aussi l'âme de la Tragédie. La maison des Atrides synthétisait la fureur insatisfaite et inapaisable d'un peuple conquérant, c'est-à-dire de tous les peuples qui ont une histoire. C'est l'instinct révolutionnaire qui régit le dynamisme des sociétés. Le Destin vengeur est au fond de l'âme des opprimés, de ceux qui sont à la dernière marche de l'échelle animique des hommes, de ceux qui sont serviles et presque bestiaux. Il est là, vengeur et immobile. Le rayon de son regard suscite les orages et les tempêtes et les belles horreurs de l'histoire.

Et c'est lui, et lui seul, que le poète tragique cherche et exalte, doit chercher et doit exalter, dans une seule personne, dominatrice ou dominée. Le protagoniste, la *dramatis-persona*, prend ainsi l'âme d'une race, devient le héros, logique, beau. Sa personnalité disparaît; son individualité rayonne comme un feu central que les vents de la passion de *tous* ses contemporains avivent à jamais, dans l'histoire ou dans la légende, dans le présent ou dans le souvenir.

Quelle tragédie, si ce n'est celle d'Eschyle et tout au plus celle de Sophocle, répond à ces conditions?

Seuls, je le répète, Hamlet, férocement ironique, et Faust, superbement sceptique, s'enveloppent de cette beauté flamboyante qui répond à l'état d'âme de tout un moment de l'Histoire.

Et nos tragédies ou nos drames historiques, à côté de leur tragique devancière, semblent faire des grimaces poétiques, parfois merveilleuses, comme chez tels grands poètes, avec les cothurnes et le masque empruntés; avec ce masque d'airain trop sonore pour de petites voix, qui semblent gémir comme le vent contre une maison infranchissable.

L'orgiasme primordial de la tragédie manqua dès que la volonté démagogique envahit comme une marée rapace le destin de la divine Hellade.

Rome, de son côté, ne fut pas touchée par la grande flamme de la tragédie qui s'étendait vers l'avenir, et les raisons en sont multiples. Rome n'a pas eu de Philosophie et ses excellents poètes n'ont pas pu *créer* une Poésie. L'Urbis était trop ardente dans son rêve impétueux de conquête et trop glorieuse

de son magnifique rôle de domination, pour que le sens *dionysien* se réveillât puissamment en elle. Elle était toute *apollinéenne*, comme dirait Nietzsche; aussi elle ne *créa* pas *sa* religion et *son* Art. Et la flamme immense de l'exaltation tragique ne la toucha presque pas.

Térence, le « Demi-Ménandre », écrivit de pâles comédies, sages et bonnes. Plaute fut bruyamment sensuel et sa *vis comica* est bien souvent agaçante. Cæcilius Statius, *ferreus scriptor*, n'a pas survécu. La magnificence de Rome, impériale même lorsqu'elle fut républicaine, se dispersait trop dans le culte des choses et des harmonies extérieures, pour qu'elle ait pu créer une religion, une philosophie et un art. Pour les hommes elle ne devait créer qu'une législation digne d'être léguée à l'avenir; sa merveilleuse gloire de conquêtes fut dominatrice et législatrice. Et son esprit théâtral passa de l'exaltation du sang à l'exaltation du rire, du Cirque à la Comédie.

Rome était profondément individualiste. Chaque Romain était Rome, et couvait en lui seul le rêve d'un empire. Aussi Rome n'eut-elle pas d'aristocratie ni de démocratie. Elle fut toujours égale à elle-même, constamment grandiose dans ses gestes et dans le culte de ses gestes.

L'esprit tragique, fait d'une noblesse, d'une sélection suprême de l'âme, d'une absorption complète de celle-ci, non dans une croyance ou dans un désir collectif, mais dans une crainte ou dans une béatitude *unanimes*, était grec. Il ne pouvait pas être hindou, car les Hindous manquaient de force pour se détacher du rêve, se relever de l'absorption pour entrer dans l'action. Il ne pouvait pas être romain, car les Romains manquaient de volonté pour se détacher de l'action, pour s'approfondir dans la contemplation, et se créer ainsi des fantômes terribles et invincibles, dominateurs de l'âme de toute la race. Pour les Romains, tout ce qui était terrible devait être vaincu; leur Fatum n'était qu'un prétexte à justifier toute leur féroce volonté de vie, comme la volonté du Seigneur des Chrétiens ne fut souvent qu'une justification *à priori* de tous les actes des hommes, de toutes les résignations plates et de toutes les plus âpres violences.

Les Romains, par l'amour effréné du geste et de la ligne, et par le manque de profondeur animique, acceptèrent donc la Comédie qui reproduisait toute l'extériorité de leur vie superfi-

cielle, de leurs rapports d'individu à individu, c'est-à-dire *de leurs mœurs*. Et la musique, qui accompagnait la comédie de Térence, *étant musique*, ne pouvait être que grecque. *Et est tota Græca* ou *tota græca Apollodoru facta est...* — disent les Didascalies.

L'esprit théâtral suivait à travers les temps et les pays la ligne descendante, oubliait son essence première, sa raison d'être, devenait de plus en plus la reproduction des mœurs ou des chocs de corps qui se rencontrent, se prennent et se repoussent, s'abîment dans la vie ou dans la mort.

La souveraineté de l'Inconscient et la Seigneurie du Hasard ne furent vaincues ni dans la Rome Impériale, ni dans la Rome Papale. Elles ne le furent pas davantage en Angleterre par l'aristocratique esprit de sir Bacon. Elles se traînèrent jusqu'à Claudio Monteverde, jusqu'à la naissance du mélodrame riche d'un orchestre qui remplaçait le chœur ancien; puis furent submergés sous la houle de la virtuosité et de la vocalise, et ne furent enfin domptées que par le chœur-orchestre wagnérien et par le *leit-motiv*, dont l'enchevêtrement exprime la genèse et l'évolution de l'homme et des actions humaines.

Mais aujourd'hui, l'Inconscience et le Hasard dominent encore le Théâtre, tous les théâtres : romantiques, réalistes, historiques, mystiques, avec une telle insolence dominatrice, que l'espoir nous échapperait, si quelques grands poètes ne rêvaient pas de grandes visions sociales, des drames immobiles d'âmes, des drames de passions religieuses ou de race : si Ibsen, Maeterlinck, Péladan, Elémir Bourges, Paul Claudel et d'Annunzio n'existaient pas; mais, *surtout et en dehors de ces hommes*, si l'évolution complexe de la Musique et de la *religiosité musicale* n'indiquait déjà une prodigieuse transformation de l'esprit religieux humain, ainsi que je l'expliquerai plus loin.

Ibsen, lui seul, a su préciser le plus hautement possible les lignes de la tragédie contemporaine. Il reste au sommet de notre art théâtral. Wagner avait conçu et réalisé, pour exaspérer une race, une grandiose conception de l'esprit tragique dans la nature, répandant vainement sa volonté héroïque comme une nuée de feu sur l'esprit d'une génération irreligieuse. Ibsen, lui, a rêvé la régénération de la femme, a révélé les plus grands drames de la pensée et du sentiment contem-

porains luttant, souffrant, dans le crépuscule rouge des religions et de la vie de l'âme. Il a créé Brand, merveilleux poème de l'homme qui se reconnaît impuissant à réaliser un rêve plus vaste que les limites de *son* horizon. Cependant Brand, en acceptant toute sa destinée prévue, a des attitudes héroïques — mais il tombe sous le poids de son individualisme effréné et incohérent — et il n'est pas un héros, ou tout au moins un héros de sa race, et un héros *pour nous*, car il s'égare dans des tourbillons de neige, menacé par l'avalanche de la montagne, poursuivi par les cailloux du peuple, hué par une folle, tel le symbole vain de son grand rêve stérile. Dans tous ses héros et ses héroïnes, Ibsen représente en général le contraste entre la volonté de l'homme libre et l'esclavage des habitudes et des conventions sociales. Le Destin vigilant et impitoyable se trouve pour lui dans la société; il est la persécution invincible et le misonéisme de la multitude.

Dans ses pérégrinations mélancoliques à travers le monde, Ibsen a connu l'esprit de la véritable tragédie contemporaine, de celle que seule nous pouvons accepter sous ce nom. Mais ses personnages aussi se retrouvent étonnés et affaiblis devant la catastrophe logique de leurs rêveries, et devant les déceptions continuelles qui attendent inévitablement leurs tempéraments d'exception. Ibsen a senti le besoin de bâtir des châteaux pour se donner sinon le plaisir, du moins la rude tâche pleine d'amertume de les détruire.

Son théâtre ne pousse donc pas à l'acte héroïque, son théâtre est suprêmement décourageant. Mais, dans ses visions synthétiques, comme dans ses plus menus détails, il fait de l'art, de l'art pur et orgueilleux, qui connaît son rôle devant la vie universelle, la vie des instincts, et devant « l'évolution humaine » qui ne peut tendre qu'à leur plus grande et plus sage liberté. Épris d'orgueil et de volonté rebelle, il a crié son merveilleux blasphème contre la société.

L'art d'Henrik Ibsen est *Art Oratoire*. Chacune de ses pièces est une oraison en faveur d'un principe de vie, et une critique cinglante de toute la mort qui, du fond des traditions et des lâchetés de l'âme collective, s'oppose à l'épanouissement de toute force innovatrice.

Maeterlinck accomplit un remarquable effort, avec ses puissantes qualités de rêve plus que de recherche. Les visions qu'il

a réalisées en œuvre d'art sont confuses, imprécises, mais hautement poétiques. Il a regardé la « face de la Vérité » aux sources lointaines et mystérieuses d'où dérive le fleuve de l'existence, ce fleuve qui à son tour s'ouvre parmi des cris de bataille dans celle que nous appelons la mer de la vie.

La superbe ivresse d'Edgar Allan-Poe fut toute frémissante devant des visions semblables. Et Maeterlinck rappelle Edgar Poe en même temps qu'il touche directement à ce grand synthétiseur du psychisme occidental que fut Shakespeare. Nous retrouvons chez Maeterlinck la pauvre créature fouettée par la vie comme Maleine, Ophélie ou Juliette; la fureur jalouse de Golaud, d'Othello, et plusieurs fois nous reconnaissons dans Maeterlinck la sentimentalité barbare d'Hamlet.

Et comme Maeterlinck a voulu rendre simplement ces *états d'âme synthétiques et rares*, d'où l'homme se lance résolument vers la joie et la vie ou vers la douleur et la mort, il s'est servi techniquement d'une série de petits tableaux, desquels toute l'existence des personnages se dévoile jusqu'à la catastrophe, et entre lesquels se déroule cette chaîne des *actions de surface* que Maeterlinck suggère sans les définir, à la façon de la musique. Chaque tableau est comme un thème musical et essentiel, et ce n'est que dans les pauses et les silences qui coupent ses thèmes, que se dégage et se manifeste le rythme poétique et suggestif de ces *drames immobiles*.

Avec la réalisation contemporaine d'un acte de vie si intense obtenu par le minimum du mouvement, dans son drame *simple*, Maurice Maeterlinck a ouvert une vie nouvelle et large à notre subtilité psychique. Le théâtre de l'Avenir recherchera là sa puissance de rêve, ses qualités anoblissantes par le rêve, à côté du Drame Héroïque à la Wagner. Malheureusement, Maeterlinck lui-même n'a plus su suivre sa voie. Il s'est égaré dans de vagues recherches, frappé par l'horrible marée du positivisme brutal qui envahit la Poésie du théâtre.

Le théâtre de Maurice Maeterlinck peut être appelé, à côté du théâtre *Oratoire* d'Ibsen, théâtre *Esotérique* (1). Il n'exprime que des vérités d'âmes en elles-mêmes, en dehors de toute contradiction sociale.

(1) J'emploie ce mot : ésotérique, non dans sa signification surannée appliquée exclusivement aux sciences et à la sagesse occultes, mais dans une acception toute moderne, soutenue par son véritable sens étymologique.

Avec plus de mouvement, de fougue, de pensée, réalisant le véritable drame *implexe*, le théâtre Mystique de Péladan, le seul qui écrit des tragédies où les ailes de l'idéal palpitent dans un souffle pur d'hellénisme ; et le théâtre dit idéaliste de M. Edouard Schuré, font partie, par leur volonté idéale, du *théâtre Ésotérique*. Péladan *intériorise* à travers un beau et large esprit moderne, de grandes affabulations antiques. M. Schuré substitue à l'individu le couple, qui agit comme une forme parfaite au centre même du drame. Il s'approche ainsi des conceptions collectives eschyléennes, où le personnage était une collectivité, unanime dans la douleur et dans la fureur. Mais ses drames sont très faibles.

Gabriel d'Annunzio est entré dans une voie que le génie méditerranéen a ouverte à l'esprit germanique. S'inspirant de l'œuvre titanesque de Richard Wagner, il s'essaya dans la *Tragédie Héroïque* avec *Francesca da Rimini*.

Tout son théâtre est fait de visions hautainement poétiques, où il s'éloigne des extériorisations individualistes brutales de ses romans, en même temps que de l'exaltation des héros et des beautés de l'Italie. Arrivé logiquement à la manifestation scénique, dans son âge mûr, avec son cœur expert en langueurs, en fureurs et en désirs, Gabriel d'Annunzio sous l'influence de Maeterlinck fit tout d'abord un rêve terrible de folie et de sang. Il écrivit le *Songe d'une matinée de printemps*. Mais il apporta un élément nouveau dont la puissance forme sa plus claire vertu : il compliqua l'action par le cadre que lui fournissait la campagne florentine, entre Florence et Fiésole, où le Poète a établi sa demeure.

Avec d'Annunzio l'action des hommes ne paraît plus isolée dans la nature, et ne se déroule pas en belle, parfaite corrélation avec les pauses et les fureurs de la nature environnante, comme chez Shakespeare (*Tempête*), chez Ibsen (*Braud*) et chez Maeterlinck (*Princesse Maleine*). La nature n'est pas, comme chez ceux-ci, et comme chez d'Annunzio même dans *la Ville Morte*, un personnage, le personnage principal et gigantesque du drame. La nature dans le *Songe d'une matinée de printemps*, ainsi que dans *le Songe d'un coucher d'automne*, où l'âme de Venise éclate avec tout l'orage de ses pompes rouges, est toujours extérieure aux hommes, mais elle encadre leur action d'une façon si parfaite qu'elle semble incendier de

loin leur fièvre tragique et présente et lointaine, elle reste insidieusement précise et vague. Léonard de Vinci mettait dans une indéfinissable lumière de paysage ses étranges figures, qui sont au delà des concepts ordinaires du beau et du laid, comme presque en dehors des marques du sexe. Chez d'Annunzio cette complication dramatique du paysage représente l'effort maximum pour renoncer aux illusions de ses romans, où il semble croire à la volonté et à la liberté d'action dans l'individu considéré en lui-même et seul, telle une monade globale de sentiments et d'émotivité qui effleurent à peine les convulsions de la collectivité environnante et enveloppante. Tout d'abord le théâtre de d'Annunzio se confina tout simplement dans les domaines du rêve. Ensuite, il fut dominé par une pensée centrale, inconsciente peut-être chez le Poète, mais claire. Dans *le Songe d'un coucher d'automne* et dans *la Joconde*, la catastrophe est déterminée violemment par le triomphe de la chair. *L'éternel féminin* de Goethe semble conserver son triomphe non pour une élévation suprême de l'homme, mais pour une destruction. Le feu de la barque de la sublime courtisane Panteá (dans *le Songe*), et la chute presque homicide de la statue (dans *la Joconde*), qui tombe sur les pauvres humbles mains de Silvia Settala, sont des sanglots de mâle, rongé par sa haine contre le sexe qui le domine.

Dans *la Ville Morte*, la pensée centrale est fournie par la lutte contre le Destin, contre *ce qui semblait le Destin*. L'amour incestueux d'un frère amène le sacrifice de l'Aimée, et la mort, la stupide et terrible mort de Bianca Maria, près de la *fonte Perseja*, le sacrifice de la vierge, tuée pour vaincre l'inéluctable inceste qui attirait les âmes en embrasant les chairs, représente véritablement une catastrophe qui est en dehors de la volonté des agonistes. Dans le pays ardent et altéré de « Micene ricca d'Oro », dans « l'Argolide Sitibonda » des Atrides, dans un souffle de folie la fatalité sort des tombeaux millénaires ouverts par l'inlassable et sacrilège curiosité de l'homme. Le Destin tragique revient s'appesantir sur les âmes imprudentes. Et le frère rêve l'inceste; et, pour ne pas accomplir cette volonté brutale de l'occulte, pour vaincre le Destin, tue la sœur ignare. Cette pensée est belle et vaine. Mais toute l'action se relève et devient digne de la tragédie qui s'y déroule, si l'on *voit* le véritable personnage du drame, Dio-

nysos instigateur : la soif inapaisable de l'Argolide, trop enflammée par le soleil et par l'extraordinaire richesse de ses entrailles, où elle garde la Fatalité implacable couchée sur les dépouilles des rois tragiques. Plein de ce sentiment presque parfait de ce qui était « l'esprit tragique », d'Annunzio s'est approché de Wagner, et il a écrit *Francesca da Rimini*, pour aboutir ensuite à cette intéressante conception d'une *Tétralogie des Abruzzes*, qui commence avec *la Fille de Jorio*.

Wagner a surtout rêvé la renaissance de l'esprit héroïque. Il a recherché dans le mythe de sa race l'expression la plus violente de la « maschia primitività », de la mâle primitivité, comme disait G. B. Vico, et a synthétisé le couple humain de la force insoucieuse et de la sagesse faite de souvenirs immémoriaux, dans Siegfried et Brunehilde. Wagner était un héros, au milieu de sa race. Il voulait pousser un peuple très vieux, et presque nouveau-né, aux plus grandes violences capables de lui faire surpasser son destin. Wagner possédait le langage qui n'a pas de bornes, aussi pouvait-il continuer son drame au-delà des limites de l'action scénique, dans la pensée animatrice qui était avant et après l'action, jusqu'à atteindre les caractères de ce qu'on appelle *idées pures*, l'idée en soi. Son couple héroïque fut une *idée pure* de l'humanité. Ensuite toute la lutte des forces occultes de la terre, des énergies de surface, et des volontés synthétiques qui sont au-dessus de toute collectivité et de la terre même, il la couronna par l'exaltation d'un héros qui résumait presque, en force et en sagesse, le couple héroïque Siegfried-Brunehilde. Sur la Tétralogie, quadrige impétueux, il mit Parsifal tel un aurige souverain. Le mythe de l'Edda et le mythe du Christ lui donnèrent, agrandi par la musique, le pouvoir d'exaspérer les âmes. Wagner put ainsi créer une *Tragédie Héroïque*, celle qui, à travers la trame excessivement logique et cohérente des leit-motifs, suit le héros dès que son nom est prononcé même avant sa naissance corporelle, dès que, comme idée, il existe déjà dans la nature, et le suit dans tous ses actes et dans ses états d'âme, en révèle les exaltations, en prévoit la catastrophe, en proclame la mort (1).

(1) Le thème de Siegfried est déjà annoncé dans le III[e] acte de la « Walkyrie », lorsque la Vierge guerrière reconnaît le futur héros dans les flancs gros de Sieglinde. Le thème de Siegfried accompagne de sa fierté les gestes du héros, et couvre d'une angoisse infinie sa marche funèbre.

La musique de Wagner a su la première dévoiler sur la scène, par l'enchevêtrement de ses thèmes conducteurs, la chaîne toute puissante des causes et des effets, a su dramatiser le déterminisme le plus absolu (1). Tout est prévu par la musique, qui suit le drame et se développe logiquement vers la catastrophe. Chaque héros se meut dans une atmosphère où son passé et son avenir sont présents et clairs. Wagner réalisa ainsi une véritable Tragédie, car le sens profond de l'action est reconnaissable à travers et en dehors de l'action même qui nous frappe. Pour un renouveau logique et satisfaisant, pour la mort de l'esprit simplement simiesque de nos scènes, et pour la résurrection de l'esprit théâtral, il faut que chaque geste exprime sa signification musicale dans l'ensemble d'harmonies ou de désharmonies qui constituent la vie d'un homme et d'un monde. Il faut que le dramaturge s'élance dans les domaines de la poésie vers les sommets de l'art fait de douleur et de joie. Il faut qu'il s'efforce de réaliser, par l'idée ou par les gestes de ses drames, l'*évidence* de la musique wagnérienne.

Ainsi l'affabulation pourra surgir du chœur, comme chez les Grecs, c'est-à-dire de l'unanimité d'un groupe humain dans un but d'exaltation commune. Les spectateurs doivent être le chœur. Cependant, non dans le sens de la justice collective qui approuve ou désapprouve l'enchevêtrement et le dénouement des passions scéniques, mais dans le sens de l'*unanimité*, où l'action a ses racines. Il faut aussi que la signification du chœur soit dans le milieu et dans la nature environnante d'où les personnages se détachent pour agir devant l'âme des spectateurs. Et il faut que les personnages se révèlent *devant l'âme* des spectateurs plus que devant leurs yeux. Il faut qu'ils soient synthétiquement représentatifs de leur moment historique, que chacun de leurs gestes soit plein de significations, que leur excessive gravité leur prête une extrême souplesse d'allure devant l'esprit de tout un peuple, qui doit pouvoir se reconnaître entièrement en eux. Il ne faut pas qu'après la catastrophe chacun puisse dire : moi j'aurais agi ainsi. Il faut que chacun pense : on ne pouvait qu'agir ainsi. Et les personnes du drame seront

(1) Je rappelle ici le thème du philtre dans « Tristan et Iseult », le thème qui révèle l'*instant initial* même du fatal envoûtement des deux protagonistes.

tellement grosses de vie que leurs gestes seront lents et synthétiques.

En écrivant, je pense à la tragédie grecque originaire, voire même, et simplement, au chant du bouc et aux premières convulsions des fêtes populaires dionysiaques.

Pour s'en rapprocher, le Poète, dramaturge et chorodidascale, après avoir ouvert son esprit à toutes les compréhensions des aspirations et des passions et des découragements de son pays et de *son* humanité; après avoir absorbé, comme dans une course aveugle et folle et partant sublime, à travers tous les champs de la vie, les harmonies et les désharmonies particulières à l'heure commune qu'il vit, exprimera en visions toutes les vérités conquises, comme le musicien les exprime dans ses harmoniques et ses dissonances.

Alors le théâtre ne se bornera pas à répéter des *faits de corps* et de combinaisons et de chocs de corps, où l'âme est lointaine; il reproduira *des faits d'âmes et des états d'âmes;* il sera général et profond En puisant ses thèmes à la source de toute poésie civile, de toute culture héroïque, de tout mouvement individuel et général, du sentiment et des sens — et non plus dans quelque égoïsme bourgeois d'amour, dans quelque fable de souffrance sociale, — le dramaturge doit faire œuvre de poète et de philosophe. Pour les révéler en paradigmes scéniques, il choisira quelque force-type de la nature, observée dans un individu ou dans un groupe ou dans une multitude d'individus. Nos besoins dramatiques nouveaux sont faits de précision dans le rêve et de clarté dans une vision qui traduise non les profondes et belles vérités d'un mythe dont la religiosité nous manque désormais, mais les profondes et belles souffrances de notre désharmonie contemporaine.

Le Théâtre de Wagner, par exemple, peut nous satisfaire par les aspects infinis que la musique lui donne — mais ces drames demeurent insuffisants à réveiller dans nos âmes « l'esprit tragique » originaire, qui puisse entièrement nous guérir de notre penchant grotesque à faire de la littérature avec quelque triste et banal épisode de la vie collective pris dans tout ce qu'elle a de plus éphémère : la vie de l'individu.

— Le dramaturge-poète, celui qui fera du « Théâtre Héroïque », nous présentera des créatures symboliques, libres, conscientes, joyeuses sous le fouet de la douleur qui développe

tous les meilleurs instincts de révolte. Ce n'est pas le cas singulier de détresse qu'il faut élever jusqu'aux généralisations de l'art. C'est la grande détresse universelle, la caractéristique de notre temps : le manque de joie et de volonté de joie, et il faut s'éloigner des sentimentalismes qui nous rapetissent et nous font semblables à de petites femmes qui larmoyent et murmurent des prières incomprises devant l'impériale majesté de la mort.

— Le dramaturge-orateur, celui du « Théâtre Oratoire », recherchera à son tour les vérités essentielles qui, du sein des multitudes, réclament leurs perpétuelles transformations. Il parlera un langage de héros, au nom d'un besoin général de révolution ou de calme, il cherchera ses affabulations dans les conflits éternels des instincts presque immobiles de la foule avec les convulsions de la pensée indomptable.

— Le poète du « Théâtre Esotérique » trouvera ses images scéniques, en écoutant, dans le profond de l'âme humaine, les aspirations qui sont les plus éloignées de la surface tempêtueuse de la vie, celles qui trament, presque dans l'occulte, c'est-à-dire dans l'inconscient, tout l'amour humain et toute la force passionnée et sentimentale de l'individu.

Tout le théâtre doit abolir ses divisions mécaniques en scènes, qui obligent l'auteur à inventer les plus sots moyens, pour qu'il y ait toujours sur la scène au moins une personne qui agisse. Le théâtre nouveau, pour notre esprit nerveux et impatient, doit être bref, rapide, synthétique. Ses tableaux détachés — comme chez Shakespeare et chez Maeterlinck — doivent se développer uniquement selon une loi musicale, intimement liée au sens sentimental et idéal du drame. *Hoc generaliter.*

§

Le théâtre tend de plus en plus à devenir un temple, pour satisfaire dans ses formes les plus parfaites l'éternel besoin religieux de l'humanité. Les vieux temples s'effondrent, ou gardent seulement toute leur beauté de pierre pour notre joie esthétique.

L'esprit religieux, qui les déserte, cherche ailleurs sa demeure ; les vieux temples deviennent uniquement sacrés à l'art, tandis que tout nouveau temple doit pouvoir accueillir ensem-

ble la religion et l'art d'un peuple. *Aujourd'hui le Théâtre et le Musée sont les deux véritables formes templaires de l'esprit contemporain.*

La musique exprime l'unanimité dans la Joie et dans la Douleur, car elles fond les consciences et révèle l'inconscient par son langage infiniment vaste et de plus en plus complexe. Par cela même la musique est identique à la religion. La musique, compliquant de science son expression et de haute philosophie ses conceptions, sera la grande *manifestation* religieuse de l'avenir.

Le théâtre sera son temple.

Le « drame d'action » (1), dans la prose de M. Sardou ou dans la musique de M. Massenet, restera longtemps l'agrément des moments médiocres de la foule et la canalisation de toutes les médiocrités un peu artistes que l'art rejette loin de ses grands festins. Il sera nécessaire aussi, pour que la foule rie, hurle et pleure (et je ne mets aucun dédain dans le mot : *foule*, car tous, en dehors de la spéciale individualité de chacun, nous formons ce qu'on appelle : collectivité, foule). Le théâtre de mœurs dit « des boulevards » qui se joue aussi bien place du Palais-Royal ou de l'Odéon, à Milan ou à Naples, et le théâtre psychologique anglais, allemand et italien, de Pinero, H. A. Jones, Hauptmann, Lindau, Sudermann, Butti, gardera sans doute son importance « temporaire », comme représentation et non comme signe d'un temps. Le théâtre des mœurs est uniquement temporaire et social. Il ne peut intéresser les artistes au delà de la salle où il se joue. Il est nécessaire, et odieux comme toutes les nécessités qu'*il faut* subir. Pendant la Révolution il fut un théâtre, qui, en représentant en images les événements et les aspirations de la vie d'une multitude grossièrement engouée, influença sérieusement le cours des événements et la métamorphose des aspirations communes. Mais quel auteur dramatique fait aujourd'hui ses études scéniques sur le théâtre de la réaction thermidorienne? Cependant nos mœurs et les engoûments de notre temps ne se différencient point de ceux de la Révolution. Mais chaque armée a sa « scène de mœurs », comme chaque saison

(1) Dans un livre de prochaine publication : *Le Livre de l'Evolution*, je définis les trois étapes du Drame musical, qui est : d'Action ou mélodique (Claudio Monteverdi), de Pensée ou de leit-motif (Wagner), d'Idée ou d'atmosphère musicale (Claude Debussy).

a sa mode. La rue de la Paix et les Boulevards sont le miroir du temps qui passe. L'Art ne se reflète pas dans ce miroir. Mais les trois formes du théâtre à venir dont j'ai parlé trouveront seules leur place dans le temple.

Déjà le théâtre tend à s'isoler, à se solenniser en s'isolant. Wagner, en entrevoyant l'Héroïque, l'Esotérique et l'Oratoire, à Bayreuth, révéla ce besoin. La France, qui est à l'avant-garde de tout mouvement de l'art contemporain, fait vibrer son sol et l'âme de ses poètes, dans les grands spectacles estivaux, aux théâtres antiques, et crée des nouvelles arènes tragiques aux portes mêmes de Paris. On bâtit les temples; les poètes-sacerdotes suivront.

La *conscience synthétique de l'univers*, qu'on appelle Dieu, est exprimée dans les extériorisations infiniment vastes de l'œuvre d'art, car l'art ne tend qu'à *l'oubli esthétique*, c'est-à-dire à l'absorption de l'individu dans un paradigme d'*harmonie*. L'art sera, comme en tout temps, la suprême *expression* de la religion à venir. Le recueillement mystique durant les grands concerts du Dimanche, nous montre l'épanouissement religieux au théâtre de plus en plus manifeste. Il faut que le théâtre soit digne de le recevoir.

Le culte humain nouveau sera *essentiellement* musical, comme le paganisme fut essentiellement sculptural, et le christianisme pictural. Mais l'Art, plutôt que de surgir d'une cosmogonie ou d'une morale nouvelle, par la vaste vertu de la musique, sera lui même cosmogonie et morale, c'est-à-dire religion. La représentation de la vie humaine dans ses plus belles significations de souffrance et de volonté sera le Drame nouveau. La stylisation de l'existence, qui est actuellement suivie, scéniquement, dans tous ses détails les plus inutiles de temps et d'action, deviendra mouvement impétueux et clair, ou lente suite de tableaux dévoilant quelque mortelle et sombre tragédie de l'âme.

Aux termes de ces voies se dresse le Temple de l'Avenir.

RICCIOTTO CANUDO.

L'AMOUR FESSÉ

(*Suite*[1])

—

III

A deux années environ du départ de mon oncle et la veille même de Noël parut à Scrimonnes un personnage bizarre. Il avait les allures des voyageurs misérables ; il portait sur l'épaule un petit paquet au bout d'un bâton, et tenait dans la main une grande cage remplie d'oiseaux bizarres : apparemment il en était montreur et les promenait de bourg en bourg, ce qui devait bien plutôt l'empêcher de mourir de faim que le faire vivre. Sa barbe et ses cheveux étaient fort longs ; on devinait qu'il n'avait pas dû en prendre soin depuis de longs mois. Son teint semblait hâlé par les plus diverses intempéries.

Depuis déjà deux jours, il errait dans les environs de Sérimonnes. On savait encore qu'il avait demandé l'hospitalité à la vieille Félicité Doigtdieu, laquelle l'avait envoyé dormir dans l'étable auprès des vaches. Il paraissait plutôt innocent que malin, et d'après les quelques mots que Félicité en avait pu tirer, il revenait d'un très long voyage, peut-être bien des Iles, et même de chez les Turcs. Ce qui intriguait davantage les gens, c'était que l'étranger, à plusieurs reprises, avait nommé certaines personnes de Sérimonnes, tout aussi bien que s'il y avait vécu de longues années.

Et l'on ne parlait plus que de lui dans le village. L'oncle du cordonnier Heurteau était parti jadis pour le Brésil ; on racontait qu'il était devenu roi chez les sauvages et dormait sur des lits luisants de diamants et d'or. Heurteau parlait volontiers de son oncle le Roi, qui lui écrivait, disait-il, des lettres très tendres et lui promettait sa succession, ce qui lui permettait de ne point toujours payer son dû chez les fournisseurs émerveillés. De tout le jour, il n'osa se montrer ; il croyait, comme beaucoup d'autres, avoir vu autrefois le visage de cet

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 204 et 205.

homme, et malgré qu'il n'ignorât point que son oncle ne pouvait être si jeune, il se sentait envahi par une appréhension qu'il ne parvenait pas à maîtriser.

Le voyageur traversa le village comme midi sonnait, acheta du pain et le mangea sur les marches de l'église. Malgré la saison, le soleil était chaud. La nuit, il avait gelé et la fontaine, sur la place, s'était prise ; à présent elle recommençait sa chanson monotone dans l'humble vasque. Le vieux chien du sacristain vint y tremper son museau dans le même temps que le voyageur y remplissait d'eau une sorte de calebasse. Celui-ci caressa l'animal, qui, l'ayant flairé, se frotta contre ses jambes et jappa d'aise trois fois. L'heure était douce ; sur le vieux clocher, les corneilles profitaient du jour pour se quereller bruyamment ; les toits luisaient ; les pas d'un cheval et le grincement d'un char résonnaient dans l'air cristallin. L'homme écoutait, regardait. Bientôt, les curieux qui, cachés derrière leurs rideaux, ne laissaient se perdre aucun de ses gestes, le virent pleurer comme une Madeleine, accoudé à la fontaine, auprès de la cage où les oiseaux, charmés par le soleil, lustraient leurs ailes et voletaient.

Puis il s'en fut par la route de la Gontrie. Il semblait très las ; parfois il s'asseyait sur le bord de la route, regardait les oiseaux, s'assurait qu'il avait bien dans sa poche un certain papier et se remettait en marche après quelque temps. Il atteignit la grille de la Gontrie, entra et, sans hésitation, se dirigea vers la demeure. Les chiens au chenil n'aboyèrent pas. L'horizon rougeâtre engloutissait déjà le soleil ; les arbres étaient immobiles et nus ; la nuit serait froide : sur la surface du bassin qui allait de nouveau se prendre, le travail silencieux de l'eau faisait courir de légers frissons circulaires ; les allées étaient couvertes de brindilles cassantes de sapins et de larges feuilles mortes de magnolias qui, sous les pas, craquaient ; c'était le règne de l'hiver et de la tristesse. Seules les fumées qui montaient droites du toit bas et large révélaient qu'on vivait là.

La vieille Anne, qui vint ouvrir, regarda le visiteur avec inquiétude et curiosité. Elle aussi le reconnaissait vaguement. Il demandait à voir Mme de la Gontrie. Anne lui dit :

— C'est bon ; je vais la quérir.

Et elle disparut, après avoir fermé la porte et laissé le visiteur sur le perron, par prudence.

Ma bonne tante arriva, regarda l'homme et se mit à trembler très fort.

— Dieu du ciel ! C'est Cadet... Cadet Rémoulat... et il est tout seul. Oh ! mon Dieu, mon Dieu !...

Elle pleurait, son mouchoir sur la bouche, dans les bras d'Anne. Cadet Rémoulat ne comprenait pas, et restait sur le seuil, étonné qu'on lui fît un accueil si ému. Puis il prit une lettre dans sa poche, et bégaya :

— C'est moi... oui... J'arrive avec une lettre de mon maître et ces oiseaux qui sont pour vous...

Alors le visage de Mme de la Gontrie s'éclaira, elle se précipita vers Cadet Rémoulat, étreignit l'humble main qui avait porté la lettre.

— Anne, il vit et il ne m'oublie pas !... Que me dit-il ? Qu'il me tarde de lire cette lettre !... Et ces oiseaux ! comme ils paraissent avoir froid... ! Oh ! mon Dieu, il y en a un qui est en train de mourir...

★

« Je vous prierai dès l'abord, écrivait Barnabé de la Gontrie, d'excuser mon départ imprévu. Il est, je le sais (ma bien chère épouse) aussi offensant pour mon renom de galant homme que pour l'amour que je sais que vous me portez. Mais je me rends justice en me disant qu'il n'y va point de ma faute; je ne suis pour rien dans les ordres qu'un démon familier me dicte impérieusement; et c'est là ce qui me désespère. Si j'étais le maître de mes désirs, nul doute que je ne fusse demeuré près de vous, à cueillir des jours faciles sous le ciel de mon pays natal. J'envie ceux qui se contentent, durant leur vie, d'attendre le bonheur dans leur lit, et qui finissent par le trouver dans le calme même de cette attente. Mais le destin en a ordonné autrement de moi.

« Comme vous le saurez avant même qu'ouvrir ma lettre, je suis l'hôte des pays les plus lointains ; je partis dans l'espoir que, sous des cieux nouveaux, de nouveaux pensers s'épanouiraient en moi, et qu'un jour, peut-être, je trouverais le port bienheureux où s'apaiseraient mes inquiétudes. Si le ciel y consent jamais, je ne manquerai pas à vous le faire savoir.

« Après diverses incertitudes, j'advins à Bordeaux le huit d'Avril, qui tombait précisément le jour de Pâques. Or, tan-

dis que Cadet Rémoulat et moi étions, pour la promenade, le long des quais, nous rencontrâmes une compagnie de Levantins ; ils nous saluèrent fort poliment ; après quoi ils nous contèrent leurs voyages. Ils nous dirent qu'ils faisaient le négoce et arrivaient de Négritie. C'étaient de fort honnêtes gens et leur société me charma. Ils me firent des présents, qui d'un poignard, qui d'un arc curieusement ouvré. Je les priai à dîner, ce qu'ils acceptèrent. Ensuite, le garçon servant ayant apporté des cartes, ils m'apprirent un jeu en usage dans leurs pays ; c'est une espèce de brelan assez compliqué, qu'ils nomment *mossib* ; je perdis deux cents écus, non sans prendre beaucoup de plaisir. Cependant, mes nouveaux amis me racontaient force merveilles sur les pays qu'ils avaient visités, et j'admirai quelques belles filles qu'ils en avaient ramenées ; elles étaient d'une peau un peu brune à la vérité, mais grandes, fort bien faites, avec d'admirables yeux noirs et des dents les plus blanches du monde. Elles étaient originaires de Barbarie et vêtues, à la mode du pays, de tuniques blanches sur lesquelles tintaient des colliers de cuivre ; elles avaient des bagues à leurs pieds, lesquels étaient nus et fixés par des bandelettes de cuir sur des semelles de liège fin. Les Levantins comptaient en tirer profit en les vendant à de riches Turcs pour l'ornement de leurs sérails ; et, malgré que nul plus que moi ne soit bon chrétien, il me faut bien dire que j'ai regretté, lorsque je me suis séparé de tout ce monde, qu'on ne m'eût point élevé dans la religion de Mahomet.

« Les récits qu'on m'avait faits m'ayant mis en goût pour les voyages, je conçus le dessein de prendre la mer. Vous le voyez, j'avais raison : nos destinées sont des trames obscures où les événements sont brodés par le hasard, et nous ne sommes pas les maîtres de nous-mêmes... Je fis part de mon projet à mes amis les Levantins, qui m'approuvèrent ; ils m'offrirent même de me conduire à quelqu'un qui me vendrait un beau bâtiment. J'allai le visiter avec eux. Il me plut. Tout d'abord, j'en trouvai le prix un peu élevé, mais ces braves gens me firent comprendre qu'il ne fallait point lésiner sur l'achat d'un navire à qui on allait confier sa vie et celle de quinze hommes.

« L'*Alcyon* est une goëlette de 120 tonneaux environ, élancée, légère et, malgré tout, solide sur l'eau. J'aime la longue

ligne courbe de ses flancs et sa svelte mâture qui accueille heureusement le bienveillant essor des brises. A la proue une sirène est figurée, les bras enchaînés à la coque, les seins droits et la face tendue, comme si toute son âme de captive était attirée vers le désir de la libre aventure. Que de fois, par les nuits chaudes, quand l'insomnie me forçait à délaisser mon étroite cabine, je suis allé m'étendre, à la pointe du navire, au-dessus d'elle ! La calme mer était toute lumineuse et nous glissions insensiblement sur une immense étendue d'or phosphorescent où se déroulait à notre suite un sillage moiré. Je voyais la sirène au-dessous de moi, mais ma main elle-même ne pouvait arriver à caresser sa tête pourtant toute prochaine, et dont la chevelure dorée brillait dans le reflet de la mer. Elle était là, toujours près de moi et toujours insaisissable, et je pensais qu'ignorant à jamais ma présence la captive poursuivait, elle aussi, le cœur plein du désir des flots paternels, un rêve qu'elle ne réaliserait pas.

« C'est par un beau matin de soleil, à l'heure du reflux, que nous avons levé les ancres. Les quais, s'infléchissant le long du fleuve selon la courbe du croissant, orgueil des armes de la ville, semblait danser dans la lumière tourbillonnante. Les jurons des porte-faix qui s'agitaient, la face empourprée sous les ailes du chapeau gascon, se mêlaient aux appels des matelots et aux cris irrités et baroques d'animaux étrangers que des montreurs achetaient près de nous. Et déjà le vent gonflait les voiles; le pilote était à son poste; le moment de partir était venu. Mes amis les Levantins m'avaient accompagné jusqu'à la goëlette; nous nous embrassâmes. Et nous pleurions tous à chaudes larmes.

« A quoi bon vous raconter en détail (ma bien chère épouse) les péripéties de mon voyage, et qu'importe d'ailleurs à celui qui va cherchant par le monde les débris épars d'un rêve inconnu le souvenir des lieux où il promena vainement son espoir et son anxiété ? Je serai donc bref. — Après avoir longé les rivages de Maroc, nous vîmes les sables torrides du désert expirer dans les flots de l'Océan. J'eus l'idée un moment de débarquer sur cette côte et d'y fonder un empire dont personne ne m'aurait contesté la possession, quitte à le rendre ensuite habitable par des conduits d'eau, ou d'une autre manière. Peut-être eussé-je trouvé dans l'exercice du pou-

voir suprême des distractions qu'une vie ordinaire m'a refusées. Mais les matelots me représentèrent qu'une descente en ce pays risquait bien de n'être profitable qu'aux seuls lions, fort nombreux en ces parages, et je n'insistai pas. En revanche, à quelques jours de là, quand nous fûmes à la hauteur de la Côte d'or, l'endroit m'ayant plu, je donnai l'ordre de jeter les ancres.

« Les naturels nous donnèrent les marques de la plus vive sympathie. Or apprenez que j'avais fait faire avant mon départ une superbe livrée galonnée d'or pour Cadet Rémoulat. A la vue de quoi les sauvages le prirent pour notre chef et lui témoignèrent un profond respect. Ils le suivaient, palpaient religieusement son habit et, de temps en temps, d'aucuns le dépassant s'aplatissaient devant lui et, s'étant emparés de l'un de ses pieds, le posaient sur leurs têtes, j'imagine en signe de soumission. Puis ils allaient de l'avant, faisant de grands bonds, gesticulant, et poussant des cris rauques que je jugeai être des chants d'allégresse. Cadet Rémoulat en était tout confus. J'aurais souhaité que vous fussiez là, vous eussiez bien ri. Ce que nous fîmes.

« Il se trouvait justement que, le roi du pays étant mort, il y avait frairie pour l'avènement de son successeur. Nous assistâmes donc à diverses réjouissances toute la journée. Au soir on vint nous chercher de la part du prince. Il nous caressa les joues en manière d'amitié, nous prit par la main et nous fit asseoir près de lui sur une sorte d'estrade. La foule nous entourait, chantant un air monotone et s'accompagnant en frappant des mains. Un vieillard fut conduit jusqu'à nos pieds; il souriait. Puis un enfant de sept à huit ans survint qui portait un grand sabre. Le roi éleva les bras, les chants cessèrent. Et l'enfant se mit à frapper avec son sabre sur le cou du vieillard. Comme il maniait péniblement cette arme, à cause de son âge encore tendre, il se passa bien trois quarts d'heure avant qu'il n'eût complètement détaché la tête du tronc. On nous apprit que c'était un sacrifice en usage à l'avènement des rois et que c'était un grand honneur d'être choisi pour victime.

Ce pays délicieux nous retint un mois. Je dois vous dire que les femmes de la Côte d'or passent pour les plus jolies négresses qui soient. Tous leurs soins se rapportent à plaire, et elles plaisent surtout par leur extrême propreté et leur

goût pour le libertinage. Tous les moyens leur sont bons par lesquels elles espèrent apaiser le feu qui les dévore. Leur impatience est si vive quand elles se trouvent avec un homme qu'elles ne balancent pas à se précipiter dans ses bras en arrachant leurs vêtements pour accélérer le moment du plaisir. Le roi nous en offrit de fort séduisantes, surtout à Cadet Rémoulat, qu'il avait logé dans la case la plus confortable de la ville. Ce furent de beaux jours pour lui ; après avoir été tout d'abord gêné par tant d'honneurs, il s'en était accommodé avec beaucoup de bonne grâce. Ses négresses surtout semblaient le réjouir, encore que, la chaleur du climat aidant, il fût visiblement très fatigué. Le matin, les naturels venaient le réveiller par des chants et des danses; il se montrait et se laissait adorer bienveillamment. Le soir, assis sur le seuil, entouré d'une populace admirative, il fabriquait des flûtes avec des roseaux, à la façon des bergers de notre pays ; il en donnait à qui en voulait et apprenait aux sauvages les airs qui avaient charmé son enfance; plusieurs d'entre eux finirent par s'en tirer fort bien, et je ne doute point qu'un jour, si quelque voyageur pyrénéen aborde en ces contrées, il ne s'arrête soudain, stupéfait d'entendre un motif de Despourrins modulé par des lèvres noires.

« Mais voici bien le plus beau de l'histoire. Un soir, comme j'en étais venu à craindre que l'air du pays ne valût rien pour ma névralgie, je résolus de partir et j'en avertis mes compagnons. Disséminés çà et là, bien nourris, oisifs, ils auraient été en passe de devenir fort gras si, plus encore que par ces bons noirs, ils n'avaient été choyés par leurs dames. Cadet, comme d'habitude, jouait de la flûte devant sa porte. Quand il m'eut entendu, il leva les bras au ciel, sa bouche s'ouvrit et sa flûte qu'il avait laissé choir se brisa... Hélas ! il n'y eut pas que la flûte du pauvre Cadet à se briser pour lui en cet instant! Le coup fut rude pour cette âme simple et crédule. Ainsi, lui, que tout un peuple avait cru roi, il allait redevenir le valet de Barnabé de la Gontrie. Assis sur son escabeau, il fondit en larmes. Ses femmes accoururent ; la foule le considérait avec étonnement et tristesse ; puis soudain une des demoiselles de son sérail s'étant mise à pleurer pour faire comme son seigneur, tous ceux qui étaient là l'imitèrent et ce fut, dans

le village, jusqu'à une heure avancée de la nuit, de longs hurlements de douleur.

« Depuis, partout où nous ont poussés les vents et ma vagabonde fantaisie, Cadet est resté la proie de l'abattement et de la tristesse. Comme nous passions auprès de Sainte-Hélène, je ne pus m'empêcher de méditer sur les ressemblances qui liaient Cadet Rémoulat et Napoléon et jamais il ne m'est apparu plus clairement que tout se tenait dans la nature. Ni les femmes du Monomotapa qui mêlent leurs cheveux de coquillages, ni les bayadères hindoues qui dansent au crépuscule, dans les carrefours, ne purent lui faire oublier les amours et la gloire qu'il dut laisser sur la Côte d'or.

« Mais voici que, tout récemment, un assez violent noroît nous a portés vers l'île de Bali. Nous en avions entendu parler dans les Indes par des voyageurs néerlandais, et nous l'avons reconnue au tintement des clochettes balancées par les brises aux frontons des pagodes. Quand nous avons atteint le port, j'ai aperçu un brick aux mâts duquel flottait le pavillon de France ; à la vue des fleurs de lys d'or, mes yeux se sont mouillés de larmes : tant il est vrai qu'on reste toujours attaché à sa patrie comme à sa famille.

« Mais quelles n'ont pas été ma surprise et ma joie ! Après avoir mis pied à terre, j'ai reconnu mon ami Robert Guerlandes, celui-là même qui fut si plein d'attentions pour vous lorsque vous vous étiez évanouie d'émotion le jour de notre mariage. Sa destinée l'a, comme moi, chassé de son pays ; mais lui, c'était pour oublier de noirs chagrins d'amour qu'il s'était mis à courir le monde. Et je l'envie, car, à peu près guéri, il repartira demain pour la France et ne sera plus ce Juif-Errant maudit que je resterai peut-être toujours.

« Hier, voyant Cadet plus triste encore qu'à l'ordinaire, j'ai pensé que j'avais une occasion unique de le rendre à une vie paisible et qu'en outre je ne pourrais jamais mieux vous donner de mes nouvelles qu'en le chargeant d'une lettre pour vous. Robert Guerlandes m'affirma qu'il se ferait un plaisir de ramener ce garçon en France. J'ai donc demandé à Cadet :

— « Cadet, veux-tu revenir au pays, là-bas?... »

« Un éclair de joie est passé sur son visage. Mais j'ai compris qu'il pensait encore à la Côte d'or. J'ai dû avoir le regret de le détromper. Certes, Cadet préfère le calme horizon des

montagnes à l'infini déroulement des vagues. Mais à présent et pour toujours, son pays véritable est le village africain où, quand tombait le soir, il jouait de la flûte au seuil de la case qu'égayaient les rires de ses négresses.

« Pour moi, je compte rester encore quelque temps dans cette île. Le climat y est doux et le paysage fort poétique. Partout, sur des arbres bas et touffus, s'épanouissent des fleurs rosées ; toutes les abeilles de Malaisie s'y donnent rendez-vous et, le soir, leur immense bourdonnement enveloppe les tintements des clochettes. L'air a l'odeur d'un bouquet trempé dans du miel. Les femmes sont cuivrées de teint et assez agréables. Les hommes semblent d'un naturel fort doux et n'ont rien de particulier, sinon qu'ils se baissent pour pisser, parce que les chiens, qui passent parmi eux pour des bêtes immondes, pissent en levant la jambe (1). Je dis : je compte rester quelque temps dans cette île, mais il se peut aussi que j'en parte demain, je ne sais pour quel pays, pareil à ma goëlette qui, dans les moments de calme, attend, ignorante et résignée, le vent imprévu et impérieux.

« Cadet Rémoulat vous apportera des oiseaux charmants dont un indigène m'a fait cadeau. J'espère qu'ils vous distrairont. Quant à Cadet, gardez-le près de vous, et si vous voulez m'obliger, traitez-le désormais avec certains égards, comme il sied à un homme qui a été roi, fût-ce en rêve.

« C'est sur cette prière (ma bien chère épouse) que je prends à regret congé de vous et que je vous prie de me croire toujours votre mari tendre et dévoué.

« Barnabé-Jules, vicomte de la Gontrie. »

(C'est donc fini... Jusqu'ici nous avions encore l'espoir ; mais à présent il ne nous reste plus qu'à courber la tête ; les cheveux qui deviennent blancs sont plus lourds à porter. Quand donc viendra la mort ? Hélas ! les jours se passent, et l'on espère mourir chaque jour, et l'on ne fait que vieillir !...

Et pourtant, il vit, il existe encore quelque part dans le monde, et je ne suis pas avec lui. Ah ! fuir vers lui comme y court ma pensée, par-dessus l'horizon des montagnes, au delà des

(1) Ce trait n'est pas de fantaisie. On pourra d'ailleurs remarquer que les observations faites par M. Barnabé de la Gontrie, sur les pays qu'il a visités, sont presque toujours d'accord avec les récits des explorateurs, notamment avec le *Voyageur français* (A Paris, chez Collot, rue Dauphine, M.DCC.LXXIV). — Note de l'éditeur.

mers. Mais à quoi bon? Après le voyage, après l'espoir, après l'angoisse, je ne retrouverais plus l'âme qui m'aima, et je n'atteindrais encore que le fantôme de mon amour...)

Ma pauvre tante, comme je vois clair en vous à tous les moments de votre vie!

Elle courba la tête, et les années passèrent avec cet air tranquille et sournois qui les font s'éloigner loin de nous comme en glissant sur une pente douce. Et ma tante se demandait: « Quand donc auront-elles fini de passer ? » Cadet Rémoulat resta près d'elle. Que de fois elle essaya de lui faire raconter en détail le voyage! Mais lorsque Cadet Rémoulat avait abordé en sa mémoire au pays où il avait été roi, il ne voulait jamais aller plus avant et son rêve poursuivait d'inoubliables images. Lui aussi se souvenait et ne vivait plus. Il dura trois ans encore, incapable de quoi que ce fût sinon de jouer de la flûte. Un soir, on le trouva mort au fond du parc, les roseaux pressés sur ses lèvres, et les yeux grands ouverts comme pour contempler éperdument le pays qu'il avait enfin retrouvé.

Je naquis, je crois, huit jours après).

IV

Si Cadet Rémoulat revint des pays lointains en hiver, ce fut au printemps qu'en revint mon oncle Barnabé. Car il en revint; et, de ce retour, je puis en parler autrement que d'après les dires des bonnes gens et de ma mère: j'étais là, et dans un âge assez avancé pour que mes yeux pussent y voir clair, et qu'il fût loisible à mon esprit de s'émerveiller.

Nous étions à table quand les grelots du coche tintèrent sur la route. Les fenêtres étaient ouvertes. Nous mangions en silence, sans prêter grande attention au passage de la voiture publique, dont le fracas familier ne représentait pour nous qu'une des heures de la journée, aussi bien que les carillons du clocher ou les tintements de nos cartels. Mais le bruit des roues cessa soudain devant la grille du jardin et nous n'entendîmes plus que les grelots secoués et les pieds ferrés cognant dur le sol des chevaux arrêtés et impatients de regagner l'écurie. Le jour était déjà bas. Une petite chauve-souris entra, et décrivit au-dessus de nos têtes des cercles cocasses à la poursuite d'un but incompréhensible et changeant.

Nous nous regardâmes. La servante courut en hâte à la fenêtre, avec sa charge d'assiettes qui s'entrechoquaient. Tournés vers elle, nous attendions ses paroles. Elle dit :

— Il y a quelque chose pour nous, mais je ne sais pas si c'est un paquet ou un chrétien.

J'allai rejoindre Ursule à la fenêtre, malgré grand'mère qui bougonnait :

— Calixte, veux-tu bien rester à table !... Calixte, il n'y a que les enfants mal élevés qui se lèvent de table avant que les parents n'en donnent le signal.

Mais comme pour se jouer de moi, la nuit noire était survenue d'une minute à l'autre, comme il arrive parfois au printemps et à l'automne dans nos pays de montagnes. Je ne vis rien que des ombres qui s'avançaient dans l'ombre tandis que j'entendais leurs pas faire crier le sable. De plus près je distinguai un homme et une femme, et des gens qui portaient des bagages derrière eux. Le bruit de la sonnette dans le corridor vaste grelotta. Des portes s'ouvrirent. Des flambeaux éclairèrent les nouveaux venus.

La stupéfaction empêcha ma mère de parler, mais ma grand'mère s'écria :

— Hé, Dieu ! ce n'est ni un paquet ni un chrétien, c'est mon frère.

Ce fut en moi, comme dans la maison, un grand remue-ménage; mes idées sautaient les unes par-dessus les autres, se houspillaient, se bousculaient, pareilles à des enfants turbulents et déchaînés. D'après ce que j'avais entendu dire de mon oncle Barnabé, je l'imaginais sous l'espèce de la Barbe-Bleue ou même de quelque démon biscornu. Or j'avais devant moi un vieux homme à barbe grise, avec des bons yeux timides et tristes. Il regardait autour de lui, s'efforçait de sourire, n'y parvenait pas, voulait parler, ouvrait la bouche, puis ayant bredouillé quelques mots se taisait brusquement. Mais je savais que le diable peut nous abuser en prenant toutes les formes et, lorsque j'eus porté mon attention sur la créature qui l'accompagnait, j'eus grand'hâte de me réfugier dans la satisfaisante terreur de l'opinion que je m'étais, jusque-là, forgée sur son compte.

C'était une petite créature menue et souriante, dont les yeux brillants, impudents et amusés, nous examinaient tous les uns

après les autres. Ma science enfantine eût suffi à me la faire reconnaître pour sauvagesse, à la couleur cuivrée de sa peau et à l'étrangeté de son costume, si je n'avais trouvé plus séduisant et convenable de penser qu'elle arrivait du plus profond de l'enfer. Ni son esprit ni son corps ne semblaient pouvoir tenir en place; lasse bientôt de s'occuper de nous elle promenait sa curiosité sur les objets et les meubles de notre salon à manger; parfois elle tirait mon oncle par la manche et lui parlait dans une langue gazouillante, sans doute pour lui demander des explications; mon oncle étant trop troublé pour lui répondre, elle fit la moue, puis sourit à un pot de confitures qui se trouvait sur la table; déjà elle avançait la main vers lui; mais l'attitude sombre d'Ursule l'ayant arrêtée en son dessein, elle s'assit par terre et se mit à jouer avec ses pieds. Enfin, s'étant aperçue de ma présence, elle rampa vers moi, engageante et amicale. Je me reculai lentement vers le mur, blême, et prêt à pousser de grands cris. Elle s'arrêta, étonnée, et courut à la fenêtre; l'air était vif; elle toussa : une petite toux argentine et violente; alors mon oncle sortit de sa stupeur et, terrifié comme une oiselle dont l'oiselet se penche au bord du nid, courut mettre sur les épaules de la petite diablesse un manteau qu'il portait sur son bras. Elle lui sauta au cou, rit, et revint vers nous cramponnée à son bras. Tout cela n'avait duré que quelques instants et tous, ma grand'mère furieuse, ma mère apitoyée, Ursule et moi, remplis d'étonnement et d'épouvante, nous nous taisions. Ce fut encore ma grand'mère qui rompit le silence.

— Eh bien, monsieur mon frère, vous voilà joli... Et me direz-vous, s'il vous plaît, ce que signifie cette singesse ?

Mon oncle, ayant considéré sa sœur avec tristesse et résignation, répondit :

— C'est la fille d'un roi... en vérité, ma sœur... la fille d'un roi au pays malais, et je vous demanderai des égards, beaucoup d'égards...

Ma grand'mère, tout en s'indignant, fit de grands éclats de rire :

— Des égards ! ah ! ah ! ah ! voilà qui est bien ! Des égards pour cette créature qui n'est sans doute même pas baptisée, et qui ne pourrait m'intéresser que si je la nourrissais dans une cage à la manière d'une perruche !...

Barnabé de la Gontrie inclinait vers le sol sa tête déplorable ; il murmura :

— Vous n'êtes pas assez indulgente, ma sœur... tout le monde n'a point le bonheur d'être sans reproches. Pour ce qui est du baptême, je puis bien vous dire que je ne désire rien tant que l'instruction de Miariza, que voici, dans la foi chrétienne.

Ma grand'mère haussa les épaules et, lasse d'être en colère, s'apaisa. Mais il en fut autrement d'Ursule qui, l'œil torve, allait grondant entre ses dents :

— Sûr que les peaux que le Diable a roussies de cette manière n'ont point de place marquée dans le Paradis.

Ce fut une grave question de savoir où l'on ferait coucher Miariza. On décida tout d'abord qu'elle occuperait au-dessus des écuries une chambre fort propre où nos cochers avaient dormi lorsque nous en avions. On chargea mon oncle de l'y conduire, quand le moment en fut venu ; mais alors cette petite se mit à pousser des cris épouvantables ; elle se jeta aux pieds de mon oncle, embrassa ses genoux ; de grosses larmes roulaient sur ses joues cuivrées et l'on eût dit qu'on méditait de la conduire à la mort. Finalement on dressa le lit de Miariza dans la chambre de Barnabé, sur la demande qu'il en fit, sans doute dans le but de nous rassurer. Ma grand'mère nous recommanda de barricader nos portes ; pour elle, elle n'y manquerait point, persuadée qu'il y avait tout à craindre de la part de nos hôtes. Quand je fus dans la chambre de ma mère, qui était aussi la mienne, je vis qu'elle ne tenait aucun compte de ces conseils et je lui en fis l'observation. Elle me répondit :

— Ta grand'mère dit et fait ce qu'elle veut... Mais il ne faut pas avoir peur de ton oncle : il est malheureux.

O ma chère maman, lorsque je vous revois aujourd'hui, vous, partie à jamais pour ce néant que peuplent seules les songeries de ceux qui sont demeurés, c'est peut-être en cet instant de nos vies que vous m'apparaissez sous les traits les plus précieux et les plus émouvants. Vous êtes bien belle encore, maman, et si jeune, sous vos grands cheveux blonds dépeignés pour la nuit. Je me suis jeté dans vos bras et j'y pleure de toutes mes forces. Comme j'ai honte d'avoir eu peur de mon oncle et de la petite étrangère pour le vain plaisir de

jouer avec cette peur! Pourtant, lorsqu'il était entré, n'avais-je pas entrevu tout ce qu'une destinée blâmable peut cacher d'infortune et d'innocence? Vous m'avez presque fait comprendre dès ce jour-là que ni les bonnes actions ni les mauvaises ne dépendent de nous, et qu'il n'existe en réalité qu'une vertu, celle de savoir plaindre. Et c'est pourquoi, aujourd'hui, où que vous soyez, que vous puissez ou non m'entendre, il fallait que je vous remercie d'avoir, par ces quelques mots, ouvert toute grande pour ma petite âme la fenêtre qui donne sur les pays merveilleux de la pitié et du pardon.

Mon pauvre oncle Barnabé ! Le lendemain, si tôt que je le vis, un irrésistible élan me fit sauter dans ses bras. Il en fut fort attendri. Mais déjà les signes de Miariza, à défaut de son langage, que je n'entendais point, me conviaient à jouer. Ma factice terreur de la veille était loin et ce fut avec joie que je me mis en devoir de courir après elle ou de m'en faire poursuivre ; j'essayai de grimper avec elle dans les arbres, mais elle était bien plus agile que moi et son rire clair tintait toujours bien au-dessus de ma tête, en des régions où, jusque-là, j'avais cru que les oiseaux seuls étaient capables de s'aventurer. Parfois sur la prairie, après des courses folles, je parvenais à l'atteindre et nous roulions ensemble sur l'herbe en poussant des cris joyeux ; câline comme un jeune chien, Miariza s'amusait à me mordre tout doucement ; mais moi, alors, je ne bougeais plus ; un étrange plaisir faisait courir plus rapidement le sang dans mes veines, et je regardais ses yeux brillants, et les traits délicats de son visage cuivré, et je respirais, pressé contre elle, un léger parfum de vanille et de thé.

Dès lors, ma grand'mère vécut dans la tristesse irritée de son cœur. Un grand malheur venait de la frapper. Une nuit, son chien Némorin avait été par mégarde enfermé dans la cuisine. Un cochon, orgueil de nos étables, y gisait éventré ; l'ingénieuse Ursule se proposait de l'accommoder en jambons et en saucisses. Mais la gloutonnerie de Némorin surpassait encore sa laideur; pour charmer les ennuis de sa captivité, il dévora tant et tant de cette inépuisable pitance qu'on le retrouva, au matin, couché sur le carreau, le ventre tendu comme un tambour, la langue haletante, les yeux suppliants ; il mourut sur le coup de midi, malgré les soins qui lui furent

prodigués, après une agonie fort douloureuse. J'étais dès lors le seul qui pût écouter les histoires de ma grand'mère et subir les conséqnences diverses de sa tendresse. Mais la compagnie de Miariza me procurait des plaisirs plus séduisants et plus nouveaux et, d'ailleurs, les récits de ma grand'mère pâlissaient singulièrement près de ceux au fil desquels, parfois, le soir, mon oncle Barnabé m'ayant pris sur ses genoux se laissait entraîner. Que m'importaient Versailles, le roi, la reine et les coliques de la Polignac, alors que d'immenses et merveilleux horizons m'étaient tout soudain dévoilés ?

Ciels contre l'azur de qui dansaient perpétuellement de chaudes poussières d'or !... Sous les flots transparents, auprès des îles, apparaissaient aux yeux des navigateurs, maritimes parterres de roses rosées, les floraisons des récifs corallins ; l'air du soir était animé par l'ardent bourdonnement des abeilles affairées autour du butin que leur fournissaient les arbres fleuris en toutes saisons ; et les parfums des fleurs sentaient déjà le miel des abeilles. Les indigènes à la peau cuivrée, à l'ombre des cases, se plaisaient à des jeux puérils et compliqués ; les bruits de leurs rires et de leurs disputes se mêlaient aux pépiements des perruches roses. Le long des humides prairies, où la vie fermentait, ou les raflésias monstrueuses épanouissaient à même l'écorce des arbres leurs fleurs purulentes et gorgées, les sœurs de Miariza passaient sur leurs chariots traînés par des poneys minuscules; elles vivaient, oisives et heureuses, jouant avec leurs colliers de corail ou jonglant avec des balles de cornaline. Parfois les grands anthropoïdes, cachés sous les forêts des montagnes, avaient reniflé dans le vent leur odeur de vanille et de thé et venaient, égipans formidables, les ravir jusque sur les prairies du littoral. Au soir les gongs résonnaient aux mains des prêtres ; d'île en île les voix monotones et sacrées saluaient l'apparition d'éclatantes étoiles, et le vent qui se levait faisait longuement frissonner aux frontons des pagodes le peuple aérien des clochettes de métal.

Et puis, un matin, la goëlette repartait sur l'Océan, mollement poussée par les brises vers une autre île aussi belle et fleurie, vers un autre rêve...

C'était en ces pays que, pour l'instant, voyageait mon imagination. Ma grand'mère comprit bien que je lui échappais ;

or ses souvenirs seuls l'intéressaient, mais elle ne les reconnaissait bien qu'en les racontant; Némorin étant mort, nul auditeur ne lui restait plus; alors les ressentiments qu'elle nourrissait contre mon oncle gonflèrent davantage son cœur et débordèrent bientôt en paroles amères et injurieuses.

Tous les matins mon oncle, tenant Miariza par la main, prenait la route de la Gontrie. Il allait à tous petits pas, revenait, repartait, allant chaque jour un peu plus avant. Mais l'angelus de midi sonnait toujours au clocher de Serimonnes avant qu'il eût vu les briques du toit rougeoyer au milieu des branches vertes. Alors, se donnant à lui-même le prétexte de l'heure, il reprenait d'un pas presque allègre le chemin de notre maison. Il y avait environ huit jours qu'il était de retour et ce manège semblait devoir ne pas prendre fin, quand ma grand'mère accueillit mon oncle en ces termes;

— Ainsi donc, Monsieur mon frère, vous ne pouvez pas vous décider à rentrer chez vous? Avez-vous peur que votre noble épouse, soudainement transformée en furie, ne vous saute au visage... Ah! ah! ah! ah!... vous ne comptez pas pourtant passer ici le reste de vos jours? Nous n'avons que faire ici d'un vaurien de votre sorte, ni des guenons et autres bestioles dont il fait sa compagnie. Retournez chez vous... Si votre dame vous bat, rendez-le-lui bien, et fasse le ciel que l'un des deux reste sur le carreau et que l'autre crève à la suite de la bataille. Parbleu, ce ne sera point une grande perte!...

Nous venions de nous mettre à table. Mon pauvre oncle baissa le nez sur son assiette ; la cuiller tremblait au bout de ses doigts et bientôt des larmes tombèrent dans son potage. Je n'y pus tenir, et à mon tour je me mis à sangloter. Miariza, ayant vaguement compris, s'était levée et, regardant ma grand-mère avec des yeux brillants de colère, poussait des cris aigus; tout son corps grêle et gracieux frémissait. Très triste, ma mère était sortie.

A présent que j'y pense, comme il y avait loin de ce pauvre homme si faible et si vieux qui pleura tout le jour en serrant Miariza dans ses bras à cet extraordinaire Barnabé de la Gontrie, qui avait ébloui Paris au temps de son orageuse jeunesse. Mais du moins les invectives de ma grand'mère eurent cela de bon qu'elles affermirent son courage. Le lendemain il s'arrêta devant la grille, et enfin, le jour qui suivit ce jour, pour la

première fois depuis près de quinze ans, il entra chez lui, et entendit les ramiers roucouler, le jet d'eau bruire, tandis que le vent vagabond du matin faisait grincer les girouettes et grincer les unes contre les autres les aiguilles métalliques des sapins et les feuilles vernies des magnolias.

★

De trois jours on ne revit pas mon oncle Barnabé; ma grand'-mère triomphante chantait des chansons gaillardes de sa jeunesse et allait répétant dans la maison :

— Ils se sont entredévorés, je vous dis, et la sauvagesse a mangé les restes. Ainsi soit-il, et que les flammes de l'Enfer les tiennent au chaud.

Elle avait un tel air d'assurance que je me sentais tout triste, malgré l'invraisemblance de ce qu'elle avançait. Pourtant il m'était déjà facile alors d'imaginer ce que j'imagine si bien à présent. Non, Barnabé de la Gontrie, ma chère tante Léocadie, ne vous sauta pas au visage... Comme je vois bien votre retour dans la maison de l'amour et de la tristesse! Anne, qui fut votre nourrice, est allée avertir tout doucement ma tante après avoir baisé de ses vieilles lèvres votre joue ridée, hélas! presque autant que la sienne. Et ma tante est arrivée, les yeux troubles, ne pouvant croire... Tant de fois elle avait rêvé ce retour!... Elle a ouvert ses bras, et peut-être a-t-elle eu la force de sourire alors que vous n'aviez pas même celle de pleurer. Et vous êtes resté trois jours accablé par une silencieuse douleur. Vous compreniez alors ce que nous sommes, et comme il est facile de manquer sa vie; vous saviez, trop tard comme tout le monde, qu'il aurait été bien simple de rester auprès du bonheur, quand vous l'aviez près de vous, au lieu d'obéir à la force malfaisante qui vous l'avait fait chercher follement par toute la terre. Trop tard, trop tard!... Les injures de votre sœur vous avaient attristé sans vous abattre, cette divine rosée de la bonté et de l'amour allait vous achever : ainsi la rosée du ciel donne plus d'éclat et de santé aux fleurs nouvelles, et fait tomber en pourriture celles qui déjà sont à moitié fanées.

Je revis mon oncle le dimanche. De tout temps il avait été pieux, mais la tristesse l'avait incliné vers une exacte dévotion. Quelques instants avant le premier appel des cloches à la grand' messe, les grelots fêlés carillonnèrent sur la route au cou des

rosses qui traînaient l'antique berline de la Gontrie. J'attendais ma mère à la grille du jardin, raide en mes beaux habits. Mon oncle me fit bonjour de la main, et Miariza, m'ayant aperçu, poussa des cris de joie. Ils imitaient ceux des oiseaux qu'affolait la lumière de cette matinée de printemps.

A la sortie de l'église, mon oncle, accompagné de Miariza, s'avança vers ma mère. Ils s'embrassèrent. Ma grand'mère, élevée dans les doctrines des philosophes de l'autre siècle, se moquait de Dieu comme du Diable et depuis longtemps n'allait plus à la messe, sous prétexte que sa goutte la tourmentait. Nous étions donc à l'aise pour nous parler. Mais mon oncle voulait avant tout exposer à ma mère son plus cher souci : il désirait que Miariza fût baptisée et communiât; elle allait, supposait-il, avoir bientôt quinze ans, et il était grand temps que la vraie foi éclairât cette âme. Autour de nous, ahuris par Miariza et la présence de mon oncle dont le nom se murmurait de groupe en groupe, les habitants de Sérimonnes faisaient cercle. Ma mère dit :

— Voulez-vous que nous allions trouver M. le curé?

Il était dans la sacristie et quittait le surplis et la chape. C'était un bon gros homme de mine réjouie. Il chassait les loups des forêts et buvait le vin des vignes avec le même plaisir bruyant que traduisaient de grands éclats de rire. Au presbytère il était servi par une fort belle fille avec qui la rumeur publique le rendait coupable de fornication ; c'était bien possible; en tout cas, je puis affirmer qu'il le faisait sans penser à mal. Mais, simple et d'une intelligence égale à celle des pasteurs de la montagne, il observait en ce qui touchait son ministère et les canons de l'église la plus scrupuleuse rigueur.

Quand il sut que mon oncle et ma mère venaient le prier de baptiser Miariza, il tourna les yeux vers le ciel et le trouble de son âme se peignit clairement sur son visage. Cette créature bizarre et jolie à la façon d'un démon femelle, qui lui souriait sans respect et jouait déjà avec le tissu doré de sa chape, méritait-elle plus le baptême que les loups qu'il chassait ou que le chien qui gardait sa maison? N'était-ce point un sacrilège d'octroyer à une créature semblable le plus saint des sacrements? Et d'autre part ne risquait-il pas, en s'y refusant, de compromettre le salut d'une âme qui, à n'en juger que par les apparences, pouvait, après tout, être humaine. Ma

mère, à moitié souriante, à moitié sérieuse, cita au bon curé l'exemple de saint Théodore le Nubien, lequel, malgré sa peau noire comme la nuit et plus différente encore de la nôtre que celle de Miariza, n'en avait pas moins une grande gloire dans le Paradis, à la droite de Dieu. Mon oncle Barnabé et M. le curé hochaient la tête, l'un en signe d'approbation, l'autre sous l'effet d'une réflexion angoissante. Un enfant de chœur tapi dans un coin nous regardait bouche bée; une guêpe bourdonnait; le soleil qui traversait les vitraux de la sacristie était jaune, bleu et rouge sur le plâtre du mur.

Il y eut un silence; après quoi M. le curé, très ému, nous demanda la permission d'aller méditer un instant au pied du maître-autel. Nous attendîmes. La décision de Dieu lui fut marquée comme onze heures sonnaient et il se hâta de venir nous en faire part. Il croyait pouvoir affirmer que Dieu accueillerait avec plaisir le baptême de Miariza. Celle-ci, qui avait déjà trouvé le temps long, s'était affublée des ornements sacerdotaux, malgré les supplications de mon oncle, et se promenait de long en large dans la sacristie en babillant de plaisir. Nous partîmes. Mon oncle avait promis au curé qu'il s'emploierait à la première éducation religieuse de la néophyte; je le regardai : je ne me rappelle pas avoir vu quelque autre fois sur son visage l'expression d'une tendresse plus heureuse pour Miariza.

Mes visites à la Gontrie recommencèrent. Mon oncle se promenait lentement le long des allées, appuyé d'un côté au bras de son épouse et, de l'autre, sur sa canne. Il ne racontait plus d'histoires; il parlait peu et, quand il lui arrivait de parler, ce qu'il disait était obscur le plus souvent ou manquait de suite; il semblait alors que sa pensée s'échappait par un brusque détour à la poursuite de visions dont les reflets éclairaient un instant ses yeux ternis.

Mais, sur la fin de l'après-midi, il ne manquait jamais d'appeler Miariza et, assis sur un banc du parc, il lui exposait les principes de la foi chrétienne. Lilette et moi nous assistions curieusement à ces entretiens. Mon oncle usait du langage malais, en sorte que nous ne comprenions que des mots comme Dieu, communion, baptême, qui revenaient fréquemment dans son discours. Miariza faisait de son mieux pour les répéter et s'y essayait en penchant gentiment la tête à droite ou à gauche,

comme font certains petits enfants quand ils s'appliquent à exprimer des images ou des idées nouvelles pour eux. Mais tout la distrayait, la vue d'une fleur, le chant d'un oiseau, ou les sifflements brusques des cétoines volant de rosiers en rosiers. Avec une patience et une fermeté que je juge aujourd'hui héroïques pour une âme brisée, mon oncle attendait que Miariza voulût bien de nouveau lui accorder son attention et reprenait alors son enseignement où il l'avait laissé.

Bientôt Miariza put gazouiller quelques mots de français. En tout cas Lilette, elle, et moi nous nous comprenions fort bien. Son grand plaisir, quand les jeux nous avaient lassés, était de revenir en notre compagnie sur ce que lui avait appris mon oncle. Elle l'écoutait avec intérêt, mais aussi avec méfiance. Il y avait depuis longtemps dans sa petite tête une idée du monde très arrêtée et qu'elle jugeait indiscutable. Et Miariza disait à peu près (car il me serait également difficile de reproduire par écrit le langage de Miariza et le parfum d'une fleur) :

— Voilà : il m'a dit des choses; il sait beaucoup, mais il ne sait pas tout; celui qui a fait la terre, l'eau, les arbres, et les hommes qui vivent sur le sol, et les autres bêtes de l'air et de l'eau, c'est le vieillard Aboua qui habite un pays au bout de la mer. Quand il y a beaucoup de miel dans les ruches et des fruits aux branches, c'est qu'il est content; quand les montagnes crachent du feu pour démolir la terre, c'est qu'il est irrité. Sa barbe lui descend jusqu'aux pieds, mais il vivra encore bien longtemps, et au moins jusqu'à ce que sa barbe soit deux fois plus longue. Lorsqu'on est mort, c'est qu'il nous a sorti le souffle du cœur; alors les bons s'en vont aux bords de la rivière Oguilé, et alors ils ne font plus que rire, jouer aux dés, et se baigner toute la journée; mais les mauvais hommes sont cousus dans des sacs avec des serpents et l'on enferme les mauvaises femmes avec les singes...

Je ne sais trop comment mon oncle s'y prit pour faire triompher le seul désir qui parût encore exister pour lui, toujours est-il que M. le curé finit par juger la catéchumène digne des sacrements. Mais il eut grand'peine à lui faire subir une confession qui parut mériter ce nom et s'y reprit à trois fois avant de consentir d'une conscience à peu près tranquille à laisser aller les événements.

Le Grand jour vint. Dès l'aube j'avais couru à la Gontrie. Sur le toit j'aperçus Miariza qui chassait les lézards. Cet exercice la charmait, car elle y pouvait employer son agilité et son audace. Les narines dilatées, les yeux luisants, elle restait en embuscade derrière une cheminée ; ses reins souples frémissaient comme ceux d'une chatte à l'affût, une de ses mains était levée. Les lézards que la nuit avait engourdis sentaient au fond de leur cachette la chaleur du jour et, bientôt, entre deux briques, apparaissait une fine tête écailleuse. Mon amie, haletante, la visait, et soudain laissait sa main s'abattre, puis, folle de joie, dansait le long des gouttières, tandis qu'entre ses doigts, au soleil, la bestiole éperdue frétillait.

On eut toutes les peines du monde à la faire descendre de là-haut ; mutine elle faisait la nique à mon oncle, à ma tante, à moi-même ; mais la vue de la belle robe blanche, que mon oncle était allé chercher, la décida. Ma tante s'occupa de l'habiller. Miariza reparut ensuite, pleine d'orgueil. On ne put en aucune façon lui enlever un affreux collier de perles bleuâtres, parure d'une poupée de Lilette, qu'elle avait mis à son poignet fin en manière de bracelet.

Miariza reçut les noms de Marie-Agathe. Ma mère était marraine, mon oncle parrain. Ma grand'mère, naturellement, n'était pas venue avec nous, mais l'on sut qu'elle s'était dissimulée dans un coin de l'église, espérant sans doute que la sauvagesse ferait quelque esclandre. Ce qui l'aurait bien réjouie. Mais son attente devait être déçue ; l'appareil et la pompe du culte intimidaient Miariza, et dans cette humble église, qui dépassait en magnificences tout ce qu'elle avait pu imaginer, une sorte de terreur sacrée l'envahissait ; en outre les sons de l'harmonium la plongeaient dans le ravissement : tous sentiments qui se traduisaient sur son visage par des signes qu'il était facile de prendre pour ceux du recueillement et de la piété. L'attitude de Miariza, durant les diverses cérémonies, fut donc véritablement édifiante. M. le Curé sentit s'évanouir les inquiétudes dont il n'avait point cessé d'être tourmenté. A ce propos, durant les vêpres, il improvisa un paragraphe sur la fin de son sermon ; la bonté de Dieu et l'excellence de la décision qu'il avait prise y furent louées également.

Il y eut un grand dîner à la Gontrie. Mon oncle avait invité ses amis d'autrefois. Ils vinrent. La vieillesse incline au pardon

et le temps conduit l'oubli par la main. Les dames voulurent bien ne point se rappeler que jadis ma tante avait été danseuse. D'ailleurs, les aventures de Barnabé de la Gontrie et la personne de Miariza excitaient une vive curiosité. A partir de six heures, les hôtes arrivèrent des châteaux voisins. Les chevaux firent sonner leurs grelots à l'entrée du parc et les attelages s'alignèrent sur la route.

La douairière d'Houeilhacq parut la première. Mon oncle l'alla chercher jusqu'au bas du perron et lui offrit son bras, qu'elle prit avec une révérence solennelle. Elle avait une robe de satin puce à ramages et une mantille blanche sur ses cheveux poudrés. En face de ma tante elle s'assit tout doucement ; elle semblait craindre que le moindre mouvement ne la brisât ; elle parlait aussi peu que possible, approuvait le plus souvent par de lentes et menues inclinaisons de tête et, s'il lui arrivait d'ouvrir la bouche, elle fermait les yeux et joignait les mains. Puis, ce furent M. le Curé, le médecin et le tabellion qui, de compagnie, étaient venus à pied de Serimonnes ; la poussière adoucissait l'implacable noirceur de leurs effets. Le vidame d'Oos et sa femme se donnaient le bras, lui haut en couleur et en taille, superbe encore, elle toujours jolie sous ses cheveux déjà grisonnants ; après vingt ans de mariage, ils semblaient aussi amoureux qu'au premier jour. Il n'est rien qui échappe si peu aux enfants que la tristesse des personnes qui leur sont chères ; durant le repas, je remarquai que ma tante, quand elle regardait les d'Oos, avait presque les larmes aux yeux.

A présent les domestiques annonçaient presque à chaque instant de nouveaux venus. Les beaux et rudes noms pyrénéens, en sonnant sur leurs lèvres, déchiraient le silence en coups de dagues. C'étaient le marquis de Hount-Cabirac, les chevalier d'Aguesherrades, les Pechcorconat, les Castelcourrilh. La nuit descendait doucement. J'étais assis avec Lilette aux genoux de maman dont la douce main caressait tour à tour mes cheveux et ceux de ma petite amie. Je revois en mon esprit tous les invités ; les hommes plaisantent entre eux, les femmes causent presque à voix basse. La lune se lève et joue, timide encore, sur les tentures du vieux salon... Comme tous ces gens me paraissaient dès lors lointains et presque imaginaires dans la pénombre, comme ils ressemblaient à ceux que je faisais passer dans mes rêves perpétuels ! — Où sont-ils à pré-

sent, tous ceux qui furent à la Gontrie ce soir-là ? Hélas ! petit Calixte Vidal, vous aviez déjà deviné que les personnages de vos rêves étaient en fin de compte aussi réels que tous les acteurs qui ont un rôle dans la comédie nuageuse et falote de la vie.

On savait que ma grand'mère, bien qu'invitée, ne viendrait pas. On n'attendait donc plus que M. Laubamont et M. de Parpelonne. L'alchimiste et l'ancien marin étaient fort liés. Ils ne pouvaient supporter l'un et l'autre que leur compagnie réciproque. Les discours des autres hommes ne les intéressaient pas. Il est vrai que ceux de M. Laubamont n'intéressaient pas M. de Parpelonne et que ceux de M. de Parpelonne n'intéressaient pas M. Laubamont. Mais il y avait entre eux une sorte de pacte. Ils racontaient en même temps, quand ils se trouvaient seuls, l'un ses expériences, l'autre ses voyages et, comme ils avaient fini par s'y accoutumer, ils s'aimaient très tendrement. Ils entrèrent ensemble. Un valet qui portait une torche les précédait.

Le dîner fut fort bon et les convives s'animèrent. M. Laubamont, à qui les vieux vins déliaient la langue, nous confia dès les entrées qu'il avait trouvé la pierre philosophale, mais que, terrifié par son pouvoir, il n'avait pas balancé à la jeter dans le Gave après avoir détruit tous les papiers où la marche de ses recherches était consignée. Pour l'instant il voulait produire des êtres vivants par le seul moyen de ses alambics et de ses cornues ; il ne désespérait pas, si le ciel le laissait en vie quelques années encore, de voir le jour où l'on créerait les hommes de cette façon : « Ce que je souhaite ardemment, ajouta-t-il, car ainsi l'amour, qui est le pire des maux, n'aura plus de raison d'être. »

Les dames poussèrent des cris d'indignation ; sans prendre la peine de leur répondre, M. Laubamont partit dans son histoire :

— J'étais récemment penché sur mes appareils depuis une nuit et un jour. La nuit revenait. Dans le fourneau, sous la grande bassine de cuivre, le feu grondait bruyamment. Quand je jugeai le moment venu, j'ouvris la bassine et je lançai de l'eau sur les éléments de vie sublimés qui s'y trouvaient enclos et qui sont le fer, le sel et la chaux vive ; j'y avais joint de la poussière, car il est dit dans les Ecritures : « Tu n'es que

poussière ». La vapeur sifflante rejaillit jusqu'au plafond, et la lampe renversée s'éteignit. Mais à la clarté diffuse de la lune, je vis s'élancer au-dessus du fourneau un être fantastique, assez semblable à un homme minuscule et ailé. Il voleta quelques secondes et tomba sur le sol. Je me précipitai vers lui, et il rendit le dernier soupir entre mes mains ; une émotion intense faisait battre mon cœur ; sous l'effet de cette émotion sans doute et de ma fatigue, qui était grande, je dus perdre connaissance et m'endormir subitement. A mon réveil, il faisait grand jour ; le feu s'éteignait dans le fourneau et, à mes côtés, sur le sol, je remarquai un petit tas de fer, de sel, de chaux vive et de poussière : les éléments un instant fondus s'étaient désunis tout de suite, à cause d'une maladresse encore inconnue que j'ai dû commettre pendant l'opération. Mais dès à présent je suis assuré du succès de mes expériences.

La plupart des convives secouèrent la tête pour bien montrer leur incrédulité. Mais la douairière d'Houeillhacq fit un grand signe de croix, et le curé indigné dit que si, avec l'aide du Diable, on pouvait arriver à ce résultat, le seul fait d'être animé par un semblable dessein était une offense à Dieu, lequel avait une fois pour toutes créé les êtres au jardin de l'Eden et n'entendait point que les hommes eussent l'orgueil de l'imiter en cette œuvre. M. Laubamont répliqua vertement et la discussion allait s'échauffer. Mais les récits que M. de Parpelonne faisait de ses voyages vinrent heureusement détourner l'attention. De nouveau mon imagination se joua délicieusement parmi les paysages étrangers, au bord des mers qui reflétaient des cieux éclatants. Mon oncle avait jusque-là gardé le silence, mais les discours de l'ancien marin trouvèrent un écho dans son âme et, à son tour, il parla sur ce sujet avec abondance et passion. Ses yeux, à présent, étincelaient ; un enthousiasme enflammé brillait sur son visage et, en parlant, il regardait Miariza, qui, charmante en sa robe blanche, essayait parfois de comprendre ce que l'on disait et se consolait de n'y point toujours parvenir en donnant satisfaction à sa gourmandise.

Le dîner fini, les convives se dispersèrent dans les jardins. Barnabé de la Gontrie demeura, ainsi que Miariza, qui ne pouvait se résoudre à se séparer des meringues. Je dois dire que Lilette et moi nous nous en régalions aussi fort voluptueuse-

ment. Bientôt mon oncle fit signe à la petite sauvagesse de venir près de lui et ils entamèrent en malais une longue conversation. Je m'en souviendrai toujours; notre amie l'écoutait en croquant de ses dents pointues les pâtes légères et sucrées des meringues; elle paraissait toute joyeuse; elle frappait ses mains l'une contre l'autre, trépignait et finalement sauta au cou de mon oncle et lui fit mille caresses.

Puis M. Laubamont et M. de Parpelonne vinrent saluer celui-ci, qui les embrassa avec ferveur, et comme s'il eût dû ne plus les revoir jamais. Ils partirent, et Lilette suivit son père. Nos hôtes, que mon oncle était allé retrouver, conversaient sur le perron. Alors Miariza me prit par la main et m'entraîna sur une allée obscure du parc; au pied d'un arbre, elle s'agenouilla, gratta le sol; bientôt une petite boîte apparut. Miariza me fit comprendre que des merveilles y étaient enfermées. Je ne bougeais pas et ne soufflais mot : cela ressemblait à un conte de fées; mais ma stupéfaction devait être toute négative : il n'y avait dans la boîte que les objets les plus futiles et les plus vulgaires : des clous, des débris de glace, des morceaux de fer blanc, une cuiller à café et quelques sous neufs. Miariza semblait pourtant attribuer à tous ces riens une grande valeur. Un à un elle les fit disparaître dans sa poche et gazouilla :

— Miariza emporte jolies choses... Miariza part bien loin, sur l'eau, avec Barnabé.

Je compris. Je sentis ma tête très lourde sur mes épaules et volontiers j'aurais cru que tout mon cœur se déchirait. Miariza vit luire des larmes dans mes yeux. Elle m'entoura de ses bras et me couvrit de baisers. Elle me fit entendre qu'il fallait me taire. Elle n'aurait pas eu besoin de me le dire; même alors, je comprenais qu'il ne pouvait pas en être autrement...Il le fallait, il le fallait... Et je répétais sans fin ces mots en moi-même, tandis que les baisers de Miariza glissaient sur mon visage et que je respirais pour la dernière fois son léger parfum de vanille et de thé.

Quand le moment fut venu de rentrer à Sérimonnes, j'embrassai mon oncle tout simplement, mais sans l'oser regarder en face, de peur d'éclater en sanglots. La voiture fila au grand trot dans la nuit. Il me semblait qu'un rêve finissait, que deux ombres, l'une accablée et triste, l'autre souple et joyeuse, s'é-

vanouissaient au milieu d'immenses brouillards... Bientôt, rompu par l'émotion, je m'endormis dans la voiture si lourdement que maman m'emporta, me déshabilla et me mit au lit sans me réveiller.

Le lendemain, à la Gontrie, ce fut en vain qu'on chercha mon oncle et Miariza. Leurs lits n'étaient pas défaits, et tout le monde savait à quoi s'en tenir avant même d'oser renoncer aux recherches. Barnabé de la Gontrie, ayant trouvé qu'il était trop tard pour jouir du bonheur réel qu'il avait refusé jadis, avait préféré terminer sa vie à la poursuite désenchantée d'un bonheur imaginaire.

(*A suivre.*)

CHARLES DERENNES.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XIII. — Le Patriotisme.

M. DELARUE. — Quels fanatiques !

M. DESMAISONS. — Sans doute, mais le fanatisme est un état d'esprit qui peut avoir des causes curieuses.

M. DEL. — C'est curieux plus tard, pour les historiens.

M. DESM. — C'est encore bien plus curieux pour les témoins de la crise.

M. DEL. — Cela ne m'intéresse nullement. J'ai déjà lu tout cela, et en meilleur style.

M. DESM. — Où donc ?

M. DEL. — N'a-t-on pas traduit, il y a quelques années, au temps des grandes manifestations anarchistes, les Actes de saint Maximilien, martyr ? Vous ne vous souvenez pas ? C'est l'histoire d'un jeune Romain qui refuse d'être soldat, parce qu'il est chrétien. Il raisonne comme M. Hervé, avec un entêtement inhumain. Il ne veut pas se battre pour l'empereur, mais il se battrait volontiers pour son Dieu. Sa patrie est au ciel, etc. Remplacez dans ce morceau édifiant les mots chrétien, Dieu, ciel, par les mots socialiste, humanité, prolétariat, et vous avez un épisode de notre dernière cour d'assises. Maximilien faisait certainement de la propagande antimilitariste : il écrivait sur les murs, s'il savait écrire.

M. DESM. — C'est de l'érudition, plutôt que du raisonnement, cela. Encore qu'il y ait des ressemblances entre les chrétiens primitifs et les socialistes, laissons les chrétiens. Ignorons l'histoire. L'histoire est un vieux rideau que l'on tire sur le présent. Ceux-là seuls, peut-être, comprennent quelque chose à la vie, qui ignorent ou qui veulent ignorer les drames d'autrefois. Croyez-vous qu'une question soit résolue par le fait qu'elle s'est déjà présentée ? Nous sommes toujours, depuis qu'il y a des hommes et des sociétés, devant les mêmes problèmes, c'est convenu. Mais alors, l'étude du passé est inutile. Il ne nous paraît même si semblable au présent que par notre impuissance à le reconstituer selon ses formes véritables. Le présent ne nous apparaît déjà que selon un dessin fort obscur : qu'en doit-il être de ces temps lointains qui ne nous sont connus que par quelques inscrip-

tions équivoques et par les commentaires de quelques historiens médiocres, soumis aux plus tristes préjugés? C'est la nuit.

M. DEL. — Cependant, il y a des analogies.

M. DESM. — Je le veux bien. Dans l'immense cercle du grand retour éternel, qui contient tout le possible, il y en a une infinité de moindres ; il y a ceux de l'espèce humaine : le nombre des actes qui lui sont permis étant limité, il faut bien, puisqu'elle dure, qu'elle refasse des actes déjà faits. Mais tous les cercles ne tournent pas du même mouvement, et tandis qu'ils recommencent une catégorie d'actes, les hommes en accomplissent aussi quelques-uns d'inédits. Les chrétiens de Rome méprisaient la patrie romaine et tendaient tous leurs désirs vers la patrie céleste. Il n'est plus question, aujourd'hui, de la patrie céleste, et les socialistes qui vous paraissent ressembler tant aux premiers chrétiens ne ressemblent en réalité qu'à eux-mêmes.

M. DEL. — Ne savez-vous pas que les expressions de patrie céleste, d'immortalité de l'âme, etc., sont des interpolations? Les premiers chrétiens entendaient, tout ainsi que les socialistes, un bonheur parfaitement terrestre et saisissable. Leur Dieu devait descendre un jour, établir sur la terre un empire de félicité. Un des grands bonheurs qu'ils se promettaient, c'était le massacre général de leurs ennemis ; et comme ils étaient presque tous de la basse classe, cela ressemble beaucoup à la joie future d'étripailler les bourgeois qui enivre si fort les socialistes.

M. DESM. — Là, pour comprendre le passé, vous lui donnez le masque du présent! Que vous disais-je? Oubliez l'histoire.

M. DEL. — Cela n'est pas facile.

M. DESM. — Il le faut. Ou du moins, limitez votre science historique à la période que vous pourriez connaître par la seule tradition. C'est un effort que l'on peut bien demander à un homme intelligent, puisque M. Hervé en a été capable, lui qui a fait métier d'historien. Faites-vous, comme lui, un cerveau populaire, une personnalité sans racines intellectuelles ou sentimentales dans le passé. Supposez que vous sortez de la nuit. Avant le jour où vous vivez et qui est encore une sombre aurore, c'était la nuit noire. L'esclavage pesait sur les hommes muets. Il y eut une première révolte et inutile. L'esclavage a repris aussi lourd, peut-être plus lourd. Il s'agit de faire une nouvelle tentative ; il s'agit de conquérir le bonheur définitif, immuable.

M. DEL. — Le règne du Seigneur. Nous sommes toujours au troisième siècle.

M. DESM. — Du tout, j'ignore en ce moment tous les siècles, sauf le vingtième et la fin du dix-neuvième. La terre est un damier, mais de cases inégales. Le territoire de chacune de ces cases est habité par deux sortes d'hommes : les maîtres, les esclaves. Parcourez successivement toutes les cases, partout vous verrez ces deux classes : les

maîtres, les esclaves. Cependant, en chacune de ces cases, maîtres et esclaves parlent un même langage, ont des manières de penser communes, une nuance de visage qui les différencie des habitants des autres cases. De ces différences et de la difficulté de se comprendre naissent des haines entre les groupes qui peuplent chacune des cases, et les habitants d'une même case ont acquis, au cours des siècles, l'habitude de s'unir et de montrer les dents tous à la fois, esclaves et maîtres, dès qu'une case voisine remue ou grogne.

M. DEL. — Est-il besoin d'une image si compliquée pour exposer l'état des nationalités dans le monde ?

M. DESM. — L'image est très simple, au contraire, vous allez voir. Il s'agit donc d'un jeu. Chaque case est occupée, si vous le voulez bien...

M. DEL. — Je vous en prie, jouons.

M. DESM. — Chaque case est donc occupée puisque vous le permettez, par un cavalier et un fou, un maître et un esclave. L'un et l'autre ont des droits fort inégaux, comme leurs noms l'indiquent ; l'un commande et l'autre obéit, l'un travaille et l'autre s'amuse; néanmoins, ils ont le même devoir, qui est de tenir tête aux groupes de fous et de cavaliers qui peuplent les autres cases ; il y a des alliances entre cases; la guerre est souvent générale ; il y a des cases pacifiques; il y en a que l'on méprise, parce que ce sont des déserts ; cependant les déserts mêmes excitent des convoitises, depuis que la population augmente ; il y a de petites cases auxquelles personne n'ose toucher, parce qu'elles sont convoitées par plusieurs cases puissantes, etc. Enfin, toutes ces cases, à peu d'exceptions près, vivent sur le pied de guerre, d'un bout à l'autre du damier.

M. DEL. — Jusqu'ici le jeu est connu.

M. DESM. — Oui, mais voici la nouvelle marche des pièces. Les fous de chaque case ont cru s'apercevoir que, quoi qu'il arrive, leur sort ne s'améliorerait jamais. Se faire tuer dans l'industrie et se faire tuer dans la guerre, telle est, disent-ils, notre sort alternatif. Vainqueurs ou vaincus, nous demeurons toujours des serfs et les cavaliers qui nous mènent demeurent toujours nos maîtres. Le jeu est absurde, le jeu est mauvais. Changeons les règles. Dorénavant, les fous de toutes les cases, au signal du jeu, se lèveront, non pas contre les fous des cases voisines, mais contre tous les cavaliers, indistinctement et d'abord, cela est clair, contre ceux qui sont leurs maîtres immédiats. Ce sera toujours la guerre, pour commencer, mais une guerre selon des règles toutes neuves et bien plus amusantes. Comme chaque fou aura son ennemi sous la main, son ardeur au combat sera plus vive, les coups seront plus sûrs. Ensuite, les fous entre eux fraterniseront; car ils n'ont pas de haine les uns pour les autres, ne se connaissant pas. Voilà le jeu.

M. DEL. — Il est naïf.

M. DESM. — L'autre aussi. Tout jeu social est naïf. Il ne faut jamais jouer que pour soi. Les prolétaires peuvent gagner, mais que gagneront-ils? Rien. Après une nouvelle révolution, ou bien la société se referait une tête, ou bien elle resterait décapitée. Dans le premier cas, rien de changé. Dans le second, la misère universelle et une régression, peut-être rapide, vers la barbarie. Beaucoup de peuplades, qu'on appelle primitives, sont en état de dégénérescence. Il y a toujours eu, en France, possibilité pour tous de s'élever à tout. Beaucoup des compagnons de Guillaume le Conquérant étaient des voleurs de grand chemin ; ils ont fait souche de lords et de baronnets. Parmi les héros du combat des Trente, il y avait des vilains ; le serf Gerbert devint pape en l'an mil ; Lulli fut marmiton et Jean-Jacques, domestique. Le jour où chacun serait inévitablement enfermé dans une médiocrité honorable et nourrie, un ennui immense abrutirait promptement l'humanité. Les exceptions, il est vrai, ne touchent plus la foule, depuis qu'elle a pris conscience de sa force et qu'elle veut mener le monde. Elle se présente telle qu'elle est, telle qu'une assemblée de médiocres, parfaitement conscients de leur médiocrité individuelle et de leur puissance collective. L'idéal de ces pauvres gens sera peut-être un jour l'idéal humain. Les ouvriers intelligents y seront sacrifiés aussi bien que les riches stupides. Il est possible qu'il soit réservé aux collectivistes de réaliser le rêve chrétien : une vie honnête et plate sous une loi infrangible, une épouvantable fraternité, la promiscuité éternelle. Quelle place voulez-vous faire au patriotisme dans une pareille société? Le patriotisme de quoi, puisque les hommes n'auront plus qu'une vanité, celle d'être bien semblables les uns aux autres, et qu'une peur, celle de paraître présenter quelque semblant de supériorité? Il commence à n'être pas très facile d'être patriote en France. Quoi : aller risquer sa vie pour défendre M. Loubet, M. Trouillot ou M. Fallières, sous les ordres de M. André, de M. Percin ou de ces amiraux nationalistes qui, pour un peu, nous forceraient à admirer M. Pelletan ?

M. DEL. — Mauvais principe, vulgaire manière de voir. Je pense comme Vigny : « On ne doit avoir ni amour ni haine pour les hommes qui gouvernent. On ne leur doit que les sentiments qu'on a pour son cocher : il conduit bien ou conduit mal, voilà tout. »

M. DESM. — Idée d'aristocrate. On a enseigné le mépris au peuple. Les journaux ont trop vulgarisé la connaissance de la politique et surtout celle des hommes politiques. Entre le peuple et l'idée de patrie, on a élevé je ne sais quelle barrière hideuse faite de personnages grotesques, méchants ou bêtes. C'est dommage ; mais le mal est fait, il n'y a plus d'enthousiasme.

M. DEL. — Une guerre réveillerait le patriotisme endormi.

M. DESM. — Je le crois, mais faut-il désirer qu'on en vienne là ?

M. DEL. — Je ne le désire pas, mais cela viendra tout seul.

M. DESM. — Peut-être. Et après ? La crise recommencerait trente ans plus tard. Je suis persuadé que le jeu que je vous ai décrit se jouera un jour ou l'autre.

M. DEL. — Vous ne m'avez pas laissé parler de l'histoire passée, je ne vous laisserai pas parler de l'histoire future.

M. DESM. — Soit, mais avouez que, depuis dix ans, le patriotisme a beaucoup diminué en France.

M. DEL. — C'est vrai, mais je crois aussi que l'esprit de contradiction y est pour beaucoup. Si le patriotisme est une religion, moins on en parlera et plus son empire sera fort. Si l'on y tient, le défendre est la pire des sottises. Les derniers apologistes du christianisme ont blessé la religion bien plus profondément que Voltaire. Tel qui a perdu la foi en lisant le *Génie du Christianisme* la regagnerait peut-être en lisant les *Enigmes de l'Univers*, de M. Haeckel.

M. DESM. — J'avoue qu'au temps de la gloire de M. Déroulède le patriotisme me tourna sur le cœur.

M. DEL. — Et depuis ?

M. DESM. — Depuis je regarde, j'écoute, j'observe, je vis et parfois je cherche à comprendre la vie.

M. DEL. — Et vous la comprenez ?

M. DESM. — Rarement.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Edmond Jaloux : *Le Jeune Homme au masque*, « Mercure de France, » 3.5o. — Maurice de Waleffe : *Le Peplos vert*, Fasquelle, 3.5o. — Jehan d'Ivray : *Janua Cœli*, Dujarric, 3.5o. — André Baill : *Fraternité*, Havard, 3.5o. — Edouard Droz : *Au Petit-Battant*, Société nouvelle d'édition, 3.5o. — Léon Barracand : *Amour oblige*, Plon, 3.5o. — Mme Aldéric Chabrol : *L'Orgueilleuse Beauté*, Hachette, 3.5o. — Mlle Louise Zeyss : *La Bienfaitrice*, Hachette, 3.5o.

Le Jeune Homme au masque, par Edmond Jaloux. J'avais un peu perdu de vue le jeune homme moderne ! Je suis bien aise de le revoir. L'ayant laissé barboter dans son moi, du temps des sous-Barrès et des sous-Mauclair, vêtu seulement d'esthétique verte et de gants jaune canard, je commençais à me demander ce qu'il pouvait bien devenir en grandissant. Analysait-il toujours ? Préférait-il toujours son nombril à l'œil de l'étoile Polaire ? Avait-il le souci décoratif de ses gestes numérotés, empesés, mesurés ? Mangeait-il toujours du bourgeois à la sauce anarchiste tout en se faisant trente mille francs de rentes à élever des lapins angoras ? Rimait-il toujours richement avec une bourse très plate d'idées ? Ou bien allait-il à la conquête de la belle héritière uniquement armé de toutes ses névroses ? Le jeune homme moderne, que j'avais laissé dirigeant ses navires ou

brûlant ses vaisseaux sur le bassin du Luxembourg, faisait tout simplement ses petites humanités. De collégien, il passait docteur, de docteur il passait homme. Le masque de verre filé, combien prismatique, hélas, qu'il portait dans la vie des lettres a glissé tout à coup : le masque tombe... mais le héros ne s'évanouit pas, au contraire, il s'humanise de plus en plus jusqu'à en mourir. (On ne sait vraiment que l'on fut homme qu'après sa mort !) Le jeune homme au masque a décidé d'être moderne, parce qu'on doit faire quelque chose quand on est de bonne famille pour ne pas être taxé de sottise. Il sait beaucoup, de naissance, apprend peu auprès des femmes qu'il a l'air de mépriser, s'ennuie devant les tapisseries mondaines parce qu'il n'aime pas la danse, mais que dire à des danseuses sinon des galanteries rythmées, leur parler d'amour, quoi ! il parle donc d'amour un peu, tendrement, ironiquement, passionnément. Et les jeunes filles lui glissent leurs confidences sous éventail. (Il en est qui feraient rougir une sage-femme !) Il se croyait indifférent et il constate qu'il se révolte en dépit du flegme traditionnel ; rien ne l'étonne sinon la souffrance, surtout celle qui se tord les bras en toilette de bal. Et il ne se sent ni meilleur ni pire que les pécheurs qui firent pécher ces pécheresses, mais de ce qu'il est choisi pour le décor de leurs larmes, il se doit de demeurer en beauté leur toile de fond. On ne devine pas quelle influence peut avoir sur un individu très intelligent, quoique très blasé, le souffle d'une peine, le cri d'un chagrin exaspéré qu'on aurait voulu causer soi-même. Les juges les plus capables d'indulgence sont généralement ceux qui se mettent, au moins par la pensée, à la place du coupable. Le jeune homme serre alors entre ses dents le velours de son loup. Il est un Monsieur correct parce que masqué. Est-ce que toute l'humanité ne porte pas avec lui ce loup de convention ? Un jour n'en viendrait-il point aux pires lâchetés justement parce qu'il est d'un monde où tout se pardonne derrière le masque ? Et il ouvre la bouche dans un dernier bâillement d'ennui, de l'exaspération qu'il a de ne pas se trouver assez fort pour tuer à son tour le voisin ou la voisine. C'est lui qui se tuera, laissant sa fortune inutile à la pauvre petite sœur d'amour que les frasques de ses parents lui ont presque jetée dans les bras. Le masque tombe. Roger de Cabre meurt à visage découvert, en habit de soirée, parce que le frac est indispensable aux moindres cérémonies mondaines et puis aussi parce qu'il est le paladin des jeunes filles. Voilà où en est arrivé mon jeune homme moderne vers la trentième année de son règne. Il ne marche pas si mal que ça, ce gamin, et j'espère désormais en son avenir. Le prince de la jeunesse est mort, vive le roi de la jeunesse. Je préfère les accès de dévouement aux accès d'égoïsme. J'avais une peur bleue de lui voir épouser sa sœur et de l'entendre me citer à ce sujet quelques phrases bibliques, prouvant qu'il avait lu *Zohar ;*

mais, non, il s'achève en beauté. Hier, c'était l'auteur des *Civilisés* qui précipitait le désespoir de son héros en torpille patriotique dans le ventre de l'ennemi, aujourd'hui M. Edmond Jaloux immole courageusement le sien au bonheur de sa jeune parente pauvre. Ma parole, il n'y a plus d'enfants! Le jeune homme moderne a jeté sa gourme, son esthétique verte et ses gants jaune canard. On va enfin pouvoir marier ses filles, y compris celles qui n'auront pas de dot. Hipp ! Hourrah !... (Pourvu que ça dure !...)

Le Péplos vert, par Maurice de Waleffe. Nous sommes au temps des Pharaons. Ramsisou, qui a une perruque bleue sur un crâne rond et ras, des yeux en fente de bouton de lotus et les lèvres très rouges de tout le sang de sa jeunesse, trouve une esclave sur le quai du Nil, une esclave rousse, vêtue d'un peplos vert, qu'un cruel marchand amène à Thèbes pour en tirer le plus d'anneaux d'or possible. A partir de ce moment il faut suivre Yo dans tous les méandres de cette intrigue, vieille de milliers d'années, très éternelle comme le jeune amour despotique. Ramsisou trahit son père et son temple, le sanctuaire d'Amon, pour ce peplos vert, et la vierge achéenne, toujours vierge, après s'être refusée même à ce prince qu'elle aime sans le savoir malgré qu'elle le traite en ennemi, expire sur le pal. Ce dénouement, ignoble et horrible, me révolte simplement parce qu'il est le succès assuré du livre. Nous avions la crucifixion, la fustigation, les chrétiens jetés aux bêtes et le joli joujou du filet traîné par les taureaux furieux. Il nous manquait le pal, « ce supplice qui commence si bien et qui finit si mal ». Conserver une femme le plus vierge possible pour ce viol péremptoire est d'un raffinement de haut goût. Je parie que le pal va devenir l'instrument à la mode, le dernier cri du livre antique de l'année prochaine! Je ne veux pas chercher querelle à M. de Waleffe pour son pal. Il l'a d'ailleurs très magistralement aiguisé, poli, rendu presque tolérable. Malheureusement mes nerfs ne m'ont pas permis d'aller plus loin que la 33ᵉ page de son livre et je sais qu'il en a 338 et qu'Yo est morte, car c'était mon devoir de m'enquérir de sa fin... Or, je voudrais bien qu'on ne m'empêchât pas de faire mon métier par des manœuvres que j'ose qualifier de déloyales.

Janua Cœli, par Jehan d'Ivray. Le triste roman d'Hypathie ou d'Hyppatia, la savante fille qui fut la dernière grande païenne. A côté d'elle, une petite chrétienne, Charmide, tente l'opposition de la douceur de la première croyance apostolique avec la fermeté fataliste du dernier adieu des croyances naturelles. Le style de cette restitution antique aux teintes tendres, de ciel bleu et de plumes de colombes, est assez charmeur pour vous arrêter, pensif, devant la silhouette hautaine d'Hyppathia. Fut-elle amoureuse ou non de l'affranchi Hyppias? Eut-elle seulement le regret de cette virginité qu'elle emportait avec elle comme le secret de sa science? Ceci ne nous regarde pas. Il

convient que les déesses, comme les dieux, meurent en pleine possession de leur force, car pour bien passer cette porte du ciel qui est la mort, il faut tout le courage que donne la jeunesse. J'ajoute que cette œuvre, d'une jolie tenue littéraire, est celle d'une femme, ce qui en rehausse, à mes yeux, tout le mérite.

Fraternité, par André Baill. L'histoire curieuse d'un jeune jésuite devenu franc-maçon. Les cérémonies du culte, qu'a si spirituellement ridiculisées M. Andrieux, notre ancien préfet de police, sont décrites avec soin et la loge de Blois, la *Parfaite Amitié*, doit encore en retentir d'imprécations. Ce frère.·. commence par le chantage et finit par... la députation, naturellement, après avoir abandonné sa compagne d'amour victime de cette union libre que prêchent tous les jeunes gens soucieux de lâcher leur modeste maîtresse pour épouser une héritière. Une automobile de bonne maison (munie de pneus Michelin... vous vous en doutez, mais on ne donne rien pour ça!) écrabouille le jeune Doriac et il me paraît juste de déclarer que l'avenir de la France est certainement dans ces machines, si elles arrivent sans trop d'effort à nous débarrasser de nos ministres, jeunes ou vieux, francs-maçons ou d'autres marques. Que Dieu bénisse les fatales faucheuses.

Au Petit-Battant, par Edouard Droz. Le Petit-Battant est un des faubourgs de Besançon. L'auteur de ces scènes de la vie ouvrière en province a entrepris une œuvre difficile qui est de nous intéresser aux faits et gestes, très dramatiques souvent, de ces petites gens travaillant sans ambition et sans récompense. Il y a une honnête fille-mère qui épouse par raison celui qu'elle n'ose pas aimer. L'autre revient pour la reprendre, elle et son enfant, mais le brave garçon d'épouseur fait place nette en se tuant afin d'échapper au supplice de la jalousie. Autour de ce couple torturé s'agitent des parents égoïstes ou malades, quelques amis dévoués, des conseillers perfides. Tout ce monde travaille et leurs mouvements sont courts, comme arrêtés dès leur essor par la niveleuse nécessité de gagner leur vie avant de vivre.

Amour oblige, par Léon Barracand. Un doux philosophe veut jouer les providences. Il donne à son ami de collège, un *gréviste*, les moyens de s'approprier l'usine du patron et de devenir lui-même le chef de ses anciens compagnons. Il arrive naturellement qu'on ruine le philosophe et qu'on n'enrichit point les camarades. Un jeune duc, amateur de philosophie, croit trouver le repos loin du monde en s'attendrissant sur une fillette trop éprise de lui, mais la fillette meurt de sa joie de fiancée et le duc se retrouve esclave comme devant du salon de Madame sa mère. Je crois que ce conte peut avoir pour morale qu'il faut laisser chacun à sa propre misère, car les misères

sont faites sur mesure. Très bonne leçon d'ordre à donner à Messieurs les socialistes.

Orgueilleuse Beauté, par Mme Albéric Chabrol. Les femmes trop belles sont des statues de jardin public : elles ont l'admiration du passant et l'injure du petit roquet, mais il ne vient à personne l'idée d'en faire le dessus de pendule de sa chambre à coucher. Elles ne sont pas pour l'intimité des heures grises. Jacques, en choisissant la petite Mirka pour sonner l'heure de son *farniente* conjugal, agit sagement, quoiqu'il y mette le temps.

La Bienfaitrice, traduit par Mlle Louise Zeyss. Le sanatorium pour jeunes pies surtout malades de vanité. Une bonne personne hérite d'un château qu'elle transforme en asile pour ses sœurs en Jésus-Christ. Mais la vie devient bientôt intolérable dans cette étrange ménagerie de jacasseuses. Miss Estcourt est assourdie par les réclamations et les prétentions de toutes ces nobles infortunées. Bientôt elle s'aperçoit que la charité suprême, c'est encore l'amour et elle épouse son voisin, un pauvre noble assez vraiment noble, celui-là, pour demeurer aussi désintéressé que silencieux. Ce livre est une traduction... adaptée. Traduction de quel auteur? Adaptation ne me renseigne pas.

RACHILDE.

HISTOIRE

Barbey d'Aurevilly : *De l'Histoire ;* Lemerre. — Pierre Champion *: Guillaume de Flavy, capitaine de Compiègne ;* Honoré Champion. — Yves de la Brière : *La Conversion de Henri IV ;* Bloud. — Emile Horn : *François Rakoczi II, Prince de Transylvanie,* 1676-1735; Perrin.

De l'Histoire, par Barbey d'Aurevilly. — Les exécuteurs testamentaires de Barbey d'Aurevilly ont réuni sous ce titre les critiques sur divers ouvrages d'histoire que Barbey publia dans plusieurs journaux, de 1844 à 1880. Ce volume s'ajoute à la série de critiques et d'essais intitulée *les Œuvres et les Hommes*. Il sort de la même veine et de la même plume. Le romancier, chez Barbey d'Aurevilly, n'est que la moitié de l'écrivain. Ce romancier si complet, à la fois normand et parisien, vigoureux comme sa province qui lui inspira quelques-uns de ses plus beaux livres et intense comme Paris à qui il a tâté le pouls de ses pires fièvres, était aussi, outre le grand critique littéraire que l'on sait, un historien, sinon de fait, du moins de faculté, ce qui se sentait déjà dans ses romans normands, dans ses critiques littéraires et ses études religieuses, pleins, ceux-là et celles-ci, de la forte imagination et du savoir étendu propres aux seuls esprits doués du sens historique. Et c'est ce qu'achève aujourd'hui de montrer, après les mémoires historiques et littéraires, ce livre, *De l'Histoire*, où l'on peut juger le mieux de la prédilection favorite de ce haut esprit.

L'ouvrage commence et finit par des critiques d'histoire religieuse,

à propos de l'ouvrage de Hurter sur *Innocent III* et de celui de Louis Teste sur *Léon XIII*. Le rapprochement des deux morceaux, dont l'un est de 1844, dont l'autre est de 1880, chose curieuse à signaler aux biographes de Barbey d'Aurevilly, est celui de deux opinions presque contradictoires. La critique sur l'Innocent III de Hurter n'annonce que fort peu le catholique de l'étude sur Léon XIII et des autres études. La papauté d'Innocent III y est traitée purement comme une institution politique, avec une sévérité sobre qu'on ne trouve qu'à ce moment-là sous la plume de Barbey d'Aurevilly, quand il s'agit du catholicisme. Ce morceau, qui est admirable, d'ailleurs, et l'appréciation la plus ferme que l'on ait portée sur l'ouvrage de Hurter, d'où l'on prétendit faire sortir, en son temps, tout un nouvel ultramontanisme, ce morceau est unique chez Barbey d'Aurevilly. Il serait curieux de rechercher à quelle période des idées et de la vie de l'écrivain il se rattache.

Mais tout le reste du livre ressemble bien à Barbey d'Aurevilly, au Barbey d'Aurevilly traditionnel. Pour le point de vue catholique, lisez surtout les articles sur l'*Angleterre depuis l'avènement de Jacques II*, sur *Sixte-Quint et Henri IV* et sur *la Révocation de l'Edit de Nantes*. Dans les autres parties de l'ouvrage, de même, le critique, quelle que soit la direction du sujet, est l'écrivain aux idées tranchées que nous connaissons. Voilà un critique qui ne cache point sa personnalité! De là, ce qu'il y a de large à la fois et d'étroit dans sa critique. Lorsque l'ouvrage examiné ne lui plaît point, il le refait à sa façon, il montre la manière dont il conçoit, lui, le sujet, et nous avons alors, en quelques pages, un vivant et profond tableau d'histoire comme dans les études sur *Quinze ans du règne de Louis XIV*, sur *l'Histoire des ducs de Normandie*, etc. Nous avons cela, mais nous n'avons point le compte-rendu tel quel du livre de l'auteur. Nul dénigrement petit, du reste. On sent, et voilà tout, là où l'insuffisance réelle ou présumée de l'auteur laisse le champ libre à son critique, que Barbey en profite pour s'abandonner à son vigoureux instinct de l'histoire, pour occuper en lui le connaisseur de caractères historiques, et y satisfaire le familier, par l'âme et par l'esprit, des grandes existences et des grands événements ; et il le fait avec tant de verve et de sûreté qu'on le suit comme le seul digne historien de ce sujet étudié chez un autre. Il y a tels auteurs qui semblent même n'avoir écrit tels pâles livres d'histoire que pour fournir à Barbey l'occasion d'y poser ses couleurs. Cette méthode en fait de critique de livres gris, qui ne serait pas inopportune aujourd'hui où la grisaille ne manque pas non plus, cette méthode, toute en indications de rehauts, d'accentuations, d'ombres et de lumières, fait merveille notamment lorsque le critique, restant à peu près indifférent, selon le sujet, sur la question de doctrine, s'en prend surtout au côté artistique, prodi-

gue dans ce sens ses indications, et en vient à superposer, par exemple, au terne *Gustave III* de Léouzon-Leduc, l'éclatant Sardanapale du Nord où chaque touche crie : Barbey d'Aurevilly pinxit. Il arrive aussi que cette vigueur s'emploie trop, non plus à nouveaux frais, mais dans le sens même de tels autres ouvrages dont notre critique partage cette fois les tendances, et c'est ainsi que le livre de Granier de Cassagnac sur *Les Causes de la Révolution française*, — on voit l'aubaine pour Barbey ! — nous semble un peu surfait. Enfin, dans certains cas, très rares, hâtons-nous de le déclarer, le critique, parce qu'il demande trop à de bons livres qui ont dit juste ce qu'ils voulaient dire, reste tout simplement à côté. Tel nous paraît être le cas dans l'article sur *l'Histoire des Pyrénées*, de Cénac-Montaut, forte et minutieuse monographie historique dont le mérite spécial n'arrête que peu Barbey, qui reproche à l'auteur, quoi ? d'avoir fait justement ce qu'il avait à faire, de n'être point sorti, pour généraliser, de cette « encoignure historique » des Pyrénées ! Le reproche est tellement en l'air qu'il en a troublé le puissant visionnaire historique lui-même, ici, et que toute la précision des phrases du maître-écrivain nous laisse incertains sur ce qu'il eût, en l'espèce, mieux convenu de faire. Mais c'est là l'exception, et pour tous les sujets qu'il examine, le critique, visiblement, est toujours prêt, et, ce qui est important, prêt de longue date, grâce à ses fortes lectures, à ses réflexions mûries et à ses doctrines arrêtées. Le coup d'œil dont il embrasse les questions, prompt et sûr, avec quelque chose d'éminemment raisonnable dans sa portée synthétique, est celui d'un homme très exercé. Quelle vie cette méthode expressive, rectifiée dans la mesure où il le faudrait, mettrait dans tels lourds et gris recueils de critique historique ! Mais nous entrevoyons là des gens qui haussent un peu les épaules : ils ont tort. Disons-le : l'abus du spécialisme documentaire commence à nous valoir le fatras le plus indébrouillable qui se soit jamais vu ! Que l'érudition de détail se repaisse de sa propre substance, sans le moindre égard aux vues d'ensemble, à la psychologie, c'est ce qu'on ne saurait regarder comme un avantage, à moins de pousser le scepticisme jusqu'à se réjouir de ne plus pouvoir, parmi cette poussière de renseignements, se faire la moindre idée des questions historiques. Il y a une forte conception de l'histoire dans ce livre très justement intitulé *De l'Histoire*, bien qu'il ne soit qu'un recueil d'articles. C'est là son intérêt majeur.

Guillaume de Flavy, par Pierre Champion. — Ce soudard du XV^e^ siècle serait resté sans doute à peu près inconnu, s'il ne s'était trouvé être capitaine de Compiègne lors de la capture de Jeanne d'Arc devant cette place. Cette circonstance de la grande histoire a sauvé de l'oubli une vie dont toutes les autres circonstances, — sauf une, l'assassinat de Guillaume de Flavy par sa femme, cause célèbre, — n'ap-

partiennent guère qu'à la petite histoire et à la chronique, ce qui d'ailleurs n'était pas une raison pour ne point évoquer cette vie, bien au contraire. Le spécimen en est d'autant plus original.

Le rôle équivoque du capitaine de Compiègne lors de la capture de Jeanne d'Arc est resté mal défini. Ajoutons que le récent historiographe de Guillaume de Flavy, M. Pierre Champion, n'a pu tirer de l'examen des textes relatifs à une trahison présumée aucune conclusion formelle et qu'il n'a découvert de son côté aucun document probant.

Mais le véritable intérêt du livre est ailleurs, cet ouvrage étant toute une étude de la vie militaire et privée au XV^e^ siècle. Les caractéristiques de cette époque sont marquées avec le plus grand relief dans ce Guillaume de Flavy, qui est ce qu'on peut appeler un spécimen complet. M. Champion a achevé, en ce qui concerne le capitaine de Compiègne, ce que Jules Quicherat et M. de Beaucourt n'avaient que partiellement fait. Les sources principales d'où il a tiré son récit sont les chroniques de Mathieu d'Escouchy et de Jacques Duclercq, surtout pour la fin tragique du capitaine; les événements militaires ont été étudiés dans un autre document original, la *Chronique anonyme*, dite des Cordeliers; les archives communales de l'Ile-de-France et de la Picardie et surtout les registres du Parlement de Paris ont aussi fourni au jeune savant de nombreux renseignements.

C'est ainsi que M. Champion a pu reconstituer avec précision toute une existence militaire moyenne du XV^e^ siècle, à la fin de la Guerre de Cent-Ans. On trouvera le détail des principales affaires militaires auxquelles fut mêlé Guillaume de Flavy dans les deux chapitres intitulés la *Campagne d'Argonne* (1427-1428) et la *Campagne de l'Oise* (1429-1430). La campagne d'Argonne (défense, pour le compte du roi, et capitulation de Beaumont-en-Argonne) est pleine d'indications sur « le milieu d'exaltation naturelle qui décida de la mission de Jeanne d'Arc ». La campagne de l'Oise est la défense de Compiègne avec la capture de Jeanne d'Arc. Le tableau des opérations du siège de Compiègne par les Anglo-Bourguignons semble tracé ici de façon définitive. Les deux derniers chapitres nous montrent Guillaume de Flavy épousant sur le tard, après fortune faite dans son métier d'homme de guerre ayant su réussir, une toute jeune fille, Blanche d'Overbreuc, qui se vengea deux fois de cette union disproportionnée : en prenant un amant, le capitaine Pierre de Louvain, autre routier, mais jeune et brillant, lui, et en faisant assassiner son vieux mari. Il y a ici, à côté de l'étude de mœurs militaires, une étude de mœurs privées dont l'Introduction spécifie l'intérêt en des lignes très pénétrantes (pp. XVII, XVIII). Quant aux mœurs militaires étudiées dans une des plus affreuses époques, — que l'on peut limiter entre 1418

et 1435, « entre la disparition des Grandes Compagnies et l'apparition aussi redoutable des Ecorcheurs », — et chez un des plus terribles routiers qui aient alors « défendu l'ordre par les moyens les plus irréguliers », M. Champion les qualifie ainsi : « Cette piraterie » (ou même cette *escorcherie*, comme pourra dire bientôt Olivier de La Marche) « eut sa courtoisie et son éthique dans la force morale et le sang-froid prisés à l'égard d'un bras solide. D'autre part, l'habitude de vivre sur le pays, le procédé cruel des appâtis, le vol des troupeaux, devaient faire revivre chez les gens d'armes de cette première partie du xv^e^ siècle des mœurs dignes des barbares. »

Les pièces justificatives, précieuse contribution documentaire inédite, parfois intéressante à lire comme une chronique du temps, occupent, avec un « Examen des sources relatives à la trahison de Jeanne d'Arc par Guillaume de Flavy », toute une grande moitié du volume.

M. Pierre Champion a dédié son livre à la mémoire du regretté Marcel Schwob. Il fut son ami. Il est l'admirateur très averti de l'art profond de l'auteur des *Vies Imaginaires*. Quelque chose semble en être passé dans ce livre, biographie où, dans le cadre positif de l'érudition historique, s'affirme avec finesse et sûreté le goût du détail, le goût « de ce trait unique et particulier qui différencie les existences et témoigne de la vie même ».

La Conversion de Henri IV, par Yves de la Brière. — M. Yves de la Brière a repris et exposé, sous une forme résumée, l'historique de la conversion de Henri IV, en faisant commencer le tableau des faits deux ans avant l'abjuration de Saint-Denis et en s'arrêtant à la date du 17 septembre 1595, qui est celle de l'absolution de Rome. On regrette que l'auteur n'ait point profité de l'occasion pour pousser jusqu'en 1598, date de l'Edit de Nantes. Il eût été intéressant d'avoir, ne fût-ce que subsidiairement, une opinion nouvelle sur ce fait sans lequel la politique religieuse de Henri IV reste incomplète et non commentée dans le dernier et le plus important de ses actes.

Parmi les causes de l'abjuration de Henri IV, — la situation fondamentale étant celle-ci, que le trône de France ne pouvait en aucun cas échoir à un prince protestant, — M. de la Brière en distingue deux principales : d'abord la constitution d'un tiers-parti, en 1591, formé de ligueurs modérés et de royalistes dissidents, qui imposait pour prix de son concours la conversion immédiate, faute de quoi il devait choisir un autre prince, mais catholique, de la maison de Bourbon ; ensuite l'influence du théologien Du Perron, depuis cardinal, qui plaida auprès du roi la cause du credo orthodoxe. Tels sont les deux points mis en relief par M. de la Brière. Le dernier de ces points nous paraît acquis. Pour le premier, nous ne voyons pas que

le tiers-parti fût tellement distinct de la Ligue. Il était la Ligue dans son désir de transaction, désir qui se retrouvait aussi bien dans le parti opposé, chez les protestants.

L'auteur se demande, en outre, s'il y avait plus qu'un mobile politique dans la conversion de Henri IV, et si l'ancien chef des protestants était sincère. Il se résout pour l'affirmative, décision importante pour cet historien, catholique d'opinion. Des deux mots cyniques prêtés au Béarnais dans cette conjoncture, le « Paris vaut bien une messe » et le « Ma mie, je vais faire le saut périlleux » (au moment de l'abjuration), le premier est plus ou moins apocryphe, et le second, dit à Gabrielle d'Estrées, est surtout celui d'un homme qui fait de l'esprit pour sa maîtresse. La sincérité de Henri IV est une thèse historique qui a été complètement exposée par E.A.Ségretain (*Sixte-Quint et Henri IV*). L'ouvrage de M. de la Brière ne fait point mention de cette œuvre où l'on démontre que Henri IV avait toujours été catholique au fond du cœur, et que s'il fut quelque chose par intérêt et par feintise, c'est bien plutôt chef du parti protestant, à l'époque où cette qualité était sa seule raison d'être politique. M. de la Brière ne remonte pas aussi haut. Il lui suffit de se convaincre qu'à un moment donné Henri IV devint sincèrement catholique : méthode un peu simple, qui nous renseigne insuffisamment sur les véritables mobiles du roi à l'égard des protestants. Ceux-ci semblent avoir de bonne heure considéré la conversion de leur ancien chef comme inévitable et avoir voulu, par la sagesse de leur attitude en cette circonstance, s'attirer des avantages ultérieurs, conduite que l'Edit de Nantes justifia. Mais, venant d'un prince catholique de cœur, on conçoit mal cet édit. Le Saint-Siège, qui fit tant de difficultés pour sanctionner l'absolution donnée à Saint-Denis, aurait bien voulu, semble-t-il, amener le Roi à confesser sa vraie tactique et son véritable état d'esprit (peu recommandable il est vrai) comme ancien chef des protestants, et, par là, engager, en ce qui concernait ces derniers, l'avenir de la politique royale. Il n'y réussit point, et il y a des gens qui, aujourd'hui encore, ne s'en consolent pas. L'étude de M. de la Brière se termine sur le récit, très intéressant, mais insuffisamment fouillé, de ces négociations de Henri IV avec Clément VIII.

François Rackoczi II, par Emile Horn. — Vaincue par les Turcs à la bataille de Mohaczs, en 1526, la Hongrie tomba bientôt à la discrétion de l'Autriche qui y établit définitivement sa domination en 1570. La Transylvanie put maintenir plus longtemps son indépendance, sous Jean Zapoly et ses successeurs, en se servant alternativement du Turc ou de l'Autrichien pour tenir en respect l'un ou l'autre. Elle subsista comme principauté distincte jusqu'en 1699. Mais même après le traité de Carlowitz, la domination autrichienne ne s'y implanta que difficilement. Cette province resta le foyer de la résis-

tance hongroise. C'est l'histoire de cette lutte que M. Emile Horn retrace dans son livre. Commencée en 1703, par l'insurrection des paysans (soulèvement Kouroucz), la révolte, qui trouva son chef et son héros en François Rakoczi II, élu prince de Transylvanie, puis chef de la confédération hongroise, la révolte dura jusqu'en 1711. Le traité de Szatmar y mit fin. Elle fut sur le point d'amener la séparation définitive de la Hongrie et de l'Autriche. Les Hongrois lui furent redevables, ils furent redevables à celui qui en fut l'âme, à François Rackoczi, « de ne pas voir se reproduire les scènes d'horreur et de persécution qui avaient marqué l'occupation d'un Carafa, et de jouir tranquillement de leurs biens ».

L'histoire de la révolte hongroise de 1703-1711, telle qu'elle vient d'être reconstituée par M. Horn, est, dans l'ordre du passé, le fait propre entre tous à jeter une vive lumière sur le problème austro-hongrois. Il est étudié ici dans ses origines mêmes et dans l'action de ce Kossuth d'il y a deux cents ans que fut François Rakoczi II. Ce livre, qu'on peut consulter aujourd'hui comme un document retrospectif, pourra se relire comme un ouvrage d'actualité au lendemain de la mort de François-Joseph. Le changement des temps consiste en ceci, que l'Autriche n'est plus, et sera bien moins encore, la puissance germanique et centrale qu'elle était alors. Mais est-elle devenue la puissance orientale, danubienne et balkanique qu'il semble dans sa destinée d'être ? De même n'est-elle plus le dur bloc piétiste d'après la guerre de Trente Ans, ce bloc qui écrasait l'ardente et chevaleresque Hongrie et qui restait fermé, même au temps de Marie-Thérèse, au primesautier esprit magyar ? Apprécions dans le livre de M. Emile Horn le point de repère qui sert à préciser la position de cette question, une des plus importantes de la politique européenne actuelle et surtout de demain.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Novicow : *La Justice et l'expansion de la vie*, Alcan. — Alfred Fouillée : *Les Eléments sociologiques de la morale*, Alcan. — Maurice de Fleury : *Nos enfants au Collège*, Colin. — Charles Saroléa : *Essais de littérature et de politique*, Weissembruch. — Memento.

La Justice et l'expansion de la vie, *essai sur le bonheur des Sociétés humaines*, un bien beau titre. Mais comme ce mot de justice est dangereux ! O déesse, que d'injustices on a commises en ton nom ! Et pourtant ce n'en est pas moins une déesse, et qui n'a pas d'athées, mais multiforme, ceux qui la nient l'adorant toujours « par delà le bien et le mal », et polynyme, moi-même l'honorant sous le nom de Synergie, comme M. Novicow la vénère sous celui de Pacificisme. « Injustice (lisez violence), limitation de la vie; Justice

(lisez concorde), expansion de la vie », cela est exact, en gros, et consolant. Il est vrai qu'un Pascal ne se contenterait pas de cet « en gros » et que, si la vérité est une pointe subtile, on se doit de fouiller plus à fond. Là aussi, allons par delà le bien et le mal. Tout dépend de l'esprit dans lequel agissent les violents et les doux ; aux uns et aux autres le royaume des cieux est tour à tour promis. La guerre est un fléau, soit : il y a eu pourtant des guerres bonnes, même pour les vaincus. La dépossession est un vol, soit : il vaut pourtant mieux que le Far West soit aux Yankees qu'aux Peaux-Rouges. Si l'esprit de sacrifice devait disparaître avec les religions et les patries, sa beauté les légitimerait toutes. Le plus radieux corps vivant a de bien laides fonctions, mais qui voudrait supprimer la sueur et le reste détruirait la vie. Tout ce que les industrialistes disent contre la guerre on peut le retourner contre la libre concurrence industrielle ; faudrait-il donc, sous prétexte d'extirper l'anarchie, supprimer l'initiative des efforts? On ne tarderait pas à tuer tout effort, le beau résultat ! Non, non, faisons un petit crédit à la nature et à l'homme. Observer la paix n'est méritoire et salutaire que si l'on est capable de soutenir la lutte, et rien n'est perdu de l'effort qu'on déploie à préparer la guerre, et à se préparer soi-même psychologiquement à la guerre. Pas même l'argent dépensé à fabriquer des sabres, et à entretenir des porteurs de sabres. Je voudrais bien savoir si un commandant n'est pas aussi utile qu'un sous-préfet et si les centaines de canons qu'il y a à Paris et dont je ne me sers pas ne me sont pas aussi indifférents que les milliers d'automobiles dont je n'use pas davantage. Il suffirait de quelques réformes point irréalisables, le service militaire réduit à six mois et accompli dans des camps en pleine campagne, pour ôter au militarisme tous ses torts, et l'on se demande ce que ses adversaires auraient à reprocher à ces vacances hygiéniques coupant l'adolescence de la maturité. M. Novicow n'en a pas moins raison de prôner la liberté des peuples. Le jour où un très large fédéralisme aura permis aux Polonais, aux Croates, aux Alsaciens, à tous les opprimés de se gouverner eux-mêmes, les trois quarts des *casus belli* seront supprimés. Resterait, il est vrai, le dernier quart. M. Novicow réclame non plus seulement les Etats-Unis d'Europe, mais les Etats-Unis de la civilisation, une alliance étroite et armée des sept grandes puissances, Russie, Allemagne, Autriche, Italie, France, Angleterre, et Etats-Unis. Et assurément ce dragon à sept têtes imposerait son bon vouloir au sultan de Mascate, à condition encore qu'une des têtes ne mordît pas sa voisine ; mais s'il s'agissait de l'imposer au mikado, aujourd'hui et demain au Fils du Ciel, en irait-il de même ? Tout dépend actuellement de l'Angleterre. Alors *casus belli* entre elle et les six autres. Et si, après demain, tout dépend de l'Angleterre et des Etats-Unis, alors *casus belli* entre eux. L'avenir, donc, est gros de

guerre, car la paix n'est possible que sous une domination qui l'impose, César, pape ou congrès. Peut-être l'occasion que le monde vient de manquer ne se représentera-t-elle jamais plus. Entre 1850 et 1880, il aurait été possible de subordonner l'Extrême-Orient à l'Occident, ce qui aurait permis d'organiser celui-ci en fédération universelle ; le premier point a manqué par l'égoïsme ambitieux de l'Angleterre et par l'affaiblissement de la France ; le second était déjà compromis par la brutalité gouvernementale de l'Allemagne, de la Hongrie et de la Russie. La question est maintenant de savoir si une fédération blanche-jaune pourra s'établir. Aux prophètes de vaticiner.

§

Les conclusions de M. Novicow ne déplairaient pas à M. Fouillée. Tout ce que le premier dit contre l'empirisme et le darwinisme social pourrait être signé par le second, mais de plus l'ouvrage de M. Fouillée, **les Eléments sociologiques de la morale**, constitue un essai très considérable de fondation de la morale sur des bases indépendantes de la biologie, de la sociologie, et de la cosmologie sans être d'ailleurs contradictoires à ces sciences. Un autre volume, la *Morale des Idées forces*, précisera l'essence même de cette science que l'auteur se contente, dans le livre dont je parle, de situer. On trouvera dans ce volume introductif l'abondance ingénieuse et documentée dont M. Fouillée est coutumier. Trop documentée peut-être ; on se demande parfois pourquoi ce philosophe accorde tant d'importance aux théories de certains de ses contemporains ; passe encore quand il s'agit de se dégager de disciples qui l'ont compris tout de travers, mais est-ce bien la peine de discuter tel ou tel autre? Comme il dit lui-même, « ce ne sont pas les études archéologiques sur le tabou et le totem qui décideront la sentinelle à mourir en criant : qui vive ». Pour se séparer des « falsificateurs de denrées scientifiques » M. Fouillée ne se confond pas d'ailleurs dans les rangs des « abstracteurs de quintessence » ; sur bien des points il tient à distance les kantiens et néokantiens, sur l'intelligence des animaux par exemple ; il va même jusqu'à attribuer à nos frères inférieurs un véritable sens moral, et certaines anecdotes, quelques-unes personnelles, qu'il rapporte, sont troublantes. D'autres sont simplement amusantes, celle du perroquet habitué à dire *Bonjour, monsieur, bonjour, madame*, sans se tromper sur le sexe, et qui, à la vue d'un prêtre en soutane, commence *Bonjour ma...* et s'arrête tout perplexe. M. Fouillée aurait pu, comme preuve d'intelligence, rappeler le fait, que j'ai lu je ne sais plus où, du chien qui avait, une première fois, fait sur le bateau de son maître la tournée de l'Archipel : Smyrne, Constantinople, Salonique, etc., et qui, à la fois suivante, s'égare dans les ruelles de Constantinople. Le maître se disant qu'il a dû être étranglé par ses

congénères errants, comme tous les chiens perdus à Stamboul, reprend son bateau ; qui trouve-t-il à Salonique, l'attendant sur l'estacade ? Son propre animal. Si le fait est vrai, il est stupéfiant.

§

Les vacances scolaires du premier jour de l'an donnent un regain d'actualité au livre de M. Maurice de Fleury, **Nos enfants au collège**. Presque tous nous restons notre vie entière ce que le collège nous a faits, et tous nous nous en ressentons. Rien de plus important donc que la psychologie pédagogique. Mais rien aussi de plus ondoyant, chacun ayant le droit d'avoir ici son opinion. Pour tout ce qui concerne l'hygiène de l'enfant, il n'y a qu'à approuver notre auteur ; on ne voit pas, notamment, pourquoi les directeurs d'écoles ne seraient pas des médecins, comme ils étaient autrefois des abbés ; ils pourraient faire prédominer, même en enseignement, des méthodes louables, par exemple les longues classes ou études avec courtes pauses, de préférence au morcellement de classes variées d'une heure chacune. Il serait bien à souhaiter aussi que s'etendît et s'affermît le mouvement créé par la « ligue des pères de famille » pour suivre, aider et contrôler le corps professoral ; tout père d'élève devrait avoir le droit d'assister, silencieusement bien entendu, aux classes. Les sociétés d'anciens élèves des lycées qui auront de plus en plus des représentants influents dans tous les conseils d'ordre académique agiront dans le même sens ; c'est l'intérêt des universitaires eux-mêmes d'accepter la coopération des non-professionnels. Quant aux réformes plus techniques que propose M. de Fleury, nous retombons dans le difficile. Ne faudrait-il pas que le professeur fût moins faiseur de cours et plus accoucheur d'esprits ? Assurément, mais déjà voici du coup compromise l'agrégation actuelle qui impose à ces messieurs un travail de pure érudition et tout à fait inutile à l'enseignement. Alors devrait-on transformer les professeurs en directeurs perpétuels d'études ne quittant jamais leurs élèves ? Ce serait leur imposer un labeur énorme et pour éviter une bien petite peine aux écoliers ; à trop leur mâcher la besogne, on va contre le but qu'on veut atteindre. Trop de théoriciens me semblent oublier et que l'enfant s'instruit lui-même plus qu'on ne l'instruit, et qu'il apprend moins qu'il n'apprend à apprendre. Du coup le grand argument contre le latin touche peu ; on n'apprend pas le latin pour le savoir, mais pour exercer son esprit ; or rien, pas même le problème, n'est plus efficace à ce point de vue que la version ; ce qui condamne toutes les sciences en matière de pédagogie, c'est qu'étant affaire de mémoire elles ouvrent la porte aux mementos, au surmenage, aux sots concours. La première réforme de notre enseignement consisterait à rayer les trois quarts de nos programmes, à avancer d'un

an le baccalauréat en rejetant la philosophie dans les études supérieures, à supprimer toutes les épreuves orales, et à réduire l'enseignement secondaire à des arts et à des langues, avec des matières facultatives au choix des impétrants. Dans un livre très remarquable par sa connaissance des choses comparées de France et d'Angleterre, les **Essais de littérature et de politique** de Charles Saroléa, je trouve, à ce propos, d'intéressants détails sur le concours de l'*Indian civil service*. Les jeunes Anglais qui briguent l'honneur d'administrer des royaumes parfois peuplés de plusieurs millions d'habitants n'ont à faire preuve d'aucune connaissance relative à l'Hindoustan; ils choisissent à la fois leurs questions et leurs matières, celles-ci sur quatorze qui leur sont proposées et pour lesquelles le nombre des points varie de 400 pour la philosophie à 900 pour les mathématiques ; il faut arriver en moyenne à 1500 points, et on y parvient plus facilement en approfondissant deux matières qu'en les étudiant toutes au risque d'avoir, pour note, des 3 et des 0 ; en sorte que les jeunes gens qui sortent du concours peuvent être l'un mathématicien, l'autre hellénisant, l'autre juriste, tous d'ailleurs remarquables dans leur partie, mais aussi éloignés que possible du moule technique, encyclopédique et mémentoïque dans lequel nous coulons nos agrégés. Le résultat est d'ailleurs plus satisfaisant que le nôtre.

Memento. — Pour les personnes que ces questions de pédagogie intéressent, je signale quelques livres récents : Alfred Brun, *Idéal moral et éducation*, Lecène. Tolstoï, *Sur l'instruction du peuple*, Stock. Louise Massé, *Les Sports à l'École*, Sansot. *Le Journal de l'École des Roches* par les professeurs et les élèves 1905 ; ce dernier est très intéressant, mais j'y propose la substitution de la soupe à l'ognon ou de la soupe aux choux au fade porridge que l'anglomanie de la maison a fait adopter ; existe-t-il une seule table française où l'on sert de la bouillie d'avoine ? Alors qu'on flanque le porridge par la fenêtre ! — Ce journal forme un des fascicules de la *Science sociale* ; les autres sont consacrés à de précieuses monographies : la *Crise coloniale en Nouvelle-Calédonie*, par Marc le Goupils, et le *Paysan des fiords de Norvège*, par Paul Bureau. — J.-B. Sevérac : le *Socialisme moderne*, Cornély. « C'est par le jeu même des lois du monde capitaliste que le socialisme se trouvera réalisé. » Alors, attendons. Emile Sigogne : *Socialisme et monarchie*, Larchier, ou leur réconciliation en la personne du prince Albert de Belgique. Pierre Félix : *La Contre-Révolution. Essai sur les principes fondamentaux des gouvernements*. Lib. des Saints-Pères. L'ouvrage est dédié à la mémoire de Taine et porte en épigraphe un de ses fragments : « La science, dès qu'elle est précise et solide, devient anti-révolutionnaire. » L'autre épigraphe assez banale aurait pu être remplacée par le mot d'esprit de Joseph de Maistre: « Faire la contre révolution, ce n'est pas faire une révolution contraire, c'est faire le contraire de la révolution. »

HENRI MAZEL.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : M. E. Faguet sur « La mode du suicide ». — *Le Feu :* M. Maurice Maindron, sur J.-M. de Heredia. — *La Revue illustrée :* M. Jules Bois rapporte quelques propos de Mme Réjane sur le Théâtre et l'art des comédiens. — *Poésie :* M. Louis Estève et « l'audition olfactive » ou « l'olfaction colorée ». — *Poesia* a découvert un jeune grand poète italien : M. Paolo Buzzi.

M. Emile Faguet, de l'Académie Française, a écrit sur *La Mode du suicide* une de ces improvisations où il excelle à citer « ses » auteurs. Dans neuf courtes pages de **la Revue hebdomadaire** (9 décembre), le savant critique appelle en témoignage : M. de Bonald, Rousseau, Cicéron, l'abbé de Saint-Cyran, Voltaire, Pascal, lord Chesterfield, une « femme qui a dit », le Décalogue, Jésus, le Coran, un avocat belge, Veuillot, Lamartine, M. Gaston Boissier, le tragique Lemierre, et, pour bien finir, Montaigne. Comment douter d'un écrivain, s'il fortifie son opinion de telles références! A défaut d'idées nouvelles, M. Faguet connaît où logent les anciennes et il les commente avec esprit.

Ainsi, résumant une opinion du « philosophe le plus sérieux du monde et le plus religieux », comme il appelle M. de Bonald, M. Faguet écrit :

Pour lui, le suicide 1° prouve la supériorité de l'homme sur les animaux ; 2° prouve que les animaux ne sont que des mécanismes ; 3° prouve le pouvoir de l'âme sur le corps, car il est « l'acte suprême de la puissance de l'âme sur le corps » ; 4° prouve donc l'existence de l'âme et la distinction de l'âme et du corps plus que rien au monde ne pourrait le prouver ; 5° prouve enfin l'immortalité de l'âme ; car si l'âme *peut* tuer le corps, c'est qu'elle ne *se* tue pas en *le* tuant, que seulement elle se débarrasse de son compagnon et lui survit : *se* tuer est un non-sens et une impossibilité ; tout être ne peut que vouloir être ; aussi rien ne se tue dans la nature ; si l'homme peut « se tuer », c'est qu'il sent qu'il ne se tue pas ; c'est qu'il y a en lui un être qui tue ses organes, mais qui sait très bien qu'il leur survivra.

Ceci est du Bonald littéral.

Si on voulait le résumer en poussant un peu à l'extrême, on lui ferait dire : « De l'éminente dignité du suicide : le suicide est le privilège de l'homme et la preuve de la vérité du spiritualisme. L'homme n'a qu'un moyen décisif de montrer qu'il est une âme : c'est de se tuer. »

Très tranquillement M. E. Faguet énonce de ces petites vérités qui auraient besoin d'une démonstration :

Le misérable, le malade *n'a presque pas de souffrances morales*, de ces souffrances morales qui, beaucoup plus que les autres, poussent à la destruction de soi-même.

C'est bientôt dit, n'est-ce pas ?

La civilisation, constate M. E. Faguet, a rendu le suicide « *matériellement* plus facile » : on se tue surtout par le revolver.

Avec le revolver, la volonté n'intervient presque que pour l'aller chercher dans la poche. Aussitôt qu'on le tient en main, il part tout seul. Voyez les meurtres d'amants. Il y en a un par jour dans les gazettes. On a une discussion avec sa maîtresse. On s'excite. On a envie de la tuer. Qui est-ce qui n'a pas eu envie de tuer sa maîtresse ou sa femme ? Bien. On a envie de la tuer. Autrefois, privé d'armes, ou d'armes de maniement facile, on l'aurait bourrée de coups de poing et il n'en aurait été que cela. Aujourd'hui, dans la demi-minute de fureur intense, on prend son revolver et l'on tire. Elle tombe, morte ou non, et l'on se brûle la cervelle. C'est l'affaire d'un tourne-main. Veuillot a fait en son temps un article sur « les coups de bâton dans le ménage ». Il n'y a plus de coups de bâton dans le ménage. Ils ont été remplacés par les coups de feu. C'est la civilisation, avec ses armes de précision coûtant un louis, qui en est cause.

Mais la cause principale des suicides, c'est l'hygiène et la médecine, ces deux formes, du reste respectables, des civilisations avancées. L'hygiène et la médecine conservent les êtres humains nés faibles, qu'autrefois la lutte pour la vie ou simplement les conditions générales de la vie éliminaient. N'étant plus éliminés par les conditions générales de la vie, ils s'éliminent eux-mêmes, ce qui, le plus souvent au moins, n'est pas un mal, et l'équilibre est rétabli. La suicidé, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, est un homme qui ne se tue que parce qu'il n'aurait pas dû vivre. C'est un condamné à mort par la nature, que la société a gracié et qui s'exécute lui-même.

Remarquez que dans tout suicidé il y a un meurtrier latent, puisqu'il y a un homme qui a la hantise du meurtre. Tout suicidé est un homme qui avait de grandes chances de tuer un autre que lui-même. Il n'est pas extrêmement mauvais que son choix instinctif soit tombé sur lui.

§

Le Feu (décembre) contient un *Hommage à José-Maria de Heredia*. Léon Dierx, Henri de Régnier, S.-Ch. Leconte, M. H. Liebrecht, M. S. Martin-Lamy, M. Emile Sicard contribuent à cet hommage par des poèmes. MM. Jules Lemaître, Camille Mauclair, F. de Miomandre, St-G. de Bouhélier, E. Montfort et le poète E. Verhaeren expriment en prose leur admiration.

Le très remarquable auteur de *Saint-Cendre*, l'un des écrivains les plus savoureux, les plus précis de notre temps, M. Maurice Maindron, écrit fièrement :

A J.-M. de Heredia, je dois le meilleur de moi-même. S'il ne m'a point appris le respect de l'art où j'ai trouvé ma seule religion, il l'a augmenté, si possible. Il m'a confirmé dans le mépris du succès facile, le dédain de la réussite marchande, la haine des compromissions qui assurent la vente, le mépris de la littérature industrielle. Peut-être même, ai-je exagéré la portée de ses préceptes, en considérant l'artiste pour tenu à ne point recevoir les ordres du public. Là, sa bienveillance exquise apportait toujours des restrictions, tant il redoutait de désobliger quiconque.

J.-M. de Heredia valait entre tous pour le bon conseil. Quand il s'agissait de littérature, son intransigeance intime dépassait celle des critiques les

plus vétilleux. Sans pitié pour les épithètes creuses et vides, les termes vagues et diffus, il entendait qu'on bannît du discours tout vocable employé hors de son véritable sens. Il ne passait rien qui ne fût dans la vérité et la précision. Et c'est par cet amour scrupuleux de l'exactitude qu'il m'a toujours charmé. Avec des moyens inégaux, humbles chez moi, nous servions la même Déesse, unis par le goût commun de l'histoire et de la science du passé.

.....

Humaniste, païen dans la meilleure acception du terme, Heredia ne conçut et n'exécuta rien qui ne fût inscrit sur ces trois pages où fut ouvert, de tout temps, le compte courant de l'humanité : la Vie, l'Amour et la Mort. Son art n'eut rien de social au sens moderne des mots. Rien dans son œuvre ne pourra servir de précepte pour ceux qui ne recherchent dans la vie que la plus grande somme de bien-être pour les masses aux dépens du niveau moyen. Mais si l'on considère que, dans toute société forte, on doit honorer les Dieux, la Patrie, la Beauté et glorifier les héros, l'œuvre de Heredia fut sociale entre toutes et honore la langue dans laquelle elle a été présentée.

§

La Revue Illustrée (1er décembre) publie des confidences de Mme Réjane recueillies par M. Jules Bois. Une comédienne de la valeur de Mme Réjane parlant de son art, il faut l'écouter attentivement, surtout lorsqu'elle a pour confesseur un écrivain subtil comme l'est M. Jules Bois.

« Réjane prend un théâtre. Sa robe exquise comme son âme sera notre palladium : le voile victorieux de Tanit rentre à Carthage », dit hardiment le poète d'*Hippolyte couronné*. Il a pu s'entretenir avec la glorieuse comédienne, « au milieu des répétitions précédant son départ », c'est-à-dire dans l'atmosphère propice, dans le décor et la clarté qui rappellent le merveilleux *Portrait de Théâtre* d'Albert Besnard.

Une image nous montre Mme Réjane « prenant le thé parmi les feuilles et les fleurs ». Elle regarde l'objectif et se verse du thé. C'est charmant. Mais, quand elle parle, l'expression est beaucoup plus juste :

— Desclée a commencé, elle, à « dire » vrai. Nous autres, nous avons « joué » vrai. On n'osait pas auparavant. Je me rappelle mes débuts aux *Mirlitons*... Je chantais..., je cueillais déjà le côté pittoresque des choses. Je me rappelle, c'était une comédie de collégiens... Moi je faisais le fils d'une rosière. Je m'adressai à un magasin de confection et je demandai « 12 ans, tout fait... » Ça me tirait aux bras et aux jambes, pas?... mais c'était ça. Détaillé me dit : « Vous y êtes! » Mes camarades, elles, avaient de petites perruques blondes, des uniformes de fantaisie et un corset...

Tenez, au Conservatoire, j'étais la même mais sans le savoir. Quatre fois M. Got m'a donné le premier prix; quatre fois on me l'a retiré, dont l'une pour le donner à Jeanne Samary qui suivait la tradition. J'ai concouru dans

une scène des *Trois Sultanes*. Mon maître vénéré Regnier m'avait ciselé chaque mot. Je ne fus qu'honorable. La scène du rire, je la ratai. Je ne pensais qu'à faire ce que mon professeur m'avait dit. Heureusement je devais donner la réplique à un camarade dans la *Jeunesse* d'Emile Augier. C'était très sentimental. Je n'étais guère préparée. Il allait vers moi, nous nous rencontrions au bord d'une source. Il me disait : « Cyprienne ! » Je répondais : « Oh mon Dieu ! » J'avais une telle émotion, une telle pâleur, mes quinze ans et demi en paraissaient douze, avec ma petite frimousse du XVIIIe siècle. Cet « Oh mon Dieu ! » fut mon triomphe. Je le dis avec toute mon âme, non pas d'après mes leçons, comme ça venait... Etait-ce un pressentiment de mon avenir ?... L'effet fut tel que mon professeur partit tout de suite : « Maintenant, je suis sûr du prix », me dit-il.

M. Jules Bois remémore à propos en quelle profonde estime Edmond de Goncourt tenait l'admirable créatrice de *Germinie Lacerteux* et cela conduit naturellement Mme Réjane à parler des auteurs actuels dont elle dit qu'ils « ne vont presque jamais jusqu'au bout » et : « Ils nous laissent, et c'est justice, les achever par le geste, l'accent, l'attitude. »

Et voici des confessions :

— On devrait nous enfermer pendant les mois de répétition, nous sommes des monstres... c'est comme pendant la période des grossesses... je ne suis pas à prendre aux pincettes... Il me semble que nous faisons un enfant ensemble, l'auteur et moi. Pas seulement un excès de force physique, « un travail de mâchoire », quelle dépense encore de force morale ! Le vertige vous prend, l'on devient injuste et méchante. Je me rappelle les vingt-deux répétitions de la *Course du Flambeau*, trois mille lignes à apprendre et quel effort cérébral ! J'étais presque hors de moi. On me rapporte alors un stupide racontar, comme venant d'Hervieu qui ne l'avait jamais dit. J'étais entre ma vieille mère que j'adore et ma fille que j'aime peut-être plus encore. Les larmes me jaillirent des yeux. Ma bonne chère maman essaya de me consoler ; ma fille, qui est de cette époque et qui, très sensible pourtant, sait se contenir, resta calme. « Laissez-moi tranquille », répondis-je à ma mère, et montrant Germaine, « regardez-la, elle, si elle bougera ! » Oui, j'en avais voulu à ma mère, du geste que ma fille n'avait pas eu. Je vous le répète : pendant ces moments-là, on devrait nous enfermer. Nos pièces font de nous des « possédées ».

Et pourtant, j'aime cette angoisse... j'aime mes rôles comme des êtres, parfois ce sont des détails, des coins de phrase, de toutes petites scènes que je préfère. Tenez, un jour, Maurice Donnay me demandait : « Que préférez-vous dans ce que vous avez joué de moi ? » Et j'ai répondu : « Le petit bout de scène du premier acte de la *Douloureuse* ». Il y a, en effet, des rôles exquis que j'aime encore moins dire que marcher. Ah ! quand jouerai-je l'Angélique de *Georges Dandin* ? C'est la jeune mère de tant de petites rosses charmantes à qui l'on m'a fait prêter vie. Et la Jacqueline du *Chandelier* ! quand la donnerai-je ? Ce premier acte de Musset est un pur chef-d'œuvre.

« Les détails de la carrière théâtrale frémissent sur ces lèvres qui

animent toutes choses », observe élégamment M. Jules Bois. Et Mme Réjane nous apprend qu'elle porte à la ville des robes qui lui ont servi au théâtre. Ecoutons-la encore :

Quant à mes costumes excentriques, je les cueille dans la salle bien souvent. Ainsi, le corsage de Zaza. J'étais avec Albert Lambert quand j'aperçus au balcon une femme habillée avec un goût voyant et trop particulier. « Qu'est-ce qu'elle a donc sur la poitrine ? demandai-je à mon camarade. Est-ce de la mitraille ? — Non, c'est de la passementerie. — Mon vieux, dessinez-moi ça ! » Et d'après ce document visuel, Albert Lambert, qui a le crayon habile, m'a esquissé la toilette qui fut celle de Zaza.

En fait, quand on me lit une pièce, je vois aussitôt mon rôle habillé. On a beaucoup ri du mot de Marais : « Je le vois en bottes. » C'est ridicule sous cette forme, mais c'est juste au fond. Moi, le bijou, je le saisis tout de suite. Ainsi dans *Monsieur Besty*, j'ai aperçu à l'instant un bracelet en diamants et or mêlés, — une quintessence de mauvais goût ; je tenais mon personnage.

Oui, c'est la vie qui reste notre grande, notre unique école. Parfois c'est cruel à l'excès. On finit par ne plus vouloir assister à une douleur profonde sans en profiter, sans l'emmagasiner. Il y a même des sanglots sincères, mais ridicules, que l'on retient et qui peignent. Je me rappelle, quand je jouai *Sapho*, avoir imité une femme mûre de mes connaissances et que martyrisait son pauvre amour. Je pensais tellement à elle que ses gestes me revenaient, et ses intonations. Et quand elle me demanda d'aller m'entendre, je pris un biais et l'assurai que le spectacle était trop pénible... *J'avais peur qu'elle se reconnût.*

Cette observation, de la part surtout d'une comédienne, est vraiment inattendue, car on ignore le plus souvent quels gestes, quelles intonations l'on a dans une circonstance pathétique.

Pour terminer, Mme Réjane a eu un mot typique : « J'aime la douleur. Elle m'a inspiré les accents, les gestes et les silences qui m'ont valu mes plus grands succès. »

M. Jules Bois écrit qu'ayant quitté Mme Réjane et se trouvant dans la rue, il lui sembla rentrer « dans un monde moins réel, moins sincère, quoique ce fût la vie qui passât ». La comédienne capable de créer une aussi forte illusion, même quand elle ne joue pas, est une grande comédienne.

§

Poésie est un recueil mensuel dont le no 1 a paru en décembre. Il se recommande au lecteur en ces termes :

Passant, qui au hasard ouvriras ce livre, tu trouveras au frontispice de notre œuvre ces quatre vers d'Albert Samain :

Oh ! garder à jamais l'heure élue entre toutes,
Pour que son souvenir, comme un parfum séché,
Quand nous serons plus tard las d'avoir trop marché,
Console notre cœur, seul, le soir, sur les routes.

Et si tu n'as pas une âme de poète, tu haussseras les épaules et t'en iras...

MM. A. Fontainas, Francis Jammes, Albert Saint-Paul, ont donné de beaux poèmes à cette jeune revue, et, avec eux, M. Georges Gaudion qui est un descriptif très précis. M. Gustave Kahn a écrit pour *Poésie* une exquise nouvelle hollandaise pleine de lumière et de mélancolie.

M. Louis Estève, qui a étudié *Les Chats dans la littérature moderne* et *l'Amour androgyne dans la littérature moderne*, traite aujourd'hui des *Parfums* dans la même. Après l'« audition colorée », M. Louis Estève nous entretient de ce qu'il appelle les *correspondances olfactives*, ou bien : l'*olfaction colorée*, ou encore l'*audition olfactive*.

Voici d'abord qu'à côté des types psycho-physiologiques du *visuel*, de l'*auditif* et du *tactile-moteur*, c'est-à-dire chez lesquels prédominent respectivement les images visuelles, auditives, ou tactiles-musculaires, les psychologues accusent de plus en plus l'existence d'un type *olfactif*, c'est-à dire chez qui prédominent les impressions de l'odorat.

D'autre part, les chimistes nous découvrent des analogies curieuses entre les odeurs ; sans parler des gammes établies empiriquement, on cherche à fixer par des procédés scientifiques un spectre des odeurs avec des graduations bien définies.

Mais, comme toujours, l'art sert d'avant-garde à la science, ce sont les artistes et les littérateurs, qui, dès ce moment, tâchant de démêler et de fixer leurs impressions subtiles, parviennent à frayer la voie dans ce sens.

M. Louis Estève cite une page de *La Faute de l'Abbé Mouret* et des fragments de M. Sully-Prudhomme, d'A. France, de Samain, des Rosny, de Rodenbach, de J. Vallès, de M. Theuriet et de M. Jean Mariel ; — et il nous assure que le parfum de la lavande correspond au bleu-vert clair. M. Estève aurait pu rappeler la tentative faite naguère au théâtre d'Art, par le poète P.-N. Roinard, qui avait mis *Le Cantique des Cantiques* à la scène avec adaptation de parfums. M. Estève aurait pu nommer aussi M. R. de Montesquiou, l'auteur du *Chef des odeurs suaves*.

§

M. F. T. Marinetti, l'un des trois directeurs de **Poesia**, désire que l'on sache, en France, que le lauréat du concours poétique organisé par cette revue, M. Paolo Buzzi, est « un jeune homme d'un talent vraiment extraordinaire et d'une originalité étonnante », — « un jeune, grand poète ». Nous reproduisons bien volontiers l'opinion de Marinetti. Son intelligente entremise a déjà beaucoup fait pour répandre la poésie française en Italie. Il est juste que nul n'ignore, de ce côté des Alpes, que le prix de 500 lire de *Poesia* vient d'échoir à un grand poète. M. Paolo Buzzi va publier prochainement un « roman poétique ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les descendants de Pierre Corneille (*Le Journal*, 1er janvier). — La question Z... (*L'Intermédiaire*, 20 décembre). — Journaux d'autrefois : Le *Journal des Débats*, le *Journal de Paris* et *l'Opinion*, en 1826.

Il va y avoir trois siècles que Corneille naquit à Rouen. Un comité nous prépare donc des fêtes. Malheureusement, les fêtes modernes sont presque toujours ridicules. Au centenaire de Victor Hugo, les organisateurs éliminèrent soigneusement les poètes pour donner leur place aux sénateurs. Je crains qu'au tri-centenaire de Pierre Corneille on ne soit pas très sage. Cette figure historique n'inspire pas, il est vrai, un grand enthousiasme; on admire Corneille raisonnablement, le sentiment n'y est pour rien.

Ces fêtes, d'ailleurs, pour avoir un sens, devraient être annuelles. Comte avait imagé un calendrier de grands hommes, mais bien mêlé. Sa religion cependant voulait dire quelque chose; c'était, du moins, une noble intention. Les centenaires viennent au hasard, et souvent se trompent de génération. Celui de Corneille aurait dû venir au temps de Rachel.

Les journaux populaires, cependant, s'amusent à dénicher les descendants de Corneille. Il y en a encore beaucoup; cette illustre famille fut prolifique. Le **Journal** s'est attaché à Mme Deraine-Corneille.

Descendante en ligne droite de Pierre Corneille, seule survivante de la sixième génération de l'auteur du *Cid*, doyenne de la famille Corneille, Mme Deraine, née Pauline Corneille, vit, depuis quelques semaines, dans un état de ravissement sans pareil. Admiratrice fanatique de son aïeul, elle ne cesse de répéter, depuis dix ans : « Pourvu que je vive jusqu'en 1906 et que j'assiste aux fêtes du troisième centenaire de Pierre Corneille !... » Et voilà que ces fêtes s'annoncent comme devant être grandioses; et Mme Deraine-Corneille sent son cœur bondir de plus fort en plus fort, à mesure que les jours se déroulent qui la séparent d'un anniversaire longuement espéré.

C'est chez un de ses amis, professeur de l'Université, que j'ai rencontré Mme Deraine-Corneille. La descendante de l'auteur du *Cid*, de *Cinna*, de *Polyeucte*, porte son nom avec fierté, mais sans orgueil, et elle le porte sans particule, quoiqu'elle ait le droit de se faire appeler de Corneille :

— Pierre Corneille, dit-elle, pouvait porter le *de;* il ne l'a pas voulu, et ses descendants l'ont tous imité; quand on est de la famille de Corneille, il suffit de porter son nom patronymique ; se nommer Corneille, cela vaut toutes les noblesses de la terre.

La filiation de Mme Deraine-Corneille s'établit ainsi :

PIERRE CORNEILLE
l'auteur du Cid

PIERRE CORNEILLE
marié à Mlle du Cauchois

PIERRE ALEXIS CORNEILLE
qui eut pour tuteur Thomas

CLAUDE-ETIENNE CORNEILLE
marié à Mlle Bérenger

LOUIS-AMBROISE CORNEILLE
marié à Mlle Fabre

PIERRE CORNEILLE

PAULINE CORNEILLE
mariée à M. Deraine

Mme Deraine a eu une fille, Camille, qui est mariée à M. Chapès.

Le nom de Corneille s'éteint donc avec elle, dans cette branche de la famille. J'ai demandé à Mme Deraine quels étaient ses parents encore vivants et s'il en était qui portent encore le nom de leur aïeul, et voici les renseignements qu'elle m'a fournis :

Claude-Etienne Corneille, marié à Mlle Bérenger, a eu quatre enfants : Louis-Ambroise, nommé plus haut, et qui a laissé une nombreuse postérité, dont est Mme Deraine ; Jeanne-Marie, pupille de Malesherbes, morte sans enfant ; Marie Corneille, dont des descendants existent à Carpentras ; Jean-Baptiste, qui a eu un fils, Pierre Xavier, mort sans enfant.

Revenons à Louis-Ambroise, qui a eu huit enfants : Louise-Madeleine, sans postérité ; Thérèse, sans postérité ; Catherine, sans postérité ; Joseph-Michel, sans postérité ; Pierre, dont descend Mme Deraine. Voici la descendance des trois autres enfants de Louis-Ambroise :

JOSEPH AUGUSTIN
deux filles et un fils

CHARLES CORNEILLE
mort sans postérité
De l'une des filles,

LAZARINE CORNEILLE
mariée à M. Jourdan,
reste un fils, vivant.

Passons à Auguste Corneille :

AUGUSTE CORNEILLE
marié à Mlle
de Nesmes Desmaret

ULYSSE DESMARET

JEANNE DESMARET
mariée à M. de Persil
vivants
ont des enfants vivants.

Jusqu'ici, on le voit, le nom de Corneille est perdu. Nous allons le retrouver avec la descendance de Pierre-Alexis :

PIERRE-ALEXIS CORNEILLE
chevalier de la Légion d'honneur,
député.

PIERRE-REMY AUGUSTE CLARISSE
chevalier de la
Légion d'honneur,
député.

La descendance de Pierre-Remy s'établit ainsi

PIERRE-REMY
ADRIENNE-CELINA
mariée à M. Fauchet,
vivants.

THÉRÈSE
mariée à M. le baron de Pouget,
vivants.

PAULE DE POUGET
(deux ans)
vivante.

Clarisse, sœur de Pierre-Remy, a épousé M. Rioux et a laissé des enfants vivants.

Enfin, Auguste Corneille perpétue le nom de son aïeul :

AUGUSTE-PIERRE

JEANNE
mariée
à M. Antoine Havé,
a des enfants
vivants.

EUGÈNE CORNEILLE
publiciste
à Bernay,
vivant.

Eugène Corneille, l'héritier du nom, est de la septième génération de Corneille; Paule de Pouget est de la neuvième génération; elle a, nous l'avons dit, deux ans.

On ne connaît pas les opinions littéraires de M. Eugène Corneille, publiciste à Bernay, mais Mme Deraine-Corneille a confessé les siennes. « Parmi les auteurs dramatiques de ce temps, celui qu'elle préfère est Jean Aicard; mais la meilleure œuvre qu'elle ait vu jouer depuis longtemps, c'est la *Fille de Roland*, d'Henri de Bornier. »

§

La question Z..., c'est celle de savoir si le Z... malmené dans la correspondance de Flaubert est M. Emile Zola. M. Albert Lumbroso l'expose dans l'**Intermédiaire**:

M. Albert Cim croit que Z... est Ernest Feydeau. Mais jusqu'à preuve contraire, je suppose que Z... est la *vraie initiale* du nom de la « franche canaille » dont parlait Flaubert à sa nièce, Mme Franklin Grout, dans la lettre récemment publiée. Il faut noter que Z... est suivi de *trois* points, ce qui me fait supposer qu'ils remplacent les trois lettres *ola*. S'il s'agissait de Feydeau, Mme Franklin-Grout, en publiant la lettre, et en voulant éviter de mettre le nom de l'homme si sévèrement jugé par Flaubert, eût imprimé F... ou X... ou ***. Mais ce Z... n'est pas naturel...

M. J.-B. Miron publie la très intéressante lettre que Flaubert écrivait, dans les premiers mois de 1873, à Zola, à propos de la *Curée*, et dit que l'homme « au fier talent » dont l'auteur de *Mme Bovary* fait l'éloge *ne peut pas être* l'auteur obscène et canaille dont Flaubert dit tant de mal à sa nièce. L'observation est juste, mais M. Miron oublie qu'une lettre *à Zola lui-même* ne peut pas être invoquée comme témoignage de ce que Flaubert pensait en son for intérieur de l'*Assommoir*. Or, dans une lettre inédite de Flaubert, publiée le 15 novembre 1905, par la *Revue de Paris*, donc deux semaines *après* l'intéressante et érudite réponse de M. Miron dans l'*Intermédiaire*, je note ce passage :

« J'ai reçu... le *Figaro* contenant l'élucubration de Zola [*c'était un article sur le naturalisme, publié en avril 1879*]. — Tu as dû toi-même recevoir, ce matin, un article sur son article ? La fin est louangeuse pour moi et cruelle pour lui, mais IL DEVIENT TROP GROTESQUE : Quel MAUVAIS GOUT que de parler toujours de soi ! — Je suis en train de corriger les épreuves de *Salammbô* pour Lemerre : eh bien, franchement, J'AIME MIEUX ÇA QUE L'ASSOMMOIR. [Il faut noter que l'*Assommoir* est, pour les admirateurs de Zola, son chef-d'œuvre ; M. Massis, en publiant dans la *Revue* du 15 juin dernier des documents inédits communiqués par Mme Zola et intitulés *Comment Zola composa ses romans*, déclare ce qui suit : « Pour notre premier essai d'enquête documentaire, nous avons cru devoir choisir le roman de Zola qui passe pour son œuvre maîtresse, ce qu'on peut croire qu'il demeurera dans l'histoire de la littérature contemporaine, *l'Assommoir* ».]

« Avant-hier », poursuit Flaubert, « visite de M. et Mme Censier. Censier [conseiller à la Cour de Rouen] *gobe* Zola, le gobe complètement, — œuvres et théories, — tant le succès en impose aux bourgeois »...

Allez concilier ce dédain de Flaubert pour les *œuvres* et les *théories* de ce romancier *gobé par les bourgeois*, avec la phrase écrite par Flaubert à l'écrivain lui-même : *Vous avez un fier talent et vous êtes un brave homme!* (lettre publiée par l'*Intermédiaire*, LII, 651).. Mais tout cela ne nous dit pas encore si Z... est Zola.

De nouvelles explications publiées dans le dernier numéro de l'*Intermédiaire* permettent de supposer que Z... représente Ernest Feydeau, et qu'il est question des *Mémoires d'une demoiselle de bonne famille*, roman dont la mort de l'auteur (1873) retarda la mise en vente jusqu'en 1877.

§

On est assez surpris, en feuilletant de vieux et tout petits journaux, qu'ils contiennent tout autant de choses à lire que nos actuels paquets de papiers. En voici trois, datant de 1826. Leur format, à tous les trois, est pareil, un peu moindre que celui du *Petit Temps*. Voici les *Débats* du 16 septembre : Lettre de Portugal ; Lettre d'Espagne ; Lettre de Russie ; chronique de la politique française ; nouvelles diverses de Paris et de province et de tous les pays ; en variétés, une étude sur les *Contes* de Musœus et sur les *Essais littéraires* de Saint-Just, livres qui venaient de paraître ; la Bourse ; les spectacles. Le tout est proprement écrit, sans vaines prétentions, sans platitude,

et l'article sur Musœus est fort agréable. Voici le *Journal de Paris* du 26 mars. Il débute par des nouvelles politiques, suivies de nouvelles littéraires et de nouvelles diverses; viennent ensuite les comptes-rendus des débats de la Chambre des pairs et de la Chambre des Députés ; nouvelles d'Angleterre ; nouvelles d'Allemagne, de Suisse, d'Espagne et de Portugal ; la Bourse ; en feuilleton, les spectacles et les modes. L'*Opinion* était un « journal des mœurs, de la littérature, des arts, des théâtres et de l'industrie » ; pas de politique. Le 29 mars, il s'occupe des concerts spirituels donnés à l'Opéra, des pièces à l'étude à la Comédie-Française, d'un roman de Planard, *Almédan* ou le monde renversé, de l'incendie du café de la Paix et de celui du Cirque Olympique ; sous le titre *Echo*, des nouvelles littéraires, mêlées de discrètes réclames ; le programme des spectacles, très complet et très détaillé, donne la distribution des rôles.

Ce qui, au premier examen, caractérise ces journaux, c'est qu'ils ne contiennent rien d'inutile ; pas de vaines opinions ; pas de broderies médiocres ; pas de fausse littérature.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie Française : *Le Réveil*, pièce en trois actes, de M. Paul Hervieu (18 décembre).— Memento.

Il y a des hommes dont les erreurs mêmes sont dignes d'estime ; on sait qu'ils ne défaudront jamais à la tâche qu'ils ont assumée d'écrire des œuvres fortes, on sait qu'ils ne s'abaisseront pas à flatter ce qu'il y a de mauvais dans le goût du public, et ce n'est pas dans le désir léger d'un succès facile qu'il faut voir la cause de leur faiblesse passagère. On doit considérer l'œuvre où ils n'ont pas été, semble-t-il, égaux à eux-mêmes avec autant de sérieux que si elle était parfaite ; et il se peut qu'on s'aperçoive, en somme, qu'ils cherchent à renouveler leur manière, et l'on pense avec joie à des chefs-d'œuvre futurs.

On connaît tout l'effort récent de M. Paul Hervieu ; on se souvient du zèle constant qu'il mit à restaurer chez nous la gloire de la tragédie. Jusqu'ici, il avait jugé bon de suivre les traces de Diderot et de Beaumarchais, plutôt que les traces de Corneille et de Racine ; et l'on pouvait se demander s'il n'avait pas, enfin, réalisé cette tragédie bourgeoise qu'avaient rêvée les grands novateurs du XVIIIe siècle. *La Course du flambeau, l'Enigme* restent, pour des raisons diverses, deux modèles excellents de tragédies modernes.

Mais, à force de songer à la tragédie, M. Paul Hervieu n'a-t-il pas fini par se demander si les écrivains du XVIIe siècle n'avaient pas raison ? Alors, on n'estimait tragiques que les infortunes des rois, des

princes, ou de ceux à qui leur rang permet de les approcher familièrement. Seuls, de tels personnages pouvaient voir naître, entre leurs devoirs et leurs passions, des conflits assez terribles pour qu'on s'en émût; seuls, ils pouvaient parler un langage assez superbe pour qu'on l'admirât.

Il semble que, maintenant, M. Paul Hervieu veuille faire siennes les idées du XVIIe siècle, et, dans **le Réveil**, c'est sur des infortunes princières qu'il nous convie à nous apitoyer.

M. Paul Hervieu, pourtant, n'a pas renoncé à situer sa pièce dans un milieu contemporain: la scène du *Réveil* est à Paris, aujourd'hui même. Et, par là, nous voyons que M. Paul Hervieu n'a rien perdu de son intelligente curiosité : il tente des chemins nouveaux, et si, d'abord, il s'est quelque peu égaré, peut-on lui en garder rancune ?

Le prince Jean de Sylvanie aime Thérèse de Mégée. Son père, le prince Grégoire, vient l'arracher à son amour : c'est à lui qu'est dévolu l'honneur de reprendre pour sa famille le trône de Sylvanie ; son devoir urgent est de quitter Paris, est d'aller combattre, là-bas, avec le parti qui l'a choisi pour chef, et qui va l'élever au rang suprême. Jean ne tient guère au trône , régner ne le séduit pas; il sent qu'aujourd'hui les souverains ne pèsent guère sur la destinée du monde, et surtout le sourire de Thérèse l'engage à ne pas courir l'aventure de reconquérir un état.

Thérèse de Mégée aime le prince Jean. L'estime qu'elle a pour son mari, la tendresse qu'elle a pour sa fille ne l'ont pas retenue : elle ne s'est pas encore donnée au prince, mais elle a commis de telles imprudences que le monde la juge perdue déjà, et M. et Mme de Farmont hésitent à autoriser le mariage de leur fils avec Mlle de Mégée.

On voit de quels conflits intimes ont à décider le héros et l'héroïne du *Réveil*. Ces conflits rappellent un peu ceux auxquels Corneille pensait intéresser les spectateurs. On se demande si M. Paul Hervieu n'a pas voulu, cette fois, écrire une tragédie cornélienne qui se passât de nos jours. M. Paul Hervieu, d'ailleurs, a conclu sa tragédie comme l'aurait conclue Corneille : le prince Jean va régner en Sylvanie, et Thérèse de Mégée mariera sa fille, sans difficulté.

Les péripéties du *Réveil* tiennent quelque peu du romanesque : il ne faut pas s'en étonner : M. Paul Hervieu semble, vraiment, avoir choisi Corneille pour modèle, et Corneille n'a jamais eu de répugnance pour le romanesque. Qu'on se rappelle *Héraclius*, *Nicomède*, *Don Sanche d'Aragon*, voire *Rodogune* ou *le Cid*. Mais M. Paul Hervieu a voulu laisser à toute sa tragédie une allure rapide, violente; la brusquerie des situations nous étonne,elle ne nous émeut pas; les fantaisies cruelles du prince Grégoire, qui veut, à tout prix,

séparer son fils de Thérèse de Mégée, nous semblent plus singulières que terribles.

M. Hervieu me semble s'être trompé en écrivant *le Réveil*. S'est-il trompé quand il a cru que des pensées de rois et de grands auraient de quoi nous émouvoir plus que des pensées de bourgeois et de petits? S'est-il trompé quand il a fait commettre à ses héros des actes étranges? S'est-il trompé quand il a choisi pour sa pièce une facture presque brutale? Peut-être M. Paul Hervieu a-t-il, dans *le Réveil*, cumulé les erreurs. Mais les erreurs de M. Paul Hervieu sont d'un esprit très noble, et je ne serais pas étonné qu'un jour il ne nous donnât, sur le modèle imparfait du *Réveil*, une tragédie vraiment belle.

Parmi les interprètes du *Réveil*, il faut mettre hors de pair Mme Blanche Pierson : son jeu, toujours simple et juste, est d'une réelle beauté, et qui contribue à rendre plus fâcheuses encore les contorsions conventionnelles auxquelles se croient obligés ceux qui l'entourent.

Memento.— Aux Folies Dramatiques, *Une Veine de...*, vaudeville en trois actes de MM. H. Kéroul et A. Barré : Mmes Bignon et Raynals'y déshabillent; on y voit Mlle Yrven en costume de bain (21 décembre). — A l'Œuvre, une tragédie parfois naïve, parfois brutale, toujours honnête et généreuse, de Mme Marya Chéliga, *Les Déblayeurs*, et une comédie d'une fantaisie un peu morne, et où nous eûmes le pénible spectacle de la laideur absolue, *Dimanche et lundi férié*, de M. Jehan Rictus (19 décembre). — Au Châtelet, une féerie nouvelle, *Les Quatre cents coups du Diable*, de MM. de Cottens et Darlay (23 décembre).

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Théatre de l'Opéra : *La Ronde des Saisons*, ballet légendaire, par MM. Lonion et Hansen, musique de M. Henri Busser. — Théatre de l'Opéra-Comique : *La Coupe enchantée*, opéra-comique en un acte, d'après la comédie de La Fontaine et Champmeslé, par M. E. Matrat, musique de M. Gabriel Pierné. — *Les Pêcheurs de Saint-Jean*, scènes de la vie maritime, poème de M. Henri Cain, musique de M. Ch.-M. Widor.

Est-ce en qualité de prix de Rome, — car il le remporta en 1893, — que M. Henri Busser fut appelé à composer **la Ronde des Saisons** pour notre Académie Nationale de Musique et de Danse? Je l'ignore, mais son jeune âge, — juste celui du Christ en croix, — dénoncerait alors quelque chose comme un tour de faveur envié sous l'orme par maint quadro-quinquagénaire. L'avantage toutefois est loin d'apparaître indiscutable. M. Busser eût gagné sans doute à attendre un tantinet, s'il se confirme que, bientôt, il y aura quelque chose de changé dans la plus chère de nos scènes subventionnées. Peut-être, tout d'abord, le musicien aurait-il eu d'autres collabora-

teurs. J'avoue que je ne connaissais pas le nom du librettiste, M. Ch. Lomon, mais sans de celui-ci rien savoir que son œuvre, j'ai grand' peur qu'il ne tombe sous le coup de nos impitoyables lois, ayant vécu jusqu'ici sans foyer, seul au monde, célibataire et vagabond. Cet homme assurément n'est pas père de famille et n'eut jamais de domicile. Il lui aurait suffi d'interroger quelqu'une de ses anciennes concierges ou son gosse de huit ans au retour de l'école pour obtenir de tous les deux une histoire quelconque, retenue ou même inventée, idoine à lui fournir un argument de ballet moins inane et surtout plus limpide que celui dont sa veine accoucha ou que délaya son laïus. Le sujet est si peu racontable que, voire en la lisant imprimée, on n'arrive pas à comprendre en quoi consiste l'aventure. On augure vaguement qu'il s'agit de procurer l'occasion de remuer bras et jambes aux sémillantes personnes qui se trémoussent derrière la rampe, offrant infatigables avec un éternel sourire l'escadron de leurs cuisses aux lorgnettes. Le chorégraphe, auquel incombait le souci de régler ces évolutions, n'y apporta visiblement nulle ardeur à laisser redouter pour lui la méningite. Le génie de M. Hansen ne s'imposa certes jamais par l'ingéniosité ou la fantaisie neuve. Il n'est pas brillant d'ordinaire; il fut ici pis que piteux. Le dernier de nos casinos balnéaires ou théâtres de sous-préfecture tolérerait à peine d'un maître de ballet de rencontre une aussi banale niaiserie. A cause du nombre d'ans fatal amassés sur sa tête, M. Henri Busser était voué sans doute à être exécuté sans que rien dût manquer à son crucifiement. Après la croix du faiseur de livret et les clous du chef de la danse, c'est du metteur en scène qu'il reçut octroyée la couronne d'épines. Avec une vigueur nonpareille et le plus toulousain des brios, on la lui enfonça sans phrases et jusqu'au nez. En vérité, notre Opéra a le pompon pour les costumes. On y a le cœur gai, l'esprit allègre et bon enfant au point d'obstinément se croire en carnaval. Encore *la Ronde des Saisons* nous exhiba-t-elle en travesti des « Papillons », des « Fleurs » et « Eglantines » qui seraient refusés sur les chars du Bœuf-Gras. Cette salade grouillante de couleurs crues et disparates ou d'accoutrements saugrenus déroulait ses ébats dans un décor économique, immuable et condigne à souhait de la candeur des trucs où se complaît notre Opéra. L'art des changements à vue s'y accusa d'une simplicité incommensurablement supérieure à celle bien connue de bonjour. Vous contemplez la vallée passe-partout verdoyante au « Printemps »; un trou noir la remplace soudain devant votre regard, tandis que continue la musique; un coup de timbre éclatant résonne dans les coulisses ténébreuses; vous distinguez, parmi des bruits confus, que le feuillage des arbres au premier plan monte et descend sous forme de rouleaux de toile obscure et dument découpée; tout se rallume également soudain, — et vous voyez « l'Eté » dans l'or de

son soleil. Ce n'est pas plus difficultueux pour « l'Automne », ni plus compliqué pour « l'Hiver ». L'art des apparitions se dévoila non moins commode. C'est décidément la coutume, à notre Opéra, qu'on les rencontre tranquillement sur sa route en plein midi. On s'en convainquit dans *Armide*. Chaque saison, ici, selon l'us des légendes, s'allégorise en nymphe ou sylphide adéquate surgissant à « l'adjuration des Puissances Magiques ». Aussi, toutes et quantes fois que l'électricité succède à la nuit machiniste, on aperçoit Mlles Ricotti, Léa Piron ou bien Sirède qui se tiennent debout, dans le fond, au milieu d'un chemin, mantelées d'une robe à queue, puis s'avancent jusqu'au proscénium, suivies d'un essaim de ballerines pertinentes, lutins ou farfadets déguisés, dont elles commentent les exploits et leurs péripéties à l'instar tout craché des « Commères » de Revue. Quand c'est fini, tout ce peuple enchanté salue et puis s'en va-t-à pied paisiblement, côté cour ou côté jardin. Ce confortable pratique autant qu'indifférent, qu'un Anglais en voyage envierait, n'anéantit pas néanmoins tout soupçon de ces velléités originales qui sont le charme de notre Opéra, et sans doute fût-ce l'imminence de Noël et du Nouvel An qui l'induisit, dans « l'antre de la Sorcière » évocatrice, à faire apparaître Oriel et les Saisons sous l'aspect de gracieuses figures illustrant des cartes postales. Que voulez-vous? En cet endroit, tout est mystère: l'inconscience de ce qu'on ose offrir à un public adulte, et la mentalité du public qui l'accepte, s'y résigne ou s'y plaît, et parfois l'applaudit sans vergogne. L'art merveilleux, invraisemblable, de Mlle Zambelli même pâtit de la puérilité grossière des prétextes et du cadre assignés aux « variations » de l'étoile. La musique de M. Busser a bien probablement souffert aussi d'un tel ensemble convergent de pavés de l'ours lancés d'une main sûre, sans compter les exigences propres, sinon au genre, du moins aux traditions ineffables dont notre Opéra y défend, cultive et perpétue l'ineptie avec amour. On ne saurait juger le musicien sur cet essai scabreux où, dirigeant soi-même son œuvre, il se montra surtout excellent chef d'orchestre. Au fond, ne serait-ce pas là peut-être sa vocation véritable?

§

C'était celle en tout cas, de M. Gabriel Pierné, ainsi qu'il le prouva au Châtelet. Il est certaines natures d'artiste, douées d'une éclectique et compréhensive sensibilité musicale, qui s'assimilent toutes beautés et interprètent comme d'instinct la pensée d'autrui, si diverse soit elle. Ces heureuses dispositions se doublent manifestement, chez M. Gabriel Pierné, d'une facilité la plus extraordinaire, qui lui permit d'acquérir, posséder et manier en virtuose les ressources et procédés du métier de compositeur. Il en jongle avec une adresse élégante autant qu'infaillible. Malheureusement, si l'expression en est

étincelante, le musicien ne semble pas avoir grand'chose à dire en ses discours, du moins de perceptiblement personnel. L'irréfragable spontanéité de sa verve lui rend trop aisément le lieu-commun spontané. Tout cela coule de source, évidemment, mais jailli du conservatorial robinet d'une fontaine depuis trop longtemps publique. L'inspiration en apparaît hâtive, partant superficielle, généralement quelconque ou mâtinée de souvenirs imprécis. On ne remarqua jamais si bien l'influence de M. Massenet que dans les intermèdes musicaux de **La Coupe enchantée**. Leur intermittence les servit presque autant que l'indépassable dextérité d'écriture qu'y déploya M. Pierné. On prit plaisir, en somme, à la comédie du bon La Fontaine, et même, en les écoutant qui débitaient sa prose, j'observai que les pensionnaires de M. Carré jouaient par instant bigrement mieux que les sociétaires de M. Claretie. Sur quoi, à la vérité, un irrévérencieux voisin opina que ce n'était pas difficile.

§

Avec **les Pêcheurs de Saint-Jean**, nous retrouvons M. Henri Cain, fournisseur de livrets patenté, indéracinable et sempiternel à la salle Favart. Quel flair il eut de renoncer à la peinture pour entrer dans l'industrie des tantièmes ! Toutefois, son nouveau « poème », ainsi qu'il le qualifie, a le mérite de n'être pas écrit en vers et celui, par surcroît, que l'élaboration en remonte à quelque vingt ans. Ne l'eût-on pas appris de l'obligeante indiscrétion des interviews que, sans doute, on l'aurait soupçonné. A cette époque lointaine, M. Cain n'était pas encore librettiste endurci, et on s'en aperçoit agréablement. Il y a dans ces « scènes de la vie maritime » un drame fort humain assez habilement charpenté, bien conduit, qui n'eût rien perdu à une autre destination que celle d'être mis en musique. Affranchi de cette préoccupation, au contraire, l'auteur y aurait pu peut-être marquer plus fortement les caractères et, par quelque analyse des âmes, justifier davantage à la fois transitions et dénouement. Et peut-être bien aussi qu'une éventuelle musique ne s'en serait alors aucunement trouvée gênée. Avec leur psychologie fruste et leur dialogue de bonne volonté, ces quatre actes n'en demeurent pas moins le chef-d'œuvre de M. Henri Cain dramaturge, en dépit d'un facétieux petit ballet « des Sardinières », que sans doute il surajouta, et dont la « gaillarderie » désarmante épatait un peu, rencontrée chez M. Carré. Toujours selon les susdits interviews, le livret des *Pêcheurs de Saint-Jean* aurait été remis à M. Widor il y a une douzaine d'années. Un compositeur aussi éminent dut-il subir un tel délai pour être joué, ou voulut-il polir et repolir si longtemps son ouvrage ? On penche vers la seconde hypothèse, qui paraît assez dans les habitudes d'un musicien dont la sincérité est notoire et dont la probité artistique put

être estimée quelquefois presque excessive. Pour apprécier équitablement l'activité de M. Widor, il faut se souvenir de la génération à laquelle il appartient. Son harmonie est celle de ses contemporains et il en sut souvent faire un usage savoureux. Pour l'être discrètement, son inspiration s'atteste suffisamment personnelle, d'une modernité panachée de romantisme intime et de sobriété classique. Il flotte ostensiblement entre les deux tendances. Son style trahit le savoir du musicien sans donner l'impression du « métier » et rarement le développement de ses pensées apparaît dépourvu d'intérêt. Son domaine d'élection est visiblement la « musique pure ». Il y produisit des œuvres remarquables à plus d'un titre, où la recherche de la perfection dans les moindres détails semble poussée parfois jusqu'au scrupule. On éprouve involontairement que ce sont là les fruits d'une sollicitude attentive, d'une réflexion intelligente, certes, mais d'une réflexion, d'une opération de l'esprit rien moins que spontanée et, peut-être trop fréquemment, — indécise. Le premier mouvement de sa *Symphonie* en *la* majeur est une exception véritable à cet égard chez M. Widor et sans doute il y en a quelques autres. Voire absolu, d'ailleurs, le défaut de spontanéité se tolère assez volontiers dans les compositions symphoniques, où ses inconvénients s'atténuent de l'attrait des combinaisons intellectuelles; la liberté même, l'indépendance parfaite du mélos dans la « musique pure », qui n'a d'autre but que soi, dissimule singulièrement les hésitations ou tâtonnements du créateur, en justifiant à priori son arbitraire. Mais c'est bien différent s'il s'agit d'art lyrique, et on s'explique ainsi pourquoi maint symphoniste illustre réussit médiocrement au théâtre ou s'abstint. Ici l'inspiration n'est plus maîtresse de s'abandonner aux hasards de son caprice ou de ses incertitudes ; elle a pour objet, non plus soi-même indifférente, mais le drame et son contenu ; son caractère est dicté par des situations, déterminé par des états d'âmes; elle doit adapter son langage sonore à la parole pour exprimer des sentiments humains. Afin de s'identifier au drame, elle en doit naître, comme provoquée par une réaction immédiate et sûre, à quoi quelque spontanéité apparaît indispensable. C'est vraisemblablement l'absence de ce don naturel qui, peut-être sans qu'il s'en doutât, a détourné M. Widor de beaucoup écrire pour la scène, et dont on est obligé de constater les résultats divers dans *les Pêcheurs de Saint-Jean*.

Le musicien, en effet, exploita instinctivement les entr'actes au profit de morceaux symphoniques qui sont le meilleur de son œuvre, et on applaudit légitimement l'Ouverture d'allure et dimensions classiques, ressuscitée malgré la mode. Durant la partie dramatique, en revanche, il sembla trop souvent que la musique se contentait d'accompagner l'action sans s'y mêler, toutes deux marchant côte à côte,

en contact précaire, et se disant : « Chacun pour soi. » La superposition factice fut particulièrement sensible au dernier tableau, où l'orchestre susurrait des mièvreries sentimentales, tandis que les machinistes devaient imiter les grondements de la tempête et le sifflement du vent. Mais l'égoïsme de la musique, incapable d'élan spontané, eut çà et là de plus fâcheuses conséquences, celle entre autres de la fausseté d'expression. Un premier aveu d'amour ne s'échappe pas sans quelque trouble, sinon quelque pudeur, de lèvres virginales, et, quand Marie-Anne dit à Jacques : « Je t'aime... », M. Widor n'a certainement pensé qu'à ses notes en lui prescrivant, sur ce mot, une longue tenue de deux mesures en quasi-point-d'orgue. Et ce n'est pas le seul passage où on se sente assez péniblement déconcerté par l'inadvertance musicale. L'interprétation des *Pêcheurs de Saint-Jean* a droit à tous les éloges : MM^mes^ Claire Friché et Cocyte, excellentes; MM. Vieuille et Salignac, parfaits comédiens et chanteurs; décoration, d'un vivant réalisme, et mise en scène digne de M. Carré — « Sardinières » à part, bien entendu.

Memento (ou mieux *Post-Scriptum*). — Décidément, il est bien difficile d'écrire l'histoire, et d'être critique impartial à la fois et informé. A la dernière minute, certains renseignements me parviennent que je m'empresse de transcrire afin de réparer les torts de mon ignorance envers MM. Busser et Lomon. Il paraît que le livret de *la Ronde des Saisons* était charmant à l'origine, exposait clairement une légende fort poétique et non sans quelque profondeur en l'amertume de son dénouement pessimiste. Tout cela fut défiguré, sabré, tripatouillé et rebâclé par les compétences de notre Opéra, jusqu'au monstre qu'on nous y servit. Si M. Lomon dut avaler les « Commères » et le reste, on imagine le supplice du musicien dont la partition terminée fut parallèlement chahutée dans les grandes largeurs. M. Busser y dut couper, rogner, ajouter, ressouder ci deux, ci trois, quatre mesures ou plus pour obéir au génie avertin de M. Hansen, et chambarder tout son ouvrage au goût des autorités locales. Encore qu'on eût un assez vif pressentiment de la portée d'une telle collaboration obligatoire, il importait d'en rendre à ces Gribouilles ce qui leur appartient. C'est fait.

JEAN MARNOLD.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Mort d'Isidore Verheyden et de Raymond Styns. — Le succès « d'Armide » à la Monnaie. — Premières en perspective. — Les représentations au Parc. — Un nouveau livre de M. Léopold Courouble. — La « Belgique artistique et littéraire ». — De beaux vers de M. Victor Kinnan. — Les Expositions.

L'année 1905 a fini par deux deuils, l'un dans le monde des arts, l'autre dans celui des lettres. On pleurera longtemps et on se rappellera sans doute avec une constante vénération le grand et bon peintre **Isidore Verheyden**, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, un des plus robustes et des plus savoureux de nos réalistes

qui excella à la fois dans le paysage, dans la nature morte et dans le portrait (je songe notamment à un admirable portrait de Mme Lucien Solvay), mais qui peignit surtout en ami et en poète les humbles et sains ouvriers de la forêt de Soigne : sabotiers, bûcherons, scieurs de long. Verheyden appartenait à cette brillante génération de peintres nés entre 1840 et 1850, qui nous a valu tant de merveilleux chantres de la pleine nature flamande. Verheyden, né en 1846, était d'origine anversoise ; mais il se transporta dès sa jeunesse à Bruxelles qu'il ne devait plus quitter que pour aller peindre de temps en temps en Campine, en Zélande et en Flandre. Camille Lemonnier, qui le connut à l'époque où ses études pour le *Mâle* conduisaient le brillant écrivain dans les villages de la lisière de la forêt de Soigne, — a écrit quelque part, s'adressant à Verheyden : « Tandis que vous restiez pour moi un fidèle compagnon, je vous suivais dans votre vaillante carrière, je regardais à mesure votre âme rude et tendre grandir un peu plus à travers vos communions vers la nature. La vision des choses s'imprimait dans vos claires prunelles avec une si nerveuse intensité que vous m'apparaissiez dans toute son expression l'organisme du peintre. Et ce que vous étiez alors, vous n'avez pas cessé de le demeurer, avec plus de sûreté et d'ampleur, dans l'abondance magnifique de votre production. » Verheyden aura à peine survécu d'une année au grand sculpteur Constantin Meunier, son voisin et son ami.

Quelques jours après les funérailles de Verheyden, la littérature de langue flamande perdait un de ses meilleurs représentants, le romancier **Raymond Styns**, dont l'art vigoureux, coloré, plein de fougue, où les dons de l'observateur se doublaient d'une belle sensibilité poétique, s'apparentait beaucoup à celui du peintre Verheyden. Styns aussi fut un de nos bons réalistes. On connaît surtout de lui *Ruwe Liefde* et *In de Ton*. Il collabora longtemps avec un autre prosateur flamand, très distingué aussi, Isidore Teirlinck. Ils signaient Teirlinck-Styns. En ces derniers temps les lettres flamandes font grand état, et elles ont raison, de quelques-uns de leurs auteurs nouveaux édités et fêtés en Hollande. Peut-être négligent-elles des œuvres et des hommes qui, pour être venus en des temps plus ingrats et plus matériels, n'en ont eu que d'autant plus de mérite. Styns fut un de ces hommes là, son œuvre est une de celles-là. Avant M. Styn Streuvels, dont j'aurai été le premier à vous parler ici, Raymond Styns avait déjà raconté avec beaucoup de sympathie, de pittoresque et de charme la vie de nos paysans flamands, ne faisant d'ailleurs, lui aussi, que marcher sur les traces d'un autre bon narrateur de récits agrestes des Flandres et du Brabant : le génial Henri Conscience.

§

Les théâtres font de brillantes recettes en ce moment, tous les

théâtres : depuis notre Opéra jusqu'à nos si vivants et alertes petits théâtres de revues. A la Monnaie, le succès d'Armide prend une tournure presque déconcertante. Les Bruxellois, wagnéristes très convaincus, se trouvent devenus des gluckistes enragés. Ils avaient fait un succès à *Orphée*, aux deux *Iphigénie* et à *Alceste*, mais celui d'**Armide** dépasse toutes les bornes. Il est même sans précédent dans les annales de notre première scène. C'est un emballement, une véritable furia. L'œuvre ne cesse de faire de pleines chambrées, la salle est louée d'avance et il faut chaque fois refuser du monde. A peine ouverte pour un nouveau spectacle, la feuille de location est aussitôt remplie. On vient à *Armide* du Nord de la France et même de Paris. Les graves événements qui bouleversent la Russie ont empêché Mme Litvinne, la principale et superbe interprète, de regagner son théâtre de Saint-Pétersbourg, de sorte que les représentations de l'œuvre de Gluck ne seront pas interrompues. On donne *Armide* trois fois par semaine et, de plus, on la joue le dimanche, en matinée.

Nous avons eu aussi, à la Monnaie, *Chérubin*, l'aimable œuvrette de Massenet ; une excellente reprise de *Werther* avec Mme Bressler Gianoli et M. David dans les deux rôles principaux. On annonce pour bientôt la *Damnation de Faust*, de Berlioz, et le *Mariage de Figaro*, de Mozart.

Au Parc il y eut d'intéressantes représentations de l'*Instinct*, la forte pièce de M. Kistemaeckers fils, une excellente reprise d'*Education de Prince* et des matinées littéraires consacrées à Augier, à Banville, à Verlaine et à Glatigny avec de substantielles et élégantes conférences de MM. Charles Tardieu et Valère Gille. Au Théâtre Molière on a instauré le jeudi, sous forme de matinées, des auditions de musique du passé, avec conférences par M. Edmond Joly.

§

En fait de livres nouveaux j'ai à vous signaler un excellent Léopold **Courouble** à ajouter à sa désormais impérissable série de la *Famille Kaekebroeck*. Ce nouvel épisode des aventures de nos sympathiques bourgeois de Bruxelles, intitulé *Le Mariage d'Hermance* (1), ne le cède en rien aux volumes précédents qui ont fait à M. Léopold Courouble une réputation des plus solides et des mieux méritées. Comme les autres, ce livre-ci est amusant d'un bout à l'autre, gentiment écrit, plein de vie, de vérité et de belle humeur. Autant de chapitres, autant de délicieux tableaux de genre. M. Courouble tient dans nos lettres belges d'expression française le rôle de ces alertes et friands petits maîtres flamands et hollandais, qui nous ont laissé sur les mœurs d'autrefois des documents pleins d'humour mais pleins, aussi, de vibrant intimisme. M. Courouble a créé un genre, qu'il

(1) Paul Lacomblez, éditeur, Bruxelles.

a porté d'emblée à la perfection. Dans *le Mariage d'Hermance* il y a de nouveau des types bien étudiés et bien rendus, entre autres celui de bonne maman Vermeulen, une aimable vieille que sa supériorité sous le rapport du goût, de l'éducation, des manières et de la culture en général, ne rend que plus indulgente pour les mœurs, les allures, le langage et les façons un peu frustes et même triviales du brave monde de gros boutiquiers d'où elle est issue. Cette figure, transition de la bourgeoise infime à la patricienne, à la véritable dame, était très difficile à traiter ; M. Courouble l'a créée et fait vivre avec beaucoup de talent. J'en dirai autant d'un autre de ses personnages, le jeune Dujardin, le fiancé de la bonne Hermance Platbrood. Quelques chapitres à ajouter aux précédents tableaux de la vie du vieux Bruxelles : la fête de la Saint Isidore, un incendie éteint par la brigade des pompiers volontaires, et surtout le cours de danse de M. et Mme Van Crombrughe.

§

La Belgique artistique et littéraire en est à sa quatrième livraison et elle a conquis d'emblée, par la notoriété de ses collaborateurs et aussi la variété et la qualité de ses articles, une des premières places parmi nos magazines ; je dirai même qu'elle représente le mieux ce qu'on a le droit d'attendre d'un périodique littéraire. Elle s'est adressée à tous les écrivains de talent et de bonne volonté, sans distinction d'écoles, de tendances, de partis, de convictions. Au dernier numéro, d'attachantes pages d'Eugène Demolder sur les *corrida* de *toros* en Espagne, des vers de Fernand Severin, un excellent conte de M. Hubert Krains : *l'Œillet Rouge ;* une fort intéressante étude de M. Jean De Mot, sur les collectionneurs et les collections d'antiques en Belgique, dans laquelle on trouvera notamment des pages du plus extrême attrait sur Rubens collectionneur ; puis des chroniques du mois signées Dumont-Wilden, Maubel, Pierron, Picard, Ruyters, et un courrier parisien de M. André Fontainas.

Le dernier numéro de la revue *Durendal* contenait une série de poèmes de M. **Victor Kinnan**, un des rares jeunes poètes qui aient quelque chose d'autre à dire que ce qu'on a dit avant eux à Paris, voire en Belgique. Ces vers sont très jolis et très neufs. Ils sont aussi personnels de conception que de facture. M. Victor Kinnan se rattache à Max Elskamp et à Thomas Braun, deux autres de nos bons poètes, mais, je le répète, il est de leur famille sans les « répéter », sans les « recommencer ».

§

En fait de tableaux il y eut au Cercle Artistique une belle **exposition** d'œuvres d'Albert Baertsoen, un des maîtres peintres de nos si suggestives et mélancoliques vieilles villes des Flandres, Bruges,

Gand, Ypres, Nieuport. Baertsoen est de ces peintres pénétrants qui vous rendront aussi bien que la douleur d'une physionomie humaine la détresse ou la morne résignation d'un chaland dans un bassin de batelage ou dans un canal par un jour de pluie ou de neige. Il y en a peu, pour le quart d'heure, de cette force et de cette sensibilité. Les autres sont pour la plupart des compagnons plus ou moins adroits et malins ; mais les rangs des maîtres s'éclaircissent de plus en plus. Meunier, Verdyen, Verheyden, que de trépas récents ! Quelle défilade ! A qui le tour ?

Au Cercle artistique on nous promet encore pour cet hiver des expositions de MM. Victor Gilsoul, Maurice Blieck et Paul Mathieu, encore trois de nos meilleurs peintres.

Au salon des Aquarellistes on admira des pages de Cassiers, Delaunois, Jacob Smits, Mme Ketty Gilsoul-Hoppe (qui avait de merveilleux jardins de pierreries), Fernand Khnopff, Georges Lemmen, Théodore Hannon, etc., etc.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

William Sharp. — Henry Harland. — Henry James : *English Hours*, Heinemann, 10 s. — H.-G. Wells : *Kipps*, Macmillan, 6 s. — Clement K. Shorter : *Charlotte Brontë and her Sisters*, Hodder and Stoughton, 3 s. 6 d. — George Moore : *The Lake*. Heinemann, 6 s. — F. Marion Crawford : *Soprano*, Macmillan, 6 s. — *Diary and Letters of Madame d'Arblay*, vol. VI, publié et annoté par Austin Dobson, Macmillan, 10 s. 6 d. — Memento.

La mort soudaine de **William Sharp** a causé une pénible surprise, en même temps qu'elle révélait le secret qui enveloppait obstinément la problématique existence de Fiona Macleod.

William Sharp est mort le 12 décembre dernier, au Castello di Maniace, à Bronte, en Sicile, où il venait chaque hiver s'installer loin des frimas des Highlands. Né à Glasgow en 1856, Sharp, après avoir terminé ses études à l'université de sa ville natale, quitta une première fois les West-Highlands pour aller vers l'Australie et le Pacifique, chercher à consolider une santé débile — comme le firent après lui, sans grand succès d'ailleurs, R. L. Stevenson et Marcel Schwob. Cependant, on eût malaisément supposé que cet homme de haute taille, d'apparence robuste et vigoureuse, était atteint d'une maladie de cœur et ne se maintenait en vie que grâce à d'infinies précautions. C'est en 1879 qu'il se fixa à Londres pour s'y adonner à la littérature. Presque immédiatement il fut introduit dans l'entourage de Dante Gabriel Rossetti, avec qui il se lia fort intimement et dont il a laissé un recueil de souvenirs. En 1882, il publia un premier volume de vers : *Human Inheritance*, et le reste de son œuvre poétique comprend : *Earth's Voices* (1884), *Romantic Ballads and*

Poems of Fantasy (1886), *Sospiri di Roma* (1891), *Flower o'the Vine* (1894) ; ce dernier volume fut publié en Amérique, et un autre recueil, annoncé depuis longtemps, est encore à paraître . Outre les souvenirs biographiques sur Rossetti, William Sharp écrivit aussi des vies de Shelley, de Robert Browning, des monographies sur Sainte-Beuve, sur Philip Bourke Marston, le poète aveugle, etc., et il édita les *Severn Memoirs*. Ses romans sont : *Children of To-Morrow*, *A Fellow and his Wife* (en collaboration avec Blanche Willis Howard), *Madge o'the Pool*, *Wives in Exile* (*A Comedy in Romance*), *Silence Farm*, *In the Gates of the South* (nouvelles), etc. C'est sous la direction de William Sharp, que parut la fameuse série des *Canterbury Poets ;* il édita aussi un choix de *Sonnets* par les poètes anglais au XIX^e^ siècle, un choix d'*American Sonnets*, de *Great Odes*, etc., et, avec Mrs Sharp, la *Lyra Celtica*. Il collabora aux principales revues et aux grands magazines : *Quarterly Review*, *Nineteenth Century*, *Fortnightly Review*, *Pall Mall Magazine*, etc, et la plupart de ses articles ont été réunis en volumes.

Il faut encore ajouter à cette énorme production tous les ouvrages qui ont paru sous le nom de Fiona Macleod. A maintes reprises, au cours de ces chroniques, nous avons parlé de ces curieuses adaptations de légendes celtiques, et il est probable que la meilleure partie de l'œuvre de William Sharp se trouve dans ces recueils.

§

Tous ceux qui ont connu **Henry Harland** apprendront avec regret sa mort prématurée. Après une longue maladie, il s'est éteint le 20 décembre dernier, à San Remo.

Né le 1^er^ mars 1861, à Saint-Pétersbourg, de parents américains qui quittèrent la Russie pour l'Italie, peu après la naissance de leur fils, Henry Harland commença ses premières études à Rome, les continua à l'Université de Paris et les termina en Amérique, au Harvard College. C'est alors que, sous le pseudonyme de Sidney Luska, il se mit à produire des romans feuilletonesques, fort mélodramatiques, qui obtinrent, tant en Amérique qu'en Angleterre, un succès considérable. Ce n'est qu'en 1890 qu'il renonça à ce genre de littérature et se décida à poursuivre une carrière plus artistique. Dès lors, le seul souvenir de Sidney Luska lui devint intolérable et il fit tous ses efforts pour que disparût la moindre trace de ce pseudonyme et des œuvres composées sous ce nom. Il quitta New-York et vint en Europe pour se consacrer à l'étude du style et de l'art d'écrire.

Trois ans après, comme il le répétait avec insistance, sa véritable carrière commence par un roman : *Mademoiselle Miss*, qu'il signe de son nom. Puis, à partir d'avril 1894 jusqu'à la fin, il dirigea le fameux *Yellow Book*, qui marque une époque dans la littérature

anglaise et qui révéla un grand nombre des jeunes artistes et écrivains actuels avec leurs tendances nouvelles — entre autres Aubrey Beardsley. Il publie alors *Grey Roses* (1895) et *Comedies and Errors* (1898), qui lui valent les éloges de la critique et l'admiration du monde littéraire. Jusque-là, le raffinement de son style, la délicatesse de son talent ne lui avaient procuré qu'un succès d'estime incontestable, mais, en 1900, *The Cardinal's Snuff-box* eut une vogue énorme et soudaine. *The Lady Paramount* (1901) et *My friend Prospero* (1903) furent accueillis par le public avec le même empressement.

§

William Sharp avait publié un volumineux ouvrage, superbement illustré, de *Géographie littéraire;* M. Henry James, qui nous a déjà relaté *A little Tour in France*, nous invite maintenant à passer avec lui quelques **English Hours**. Nous avons revu ces *Portraits of Places* avec d'autant plus de plaisir que le crayon de M. Joseph Pennell les commente admirablement et d'une façon extrêmement personnelle, tout aussi bien qu'il l'a fait déjà pour le *Little Tour in France*, du même auteur, pour les *Italian Journeys* de W. D. Howells, et les *Castilian Days* de l'Hon. J. Hay. Ces beaux volumes, publiés en une véritable édition de luxe, par l'éditeur Wm Heinemann, contenant ainsi un texte et des illustrations de premier ordre, permettent, aux heures de loisir ou d'ennui, de parcourir par les yeux et l'esprit, et sans sortir de chez soi, des contrées pittoresques et des lieux pleins de souvenirs. C'est de la géographie, aussi, mais purement artistique, une relation de voyage par un écrivain érudit et discret, et un artiste puissant et original.

§

Parmi les admirateurs de Mr. H. G. Wells, il en est qui préfèrent ses fantaisies scientifiques et sociologiques et s'émerveillent à ses inventions fantastiques et à ses rêves les plus hallucinants; d'autres l'apprécient surtout pour ses dons d'observateur et la façon remarquable dont il dépeint une réalité précise. Les uns prisent *l'Ile du Docteur Moreau* ou *la Machine à explorer le Temps*, les autres *l'Amour et M. Lewisham*, et tous sont unanimes à admirer l'étroite union du fantastique et du réel dans *La Guerre des Mondes*, *Place aux Géants* et **Quand le Dormeur s'éveillera**. Ce dernier roman, qui vient enfin de paraître en français, fut écrit par l'auteur en 1898, et plus d'un lecteur sera sans doute étonné, en comparant cette œuvre avec *Anticipations* ou *l'Utopie moderne*, de la rapide évolution des idées de Mr. H. G. Wells. En tous cas, ce grouillement tumultueux de la formidable cité de l'avenir, secouée par des espoirs

d'affranchissement, vaudra au prophétique écrivain un titre nouveau à l'admiration des esprits curieux. En outre, ceux qui pourront lire en anglais, une œuvre nouvelle : **Kipps**, constateront encore que, lorsqu'il se tourne vers la vie actuelle, Mr Wells n'emprunte pas aux autres ses observations, et si bien des choses lui échappent, si, des hauteurs de son intellect, il aperçoit mal les aspects passionnels de la vie, il saisit entièrement et clairement les choses et les aspects qu'il examine, les scrutant avec une intelligence perspicace et un esprit original. Cette « histoire d'une âme simple » est fort captivante et les lecteurs français ne tarderont pas à la lire dans leur langue.

§

Boswell vivra dans la mémoire des hommes à cause de ses immortelles indiscrétions sur Johnson, et Mrs Gaskell, quand personne même ne lira ses romans, ne sera pas oubliée non plus, parce qu'elle a écrit la vie de Charlotte Brontë. Sans doute, on a publié, sur les trois filles du vicaire d'Haworth, une infinité de volumes, mais sans qu'aucun efface l'œuvre où Mrs Gaskell, avec une pénétration et une clairvoyance quasi géniales, a dépeint l'étrange personnalité des trois sœurs et décrit le morne milieu dans lequel elles vécurent. Cependant, à diverses reprises, Mr Clément K. Shorter a découvert des documents nouveaux qui éclairent certains points restés obscurs pour Mrs Gaskell ; aussi était-il particulièrement qualifié pour écrire la vie de **Charlotte Brontë and her Sisters** qui vient de paraître dans l'excellente collection de *Literary Lives* publiée sous la direction de Mr W. Robertson Nicoll par la maison Hodder and Stoughton. « Depuis Mrs Gaskell, dit l'auteur, beaucoup de nouveaux matériaux ont vu le jour, sans avoir encore été réunis en une brève narration », et c'est là, avec un certain nombre de documents inédits, l'intérêt de son œuvre. Il publie, entre autres, une curieuse lettre où Charlotte Brontë expose sès vues sur le mariage, condamnant « la folie que les Français appellent : une grande passion ». Jugement assez inattendu chez l'auteur de *Jane Eyre* et de *Villette*. Toute la partie du volume traitant de l'influence de M. Héger sur Charlotte ne sera pas admise sans discussion, mais, quoi qu'il en soit, il faut rendre cette justice à Mr Shorter que son livre est le complément indispensable à la fameuse biographie de Mrs Gaskell.

§

La dernière œuvre de Mr George Moore est encore une étude des mœurs et du caractère irlandais, et, au point de vue du style et de la pensée, **The Lake** prend rang parmi les plus beaux livres qui ont été écrits en ces dernières années. En retournant à son pays d'origine, Mr George Moore a trouvé une source d'inspiration magnifique, et

comme il s'était intéressé jusqu'alors à tant de pays, d'idées et de sujets différents, il se place maintenant plus facilement que d'autres à des points de vue d'où il critique et juge avec plus d'indépendance et d'exactitude. Disciple de Flaubert, et séduit d'abord par un réalisme qui le fit appeler par de nigauds colleurs d'étiquettes : le Zola anglais, Mr Moore, comme Huysmans, se tourna vers le catholicisme et il en montra l'attrait et les charmes. Puis, comprenant que le christianisme, gâté ou non par un cléricalisme dangereux, frustre l'homme de toute une part de son humanité, il veut prouver maintenant que la doctrine chrétienne s'adresse aux esprits morbides, aux âmes apeurées et les entretient et les encourage dans leur morbidité et leur pusillanimité. Quand son prêtre irlandais traverse à la nage « le lac », laissant derrière lui le passé restrictif pour chercher sur l'autre rive un avenir plus large et une vie plus naturelle, l'auteur a victorieusement convaincu le lecteur de la supériorité de son paganisme teinté de philosophie germanique et même nietzschéenne.

§

On connaît par maint roman déjà l'ordinaire habileté de Marion Crawford à fabriquer de la pâture feuilletonnesque. **Soprano**, son dernier livre en ce genre, n'ajoutera rien à sa réputation. Tout y est bien combiné, mais le mécanisme est visible, et les personnages sont purement conventionnels. L'auteur veut dépeindre la vie des artistes lyriques à Paris : l'héroïne possède une voix de soprano qui lui vaudra tous les triomphes, d'autant mieux qu'elle est d'une beauté éblouissante. Elle est adorée à la fois par un héros sympathique, doué naturellement de toutes sortes de qualités, et par un financier grec d'une richesse colossale, mais de peu de vertu. Avec cette donnée et quelques interventions de l'automobile, Mr Marion Crawford a cuisiné un mets délectable pour ceux qui se nourrissent de cette pâture intellectuelle, peu indigeste pour les cerveaux même les plus paresseux.

§

Le dernier des six volumes des **Diary and Letters of Madame d'Arblay** vient de paraître. C'est l'édition définitive que rendent plus précieuse encore l'admirable préface et les notes savantes et intelligentes de Mr Austin Dobson. C'est dans ces volumes, bien plus encore que dans *Evelina* ou *Cecilia*, qu'on peut goûter tout le charme de l'intéressante personnalité de Fanny Burney. Outre l'attrait qu'offrent toujours les commentaires d'un contemporain sur les événements auxquels il assiste et les gens qu'il rencontre, le *diary* et les lettres de Mme d'Arblay forment un amas copieux de documents pour l'historien. Sans doute, elle décrit mal les paysages et les personnages, mais cela tient, comme l'explique avec perspicacité Mr. Austin

Dobson, à ce qu'elle était extraordinairement myope. Exceptionnellement douée, considérée dès l'enfance comme une sorte de prodige, elle fréquenta « la belle société », devint dame d'atours de la reine Charlotte, connut de près le clan des émigrés, épousa l'un deux, le général d'Arblay, le suivit à Paris en 1802, et resta jusqu'à sa mort fort répandue dans le monde et entourée d'une grande considération. Mr Austin Dobson avait déjà écrit une vie de *Fanny Burney*, pour la Série des *English Men of Letters*, et on lui doit une excellente réimpression d'*Evelina*. Avec la partie connue sous le nom d'*Early Diary* (1768-1778) et publiée par Mrs Annie Raine Ellis, ces six volumes dus au patient et sagace labeur de Mr Austin Dobson, et s'étendant de 1778 à 1840, on possède toute l'œuvre la plus durable de Mme d'Arblay.

Memento. — L'altière Marie Corelli, qui, du haut des piles énormes que forme le fatras de ses romans, dédaigne ses confrères et le reste de l'humanité, peut ajouter un nouveau fleuron à sa couronne. Un recueil de ses nouvelles, *Le Silence du Maharajah*, vient d'être traduit en Suisse. Mais les Suisses ont assez de goût et de jugement pour s'apercevoir que l'auteur de *l'Ame de Lilith*, de *Barabbas*, des *Douleurs de Satan*, et d'autres « problèmes d'âmes perverses », n'a pas le génie qu'elle s'attribue avec une modestie persévérante.

Pour la série des *English Men of Action*, que publie la maison Macmillan, Mr A. G. Bradley a écrit une vie du *Captain John Smith*, qui explora et colonisa la Virginie, au début du xvii^e^ siècle.

Le premier fascicule du deuxième volume des *Columbia University Germanic Studies* contient une contribution à l'étude des relations littéraires de l'Angleterre et de l'Allemagne au xviii^e^ siècle. Mr H. W. Thayer y publie, en effet, un essai de 180 pages sur *Laurence Sterne in Germany*.

La librairie Hachette vient d'ajouter à sa « Petite Bibliothèque de la Famille » la traduction d'un roman de Miss Sarah Orne Jewett : *Le Roman d'un Loyaliste*.

Le dernier fascicule de *The Bibelot* oppose en un heureux contraste *The Fisher of Men*, par Fiona Macleod (Wm Sharp) et *The Sweet Miracle*, par Eça de Querioz, traduit en anglais par Edgar Prestage.

L'énigmatique et symbolique histoire que Rudyard Kipling a intitulée *They* vient d'être publiée en un volume dont les pages sont imprimées seulement au recto. Des illustrations un peu trop criardement colorées accompagnent ce texte.

La collection Tauchnitz continue à s'augmenter des meilleures œuvres des auteurs anglais connus. Parmi les derniers volumes parus, nous signalons un nouveau choix des récits de Fiona Macleod : *The Sunset of Old Tales* qui, comme le précédent, *Wind and Wave*, est empreint de la beauté si particulière des légendes écossaises et du folklore gaélique. Deux romans : *French Nan*, par A. et E. Castle, *Baby Ballet*, par Lloyd Osbourne, ainsi que *The Black Spaniel*, avec d'autres nouvelles par Robert Hichens, s'offrent aux lecteurs que ne séduirait pas le charme étrange de l'*alter ego* de William Sharp.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Quelques romanciers nouveaux. — Un lecteur du *Mercure* m'a écrit, en me demandant pourquoi le poète Ruben Dario ne m'a parlé que de poètes. « Est-ce qu'il les dédaigne ou est-ce qu'il n'y a pas, en Espagne, de prosateurs nouveaux? — Pour toute réponse, je me suis contenté de porter la lettre à mon illustre ami, le poète de *Cantos de Vida y Esperanza*.

— Si, si; il y en a! s'est-il exclamé, après l'avoir lue.

Et il a ajouté en souriant :

— Voulez-vous que je vous dise ce que je pense de quelques-uns d'entre eux?... Voici justement que Jacinto Benavente est à la mode. Les maîtres le félicitent; les jeunes l'imitent, et tous le fêtent. Ah! c'est que Benavente est capable d'une chose très rare en Espagne : il sait sourire et *faire des allusions*. Quelques-unes de ses œuvres ont laissé supposer l'existence d'une clef; tels ou tels personnages ont cru se reconnaître dans tels ou tels types de la Cour. — Comme cela n'est plus aujourd'hui un mystère pour personne, je rappellerai que dans *Le Mari de la Tellez*, par exemple, le public voulut trouver la vie intime et artistique de certaine éminente actrice espagnole, Maria Guerrero, mariée à un grand d'Espagne devenu depuis un célèbre acteur; et dans *La Comida de las fieras* (le Repas des fauves) au milieu d'autres figures se détacha celle d'une Guatemalienne millionnaire, mariée à un noble ruiné, aujourd'hui marquise par la grâce de Canovas del Castillo. Benavente nie avoir copié ses personnages *del natural*, mais la ressemblance est si parfaite que toute protestation s'achève en un sourire. — *La Comida de las fieras* fut certainement inspirée par la vente aux enchères des séculaires richesses contenues dans la maison des Osunas. Les personnages sont d'une humanité palpitante; il faut citer ces phrases d'Hippolyte à la fin de la comédie : « Car j'ai lutté toute ma vie, et j'ai passé ma jeunesse en des terres lointaines où la lutte est rude et franche... Pourquoi sommes-nous venus en Europe?... En Amérique, l'homme signifie quelque chose : il est une force, une garantie... on y lutte, il est vrai, mais avec une fierté toute primitive; celui qui tombe peut se relever et recommencer le combat; mais ici, dans cette société vieillie, la position est tout, l'homme n'est rien... une fois vaincu, on se voit refuser le droit à la lutte. Ici, la richesse est un but; elle n'est, là-bas, qu'un moyen de tenter de grandes entreprises. La richesse, ici, c'est l'oisiveté; là-bas, au contraire, c'est l'activité. Voilà pourquoi elle est cause de triomphes là-bas, et cause de désastres ici. Dans *Figulinas* et *Cartas de mujeres* on ne peut pas ne pas noter l'influence de certains auteurs français : Gyp, ici; là-bas, Lavedan et Prévost. Benavente a étudié en Parisien le grand monde madrilène. C'est à

cause de cela sans doute qu'on l'a accusé de manquer totalement d'originalité...

Ruben Dario sourit: et comme il connaît bien mon indiscrétion, il me fait remarquer de suite :

— Mais c'est là une accusation qu'on ne doit pas répéter. Elle est absolument injuste. Vous n'en parlerez pas, vous me le promettez?

— Je vous le promets!

Et, tranquillisé, le poète se met à me parler d'un autre fort esprit, de Manuel Bueno :

— Verdes-Montenegro — me dit-il — a écrit, pour le livre de Bueno, une préface pleine d'esprit, en même temps que de justice et d'affection. De Verdes-Montenegro, je vous parlerai plus longuement en une autre occasion. De son filleul intellectuel, je vous dirai qu'il a dans l'âme beaucoup de soleil de mes pampas argentines et qu'à son oreille a chanté l'onde capricieuse de notre grand fleuve. C'est un Basque. Un Basque comme l'original et robuste Grandmontagne qui a greffé une branche de *ombu* sur l'arbre sacré de Guernica pour que naissent plus tard (Dieu le veuille!) des fleurs d'un parfum singulier, roses fraternelles de la couleur du temps, illuminées d'avenir, dans le pays de Mitre et Sarmiento, dans la capitale du continent latin, sous la caresse d'un soleil satisfait. Le jeune Bueno séjourna longtemps à Buenos-Ayres. Il souffrit de nostalgie, il supporta les peines de tous les jeunes qui vont tenter la fortune littéraire dans nos pays lointains. Aujourd'hui, de retour dans sa patrie, il n'est pas cependant de ceux qui se plaignent amèrement des misérables années de bohême, des existences endolories par notre rude loi de travail, de notre Buenos-Ayres dont la fontaine sociale s'offre aux lèvres du monde et dont la part de contribution au progrès humain égale celle de Paris et celle de New-York. »

Puis Dario me parle de Ricardo Fuente, qui habite maintenant Paris, et qu'il connut à Madrid comme directeur du journal *El Pais*.

— Etre directeur de journal, quel métier difficile!... Ils sont aussi rares que les perles roses ou noires, les directeurs auxquels on peut appliquer la phrase anglaise : *That is a man*. Etre un directeur aimé de ses rédacteurs, c'est pour un homme — même s'il se nomme Vallette ou Valdeiglesias, Bennet ou Laïnez — une chose peu commode. Fuente y est arrivé. Mais il faut dire qu'il avait commencé par être simple journaliste, et qu'il s'est élevé au poste qu'il occupe à force de travail et par sa valeur ; et peut-être, et même sans peut-être, sa grande bonté personnelle fait-elle du tort à sa position. Car le directeur d'une machine aussi compliquée que l'est un journal ne doit pas être un camarade de ses collaborateurs dans toute l'extension du mot : il doit avoir pour eux de l'estime et de l'affection, mais il

doit garder sur eux une suffisante autorité. Fuente est, pour ses rédacteurs, le type idéal du directeur. Sous le chroniqueur apparaît l'écrivain dont Joaquin Dicenta a dit : « Son chemin littéraire est très nettement indiqué. Il peut s'y lancer et le suivre, sans crainte d'avoir à rétrocéder. On ne le terrasserait pas facilement : il a les muscles très durs. » Dans le volume *De un periodista* (D'un journaliste) il y a la manifestation d'un tempérament d'artiste; la fougue contenue d'un amant du beau style, réglée par « le manque de place »; les explosions idéales ou sentimentales qui se voient parfois pressées par l'heure du tirage, ou préférer le télégramme d'informations. Quel journaliste ignore tout cela? Et c'est dans ces conditions qu'il trouve moyen de nous parler de Augusto de Armas, de nous peindre de délicieuses aquarelles du sentiment le plus riche, ou des ébauches d'une fierté de dessin dont le blanc et noir nous séduit par son jeu de lumière...

Après ces éloges, Ruben Dario me cite encore quatre, cinq ou six noms.

— Il y en a beaucoup parmi les jeunes, qui ont du talent : Valle-Inclan, dont vous avez parlé aux lecteurs du *Mercure,* Nogales, Bonafoux, Martinez Ruiz, Candamo, Alejandro Sawa, Palomero, Martinez-Sierra, d'autres encore. La nouvelle génération est féconde et forte. Mais comment citer tous ceux qui mériteraient de l'être?... Et puis comment savoir où commencent les jeunes, et où finissent les vieux?... Je considère Blasco-Ibanez, dont Hérelle traduit les romans en français, comme un jeune. Blasco-Ibanez! C'est l'un des plus grands romanciers d'Europe, et même du monde entier. Il est fort, énergique, simple comme un bon arbre; il porte comme l'essence de son pays, et, sur son visage, un reflet d'atavique rayon moresque. *La Barraca* l'a placé parmi les premiers romanciers espagnols. Il est jeune, et la politique l'a déjà conquis. En qualité de député, il a mené des campagnes célèbres, avec plus de succès que le Français Barrès, et l'Italien d'Annunzio. Evidemment, il n'est rien moins qu'un esthète — au sens véritable du mot. C'est l'homme naturel de son pays de fleurs et de fiertés, de chants et de traditions, et son âme, sincère et saine, vole dans la vie avec une liberté aquiline. Et ce puissant lutteur a un cœur sensible. Il est, comme tous les penseurs contemporains, préoccupé par l'âpre problème de l'homme et de la terre; et, naturellement, il est avec les petits, avec les opprimés. Dans ses discours parlementaires aussi bien que dans ses écrits, on devine une humeur combative. Cette humeur s'extériorise — dans *La Barraca* surtout — par la puissance de style propre à ces esprits de gladiateurs ou de constructeurs robustes, dont Zola nous offrait un si parfait exemple. La phrase coule, métallique, sans secousses, avec une impétuosité de fécondation qui révèle la

richesse de sa source. Les livres comme celui-là, on ne les écrit pas seulement par amour de l'art; ils portent en eux de hautes aspirations humaines; ce sont de belles pages, et aussi de généreuses actions et des entreprises apostoliques. Il peint, avec des couleurs de vie, des scènes de son pays qui, pour les lecteurs étrangers, sont d'un pittoresque très intéressant. C'est la « huerta », parcelle paradisiaque, coin d'amour et de vigueur, saturée d'énergies primitives, et où la Nature a fait de l'homme un mélange ineffable de douceurs et de rudesses; c'est la « huerta » où les « dulzaïnas » éveillent des réminiscences africaines, et où les filles dansent, ivres de joie et de soleil. Et autour de la baraque surgissent, dans l'œuvre de mon éminent ami, des types baignés d'ombre et de lumière, eaux-fortes d'une magnifique intensité : le malheureux père Barret, l'assassin de Don Salvador; Pinsento, à l'âme sauvage, et sa femme, la Pepeta, qui au milieu d'une narration, malgré ses apparences de petite perruche, s'attendrit de maternité; Rosette, une figure aimable et bonne; et, enfin et surtout, la vigoureuse personnalité de Baptiste, fier et grand devant le péril, mais vaincu, à la fin, par une fatalité inexorable. Et tous ces personnages se meuvent en une série d'admirables tableaux dont la vérité et la beauté enchantent et s'imposent...

Ruben Dario s'est levé.

— Blasco-Ibanez est un poète! me dit-il.

Et puis, déjà sur le seuil de sa porte, jusqu'où il m'a accompagné, il ajoute :

— Au fond, il n'y a que les poètes qui méritent que l'on parle d'eux. Benavente est un poète, Bueno est un poète, Nogales est un poète, Fuente est un poète, et vous-même — qui vous vantez pourtant de n'avoir jamais écrit un seul vers — vous êtes un poète, et vous n'êtes qu'un poète!

E. GOMEZ CARRILLO.

LETTRES TCHÈQUES

Svetozar Hurban Vajansky : *Zpod jarma* — *Volosko-Venecia*. Gasparik. Turciansky Svaty Martin. — La langue slovaque et la langue tchèque. — La littérature enfantine.

Lettres slovaques cette fois-ci. Le tchèque est une langue sous sa forme actuelle plus savante que populaire, œuvre de restaurateurs patients et convaincus et d'une génération volontaire dont l'obstination à se ressusciter une nationalité a été récompensée par la plénitude du succès. Le tchèque moderne a tout comme un livre des auteurs : Jungmann, Dubrovsky, Safarik (*Chajarjik*); il commence dans des dictionnaires. Autrefois déjà, avant son presque anéantissement des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, il avait un caractère littéraire dans les traductions de la Bible et les écrits des Frères moraves. Importé en Hongrie

comme langue sacrée chez les populations slovaques des Carpathes en partie hussites, puis évangéliques, il servait à l'église exclusivement, au culte et au prêche : c'était l'habit du Dimanche de la langue nationale. Encore aujourd'huy les *Kopanitchari* évangéliques estiment que si leurs pasteurs leur parlent du haut de la chaire en slovaque, ils ne sont pas assez respectueux de la majesté de Dieu et de son temple. Mais par ailleurs allez dire à ces admirables paysans traditionnalistes et bibliques que tchèque et slovaque ne sont qu'un seul peuple et ne devraient avoir qu'une âme, vous serez bien reçu!

Entre les deux langues, la différence est beaucoup plus grande qu'on ne veut l'avouer. On se comprend. Et la preuve en est que les *Narodni Listy*, le premier journal de Prague, donne de loin en loin des correspondances slovaques en slovaque. C'est à peu près la différence du provençal à l'italien. Certainement ce sont les deux langues slaves les plus parentes ; car il n'est pas du tout exact, comme on le prétend, qu'un Tchèque comprenne un Russe, un Polonais ou un Jougo-slave tout de gô, j'en ai fait dix fois l'expérience, et du reste on se souvient du congrès panslaviste de Prague où il fallut recourir à l'allemand pour s'entendre. Mais c'est un préjugé admis. Le slovaque n'a pas le son *rj*, qui est la grande particularité du tchèque et qui lui donne une telle moiteur, une telle fluidité ; le slovaque est beaucoup plus ferme, plus populaire ; il se rapproche infiniment plus du vieux slavon et par conséquent comprend mieux le tchèque que le comprend le tchèque plus éloigné de la langue mère. Il se traduit admirablement dans le français de Montaigne et d'Amyot, tandis que notre français moderne y paraît intraduisible. (Il l'est à peine en tchèque malgré les miracles d'acrobatie d un Vrchlicky). Enfin le slovaque est à peine unifié ; de vallon en vallon non pas, ni de village en village, mais même de quartier à quartier d'une petite ville il lui arrive de se différencier. Cependant à Trnava (Tyrnau, la *Rome slovaque*), les Jésuites ayant établi le centre de leur propagande, des imprimeries bien outillées, une sorte de slovaque littéraire se constitua qui fournit d'assez bons modèles. Il résulte de tout ce qui vient d'être dit, pour l'écrivain slovaque une grande latitude dans la formation de sa langue et dans ses habitudes de style. L'approbation plus ou moins complète des lettrés de son pays le peut seule éclairer. Au demeurant il se comporte sans le savoir selon les préceptes de Montaigne : «Et quele slovaque de Myjava y atteigne si celui de Stiavnica (*Schemnitz*) n'y peut ». Le Dr S. Czambel en a cependant établi une savante grammaire (*Rukovat spisovnejreci slovenskej. Manuel de la langue slovaque littéraire*) qui peut passer pour une base d'étude assez ferme de la langue (1) en laquelle sont écrits les

(1) Le meilleur accès de cette langue, dont le charme populaire est indicible, reste pour l'étranger le petit livre allemand de M. Gustave Marsall (*Marchal*), édité

journaux, les revues et tous les livres imprimés un peu partout, sous la surveillance ridiculement stricte de la censure magyare. Il va sans dire que cette censure paralyse tout : elle ne tolérerait plus aujourd'hui la publication du grand poème panslaviste de Kollar, comme l'avait permis à Budapest la censure autrichienne. La littérature slovaque actuelle est donc étroitement muselée.

Et cependant elle sait être malgré tout éloquente. Son premier écrivain est à l'heure actuelle Svetozar Hurban Vajansky.

Il va sans dire que dans un petit monde aussi opiniâtrement séquestré par les Magyars, chaque nouveau livre passé à travers les mailles du filet d'interdiction est un événement. Et comme l'auteur s'adresse à une population très pauvre, il ne doit compter sur aucune espèce de vente rémunératrice. La dernière souscription un peu sérieuse dont il vaille la peine de parler est celle qui a permis au Dr Julius Markovic, de Nove Mesto, l'édifiante publication de l'histoire de son procès : *Nitriansky politicky trestny process*. C'est d'une verve! Et d'un instructif! On comprend dès lors quel événement c'est que la publication presque simultanée de deux œuvres de M. Vajanski.

A vrai dire la première est une réédition. Réédition d'un volume de vers vieux de quatre lustres et jadis parus au n° 20 des *Poetické Besedy* (*Causeries poétiques*) de Neruda : **Zpod jarma** (*Sous le joug*) qui, toujours pour la raison tant de fois indiquée, doit se tenir fort loin de l'amertume et de l'intensité des *chants d'un esclave* de Svatopluk Cech à Prague. Un pareil titre ne serait même pas permis en Hongrie. Parler de joug est tout juste tolérable. Et cependant M. Vajansky n'en est pas à regarder à un ou deux mois de prison de plus ou de moins : il y a passé sa vie.

Et les petits vers coulent attristés sans désespoir et agiles comme les ruisselets slovaques. Ils disent en mineur, en même temps la misère et la beauté grandes de ce pauvre peuple. Ce n'est certes pas non plus un optimiste que le poète : mais il se raidit courageusement. Il ne met sa confiance nulle part ailleurs que dans la force vitale de son peuple. La Hongrie ne lui pardonne pas d'être le plus fidèle servant de l'idée slave. Souvent un peu de satire. La rime est simple, saine, jaillie et bien sonnante. Je voudrais donner idée au moins de deux de ces petites pièces. L'une est déjà devenue populaire dans les écoles slovaques et même tchèques. C'est « *le petit drouineur* » :

Quand le père s'en est allé dans le monde, il s'est agenouillé près de

chez Hartleben (Vienne, Pest, Leipzig) : *die Kunst die Slovakische Sprache durch Selbstünterricht zu erlernen*. Une excellente petite brochure de M. J.-G. Lestinsky intitulée *Dlzen, mœckoen a ypsilon* (*l'accent, le trema et l'y grec*) élucide à l'usage du peuple toutes les difficultés d'orthographe.

ce hêtre, il a posé sa lourde main sur ma tête ; il a récité un *Notre Père* avec des larmes dans son vieil œil. Il est allé — et n'est plus revenu... Et ma petite maman je l'ai perdue aussi dans cette même triste année.

Alors, adieu, village natal ! On respire déjà le souffle matinal. Gentiment notre petite église fait signe dans sa petite cachette de tilleul. Notre sentier blanc serpente.. Il aimerait me rappeler en arrière : « Oh ! ne t'en va pas du village, garçon ; dans le monde il n'y a pas un autre *chez-toi*... Reviens à la hutte désertée.

« Oh ! le monde est grand et rude.. Tu es comme une goutte dans la mer. Tu es comme une petite feuille d'érable dans le fourré d'une immense forêt. Cependant cette goutte se dilue dans la mer et la petite feuille le vent orageux l'emporte ! Oh ! reviens, garçon, au village ; gare ton cœur, ta naïveté, et ton innocence et ta belle âme.. »

Ah ! Et moi, je dois, pauvre petit, m'égarer seul dans le monde, cependant notre village natal ne donne pas de pain à ses enfants. Alors-je réciterai *Notre Père* à côté de ce vieux hêtre. La lumière du soleil illumine le pays. Je sens une larme sur ma joue, sur ma tête — la main paternelle.

On le voit, ce sont là fleurettes des champs, presque de la poésie populaire. Que nous voilà loin de nos serres chaudes ! Et la gerbe est si négligemment nouée ; rien qui sente les bouquets d' « horticulteurs ». Partout le cri né spontanément du cœur. Après l'enfant rétameur et marchand de souricières aux pieds enveloppés de haillons, de courroies et d'un morceau de cuir, un petit crucifix d'étain slave et des médailles à sa bricole, voici les chemineaux qui s'en vont à la corvée :

La misère tresse le fouet pour vos épaules... Pour cette vie de rien, pour un si chétif pécule, vous vous mettez vous-même à un travail d'esclave. — Les pieds impotents, les yeux chassieux, quand je vous regarde, la terre se dérobe autour de moi. — Les mains lasses, les vêtements en guenilles, ma foi, comme on t'a fait mon peuple. mon peuple doré. — Ma foi ! comme on t'a fait une jolie part d'un seul coup ! Ils t'ont rassasié defaim et ils t'ont réchauffé avec le gel. — Ils t'ont abreuvé de fiel, vêtu de rebuts ; ils t'ont donné pour lit des pierres. — Pour cette tienne fidélité, pour tous tes dons, ils te préparent, mon peuple, un cercueil au cimetière. — Ils te préparent un cercueil... — Mais Dieu grand est avec nous... Possible que bientôt ils s'y couchent eux-mêmes.

Cela n'est-il pas aussi âpre et plus contenu que les plus belles jérémiades. Et voici de petits vers encore plus courts : trois très petites strophes, le temps de soupirer :

Il vole, le corbeau, il vole ; il croasse joyeusement ; il porte la nourriture pour ses petits, pour sa chère nichée qui attend là-bas au nid. — Il court le loup et geint, aux crocs un morceau de viande pour ses louveteaux qui ont faim et grèlottent dans la tanière monotone. — Mais là-bas, au milieu des montagnes, rien ne court, rien ne vole. — Quelle sorte de créature est-ce là miséreuse et abandonnée ? Ce sont les enfants slovaques.

Le généreux poète qu'un tel don d'émotion caractérise ne fait presque plus de vers aujourd'hui. Son nouveau volume **Volosco-Venecia** est un récit de voyage. Il a ceci d'intéressant de montrer en ce barde presque populaire un fin connaisseur des choses d'art et un lettré plus sérieux que les trois quarts de nos journalistes de grande ville. Et quel patriote toujours ! Quels rivages du reste que ceux d'Istrie et du quai des Esclavons pour y retrouver l'idée slave, puisque ce sont ceux où le mot qui signifie gloire s'est mis à signifier esclave. Dans le train après Zilina (*Jilina*, Szolna, Sillein) des chants slovaques le saisissent par le contraste de leur beauté et de la pauvreté de ceux qui les entonnent. Un tel trésor et une telle misère! A Göd, sur le chemin de Budapest, des femmes montées dans le train se plaignent : Voici maintenant que dans leurs propres églises où depuis on n'a jamais ouï que du slovaque, on leur impose de chanter en magyar un dimanche sur trois... Pour commencer ! A Budapest, Vajansky visite l'exposition internationale du printemps et se réjouit de voir perdre du terrain au mouvement sécessionniste : « Il n'a apporté aucune liberté. Qu'en restera-t-il dans l'histoire de l'art ? Il n'a ni réchauffé les cœurs, ni développé l'esprit, ni exalté l'idée de beauté chez le peuple. » Dans tous les pays d'art populaire vivace, la Sécession est ainsi jugée. Elle fait double emploi et elle a le tort d'être entachée d'esprit sémitique ; elle s'y présente presque comme une réaction de la culture juive contre l'esprit national chrétien. Voici notre poète sur le chemin de Rieka (Fiume). Il voyage avec trois fonctionnaires magyars. A peine en Croatie, à la vue des orthographes slaves maintenues à quelques gares, ces messieurs se mettent à siffler de tout leur venin, à *viper*, disait d'Aurevilly, contre la race slave. A la gare de Zagreb (Agram), capitale de la Croatie, il n'est possible d'obtenir ni un verre de bière ni un morceau de pain en croate. Et voici la traversée du Carst, l'enchantement de la descente sur le Quarnero. Rieka, une tour de Babel possible seulement dans l'Autriche-Hongrie actuelle. Ce qu'on appelle, ou plutôt ce qui s'appelle soi-même dans toutes ces villes tatouées, l'*Intelligencia* (les gens cultivés), est peinturluré italo-allemand ; le peuple, slave ; le pouvoir, magyar ; le commerce, international. A Venise il va droit à l'hôtel de l'Europe où, en 1841, Kollar discutant avec Karl Hase lui démontrait que Catherine Bora, la femme de Luther, était slave. Et l'après-dîner Kollar avait causé avec un Anglais de la guerre anglo-chinoise. Et dès lors, voici notre poète parti : il a sur le cœur la réception faite à Prague aux journalistes anglais, le printemps passé, alors que la guerre russo-japonaise battait son plein.

Un pareil accès de snobisme jusqu'à présent nous n'en avions pas vu de pareil dans les Annales du slavisme, pourtant si riches en traits de pauvreté d'esprit, de volontaire abaissement et d'art de se cracher à soi-même sur le

nez. On éprouve aussi par trop de peine lorsque l'on voit des gens sérieux et très estimés se prendre à chaque mot de louange, se précipiter à l'appât et tendre pour le recueillir le pan de leur smoking.

La raison de cette belle colère on la devine.

Le fait que les Anglais soient les plus grands haïsseurs des Slaves à cause de la Russie, subsiste encore lors même qu'on accueille glorieusement en Bohême ces journalistes dont, avec une incroyable puissance de calomnie, la plume trempée dans le fiel et le poison a contristé partout le monde slave et nui à ses intérêts. Et même après leur visite, malgré les phrases élogieuses des orateurs tchèques et tant de vin de Melnik et tant de bière de Plzein, ils n'ont de nouveau injecté que fiel dans notre organisme travaillé par une crise de croissance. Si nous remarquons que cette fraternité se noue dans des circonstances si terribles, aux coups d'un destin si aveugle, nous ne pouvons pas ne pas constater un abaissement de la moralité publique nationale. Aux *frères britanniques*, c'étaient les « réalistes » qu'il fallait envoyer, eux, cause de notre détresse nationale, etc...

Les *réalistes*, c'est le parti tchèque fondé par le professeur Masaryk, l'avocat du juif Hilsner dans l'affaire du meurtre rituel de Polna, et l'inspirateur de M. Herben et de son journal politique *Cas* (*Tchas = le Temps*). M. Vajansky et le clan des patriotes de *Turciansky* ne les portent pas sur leur cœur pour des raisons qui ne nous regardent pas en ce moment. J'ai voulu seulement donner une idée de la belle verdeur polémique du poète slovaque tout en regrettant une fois de plus ces dissensions intestines si fatales à la cause slave.

Pour le moment, l'auteur de *Zpod jarma* devant la mer du Lido se souvient de Gœthe. Je ne le suis pas davantage à Venise. L'impression de Trieste au retour est, il va de soi, épouvantable : « Un enfer après Venise. C'est riche et laid ». Et ceci qui est si bien slovaque : « De la mer c'est imposant, mais tout ce que l'homme a fait sur ce rivage *ne vaut pas un vieux diable* quand la veille *les yeux ont broûté Venise* ». Alors il se console à constater l'accroissement de la vie slave. Même Vienne lui fera désormais une triste impression :

C'est dégoûtant de sécheresse et les plus belles rues y sentent le juivisme, l'utilitarisme, la caserne et le prosaïque. Et on appelle cela des palais... ! C'est amer comme de la *brimza* (un fromage des Carpathes). Des armoires immenses, tout en façade, sèchement, froidement, rectilignement ornées. Là on ne trouve pas de croissance organique, pas d'âme, etc., etc.

Les deux Musées en imposent par leur grandeur, mais en somme ne répondent pas à leur destination ; tandis que Saint-Etienne ! Cela compense tout ! « Si tu entres sous ces voûtes, tu oublies tout ce capharnaüm du Ring et des Strasse. Là il y a une âme ! Là ce qui souffle sur toi c'est le souffle divin. »

Ces quelques citations donneront-elles autre chose qu'une petite idée d'un grand poète et d'un grand patriote, de celui que le peuple slovaque appelle *Batucka* (*Batiouchka,* petit père), comme on disait du tzar en Russie. La langue slovaque est inimitable dans ses grâces naïves et son parler pastoral et idyllique, même appliquée à des sujets comme Venise et l'Assomption du Titien. Mais où je voudrais surtout en donner l'idée c'est dans tous ces petits livres que l'on met entre les mains des enfants et contre lesquels le magyarisme sévit si impitoyablement. A lire des contes tels que *Staro-otcovsky prsten* (*la Vieille bague de l'aïeul*) ou le *Tresor — Poklad* — par M. J. Dobroslav Cipkay (*Tchipkaï*), *Ztratené peniaze*, *l'Argent perdu* ou Lacik (*Louis*) par M. Horislav Skultety (*Chkoultéty*), on acquiert la notion pénible d'une enfance autre que la nôtre, d'une enfance contractée et angoissée où, dès les premières lueurs de la raison le petit doit être mis en garde contre l'immense conspiration de tout ce qui veut autour de lui ravir son caractère national : c'est sa langue, son chant et sa prière qu'il lui faut défendre et jusqu'à son nom dont l'Etat-civil ne veut rien savoir que la traduction et l'interversion (prénom après le nom) magyares. Voici la toute petite poésie anonyme qui a dû être supprimée du livre de lecture des écoles slovaques. Si l'édition devenue rarissime la contenant était trouvée plus de trois fois aux mains d'un élève, le maître d'école perdait son traitement et était destitué — parfois incarcéré :

Je suis petit mais Slovaque. Slovaque de corps et d'âme, et qui déteste le Slovaque ne peut être mon ami. Un seigneur m'a promis il y a quelque temps de l'or si je préférais une langue étrangère à la mienne. — Mon bon Monsieur, il paraît que vous avez vu très peu de gens de bien si vous pouvez penser qu'un Slovaque est capable de vendre sa langue pour de l'or. Votre or est très joli, mais ma langue bien plus encore et je ne la donnerai ni pour de l'or ni pour le monde entier. Ainsi restons chacun pour nous : vous gardez votre or et moi ma langue.

WILLIAM RITTER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

André Baron : *Les Sociétés secrètes. Leurs crimes;* Daragon 5 »

J.-G. Bourgeat : *Le Tarot;* Chacornac » »

Jean Delville : *Le Mystère de l'Evolution;* Bruxelles, Lamertin » »

Fabre des Essarts : *Les Hiérophantes, 1re série;* Chacornac » »

L. de Grandmaison : *Théosophes et Théosophies. Le Lotus bleu;* Bloud » 60

Histoire

G. Kurth : *Qu'est-ce que le moyen-âge?* Bloud » 60

Adrien Lasserre : *La Participation collective des femmes à la Révolution Française;* Alcan 5 »

L. Legras : *Etude sur la Thébaïde de Stace;* Cornély 6 »

H. Mailfait : *La Déportation et l'Exil du Clergé pendant la Révolution;* Bloud » 60

Alfred Marquiset : *La Phrase et le Mot de Waterloo;* Champion » »

Littérature

Collection des Plus Belles Pages : Rivarol : « Mercvre de France » 3 50
Léopold Constans : *Mistral et son œuvre ;* Avignon, Roumanille » »
L. Legras : *Les Légendes thébaines dans l'épopée et la tragédie grecques;* Cornély 4 50
L. Pineau : *Le Romancero scandinave ;* Leroux 5 »
Rivarol : *Lettre critique sur le Poème des Jardins, suivie du Chou et du Navet ;* « Mercvre de France » 1 50

Musique

Heures d'été, préludes et mélodies (Albert Samain) ; Bellon 7 »
Albert Groz : *Prélude pour piano,* Bellon 2 »
Maurice Ravel : *Sonatine pour piano;* Durand » »

Philosophie

G. Michelet : *Maine de Biran ;* Bloud 3 50
Louis Prat : *Le Caractère empirique et la Personne ;* Alcan 7 50

Poésie

Prosper Dor : *Sous les sapins ;* Sansot 3 50

Publications d'art

L. Bréhier : *Les Basiliques chrétiennes. Les Eglises byzantines. Les Eglises romanes. Les Eglises gothiques ;* Bloud, 4 vol. 2 40
Gaëtan Guillot : *Les moines précurseurs de Gutenberg ;* Bloud » 60
G. Sortais : *Fra Angelico et Benozzo Gozzoli,* av. 5 chr. et 47 grav. ; Desclée, de Brouwer et Cie 10 »

Questions religieuses

J. Aubès : *Le Protectorat religieux en Orient ;* Bloud » 60
P. Badet : *Le Lys;* Bloud 3 50
Mgr Batiffol : *L'Enseignement de Jésus ;* Bloud 3 50
Mgr P. Batiffol : *La question biblique dans l'Anglicanisme ;* Bloud » 60
H. Brémond : *Newmann ;* Bloud 3 50
G. d'Azambuja : *La Jeune fille et l'évolution moderne ;* Bloud » 60
R. P. Delaporte et J. Vaudon : *Paroles de notre temps et de tous les temps ;* Bloud 3 »
Abbé Th. Delmont : *A quoi sert la Religion?* Bloud 1 50
L. Dupont : *A qui la faute?* Bloud » 60
L. Laguier : *La Méthode apologétique des Pères pendant les trois premiers siècles ;* Bloud » 60
M. de Lapparent : *Science et Apologétique ;* Bloud 3 50
A. Lemonnyer : *Epître de saint Paul. Deuxième partie. Lettres aux Philippiens, à Philémon, aux Colossiens, aux Ephésiens. Lettres à Timothée et à Tite. Epître aux Hébreux ;* Bloud 3 50

Roman

Edgard Baes : *La Rivière d'amour ;* Ostende, Bouchery » »
Alexandre Cormier : *Le Livre des Fées, des Fantômes et des Sages ;* » »
Edmond Jaloux : *Le Jeune homme au Masque;* « Mercvre de France » 3 50

Sciences

Dr E. Laurent : *La Criminalité infantile. Le crime et le vice à l'école ;* Maloine 2 50
Vicomte de Montessus de Ballore : *Le Radium;* Bloud » 60

Sociologie

Paul Doumer : *Livre de mes fils;* Vuibert et Nony » »
P. Drillon : *Le Rôle social de la Charité;* Bloud » 60
E. Garcia-Mansilla : *Tolstoï et le Communisme ;* Charles-Lavauzelle 3 50
L. Garriguet : *Production et Profit;* Bloud » 60
G. Hervé : *Leur Patrie ;* Bibliogr. sociale 3 50
J. Laminne : *L'homme d'après Hœckel. L'Univers d'après Hœckel ;* Bloud, 2 vol. 1 20
Anatole Leroy-Beaulieu : *Christianisme et Démocratie ;* Bloud » 60
Dr A. de Maday : *Le Droit des Femmes au travail ;* Giard et Brière » »

Voyages

J. de Schaeck : *Six mois en Mandchourie avec S. A. I. le grand-duc Boris de Rusie*, avec 41 grav. ; Plon. 5 »

ÉCHOS

M. Maxime Formont et François Rabelais. — Vols d'œuvres d'art en Italie. — Un centenaire en Suisse. — L'exposition des Beaux-Arts de Monte-Carlo. — La Poésie anglaise au XIX^e^ siècle. — Le coiffeur chauve. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

M. Maxime Formont et François Rabelais. — M. Maxime Formont, un poète, vient d'être nommé sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine. C'est un homme qui connaît merveilleusement les Livres et la littérature française. Qu'on en juge : il a publié, le mois dernier, un nouveau Rabelais en 4 volumes in-12. Rabelais a vraiment de la chance, depuis quelque temps : après M. Abel Lefranc, qui a découvert et démontré triomphalement qu'il était l'inventeur du trottoir roulant de l'exposition de 1900; après M. Emile Faguet, qui l'a traduit en français moderne, voilà M. Maxime Formont qui le publie en 4 vol. in-12 ! A vrai dire, peut-être M. Maxime Formont n'est-il coupable que des trente-deux pages qui précèdent le premier volume — une délicieuse notice où sont célébrées en tomes combien admiratifs les belles découvertes de M. Abel Lefranc, — mais comme le nom de M. Maxime Formont s'étale sur la couverture des quatre tomes, on peut supposer qu'il a pris quelque soin à l'exacte reproduction du texte de Rabelais... Ce texte est celui même qu'a donné Marty-Laveaux, et M. Maxime Formont a oublié d'en prévenir le lecteur. Mais il s'est abstenu de commentaires et, sans doute pour économiser le papier, il n'a pas reproduit les pièces annexes qui figurent dans toute édition de Rabelais qui se respecte.

Une seule de ces pièces, la *Pantagruéline Prognostication*, a trouvé grâce à ses yeux, et, pour s'excuser d'en embarrasser le public — aurait-il par hasard confondu avec les *Grandes Chroniques de Gargantua?* — il écrit, tome IV, page 248 :

> Nous donnons ici la *Pantagruéline Prognostication*, parce qu'elle est *comme la première ébauche du Pantagruel*, et qu'il importe de la connaître pour mieux comprendre la formation du roman rabelaisien...

§

Vols d'œuvres d'art en Italie. — Tandis que M. Corrado Ricci, directeur des galeries de Florence, enrichit les Offices de 11.000 portraits d'artistes, en estampes, gravures, eaux-fortes, etc., des vols d'objets d'art se succèdent dans toute la Toscane d'une manière si ingénieuse qu'on commence à croire aux exploits d'une vaste et peut-être riche société de voleurs. A Sienne, dans l'église de S. Clemente ai Servi, a été enlevée en plein jour la délicieuse *Madone du Peuple* de Lippo Memmi ; mais les voleurs, effrayés par la publicité faite autour de leur exploit, ont abandonné leur butin, qui a été remis en place. Une œuvre de Luca della Robbia a été volée dans une église en ruines de Pescia, et il s'agit d'un autel de très grande valeur. De la maison de Dante à Florence, par un large trou prati-

qué dans un mur, on a soustrait un retable de Cimabue, un cachet appartenant à Moroello Malaspina et une urne en argent portant les initiales *D. A.* faites avec les cendres de Dante, et d'autres menus objets.

§

Un Centenaire en Suisse. — Le 15 janvier Neuchâtel célébrera le centième anniversaire de la mort de Mme de Charrière, l'auteur de *Caliste*, des *Lettres neuchâtelaises*, et l'amie de Benjamin Constant. Elle vécut à Colombier de 1771 à 1805, et son œuvre renferme les pages les plus précieuses sur la vie de la Suisse romande à la fin du XVIIIe siècle. Ce centenaire sera célébré par deux magnifiques volumes et une conférence de M. Philippe Godet, l'exécution d'une sonate et de 2 romances de Mme de Charrière, ainsi que de 2 romances d'un de ses familiers, Georges de Montmollin, officier aux gardes suisses, une des victimes du 10 août, enfin par la représentation d'une comédie inédite de l'héroïne de la fête, *l'Emigré*, qui se passe dans une maison de campagne neuchâteloise en 1793.

§

L'Exposition des Beaux-Arts de Monte-Carlo. — Cette exposition a été inaugurée le 4 janvier par M. Dujardin-Beaumetz, de passage dans la Principauté. Les honneurs lui en furent faits par M. Denys Puech, remplaçant M. Léon Bonnat, et par M. Olivier Ritt, gouverneur de Monaco, remplaçant le prince Albert.

Les œuvres envoyées sont nombreuses et beaucoup méritent l'attention. Nous aurons occasion d'en parler dans un article plus étendu.

§

La poésie anglaise au XIXe siècle. — M. Arthur Symons prépare une *Histoire de la poésie anglaise au XIXe siècle* en deux volumes. Le premier, qui traite du romantisme poétique en Angleterre (Byron, Shelley, Keats, Coleridge, Wordsworth...) paraîtra au cours de l'année prochaine.

§

Le coiffeur chauve.

« Nous avons tous les deux même art, mêmes malades :
« Toi, pour donner au style un galbe merveilleux,
« Moi, pour rendre aux vieillards leur grâce et leurs cheveux,
« Tous les deux nous vendons d'infaillibles pommades ;
« Ton style est gris, morne, paterne et plat,
« Mon crâne est veuf de tout poil noir ou fauve.
« Soyons amis ! » disait le coiffeur chauve
En bichonnant la tête d'Albalat.

§

Publications du « Mercure de France ».

Collection des Plus Belles Pages : RIVAROL, avec une notice et un portrait *Littérature : Universalité de la Langue française ; Voltaire et Fontenelle ; Petit Almanach de nos grands hommes ; Mme de Staël ; Le Génie et le Talent. — Politique : Journal Politique national ; Actes des Apôtres ; Petit Dictionnaire de la Révolution. — Philosophie : Lettres à M. Necker ; Discours préliminaire à un Dictionnaire de la Langue française.*

— *Fragments et Pensées littéraires, politiques et philosophiques. — Lettres : — Rivaroliana. — Appendice : Documents ; Bibliographie*). Vol. in-18, 3.5o.

LETTRE CRITIQUE SUR LE POÈME DES JARDINS, *suivie du Chou et du Navet* (Opuscules de Rivarol reproduits sur les éditions originales), brochure in-18, 1.5o.

LE JEUNE HOMME AU MASQUE, roman, par Edmond Jaloux. Vol. in-18, 3,5o.

§

Le Sottisier universel.

Ses articles seront illustrés de vues prises par lui-même sur les lieux. — *L'Echo des Deux-Mondes* (Chicago).

De temps en temps, il y aura des réunions purement de récréation. Par exemple, on jouera « Au Magasin », en faisant semblant d'acheter toutes sortes de jolies choses à Paris ; ou bien « A la Gare », où l'on apprendra comment prendre son billet à Paris pour tous les pays du monde ; ou bien « En ménage », où les dames s'exerceront à gronder leur cuisinière en français, quand la soupe a brûlé, ou quand la sole au gratin n'était pas réussie ; puis un jour, Mme Carpenter aura son salon où l'on parlera de la politique, des arts et du dernier cancan de Paris. — *L'Echo des Deux-Mondes* (Chicago).

Tous les bateaux sont commandés par des officiers de marine. — *L'Echo des Deux-Mondes* (Chicago).

C'est la main ornée d'une branche de laurier... que Sarah Bernhardt est partie vers d'autres villes qui l'attendent. Avant de partir, la grande tragédienne a tenu à remercier notre ville pour son enthousiaste réception. Elle a dit : « J'ai cueilli dans cette ville une des plus belles fleurs de ma carrière... » — *L'Echo des Deux-Mondes* (Chicago).

Il se distrait et il nous amuse avec des bulles de savant (*sic*), si j'ose dire, adorablement irisées, qui éclatent au contact du monde extérieur et ne laissent à la réflexion qu'une goutte d'eau amère. — POIVRE ET SEL, *Le Gaulois*, 5 janvier.

Bordeaux, 5 janvier (*Par dépêche de notre correspondant particulier*). — Un douloureux drame passionnel s'est déroulé hier soir dans notre ville. Une jeune fille de vingt-deux ans, Léa Walter, abandonnée par son amant, Paul Bernard, exigea de lui un dernier entretien, au cours duquel elle lui jeta au visage le contenu d'une fiole de vitriol. La jeune fille s'enfuit ensuite dans la direction du Tarn, et, échappant aux personnes qui la poursuivaient, se jeta dans la rivière. — *Le Journal*, 6 janvier.

Marie-Louise Loizeau, née le 16 novembre 1863, à Fontenay-le-Comte (Charente-Inférieure). — *Le Journal*, 7 janvier.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

RÉFUTATION ESTHÉTIQUE
DE TAINE

—

Une esthétique est toujours, même à l'insu de son auteur, le fragment d'une philosophie, voire d'une politique. Des connexités, maintes fois signalées entre le Beau, le Vrai et le Bien, déterminent une méthode où la croyance et la morale se substituent au véritable objet de la recherche.

Taine positiviste, imbu du déterminisme scientifique, devait tenter une critique rationaliste de l'art.

Les écrivains traditionalistes commettent la même faute. Prenant au littéral une phrase de Vasari, dans la vie de Buffalmaco, ils assurent que les *trecentisti* n'avaient d'autre but « que de glorifier les saints et de rendre les hommes meilleurs ». Dessein implicite peut-être, mais qui convient mieux à des missionnaires qu'à des artistes. L'intention ne signifie rien dans les œuvres. Si l'enfer est pavé de bonnes intentions, les musées en sont tapissés. Le génie du peintre seul glorifie le modèle ou le sujet, et si en effet le spectacle de la perfection rend l'homme meilleur, c'est plutôt une question de maîtrise que de charité.

« Cette statue (le Moïse) est au moins décente, tandis que celles de la chapelle des Médicis sont d'une révoltante nudité. »

M. Cartier donne ainsi la mentalité du catholicisme officiel. Même interprété avec l'austérité tragique de la chapelle Médicis, le nu agit en manière d'épouvantail, sur l'esprit clérical ; il ne juge pas, il exorcise, puéril et superstitieux, obéissant à

une notion niaise, mais séculaire, et redite par des voix très autorisées, de siècle en siècle.

L'Arétin aussi fut scandalisé par Michel-Ange et demanda au Pape la destruction du *Jugement dernier*. On fit *braguetter* tous ces élus et ces damnés. Mais aucun dissertateur ecclésiastique ne s'est avisé des cuisses d'anges de la chapelle Clémentine, des amours jouant avec les attributs de la Foi sur les pilastres de saint Pierre, ni de la Véronique colossale dansant la danse du châle, non plus de l Extase de sainte Thérèse au *Jesu*, ce monument d'érotisme, d'une lascivité si vive.

Pareille disposition de la sensibilité obscurcit l'entendement. Celui qui n'est pas assez avancé dans l'initiation plastique pour s'élever au-dessus des bienséances communes et de l'effluve sexuel devrait rester tout à fait un honnête homme et se taire sur une matière où la morale s'appelle le style.

Une peinture ne mérite pas l'épithète de sacrée parce qu'elle représente une scène ou un personnage de la foi.

Le caractère ne vient pas du sujet, mais de la façon dont il est traité.

Ceux qui font à Michel-Ange des procès au nom de l'honnêteté en instruisent aussi contre Raphaël, qu'ils jugent moins chrétien d'inspiration que le délicieux, mais monotone et douceâtre Pérugin.

La Dispute du Saint Sacrement, *l'Ecole d'Athènes* se font face dans la même chambre du Vatican. Essayez de convaincre, je ne dis pas un prêtre du commun, mais un cardinal, que la première est très inférieure à la seconde comme composition sacrée, et vous passerez pour un esprit paradoxal et facétieux. Il n'y a de sacré que certains personnages et certains sujets, et pour un homme de culture exclusivement littéraire des philosophes seront toujours profanes.

Placez, par la pensée, la *Sainte Anne* de Léonard sur un autel; vous produirez un malaise indéfinisable au dévot, alors qu'il se plairait au dernier des Sasso Ferrato.

Il y a deux raisons à cette méconnaissance. On ne veut pas admettre d'autre vérité que celle de son habitude et le Jupiter d'Ostricoli et la Minerve Giustiniani n'appartiennent pas, pour un dévot, à l'art religieux. Cependant, ces figures rayonnantes d'immortalité l'emportent sur beaucoup de Père Eternel et de madones. La même répugnance manifestée aux dogmes étran-

gers, on l'éprouve aux expressions nouvelles. Une paresse originelle s'arrête devant le renouvellement des thèmes; le chrétien retrouve plus aisément sa piété moutonnière dans la fadeur sucrée d'images nulles que réprouve au contraire un goût purement artistique.

Une certaine niaiserie fait partie intégrante du caractère religieux, tel que les pratiquants le conçoivent : et les libres-penseurs, en retour, déclarent profane tout ce qui est viril et canonique. Prétendre, avec Taine, que la Cène du Vinci n'est qu'un groupement « d'italiens vigoureux » ou avec M. Cartier cherchant à caractériser la Renaissance que « l'ancien ennemi voulut rentrer dans cette société dont il avait été chassé » sont de ces formules pitoyables qui désolent les bons esprits. Réduire l'intention de Léonard si bassement ou faire intervenir le diable, voilà deux absurdités répugnantes, filles toutes deux du fanatisme et de l'ignorance.

Il y a quelque impertinence à répéter ce mal à propos de Taine, mais il le mérite autant que M. Cartier. Ni l'un ni l'autre ne connaissaient la Renaissance. En face des nus, l'un n'apercevait pas l'âme de ces nus et les calomniait au nom de son matérialisme, et l'autre les exécrait comme fidèle obtus.

Aujourd'hui, la doctrine cléricale n'a plus besoin de réfutation ; elle n'exerce aucune influence et ce serait un gaspillage d'encre que nier le rôle de Satan dans l'éclosion de l'humanisme.

Les erreurs sacerdotales n'offrent plus aucun danger. Au contraire, celles des universitaires, impérieuses, menaçantes, presque triomphantes, appellent la réfutation.

Jamais en Champagne on ne pensera comme en Auvergne, parce qu'en Champagne il y a de la craie, et en Auvergne du granit, parce que l'un de ces sols est plat et l'autre montueux; de là dérivent des cultures particulières, des mœurs spéciales, et les mœurs font d'abord les idées, quelles que soient les croyances.

Cela est vrai : toutefois comparez les poésies d'un troubadour champenois et d'un auvergnat et vous ne retrouverez plus rien qui corresponde à cette opposition si imagée de la craie et du granit.

Quinet a écrit :

Par le midi, la France touche à l'Italie et les Pyrénées ne la

rattachent-elles pas, comme un système de vertèbres, à la contrée d'où sont sortis les Calderon, les Camoens, les Michel Cervantès ? Par les côtes de Bretagne ne tient-elle pas au corps entier de la race gallique ? Enfin, par la vallée du Rhin, par la Lorraine et l'Alsace ne s'unit-elle pas aux traditions comme aux langues germaniques ?

Ce sont là des aperçus ingénieux d'une vérité partielle ; il convient de les subordonner à une loi autrement prouvée.

L'homme de génie incarne tantôt l'âme générale, tantôt celle d'une minorité ; il épouse ou répudie l'aspiration d'une époque. Amplificateur ou contempteur des mœurs environnantes, il se définit surtout par dissemblance : et le génie par lui-même n'est pas déjà la plus grande dissemblance d'un homme à l'espèce humaine.

L'antiquité pénétra la mentalité chrétienne bien avant la Renaissance. Aristote a le rang d'un père de l'Eglise ; un passage du livre *Du ciel et du monde* sert à prouver la trinité et on tire du douzième livre de la *Métaphysique* les preuves de l'immortalité de l'âme et du dieu personnel. Voyez au IV de *l'Inferno :* « le maître de ceux qui savent, siéger parmi sa famille spirituelle ».

A Venise, selon le dire de Pétrarque, on se moquait de Moïse et de la Genèse ; les averroïstes étaient nombreux. A Padoue, Pierre d'Apone se rit de la Résurrection de Lazare. Si on relit la *Divine Comédie*, on y trouvera les éléments de la Renaissance étroitement combinés avec le christianisme. Au concile de Florence (1438) se trouvait un homme dont l'influence fut immense : Gémistos Plethon, le maître du futur cardinal Bessarion, ne fut pas pendu comme Cecco d'Ascoli, et cependant il osa dire dans son *Livre des lois :* « Bientôt les hommes embrasseront tous une même religion qui ne sera ni celle du Christ, ni celle de Mahomet, mais une troisième dérivée du Polythéïsme ». Sous la protection de Cosme l'ancien, Gémistos élabora un culte, des rites, des prières ; et de lui sortira intellectuellement Marsile Ficin, l'apôtre du néo-platonisme.

Le clergé était trop intéressé à discréditer les humanistes pour ne pas les étiqueter de païens, ce qui veut dire sensuels, épicuriens, jouisseurs, dans l'esprit de la foule.

A qui attribuerait-on ce passage :

O volupté au-dessus des sens ! O joie au-dessus de l'âme ! O allégresse au-dessus de l'intelligence...! C'est qu'il me recueille avec

toi, ô mon âme; c'est qu'il est en moi, l'unité des unités, Dieu! Réjouissez-vous avec moi, vous tous dont Dieu est la force. Le Dieu de l'univers m'a embrassé, le Dieu des Dieux me pénètre. Déjà, déjà Dieu te nourrit tout entière, ô mon âme, et celui qui m'engendra me régénère, il engendra mon âme; il la transforme en ange, il la convertit en Dieu... Quelles grâces te rendre, ô Grâce des Grâces!

Nous sommes loin de ce matérialisme prétendu que l'on s'obstine à attribuer aux humanistes.

La Renaissance a une doctrine faite de Platon et de Plotin. Marsile remplit auprès de Cosme et de Laurent un véritable office de chapelain, sous les ombrages de Careggi, aux accents du chanteur Squarcialupi.

Politien, Pic de la Marandole, Bevivieni, Laurent de Médicis lui-même, tous les poètes néo-platoniciens sont des mystiques ardents.

Le prodige de dix-huit ans qui parle vingt-deux langues, le prétendu pédant des neuf cents thèses, *de omni re scibili*, est peint à Saint-Ambroise de Florence par Cosimo Roselli, c'est un adolescent à la taille souple et élancée, à l'œil bleu marin, au teint clair, à la chevelure blonde et touffue.

On admire dans toute sa personne un mélange de douceur angélique, de pudique modestie, de bienveillance attrayante qui charme le regard et attire les cœurs.

Il en est des divers aspects de la Renaissance comme du prétendu pédant, on les a caricaturés par paresse, pour formuler vite une classification scolaire.

Chaque siècle a son tour d'esprit, dit Fontenelle, c'est-à-dire que les manifestations secondaires portent visiblement un millésime : mais les chefs-d'œuvre ont un tour particulier et ce qui est vrai pour l'école apparaît faux pour les maîtres. Certes, Michel-Ange appartient à l'école Florentine, mais Léonard aussi. Ils se sont connus, ils ont concouru ensemble, parfois leurs protecteurs furent les mêmes. Qui donc attribuerait à l'un le plus petit ouvrage de l'autre? Le Titanisme du Buonarotti non plus que la subtilité du Vinci ne présentent aucun rapport avec l'art contemporain. Une école est sortie d'eux; eux-mêmes ne sortent pas de leur milieu.

Ni Poussin, ni Philippe de Champagne ne portent l'em-

preinte du goût public : ce sont, janséniste et archaïsant, des génies dissidents.

Raphaël lui-même, le véritable réalisateur de l'art humaniste, celui qui illustre littéralement la mentalité d'un Léon X, ne ressemble à personne dans ses cartons et ses fresques.

L'individualisme de l'artiste peut aussi bien protester contre le milieu que le traduire.

Habile sera le critique qui différenciera le style de Léonard suivant qu'il travaille à Florence, à Milan, à Rome ou à Amboise, et qui précisera l'influence de la ville dans *l'Adoration des Mages*, *la Cène*, la *Madone de Sant' Onofrio* à Rome et le *Saint Jean* peint à Clos-Lucé, aux bords de la Loire.

Plus vrai que le déterminisme du climat et de la race, s'accuse le caractère professionnel.

Taine découvre dans Walter Scott, « sous l'amateur du moyen-âge, l'écossais avisé dont la sagacité s'est aiguisée par le maniement de la procédure ».

L'auteur du Thomas Graindorge fut de la promotion About Sarcey, Weiss, à l'Ecole normale. Il professa à Nevers, à Poitiers, à Besançon, et même à Oxford, et toujours il obéit à la tendance pédagogique qui catégorise à tout prix et légifère aveuglement.

Jamais les spiritualistes ont-ils sonné une fanfare de jactance aussi comique que ce passage (*Littérature anglaise*, IV, 421) :

La science a dépassé le monde visible et palpable des astres, des pierres, des plantes où dédaigneusement on la confinait ; c'est à l'âme qu'elle se prend, munie des instruments exacts et perçants, dont trois cents ans d'expérience ont prouvé la justesse et mesuré la portée.

La pensée et son développement, son rang, sa structure et ses attaches, ses profondes racines corporelles, sa végétation infinie à travers l'histoire, sa haute floraison au sommet des choses, voilà maintenant son objet, l'objet que depuis soixante ans elle entrevoit en Allemagne et qui, sondé lentement, sûrement, par les mêmes méthodes que le monde physique, se transformera à nos yeux, comme le monde physique s'est transformé. Dans cet emploi de la science et dans cette conception des choses, il y a un art, une morale, une politique, une religion nouvelles et notre affaire est aujourd'hui de les chercher.

Relisons cette fougueuse et lyrique affirmation où l'impro-

priété des termes abonde. Quels sont ces instruments propres à l'étude de l'âme ? Les rayons X ? Le *rang* de la pensée étonne au moins autant que sa structure, et les racines corporelles d'une floraison invisible, intangible, enfin que faut-il entendre par *le sommet des choses ?*

Le monde de la pensée va se transformer à nos yeux ! Quelle assertion !

Réduisons le morceau au bon sens :

La science a dépassé le monde du phénomène physique, elle approche de cette zone frontière où le matériel confine à l'immatériel. Et par l'analogie elle peut pousser plus avant et plus sûrement les ouvrages avancés de l'hypothèse.

La pensée, mieux connue dans l'universalité de ses manifestations, tend à l'unification doctrinale qui réduira de jour en jour les formules de lieu, de race et de temps vers un point pour ainsi dire œcuménique.

Les sciences naturelles, que Taine connaissait beaucoup moins que Ruskin, s'occupent de l'espèce et non de l'individu. En art l'individu seul existe. On ne peut pas dire qu'on connaît une famille Léonardine ou Raphaeline, ou Michelangelesque. Trois personnes sont apparues que tous ignoraient quand ils se manifestèrent et qui disparurent pour toujours.

La graine d'un amandier mise en terre dans des conditions favorables reproduit en peu de temps un amandier.

Peut-on concevoir la semence du génie qui ne se manifeste que par l'œuvre ? Un jeune homme mis dans une école des Beaux-Arts reproduit-il en un temps déterminé un artiste ?

Il n'y a pas de phanérogames en art, c'est-à-dire des hommes ayant des organes esthétiques bien distincts. Chercherons-nous l'identification avec les cryptogames ? L'absurde nous arrêterait.

La science offre véritablement une suite additionnelle qui met le dernier venu en possession de tout l'acquêt des devanciers : le plus mince naturaliste s'assimile les découvertes de Lavoisier et de Berthelot et, sauf dans les méthodes, la science ne semble pas pouvoir rétrograder.

L'Art, au contraire, s'incarne, vit et meurt dans chaque génie. Giotto est un art entier et Raphaël, si parfait qu'il soit, ne possède pas les qualités du trecentiste. Plus près de nous, Ingres et Delacroix nous ont montré le spectacle de deux rivaux, impuissants à s'assimiler les qualités l'un de l'autre. Le premier n'a pu trouver une palette *sui generis*, le second

a vainement poursuivi la pureté de la ligne. Tout à fait de nos jours, Puvis et Gustave Moreau prirent des voies contradictoires, sans songer même à échanger des leçons. Enfin, ne voyons-nous pas des ouvrages de sauvage dans les Salons, des tatouages sur toile, de véritables griffonnages anté-diluviens? Or, ce qui caractérise la Faune et la Flore, c'est la constance du type.

Jamais un naturaliste, ni un physiologiste n'aurait conçu une idée aussi saugrenue que celle de voir un herbier dans une musée; seul un universitaire, étranger au laboratoire, pouvait ainsi s'égarer.

Ah! je comprends qu'on se grise à l'idée de dégager un art, une morale, une politique, une religion. Mais il suffit de définir l'art, la morale, la politique et la religion pour connaître qu'elles ne sont point filles de la science.

La recherche de la perfection dans l'œuvre, les mœurs, les lois et les rites ne jailliront jamais d'un manuel expérimental: ce sont des matières passionnelles où l'enthousiasme, l'honneur, la justice et la piété dominent, comme muses et rectrices. Quelle curieuse idée que de tirer une religion de la science; et comme cela montre le despotisme inné de l'esprit humain qui tend sans cesse à usurper sur autrui. Longtemps la théologie s'arrogea une véritable dictature sur l'expérience et elle posta son inquisiteur à la porte du laboratoire et mit le bras séculier au service d'un livre juif dont personne ne lisait le texte original et qui fourmille d'allégories égyptiennes et kaldéennes. Aujourd'hui nous ne comprenons pas l'autorité de Moïse mal traduit en matière expérimentale; et on veut nous faire subir le rectorat d'un Auguste Comte, philosophe seulement curieux parmi vingt autres à peu près semblables.

Il y a un demi-siècle, un médicastre, Moreau de Tours, publia un volume très insolent que Taine n'ignora pas. *La Psychologie morbide* est de 1859 et Taine commença son cours en 1864. Pour ce carabin, folie et génie sont congénères. Un pareil travail trouva de l'écho, il offrait aux médiocres, c'est-à-dire à la presque totalité des hommes, un réconfort inespéré. On aurait augmenté sa vente avec ce sous-titre : *apologie pour les hommes accusés de médiocrité*. On y lit des phrases de cette niaiserie :

En aucun cas le fonctionnement intellectuel ne saurait être plus

parfait que lorsque le sujet est à la fois rachitique, scrofuleux et neuropathique : en d'autres termes, lorsque, par sa constitution, il touche à la fois à l'idiotie et à la folie.

Les trois plus grands hommes du dessin; Sébastien Bach comme Palestrina; Bramonte comme Alberti; Dante comme Shakespeare donnent le plus formel démenti à cette ridicule assertion. Gœthe, Victor Hugo, Balzac ont été des modèles de méthode et de persévérance.

Le génie n'est pas plus une névrose que la bêtise n'est une diathèse normale. Léonard fut le plus beau cavalier de son temps et Pic de la Mirandole ressemblait au plus joli page. En dressant la liste des génies d'après leur santé, on verrait que les plus grands furent sains. C'est un travail de patience à la portée de chacun.

Au lieu de poursuivre l'impossible identification de la botanique et l'esthétique, il eût mieux valu établir les concordances de cette partie de la philosophie avec les autres.

La doctrine de l'art pour l'art ne supporte pas l'examen : elle isole l'artiste et le diminue jusqu'à un rôle *d'artifex*. L'autre formule, qui subordonne l'œuvre aux intentions sectaires, religieuses ou libres-penseuses, ne vaut guère mieux. Ces points extrêmes n'ont été en somme que des points de belligérance. En face d'un idéalisme qui méconnaît la splendeur du nu, on revendique hautement les droits de l'art, comme on défend le rôle purificateur de la beauté contre ceux qui veulent borner son action à des imitations plus ou moins parfaites.

Sur ce terrain d'une apparence sereine, les partis se manifestent aussi intransigeants, aussi aveugles que dans la politique.

Il faut s'entendre sur la morale. Les ouvrages qui flattent ou excitent la concupiscence sont moindres que ceux qui s'adressent à la conceptualité; et, théoriquement, un regard rempli d âme l'emporte sur le galbe d'un sein même admirable. Toutefois, ce même sein l'emportera sur un autre regard moins chargé d'expression.

Le diagnostic du médecin n'apporte aucune clarté à la critique. Michel-Ange était fort bilieux, la belle découverte! Torregiani lui avait écrasé le nez, qu'est-ce que cela fournit pour expliquer le plafond de la Sixtine?

Le génie œuvre malgré la maladie et non à cause d'elle. *Razzi* a-t-il mérité son surnom ? Qu'importe à l'*extase de Sainte Catherine* et « aux noces de Roxane » ?

Ceux qui ont vécu dans l'intimité des hommes de génie connaissent leurs manies, leurs tics et aussi que ce sont là des accidents sans rapport avec leurs ouvrages.

La faculté créatrice, dès qu'elle existe, domine l'être entier ; elle tient ceux qui en sont doués en état de perpétuelle gestation.

Le génie est un homme enceint ; et on s'étonne que cet état amène quelque modification de l'humeur et des humeurs, alors que la grossesse physiologique donne lieu à un phénoménisme si radical et souvent si étrange.

Platon a magnifiquement expliqué la diathèse de l'homme créateur, du ravisseur de feu, il en fait un démon, un être intermédiaire entre le mortel et l'immortel. Le médicastre tourangeau plaque des injures de clinicien et bave la calomnie à forme scientifique sur les seuls mortels qui soient l'honneur de l'espèce et un tel honneur, que l'Académicien les élève bien au-dessus de l'humanité.

On ne s'entend point sur le but de l'art. Les uns veulent l'employer à un dessein moral ou religieux, et ils n'ont point tort ; les autres tiennent pour la beauté comme seul objectif, et ils ont à peu près raison. Mais les premiers se trompent en ne voyant le caractère religieux que dans des sujets déterminés et les seconds en réduisant la beauté à une version prestigieuse du modèle.

Quant aux amateurs qui se délectent de la seule exécution, ce sont des maniaques ou des professionnels. Le but de l'art est de produire chez le spectateur une espèce de bonheur ou de volupté assez complexe, puisqu'il se forme de l'idée de perfection véritable, pour le raisonnement, et de l'idée d'absolu, celle-là purement musicale.

La perfection des formes est littéralement le visage du mystère, et lui-même, le mystère, se définirait peut-être par trois termes, le *lointain* correspondant au passé, l'*au-delà* analogue au futur et la *réalité* constitutive du présent.

En réunissant ces trois termes, on définit à peu près l'impression des chefs-d'œuvre, et aussi on découvre l'inanité du réalisme.

L'effet de la *Sixtine*, de la *Cène* et de l'*Ecole d'Athènes* se décompose en ce triple rayonnement. Les sujets sont très loin de ceux que nos yeux rencontrent; les formes employées sont bien au delà de notre forme personnelle; et cependant une vie intense ou plutôt un caractère d'immortalité nous donne l'illusion d'une scène vivante. Supposons que la Sixtine soit traitée à la Phidias, dans cette plastique admirablement modérée des métopes et qu'elle ne s'emploie qu'à des mouvements vulgaires d'œuvre servile, à quelque représentation des métiers; supposons que la Cène réunisse à la moderne des juifs sordides ou de farouches bédouins, avec leur tête d'oiseau de proie et leurs guenilles déplorables; supposons enfin que l'Ecole d'Athènes soit le groupement de la faculté des lettres sur un escalier : il n'y aurait plus de mystère, et partant plus de chefs-d'œuvre.

L'esthétique n'existera qu'au jour où on aurait admis une séparation précise entre l'Art évocatif, qui est aussi grand dans une estampe comme la *Melancholia* ou la *Résurrection de Lazare* que dans une fresque, et celui des arts employés.

Les Buveurs de Velasquez, les Syndics de Rembrandt, les banquets de Harlem sont des chefs-d'œuvre picturaux : cela est incontestable; ils manifestent ce caractère de réalité qui rend les choses présentes, mais il leur manque le lointain et l'au-delà. Des ivrognes, des marchands et des bourgeois ne signifient rien dans notre imagination; devant eux on ne songe qu'au peintre, à son excellent métier.

Transposons ces Buveurs en Corybantes, ces Syndics en Amphyctions, ces banquets en banquet de Platon, et aussitôt, par l'éloignement et par l'au-delà, ces compositions s'élèveront au plus haut degré de l'art. Car le rite dionysiaque, les représentants du grand conseil hellénique et les philosophes athéniens évoquent une profusion d'idées transcendantales. La dévotion et l'intelligence, appliquées à l'évolution d'une race ou à la formule des idées, atteignent au sommet de l'activité humaine. Chaque fois qu'un art cherche sa destination dans son procédé, il se corrompt.

Les chefs-d'œuvre ont une marque, ils font toujours oublier l'artifex. On ne pense au métier que devant les choses de métier.

Le connaisseur n'est pas le public et la pire disposition de

l'œuvrant sera toujours de travailler en vue d'un suffrage corporatif et prétendûment compétent.

Un mauvais sentiment d'orgueil despotique pousse les professeurs à vouloir écarter toutes les lèvres d'une coupe qui, par son essence, doit servir à la communion universelle.

A qui sont destinés les temples? Les peintures et les sculptures qui les ornent auraient-elles une autre destination? Cela est peu vraisemblable. Car l'architecture est, en dignité et en difficulté, l'art transcendantal auprès duquel les autres ne paraissent que relatifs et minimes. Le peuple comprend-il l'architectonique? Il la sent. Son inconscient vaut bien la conscience faussée du pédant.

Le privilège de l'homme est de pénétrer par la pensée jusqu'aux essences que l'œil interne découvre seul, et jusqu'à la source de toutes les essences, l'Etre infini ou le Beau absolu. Le manifester dans les formes émanées de lui et qui le reflètent, tel est l'objet de l'art, son but magnifique.

Lamennais dit bien. L'œuvre d'art digne de ce nom tend à trouver la substance ou forme expressive de l'essence. L'art opère par incarnation.

Lorsque le vénérable Ingres nous montre Jeanne d'Arc armée exactement selon la mode d'armes du 17 juillet 1429, il ne fait rien de bon ni de mauvais. L'essence de son sujet est autre. Quelle est la forme essentielle d'une pucelle inspirée et qui après avoir mené à la victoire son pays, au nom de Jésus roi du ciel, sera brûlée à dix-neuf ans?

Etendard, épée, armures, accessoires sans intérêt. Jeanne d'Arc est une idée: quel est le corps de cette idée, la face de cette idée? Elle est fille et fait acte d'homme; est-elle du sexe de son acte? Non. Est-ce seulement une pucelle? Non plus. Sera-ce saint Georges? Pas davantage. Un ange? Point.

Je ne peux énumérer la succession d'images par lesquelles l'artiste parviendra à concevoir la bonne Lorraine: mais j'affirme qu'il s'agit de dessiner un visage, puis un corps, de trouver enfin un geste et que le problème est purement expressif et plastique.

Le Moïse de Michel-Ange déroute nos notions préconçues. Personne ne rendra un compte satisfaisant de cet ouvrage, si bizarre d'accoutrement, et pourtant personne n'hésitera à reconnaître le personnage.

Les orthodoxes n'aiment pas le Moïse, et trouvent révoltants les nus de la chapelle Médicis et les nomment « le *chaos* et la *matière*, *l'orgueil* et la *volupté* que la Renaissance semble avoir voulu glorifier ».

J'ai indiqué combien la sacristie calomnie l'ardent spiritualisme de la Renaissance.

Les quatre strophes funèbres du Buonarotti manifestent au même titre que la *Sainte-Anne* et le *Saint-Jean* l'art sacré indépendant.

Michel-Ange et Léonard croyaient, mais non pas au clergé. Ce sont eux qui ont arraché aux mains trop intéressées quoique consacrées ce voile de Véronique où le génie humain, par d'innombrables miracles, a rendu témoignage à Dieu.

Un pouvoir n'a d'autre légitimité que son utilité; et Michel-Ange accomplit dans le domaine du dessin le même formidable effort de conscience qui met la Divine Comédie au-dessus de toute notre ère. De l'inconscience des pasteurs naît l'émancipation du troupeau comme droit autant que comme fait. Charles Blanc a repris le thème de l'Arétin.

Pourquoi donc tant d'anatomie et si peu de pensée? Pourquoi tant de matière et si peu d'esprit? Quoi! c'est ici la fin du monde et *je ne vois ni terre* ni cieux, mais partout des bras et des jambes, des têtes renversées, des pieds en l'air, un étalage effrayant de chair humaine et de tours de force, une exhibition d'Hercules! Il est bien temps que l'humanité fasse parade de ses muscles, quand le souffle de Dieu va l'ensevelir dans l'éternité? ... La pensée est donc absente et c'est la pure fantaisie de l'artiste qui a tout usurpé. La raison, le dogme, l'histoire tout a été sacrifié à la puissante et brutale volonté de Michel-Ange.

Cette page avertit les critiques d'art du danger où l'on se risque à écrire superficiellement.

Invoquer la raison et l'histoire, pour un jugement dernier et prendre la défense du dogme quand on est Charles Blanc, quelle plaisante posture!

Je n'ai pas en mémoire l'avis de Taine sur ce mur d'effroi, mais je suppose qu'il n'y a vu que le triomphe du corps humain, le grand morceau de l'art pour l'art.

Sauf la figure du Christ qui devrait être drapée pour ne pas ressembler à toutes les autres, Michel-Ange a conçu l'ouvrage avec une grande logique, en titanisant l'aspect humain, en

produisant cet effet unique d'innumérabilité. Un tel effort décourage l'attention et on ne voit même plus les cent chefs-d'œuvre de détail qui forment cet ensemble indicible. On m'accordera bien que Buonarotti comprenait Alighieri puisqu'il offrit à Léon X de faire au divin poète un tombeau convenable (1519) l'année où Léonard mourait à Clos-Lucé.

Or comprendre le Dante n'est pas le fait d'un plasticien exclusif, ni d'un orthodoxe. Les guerres de Jules II, les chasses de Léon X devaient plaire médiocrement à l'austère gibelin et il se dégage de son Jugement une doctrine singulièrement différente de celle des Papes.

Habitués par nos contemporains à voir les artistes aussi étrangers à la métaphysique que s'ils ne savaient pas lire, nous réduisons les anciens maîtres à un œil au bout d'un pinceau : grave erreur, ils priaient et pensaient à la fois, fidèles à la vérité révélée, libres de la tutelle décevante des clercs.

Je ne veux pour preuve de l'ésotérisme du *Jugement Dernier* que les quatre distributions de caleçons par Daniel de Volterre, ensuite par Girolamo da Fano sous Pie V, ensuite sous Grégoire XIII. Ce dernier voulait effacer l'ouvrage; enfin sous Clément XIII, par les soins de Stefano Pozzi.

L'infiltration protestante ne suffirait pas à expliquer cet acharnement.

Que le spiritualisme soit vrai ou faux, que l'âme soit immortelle ou non, que la religion soit l'expression de la vérité ou seulement un songe, l'art vit de spiritualité : et les aspirations d'éternité seront toujours les seules muses.

Voilà ce que Taine n'a pas compris : ébloui par la science expérimentale qu'il ignorait, ne sachant ni la physique, ni la physiologie, avec une culture exclusivement littéraire et une tare universitaire, il a voulu appliquer à l'essor de la pensée les lois de la pesanteur et inaugurer une météorologie du Beau.

Cette entreprise absurde a porté des fruits détestables : la paresse, la vulgarité, tous les bas et lâches instincts de la décadence ont ramassé au bas de sa chaire des prétextes officiels pour ne rien faire ou faire mal. Et si des barbouilleurs comme MM. Bouguereau et Henner laissent des neuf millions à leurs héritiers, ne cherchez pas d'autre responsabilité

que la chaire d'esthétique du Collège de France, *cathedra pestilentiæ*, qui, pendant un quart de siècle, a officiellement servi à la ville et au monde les vaticinations d'un incompétent.

Taine fut un sectaire, non de ceux qui se partagent les deniers d'une église, mais de ces autres, tout aussi redoutables, qui se taillent une originalité aux dépens de la vérité et de l'expérience.

Il n'y a pas d'originalité possible dans la recherche sincère : la vérité ne fournit pas des aspects si variés que chaque survenant puisse s'affirmer autrement que par des coordinations et des éclaircissements.

Toute théorie personnelle est une erreur; toute nouveauté une ignorance ou une grimace perverse : mais la pire trahison se voit aux efforts d'innovation doctrinale.

Voulez-vous créer? Soyez artistes et renouvelez les formes. Enseignez-vous? Attentifs au legs du passé commentez-le sans ce misérable souci de paraître neuf aux matières cent fois séculaires.

L'esthétique mérite de conquérir son existence propre, d'être affranchie à la fois du prêtre et du libre penseur.

Trop longtemps on a demandé à l'art son billet de confession ; il ne faut pas qu'on lui impose un certificat d'athéisme.

M. Curie n'a nul besoin de théologie pour constater le phénomène de radiance qui justifie la doctrine spiritualiste et en prouvant l'unité de matière apporte une surprenante confirmation à l'unité de Dieu. En face de ses appareils, il peut être matérialiste, sans que cela gêne ses découvertes.

L'artiste, au contraire, se condamne à la stérilité en appliquant à sa recherche une formule de laboratoire. Ce qu'il constate ne signifie rien : les éléments que lui fournit la nature doivent traverser des états successifs pour se cristalliser en beauté, et l'alambic ici est son propre cerveau. Comment le modèle, analogue au carbone, va-t-il se sublimer en diamant ? A quelles températures d'âme faudra-t-il soumettre le sombre minerai pour l'amener à l'état lumineux et radiant? Secret vraiment impénétrable, secret quasi divin que cette transformation de la forme actuelle en forme immortelle!

Cette considération, qui juge l'œuvre de l'art d'après ses précédents et ses subséquents, qui lui donne son rang dans l'évolution historique, cette considération critique qui compare

et établit un palmarès chronologique, abolit la véritable esthétique.

L'ouvrage d'art doit nous apparaître comme un individu et comme tel il faut l'envisager sans souci de ses aïeux ou de ses fils, sinon les spécialistes seuls pourraient en approcher.

L'italien illettré ne comprend pas Dante : mais Giotto s'offre à lui autrement lisible puisque le grand trecento s'exprime par pantomime. Raphaël comme Orcagna emploie une langue universelle, le corps humain : et tout homme, étant passionné par sa nature, reconnaîtra l'expression des passions, sans lecture, ni commentaire.

On objectera peut-être que les passions de l'esprit lui sont étrangères et qu'il se fait une idée défectueuse du philosophe et du saint. Regardons en nous-mêmes attentivement et nous découvrirons que les choses concrètes agissent bien moins sur notre imagination que les visions transcendantales. Les anges plaisent plus que les gamins, les vierges que les filles, les héros que les ouvriers, et même aux gamins, aux filles et aux ouvriers.

Cette littérature du peuple, que nous ignorons, nous autres écrivains, cette littérature de livraison à un sou qui remue plus d'or et plus d'âme que tous les stylistes ensemble, a un caractère bien singulier : l'idéalisme et la moralité. Il s'agit toujours d'un thème de pitié pour quelque innocence que le dénouement fait triompher, quelque scélératesse à la fin confondue.

Nous sommes idéalistes d'instinct : voilà le point capital de l'esthétique ; seule une corruption de la culture nous rend infidèles à cette innéité. Les chromos des réclames sont jolis, et la clientèle l'exige.

Il n'est pas question de créer le goût, mais de le satisfaire. Le réalisme a été une dépravation, une véritable épidémie esthétique et aussitôt l'instantané a démontré l'inanité d'une pareille doctrine. Ouvrez un journal illustré des sports : le penthalte se réduit à de très laides images évoquant le manuel médical : cependant les hommes sont nus et anatomiquement remarquables. Le prestige des souverains et des fonctionnaires tombe devant l'objectif; les femmes elles-mêmes ne résistent pas à cette notation brutale.

Cependant le choix des formes, leur unification selon une do-

minante expressive constitue seulement le premier acte de l'artiste. Le second exige la découverte d'une stase significative. Qu'on essaye de reproduire devant une glace la pose en apparence si simple d'un antique. On s'apercevra que le corps ne la donne pas aisément et du premier coup, et que son naturel provient d'essais préliminaires nombreux et compliqués.

Ces deux opérations, d'où la valeur de l'œuvre dépend, se trouvent supprimées par un sujet médiocre à la hollandaise ou vulgaire à la Zola. Encore faut-il remarquer, à la décharge d'un Gérard Dow, que l'exécution précieuse, infiniment probe et détaillée, crée un certain intérêt. La perfection donne toujours du plaisir, même appliquée à un terme bas. Dans une toile comme le *Bon Bock*, l'ennui du sujet s'augmente de l'ignorance de métier : il n'y a ni art, ni peinture, il n'y a rien.

L'idée de perfection est une de celles qui éclairent abondamment la question artistique, si on l'entend autrement que dans le sens du métier.

Velasquez pourrait être proposé pour la royauté en peinture en se plaçant au plan des ouvriers de la couleur ou à celui des amateurs. Esthétiquement, il n'obtiendrait pas même la centième place, le moindre giottesque, le plus pâle lombard l'emportent sur lui.

Cette différenciation entre l'excellence du procédé et l'excellence évocatrice se place comme une base nécessaire de la critique.

Est-ce à dire qu'il faut priser l'évocation au mépris du métier, proclamer Chenavard le plus grand des maîtres, et considérer le belge Wiertz au-dessus de Delacroix, pour ses intentions morales? A Dieu ne plaise de tomber à ces aberrations. Je l'ai déjà dit, l'intention, la bonne volonté, les qualités de l'artiste n'ont aucun intérêt : sa réalisation seule importe, mais il est étourdi de demander au giottesque la vraisemblance plastique du cinquecento. Les fautes de dessin d'un Titien nous choquent parce qu'elles sont des discordances dans un art entièrement évolué et rayonnant de force sereine.

On ne les aperçoit pas chez les Primitifs. Qui incriminera la puérilité de l'enfant, l'étourderie de l'adolescent ? Un artiste a toujours l'âge de son époque.

L'architecture atteignit sa perfection avant les autres arts

du dessin. A la fusée de l'ogive s'adaptent des statues absurdes de verticalité; essayez de les remplacer par des ouvrages corrects et logiques!

L'enfance et l'adolescence d'un art ne doivent pas être critiquées comme des étapes, mais considérées en elles-mêmes.

Le caractère hiératique résulte d'une expression de style obtenue avec un procédé restreint; l'immatérialité provient de la pauvreté relative d'exécution. Les maîtres d'apogée auront une autre beauté, jamais celle des primitifs.

Chaque artiste renferme un art complet, chaque œuvre n'a de valeur que la sienne propre. Pourquoi s'embarrasser de dates, d'éphémérides, du fatras des commentaires pour jouir de la pureté d'une madone ou de la volupté d'une courtisane?

Il y a un calcul intéressé à élever une barrière et à faire payer un tribut au pauvre monde : et l'esthétique officielle s'applique à hérisser l'approche des chefs-d'œuvre de difficultés : l'Institut s'efforce d'installer une sacristie dans les musées, et de s'ériger en clergé du beau, quoique cet effort cadre mal avec l'évolution contemporaine.

En face de la *Sainte-Anne* ou de la « Madone de la Victoire », l'homme officiel vous demandera si vous connaissez le milieu, le lieu, les contemporains, le climat, la race, les mœurs. Cela est inutile pour entendre cette progression de l'animal et de l'enfant s'élevant de la jeune femme à la femme mûre, sur un thème sacré. Qu'est-ce que la biographie des donataires ajoute à la contemplation de la Madone ?

Les Beaux-Arts dédiés à tous s'adressent spécialement aux illettrés: l'homme qui ne peut lire les philosophes les verra dans *l'école d'Athènes*, et tel qui ignore l'alphabet contemplera sans effort les merveilles de l'extase mystique, hénosis de Plotin, spasme de sainte Thérèse ou de sainte Catherine de Sienne. A l'ignare qui n'ouvre pas les livres, on ouvre le ciel, on lui montre Dieu et son cortège d'anges et enfin la théologie se présente aux plus humbles tangible, séduisante, fécondante, radieuse, je dirais évidente, car, présentée à la seule sensibilité, elle se débarrasse de l'aristotélisme de son argumentation, elle apparaît comme un prestige, au lieu de se développer comme un raisonnement.

Suivant l'aspect contemplé, une idée se reflète en expressions aussi variées que le prisme de l'esprit humain.

Les définitions se succèdent aisément équivalentes en soi, et préférées selon les idiosyncrasies. Cependant il faut, sous peine de se perdre dans la multiplicité des rapports, adopter un principe et le réduire à l'énonciation la plus courte, la plus simple, parce que la vérité se voile avec des mots nombreux. Plus on les accumule, plus on multiplie les plans perspectifs.

Je crois que l'on enfermera la plus grande somme de vérité sous la formule la plus brève en disant :

« L'art est la spiritualité des formes. »

PÉLADAN.

SONNETS D'ITALIE

—

GÊNES

I

L'aube fraîche d'avril a souri sur les monts
Et scintille en saphirs aux arêtes de neige ;
Le glacier frémissant avec fracas s'allège
D'eaux qui brisent aux rocs leur essor et leurs bonds.

Notre route dévale entre deux bois profonds
Dont l'épaisseur nocturne environne et protège
Les toits épars contre le vent qui les assiège,
Vers les cités qu'on rêve et les jardins féconds.

Déjà souffle au soleil une plus molle haleine,
Le Printemps étincelle, et voici, dans la plaine,
Que les arbres fruitiers sont tout roses de fleurs ;

Bientôt l'âpre ravin succède aux terres grasses,
Puis, sur la mer en fête où flambent les couleurs,
Gênes voluptueuse étage ses terrasses.

II

Entre le calme azur du frémissant matin
Dont l'heure triomphale est de printemps fleurie
Et, pure sous le ciel, la mer de Ligurie
Qui rêve en souriant jusqu'au Phare lointain,

Enfouissant dans l'ombre un chaos clandestin
De carrefours étroits où pullule flétrie
Et lamentable la gueusaille que charrie
Et que broie au hasard la houle du destin,

Du Môle et de l'Eau-Verte aux Fontaines-Moroses,
Albâtres, cipolins, porphyres, marbres roses
Qu'avive le soleil de reflets violets,

Debout au bord du golfe, où sa splendeur étale
Eglise après église et palais sur palais,
Se dresse en plein orgueil Gênes monumentale.

III

Du fond des Océans, des hâvres et des rades,
Pacifiques hérauts d'harmonieux desseins,
Les vaisseaux ont empli le port et les bassins,
Et déjà les marins préparent leurs aiguades.

Vers la ville de marbre et les roses façades,
Au gré des regrets lourds qui soulèvent leurs seins,
Ils invoquent les dieux, les héros et les saints
Penchés dans les grands parcs au bord des balustrades.

La voilure légère est arrondie au vent,
Ils ont appareillé, sont au large, rêvant
De souvenirs qui font leurs tâches plus cruelles ;

Et toujours ils revoient, étranges pavillons,
Frémir, oripeaux d'or ou sordides haillons,
Les linges suspendus dans d'étroites ruelles.

PISE

La plaine d'herbe rase et morne, solitaire,
Dort. Pise auprès suspend son souffle, éteint son bruit.
Le Dôme millénaire et le premier construit
S'allonge entre la Tour et le vieux Baptistère.

Et le rêve, surgi devant la face austère
Des monuments de marbre clair où le jour luit,
Frêle et profond, en pleine extase se poursuit
Dans le cloître où des fleurs parent l'Unique Terre,

La Sainte Terre prise au sol du Golgotha
Et que la piété des Pisans rapporta
De la ville tombée aux mains de l'Infidèle !

Terre où pèse si peu l'ombre de tes cyprès !
Au portique la mort peint ses hideux secrets,
L'art est grave : sans lui, qui se souviendrait d'elle ?

S. GIMIGNANO

Thou hast a word of that one land of ours,
And of the fair town called of the Fair Towers.
ALGERNON C. SWINBURNE.

I

Les cris d'outrage se sont croisés. La menace
Cingle et brûle au visage, et l'orgueil suscité
Fou se dresse, bondit, s'acharne. La cité
Succombe aux lourds assauts de leur haine rapace.

Qu'ils s'entretuent et se dévorent, le temps passe,
L'oubli morne a plané partout : qu'est-il resté
D'eux-mêmes ? Leur pays, qu'ils avaient dévasté
Depuis lors refleurit plus clair et plus vivace.

C'est à peine à présent si l'écho sait leur nom
Maudit. Rien ne survit de leur gloire, sinon
Des pierres, où l'on voit, du fond de la bruine,

Se lever ce matin, plus haut que les grands ifs,
Dominant le rempart et les palais massifs,
Les treize tours debout sur la ville en ruine.

II

Le souffle dur du vent soudain s'est amolli,
Une brise légère a dissipé la brume,
Et, vivante au soleil, la ville ancienne exhume
Ses orgueilleux remparts qu'assiège en vain l'oubli.

Dante, Ghirlandajo, Benozzo Gozzoli,
Ceux-ci tendres rêveurs, et lui fou d'amertume,
Ont illustré son nom d'une gloire posthume,
Par leur haut souvenir à jamais anobli.

Que le peintre attentif orne le sanctuaire
Des songes de Fina couchée en son suaire,
Qu'il évoque l'erreur et le réveil d'un Saint,

Dans cette même salle à présent nue et vide
Les murs vibrent encor de la Voix qui décide
Les Guelfes de Toscane à suivre un fier dessein.

SIENNE

Soft Siena, then, as always, sorceress
and queen among Italian cities...
BERNHARD BERENSON.

La rue étroite court sous des murs à créneaux
Où s'attarde à mourir l'âme patricienne
Des ancêtres couchés dans leur gloire ancienne...
Le soleil s'est éteint sur les bois automnaux,

Le soleil agonise aux vitres ; les meneaux
Tombent en poudre dans la nuit de la persienne
Qui les couvre ; et déjà l'ombre envahit, ô Sienne !
L'orgueil de tes maisons et de tes casinos.

Reine entre les Cités ! je songe, Enchanteresse,
A l'aire vaste où sur l'autre église se dresse
Le porche abandonné d'un Dôme sans rival,

Puis, soudain, je revois, où la pente décline,
Jusqu'au Palais de la Commune emplir le val
La place courbe au pied de la triple colline.

ANDRÉ FONTAINAS.

LA THÉORIE DES SACRIFICES

D'APRÈS

NIETZSCHE ET JOSEPH DE MAISTRE

—

A Jean de Gourmont.

A la fin de sa première dissertation sur la *Généalogie de la morale*, Nietzsche s'écrie, avec l'emphase qui lui est propre : « Quelles indications nous sont fournies, par la linguistique et tout particulièrement par les recherches étymologiques, pour l'histoire et l'évolution des concepts moraux ? » Cette idée, dont Nietzsche paraît ici se donner pour l'inventeur, avait été, sinon émise, mais, ce qui revient au même, ou plutôt vaut mieux, mise en pratique depuis longtemps, assez malheureusement d'ailleurs, par nombre de philosophes et d'historiens, notamment par Joseph de Maistre. Mais ce qui est plus curieux, et nous paraît digne d'être signalé au lecteur, c'est que la philologie a été employée de la sorte par Joseph de Maistre, dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, pour éclairer les questions même qui font l'objet de la seconde dissertation de Nietzsche sur *la « Faute », la « Mauvaise conscience » et ce qui leur ressemble.* Naturellement, nous n'entendons pas de cette remarque grossir les reproches qui se font tous les jours à Nietzsche de n'avoir, dans ses idées, aucune originalité. Disons-le tout de suite : Nietzsche a peut-être lu dans sa jeunesse les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, mais il ne semble pas en avoir tiré profit pour la composition de sa *Généalogie de la morale :* autrement, pensons-nous, il aurait sans doute éclairci et développé certaines idées dont nous ferons voir l'insuffisance et l'obscurité ; il en aurait condensé d'autres, dont Joseph de Maistre avait déjà fait une abondante démonstration ; surtout, il aurait pris une leçon d'art et de style, dont, tout Français qu'on le veuille faire, ce barbare n'était pas sans avoir besoin. Ce que, bien plutôt, nous voudrions exposer, c'est la façon vraiment singulière dont Nietzsche, philosophe et athée, corrobore et complète Joseph de Maistre, juriste et catholique, sur ces questions de « faute », de « péché », de « châtiment », de « rédemption » qui resteront importantes aussi longtemps que subsisteront la foi chrétienne et le Code pénal. Cette confirmation, donnée par un philosophe contemporain à l'ambassa-

deur du roi de Sardaigne, ne surprendra du reste, pour spécieuse qu'elle paraisse, aucun des lettrés qui déjà savent comment cet étonnant Maistre se trouve avoir devancé, dans ses autres ouvrages, les conclusions les plus récentes de la science.

I

C'est une idée aussi ancienne que le monde, que l'homme, comme dit l'Ecriture, est « double dans ses voies », et une idée qui se retrouve aussi bien chez les philosophes de l'antiquité païenne que chez les Pères de l'Eglise, aussi bien chez des poètes comme Edgar Poe, qui lui a donné un développement étrange dans son fameux *Démon de la perversité*, que chez des philosophes comme Maine de Biran, Schopenhauer et Nietzsche, lequel, dans l'allocution de Zarathoustra sur les *Contempteurs du corps*, rappelle, par un colloque éloquent du *Soi* avec le *Moi*, le *tantum interest inter me ipsum et me ipsum* de saint Augustin. Seulement, au lieu que l'antiquité se contente de distinguer l'*âme* et l'*esprit*, la *pensée* et le *sentiment*, l'*intelligence* et la *sensibilité* (*animum* et *animam*) nous admettons volontiers, aujourd'hui que nous considérons l'esprit comme un simple truchement des appétits et des tendances, ou, pour employer le jargon de Schopenhauer, comme la *représentation immédiate* du corps et de ses besoins, nous admettons volontiers que la dualité réside, non entre l'intelligence et la sensibilité, mais au sein même de la sensibilité, et nous allons jusqu'à attribuer à cette dernière une multiplicité plus complexe encore. Et de même que nous supprimons la distinction entre l'esprit et l'âme, de même nous supprimons la non moins vieille distinction entre l'âme et le corps, et c'est dans ce corps qu'en définitive nous situons ces tendances contraires qui nous sont manifestées par la conscience avec le lien de la personnalité. Les anciens, néanmoins, avaient compris que des distinctions aussi catégoriques n'étaient guère vraisemblables, et c'est même à cette intuition que l'on doit l'idée d'âme (animæ) opposée à l'idée d'esprit (animi).

Mentem autem, dit Cicéron, *reperiebat Deus ulli rei adjunctam esse sine animo nefas esse : quocirca intelligentiam in animo, animam conclusit in corpore.* — L'antiquité ne croyait point, dit Maistre à ce propos, qu'il pût y avoir entre *l'esprit et le corps* aucune sorte de lien ni de contact ; de manière que *l'âme*, ou le principe sensible, était pour eux une espèce de *moyenne proportionnelle* ou de puissance intermédiaire en qui l'esprit reposait comme elle reposait elle-même dans le corps. En se représentant *l'âme* sous l'image d'un œil, suivant la comparaison ingénieuse de Lucrèce, *l'esprit* était la prunelle de cet œil. Ailleurs, il l'appelle *l'âme de l'âme*, et Platon, d'après Homère, la nomme *le cœur de l'âme*. — Pascal avait sans doute en vue les idées de Platon, lorsqu'il disait : *Cette duplicité de l'homme est si visible qu'il y en a qui ont pensé que nous avons deux âmes, un sujet simple leur paraissant incapable de telles et si soudaines variétés.*

Mais cette « duplicité », ces « soudaines variétés », ces « oppositions simultanées qui font que le même homme, ou plutôt un autre homme dans le même homme peut aimer à la fois le bien et le mal, aimer et haïr le même objet, vouloir et ne vouloir pas », doivent avoir une cause physique, et cette cause, Nietzsche nous la fait connaître dans un aphorisme d'*Aurore* (86), au sujet du même Pascal : il l'institue dans « tout ce qui peut provenir de l'estomac, des intestins, des battements du cœur, des nerfs, de la bile, de la semence, — toutes ces indispositions, ces affaiblissements, ces irritations, tous ces hasards de la machine qui nous est si peu connue.» Origène disait de même : « Ces mots de l'apôtre : *La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit* (Galat., v, 17) ne doivent pas s'entendre *de la chair* proprement dite ; mais de cette âme qui est vellement *l'âme de la chair* ». Nous touchons ici à la doctrine fameuse de l'ancienne physiologie, d'après laquelle l'être vivant est animé par un principe vital qui correspond assez bien à cette âme inférieure (âme de la chair) dont parle Origène. Maistre, en homme curieux des connaissances les plus diverses, n'a pas manqué de signaler, d'après Barthez, cette analogie, et il n'y a pas de doute que sur elle il eût insisté bien davantage, s'il avait lu Bichat, lacune explicable chez lui par la difficulté qu'on a toujours eue en Russie à se procurer les livres nouveaux de France, et particulièrement à une époque où ce pays faisait une guerre presque incessante à l'Empire Français. Néanmoins, alors que Barthez et ses confrères, Grimaud et Bordeu, faisaient consister le principe vital en un *être* immatériel, en une entité, Maistre, plus réaliste, le fait résider tantôt dans le sang, selon l'anatomiste anglais Hunter et aussi selon la vieille idée hébraïque reprise par Origène, tantôt dans « les intestins, les parties molles, en un mot tous les organes des fonctions animales » d'après les Egyptiens, et peut-être encore d'après Platon qui assigne également aux intestins » l'âme appétitive, source des colères et des désirs, τὸ ἐπίθυμητικόν. » Par là, Maistre rejoint Bichat sans le savoir, puisque ce qu'il appelle « l'âme inférieure », liée aux « organes des fonctions animales », est évidemment ce que Bichat appelle « vie organique », en opposition à la « vie animale » liée au système nerveux cérébral, et que Maistre, lui, nomme *âme supérieure* (animus). Maintenant, si nous faisons attention que, d'une part, la doctrine de Schopenhauer est, du propre aveu de celui-ci, « la traduction métaphysique de la physiologie de Bichat », en même temps qu'elle est, toujours de son propre aveu, l'expression philosophique du dogme du Péché originel dans la théorie de l'affirmation du vouloir-vivre, et celle du dogme de la Rédemption dans la théorie de la négation du vouloir-vivre, — si nous réfléchissons, d'autre part, que, chez Nietzsche, la doctrine de la *Volonté de Puissance* n'est autre chose

qu'une amplification systématique et volontairement exagérée de la théorie de l'affirmation du vouloir-vivre (*der Bejahung des Willens zum Leben*) puisqu'aussi bien le degré le plus intense du *Wille zum Leben* c'est le *Wille zur Macht*, de même que sa grande tentative, en morale, est de mettre la « bonne conscience » dans « le sens de la terre », — nous ne serons pas étonnés de voir Nietzsche se rencontrer visiblement avec Maistre dès ce début, et nous serons prêts à examiner dans la suite une manifestation plus complète de cette rencontre.

§

Ainsi l'idée de la dualité de l'homme est bien ancienne, et bien durable. Une idée non moins ancienne, mais qui tend à disparaître, est qu'à cette dualité s'attache une dégradation, suite d'une faute antérieure, d'un crime, d'une dette, d'un péché. « Nous avons deux âmes, dit Origène, l'une bonne et céleste, l'autre inférieure et terrestre : c'est de celle-ci qu'il a été dit que *ses œuvres sont évidentes* (Galat., v, 19), et nous croyons que cette âme de la chair réside dans le sang. » Voilà pourquoi l'anathème descend sur le sang, pourquoi, dans la loi mosaïque, il est interdit aux fidèles de faire usage de viandes qui ne soient pas tout à fait exsangues. Mais nous avons vu que, pour certains, le principe vital n'a pas son siège dans le sang, qu'il l'a plutôt dans les viscères. Maistre a rapporté là-dessus, d'après Plutarque, un curieux usage des Egyptiens :

Les Egyptiens, que l'antiquité savante proclama les *seuls dépositaires des secrets divins*, étaient bien persuadés de cette vérité (que c'est sur la *puissance animale*, sur la *vie*, sur l'*âme*, car tous ces mots signifient la même chose dans le langage antique, que tombe la malédiction avouée par tout l'univers), et tous les jours, ils en faisaient la profession publique ; car lorsqu'ils embaumaient les corps, après qu'ils avaient lavé dans le vin de palmier les intestins, les parties molles, en un mot tous les organes des fonctions animales, ils les plaçaient dans une espèce de coffre qu'ils élevaient vers le ciel, et l'un des opérateurs prononçait cette prière au nom du mort :

Soleil, souverain maître de qui je tiens la vie, daignez me recevoir auprès de vous. J'ai pratiqué fidèlement le culte de mes pères ; j'ai toujours honoré ceux de qui je tiens ce corps. *Si j'ai commis d'autres fautes, je n'ai point agi par moi-même, mais par ces choses,* ΔΙΑ ΤΑΥΤΑ ». Et tout de suite, on jetait *ces choses* dans le fleuve, *comme la cause de toutes les fautes que* l'homme avait commises, ὡς αἰτίαν ἁπάντων ὧν ὁ ἄνθρωπος ἥμαρτεν.

Que la « puissance animale » soit assignée au sang ou aux viscères, c'est donc bien sur elle, comme dit Maistre, que « tombe la malédiction avouée par tout l'univers ». Cette malédiction, toutefois, il ne suffit pas de la constater ; il s'agit plutôt de se représenter son origine, de remonter à sa cause. Pour Nietzsche (*Généalogie de la*

morale, II, 16), la « mauvaise conscience », la « conscience de la faute » est l'expression psychologique de l'état morbide où l'homme se trouva « lorsqu'il fut définitivement enchaîné dans le carcan de la société et de la paix ». Les instincts « régulateurs, inconsciemment infaillibles », étant comprimés et rendus inutiles, l'homme en était « réduit à penser, à déduire, à calculer, à combiner des effets, réduit à sa *conscience*, à son organe le plus faible et le plus maladroit... ». Ces instincts, cependant, n'avaient pas renoncé à leurs « exigences », puisqu'il leur fut « difficile et souvent impossible de les satisfaire ». C'est alors qu'empêchés d'éclater au dehors on les vit *retourner en dedans :*

C'est là ce que j'appelle *intériorisation de l'homme ;* de cette façon se développe ce que plus tard on appellera son « âme ». Tout le monde intérieur, d'origine mince à tenir entre cuir et chair, s'est développé et amplifié, a gagné en profondeur, en largeur en hauteur, lorsque l'expansion de l'homme vers l'extérieur a été *entravée*. La rancune, la cruauté, le besoin de persécution, tout cela se dirigeant contre le possesseur de tels instincts : *c'est là* l'origine de la « mauvaise conscience ». Au fond (*ibid.*, 17) c'est une force active qui agit à l'intérieur d'une façon rétrograde pour s'édifier *l'idéal négatif de l'instinct de liberté* (ou de la volonté de puissance) ; seulement la matière sur laquelle s'exerce la nature formatrice et dominatrice de cette force est ici l'homme même, son ancien moi animal, — et non l'*autre* homme, les *autres* hommes.

En même temps que cette force retourne à l'intérieur et presse « l'ancien moi animal », elle en fait jaillir « une abondance d'affirmations, de nouvelles et d'étranges beautés, *le désintéressement, l'abnégation, le sacrifice de soi* ». Et comme démonstration que cet idéal nouveau est au vrai la survivance des anciens instincts de cruauté, Nietzsche observe que « la qualité de la volupté qu'éprouve de tout temps celui qui pratique l'abnégation est de la même essence que la cruauté ». Cette dernière hypothèse, pour le dire en passant, n'est guère plausible dans ses prémisses, et, dans son développement, ne va pas sans confusion. Porté par sa nature très vive à tout expliquer par une activité sentimentale, Nietzsche n'a pas eu souvenir, ici, que l'abnégation peut être un état neutre, et qui traduit une lassitude plus ou moins générale, comme on voit dans le bouddhisme. Quant aux voluptés de l'abnégation, et, j'ajouterai même de la pitié, dans le cas où ces inclinations se doublent d'une activité sentimentale, il est en effet sensible qu'elles s'apparentent aux voluptés de la cruauté, mais il ne s'ensuit pas qu'elles leur sont identiques en « qualité » et en « essence ». Les voluptés diverses de l'abnégation et de la cruauté ne peuvent pas avoir la même qualité, ou pour parler concret, le même goût, puisqu'elles n'ont pas les mêmes conséquences psychologiques, puisque celle-ci fortifie et concentre l'individu, et celle-là l'affaiblit et le désagrège, puisque, pour ainsi dire, celle-ci a une direction cen-

tripète, celle-là une direction centrifuge. L'abnégation et la cruauté semblent plutôt avoir, non pas la même volupté, et par suite la même « qualité » de volupté, mais la même nature, la même « essence », si l'on admet, comme Nietzsche, le fait souvent lui-même, que celle-ci soit l'acte de la vie ascendante, celle-là de la vie descendante, celle-ci le fait d'une volonté qui tend à se repaître et à se refaire au moyen des souffrances du faible, celle-là d'une volonté qui tend à se défaire dans la contemplation de ces souffrances. L'abnégation et la cruauté, et peut-être alors notre observation préciserait-elle l'idée de Nietzsche, seraient les expressions contraires du même instinct, dont l'évolution différerait selon le milieu où il serait logé.

A cette hypothèse sur l'origine de la mauvaise conscience, hypothèse qui rappelle assez bien l'idée du dualisme humain (à la différence que le *moi animal*, estimé *mauvais* par toutes les religions, est ce que Nietzsche, lui, juge *bon*), à cette hypothèse il manque cependant de se rattacher à l'idée de culpabilité. Non pas que Nietzsche se soit trouvé sans avoir l'intuition que ces deux idées se correspondent. Pour lui, d'une part, l'homme n'est réfréné que par des châtiments, et des châtiments institués pour perpétuer la mémoire d'une *dette*, d'un *devoir*, ou pour compenser une dette impayée, — et, d'autre part, l'homme ayant la jouissance de toutes les bonnes choses que lui ont léguées les ancêtres et la divinité, est comptable envers eux d'une dette qu'il faut acquitter par des offrandes et des sacrifices. Mais, pour ne pas insister sur ce fait qu'il y a, dans chaque société, des hommes qui ne se sentent en quoi que ce soit coupables envers la divinité ni les autres hommes, et qui forment, comme on sait, le célèbre parti des honnêtes gens, on sent que chez Nietzsche les deux idées de mauvaise conscience et de culpabilité, pour corrélatives qu'elles soient, restent distinctes, de sorte que, bien qu'elles agissent l'une sur l'autre, se fortifient l'une par l'autre, elles ne sont pas fondues réellement l'une dans l'autre comme elles l'étaient pour les hommes d'autrefois. D'ailleurs, sur tout ceci, le philosophe est d'une telle discrétion qu'il paraît aussi imprudent que malaisé de se représenter sa pensée : il vaut mieux se reporter à un passage de *la Volonté de Puissance* où il pose comme un fait que « les hommes primitifs » interprètent le mal qui leur arrive comme « mérité », qu'ils le justifient en le considérant comme « punition », d'autant qu'effectivement ce n'est peut-être là qu'un fait, un fait qu'on peut expliquer si l'on y tient, en disant que les êtres primitifs se croient entourés de puissances invisibles qui manifestent leur courroux en distribuant le mal tant intérieur qu'extérieur, à peu près comme eux-mêmes manifestent leurs colères par les coups, un fait néanmoins auquel il faut se tenir si l'on veut en suivre les conséquences.

Joseph de Maistre, naturellement, a considéré, ainsi que la religion

l'enseigne, que le malaise, la duplicité, la « mauvaise conscience » expriment une dégradation de l'homme résultant d'une faute antérieure, de manière que, dans son esprit, la « faute » et la « mauvaise conscience » ne font qu'un. Cependant, quoiqu'il n'ait pas tenté, sur les origines de la mauvaise conscience, des recherches que sa foi catholique lui interdisait, il est vraisemblable que, si l'on en avait pressé, il aurait fourni, sur ces origines, une hypothèse, et une hypothèse qui a pour nous cet intérêt qu'elle s'accorde à celle qu'admettent les psychologues contemporains à propos de notre « duplicité ». Cette hypothèse est celle de l'hérédité, et si Nietzsche n'en a pas fait usage alors que par elle il avait expliqué déjà dans *Par delà le Bien et le Mal* le malaise et l'instabilité de l'homme, c'est qu'il en était éloigné par sa conception sentimentale de la mauvaise conscience.

Nous avons vu en effet que pour Nietzsche — qui nie cependant, après Spinosa, dans cette même dissertation de la *Généalogie* et dans maints passage de son œuvre, la réalité du remords et l'assimile « à un étonnement produit par un événement imprévu », — la mauvaise conscience est quelque chose d'essentiellement actif, et qui se produit « lorsque les instincts agressifs de cruauté se retournent sur les possesseurs de ces instincts ». La conception de Maistre, beaucoup moins poétique assurément, est peut-être plus vraisemblable ; elle est plus conforme en tout cas à celle qu'on voit aux poètes de tous les temps, à celle aussi qu'ont la plupart des hommes. Tout en faisant leur part à ces sentiments d'affection que Nietzsche refuse à l'humanité primitive, mais qu'elle a pu avoir, puisqu'aussi bien on les trouve jusque chez certains animaux sauvages, Maistre tient la conscience, non pour un état affectif, mais pour un état intellectuel, au-dessous duquel s'agite la puissance mauvaise du moi animal, cette puissance qui, comme Poe l'a si bien montré dans son *Démon de la perversité*, fait faire à l'homme malgré lui tout ce dont l'écartent sa raison et son intérêt, cette puissance à laquelle, selon la comparaison célèbre d'Aristote, l'homme est attaché comme à un cadavre et destiné à pourrir avec elle.

Assemblage inconcevable de deux puissances différentes et incompatibles, s'écrie Maistre de sa belle langue, centaure monstrueux, il sent qu'il est le résultat de quelque forfait inconnu, de quelque mélange détestable qui a vicié l'homme jusque dans son essence la plus intime... Il ne sait ce qu'il veut ; il veut ce qu'il ne veut pas ; il ne veut pas ce qu'il veut ; *il voudrait vouloir ;* il voit dans lui quelque chose qui est plus fort que lui. Qui pourrait croire qu'un tel être ait pu sortir dans cet état des mains du créateur ? Cette idée est si révoltante que la philosophie seule, j'entends la philosophie païenne, a deviné le péché originel..

Et aussitôt il cite Timée du Locres, selon qui « nos vices viennent bien moins de nous-mêmes que de nos pères et des éléments qui nous constituent ».

Voilà donc d'où provient le « mélange détestable » : des « vices » de nos pères, et des éléments, légués par ceux-ci, qui se contrarient en nous. Assurément, Maistre ne pense pas expressément que la cause du malaise humain est dans l'hérédité, puisque cette cause, la religion la lui fait voir dans le forfait premier, dans le « péché originel ». Mais il faut faire attention ici que, pour le philosophe chrétien, le péché originel « n'est que la capacité de commettre tous les crimes », de telle sorte que nul n'est innocent, et que, comme dit l'Ecriture, nul ne peut connaître toute l'étendue de ses prévarications : *Delicta quis intelligit? Ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo* (Psaumes, XVIII, 4). Et cette « capacité de commettre tous les crimes », où Taine voyait l'atavisme du gorille féroce, est si bien, dans l'esprit de Maistre, une suite de l'hérédité, qu'il l'illustre d'un exemple emprunté à l'hérédité :

Tout être qui a la faculté de se propager ne saurait produire qu'un être semblable à lui : la règle a lieu dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral. Mais il faut bien observer qu'il y a entre l'*homme infirme* et l'*homme malade* la même différence qu'il y a entre l'*homme vicieux* et l'*homme coupable*. La maladie aiguë n'est pas transmissible, mais celle qui vicie les humeurs devient *maladie originelle* et peut gâter toute une race. (Nietzsche dit la même chose au § 76 de la *Volonté de puissance*.) Il en est de même des maladies morales. Quelques-unes appartiennent à l'état ordinaire de l'imperfection humaine; mais il y a telle prévarication ou telle suite de prévarications qui peuvent dégrader absolument l'homme. C'est un *péché originel* du second ordre, mais qui nous représente, quoique imparfaitement, le premier... Il y a donc une *maladie originelle*, comme il y a un péché originel, c'est-à-dire qu'en vertu de cette dégradation primitive, nous sommes sujets à toutes sortes de souffrances physiques en *général*, comme, en vertu de cette même dégradation, nous sommes sujets à toutes sortes de vices en *général*.

Ainsi, il y a dans l'homme une dégradation, une « culpabilité » que les religions attribuent à une faute, nous, plus simplement, à une origine animale, et cette dégradation se transmet par l'hérédité.

II

L'identité de la culpabilité et de la dette, et, par suite, celle du châtiment et de la peine sont des idées tellement familières, non seulement aux juristes, mais au public français, chez qui la locution « payer sa dette » avec le sens « subir un châtiment » est de tous les jours, que Maistre s'est dispensé de les établir, d'autant qu'elles sont animer tout le fond de son ouvrage. De cette identité, symbolisée en allemand par le mot *Schuld*, qui signifie à la fois dette et culpabilité, Nietzsche a pour sa part essayé de trouver l'origine dans les rapports primitifs entre créanciers et débiteurs. D'après lui, l'utilité première des supplices, par exemple l'holocauste du premier né, la cas-

tration, vient de la nécessité de créer à l'homme une « mémoire », et, quoique dans le cas du supplice employé comme châtiment, cette idée de créer une mémoire paraisse bien méthodique et bien savante pour des hommes primitifs, lesquels, de l'aveu même de Nietzsche, « punissaient plutôt comme aujourd'hui encore les parents punissent leurs enfants, poussés par la colère qu'excite un dommage causé et qui tombe sur l'auteur du dommage », cette hypothèse, dans le cas où le supplice est la sanction d'un engagement, où la proposition du supplice vient, non de qui l'inflige, mais de qui le subit, a encore pour elle, actuellement, certain usage des classes populaires, au point que pas de jour, dans les romans-feuilletons, qu'on ne voie les amoureux se jurer des fidélités éternelles sur la tête de leurs auteurs (1). En effet, dit Nietzsche en substance (*Généalogie de la morale*, II, 5) :

C'est dans le contrat que l'on *promet*, c'est là qu'il s'agit de *faire une mémoire* à celui qui promet. Le débiteur s'engage, en vertu d'un contrat, auprès du créancier, pour le cas où il ne paierait pas, à l'indemniser par quelque chose d'autre « qu'il possède », qu'il a encore en sa puissance, par exemple son corps, sa femme, sa liberté, voire même sa vie. Rendons-nous compte de la logique qu'il y a dans cette forme de compensation ; aux lieu et place d'une compensation directe en argent, en biens fonds, en possession d'une chose quelconque, il est accordé au créancier une sorte de *satisfaction*, la satisfaction d'exercer en toute sécurité sa puissance sur un être réduit à l'impuissance, la volupté de faire le mal pour le plaisir de le faire, ou du moins, dans le cas où le vrai pouvoir exécutif et l'application de la peine ont déjà été délégués à l'autorité, de *voir*, du moins, mépriser et maltraiter cet être... C'est ici que cet étrange enchaînement d'idées entre *la faute et la souffrance* a commencé par se former.

De sorte que le châtiment est primitivement la compensation d'une dette impayée, d'un contrat violé, puisque « toute chose a son prix », puisque « tout peut être payé », et non plus, comme Nietzsche l'avançait tout à l'heure, un moyen « de créer une mémoire ». Ce n'est pas que, parmi les différents objets qu'il assigne au châtiment (*ibid.*, 13), le philosophe n'admette encore *la correction ;* mais il doit ajouter au paragraphe suivant cette observation, sur laquelle il a souvent insisté dans ses autres ouvrages, « que le châtiment n'a pas la propriété d'éveiller chez le coupable le sentiment de la faute. Le véritable remords est excessivement rare, en particulier chez les malfaiteurs et les criminels... Le châtiment *dompte* l'homme, mais il ne le rend pas *meilleur ;* on pourrait avec plus de raison prétendre le contraire. »

§

Le châtiment toutefois n'est pas toujours infligé en vue de « cor-

(1) Et pas seulement dans les romans-feuilletons. On trouve ce serment bizarre dans une nouvelle de Maupassant, *l'Inutile beauté*. Il est vrai que Maupassant n'est peut-être bien lui aussi qu'un romancier populaire.

riger » le coupable, et cela est bien visible lorsque le châtiment est capital. Dans les pays où s'applique encore la peine de mort, les gens de loi donnent pour but à ce châtiment « d'inspirer la terreur » ou « d'éliminer des éléments mauvais ou dégénérés », assertions évidemment inexactes, puisqu'il est prouvé par l'arithmétique qu'une exécution capitale est plus coûteuse que la déportation dans un pénitencier, et, par la statistique, que, si les exécutions inspirent quelque terreur, lorsqu'elles sont faites en masse, au grand jour, sur une vaste place, elles ne peuvent avoir cet effet lorsqu'elles ont lieu, comme en Angleterre, et comme chez nous, même, depuis quelque temps, au petit jour et à l'intérieur d'une prison. En réalité, le châtiment paraît plutôt destiné à verser une satisfaction au cœur du populaire par le canal des feuilles qui rapportent les détails de l'exécution ; il est, ainsi que Nietzsche énumérant quelques objets de châtiment le signale, « une compromission avec l'état primitif de la vengeance, en tant que cet état est maintenu en vigueur par des races puissantes qui le revendiquent comme un privilège ».

Or, exercée comme elle l'est par tous les membres d'une communauté contre un ennemi de la communauté, cette vengeance froide et solennelle suppose une solidarité foncière qui la rapproche de cette « satisfaction » précédemment décrite, que le créancier tire de son débiteur. En effet, comme Nietzsche le dit encore, « les rapports de la communauté avec ses membres sont ceux du créancier avec ses débiteurs. L'homme y jouit des avantages de la communauté, y est à l'abri de certains actes d'hostilité à quoi *l'homme du dehors* est exposé. » *L'homme du dehors*, en effet, c'est l'étranger, le βαρβάρος, l'*hostis*, et en même temps l'*ennemi* (*hostis*), celui par qui la paix de la tribu peut toujours être menacée, celui donc qui, non seulement est *hostis*, mais coupable (1), *noxius*, ce qui explique, comme d'ail-

(1) Maistre fait dériver *hostia*, la victime propitiatoire, de *hostis*, sur la raison que les sacrifices humains se faisaient avec des victimes choisies non seulement parmi les *criminels*, comme nous verrons plus loin, mais aussi parmi les *ennemis*, et par suite les *étrangers*. Maistre fonde probablement son opinion sur ces vers d'Ovide (*Fastes*, I, 335) :

Victima, quæ dextra cecidit victrice, vocatur :
Hostibus amotis hostia nomen habet,

ce qui paraît signifier que la *victime* est l'ennemi offert en sacrifice après une victoire complète, et l'*hostie*, l'ennemi offert également en sacrifice, après un demi-succès, lorsque l'attaque de l'ennemi a simplement été repoussée. Mais, outre qu'il convient de n'accorder là-dessus à Ovide qu'une autorité limitée, *hostia* peut avoir deux autres étymologies : 1° le verbe *hostio* = *æqua reddo, paria facio*, c'est-à-dire rendre la pareille, même en bonne part, et généralement *égaliser*, comme le montrent ses dérivés, *hostorium*, qui est la règle avec laquelle on fait tomber ce qui dépasse du boisseau, *hostilina*, surnom de Cérès (mot à mot, qui fait que les épis soit égaux), et surtout *hostimentum*, dont le sens exact est, remarquons-le bien, *compensation*. C'est cette étymologie que Servius attribue à *hostia* dans son commentaire sur l'*Enéide*, au vers 156 du livre II :

Vos Œterni ignes, et non violabile vestrum

leurs Maistre le montre aussi, « pourquoi la guerre, avec son inexorable *væ victis* et y compris le culte des sacrifices guerriers, a revêtu toutes les *formes* sous lesquelles le châtiment apparaît dans l'histoire. » Que si alors, dans la communauté, quelqu'un, non seulement « ne rembourse pas les avances à lui faites, mais manque de parole *envers la communauté*, devient un fauteur de rupture qui s'attaque à son créancier », on comprend que non seulement « la colère des créanciers lésés le mette hors la loi et le rende à l'état sauvage», mais, ce que Nietzsche n'ajoute pas et qui ressort pourtant de ses définitions précédentes, que les créanciers entendent, par le supplice, obtenir du débiteur criminel une *satisfaction* d'autant plus solennelle et mesurée qu'ils sont policés et s'élèvent au-dessus de cette forme immédiate de vengeance que semble indiquer Nietzsche et qui rappelle la « loi de Lynch ».

§

Le besoin de sanctifier par une solennité religieuse les grands actes de la vie sociale est à ce point naturel à l'homme qu'aussitôt qu'ils s'assemblent pour quelque chose d'important on voit les professionnels les plus notoires de la libre-pensée se placer sous l'invocation de quelque divinité mystique, *secretum illud quod sola reverentia vident*, à ce que dit Tacite. Nietzsche, nous venons de le voir, ne paraît pas avoir nettement saisi le caractère religieux que prend, dans les sociétés fortement constituées, la répression des crimes commis contre la communauté ou contre l'un de ses membres. C'est donc à Maistre que nous allons demander des éclaircissements sur ces rapports secrets de la religion avec la justice. Tout le monde connaît de lui cette page célèbre où il dépeint le Bourreau comme un envoyé de Dieu, « créé comme un monde par un décret particulier, un FIAT de la puissance créatrice ». Maistre découvre encore dans l'exercice de la justice une manifeste assistance de la divinité ; il conclut qu'il y a « dans le cercle temporel une loi divine et visible pour la punition du crime, et cette

Testor numen, ait ; vos, aræ ensesque nefandi
Quos fugi, viltæque deum, quas HOSTIA *gessi.*

Hostia, dit-il, c'est au vrai la victime, *victima ;* on l'appelle ainsi parce que les Dieux, au moyen d'elle, *hostientur*, id est, *æqui et propitii reddantur*, sont rendus équitables et propices. 2° le verbe *hostio* = *ferire*, frapper, duquel dérive *hostis* et ses composés, *hostilis*, *hostifer*, etc., étymologie proposée par Paul Diacre, d'après Festus ; or, ce verbe *hostio* lui-même, d'après le grammairien Apulée (qu'il ne faut pas confondre ainsi que fait la *Grande Encyclopedie* avec l'auteur de l'*Ane d'or*), dériverait du verbe *hostio* = *æqua reddo*, attendu que dans les batailles, dit-il spécieusement, on a coutume de mettre une certaine égalité entre les diverses unités de combat. — De sorte que, au cas où le mot *hostia* ne dériverait pas comme le dit Maistre de *hostis*, et par suite de *hostio* = *ferio*, au cas où il dériverait de *hostio* = *æqua reddo*, c'est bien toujours d'une « satisfaction », d'une « compensation » qu'il s'agit dans le sacrifice, ainsi que le montre le dérivé le plus direct d'*hostio*, *hostimentum*. Des recherches sur *victima* donneraient d'ailleurs des résultats semblables.

loi, aussi stable que la société qu'elle fait subsister est exécutée invariablement depuis l'origine des choses ». Voilà pourquoi l'échafaud, à ses yeux, est un « autel », pourquoi tous ces préliminaires des exécutions que froissent la sensibilité moderne, ce long trajet de la prison au lieu du supplice, ces lents préparatifs sur l'échafaud même sont autant de rites nécessaires pour conserver sa majesté à la religion de la justice. Cependant, ce n'est là que constater des faits, des faits dont il faut rechercher l'origine. Pour nous l'expliquer partiellement, Maistre se fonde sur « le système antique ».

Les anciens croyaient que tout crime capital, commis dans l'état, *liait* la nation, et que le coupable était *sacré*, ou voué aux dieux, jusqu'à ce que, par l'effusion de son sang, il eût *délié*, et lui-même et la nation. Lorsque les lois des Douze Tables prononcent la mort, elles disent : SACER ESTO (1), c'est-à-dire, *dévoué*, ou pour s'exprimer plus correctement *voué;* car le coupable n'était, rigoureusement parlant, *dé-voué* que par l'exécution...On peut ajouter que tout *supplice* est SUPPLICE dans les deux sens du mot latin *supplicium*, d'où vient le nôtre, car tout *supplice* SUPPLIE (*supplicium*, en effet, signifie *supplication*, d'où, supplication accompagnée d'une offrande au dieu, ou d'un sacrifice expiatoire, d'où, généralement, peine capitale). Malheur donc à la nation qui abolirait les supplices ! Car la dette de chaque coupable ne cessant de retomber sur la nation, celle-ci serait forcée de payer sans

(1) Maistre fait là une généralisation hardie. Les lois des Douze Tables, pour prononcer la mort, ne disent pas ordinairement *sacer esto*, mais, *capitalis esto*, *paricida esto : Si quis hominem liberum dolo sciens morti duit*, PARICIDA *esto ; qui malum carmen incantassit*, PARICIDA *esto*, etc., *si quis perduellem concitassit civemque perduelli transducit*, CAPITALIS *esto; ei judex arbiterve jure datus ob rem dicendam pecuniam acceptsit*, CAPITALIS *esto*, etc. Il n'est question de dévouement à la divinité que 1° dans ces deux lois relatives aux moissons: *qui fruges excantassit, suspensus, Cereri necator*, et, *qui fragem aratro quæsitam furtim nox pavit secuitve, suspensus, Cereri necator*, lois qui, comme on voit, concernent des délits exclusivement religieux, et qui même ne parlent pas expressément de sacrifices, car enfin elles stipulent que le delinquant sera mis à mort, en l'honneur de Cérès, il est vrai, mais par un supplice nettement judiciaire, la pendaison ; 2° dans la loi *Patronus si clientem fraudem faxit* SACER ESTO, tirée celle-ci d'un code antérieur, le Code Papyrien. Or la caractéristique de ce code, qui d'ailleurs se sert également de l'expression *paricida esto*, est, hormis le cas où il prononce sur des délits exclusivement religieux, de ne mettre le coupable hors la loi (c'est-à-dire d'en faire un être que quiconque peut accabler impunément et que les Romains disaient pour cela *voué aux dieux infernaux*), par la formule *sacer esto*, que lorsqu'il ne veut pas prononcer lui-même la mort : telle la loi rapportée par Plutarque dans la Vie de Romulus, concernant un délit pour la répression duquel la peine de mort est évidemment excessive. *un mari pourra faire divorce d'avec sa femme, si elle a empoisonné ses enfants, ou fabriqué de fausses clefs, ou commis l'adultère ; mais s'il la répudie quoiqu'elle n'ait commis aucun de ces crimes; il sera dépouillé de tous ses biens, etc., et outre cela, sera dévoué aux Dieux infernaux ;* telle encore la loi, *SEI (si) PARENTEM. PUER. VERBERIT.(verberaverit) AST. OLOE. PLORA. SIT.* (*dicet illi imploravisset*) *DIVEIS. PARENTUM. SACER. ESTOD. SEI. NURUS. SAGRA. DIVEIS. PARENTUM. ESTOD.* Dans la loi qui vise le patricien coupable d'un délit quelconque envers son client, il est bien évident que l'énoncé seul du *sacer esto* devait satisfaire le populaire : personne en effet qui se fût soucié, dans cette société aristocratique, de mettre la formule à execution d'envoyer *ad patres*, de consacrer réellement *diis manibus*, le patricien mis hors la loi pour abus.

miséricorde, et pourrait même à la fin se voir traitée comme *insolvable* selon toute la rigueur des lois... Ce sentiment de solidarité était si puissant chez les anciens que, dans le dialogue de Platon intitulé l'Entyphron, un homme sur le point de porter devant les tribunaux une accusation horrible, puisqu'il s'agissait de dénoncer son père, s'excuse en disant : « Qu'on est également souillé en commettant un crime, ou en laissant vivre tranquillement celui qui l'a commis, et qu'il veut absolument, *pour* absoudre (ἀπολύειν, ab-solvere) *tout à la fois et sa propre personne et celle du coupable.* »

Mais quel est au juste, dans ce cas, le lien entre la communauté et la divinité, c'est ce que Maistre, catholique, ne nous dit pas, et ne peut pas nous dire. Nietzsche, tout en négligeant le lien entre la religion et la justice, a très bien vu (*Généalogie*, II, 19) que « le rapport DE DROIT PRIVÉ entre le débiteur et le créancier a été introduit entre les générations *actuelles* et celles qui les ont *précédées* ».

Alors règne la conviction que l'espèce n'a *persisté* dans sa durée que grâce aux sacrifices et aux productions des ancêtres — et qu'on doit s'acquitter envers eux en sacrifices et en productions. On reconnaît donc une *dette* dont l'importance ne fait que grandir parce que les ancêtres qui survivent comme esprits puissants ne cessent de s'intéresser à la race. Des sacrifices (d'abord sous forme d'aliments dans le sens le plus grossier), des fêtes, des chapelles, des témoignages de vénération, avant tout l'obéissance, car les usages sont l'œuvre des ancêtres, l'expression de leurs préceptes et de leurs ordres.

Déjà (dans *Aurore*, 9) Nietzsche avait représenté la tradition comme « une crainte d'une intelligence supérieure qui ordonne, la crainte d'une puissance incompréhensible, indéfinie, de quelque chose qui est plus que personnel », et l'on peut croire qu'à cette opinion Maistre eût volontiers adhéré. Mais sur cette question des offrandes à la divinité (car « l'ancêtre devait prendre fatalement la figure d'un Dieu ») Maistre est en opposition formelle avec Nietzsche, et, semble-t-il, non sans raison. Dans les sacrifices, il ne s'agit pas d'offrande, puisque, dans ce cas, la viande de boucherie, telle qu'elle paraît sur les tables, eût été suffisante ; il s'agit d'une immolation, il s'agit de faire couler le *sang* de la victime sur l'autel même. Nietzsche, il est vrai, ajoute que :

La crainte de ne jamais donner assez va grandissant, et de temps en temps impose un rachat considérable en bloc, quelque contreprestation monstrueuse rendue au *créancier*, le fameux sacrifice du premier né, par exemple, du sang humain.

Toutefois, ici encore, le sacrifice reste une offrande, analogue à celle que fait l'Eglise catholique, lorsqu'elle enjoint aux parents de se réjouir au décès de leurs petits enfants et qu'elle chante à l'office de

ces petits morts deux *Alleluias*, l'*Alleluia : Lœtaberis Jerusalem, in filiis tuis, quoniam omnes bene dicentur et congregabuntur ad Dominum*, et l'*Alleluia : Laudate pueri, Dominum, laudate nomen Domini*. En réalité, et par là nous retrouvons unies la religion et la justice humaine, le sacrifice est, non une « contreprestation », mais un paiement fait, au moyen des plus visiblement coupables parmi les hommes, à la divinité irritée contre les crimes des humains. « Ainsi les Druides, au rapport de César, pensaient que le supplice des coupables était *le plus agréable* à la divinité, *supplicia eorum qui in aliqua noxa sint comprehensi gratiora diis immortalibus esse arbitrantur.* » Il faut dire que lorsque cette sorte de victimes faisait défaut, le glaive du sacrificateur frappait aussi sur l'innocent ; *sed, quum ejus generis copia defecit, etiam ad innocentium supplicia descendunt.* Mais c'est d'abord qu'au regard des dieux nul n'est innocent, qu'il faut constamment aux dieux des répondants pour toutes les fautes de l'humanité ; et c'est aussi, comme nous l'allons montrer, que l'immolation de l'innocent est seule un sacrifice complet et véritable.

III

Dans la première partie de cet article nous avons constaté qu'à la « mauvaise conscience » est attaché un sentiment de culpabilité potentielle, si l'on peut appeler ainsi la « capacité de commettre tous les crimes », et, comme la mauvaise conscience est l'expression d'un simple état psychologique, on a pu remarquer qu'elle ne dépend pas nécessairement d'une conception religieuse ou sociale. Nous avons observé ensuite que la culpabilité effective se ramène en dernière analyse à la « dette », et que, comme la culpabilité est une rupture du pacte de communauté, et par conséquent une attaque contre les fondateurs de la communauté, contre les dieux, elle s'acquitte, sous les auspices des dieux, à la fois, pour la satisfaction des membres de la communauté, et pour celle des dieux. Mais la mauvaise conscience, elle aussi, pour employer le langage de Nietzsche, se complique de l'idée de Dieu, de sorte que, pour se libérer, elle aussi emploie les moyens de la culpabilité effective, les supplices. Comment la capacité de commettre des crimes s'est-elle identifiée à la culpabilité de ces crimes, c'est là ce qu'il nous reste à examiner.

Considérons d'abord que l'idée de péché est absolument inconnue de l'antiquité païenne. Maistre, avec son éloquence parfois naïve, admire que les mots de *péché* et de *pécheur* n'aient jamais été employés par les hommes de l'antiquité étrangers à la révélation de Moïse. Il y a pour cela deux fortes raisons : la première, est que le péché ne se distingue du crime que par le degré, et qu'il appartenait au dieu des Juifs, ce Jéhovah tyrannique, étroit et jaloux, de faire un crime des moindres délits, des plus insignifiantes peccadilles ; la

seconde, que Nietzsche rappelle très judicieusement (*Généalogie*, II, 23, *Volonté de puissance*, 99) est que les criminels de l'antiquité se tiennent non pour des coupables, mais pour des jouets de la Fatalité. Ces grands criminels, que Maistre nous montre « parcourant la terre pour y trouver des expiations et des expiateurs », Œdipe, par exemple, sont tout à fait irresponsables de leurs forfaits. « Ce fut, dit Nietzsche, le trait capital du judaïsme d'avoir confondu la *faute* et le *malheur* et de transformer toute faute en un *péché envers Dieu* ». Cette idée de péché est donc essentiellement judaïque. Mais, chez ces Juifs, comment la « mauvaise conscience s'est-elle compliquée de l'idée de Dieu » ? Voici là-dessus l'explication, d'ailleurs assez vague, de Nietzsche.

Par le mécanisme précédemment décrit, dit-il en substance (*Généalogie*, 21) les notions de *dette* et de *devoir* ont été refoulées dans la mauvaise conscience. Puis elles se *retournent*: 1° contre le *débiteur*, chez qui la mauvaise conscience s'attache, jusqu'à ce qu'enfin l'idée de l'impossibilité de se libérer de la dette engendre celle de l'impossibilité d'expier (l'idée de la punition *éternelle*); — 2° contre le *créancier*, soit l'ancêtre sur lequel on fait reposer une malédiction, « Adam », le « péché originel », (ici, Nietzsche se trompe : Adam ne peut être créancier ; il est débiteur-né de Dieu ; par sa désobéissance, il a refusé le paiement d'une dette ; sa postérité devait donc éternellement peiner pour cette dette, de la même façon que dans la loi civile, l'héritier doit acquitter les dettes de la succession) — soit contre la nature, où l'on place maintenant le principe du mal (*diabolisation de la nature*).

Faisons attention à cette *diabolisation de la nature*. C'est par elle que nous pouvons trouver ce rapport entre *Dieu* et la *mauvaise conscience* que Nietzsche n'a pas établi. Les Pères de l'Eglise, et notamment Origène, ont presque tous pensé que le sacrifice du Christ avait non seulement sauvé l'homme, mais tout ce qui existe. De même saint Paul a dit :

Qu'il a plu à Dieu de réconcilier toutes choses par celui qui est le principe de la vie et le premier né entre les morts, ayant pacifié par le sang qu'il a répandu sur la croix, tant ce qui est sur la terre que ce qui est au ciel.

Par un hymne qu'elle chante le dimanche de la passion, l'Eglise a conservé cette tradition :

Terra, pontus, astra, mundus
Hoc lavantur sanguine.

Si nous réfléchissons maintenant qu'aux yeux de l'homme primitif rien n'est mauvais que ce qui s'oppose à l'esprit, c'est-à-dire son *moi animal*, ce qu'il a de *naturel*, ce qu'il a de commun avec tous les êtres de l'univers ; si nous rapprochons la conception hébraïque

d'un dieu unique, parfait et tout puissant, nous comprendrons que le juif ancien ait pu s'écrier, comme Maistre : *Comment croire qu'un tel être soit sorti dans un tel état des mains de son créateur*, et penser qu'il n'a pu arriver là que par une dégradation, ou une série de dégradations, à la suite d'un crime ou d'une série de crimes.

Mais si le mal est universel, il entre pourtant dans les desseins de Dieu. Si le juste, aussi bien que le criminel, est en butte à l'infortune, c'est que, quoique juste, il y a en lui un homme, jamais innocent, un homme « capable de commettre tous les crimes » et qu'il est puni non comme juste, mais comme homme. Pour les êtres primitifs, dit Nietzsche (*Volonté de Puissance*, 461), « le caractère méchant et nuisible n'est qu'apparent. On interprète les suites du hasard, de l'incertitude, du subit, comme bien intentionnées, comme pleines de raison ». C'est cette croyance que, sous le nom de Providence, le christianisme a perpétuée.

Je comprends fort bien, dit Maistre, comment une loi humaine peut-être *injuste*, lorsqu'elle viole une loi divine, ou révélée, ou innée ; mais le législateur de l'univers est Dieu. Qu'est-ce donc qu'une injustice de Dieu à l'égard des hommes ?... L'ordre des choses a lieu sous l'empire d'un Dieu essentiellement juste : donc cet ordre de choses est juste par des raisons que nous ignorons.

Il y a mieux : les souffrances apparemment injustes de l'homme vertueux sont doublement agréables à la divinité, agréables d'une manière générale comme souffrances humaines, puis agréables particulièrement comme souffrances de l'homme vertueux « en tant qu'elles le perfectionnent et accumulent ses mérites ». Sénèque, qui, selon Maistre, a connu saint Paul, et que, comme stoïcien, Nietzsche appelle volontiers « un chef sémite campé sous l'oripeau grec », a exprimé cela d'une façon en effet toute judaïque :

Ego vero non miror si quando impetum capit (Deus) spectandi magnos viros colluctantes cum aliqua calamitate. Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat INTENTUS OPERI SUO DEUS ! *Ecce par Deo dignum ! vir fortis cum mala fortuna compositus.*

Ce spectacle est même, dit encore Nietzsche, ce qui justifie la douleur, ce qui lui donne une signification sans laquelle son absurdité nous révolterait. « Tout mal est justifié du moment qu'un dieu se plaît à le regarder, ainsi parle l'ancienne logique de sentiment. » Finalement la douleur devient un moyen d'attirer les regards des dieux :

Les philosophes moralistes de la Grèce pensaient de même que l'attention de Dieu demeurait fixée sur les luttes morales, l'héroïsme et les tortures que s'imposaient les vertueux : « l'Hercule du devoir » était sur un théâtre et il le savait.

§

Auprès de ce dieu stoïcien, et, pour mieux dire, de ce dieu juif, qui, des souffrances du juste, fait ses délices principales, les dieux gaulois, à qui les supplices des criminels sont les plus agréables, *gratiora*, doivent paraître d'une humanité touchante, à moins que cette humanité ne soit une pure imagination des druides. En effet, le souci constant du monde païen paraît avoir été de tromper la divinité, comme il est encore celui du catholicisme dans ce que celui-ci a conservé de païen, dans ces donations, ces prières, ces pèlerinages, auxquels certaines indulgences sont attachées. On pense qu'on peut donner à la divinité « vie pour vie », ou, encore selon Maistre, que *le ciel irrité contre la chair et le sang ne peut être apaisé que par le sang*, mais on pense aussi *qu'une vie moins précieuse peut être offerte et acceptée pour une autre*. Ainsi les Druides, pour la vie d'un noble guerrier, offraient celle d'un criminel, et partout ailleurs, dit Maistre,

on offrit le sang des animaux, et cette *âme*, offerte pour une *âme*, les anciens l'appelèrent ἀντίψυχον, *vicariam animam ;* comme qui dirait *âme pour âme*, ou âme substituée.

Ces subterfuges, qui sont la monnaie courante du trafic religieux, Maistre les fait dériver de l'idée que *l'innocent peut payer pour le coupable*, du dogme de la réversibilité. Il semble qu'il y ait là une confusion. Ces chefs d'armée qui, pour obtenir la victoire, sacrifient un bélier, ces druides qui, pour conserver la vie d'un noble chef, supplicient quelque voleur de grand chemin, ne font pas précisément *payer l'innocent pour le coupable ;* ils sont plutôt dans la situation d'un commerçant honnête qui, faisant un échange, entend réaliser à la fois son bénéfice sur l'objet qu'il cède et sur l'objet qu'il acquiert. Ce n'est que dans les grandes occasions, et après que tous les sacrifices ordinaires ont été inefficaces, qu'on se décide à faire payer l'innocent, non plus pour le coupable, mais pour le salut de toute la communauté, comme il est dit dans la légende d'Iphigénie à Aulis. Encore le sacrifice d'Iphigénie s'explique-t-il moins par la réversibilité que par cette idée, rapportée plus haut d'après Nietzsche, « que les dieux sont favorables parce que le spectacle des cruautés les amuse et les met de bonne humeur » (*Aurore*, 18).

D'où vient-il cependant, ce dogme de la réversibilité, ce dogme si prépondérant dans la religion juive et dans ses dérivés chrétiens, qu'il a pu retourner complètement à son profit la doctrine véritable de Jésus de Nazareth ? L'idée de laquelle à première vue il semble découler, que la divinité est cruelle et se réjouit tout particulièrement des souffrances volontaires du juste, n'est pas une idée juive :

Jéhovah, en fait, peut bien surpasser en cannibalisme tout ce qu'on nous raconte de Moloch; en droit, c'est un dieu juste, justement courroucé contre l'homme, duquel aucun sacrifice ne suffit à expier le forfait formidable. Il faut donc, à ce dogme, chercher une autre origine : Joseph de Maistre nous en découvre deux, l'une juridique, l'autre sociale.

Nous avons dit que Maistre, fondant sur l'idée de réversibilité les sacrifices animaux et les sacrifices druidiques des criminels paraissait avoir fait une confusion, et il a confondu en effet l'idée chrétienne de réversibilité, qui comprend le sacrifice du coupable pour l'innocent, avec l'idée païenne, qui repose sur l'égalité: *vie pour vie.* En réalité, même au fond des sacrifices animaux, il y a bien une idée de réversibilité : on pense que si la divinité veut une vie, il lui est indifférent que ce soit telle ou telle vie; la fraude n'est que dans l'application du principe et consiste à donner en échange d'une vie, non une vie égale, comme on le devrait, mais une vie inférieure, une vie d'animal ou de criminel. C'est cette idée, que la personnalité de la victime est indifférente à la divinité pourvu que le sacrifice soit accompli, qui dérive d'une idée juridique. Une loi des Douze Tables (lesquelles s'inspirent d'ailleurs du plus grossier talion) mentionne que si quelqu'un paie pour le débiteur insolvable, le créancier ne pourra garder celui-ci comme esclave. Que la loi ait mentionné cette intervention du répondant, cela ne prouve certes pas qu'elle ait été fréquente, et elle ne devait pas l'être, puisque plus tard l'autorité fut obligée de construire des prisons pour soustraire les débiteurs à la cruauté des créanciers, cela montre, du moins, que, si elle se produisait, on trouvait naturel que le créancier, une fois satisfait, n'ait plus rien à répéter. Mais, si la dette pécuniaire tombe, lorsqu'un homme l'acquitte pour un autre homme, on peut aussi considérer que toutes les autres dettes peuvent s'acquitter par réversibilité, et cette idée était bien familière en France, il n'y a pas si longtemps, lorsque, pour les remplacements militaires, l'autorité stimulait le négoce des marchands d'hommes, lequel, généralement, se confondait avec le négoce de l'autre sexe, afin d'ajouter sans doute un corollaire féminin à l'axiome « que tout homme en vaut un autre ». De là à penser qu'un homme peut subir une peine à la place d'un autre homme, il n'y a pas loin, et c'est ce que nous dit Bellarmin, un jésuite du XVII^e^ siècle, sur lequel Maistre ne tarit pas en éloges :

Satisfactio est compensatio pœnæ vel solutio debiti : potest autem unus ita pro alio pœnam compensare, vel debitum solvere, ut ille satisfacere merito dici possit.

Ajoutons que cette théorie n'est pas particulière aux jésuites et n'a pas pour objet, comme on pourrait croire, de justifier les erreurs

judiciaires. Nietzsche, dans une boutade de *Par delà le Bien et le Mal*, s'écrie : « Il faut rendre le bien et le mal : mais pourquoi serait-ce à la personne qui nous a fait le bien ou le mal ? » Chamfort, d'autre part, nous rapporte l'anecdote de cet officier général, dont le cuisinier fut condamné pour vol à être pendu, et qui, par compensation, envoya son marmiton à la potence, sur la raison que le cuisinier était un bon cuisinier, et le marmiton un mauvais marmiton.

L'autre origine que Maistre assigne à la réversibilité est une idée sociale, l'idée de *solidarité*, *soliditatis*. Si l'on s'en tenait au sens exact de ce mot *solidarité*, au sens conforme, et à l'usage concret qu'on en fait, et à son étymologie, on pourrait penser que cette idée sociale de solidarité se ramène elle-même à une définition juridique, et de plus l'on ne verrait pas bien comment elle peut se relier à la réversibilité. En effet, hors de la jurisprudence, les Romains n'emploient jamais le terme *soliditas* (de *solidus*, total, consistant, qui ne fait qu'un), et dans leur jurisprudence même, le trait capital de cette *soliditas*, c'est qu'elle n'existe que par un acte antérieur et formel, que, comme on dit, elle ne se « présume » jamais, alors que c'est cette présomption qui fait le fond de ce que nous appelons *solidarité*. Mais, à l'esprit de Joseph de Maistre, cette objection, fondée sur le sens juridique, qui est le seul propre, du mot *solidarité*, n'a pas pu se présenter. Ce juriste, dont l'originalité, d'ailleurs judicieuse, est de ne pas croire efficace la législation, s'est efforcé dans tous ses ouvrages de montrer que les lois ont pour objet soit de restreindre des usages devenus redoutables, soit de renforcer des usages affaiblis. Or, dans le cas de cette solidarité, dont Maistre aurait pu brillamment illustrer sa théorie, à quelle matière le législateur circonscrit-il la solidarité, et quel usage a-t-il voulu restreindre ? La seule matière où la loi romaine admette la solidarité est celle des dettes, et l'usage que le législateur semble avoir voulu restreindre, en exigeant que la solidarité fût stipulée, est celui que révèle la loi des Douze Tables d'après laquelle les créanciers pouvaient, ou vendre leur débiteur insolvable « aux étrangers au-delà du Tibre « ou mettre son corps en pièces et se le partager chac un proportionnellement à sa créance. » Assurément, cette loi, dans sa dernière partie, dut être appliquée très rarement, et Quintilien affirme même qu'elle ne le fut jamais ; d'ailleurs elle fut abrogée de bonne heure, et remplacée par la loi Pœtilia Papyria, laquelle permettait seulement aux créanciers de faire vendre à l'encan les biens du débiteur. Mais la tendance était bien à Rome que les créanciers se tinssent pour naturellement solidaires, en tant que créanciers, et qu'ils exigeassent le remboursement global de leurs créances, malgré que ces créances fussent distinctes ; et, en ne reconnaissant pas cette solidarité présumée, en n'admettant la solidarité entre créanciers que pour une créance indivise, une nou-

velle loi (une loi Julia) retenait cette tendance, empêchait que le débiteur ne fût accablé à la fois par ses créanciers réunis et lui permettait de s'acquitter avec chacun d'eux, voire même de transiger séparément; la tendance était même si forte, que Justinien dut confirmer dans ses Novelles les dispositions de cette loi. Or, cette tendance qu'avaient les créanciers à se coaliser, qu'est-ce, sinon la solidarité telle à peu près que nous la concevons aujourd'hui, qu'est-ce, sinon *l'esprit de corps?* Nous tenons ainsi dans l'esprit de corps l'origine probable de la solidarité.

Au reste, pour Maistre, patricien plus encore qu'aristocrate, il n'est pas douteux que la solidarité, cette solidarité qui va permettre la réversibilité, se confonde avec l'esprit de corps.

La communauté des mérites, écrit-il, la réversibilité, ne peuvent venir que d'une *unité* que nous ne comprenons pas : les hommes sont tous disposés à regarder un peuple, une ville, une corporation, surtout une famille, comme un être moral unique, capable de mériter ou de déméríter, et susceptible par conséquent de peines et de récompenses.

Aussi, de même que la faute, ou le crime d'un coupable, peuvent être absous en considération des vertus ou des talents, qui, jusque-là, l'ont distingué, de même, lorsque le coupable appartient à l'un de ces organismes qui sont les grandes, familles, « les mérites de ses ancêtres peuvent faire équilibre à sa faute ». Et de même que les ferventes supplications d'un coupable, les « supplications *de ses amis* peuvent désarmer le souverain ». La réversibilité est si bien une croyance naturelle à l'homme qu'on la trouve jusque chez ceux-là qui, au XVI[e] siècle, se sont révoltés contre la doctrine des Indulgences :

Il n'y a pas de père de famille protestant qui n'ait accordé des indulgences chez lui, qui n'ait pardonné à un enfant punissable par l'*intercession* et par les *mérites* d'un autre enfant dont il a lieu d'être content. Il n'y a pas de souverain protestant qui n'ait signé cinquante *indulgences* pendant son règne, en accordant un emploi, en remettant ou commuant une peine, etc., par les *mérites* des pères, des frères, des parents ou des ancêtres.

Maintenant rappelons-nous que pour les écrivains chrétiens l'Eglise est une vaste communauté, au sein de laquelle toutes les autres doivent se résorber : dans cette communauté un innocent quelconque pourra donc payer pour un coupable quelconque, pour toute la communauté coupable, même, et cela d'autant que déjà les anciens pensaient, comme Nietzsche le dit encore (*Aurore*, 18), que « *l'homme moral*, dans la communauté, par la vertu de la souffrance fréquente, dispose les dieux favorablement ».

Les *dévouements* si fameux dans l'antiquité (*Considérations sur la France*, III) tenaient au même dogme. Décius avait la *foi* que le sacrifice

de sa vie serait accepté par la divinité, et qu'il pourrait faire équilibre à tous les maux qui menaçaient sa patrie. Le Christianisme est venu consacrer ce dogme... On se demande quelquefois à quoi servent ces austérités terribles exercées par certains ordres religieux, et qui sont aussi des *dévouements :* autant vaudrait précisément demander à quoi sert le Christianisme, puisqu'il repose tout entier sur ce même dogme agrandi, de *l'innocence payant pour le crime*. L'autorité qui approuve ces ordres choisit quelques hommes et les isole du monde pour en faire des *conducteurs*.

Conducteurs : c'est l'expression qu'emploie Nietzsche, au sujet de « l'homme moral dans la communauté », de « l'Hercule du devoir ».

C'est ainsi que, sur cette question du péché et des sacrifices qui le rachètent, s'éclairent et se complètent l'un l'autre Nietzsche et Joseph de Maistre. De cette concordance, il y a une explication grossière qui est l'utilisation faite par Nietzsche des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, explication qu'il nous faut écarter, non parce que cette utilisation eût été illégitime, mais parce qu'il est au contraire regrettable pour la force et l'ordonnance de la Généalogie de la Morale qu'elle n'ait pas été faite. Une autre raison de cette concordance serait qu'ayant traité des sujets analogues il est assez naturel que ces deux écrivains se soient rencontrés ; il y a pourtant mieux qu'une rencontre nécessitée par la communauté du sujet dans le fait qu'ils ont tous deux distingué l'idée de péché comme trait capital de la morale chrétienne, alors que tant d'historiens, à commencer par Renan, s'occupant de cette même morale, ont à peine mentionné cette idée. La vraisemblance serait plutôt, outre la filiation qu'on peut reconnaître de Nietzsche à Maistre au moyen de Schopenhauer, que ces deux esprits ne sont pas sans quelque parenté, parenté que ce n'est pas ici le lieu de définir, mais dont on pourrait trouver aisément la marque dans maints passages de leurs œuvres. Contentons-nous d'indiquer leur défiance commune du rationalisme, le sens qu'ils ont tous deux des réalités psychologiques, la tendance au mysticisme, irrésistible chez Maistre, disciple du Philosophe inconnu, mais à laquelle Nietzsche n'a pas laissé de céder pratiquement, en dépit de son nihilisme radical, — et aussi que, de même que pour écrire le *Cas Wagner*, il avait fallu à Nietzsche être fervent wagnérien, de même, pour rejoindre, quoique en s'opposant d'un point de vue païen, un chrétien éclairé comme Joseph de Maistre, il avait peut-être aussi fallu que Nietzsche fût d'abord profondément chrétien.

Mais ce sur quoi Nietzsche et Maistre divergent, par contre, et ce par quoi nous voulons conclure, — puisque aussi bien l'objet de cette étude, en réunissant les hypothèses de ces deux auteurs, n'est autre que de montrer, mieux qu'ils ne l'ont fait séparément, l'origine tout

humaine de l'idée de péché, — c'est la solution pratique qu'il sied de donner à un dogme qui si longtemps a pesé sur le monde occidental, et qui, quoi qu'on fasse, pèsera sur lui si longtemps encore. Pour Nietzsche, cette solution est simple, et consiste à nier à la fois l'existence de la *dette* et celle du créancier.

Je suppose que nous ayons commencé à entrer dans le mouvement *contraire*, il serait permis de conclure avec quelque vraisemblance, du déclin irrésistible de la foi au dieu chrétien, à un déclin de la conscience de la dette (faute) chez l'homme, déclin déjà fort rapide aujourd'hui; on pourrait même prévoir que le triomphe complet et définitif de l'athéisme libérerait l'humanité de tout sentiment d'une obligation envers son origine, *causa prima*. L'athéisme et une sorte de *seconde innocence* sont liés l'un à l'autre.

Or, et là-dessus Nietzsche s'est longuement étendu dans sa *Volonté de Puissance*, cette seconde innocence, négative de l'idée de péché, est précisément ce qu'a tenté d'établir le christianisme primitif, tel que nous l'a découvert l'exégèse moderne, et tel à peu près que l'entendent Tolstoï et ses frères Doukhobors. En effet, ni les Evangiles, ni même les prophéties hébraïques — recueils d'imprécations vagues, semblables à l'élucubration de Nostradamus, et dans lesquelles, avec de la bonne volonté, on trouve tout ce qu'on désire, — ne nous représentent le Christ comme l'agneau, *qui tollit peccata mundi*. Jésus, par l'acceptation volontaire qu'il fit de son supplice, a pu vouloir signifier que les contingences les plus cruelles ne sont rien, pour qui a mis son bonheur dans les choses de l'âme, dans « le royaume des cieux »; il n'a jamais prétendu racheter, par le sacrifice de sa vie, les péchés de l'humanité. Zacharie de son côté (XI, 9 et 10), nous parle de ce Roi qui viendra « juste, sauveur, humble, monté sur un âne, et qui parlera de paix aux nations, etc. », il ne nous dit en rien que ce Roi libérera son peuple de la faute d'Adam. Ce fut le génie de saint Paul d'avoir adapté la légende chrétienne aux besoins du monde païen, « tournés sans cesse vers l'Orient », dit Tiele, vers Ormuzd et Mithras, et d'avoir fait du Christ, non seulement une victime payant pour l'humanité, mais un créancier envers qui l'humanité contractait une nouvelle dette. Nous comprenons ainsi pourquoi Maistre triomphe aisément lorsqu'il retrouve les dogmes chrétiens dans les croyances païennes : c'est que ces dogmes dérivent tout droit de ces croyances.

Les anciens, dit-il, voyaient quelque chose de mystérieux dans la *communion du corps et du sang des victimes*... La *chair* ayant séparé l'homme du ciel, Dieu s'était revêtu de la chair pour s'unir à l'homme par ce qui l'en séparait : mais c'était encore trop peu pour une immense bonté attaquant une immense dégradation. Cette chair divinisée et perpétuellement immolée est présentée à l'homme sous la forme extérieure de sa nourriture privilé-

giée, *et celui qui refusera d'en manger ne vivra point...* Plus rapide que l'éclair, plus actif que la foudre, le sang *théandrique* pénètre les entrailles coupables pour en dévorer les souillures, *adhœrat visceribus meis... ut in me non remaneat scelerum macula.* Il arrive jusqu'aux confins de ces deux puissances irréconciliablement unies, *usque ad divisionem animæ et spiritus*, où les élans du cœur, *intentiones cordis*, heurtent l'intelligence et la troublent. Il n'y a rien qui démontre d'une manière plus digne de Dieu ce que le genre humain a toujours confessé, même avant qu'on le lui ait appris : sa dégradation radicale, la réversibilité des mérites de l'innocenc payant pour le coupable et le SALUT PAR LE SANG.

Le genre humain, celui du moins que nous connaissons, a effectivement confessé tout cela ; mais il l'a appris dans le culte de Mithras. Il est vrai qu'à considérer l'antiquité de ces doctrines on peut penser qu'elles sont nécessaires à l'homme. Il est vrai, aussi, que, selon même le nihilisme le plus entier, l'homme, pour vivre, ne saurait se passer d'illusions. Mais peut-être, alors, serait-il logique qu'il préférât de illusions qui, du moins, aident à vivre.

F. CAUSSY.

LE POÈTE DU GHETTO

—

MORRIS ROSENFELD

—

Il n'y a qu'une seule poésie, la franche, la vraie. Tout le reste n'est qu'illusion et pastiche. L'inspiration poétique vient au paysan comme au prince; il ne s'agit pour chacun que de s'emparer de sa propre vie et de l'exprimer dignement.

La vie et l'œuvre de Morris Rosenfeld, poète populaire juif, qui a chanté selon son cœur ardent et misérable, illustre admirablement cette pensée de Gœthe.

Fils d'un pêcheur de village (1), Rosenfeld connut dès son jeune âge — rare fortune pour un enfant du ghetto — le charme mélancolique et sauvage des forêts lithuaniennes. Les vieilles légendes du pays par lesquelles les parents du petit Morris se plaisaient à émerveiller sa jeune imagination impressionnèrent l'âme sensible de l'enfant; plus tard, la lecture de la Bible et la poésie de l'Ecriture l'initièrent à la beauté lyrique et contribuèrent à développer ses dons poétiques naturels.

Déjà il s'employait à des timides essais, lorsqu'à l'âge de seize ans la persécution le chassa du village natal. Il quitta la Russie et se réfugia à Londres. Tour à tour marchand, tailleur de diamants, casquettier, Rosenfeld échoua, après mille tribulations, dans un des *sweat-shops* (2) du « Jewtown », à New-York.

C'est là, dans ces bagnes ouvriers, qu'il a appris à chanter la misère et la souffrance. Et il a trouvé pour les chanter des accents qu'on ne rencontre point chez d'autres. Rosenfeld

(1) Bokshe, district de Suwalk (Russie).

(2) Littéralement, « atelier de sueur ». Tristes réduits, où un patron sans vergogne, le « sueur » (sweater), fait produire à la machine humaine tout ce qu'elle peut suer. A cause de l'extrême division du travail, les ouvriers qualifiés sont rares dans les « sweat shops ». Ce sont des manœuvres qui y peinent de quinze à vingt heures par jour, pour un salaire dérisoire de quelques *cents*.

n'est pas un énergumène qui clame vengeance et crie aux armes. Son langage n'est pas celui d'un tribun que scandent les appels de combat. Il chante simplement ce qu'il voit et ce qu'il connaît : les impressions du monde extérieur et les mouvements intimes de l'âme humaine. Et ce n'est pas sa faute si la réalité est si triste. Le sincère poète, rossignol du cimetière, ne chante pas « le printemps et ses doux ciels, ni les anges, ni les Dieux »,

Ni les campagnes, ni les rivières
Qui appartiennent aujourd'hui aux riches.
— Il ne chante que les tombes qu'il voit.
Il voit la misère, la détresse, et la douleur;
Il porte au fond du cœur des blessures
Que rien n'adoucit, que rien n'apaise; —
Sur le grand cimetière du Monde,
Il gémit des psaumes attristés, —
Accorde sa harpe et joue.

(*Le Rossignol du Cimetière.*)

Ces « psaumes attristés », le chantre du Ghetto les composa en *yiddisch*, dans la « langue de l'exil », comme l'appellent les écrivains juifs. Ce jargon est comme un symbole des incessantes migrations du peuple errant. Au vieil-allemand populaire qui en est le fond, survivance du vocabulaire commun aux israélites et chrétiens rhénans, vinrent s'ajouter, après les expulsions en masse, des éléments empruntés aux peuples qui donnèrent successivement asile aux proscrits. L'étude des livres saints et l'observance des pratiques religieuses, qui jouèrent un si grand rôle dans la vie des Juifs du moyen-âge, firent entrer dans la langue un grand nombre de mots hébreux ; plus tard la langue polonaise et la langue russe y apportèrent leur tribut. Ainsi se constitua un singulier mélange de mots d'origines slave et germanique, adaptés à l'insuffisant alphabet hébraïque, déformés par la transcription et par une prononciation défectueuse, devenus enfin méconnaissables aux peuples qui en avaient fourni les formes premières.

Le yiddisch est la langue du populaire, des enfants du peuple qui n'ont pas pu faire d'études hébraïques ou modernes. La poésie d'art juive est hébraïque (Bialik, Tchernichovsky). Les intellectuels israélites dédaignent quelque peu le « jargon », langue d'exil et de transition. « Quand l'heure de la délivrance aura sonné, écrit un poète juif, le jargon devra céder le

pas à son aînée, la langue hébraïque, cette belle et antique fleur qui n'a su fleurir que quand les Juifs étaient chez eux, en liberté. » Et il ajoute : « Heureux le peuple qui, pour l'ignominie de l'esclavage, pour l'affront de la servitude se sert d'une langue, et qui en possède une autre pour exprimer le bonheur de la liberté et la fierté du réveil national. »

Cependant, et sans établir de parallèle entre la langue du Cantique des Cantiques et le *yiddisch* — il faut dire que tout ce que le Juif possédait d'esprit, de vigueur et de beauté, a passé dans le jargon. La hardiesse de l'image, la force du mot, les saillies et la vivacité de la phrase, tout ce qui est la marque du caractère juif se retrouve dans le judéo-allemand.

Cependant « la langue de l'exil » n'a guère été cultivée avant Rosenfeld et le chantre du ghetto n'a pas eu, à vrai dire, de prédécesseurs dignes de lui. C'est lui qui a inventé de toutes pièces l'art qu'il devait illustrer.

Possédant au plus degré le don de refléter en soi les mille aspects de la nature, il sut en même temps trouver pour rendre sa pensée une infinie variété de rythmes et de mesures. Il réussit à rendre fluide et doux le lourd patois juif. Il rapprocha le *yiddisch* des langues littéraires. Il le polit, le rendit plus caressant à l'oreille. A être ainsi raffinée la langue perdit peut-être de son âpreté expressive, de sa vigueur et de son mordant, mais elle devient plus souple, plus propre à l'expression de la pensée poétique, plus harmonieuse. Et dans certaines pièces dont nous nous permettrons de citer le texte *yiddisch*, la langue acquiert une vigueur et le rythme une puissance imitative dont on ne trouve d'égales que dans les œuvres de grands lyriques allemands.

§

L'œuvre du poète du ghetto compte environ trois cents poèmes. Les premiers en date sont les « poèmes nationaux » (Nationale Versen). L'attristante pensée de la déchéance d'Israël se mêle dans ces poésies aux douloureux souvenirs de la gloire abolie. Mais l'espoir du retour final au pays édénique, la Palestine perdue, vibre dans plusieurs poèmes, notamment dans « Hanneroth Halalu » (Les Lampes sacrées), où Rosenfeld chante les hauts faits des Macchabéens, et dans « Jüdischer Mai » (Le Mai juif).

Voici le Mai revenu,
Avec son charme, sa gloire,
Toutes les herbes, toutes les fleurs
De nouveau se sont éveillées.
De nouveau il fleurit dans les champs,
De nouveau il verdoie dans les bois,
De nouveau tout est partout splendeur,
De nouveau chante le rossignol (1).

Seul, parmi les splendeurs de la nature printanière, qui « éveille une vie nouvelle, agite des cieux nouveaux et fait voltiger des rêves dorés dans l'âme humaine», le Juif, « ce solitaire qui marche la tête courbée », poursuit sa course inquiète. Pour lui, « Mai parfumé, Eté, sont depuis longtemps, longtemps déjà flétris ». Les fleurs elles-mêmes n'ont pas un regard de pitié pour lui. Et le poète s'écrie :

Ne riez pas, fleurs, n'ayez pas ce mépris
Vous êtes belles, — certes, certes !
Mais de bien plus belles foula
Jadis le pied du Juif...
.....
Interrogez les cèdres du Liban,
Interrogez les myrtes verts de Saron !
Oh, ils reconnaîtraient encore
Leur hôte épuisé.
Interrogez le beau Mont des Oliviers,
Interrogez le Karmel, chaque arbre,
Interrogez tous ces beaux morts,
Tous ces beaux rêves du passé...

L'exilé du Ghetto s'abandonne au glorieux souvenirs :

Dans sa sainte patrie
Le Juif d'une lyre merveilleuse
Tirait les plus beaux accents,
Des chants qui jamais plus ne retentiront

(1) Voici cette strophe dans le texte *yiddisch*, qui est d'ailleurs parfaitement intelligible, du moins pour qui connaît l'allemand. En général, le *yiddisch* lithuanien dont se sert Rosenfeld ne se distingue de l'allemand que par quelques divergences vocaliques (confusion des i et ü, e et a). par la simplification de la grammaire et par une syntaxe quelque peu arbitraire.

Wieder is der Mai *gekummen*
Mit sein Zauber, mit sein Pracht.
Alle *Grasen*, alle Blumen
Haben wieder aufgewacht.
Wieder blüht es auf die Felder
Wieder grünt es in die Wälder,
Wieder glanzt es überall
Wieder singt der Nachtigal

Avec une aussi magnifique douceur,
Bons et saints, purs et chastes !
Au saule silencieux est suspendu
Le rêve de ma nation...

Que le présent est triste au regard de ce grand passé ! Mais le poète est plein d'espoir :

De nouvelles années, d'heureuses années,
Te font signe déjà, mon Juif !...
Tu chanteras les chants du pâtre,
En menant de nouveau ton troupeau au pré ;
Tu revivras, tu revivras de nouveau
Tu vivras, éternellement, sans fin.
Après ta terrible course,
Tu respireras enfin librement ;
Au pied du silencieux mont Moriah,
Battra de nouveau un cœur de héros...

Et il termine par cet appel superbe :

Marche le long des sentiers
De ton antique patrie ;
Une étincelle brille encore
Auprès du mur écroulé (1)...

Juif croyant, Rosenfeld n'est pas moins un esprit éclairé. Les pratiques cruelles de la purification (2) (*Die Erste Toile*), la coutume honteuse de la flagellation (3) (*Malkoth Schlagen*), l'injuste excommunication qui frappe le bâtard (*Der Maruser*) trouvent en lui un redresseur chaleureux jusqu'à la violence. L'iniquité sociale, l'oppression du pauvre forment le sujet de plusieurs pièces (*Der blinder Bettler*, *Die areme Gesind*, *Die Lichtvarkœferin*). Dans *Die Lichtvarkœferin*, le poète raconte la mort d'une pauvre marchande de cierges :

.....
Dans Hester street, paisible et abandonné,
Gît seul, comme un orphelin, un petit panier,
Auprès est assis un cadavre froid et raidi,
La pauvre marchande — près du poteau.
Pourtant personne encore n'a remarqué le cadavre ; —
Les riches sont tout occupés de leur bonne chère ;
Et qui parle, aujourd'hui, des gens pieux et religieux ?

(1) Le mur des lamentations.
(2) Ablution froide que la loi impose, en toute saison, à la fiancée comme purification avant les noces.
(3) Une fois par an, la veille du Yom-Kippour, les fidèles se font administrer un certain nombre de coups de lanière sur le dos.

Bien sûr, la veille du Sabbat ils n'ont pas un instant.
Aussi l'incident passe inaperçu,
Jusqu'au moment où lentement, paisiblement, est venue la nuit —
Et venue aussi, du saint séjour d'en haut,
La princesse Sabbat, — à cette heure, on va à la synagogue...
Dans la synagogue on est brillant, propre et beau ;
Le chantre psalmodie d'une voix douce, toute l'assistance l'écoute ;
Mais pourquoi le chandelier semble t-il entouré [d'une atmosphère] de rêve?
Les lumières qui y sont placées clignotent à peine!
Ces cierges, — mais ce sont, ne le savez-vous pas?
Ceux de la femme morte tout à l'heure dans la rue.
Les riches et les pieux les ont achetés
Afin qu'ils brûlent cette nuit pour la pauvresse et son enfant.
Les riches et les pieux connaissent leur devoir ;
Ils ont allumé les cierges de la morte,
Les riches et les pieux que leur importent les corps?
Ce sont les âmes, sachez-le, qu'ils veulent sauver.

Et le poète termine par cette supplique touchante :

O cierges saints! vous êtes témoins aujourd'hui
Qu'ici la misère a tué mère et enfant,
Qu'ici-bas, où l'on dépense pour le plaisir, des millions,
On laisse mourir de faim des hommes dans la rue ;
Qu'ici-bas, où, pour les honneurs, pour le luxe, on dissipe l'argent.
Les mains restent fermées pour les opprimés.
Gardez votre flamme, ô cierges saints,
Jusqu'au terrible jour du jugement!
Alors, devant le trône céleste de Justice,
Rallumez-vous, pures lumières des âmes!
Et que votre flamme, en portant témoignage contre lui,
Fasse condamner l'inique système social!

En dehors des poèmes, Rosenfeld a écrit un grand nombre de ballades. C'est dans ces ballades que ce sont surtout révélées ses qualités de style. Ne dirait-on pas des strophes de Schiller, ces quelques vers où la puissance imitiative du rythme s'unit heureusement à la vigueur de l'image :

Vun nahnten und vun weiten kummt der schwerer Gang
Et verd a Tupperei, et werd a Klingerei,
A Geherei, a Dreherei, a Springerei (Der Jüdischer soldat).
De près et de loin s'avance la lourde troupe,
Ce sont des pas, un cliquetis d'armes,
Une marche, une course, un galop...

Dans la ballade « La Patrie », dont nous ne reproduisons pas le texte *yiddisch* de crainte de fatiguer le lecteur, c'est la même vigueur du mètre.

O Russie, dès que j'entends ton langage,
J'éprouve à la fois une joie et une douleur ;
Des sentiments d'amour et de vengeance
S'éveillent tout au fond de mon cœur.

Devant mes yeux flottent
Deux images, oh ! contraste frappant !
Ma mère qui m'a nourri,
Mon empereur qui m'a détesté,

Mon berceau et ma tombe tout ensemble...
Que c'est doux et que c'est horrible, je sens
Comme deux flammes violentes et contraires,
Brûler silencieusement mon cœur.

O patrie, comme je voudrais baiser
La moindre de tes pierres, — aujourd'hui !
O Russie, comme je voudrais mettre en pièces
Ton « Tsar », oh ! le chien sanguinaire.

O, sainte patrie, ton langage
Eveille en moi joie et douleur ;
Des sentiments d'amour et de vengeance
Consument mon pauvre cœur !

§

Si pathétiques et si poignants que soient les poèmes et les ballades du chantre du ghetto, ils ne sauraient égaler en intensité dramatique ses « Chants du Labeur ».

Rosenfeld fut ouvrier lui-même. Il peina dans les « sweat-shop », ces « ateliers de sueur », auxquels « le spectacle de l'agitation fébrile des mains qui suivent le mouvement des machines donne l'aspect d'un des cercles du Dante (1) ».

Il connut la vie de misère du manœuvre réduit à de serviles besognes, esclave du petit patron, du « sweater (2) », lui faisant « suer » tout ce qu'il contient de force et de courage.

Forçat de l'atelier, il sut rendre avec une vigueur saisissante le supplice de ses frères de malheur.

Dans ses chants de travail, Rosenfeld a su mettre de la grandeur dans la douleur et de l'émotion profonde dans le réalisme. Il y a fait ressortir ce que la souffrance, l'abjection et la misère contiennent de beau, de vrai et de navrant. Le cadre restreint de l'article ne nous permet pas malheureusement de reproduire les plus remarquables de ces poésies ouvrières.

(1) R. Levasseur. *L'Ouvrier Américain*, p. 431 (visite des « sweat shops »).
(2) Littéralement, « sueur ».

Nous nous bornerons à citer la pièce *Der Schop*, qui est un tableau saisissant, cruel jusqu'à l'obsession, de « l'atelier de sueur (1) ».

Dans l'atelier, les machines grondent si furieusement
Que souvent, dans ce grondement, j'oublie que j'existe.
Je me perds dans l'effroyable tumulte,
Mon moi disparaît, je deviens une machine.
Je travaille et travaille et travaille sans fin ;
Je peine et peine et peine sans compter.
Pourquoi ? Pour qui ? Je ne sais, je ne le demande pas !
Comment une machine pourrait-elle être douée de pensée (2) ?
. . . . . .
A l'heure de midi, l'atelier m'apparaît
Comme un sanglant champ de carnage où tout repose désormais :

Autour de moi je vois, gisants, les cadavres,
De la terre crie le sang répandu.....
Un instant après, on donne l'alarme,
Les morts s'éveillent, la bataille renaît,
Les cadavres luttent pour des étrangers, pour des inconnus,
Ils combattent, ils tombent, ils s'effondrent dans la nuit.

Je contemple le champ de bataille avec un amer ressentiment,
Avec terreur, avec un désir de vengeance, une infernale torture
L'horloge, à présent, je l'entends clairement, elle crie :
« Il y aura un terme, un terme à l'esclavage ! »
Elle vivifie en moi la raison, le sentiment,
Elle me montre la fuite des heures :
Je resterai un misérable tant que je demeurerai muet,
Je resterai un déshérité tant que je demeurerai ce que je suis.
L'homme, qui dormait en moi, s'éveille,
L'esclave, qui veillait en moi, s'endort :
Allons, l'instant propice est venu !
Il faut mettre un terme, un terme à la misère !
Mais soudain — le sifflet, le « boss (3) » — une alarme !

Je perds la raison, j'oublie où je suis, —
C'est un tumulte, une bataille ; hélas ! mon moi s'égare,
Je ne sais rien, ne me soucie de rien, je suis une machine !

(1) Nous citons les deux pièces qui vont suivre dans la traduction de M. André Créhange, qui a bien voulu nous y autoriser. Nous devons ici remercier personnellement M. Créhange, auteur d'un excellent article sur Rosenfeld (*Revue de Paris*, 5 août 1902), de renseignements précieux qu'il nous a fournis sur le poète du ghetto. M. Andre Créhange a traduit un grand nombre de poesies de Rosenfeld. Il est à regretter que jusqu'à présent elles n'aient pu obtenir les honneurs de la publicité.

(2) A remarquer le rythme martelé du texte *yiddisch*, qui produit l'impression d'un ronflement de machines ;

Es rauschen in Schop so wild die Maschinen ;
As oftmal *varges* ich in Rausch, *as* ich bin.

(3) Le contre-maître.

A ces galériens de l'atelier que reste-t-il, sinon les joies de la paternité, le gai sourire de l'enfant, inconscient encore du malheur de sa naissance? Mais un ouvrier du « sweat shop » ne saurait même jouir pleinement de ces joies-là.

J'ai un petit enfant,
Un petit fils tout joli !
Quand je le vois il me semble
Que le monde entier m'appartient.

Mais rarement, rarement le vois-je,
Mon beau petit lorsqu'il est éveillé ;
Je le trouve toujours endormi,
Je ne le vois que la nuit.

Le travail me chasse tôt du logis
Et ne me laisse revenir que tard.
Hélas ! ma propre chair m'est étrangère !
Etranger le regard de mon enfant.

Je reviens au logis dans l'angoisse,
Au milieu des ténèbres ;
Ma pâle femme me conte aussitôt
Tous les jolis jeux de l'enfant (1).

Comme son parler est doux, comme il demande avec malice :
« O maman, maman chérie,
Quand viendra-t-il m'apporter un sou,
Mon papa, mon papa chéri ? »
J'entends cela, et je me hâte : — il faut,
Oui, oui, il faut que cela soit !
L'amour paternel s'enflamme :
Il faut que mon enfant me voie !...
Je me tiens près de son berceau,
Je le vois, je l'entends, et... chut !
Un rêve agite les petites lèvres :

(1) Nous citons quelques strophes du texte *yiddisch* de cette pièce, afin de donner une idée au lecteur de la souplesse de la langue de Rosenfeld.

Ich hab a kleinem Jungele
A Sühnele gar fein !
Weren ich derseh ihm, dacht sich mir
Die Ganze Welt is mein.
Nor selten, selten seh ich ihm
Mein Schönem wen a erwacht
Ich treff ihm immer schlafendig
Ich seh ihm nor bei Nacht.
Die Arbeit treibt mich früh araus
Und lass mich spät zurück
O, fremd is mir mein eigen Leib
O fremd mein Kind's a Blick.
Ich kum zuklemmterheit aheim
In Finsterniss gehüllt,
Mein bleiche Frau derzählt mir bald
Wie fein das Kind sich spielt.

« Oh! où donc, où donc est papa? »
Je baise les petits yeux bleus,
Ils s'ouvrent. — « Oh! mon enfant! »
Ils me voient, ils me voient
Et se referment bien vite.
« Ton papa est là, mon chéri (1),
Voici un sou pour toi, tiens! »
Un rêve agite les petites lèvres :
« Oh! où donc, où donc est papa? »
Je reste là, plein de tristesse, de douleur
Et d'amertume et je songe :
« Quand tu t'éveilleras un jour, enfant,
Tu ne me trouveras plus là. »

Que peut donc inspirer cette vie de misère qu'aucune lueur de joie ne vient jamais égayer, sinon ces stances désespérées, où la fatalité raille le travailleur vaincu :

Oh, ne peut-on pas se reposer un jour, un seul jour de la semaine,
Ne peut-on un jour être affranchi du joug terrible?
Oublier le contre-maître, son grognement irrité,
Sa figure maussade, et son terrible regard?
Oublier l'atelier et le cri du chef;
Oublier l'esclavage, oublier le malheur?
Tu voudrais oublier et aussi te reposer? —
Ne te tourmente pas, tu iras bientôt au lieu de repos!
Dans la forêt, c'est le souffle de l'air, la fraîcheur y règne.
Qu'il serait bon d'y rêver paisiblement!
Les oiseaux font entendre leurs charmantes chansons ;
Ces doux accents endorment la souffrance.
Mais dans l'atelier règne le bruit ; on suffoque.
Oh! comme la forêt me rafraîchirait et vivifierait (mes sens) —
Ah! ah! tu veux être au frais? Que t'importe la forêt?
Ce ne sera pas long, et tu seras glacé!
L'atelier est sombre, enfumé, étroit,
Comment ma blouse pourrait-elle être blanche et propre!
Dans l'infect atelier la propreté m'est inconnue.
Comme une chemise éclatante de blancheur pare un homme!
Comme il sied à un noble corps, pour avoir la liberté (de ses mouvements)
D'exercer un métier humain et par là d'être propre!
A présent tu désires te vêtir de blanc! —

(1)

« Da steht dein Papa, Teuerer,
A Pennile dir, na! »
A Traum bewegt die Lippelach :
« O, wu is, wu is Pa?
Ich bleib zuwchtagt un zuklemt,
Varbittert, und ich klär :
« Wenn du erwachst a Mal, mein Kind,
Gefindst du mich nit mehr. »

On va te vêtir ainsi, te vêtir vite.
C'est bon d'avoir un ami fidèle,
Dans la détresse il apporte l'espoir, dans la misère le courage
Un fidèle ami vous adoucit l'existence,
Donne de l'attrait à tous les instants de la vie
Et je suis, moi, un orphelin (seul comme) une pierre;
Pour moi aucun ami, — je suis seul au monde. —
Tu auras bientôt des compagnons sans nombre :
Ils grouillent déjà et t'attendent.

Cependant Rosenfeld ne saurait s'abandonner entièrement au désespoir. Il croit au triomphe de la justice et de la fraternité sur la haine et l'oppression. La lutte sera longue, il le sait. Qu'importe! il réclame sa place au combat.

. . . . . .

Rien ne m'arrêtera, ni la tempête, ni le souci de la femme et des enfants.
Je ne resterai pas au loin, froid spectateur.
Je me jetterai dans la fournaise, je deviendrai un héros
Et, comme un lion, je combattrai pour les faibles ;
Et si quelque boulet me frappe et que je tombe mort sur la place,
Je pourrai alors, moi aussi, mourir en chantant.

On ne saurait se faire, d'après les quelques poésies citées, qu'une idée fort incomplète de l'inspiration et de la technique de Rosenfeld. On remarquera cependant l'art habile et délicat de ce « poète-tailleur (1) », qui n'a pas eu de maîtres et qui a su atteindre à une si haute originalité de composition et d'exécution. Dans les poésies du chantre du ghetto, l'action dramatique se trouve étroitement unie à l'expression lyrique : le rythme se modèle sur la pensée. Que le poète décrive le *sweat-shop* (*Der Schop*) ou une tempête en mer *(Auf dem Busen vom Iam)*, que nous entendions chanter le rossignol *(Deru Nachtigall)* ou que nous voyions un soldat sortir de sa tombe *(Der judischer soldat)*, partout le drame et l'expression se pénètrent et se combinent. La mélodie des couplets des chants de Rosenfeld n'est souvent qu'un bruit d'outils, qu'un bourdonnement de machines (*Der Schop*). Et c'est souvent à leurs mouvements réguliers (*Der Schop*) ou bien au rythme des vagues de l'Océan (*Auf dem Busen vom Iam*) que le poète prétend assujettir, comme dans l'antique tragédie, les pensées et les impulsions de l'homme.

(1) Rosenfeld a d'ailleurs quitté le *sweat-shop*, la générosité de ses admirateurs lui ayant permis d'acheter un modeste fonds de papeterie. Le pain de ses vieux jours — le poète juif a 49 ans — semble donc être assuré.

Cependant, malgré ces effets, nullement recherchés d'ailleurs, la poésie de Rosenfeld reste essentiellement populaire. Elle l'est au sens le plus familier et le plus intime du mot, car, en épisodes saisissants, c'est le grand poème de la vie humaine qu'elle traite.

Elle l'est aussi par la richesse d'images, de figures et de sentiments. Les poèmes et les ballades du poète juif ont du *lied* la langue colorée, mais nerveuse et précise, la sûreté du dessin et le réalisme de l'expression qui va parfois jusqu'à la crudité.

Poète des humiliés et des opprimés, Rosenfeld, s'il doit beaucoup à Heine, Schiller, Moore et Shelley, n'en est pas moins resté essentiellement « peuple ». La saveur des épithètes, la forte naïveté des images et la grave simplicité de la langue, tout dénote en lui le fils du peuple. C'est l'âme populaire juive, mélancolique et moqueuse, pieuse et révolutionnaire, amère et optimiste à la fois qui vibre dans ses chants.

Ils sont l'écho des souffrances, espoirs et revendications des masses juives. En une série de saisissants tableaux, Rosenfeld fait revivre la tourmente des derniers trente ans, l'homme du peuple, arraché à la vie somnolente des bourgades russes et jeté dans le tourbillon de la vie moderne; il dépeint avec un réalisme parfois féroce ses souffrances matérielles et ses incertitudes morales. Mais partout et toujours — trait curieux de l'optimisme inné de la race — il tend à rattacher ce présent si misérable à un avenir plus clément.

A la considérer d'ensemble, l'œuvre du poète juif présente un caractère des plus composites. Il tient de l'Orient et de l'Occident, du passé vénérable et des jours présents.

A côté des pièces, consacrées au rappel des coutumes et fêtes vieilles de trois mille ans, on trouve des poésies où sont dépeintes les horreurs meurtrières de l'industrie contemporaine et la misère nouvelle des esclaves des grandes cités.

Cependant, malgré l'apparente diversité des « poèmes nationaux » et des « chants du labeur », c'est le même sentiment qui les anime. Que le poète flétrisse les pratiques cruelles de ses coreligionnaires ou qu'il chante la détresse des forçats des *sweats-shops*, il se montre partout le justicier des déshérités, des opprimés, des vaincus. La persistance de ses revendications sociales, la crudité de ses images poétiques et son langage

qu'éclaire par moments un rayonnement prophétique semblent rattacher ce « poète des pauvres » à la lignée des psalmistes et des *ébionim*, ces premiers apôtres de l'Incessante révolte contre les puissances du Mal et de l'Oppression.

Comme chez eux, l'amour profond de la race s'est rencontré chez Rosenfeld avec un sentiment tout moderne de la misère humaine, qu'il a doublement éprouvée comme Juif et comme prolétaire, et il lui a arraché des cris tantôt d'une ironie amère, tantôt d'une douleur poignante, dont les accents ont remué les foules miséreuses juives, parquées dans le « Jewtown » et dans l'immense ghetto russe.

E. EBERLIN.

L'ÉCRITURE ET LA PENSÉE

—

On pourrait caractériser la différence de l'ancien régime en littérature et de nos temps modernes par le mouvement inverse du style et de l'orthographe. Il nous paraît que tous les auteurs du XV^e^ et du XVI^e^ siècle usaient d'une langue admirable, alors qu'ils écrivaient les mots chacun à leur manière, sans le souci de leur forme. Aujourd'hui, que les mots sont fixés et rigides, vêtus de toutes leurs lettres, corrects et polis, dans leur orthographe immuable, comme des invités de soirée, ils ont perdu leur individualisme de couleur.

L'écrivain qui rompt l'orthographe traditionnelle prouve véritablement sa force créatrice.

MARCEL SCHWOB.

Ne voyez-vous point, dit Toinette au malade imaginaire, que ce bras, que cet œil tirent à soi toute la nourriture, et qu'il faut au plus tôt couper l'un, crever l'autre, afin que le reste ne s'en porte que mieux ? Notre langue française fait personnage d'un tel malade et non pas imaginaire, hélas : la langue française, c'est-à-dire le cerveau français, le cerveau voilà le vrai nœud du débat. Toinon se moquait ; les guérisseurs du jour sont impitoyablement sérieux. Cette fois le trop de hâte de leur voracité en produisit le désastre : mais quel esprit sage doute que le premier émoi assoupi ils ne réussissent à dépecer pièce à pièce ce qu'ils échouèrent à d'un seul coup arracher ? Ils peuvent tout, étant des fonctionnaires.

Très savants, mais savants à côtés, ils connaissent la philologie, la sémantique et le reste : ils savent tout, et ne savent que cela ; ils n'ont pas d'œil, ils n'ont pas d'oreille, manque plus grave, qui les rend plus menaçants encore. Pour qualifier leur dessein, est-il besoin de rappeler qu'ils écrivent *blasfème*, *ornitorinque*, *aporter*, écriture en somme raisonnable, mais promulguent surtout qu'on écrira *fame*, *ceur* (cœur), *citoïen*, ce qui témoigne d'un redoutable délire. Un sursaut unanime a rejeté tout, les propositions sages pêle-mêle avec les sottises, et l'Académie, interprète pour une fois du sentiment universel, repoussa en bloc, dédaigneusement.

En bloc : voilà le dangereux. Deux revues, l'une provinciale, *le Beffroi*, l'autre parisienne, *la Revue Bleue*, avaient déjà pris l'initiative de plébisciter un aussi formel arrêt, et le motivèrent; et de même leur considérant majeur s'appareille chez l'une et chez l'autre : — L'orthographe est fixée depuis cent ans : n'y touchez pas.

C'est cette mise en bloc qui nous enhardit à revenir sur un débat tant et tant et pour rien repris.

Elle manifeste un état d'esprit pernicieux autant que celui d'où l'entreprise réformiste émane. Les réformistes disent : — Tu souffres d'un goître, laisse-toi donc couper le cou. — Garde-le religieusement, ton goître, répliquent les autres, et nourris-le bien : privé de lui tes amis ne te reconnaîtraient plus, et tu ne ressemblerais plus à tes photographies les plus récentes. Vraiment il semble incroyable que des gens soutiennent que le dictionnaire de Chateaubriand superpose celui de Baudelaire, le dictionnaire des Goncourt celui de Maurice Barrès. Nulle question ici d'individus mais d'époques; je précise : talent ou non-talent à part, un discours de M. Peyronnet, de Dupin aîné, de Deschanel ou Waldeck-Rousseau ne comporte rien de commun. Pas un mot peut-être dont le sens n'ait tourné : et de combien changea l'écriture, que de mots désuets chaque fois, à chaque fois que de mots nouveaux! Victor Hugo, affirment les conservateurs, ne se reconnaîtrait plus lui-même sous l'orthographe réformiste : Victor Hugo ne se reconnaîtrait guère mieux au milieu des « Lavatorys antiseptiques » de notre parler courant ou bien d'un article ou de M. Harduin ou de M. Jaurès. Mais sur ce point spécial je veux revenir.

On souffre à insister sur une vérité tellement évidente : il n'existe pas, il n'exista jamais de langue vivante et fixée. Tout s'est dit depuis six mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent, mais rien ne fut deux fois exprimé de même sorte, puisque chaque homme, chaque homme qui pense, diffère de tous les autres : et là se gîte le fond de la question. Et quand dans dix mille ans ou plus, Omégar le dernier humain sera près d'expirer, Omégar exprimera les mêmes pensées qu'Adam, mais sous une forme qui ne reproduira ni celle d'Adam, ni celle d'aucun des milliards d'individus qui vécurent et moururent entre eux deux. Et le voca-

bulaire d'Omégar, se renfermât-il encore dans notre petit Larousse de poche, nous demeurera parfaitement étranger, chaque terme y ayant changé de sens, chaque voyelle de prononciation. Tout cela est vraiment élémentaire : une langue fixée est une langue morte, une manière de terminologie algébrique, *a'*, *a''*, πR^2, *baralipton*, *sunt lacrimæ rerum*, etc...

Je m'attarde sur des axiomes tellement usuels parce que la méconnaissance d'eux où s'obstinent et réformistes et conservateurs signifie beaucoup. J'ai dit : les conservateurs; j'enferme là le sous-entendu péjoratif qu'y met le vocabulaire politique : les réactionnaires. L'heure présente confronte deux camps, deux blocs : ceux-ci, et les démolisseurs, au fond nullement aussi adverses qu'il apparaît d'abord. Les démolisseurs comme les réactionnaires aboutissent à une langue fixée, et dès lors tout le reste est peu de chose; je dirai mieux : tout le reste n'est rien.

Les conservateurs ne comprennent pas la légitimité de *crusocale*, *cavaler*, *paruire*, *auto...*; de *cantoner*, *moyenâgeux*, *dissocier*, *élexir*, *corrompeur;* non plus que l'atrocité de : *solutionner*, *émotionner*, *ecchymose*, *acanthoptérygien*, *zyzygie* (1). Pas davantage les réformistes ne sentent l'horrifique stupidité des *sins des bèles fames* (2). Ils sont deux blocs.

Deux blocs : il n'est pas indifférent d'appuyer sur cette image à la merveilleuse et significative fortune. La Révolution est un bloc; la République est un bloc : et nécessairement « l'opposition » un autre. De même — et là, ne nous y trompons pas, se cache l'origine, — la Bible est un bloc pour les Protestants. Pas de milieu, pas de nuance, vous êtes du Bloc ou vous n'en êtes pas : vous êtes saint ou vous êtes damné. Blanc, noir; vice, vertu; saint, damné; sacré, exécrable : c'est une religion véritable et à toutes choses s'appliquant, laïque, catholique, universelle... religion à l'usage des Galibis ou des Bochimans.

(1) Nous prenons généralement nos exemples dans les écrits où M. de Gourmont traita la matière. *L'Esthétique de la langue française*, *Le Problème du style*, etc...

(2) L'absurde lui-même exigeant sa logique, l'orthographe phonétique doit aller jusqu'aux limites du phonétisme économique et écrire : D *b* L *fames*, forme déjà prévue par les collégiens dans leur histoire lapidaire de la Tyndaride : L N N E O P Y : L I A V Q, L I A E T M E, E L I E D C D. Enfantillage pour enfantillage, celui-ci emporte au moins le mérite d'un amusement et sans danger.

Cette conception de sauvages, d'une stupidité assez adéquate aux choses de la politique, devient par exemple tout à fait grotesque et odieuse, appliquée aux espèces prodigieusement complexes de la vie, c'est-à-dire de la beauté. L'un des blocs entend tailler en urne l'arbre français pour après le tremper entier dans une belle fontaine pétrifiante. L'autre bloc s'apprête à le débiter comme bois de chauffage. L'arbre ne demande ni cela ni ceci; il demande à vivre, c'est-à-dire à être beau.

Vivre, quoi de plus simple? Oui, pour l'être en santé. Si le parler français attroupe tant d'empiriques, c'est d'être très malade : là-dessus, nulle querelle. A l'exemple de tous les malades, il ne sait ce qu'il veut, il ne sait ce qu'il lui faut, et les médecins n'en savent guère mieux, et peut-être un peu moins.

Le mal, le voici. Un de ces médicastres, M. Abel Lefranc, découvrit naguère avec stupeur, avec douleur, avec horreur, qu'avant la « Renaissance », avant l'invention du Collège de France qu'il orne présentement, il n'existait pas de professeurs de français, que Rabelais même ou Montaigne apprirent leur langue maternelle des lèvres de leurs mères. Oui : on enseignait le latin, le grec, voire l'hébreu aux Français, et le français non. C'est que tous les Français le connaissaient. Villon tresse les Ballades à une fille de France et à La Vierge Marie des mêmes mots que celle à La Grosse Margot, truands et courtisans comprenant à l'égal l'une ou les autres; le roi Charles de Navarre ou le théologien Jean Petit haranguaient le peuple des Halles sans changer leur vocabulaire usuel. Une seule langue, une seule nation. Que Jean Petit en Sorbonne, que les truands entre eux jargonnassent qui en latin, qui en jobelin, que Normands, Gascons, Picards, parlassent chez eux leurs dialectes ou patois, c'étaient argots professionnels, tels celui des marins, celui des chimistes.

Le lieu n'est pas de détailler après tant d'autres quel mal causèrent les pédants de la Renaissance (dont Rabelais fut, il faut dire). Le mal revient à ceci : avoir fabriqué une pseudo-langue française, inabsorbable par la masse du pays, semblable à ces graviers arrêtés dans la vessie ou le foie, et qui, insolubles, entravent le filtrage des aliments et des excréments, et lentement empoisonnent. De même leur nouveau français, mêlé à l'originel, l'empoisonna et s'empoisonna de lui, prépa-

rant ainsi je ne sais quel double cadavre monstrueux. C'était peu la peine d'avoir chassé le latin des écrits scientifiques, où il demeurait si bien à sa place. Ce mal, latent jusqu'à la Révolution, s'exaspéra avec elle : ce n'est plus deux langues, c'est une multitude de patois qu'il nous faut tous apprendre et qui, chacun spécial, débordent les uns sur les autres, et sur le fond même de l'idiome impuissant à les expulser ou à se les assimiler. M. de Gourmont s'irrite contre l'invasion des mots étrangers et des mots néo-grecs : elle est la plus irritante en effet et la plus apparente; peut-être, et pour cela, la moins redoutable. Bien d'autres intrus nous oppriment, tels, assez cousins, le jargon politique, et le journalistique. Et là, plus seulement des mots, et des mots sans atomes crochus, sans racines, dont la barbarie même prend office de vomitif : mais des tournures entières, des idées (si j'ose dire), une syntaxe (si j'ose dire), et tirés de la langue nationale elle-même, maladivement déformée. Devant *hyperdolychocéphalique*, *walk-ower* ou *bow-window*, le cœur nous lève, et cela nous préserve de les absorber; mais *solutionner*, *émotionner*, *non-interventionniste*, *sphère des progrès démocratiques*, *élaboration d'un programme*, *Prévoyants de l'Avenir*, *confusionnisme*, etc., etc., s'infiltrent aisément. Toute la différence entre une végétation balanique, et le cancer. Oui, Victor Hugo, et avec lui tout lettré de 1840, comprendrait sans peine les idiomes de 1800, 1600, 1200 même, et fort péniblement celui de 1905 : ceux-là sont du français, celui-ci non.

Voilà donc pourquoi la réforme — si réforme il y a — se fait voir tant scabreuse. Les Ronsardisants, et Malherbe, et Vaugelas, pouvaient en appeler au parler du petit peuple pour tonifier l'écriture littéraire malade déjà. Aujourd'hui le petit peuple comme le reste, à commencer par ses enseigneurs, ne parle plus que le sabir.

M. de Gourmont préconise d'écheniller la langue française, ne dissimulant point d'ailleurs l'ardu et le périlleux de l'entreprise. Mais d'extirper tous les parasites anglais ou grecs, empêchera-t-il ce début d'un discours de M. Pelletan, que je pêche très au hasard (il en sévit d'autrement pires) :

Je remercie profondément mes amis de la Gauche radicale-socialiste de m'avoir choisi pour les présider. Je me retrouve parmi les vieux

compagnons de lutte avec lesquels de longues années d'épreuves et d'espérances, de défaites et de victoires communes m'ont créé, j'ose le dire, des liens de profonde et inaltérable amitié.

Je vois à leurs côtés des figures nouvelles que je salue avec une double joie, parce que leur présence ici atteste à la fois les progrès qu'ont faits nos idées et le mérite des défenseurs nouveau-venus sur lesquels elles peuvent compter.

Je ne puis considérer l'honneur que vous me faites que comme un procédé délicat pour me souhaiter la bienvenue au moment où je rentre parmi vous, et, quand je dis je rentre, il me semble que j'emploie un mot impropre. J'ai, comme Doumergue, la prétention de n'être jamais sorti.

Oui, nous sommes toujours restés des vôtres, non seulement au point de vue matériel, puisque nos noms ont été de tout temps inscrits sur vos listes, mais encore à un point de vue plus substantiel et plus élevé...

Le mal est tel que plus d'un de nos lecteurs, gens lettrés par définition, saisira difficilement le révoltant de ce morceau de littérature politique; M. Pelletan passe au reste pour un orateur et journaliste de talent. Et ne lisais-je pas tout à l'heure dans une revue symboliste et qui se pique de purisme : « Elle se leva avec son coude? »

Une faute d'orthographe — et il faut tenir pour tels les néologismes savants, sportifs, mondains et ceux du XVI^e^ siècle comme ceux du XIX^e^ siècle, l'instant qu'ils s'avèrent inaptes à épouser le moule national — une faute d'orthographe importe moins qu'une de syntaxe, de style, de goût; et Jeanne d'Arc invoquait juste : c'est petite chose que l'habit, petite chose auprès de l'individu même universellement estropié; les parlementaires et les journalistes ne sont plus les seuls à parler mal le français. La désertion des études latines aggravera le mal d'une façon incalculable; on peut tenir quiconque ne « fit » quelque peu de latin pour incapable de bien manier le français : ce quiconque sera sous peu tout le monde ou presque, on s'en apercevra d'ici deux générations.

Cette unanimité dans l'ignorance, voilà le fléau. Il surpasse singulièrement les vicissitudes orthographiques. Bien penser, loyalement sentir, aboutit nécessairement à bien énoncer, tout le secret du style s'enferme là, et le style commande l'orthographe. Les mots à divers degrés, à divers titres monstrueux, qui déforment la langue française et désolent ses fidèles, le sont

de n'être pas français. Un esprit français par définition pense en français et trouve machinalement les mots de pure langue propres à traduire une pensée pure. Nous écrivons et parlons en sabir parce que nous pensons en sabir.

Les réformes officielles n'y pourront rien, qu'aggraver. Celle qui vient d'échouer ridiculement aggravait jusqu'au désastre. Elle reviendra ; ce que d'un coup de force elle ne réussit pas à démolir, pièce à pièce elle l'émiettera, si elle ne rencontre pas une résistance aussi acharnée qu'elle-même. Mais la résistance passive est un leurre, ou plutôt elle se fait néfaste autant que l'assaut : c'est celle des conservateurs, que j'ai plus haut qualifiée. La vraie réforme est une refonte ; j'ai tenté d'en indiquer le sens, sur quoi je reviendrai ; ce sens spécifie quels individus y sont tout seuls compétents : les écrivains.

Il faut, il faut absolument que les écrivains assument une telle initiative, et ne continuent point à regarder placidement s'en emparer les professeurs, les publicistes et les archéologues, lesquels, tout le signifie et tout le vérifie, n'y peuvent rien que gâter. Il faut qu'ils l'accomplissent parce que le moment en est venu et depuis longtemps, que l'opération est pressante, est fatale : et je n'en veux d'autre preuve que l'agitation propagée à l'entour, universellement. C'est leur droit à eux seuls et leur devoir aussi, et si elle ne s'accomplit pas par eux, elle s'accomplira sans eux, et contre eux (1).

Ce qui se produisait déjà avec la réforme Paul Meyer. Son bouleversement imbécile ne se faisait pas néfaste surtout par son effet sur la masse du peuple. Le peuple, son instinct — l'instinct français qu'il conserve presque dernier — le sauvegarde. Il parlera comme il parlait avant, écrira comme il écrivait : au petit bonheur ; on se doute à peine combien les réformes officielles l'atteignent peu. Ce bouleversement est néfaste pour contraindre les écrivains à épouser l'attitude des réactionnaires, ces autres réformistes : à s'agglutiner au bloc d'en face. Pour ne se point commettre avec la faction des *bèles fames*, ils toléreront la faction *zyzygyste*. Le rôle des écrivains,

(1) MM. Meyer et Havet déclarent avec sérénité que « si une des cinq compagnies qui composent l'Institut avait quelques titres rationnels à légiférer sur l'orthographe, ce serait une académie de grammairiens et d'érudits, non de romanciers et de poètes ». Au Congrès de Liège M. Salomon Reinach, érudit qui enrichit la langue de l'expression « — Et la tiare? — » veut qu'on n'étudie le français que dans les auteurs du XVIIIe siècle : il doit avoir des raisons pour préférer Diderot à Bossuet.

d'eux seuls, est, en concurrence avec le peuple, de précisément empêcher la langue de se fixer, soit dans la sottise, soit dans l'ignominie; de la faire vivre, de la faire prospérer. Une langue évoluant, la sensibilité des écrivains les fait flairer le sens dans lequel se déplace le centre de gravité, comme certains sorciers flairent les sources souterraines. Tandis que sourdement, à coups de solécismes, le peuple avec son parler dégrossit le gros œuvre inaperçu, les écrivains, parallèlement, opèrent à coups de néologismes ou d'archaïsmes. Longuement ce double cheminement se poursuit. Les tournures révolutionnaires des littérateurs, parfois adoptées soudain par un engouement qui n'est alors que l'unanime conscience de leur nécessité, le plus souvent reçues avec hostilité, cependant s'implantent, imprègnent peu à peu le parler de leurs liseurs, s'infiltrent dans les écrits de second ordre, et dans le journalisme, où les recueille la masse de la nation. Par une marche inverse, les tournures triviales, argotiques, spéciales, étrangères, popularisées par les feuilles publiques, se voient, soit repoussées, soit admises, — je ne dirai point par la bonne société : il n'en est plus — mais par les écrivains, qui leur attribuent ou non l'investiture littéraire. Le Symbolisme, pour récent qu'il soit et peu populaire, et à nouveau décrié, commence d'empreindre la langue usuelle, où plusieurs de ses expressions favorites se superposent à celles des Goncourt par exemple, presque aussi récentes et déjà digérées.

Je sais trop quelle objection redoutable se lève : elle est que notre action se fait de plus en plus faible, superficielle, insignifiante. La cause, je l'ai dite, on la connaît bien : les écrivains — les écrivains authentiques — écrivent une langue dont s'éloigne de plus en plus le parler du commun de la nation : le français, — et non pas même exactement le français, mais un français littéraire, de plus en plus détaché de la vie courante, jusqu'à se tourner en une manière de langue morte. Est-ce leur faute? point; le parler national, de moins en moins littéraire, perd au fur et à mesure son caractère national, et représente un pêle-mêle de jargons et d'argots, où la langue littéraire figure le moins influent de tous.

Mais si celle-ci influe si peu, elle ne s'en trouve que plus influencée; il lui faut enfin, sous peine de mort, s'abreuver à la source nationale, et qui d'être empoisonnée l'empoisonne. De

chacun de ces vingt argots, elle prend quelque chose, et la voilà donc pour conclusion en présence des deux sectes, des deux factions, des deux inconciliables blocs. Que faire? s'abstenir est opter déjà.

Il ne faut pas opter, il ne faut jamais s'abstenir; de ces pièges-à-loups, les dilemmes, la double mâchoire saisit les seules intelligences quadrupèdes. Les deux factions diffèrent par l'instant, non par l'essence; aboutissement l'une et l'autre d'une universelle maladie, l'une conserve et consacre toutes les végétations parasites défigurant l'arbre sémantique pour préparer sa mort, et l'autre le déracine et triture immédiatement vers un triste fumier. Le rôle des jardiniers dès lors apparaît évident : et extirper, délicatement et impitoyablement toutes les galles, et rapporter autour des racines épuisées de la vraie terre nourrissante, de la vraie terre nationale. Certes, par évident il ne faut pas entendre simple; les soins pressants, incessants, innombrables, infinis, que réclament les plantes les plus délicates, ne sont rien auprès des ménagements que demande un idiome, et surtout un idiome descendu à l'état maladif où nous voyons le nôtre. Cela même est-il possible? Une langue ne se réforme pas, de toutes façons ne se peut réformer si elle est vraiment parvenue au point adulte où il nous semble qu'est la nôtre : trop malade ou trop vieille, elle meurt, et c'est peut-être le cas, qui sait? Si les écrivains n'ont en effet plus de contact avec ceux qui la parlent, quel pouvoir prendront-ils sur eux? A ceci, je tenterai tout à l'heure de répondre. Cependant, si elle doit mourir : si elle doit se fixer, que ce soit, et ce ne saurait être, que dans le pur linceul tissé par ceux-là dont c'est l'office. Qui parle même de mourir? Qu'importe que trente-huit millions d'êtres bégayent un patois affreux, si, dans une solitude, il demeure cent fidèles parlant, écrivant le vrai verbe français, s'il en demeure dix, s'il en demeure un seul? le verbe existe, aussi vivant que jamais. C'est à ces cent-là que la question de « réforme », de révision, de refonte doit être posée, pour être débattue de soi à soi.

§

Sur ce, touchons le côté pratique, cursivement, et nous restreignant volontiers à l'orthographe, surtout pour appuyer sur tout l'ardu qu'elle enferme, et sur la dépendance étroite où

elle est de la question linguistique générale, et surtout de la question art, et cerveau, puisqu'elle avant est en sujet ici.

Tout le monde à peu près convient d'élaguer les termes grecs. Bien : mais qu'entendre par élaguer, et qu'entendre par mots grecs ? Les uns, les moins nombreux, vinrent au moyen âge, généralement sous une vêture latine ; ils vinrent parce que nécessaires ; plusieurs siècles les usèrent, repolirent, refondirent d'autant mieux que le français médiéval contenait une puissance merveilleuse à digérer, — en firent de vrais mots français et par la forme, et par le besoin qu'ils comblaient et comblent toujours. La Renaissance en apporta bien d'autres ; brutalement implantés, avalés tout crus, d'autant plus aisément sortiraient-ils de l'idiome qu'assez rarement ils fournirent un appoint utile à un parler déjà maître d'à peu près tous ses matériaux ; mais trois ou quatre cents ans d'allées et venues dans des ouvrages classiques les ont un peu naturalisés. Restent les plus nombreux et les moins justifiables, ceux que le XIX^e^ siècle introduisit dans la langue scientifique, puis dans le langage courant. Ici, le bon sens et l'oreille hurlent pareillement sous l'outrage. Pourtant, dans la pratique scientifique reconnaissons-leur une utilité, spéciale : il se conçoit parfaitement qu'aux objets inédits forcés d'attribuer des vocables neufs, les savants les choisissent grecs, c'est-à-dire internationaux. Si la viorne ou clématite comporte en français populaire une centaine de synonymes, généralement jolis, nous concevons que le botaniste, qui n'a que faire du joli (et c'est son tort du reste) invente un vocable neutre : clématite signifie brindille, — ou laid, mais aussitôt compris du confrère hollandais ou norvégien, et ne risquant point comme *cheveux de la vierge*, porté peut-être par deux ou trois autres plantes communes, d'embarrasser le confrère même français. Nous concevons que le médecin baptise *carcinome*, *sarcome*, *épithéliome*, *chondrome*, etc., des variétés du cancer ; par exemple, nous ne concevons plus qu'il dénomme carcinome le cancer en général au lieu de l'appeler bonnement cancer. Nous avons le droit d'exiger que lorsque le savant parle aux Français profanes, et même aux autres, il le fasse en français, et surtout que le fasse le profane. Seulement où situer la limite ? Clématite demeure-t-il grec, depuis que Lamartine écrit :

La clématite en fleurs se suspend aux arcades ?

On parle — c'est l'opinion de M. de Gourmont — de franciser un peu ceux de ces mots grecs dont l'équivalent manque en français, en les décortiquant du moins leurs lettres étymologiques, les th, ph, ch, y ; d'où *ortografe* (*ortografie* serait plus correct), *arquiépiscopal*, *porfire*, *sinfonie*, *tirse*... — L'italien fit cela. Oui, seulement le français n'est pas l'italien, et ces lettres parasites y prennent, *parfois*, la beauté superfétative du gui, lequel stylise l'arbre où il se prend, et le français est l'idiome né du style. Pour certains mots, notamment les mots courts, le résultat rebuterait tout écrivain : *veu*, *lis*, *tin*, *ninfe* ; *maneuvre* semble possible ; *euvre*, je ne crois pas. De même en va pour ceux qui n'ont été jamais connus que sous l'orthographe actuelle : chrysanthème, popularisé en outre par des œuvres. *Crusocale* est possible et représente, signe d'un acheminement, le prononcer populaire justement adéquat à un corps assez peu aristocratique ; de même *thésauriser*, *trésoriser* chez le peuple, et *phthisie*, chez le peuple *étisie*. Tandis que *chrysobéryl*, *chrysoprase*, etc..., emportent sous cette forme un reflet réel du rare et du précieux qu'ils représentent : le peuple jamais n'usera de telles appellations, mais les poètes et les savants ; d'où nul péril à les conserver. D'autre part *Chrysogastre* (zoologie) exprimant en effet ventre d'or, que n'écrire directement *Ventre d'or?* ne traduit-on pas assez couramment par saint Jean *Bouche d'or*, saint Jean *Chrysostome ;* et voyons-nous le poète de *Tête-d'or* appeler son héros *Chrysocéphale?* Autre exemple de difficulté : *Rhythme* put devenir *rythme ;* poussons plus outre : rythme une fois adopté mène à ritme. Parfait ; mais alors le gosier ne se sentant plus arrêté par les lettres-freins, articulera bientôt rime : justement ce qui se produisit jadis ; or rythme et rime expriment chacun un sens délimité, insubstituable.

Le commerce, les sports, les modes mondaines acclimatèrent et acclimatent encore force mots anglais que ne saurait prononcer à l'anglaise aucune bouche française même connaissant leur langue d'origine, et tout simplement parce que notre bouche est réellement construite à la française. Accident inverse de celui d'autrefois, puisqu'un grand nombre de ces mots français à l'origine, passés en Angleterre, y furent fatalement remoulés par les bouches anglaises, et qui nous les repassèrent récemment, pourvus d'une écriture, d'une prononciation,

voire d'un sens nouveaux. L'exemple de *tonnel*, *tonnelle*, *tunnel*, demeure classique. A l'égard de beaucoup, l'attitude s'indique : toutes fois qu'existe l'équivalent indigène, le déterrer; rappeler au *bow-window* qu'il est uniment une *brétèche* (ou un *mirador* : cet autre métèque est agréable) (1), le *wharf*, un *appontement*, le *ferry-boat*, un *bac*; à *brook-dawn* qu'il traduit *brisé-bas*... Autrement, écrire le mot anglais comme le prononcent les Français : cette solution élégante et simple offre parfois le meilleur moyen de la leur faire articuler d'une façon à peu près compréhensible aux oreilles anglaises.

L'abus latiniste causa plus de mal peut-être que la grécomanie et l'anglomanie ensemble. Nous lui devons entre autres l'effroyable pullulement des finales en *tion*, dégoût de tout lettré, horreur de tout poète. On propose *cion*, *solucion* louable (si elle s'étend aux *tie*, *impéricie*, *inepcie* — que le génie de la langue voudrait : *inessie* ou *inésie*) mais anodine, insuffisante, où s'amusera l'œil, l'oreille demeurant blessée. C'est la finale entière qu'il convient de supprimer, et le mot entier même : dès qu'il possède un équivalent — ou désuet, à remettre en honneur, — ou vivant, à préserver de la désuétude. A quoi bon d'ailleurs *vibration* après ce vers d'un sonnet illustre :

U, cycles, vibrements divins des mers virides...!

Mais, d'autre part, à quoi bon tant de pesantes et interminables finales en *ment*, dont la liste jamais close en cet âge de l'adverbe, de l'administra*tion* et du règle*ment*, s'empanache de l'effarant démocrate :

An-ti-cons-ti-tu-tion-nel-le-ment?

A quoi bon ? C'est que cette invasion de... *ment*, de *tion*, de *mètre*, de *iste*, de *logie*, de *phagie*, *morphe* et *tie* rentre dans un abus plus universel, et de mauvais augure, l'allongement parasitaire, réel signe de décadence. La langue exténuée de sa vigueur plastique, tâche d'y suppléer par le pénible et barbare attirail des suffixes inertes, sans utilité vraie, sans raison, espèces de bredouillements séniles. Ainsi émoi et émouvoir se prolongent en *émotion*, *émotionner*, *émotif*, *émotivement* et bientôt sans doute *émotionnement*; que clore et clô-

(1) Métèque, exemple d'excellent néologisme gréco-latin : c'est un écrivain qui l'introduisit.

ture aboutissent à *clôturer* (et *occlusion*), que résoudre s'efface devant le barbarisme *solutionner*, si cher aux orateurs de la Bourse du Travail.

Ainsi encore se laisse apprivoiser notre oreille désaccordée par tous ces mots qui l'abrutissent, en suppliciant la bouche qui les profère : *zyzygie*, *asbestos*, *infundibiliforme*, *exhibitionniste*, *astérisque*, *diagnostic*...

Pourtant, prenons garde en sarclant, prenons garde d'à l'excès simplifier le prononcer, crainte d'étourdir l'élégante dextérité qui lui sied : l'honnête homme doit savoir avec aisance articuler, *s'obstiner*, *prétexte*... voire le périlleux et douteux, mais si bien imageant, *prestidigitateur*. Mesure et finesse.

Les doubles lettres sont oiseuses; *détonner* au sens bruyant est le même que *détoner* au sens musical; rien ne motive *fauconneau* auprès de *bigorneau*, *panneton* auprès de *caneton*, *barcarolle* auprès de *banderole*, *fumeterre* auprès de *Finistère*. Mais souvent elles rehaussent, ces doubles lettres, la portée évocatoire du mot; *demoisèle* abdique une part de joliesse ailée. En outre, destinés à la lecture autant qu'à l'audition, la personnalité, la beauté graphique des mots entre dans leur personnalité, leur beauté spirituelle : mesure et finesse. Ceci s'applique à force lettres surnuméraires. *Domter* ou *donter* ne me gêne point, m'agrée, qui retourne à l'écriture médiévale, et abrogeant une prononciation dure et fautive, à la fois qu'une sottise de pédants, réinstallerait le bon sens et la grâce. Mais il me semble que *sculteur* (outre que sans raison traditionnelle) perdrait de son caractère... sculptural. *Dessein*, comme le remarque M. de Gourmont, est purement *dessin* transporté au sens moral, et volontiers les fondrais-je. Je ne l'oserais accomplir pour *compter* et *conter*, bien qu'eux aussi sortent de même source : la divergence de sens m'apparaît trop accusée, m'effarouche. Enfantillages ? peut-être, et importants d'autant plus : dans des matières aussi délicatement vivantes, aussi saignantes que celles de la langue, le sentiment, l'absurde même, autant au moins importent que la raison, et là surtout peut-être le cœur a des raisons devant quoi la raison doit s'incliner. Mesure et finesse.

Ainsi, quelle prudence, et que de science et que d'oreille et quel doigté un tel élagage exige ! Or tailler ne représente

que la moité facile de la tâche : l'autre consiste à recoudre. Le meilleur moyen de revivifier la langue semble d'abord de lui infuser les généreux vocabulaires des auteurs du XVIIIe au XVIe : mais les scories gréco-latines y abondent ; maints vocables ont irrémédiablement décrépi, et l'on n'est pas toujours sûr desquels :

> Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui
> Qui souvent s'engeigne lui-même.
> J'ai regret que le mot soit trop vieux aujourd'hui :
> Il m'a toujours paru d'une énergie extrême ;

tels néologismes, non viables à l'origine, ne le seraient pas davantage aujourd'hui. Il faut choisir, besogne épineuse. En réalité conviendrait-il de remonter franchement beaucoup plus haut, pour que l'œuvre fût efficace : vraiment, Chrétien de Troyes se fait voir plus riche, plus françaisement riche, plus succulent, que Rabelais, Montaigne ou Ronsard ; mais n'apeurons point les bonnes volontés timides ; en outre, le choix se montrerait plus ardu encore. Il convient aussi d'éviter le pastiche : les *Contes Drôlatiques* de Balzac nous donnent un enseignement ; le passé, ce sont les morts, tout de même, et il s'agit de vivre. L'argot d'aujourd'hui et celui de naguère comportent une foule d'expressions de verdeur et d'imaginative rares. Les déformations populaires, outre un fonds point négligeable, édifieraient surtout par le travail sur le vif suivi des gosiers indépendants. Les patois de même apportent une source, et un miroir, et de même le si riche vocabulaire des métiers ; un autre écueil à éviter y sont la vulgarité et l'obscurité...

M. de Gourmont, il est vrai, se restreignant à la procédure contre les mots grecs ou étrangers, évoquait une manière de concile des vrais savants et vrais écrivains. Combien réunissent ces deux mérites ? je n'ose affirmer une douzaine. Davantage, certes, enferment ou l'un ou l'autre, assez peu encore ; s'entendraient-ils ? question : aveugles et sourds malaisément s'entrepénètrent.

Et il s'agit de bien plus que de lettres à biffer, mais de toute l'afaiture de la langue à reprendre en sous-œuvre.

Il s'agit moins de bien mettre l'orthographe que de bien écrire, c'est-à-dire de bien penser, de penser en français. J'indiquerai encore en passant l'exemple des subjonctifs : leurs

temps passés pratiquement n'existent plus; la raison gît en ce qu'ils sont affreux, parfois presque imprononçables. Cependant ils expriment mieux que quoi que ce soit peut-être, le génie d'abstraction de la langue : seront-ils remplacés? quoi les remplacera? ou quoi déjà les remplace? Ainsi la question orthographique ne se saura efficacement résoudre qu'à la condition qu'à travers elle on suive l'écho par elle propagé jusqu'au noyau même de la race. Ainsi l'audacieuse affirmation de M. Meyer — ils sont légion les Meyer — apparaît une savante sottise pour tout crûment appeler les choses par leur nom. « Les grammairiens » sont justement les derniers des gens aptes à toucher à la langue, justement parce que « la raison » qu'il invoque (pourquoi pas la *ration?*) n'a rien à voir avec ce qui ne relève que du goût, de l'art, de l'oreille, de la sensibilité.

Une entreprise telle ne saurait sortir d'un concile, fût-il d'hommes de génie : il y faut l'effet du temps sur une pluralité, une universalité d'efforts. Il y faut l'usage. Quel? celui tout d'abord des écrivains. Mais, disais-je et savons-nous, leur action est insignifiante (celle d'un concile le serait davantage). Pourquoi? parce que, encore un coup, ils n'écrivent plus la langue nationale, qu'il n'est plus de langue nationale. La réforme que je vois voudrait précisément refaire une langue nationale. L'objection toujours se présente : elle ajoutera simplement un idiome particulier aux dix ou quinze idiomes ou jargons, et en dehors d'eux, ce qui exagérera son impuissance. Je ne pense pas. Ceux-ci figurent des reflets déformés de la vraie langue; celui que j'appelle sera elle-même, et ainsi leur centre vrai, leur commun centre, le noyau ressorti de la gangue qu'ils lui font, et vers lequel ils se trouveront, par gravitation naturelle, contraints de se rapprocher jusqu'à l'absorption.

Sur la masse directement on ne peut rien, voilà quï est entendu; mais chacun sur le confrère agit, par l'espèce de honte et de retour sur soi, que procure l'ouvrage loyalement ouvré à l'ouvrier équivoque. Il faudrait donc tout d'abord que les écrivains, tous les écrivains, s'adonnassent, s'acharnassent à *écrire*, à bien écrire, tinssent héroïquement contre les dix mille menues lâchetés ou de pensée ou de forme — puisque c'est tout un, — les acceptations de clichés expéditifs, de

tournures veules, imprécises, incolores, vulgaires, incorrectes, éculées, les phrases ne voulant rien dire, où par la force des choses, tant se laissent aller : être enfin des honnêtetés tyranniques. Hors quoi toute réforme orthographique ou autre, reste oiseuse, inefficace, peut-être bien délétère. L'action des écrivains les uns sur les autres répercute sur le lettré qui les lit, puis se propage encore. Cette action de proche en proche apparaîtra toujours bien insignifiante; nous voulons nous persuader que c'est seulement une apparence : toute action durable s'opère par le temps, de proche en proche, et dans l'espace, en surface, jamais. Le résultat se bornerait-il à cela et rien plus, l'intime contentement où invite la besogne vertueusement accomplie, il demeurerait suffisant :

> O soir, aimable soir, désiré par celui
> Dont les bras sans mentir, peuvent dire, aujourd'hui
> Nous avons travaillé !

Seul loyer que désira le grand Baudelaire : il y gagna encore d'avoir souverainement empreint une époque; « nous avons travaillé », seul loyer qu'ait voulu le divin Mallarmé, et par quoi il sauva peut-être les récentes lettres de la descente vers la nécropole parnassienne, de la chute dans l'abjection naturaliste et journaliste. Ne nous en contons pas, nous atteignons un âge de barbarie énorme ; représentons-y les Sidoine Apollinaire et les Fortunatus des Ve et VIe siècles : suprêmes miroirs à recevoir et jalousement garder les lointains rayons de la beauté déclinante, pour en transmettre intact le reflet à de plus fortunés qui viendront et que nous ne connaissons pas, que nous ne verrons jamais, et qui peut-être jamais ne viendront.

S'il est une réforme, elle est avant tout en nous-mêmes. Quel en sera le moyen ? la liberté; la liberté se définit l'indépendance dans le choix d'une discipline. Il a été demandé pour le peuple le droit à la faute d'orthographe; le peuple n'en a que faire, il ne cesse de le prendre : cela n'a pour lui aucune espèce d'importance. Il faut la liberté pour les seuls capables d'en user librement, les écrivains. Et à qui la demander pour eux ? A eux-mêmes. Qu'ils osent oser, et oser quoi ? tout. On s'attendra peut-être au désordre, à l'anarchie, au pêle-mêle, au chaos. Quelle erreur ! On s'étonnera plutôt de l'unanimité dans les

nouveautés les plus décisives. Car écrire est une affaire moins encore de science — toujours faillible et discutable — que, encore une fois, d'art, de goût, de sentiment, autrement dit d'oreille, laquelle, et lesquels sont infaillibles. Entre elles aussi aisément s'harmoniseront les divergences qu'entre elles les mille couleurs du prisme, les mille teintes d'un paysage. Il faudra se garder de les détruire; elles font une beauté de plus, la suprême, elles introduisent la vie.

La vie, c'est toute une langue. Oui, les écrivains actuels empreignent peu le commun des parleurs : c'est qu'ils se retrayent et se laissent claquemurer dans une même prison de pourpre et de cristal. On parle volontiers de la langue du XVII^e^ siècle, de la langue du XVI^e^, de celle du XIII^e^, du XII^e^... comme si chacune était rigoureuse, définie, immobile. Mais il n'en allait ainsi même pas chez leurs écrivains, pris chacun en particulier; sauf peut-être Racine, nul ne se fit ainsi l'esclave d'un lexique. Bien mieux, au moyen-âge, avant l'imprimerie, non seulement, et Dante en fournit un exemple illustre, on repétrissait allègrement les mots pour peu que le souhaitât l'expression de la pensée ou la belle arabesque sonore, mais en copiant le manuscrit on ployait franchement leur orthographe selon que le bonheur d'un beau parafe paraissait le désirer. Vérité paradoxale à force de logique, c'est précisément pour cela que chaque livre, chaque auteur, chaque époque, en ces époques de beauté, se marquent d'unité si profondément : tout le monde se ressemblait de ne ressembler qu'à soi. Voilà vers quoi nous voudrions voir revenir, persuadé que là seulement est le salut. Commençons par l'orthographe parce que pointer cette quintaine figure un admirable exercice d'adresse et de courage, et notre pire mal est la terreur du ridicule; mais à travers l'orthographe, négligeable vêture, visons sans fin la beauté, c'est-à-dire la vie de notre langue, de notre pensée, de la pensée universelle. En somme, nous avons charge d'âmes.

FAGUS.

L'AMOUR FESSÉ

(*Suite*[1])

—

V

... C'est la nuit où notre voiture est entrée en quittant la Gontrie qui se perpétue, la nuit noire où passent des ombres. Mais ces ombres sont devenues très nombreuses et très bizarres. Parfois aussi des flammes entourent ma tête, et comment se fait-il qu'elle ne fonde pas au milieu d'elles comme un rayon de cire? En s'éloignant, ces flammes éclairent davantage les êtres qui peuplent le monde autour de moi. Je les reconnais : voici, au premier plan, mon oncle et Miariza qui semblent à chaque instant s'enfuir pour toujours; çà et là volètent les bergers et les bergères de mes rideaux, et il y a encore Mme de Lamballe, dont la tête roule à mes pieds; elle danse sans tête au son d'une chanson de ma grand'mère :

Quand je perdis la tête!
Par amour de Tircis...

et cette chanson, à présent, je la comprends bien, et c'est vrai que la princesse a perdu la tête. Ma mère et ma grand' mère semblent bien passer dans ces parages, mais loin, bien loin de moi, et derrière un mur d'ombre si épais!... Je les appelle à mon secours... Hélas! jamais leurs mains ne pourront arriver jusqu'à moi, et l'horrible cauchemar, en s'éternisant, est devenu la réalité elle-même... — Puis c'est la nuit absolue, douce, reposante, où je me sens rouler comme une plume sur un fleuve de lait, et enfin un beau matin je me retrouve comme après un long sommeil dans mon petit lit. J'ai peine à bouger, tant je suis faible. Mais cette faiblesse ressemble à l'amollissement d'un immense bien-être, je me trouve très heureux, et je souris au soleil qui entre par les fenêtres ouvertes; la vie a une saveur charmante et toute neuve... Ma mère est à mon chevet. Je l'appelle : « Maman... maman... » Comme le son de ma voix est drôle! Il me semble

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 204, 205 et 206.

que je l'entends pour la première fois... Je reconnais des amis de ma famille, et M. le curé et M. Cabardos le médecin... Parfois maman se penche vers moi et m'embrasse follement, en pleurant de joie. Ursule me raconte des histoires; Lilette vient avec les livres d'images et, quand elle me regarde, ses yeux sont pleins d'une tendre curiosité. Jamais je ne l'ai trouvée si jolie; je veux très souvent qu'elle m'embrasse, car ses baisers ont une véhémente douceur... Enfin, un jour, Ursule m'annonce que j'ai failli mourir, que j'ai eu très longtemps tout le feu d'une fièvre maligne dans la cervelle, et qu'à présent je suis guéri.

Quand on me permit de descendre au jardin, l'automne y était déjà. L'herbe roussie et les arbres aux feuilles pourprées respiraient leur acre et douce odeur d'arrière-saison. Les porte-nouvelles bourdonnaient au-dessus des dernières roses dont ils suçaient la liqueur de leur trompe déployée sans interrompre leur vol précipité, immobile et sonore. Les chasselas et les malagas gorgés de jus pendaient en longues grappes aux treilles qu'animaient les abeilles gourmandes. Au crépuscule on entendait sur les montagnes voisines les appels des cors pastoraux et les moutons, qui sentaient déjà l'hiver dans l'automne, bêlaient vers la vallée et les chaudes litières des étables délaissées.

C'était à présent dans notre jardin de Sérimonnes que le domestique de M. Laubamont amenait Lilette tous les jours. Nous nous y promenions, paisibles et sages, sans plus avoir de goût pour les jeux bruyants dont nous avions jadis fait si souvent nos délices. Nous allions l'un et l'autre sur nos douze ans. Qu'elle était jolie ! D'épais cheveux noirs encadraient son fin visage un peu pâle, et j'aimais bien, quand elle riait, à voir ses petites dents briller derrière ses lèvres. Mais Lilette ne riait guère ni ne parlait : Lilette, vous étiez déjà un puits profond de silence et de mystère. Quand nous étions assis dans le jardin, elle laissait souvent reposer sur moi ses yeux sombres; que se passait-il derrière leurs voiles, dans cette frêle âme? Je disais : « A quoi penses-tu, Lilette? » Et les yeux noirs devenaient encore plus noirs : « Je ne pense à rien... je ne pense à rien, » répondait-elle.

Ainsi, pour la première fois, j'étais soucieux de voir en Lilette, Lilette elle-même, et non plus seulement la petite com-

pagne de mes plaisirs enfantins ; et l'inquiétude de cette énigme se confondit dès lors avec celle d'un naissant amour... J'aurais voulu être très grand déjà, très fort, et emporter mon amie dans un pays lointain où j'aurais été roi, où elle aurait été reine ; nous aurions habité des palais fastueux que mon rêve construisait avec minutie (comme vous y auriez été belle en petite reine, Lilette !). Et j'imaginais tous les soirs, avant de m'endormir, notre départ pour le beau pays, au galop d'un cheval fougueux, sur une route qui escaladait l'horizon des montagnes...

J'avais eu bien souvent le désir d'interroger les miens sur ce qui se passait à la Gontrie. Parfois, sans prendre garde que j'étais là, on avait tenu des propos qui m'avaient laissé pressentir un grand malheur. Presque tous les soirs je voyais partir ma mère sur la route que j'avais jadis suivie tant de fois. Ursule l'accompagnait ; elles allaient très vite. Je ne sais quelle appréhension et quelle timidité m'avaient toujours empêché de demander à ma mère la permission de venir avec elle. J'ouvris mon âme à Lilette. Elle me dit simplement :

— Il ne faut pas parler de la Gontrie, nous n'y reviendrons jamais plus : ta tante est folle.

Une douleur terrifiée m'étreignit :

— Lilette, est-ce qu'elle est comme ce chien fou qu'on tua un dimanche devant l'église à coups de fusil ?

— Je ne sais pas. Mon papa m'a dit : « Tu n'iras plus à la Gontrie, et Calixte et toi vous n'en parlerez jamais. » Tu vois bien qu'il ne faut pas que nous en parlions...

Pourtant, le lendemain, lorsque, après une nuit troublée de mauvais rêves, je proposai à Lilette de nous échapper à travers les champs et d'entrer dans le parc de la Gontrie une minute, rien qu'une minute, pour voir, les yeux brillants de ma petite amie me firent bien comprendre que j'allais au devant d'un désir secret. Nous partîmes. La journée était lourde ; de gros nuages s'amoncelaient sur les montagnes ; j'étais très las ; vers la fin, c'était Lilette qui m'entraînait : « Allons, viens !... » Une sorte de fièvre avivait le rouge de ses lèvres et le rose de ses joues.

Nous nous étions glissés dans le parc à travers un trou de la haie. Nous nous avancions à tout petits pas et, cependant,

je reconnaissais les lieux où j'avais si souvent joué sans penser à rien qu'à la douceur des minutes fugitives. Mais à présent, à l'attrait de notre escapade audacieuse, à l'attente de prodiges effrayants, se mêlait en moi une tristesse que je n'avais point éprouvée jusque-là ; déjà je pensais à des choses qui avaient été et qui n'étaient plus, déjà les eaux du fleuve où la vie nous entraîne tous roulaient à mes côtés des feuilles mortes...

Miariza ! c'était au pied de cet arbre que vous aviez caché vos trésors naïfs... O Miariza, lointaine petite amie, rêve d'une saison d'été, où étiez-vous alors et où êtes-vous à présent ? Distinguez-vous seulement aujourd'hui, si vous vivez encore, le voyage que vous fîtes dans nos pays des visions que les douces nuits de là-bas conduisirent en votre enfance autour de vos sommeils ? Avez-vous mis le feu au bûcher funéraire d'un vieillard qui vous adorait et que vous chérissiez ? Avez-vous pensé quelquefois au petit Calixte et, par delà les mers, lorsque le soir tombe, le son des clochettes aux frontons des pagodes éveille-t-il en vous le souvenir des Angélus, Miariza qui fûtes un jour Marie-Agathe et qui, redevenue Miariza, attendez sous les arbres en fleurs, parmi les pépiements des perruches roses, l'heure où le Vieillard Aboua vous conduira aux bords de la rivière Oguilé, plus désirable que notre Paradis ?

Et voilà ce que déjà je me disais, sous les feuillages du parc resté le même et où Miariza ne reviendrait plus... Tout à coup, Lilette me poussa derrière un buisson en me faisant signe de me taire. A travers l'entrelac des arbustes, nous vîmes venir ma tante de la Gontrie. Elle allait à petits pas et regardait çà et là dans le vague ; parfois ses lèvres remuaient et elle faisait des gestes comme si elle avait conversé silencieusement avec une personne invisible et présente. Soudain là-bas, sur la route, la grêle chanson d'une vielle s'envola. Il n'y avait rien là d'extraordinaire, car, souvent, de petits Savoyards passaient par chez nous en faisant sauter des marmottes aux sons de leur instrument. Mais ma tante, s'étant arrêtée, parut l'écouter avec attention. Puis elle pinça du bout des doigts ses cotillons, et se mit à évoluer en sautillant sur un rythme que ses seuls souvenirs devaient dessiner en son esprit. Léocadie Logardin dansait.

Elle dansait, la tête renversée. Ce fut d'abord une promenade avec des arrêts brusques durant lesquels elle ouvrait les bras

et souriait. La promenade devint plus lente : il semblait décidément que quelqu'un fût là que la danseuse conduisait à sa suite et vers qui elle se retournait comme pour l'appeler. Le mystérieux invité dut s'enfuir, car la danse s'accéléra en poursuite circulaire ; et cela dura longtemps. Après quoi ma tante mima la douleur et le désespoir; ses gestes étaient brusques et incohérents comme des sanglots. Autour des cercles que suivait la danse, elle était emportée ainsi que dans un tourbillon ; les cercles se rétrécirent de plus en plus; elle finit par tourner sur elle-même, puis, brusquement, s'arrêta ! Alors elle se tint sur la pointe des pieds, les bras levés, comme pour prendre l'élan et se précipiter dans un gouffre. Enfin, ce fut une fuite éperdue sous les futaies et la danseuse disparut à nos yeux. Nous entendîmes quelques instants encore, sous ses pieds rapides, le craquement des feuilles mortes.

Nous nous disposions à la suivre et nous sortions déjà de notre cachette quand l'apparition d'Anne nous cloua sur place. Notre vue parut l'affoler ; elle accourut et s'écria :

— Allez-vous-en, allez-vous-en vite, petits malheureux !...

Nous n'en voulûmes pas savoir plus long et nous partîmes, dans notre émotion, plus vite encore que nous n'étions venus. Malgré la chaleur accablante, Lilette bondissait dans les prairies, légère, sans paraître lasse ; combien cela dura-t-il ? J'avais soif, le sang bourdonnait à mes tempes; parfois elle se retournait vers moi en riant, moqueuse... Que de fois dans ma vie je devais me rappeler cette course !

Nous arrivâmes enfin. Quand nous atteignîmes la petite porte de notre jardin, les grondements du tonnerre retentissaient avec un bruit de rochers déracinés roulant aux flancs des montagnes.

★

Il était dit que, jusqu'au bout, le ciel serait cruel pour ma pauvre tante. Peu de temps après, elle retrouva la raison. M. Cabardos, le médecin, en revenant de sa visite quotidienne, l'apprit à ma mère : Mme de la Gontrie gardait le lit ; elle était extrêmement faible mais aussi sensée que possible ; elle lui avait plusieurs fois demandé que ma mère, en venant la voir, m'amenât. Et M. Cabardos ajouta :

— Vous pouvez lui faire ce plaisir : la pauvre dame n'en a plus pour longtemps.

Et Lilette vint avec nous. Nous trouvâmes ma tante dans sa chambre, assise sur un fauteuil ; elle était fort pâle. Elle fit signe à Lilette et moi de nous approcher d'elle, puis nous embrassa en pleurant. Nous ne parlions guère. Par la fenêtre ouverte nous regardions les sommets bleutés qui découpaient le ciel. Nous écoutions tinter des milliers de clarines ; car, sur les penchants, les troupeaux dévalaient en se rapprochant des villages ; leurs toisons floconneuses les faisaient ressembler à des nuages blanchâtres errant le long des montagnes. Puis, au loin, un berger entonna la vieille chanson de notre pays :

Ces montagnes qui sont si hautes
M'empêchent de voir où sont mes amours...

La voix traînait longuement, comme désespérée, sur les derniers mots : « *Mas amous ount soun... Mas amous ount soun...* » L'écho les répétait dans les vallées prochaines. Les autres bergers, ayant reconnu le chant fraternel, de montagne en montagne, reprenaient en chœur le lent, mélancolique et bizarre refrain : *Diretoun, toun tène diretoun...* Et la sonorité de l'espace amplifiait jusqu'à l'infini le son des voix.

Baissez-vous, montagnes, plaines, haussez-vous
Pour que je puisse voir où sont mes amours !

C'était la fin du jour. Déjà les feux s'allumaient sur les monts ; les fumées s'élevaient toutes droites en gerbes grises qui s'épanouissaient dans les nuages. Les clarines tintaient encore, mais plus doucement : on eût dit que le brouillard montant voilait leur son comme les lignes du paysage. L'angélus se traîna le long des nues. Ma tante écoutait le chant, frémissante et accablée.

Si je pensais les voir ou les rencontrer,
Je passerais l'eau sans peur de me noyer.

Ma tante se leva brusquement, poussa un grand cri... « *Diretoun toun tène diretoun* », psalmodiait une dernière fois le chœur pastoral... Elle essaya de s'avancer vers la fenêtre ; elle chancelait... Ma mère ouvrit une porte et appela la servante : « Anne ! Anne !... » Des pas dans le corridor... Cependant maman courait vers ma tante qui venait de tomber lourdement sur le plancher. Anne entra. Je m'étais réfugié contre le mur, et Lilette m'avait suivit. Comme il avait fait froid sou-

dain ! il me semblait qu'il n'y avait plus que de la neige dans mes veines ; et quel silence ! On n'entendait plus rien que les douloureuses exclamations de ma mère et d'Anne, parfois...

Ma tante était morte. Les bergers avaient fini leur chanson.

Il y eut à l'enterrement la plupart des personnes qui avaient assisté au dîner donné par Barnabé de la Gontrie. Je les revis de près au banquet funéraire qui était alors d'usage chez nous. Cette fois ma grand'mère avait bien voulu être des nôtres ; elle essayait de dissimuler sa joie, car elle savait vivre, mais elle n'y pouvait pas tout à fait parvenir. Sa vieille amie d'Houeilhacq, pour la flatter, lui disait à mi-voix :

— Dieu est comme les bons jardiniers, il coupe les branches pourries sur les arbres de son verger.

D'autres déploraient le sort de cette pauvre femme, et Barnabé de la Gontrie était, à les entendre, coupable de sa mort. Quelques-uns enfin plaignaient Barnabé aussi bien que son épouse, et je pense qu'ils avaient raison. M. Laubamont racontait :

— Il avait des ailes, il avait des ailes, et rampait pourtant à la façon d'un serpent. S'il est mort, c'est que je ne savais vraiment comment nourrir une bête aussi singulière.

Mais M. de Parpelonne lui répondait :

— Tout cela n'est rien, mon cher ami, à côté de ce qui m'advint un jour à Singapore...

Et peut-être bien que ces deux hommes étaient encore les plus sensés, qui poursuivaient leurs pensées familières sans se préoccuper d'événements dont nous ne sommes pas les maîtres et du vain bourdonnement de la vie.

L'après-midi, je m'égarai avec Lilette au fond du jardin. L'automne agonisait ; l'odeur déchirante des chrysanthèmes se mêlait à l'arome amer des feuilles moisies. Nous regardions, au ciel gris, très haut, passer des vols triangulaires de grues. Je pensais : « Le jour de Toussaint, je partirai pour Toulouse et l'on m'y enfermera dans un collège. » Quelle tristesse ! Je serrais parfois très fort la main de Lilette pour me sentir enveloppé par le cher regard obscur de ses yeux. Je me répétais : « Elle est tout mon bonheur... elle est tout mon bonheur... Je veux le lui dire, il faut que je le lui dise. Et nous nous en irons tous deux, bien loin, je ne sais pas où... »

Mais je ne disais rien de tout cela ; je ne savais que dire :

« Ma petite Lilette !... » Elle avait passé son bras autour de mon cou. Nous nous étions assis sur un banc : c'était un vieux banc de pierre rongé de mousse. J'inclinai ma tête sur son épaule et je sentis ses fins cheveux caresser ma joue. Je n'y tins plus ; je me mis à pleurer à l'ombre de ce voile odorant et tiède. C'était si bon, c'était si doux, c'était... c'était... Est-ce que je savais ? Et je murmurai éperdument :

— Lilette, Lilette, il faut nous marier nous deux ; promets le-moi, jure-le-moi...

Elle ne répondit pas, mais ses petites mains serrèrent mon front et attirèrent ma face contre la sienne. Elle était grave ; et dans ses yeux noirs, si près pourtant de mêler intimement leurs regards aux miens, l'énigme demeurait encore. Que m'importait ? N'étaient-ils pas dès ce moment deux lacs profonds où j'étais heureux de laisser mon âme s'engloutir ?....Et, nos bouches étant toutes voisines, il se trouva que le Prince Amour apprit alors à deux enfants le baiser qui est le plus précieux de ses trésors.

Ce fut en cet instant précis que ma grand'mère, qui nous cherchait, nous aperçut. Sa voix résonna, terrifiante, à côté de nous. Mais je restai seul ; Lilette, souple et rapide comme une biche, avait disparu :

— Holà ! holà ! voici un garçon qui commence jeune à s'en prendre à la vertu des dames. Attends un peu, mauvais sujet !

Je crois avoir dit que, malgré son âge, ma grand'mère était fort vigoureuse... Elle me souleva de terre et me tint pressé contre elle, les bras et les jambes battant le vide : je sentais la rougeur de la honte et de l'indignation me monter ou plutôt me descendre au visage, et les sarcasmes impétueux, qui allaient leur train au-dessus de moi, me pénétraient comme d'atroces piqûres d'épingles, tandis que je sentais sur mon derrière la brûlure de la fessée qu'elle m'administrait méthodiquement d'une main joyeuse et impitoyable.

VI

Lilette, Lilette, je ne voulais pourtant pas davantage parler de vous...

Etant petit, je m'en souviens, quand je m'étais coupé ou égratigné, je ne pouvais pas me décider à laisser mon bobo tranquille avant de l'avoir envenimé... Mais alors une bonne

fée veillait sur moi et arrivait toujours à point avec des trésors de tendresse et une provision d'arnica, tandis qu'à présent, hélas ! je ne me donne plus impunément l'amer plaisir d'être le bourreau de moi-même.

Lilette, Lilette, je ne regrette pas les jours passés au collège, puisque je ne vous ai sans doute jamais mieux possédée que là. Oh ! certes, vous n'étiez pas restée à Balem, là-haut, là-haut, sur la montagne, et je vous avais emmenée avec moi. Et n'êtes-vous pas avec moi aujourd'hui encore?... Mais en ce temps-là vous viviez dans mon espérance et, maintenant, vous êtes morte dans mon souvenir...

Il y a de longs soirs d'hiver où, dans l'étude tiède, grincent les plumes, où l'huile des lampes brûle en sifflant doucement; on entend, au dehors, le long des murs, dans les rues désertes, gronder l'âpre vent du Languedoc... La tête entre les mains, je pense à vous. Sur des feuilles éparses je trace les plans de la maison où nous vivrons l'un près de l'autre; ma sollicitude n'a rien négligé; je jouis déjà de votre surprise charmante; vous parlez, vous me dites : « C'est vraiment dans le paradis que tu m'amènes... » Je dessine aussi un jardin, j'écris le nom des arbres dont il faudra peupler le verger... Je me souviens soudain de l'éclat de vos yeux quand vous suciez le miel des figues à même leur chair craquelée; c'étaient presque des baisers que vous donniez à ces fruits et votre gourmandise avait pour eux un air d'amour; et j'imagine la volupté de vous voir un jour, de la fenêtre où, tout heureux, je me dissimule, vous diriger, petite et blanche, vers les figuiers plantés là-bas à profusion...

Il y a des jours éclatants de lumière, où, par les fenêtres ouvertes, m'arrivent les voix des gabariers qui chantent le long du canal ; des jurons, des coups de fouets, des pas ferrés de chevaux retentissent sur le chemin de halage... Tout au bout du canal je sais qu'il y a la mer... Je vois des vaisseaux déployer leurs voiles et fuir en frémissant sur les flots rosés, dans l'aurore... Je marque sur mon atlas les pays que nous visiterons plus tard : où serez-vous plus belle et douce qu'ailleurs, quels cieux iront le mieux à vos yeux, à vous toute?... N'est-ce pas que ce ne sera pas assez de toute la terre pour y promener triomphalement notre bonheur?...

Quand je revins à Sérimonnes pour les vacances, j'appris

que M. Laubamont était allé s'installer provisoirement à Paris. La solution du problème qui le passionnait lui échappait toujours au moment même où il était assuré de la tenir; pourtant il ne conservait aucun doute sur l'excellence et l'exactitude de ses formules; donc l'insuccès était dû à l'insuffisance de son matériel scientifique; mais il pensait trouver dans la capitale des machines et des laboratoires assez perfectionnés pour lui permettre de mener ses expériences à bonne fin.

Et, dès lors, ce fut tout à fait solitaire que je me promenai sous les vieux arbres du jardin natal. Je n'en éprouvai aucune tristesse ; c'était si bon de cultiver mes rêves à l'endroit même où ils devaient un jour s'épanouir en réalités ! Il me semblait même que j'aurais été gêné par la présence de ma petite amie... Peu à peu toute sa personne, telle que je l'avais connue, s'effaçait en ma mémoire et, à mesure que le temps détruisait telle ou telle partie de l'image tracée en moi, je la restaurais à mon gré. Ainsi Lilette se parait tous les jours de grâces et de vertus nouvelles.

Je possédais donc l'amante idéale, celle qui était à chaque instant selon mon désir, et dont les sentiments et les pensées n'avaient rien de secret pour moi puisque je me chargeais constamment de les lui fournir en leur donnant la teinte de mon âme et la couleur du temps... J'étais parfaitement heureux : au seuil de l'existence, l'imagination est industrieuse et fraîche, les illusions accoururent spontanément vers nous, nous n'avons pas encore de passé, nos fronts sont tournés uniquement vers l'avenir, l'espoir règne en maître et, comme il suffit au bonheur, il n'est alors jamais nécessaire que le bonheur soit réel pour avoir son prix.

Quelques mois plus tard, je vis arriver Guilhem Cabrit au parloir du collège; le pauvre homme n'était jamais sorti de son village et, après avoir traversé Toulouse à ma recherche, il avait les yeux brillants et hagards des hommes que des mirages ont éblouis. Tout de même il avait pensé à m'acheter des gâteaux. Il me dit qu'il venait me chercher parce que Mme de Castel-Baigts, dont la santé n'allait pas très fort, voulait me voir ; je n'eus pas besoin d'en entendre plus long pour être tout à fait renseigné : ma grand'mère allait mourir et, pour la première fois, l'idée de la mort m'apparut dans toute sa force; certes, j'avais moins aimé ma grand'mère que ma tante de la Gontrie, mais

j'avais entrevu celle-ci comme dans un songe, elle avait été quelque peu pareille aux héros d'un conte, qui, le conte fini, s'évanouissent, tandis que celle-là, que j'avais connue dès ma naissance, me paraissait vaguement avoir existé depuis toujours; je ne m'attendais pas plus à la voir disparaître que notre maison ou notre village... Et je pleurai beaucoup; puis les gâteaux de Guilhem Cabrit me consolèrent.

A mon arrivée je trouvai ma grand'mère fort proprement couchée dans son lit, bien peignée et coiffée de sa plus galante cornette; elle venait d'entrer en fureur parce qu'Ursule avait tardé à la poudrer. Puis sa méchante humeur parut ne plus avoir aucun motif précis; comme de juste, en son état, la colère la fatiguait horriblement et c'était d'une voix cassée, lamentable, qu'elle maugréait. Ma mère s'approcha d'elle toute en larmes :

— Dites-moi, ma bonne maman, ce qui vous irrite si fort ?

— Pensez-vous donc, répondit ma grand mère, que ce qui va m'arriver soit chose bien amusante ?

Le curé fit son entrée à quelques minutes de là. Contre toute prévision, il fut assez bien reçu ; nous le laissâmes seul avec l'agonisante; quand nous rentrâmes dans la chambre, le prêtre avait administré les sacrements et ma grand'mère s'entretenait avec lui.

— Ainsi donc, lui demandait-elle, il est plus que probable que j'irai au paradis ?

Le pauvre homme, un peu ahuri, ne trouva rien de mieux que de lui en donner la certitude.

— Tant pis pour moi, conclut ma grand'mère, car j'ai bien peur d'y mourir d'ennui.

Elle s'éteignit sur le matin, fort dépitée.

Ma mère, qui ne s'était séparée de moi qu'à regret, trouva dans son immense solitude une excuse pour ne plus me renvoyer au collège. Et je vécus près d'elle dans la plus douce nonchalance qu'ait jamais pu souhaiter enfant gâté. Je n'agissais qu'à mon plaisir, mais il faut dire que je trouvais mon plaisir un peu partout; chaque saison, chaque jour, avait son charme pour le petit homme tranquille et méditatif que j'étais; j'aimais les bêtes, les plantes, et le perpétuel mystère de la création et de la vie suffisait à me distraire en me remplissant d'une admirative curiosité. Je peuplais des volières d'oiseaux,

des herbiers de fleurs, j'apprivoisais des couleuvres et des corneilles, j'observais dans des boîtes vitrées le travail des fourmis et j'élevais dans des cages savamment construites par moi de bruns grillons des champs qui, vers la fin de mai, se revêtaient d'ailes moirées et chantaient jusqu'à l'heure de leur mort.

Je passais des heures, dans le jardin, auprès d'un grand vivier sur lequel s'ébattaient les libellules bleuâtres ou mordorées en un vol mécanique, précis et prétentieux; puis, posées sur un bout de bois sec, elles y puisaient durant quelques instants leur nourriture subtile d'insectes aériens. Sur l'eau savonneuse aux reflets de pierre de lune, les girins tournoyaient pareils à des gouttelettes de bronze vert; parfois aussi apparaissait la grosse tache brune d'un dytique, coléoptère féroce, carnassier aux crocs aigus qui plongeait soudain à la poursuite d'une proie de toute la force de ses pattes, rames velues...

Lorsque les vols de cigognes et des oies sauvages avaient traversé les nues et qu'on avait pleuré les morts pour la Toussaint, l'hiver arrivait, apportant les promesses des soirs pleins de grands feux, de tiédeurs câlines et de belles histoires. Assis aux pieds de maman, je me plongeais dans mes livres favoris; j'accompagnais le Petit Poucet dans le repaire de l'Ogre, Gracieuse dans le char de Percinet, Robinson dans son île, et Ulysse dans ses voyages; d'ailleurs j'avais fini par en savoir davantage sur eux tous que Perrault, Mme d'Aulnoy, de Foë ou le vieil Homère; il leur arrivait dans mon esprit mille aventures nouvelles que je me promettais bien de consigner tout au long par écrit; c'est dire que je méprisais quelque peu mes auteurs les plus chers, qui avaient fini par passer à mes yeux pour des historiens ignares ou négligents. Bien souvent aussi je me substituais à mes héros, j'entrais véritablement dans leurs destinées, et je vivais en moi-même leurs vies embellies encore par des prouesses de mon invention. Et, perpétuellement, pour fortifier mon courage et pour m'inspirer des ruses, j'avais près de moi, au cours de ces aventures, une petite fille dont je tenais la main et dont le regard brun me servait de bonne étoile.

M. de Parpelonne, que le départ de M. Laubamont avait laissé tout inquiet et désorienté, devint soudain un familier de notre maison. Son instinct de vieil homme mélancolique lui

avait laissé pressentir en ma mère une amie qui prêterait indulgemment l'oreille aux récits de ses souvenirs. Nous le vîmes bientôt arriver à toute heure du jour; nous le reconnaissions avant même qu'il parût, au bruit de ses bottes qu'il cognait durement sur les dalles du perron pour en faire tomber la boue des chemins.

Un jour, il nous annonça que son jeune ami Sulpice d'Escorral allait arriver de Vaugarrec pour passer avec lui un jour ou deux à Sérimonnes; il demanda de nous l'amener et, comme il paraissait surtout craindre que la présence de cet hôte ne lui enlevât le plaisir de ses visites quotidiennes, ma mère lui en accorda bien volontiers la permission. D'ailleurs, Sulpice d'Escorral n'était pas un inconnu pour elle; jadis elle avait joué avec sa sœur Blanche dans le jardin de Sérimonnes ou dans leur domaine de Vaugarrec; elle avait pleuré bien des fois cette amie morte à vingt ans.

Sulpice d'Escorral entra chez nous par un clair après-midi de Noël. A la mode des gentilshommes de la montagne, il était sanglé dans un justaucorps de velours, guêtré de cuir fauve et coiffé d'un large feutre; la rudesse un peu sauvage de ses gestes et de sa voix ne m'empêcha pas un instant d'être bien sûr de sa bonté; il était de haute taille et fort bien de sa personne; je remarquai surtout ses yeux : bien que très bruns, ils semblaient parfois vagues et comme noyés d'invisibles larmes; on comprenait que pour toujours sur leurs regards était tombé le voile des tristesses soigneusement ourdies dans la solitude.

Les souvenirs communs firent les frais de la conversation et, naturellement, on évoqua surtout le doux fantôme de la petite sœur disparue. Sulpice d'Escorral l'avait adorée. Ils avaient vécu l'un près de l'autre dans le désert de Vaugarrec, n'ayant pour toute compagnie qu'un chapelain, une vingtaine de grands chiens et quelques vieux domestiques; leurs amis les allaient rarement visiter; n'ayant eu à dépenser leurs cœurs que pour une mutuelle tendresse, ils avaient été l'un pour l'autre tout le bonheur et toute la vie.

Et M. d'Escorral racontait les lointaines années, les soirs d'hiver passés près de Blanche devant les hautes cheminées où flambaient les feux de chêne : le vent se ruait contre les murailles du château ou galopait en hennissant dans les prochaines ravines; il y avait des nuits où les grands chiens, au chenil,

hurlaient en grattant furieusement aux portes, comme s'ils avaient senti passer dans l'ombre des animaux fabuleux : la campagne était pleine de froid et de terreur... Oh! quelle immense joie gonflait alors le cœur de Sulpice, à la voir, elle, dans la grande salle tiède et bien éclairée, coudre, rêver ou lire, le front rosé par le reflet du feu... Puis venait le printemps et, dès les premiers beaux jours, elle allait cueillir à brassées les jacinthes sauvages, elle en remplissait la chapelle et toute la maison ; et l'air qu'on respirait n'était qu'un parfum, grâce à cet ange... Elle était si belle, si bonne, si divinement pure, elle était la petite fée des sommets, la petite fleur des neiges...

— Oui, je me la rappelle bien, disait maman : elle ne semblait pas faite pour la terre... Quelle douce créature! On l'eût dite pétrie, âme et corps, avec la neige vierge de vos glaciers... Et comme son nom lui allait bien ! Aurait-on pu l'imaginer s'appelant autrement que Blanche ?

— N'est-ce pas?... n'est-ce pas, sanglotait le pauvre garçon en baisant la main de ma mère pour la remercier.

Non, Blanche d'Escorral n'était pas faite pour la terre ; comme ses sœurs les jacinthes sauvages, elle n'avait même pas attendu le milieu du printemps pour mourir. Et Sulpice racontait encore l'agonie imprévue et brève de sa sœur, ses paroles déchirantes : « Ne me laisse pas partir, je t'aime tant !... » sa mort par un matin de la belle saison, les jardins de la contrée dévastés sur trois lieues, les jeunes filles jonchant de fleurs les sentiers de la montagne, quatre mules blanches portant le cercueil au sommet du pic d'Astaran et la fosse creusée dans un glacier pour que les éternelles neiges recouvrissent la petite morte d'un linceul digne d'elle ; et puis la tristesse tombant comme une chape de plomb sur les épaules du solitaire, le bruit étrange de ses pas dans le château en deuil, les heures affreuses où il croyait la voir, où il lui parlait et, pour oublier, parfois, les courses folles dans la montagne, les chasses féroces et, parmi les hurlements des grands chiens déchaînés, les combats corps à corps avec les ours et les loups.

M. d'Escorral revint souvent frapper à notre porte. Je remarquai bientôt que, quand il était là, M. de Parpelonne se résignait à interrompre ses récits de voyages et ne tardait pas à s'endormir. Dans les premiers temps, je me faisais un malin plaisir de le réveiller par des taquineries, mais cela

paraissait agacer maman bien plus que mes enfantillages ne l'avaient jamais fait et je me gardai bien de recommencer.

Notre nouvel ami nous parlait de ses montagnes, en vantait éloquemment la beauté, faisait entrevoir à mon imagination un fantastique paysage de pics grandioses, de cirques où dormaient des lacs, de ravins où bondissaient des gaves; plus loin c'était le déroulement d'un plateau où des entassements chaotiques de rochers bleus déchiquetés figuraient à la tombée de la nuit des villes apocalyptiques ; enfin, au seuil d'une forêt de pin sur la frontière même de l'Espagne, le château de Vaugarrec érigeait ses quatre tourelles, vestiges des temps où il avait à se défendre contre les hordes pillardes des Vascons et des Sarrazins.

Ma mère, me semblait-il, n'avait pas grande envie d'interrompre M. d'Escorral; mais il fallait bien qu'elle parlât:

— Quel charme ce doit être pour vous, lui disait-elle, de vivre dans ces vieux murs, au milieu du passé et de ses mystères!

— Madame, répliquait Sulpice d'Escorral, il n'est pas besoin de se tourner vers les jours enfuis pour éprouver le vertigineux émoi que nous cause le voisinage des mystères. Nous sommes sans nul doute environnés par tout un monde d'êtres et de choses que la plupart des hommes, emportés par la vie, ne soupçonnent même pas. Mais la solitude affine les yeux et les oreilles; bien que la nature de nos sens nous contraigne à ne pas tout voir, à ne pas tout entendre, celui qui vit dans le désert se sent bien souvent transporté sur les limites de l'inconnaissable. Alors il se rappelle les chansons et les contes des bergers; il pense aux esprits des neiges, aux loups-garous, aux fées; il donne à tous les vagues murmures dont les nuits sont pleines une signification profonde et lorsque, parfois, les troupeaux pris de panique galopent éperdument sans se soucier de l'appel des gardiens ou que les chiens, tous poils hérissés, hurlent au clair de lune sans cause apparente, il frémit, car il comprend que ces humbles bêtes voient plus loin et plus clairement que lui...

Quand il parlait de la sorte, je l'aurais volontiers écouté jusqu'au jour, les yeux tous ronds et la bouche bée. Mais bientôt ma mère appelait Ursule et lui disait :

— Emmenez le petit, il tombe de sommeil...

Et cela faisait travailler ma cervelle, car ma mère, j'en étais sûr, savait parfaitement que je n'avais pas envie de dormir.

Enfin, au bout de trois mois, elle me demanda :

— Si tu avais un papa, comme qui voudrais-tu qu'il fût?

Et je répondis sans hésiter:

— Comme M. d'Escorral.

Ah! quels bons baisers ma pauvre maman me donna ce jour-là!

Le lendemain, M. d'Escorral arriva de bonne heure, seul.

Il avait quitté son costume de velours pour une redingote et un pantalon à sous-pieds. Il aurait eu fort grand air s'il n'avait porté sur son visage et sur toute sa personne les signes d'une intense émotion. En s'asseyant il manqua de choir.

— Rassurez-vous, mon ami, lui dit ma mère, le petit veut bien.

Alors il se leva, les yeux pleins de larmes et, en bégayant « mon petit... mon bon petit... » il vint s'agenouiller devant moi. J'ai toujours été plus à l'aise devant les gens à qui allait ma reconnaissance que devant ceux qui me manifestaient la leur, et l'attitude de M. d'Escorral était plus gênante encore pour un enfant qui ne s'attendait guère à avoir des obligés de si tôt; sans prendre le temps de réfléchir j'éclatai donc de rire à cet événement imprévu, mais ce rire me parut si vite déplacé qu'avant même d'avoir pu l'arrêter je fondis en larmes. Après qu'on se fut empressé à me consoler, mes sentiments penchèrent dans un autre sens et ne retrouvèrent pas de suite leur équilibre : je sentis la fierté gonfler mon cœur à l'idée que j'avais dispensé le bonheur avec un geste d'arbitre suprême ; en quoi d'ailleurs je ne me trompais pas, car ma mère eût immédiatement renoncé à tout si je m'étais montré tant soit peu inquiet en voyant qu'elle pouvait tenir à quelque autre que moi dans le monde.

Grisé par l'orgueil et les caresses, que l'on ne me ménageait pas, je me laissai aller à un bavardage sans frein; ma timidité familière était loin; j'avais oublié que je n'étais qu'un gamin et je finis par dévoiler le secret de mon cœur comme si l'heure en était véritablement venue:

— Moi aussi, je me marierai, quand Lilette sera revenue de Paris...

Je n'eus pas plutôt laissé échapper ces paroles que je rougis et les regrettai affreusement, craignant toutes sortes de moqueries. Mais non : maman, comme j'étais tout près d'elle, me prit dans ses bras et me considéra longuement avec une sorte de surprise peureuse. Aujourd'hui que je puis à loisir évoquer l'immense sollicitude dont elle entoura mon existence, je comprends qu'elle s'était doutée de ce qui se passait dans mon cœur fermé d'enfant, et que mon aveu la terrifiait en lui démontrant la naïve imprudence avec laquelle j'avais rempli ce cœur d'un unique rêve.

Nous demeurâmes à Vaugarrec l'été, l'hiver à Serimonnes, et les jours continuèrent à couler pour moi tels que par le passé, à cela près que j'eus désormais un double horizon pour encadrer ma vie et une double tendresse pour veiller sur elle. M. d'Escorral alla me dénicher à Tarbes un brave homme de précepteur dont la science était tenue pour universelle ; même aujourd'hui, je m'en voudrais de croire que cette réputation était usurpée, car une connaissance approfondie de toutes choses prouve surtout à celui qui la possède la vanité de toute connaissance et ce fut là, sans doute, la raison pour laquelle mon précepteur négligea de m'apprendre rien. Je lui en ai gardé beaucoup de gratitude ; il fut prévoyant sans trop s'en douter : les enfants ont l'horreur de toute discipline intellectuelle, et le souvenir des mauvais instants que la plupart des hommes ont dû à la science durant leurs jeunes années les en détourne souvent dans l'âge où ils sauraient goûter le plaisir qu'elle dispense ; en vérité les hommes devraient tenir ce plaisir en réserve et se ménager prudemment le désir de s'instruire pour les jours où ils n'auraient plus rien à faire de mieux ; si je ne pouvais pas éprouver ce désir à présent, avec quoi remplirais-je les heures de ma vie?

Mais alors j'aimais bien mieux vagabonder dans la montagne. Devant ces libres espaces, mon imagination osait déployer ses ailes plus follement que jamais ; et puis, là, je ne craignais pas que l'arrivée soudaine de quelqu'un vînt me déranger quand ma pensée s'occupait au délicat travail qu'exige la construction des rêves ; pour mieux leur donner l'apparence de la réalité, je pouvais même, sans crainte de passer pour fou,

faire les gestes, prononcer les mots appropriés à la circonstance : ainsi, lorsque je m'essoufflais à grimper le long d'une pente, je me retournais parfois, la main tendue et je disais :

— Prends ma main, Lilette; sois un peu courageuse, nous allons arriver... Fais attention à cette pierre, à cette ronce... Attends...

Et je me baissais et, comme si la pierre et la ronce eussent pu vraiment blesser ou entraver les doux pieds de ma petite amie, je les écartais du chemin...

Dans les premiers temps de leur mariage, ma mère et M. d'Escorral allèrent souvent au pic d'Astaran remercier la morte qui, reconnaissante de tant de piété et d'amour, avait, par une occulte et tendre influence, uni deux êtres créés pour puiser l'un dans l'autre un parfait bonheur. Ils m'y emmenèrent un jour. De là-haut, j'aperçus un merveilleux horizon; les monts, sur plus de dix lieues, s'abaissaient peu à peu vers la plaine que l'on voyait au loin confuse, indéfinie et pareille à la mer telle que je pouvais l'imaginer. Je me serais cru volontiers sur la plus haute marche d'un immense escalier qui reliait le ciel à la terre. M. d'Escorral désignait du doigt certains clochers et disait des noms de villages; mais je l'écoutais distraitement ; devant moi, dans une échancrure du paysage, un château en ruines apparaissait au flanc d'un mont ; je venais de reconnaître Balem, et mon cœur battait très fort. Certes, depuis le départ de Lilette, j'étais allé rôder autour de la maison où elle était née; mais en cet endroit où je venais d'éprouver violemment les émotions que procurent à certaines âmes la contemplation de la nature et le voisinage de la mort, l'apparition inattendue de ces vieux murs prit pour moi une importance extraordinaire.

Depuis, je revins bien souvent au pic d'Astaran et là, debout sur une roche, tourné vers Balem, j'appelais « Lilette! Lilette !... » de toutes mes forces... Oui, c'était là qu'elle viendrait un jour me retrouver, là, devant ces montagnes et devant cette tombe que nous échangerions les promesses éternelles... Je contemplais au fond de moi-même toutes sortes de pensées grandioses et vagues; et puis, il me semblait qu'une douce sympathie veillait sur moi... Ah! sous la neige, un cœur aimant de vierge endormie devait battre à l'unisson du mien!... Ainsi mon amour puisait une force nouvelle aux sour-

ces fécondes du mystère; une étrange exaltation m'emportait pour ainsi dire aux cimes de moi-même; je m'agenouillais sur le sol en murmurant des paroles délirantes et bientôt je croyais entendre, comme pour me pousser irrévocablement dans la voie de mon rêve, la petite morte d'Astaran murmurer à mon oreille le nom de la petite absente de Balem.

CHARLES DERENNES.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XIII. — Les Hérissons.

M. DESMAISONS. — Quel est ce papier?

M. DELARUE. — Oh!

M. DESM. — Quoi? Qu'avez-vous ?

M. DEL. — Oh!

M. DESM. — Enfin?

M. DEL. — Ecoutez!

M. DESM. — Encore vos journaux ? Non.

M. DEL. — Je vous en prie.

M. DESM. — Non.

M. DEL. — Vingt lignes.

M. DESM. — Non.

M. DEL. — Dix.

M. DESM. — Rien.

M. DEL. — Vous avez tort. Cela en vaut la peine.

M. DESM. — Quelque sottise.

M. DEL. — Sans doute.

M. DESM. — Je vous plains.

M. DEL. — De quoi?

M. DESM. — De faire le chiffonnier.

M. DEL. — Je ne comprends pas.

M. DESM. — Vous aurez encore été remuer quelque panier d'épluchures?

M. DEL. — Précisément.

M. DESM. — Et vous êtes tout suffoqué !

M. DEL. — De joie.

M. DESM. — Je vous ai cru en colère.

M. DEL. — J'étais ému. J'étais content, et je voulais vous faire partager mon plaisir.

M. DESM. — Ah!

M. DEL. — Mais vous m'avez si mal reçu...

M. DESM. — Croyez-vous ?

M. DEL. — J'en suis sûr.

M. DESM. — Allons, voyons votre papier.

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Lisez.

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Vous en mourez d'envie.

M. DEL. — Je ne lirai pas.

M. DESM. — Vingt lignes.

N. DEL. — Il n'y en a que dix.

M. DESM. — J'écoute, mon cher ami.

M. DEL. — Mais je ne lis pas.

M. DESM. — Nous allons donc rire un peu.

M. DEL. — C'est très drôle, en effet. Très drôle pour moi, mais vous êtes si difficile... Que pensez-vous de M. Fallières?

M. DESM. — Grâce!

M. DEL. — N'est-ce pas un citoyen fort remarquable?

M. DESM. — Je ne me connais pas en citoyens.

M. DEL. — Un bon sénateur?

M. DESM. — *You are — a senator.*

M. DEL. — Un excellent viticulteur?

M. DESM. — Je ne bois plus de vin.

M. DEL. — Un délicieux orateur?

M. DESM. — Je n'aime pas l'éloquence.

M. DEL. — Un...

M. DESM. — Allons, lisez-moi votre papier, mon cher ami.

M. DEL. — Hum! C'est que c'est un peu grossier...

M. DESM. — Je me résigne.

M. DEL. — Un peu méchant.

M. DESM. — Tant mieux.

M. DEL. — Et très bête.

M. DESM. — Tant pis.

M. DEL. — Au demeurant, très comique.

M. DESM. — Nous verrons bien.

M. DEL. — « Je n'ai pas eu de peine à démontrer, l'autre jour, que les plus artistiques pages qui aient été écrites en français depuis une quinzaine d'années sont peut-être celles que M. Georges Hérelle nous a présentées comme des traductions de l'italien ou de l'espagnol. Ce n'est pas la première fois, dans l'histoire de notre littérature, qu'un traducteur offre des modèles de style aux écrivains qui s'intitulent modestement des « créateurs ».

M. DESM. — Le morceau est bon. « ...Modestement des créateurs. » Le morceau est bon. Le dépit, l'envie, la haine donnent quelquefois de l'esprit aux plus tristes cuistres. Recommencez, je vous en prie.

M. DEL. — « Je n'ai pas... qui s'intitulent modestement des créateurs. »

M. DESM. — Il me semble que la modestie conviendrait surtout à

l'humble M. Hérelle. Pauvre brave homme de traducteur, pourquoi le ridiculiser? Il traduit soigneusement, ce qui est rare, et il écrit en français, ce qui est encore plus rare. Laissé à sa place, au premier rang parmi les utilités, il faisait bonne figure... Mais le morceau est de...

M. DEL. — Vous l'avez deviné, voyons?

M. DESM. — Quel autre est aujourd'hui capable d'avouer aussi follement sa tristesse d'être méprisé? Car il y a de la folie là-dedans, et il y a de la tristesse. La tristesse de l'impuissant qui regarde les yeux ironiques de sa maîtresse...

M. DEL. — ... Et qui se venge en lui disant des injures, qui exalte devant elle la beauté, la jeunesse et l'*habileté* d'une rivale. Tristesse grossière!...

M. DESM. — Sans doute, mais il est vraiment bien amusant de pouvoir prendre ainsi sur le fait les mouvements rapides des passions. J'aime ces hommes incapables d'une complète dissimulation et qui, comme la civette ou le putois, laissent toujours après eux des signes certains de leur passage. C'est en étudiant les maladies de l'esprit que M. Ribot a renouvelé la psychologie normale. C'est en étudiant les maladies de l'âme (au sens ancien de centre des passions), que l'on arrive à se faire une idée de l'honnête homme.

M. DEL. — Oui, il y a de la méchanceté dans le petit pamphlet dont je vous ai lu l'entrée en matière, mais j'estime qu'il y a encore bien plus de sottise. Réfléchissez bien : quinze ans! C'est M. Hérelle qui, depuis quinze ans, a écrit les meilleures pages françaises. Quinze ans : cela comprend quelques-uns des meilleurs ouvrages de M. Huysmans et de M. Anatole France, de Jules Laforgue; cela comprend presque tous les écrits des symbolistes et de leurs contemporains : Mæterlinck, Henri de Régnier, Maurice Barrès, Paul Adam, Charles Maurras, Jules Renard, les écrits de tous ceux enfin parmi lesquels la postérité choisira les représentants d'une époque qui n'a pas été, il semble, sans activité artistique ou cérébrale. Vraiment, vouloir jeter le discrédit sur tous ces écrivains, au profit du seul M. Hérelle, cela me paraît bête, tout uniment. Et savez-vous qui il cite parmi les grands auteurs étrangers mis ou dignes d'avoir été mis en si beau langage par ce professeur inoccupé? Mathilde Serao.

M. DESM. — C'est comique. Avez-vous quelquefois songé à la gloire qu'aurait chez nous tel ou tel de nos écrivains demeurés obscurs ou contestés, si le ciel l'avait fait naître en Italie ou en Norvège? Ah! terre trop hospitalière, terre trop féconde aussi! Il y a en France une telle abondance de talents (en comparaison de la stérilité universelle) que, troublés par l'embarras du choix, nous prions les traducteurs de nous départager. Rien à dire, quand on nous apporte M. d'Annunzio, qui va de pair avec quelques-uns de nos meilleurs talents, mais

croyez-vous sérieusement que Mme Sérao soit bien supérieure à quelque Georges de Peyrebrune, ou que M. Fogazzaro surpasse infiniment nos René Bazin? Méfions-nous de ceux qui posent cet honnête Italien en rival de M. Bourget : ce sont des envieux ou des sots.

M. DEL. — Je penche pour la sottise. J'ai connu un ancien libraire, homme de sens, aurait-on cru, grand liseur, et qui avait deux admirations : Albert Delpit et Villiers de l'Isle-Adam.

M. DESM. — L'accouplement d'Annunzio et Serao fait le même effet aux Italiens cultivés. Je crois d'ailleurs que le vrai sens littéraire est très rare. Rappelez-vous le « Gœthe et Schiller » des professeurs de littérature. Songez à ceux pour qui Augier est un maître et Scribe un dieu, à ceux qui, dédaignant Stendhal, exaltent Alexandre Dumas. Un professeur, en ce moment même, injurie Stendhal sous la direction de M. Brunetière : « *Lucien Leuwen*, dit-il, c'est de la littérature de cabanon. » Cet homme, amène et pieux, sans doute, appelle le *Rouge et le Noir* « un roman baroque ».

M. DEL. — Le sens littéraire s'atrophie en France, cela est évident. Mais comment en serait-il autrement, quand les guides de la bourgeoisie dans ses lectures sont les Doumic et les Deschamps?

M. DESM. — Vous êtes prompt à désespérer. La vie est un spectacle. Il faut des traîtres dans une tragédie, il faut, dans une comédie, des bouffons. « Que m'importe, disait Rivarol, que quelques oisons femelles me jugent nonchalamment en jouant au loto? » Qu'importent à la philosophie, à la littérature, à la pensée et à l'art le dédain subalterne de quelques pauvres d'esprit? Cela empêche-t-il les initiés, tout comme les cœurs simples, de se réjouir, parmi la beauté des œuvres, des femmes et des fleurs? Et s'il y a une bête sur la rose, vous la secouerez d'un coup d'ongle, et vous n'y penserez plus. M. Deschamps pense-t-il nous dégoûter de notre beau jardin, parce qu'il y jette quelques crapauds tous les dimanches? Nous ne sommes pas si dénués, et il nous suffira d'entretenir dans le jardin quelques hérissons.

M. DEL. — Excellente idée. J'en ai mis un couple dans mon jardinet, et il est maintenant très propre.

M. DESM. — Vous voyez : les harmonies de la nature!

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Tancrède de Visan: *Paysages introspectifs*, poésies avec un Essai sur le symbolisme; Henri Jouve, Paris, 3.5o. — Agrippa d'Aubigné : *Œuvres poétiques choisies*, publiées par Ad. van Bever; Sansot et Cie, 3.5o. — C. Veldrac : *Poèmes ;* « Bibliothèque du Beffroi », 3.5o. — Jean-Al. Lahovary : *Les Iles;* Henri Jouve, Paris.

Paysages introspectifs. « Le titre pédant de mon livre me plaît, me faisant songer aux mystiques qui ont perçu le ciel à travers

eux-mêmes et leur âme, réfléchie par les choses ». On aurait mauvaise grâce, après cela, à reprocher à M. Tancrède de Visan d'avoir inscrit au fronton de sa première œuvre un vocable un peu barbare; on aurait un tort plus grave encore en ne lisant pas avec attention et déférence le remarquable « Essai sur le symbolisme » qui précède ses poèmes. C'est plutôt une étude sur les conditions esthétiques de toute poésie digne de ce nom et qui ne serait pas seulement la distraction passagère d'un oisif harmonieux. Ainsi que M. Brunetière, M. Tancrède de Visan pose en principe que « toute symbolique implique ou exige une métaphysique », c'est-à-dire « une certaine conception des rapports de l'homme avec la nature ambiante ou. si vous l'aimez mieux avec l'inconnaissable ». A proprement parler, il y a dans la théorie de M. Brunetière et dans celle de M. Tancrède de Visan quelque confusion de mots. Tout homme ne fût-il aucunement poète ni symboliste se fait, « plus ou moins consciente, une représentation du monde; elle est diverse pour le Boschiman, l'Hellène ou le Français cultivé du xx^e^ siècle et serait formulée par l'un ou par l'autre avec un vocabulaire « plus ou moins riche; mais cette *Weltanschauung* (« pour être plus clair parlons allemand », dit notre auteur, non sans raison) peut fort bien ne correspondre à aucune métaphysique: il est des hommes qui ne découvriront jamais « le réel derrière la nature, l'idée vivante par delà la forme matérielle » et pour qui le réel et la nature, l'idée vivante et la forme matérielle ne sont point distincts, mais identiques. Serons ils par là exclus du royaume des poètes? dans quelle catégorie rangera-t-on Lucrèce ou Leconte de Lisle et Homère ou les rhapsodes homériques ? Homère n'a point d'idées, selon M. Faguet. Qu'un poète qui est plus qu'un amuseur exprime en ses vers, de manière plus ou moins précise et plus ou moins consciente, une conception du monde plus vaste que celle du savant pur, limité aux catégories formelles de la connaissance, soit : M. Renouvier a pu extraire de l'œuvre de Victor Hugo une philosophie, bien que le poète ait eu souvent des idées contradictoires. Mais il est abusif de restreindre ces conceptions à une métaphysique et même à une mystique, ou pour dire le mot à une religion et c'est à quoi conclut, sans l'exprimer littéralement, M. Tancrède de Visan. Par contre il sied de louer pleinement la délicatesse de son analyse psychologique alors qu'il distingue la description et la suggestion, l'écrivain dans le premier cas représentant l'apparence des choses et s'identifiant avec elles dans le second, au point de sentir à leur manière; il y a là une sorte de substitution de la personnalité où l'imagination suffirait, sans qu'il soit nécessaire de faire appel aux ressources de la mystique

Mais je ne saurais traiter en quelques lignes de toute une doctrine aussi lucidement et noblement exposée et les poèmes eux-mêmes me

requièrent. Ils ont été lus, comme le désirait M. T. de Visan, avec une entière sympathie et selon ses indications, ceux surtout où il s'est le plus rapproché de la poésie pure, comme l'*Aveugle* et *Hippolyte*. Il semble que, même là, le métaphysicien ou le mystique l'emportent sur le poète; plus désagréablement que dans le titre les mots scolastiques s'insinuent dans la trame du vers :

... expie
Les visions de l'univers par diplopie...

et dans *Hippolyte* l'intime pensée chrétienne apparaît, surajoutée au mythe hellène au point que le fils de Thésée emploie presque les termes de la langue ecclésiastique :

Que le vœu criminel disparaisse en naissant
Et que l'iniquité s'égoutte avec le sang
Des animaux impurs chargés de l'épouvante
Et du fardeau mauvais de nos coulpes vivantes.

Précurseur de Paul, Hippolyte maudit le monde et la vie :

Je bannirai du cœur ta lumière factice,
Amour, et submergeant tes fièvres sous ma paix,
Je garderai le Monde en moi, car je te hais ;

et dans « les bois scélérats », dans le hallier de ténèbres, il traquera les bêtes malfaisantes, afin que la véritable aurore naisse sur les forêts « clarifiées ». Malgré la volonté du poète, ce sont plutôt des allégories mystiques et morales que des poèmes symboliques et il mérite qu'on le lui dise avec autant de sincérité qu'il en a mis lui-même à juger qu'« il n'était point parvenu » où tendait son effort. Sa modestie point affectée, alors qu'il pourrait se glorifier aisément d'une noble et constante gravité de pensée, contraste de manière heureuse avec tels ambitieux manifestes inauguraux.

Œuvres poétiques choisies d'Agrippa d'Aubigné. M. Adolphe van Bever, à qui nous devons, en collaboration avec M. Paul Léautaud, une excellente anthologie des *Poètes d'aujourd'hui*, est également curieux des poètes anciens; il continuerait volontiers *les Grotesques* de Gautier, voire *les Oubliés et les Dédaignés* du bon Charles Monselet et il a avec autant de goût que de sens critique ressuscité partiellement des inconnus et des méconnus du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle. Il a essayé, cette fois, de donner en un court recueil un aperçu de l'œuvre poétique d'Agrippa d'Aubigné qui, à part *les Tragiques*, n'a pas toujours retenu l'attention autant qu'il le faudrait; le voisinage formidable des *Tragiques* a nui aux poèmes de jeunesse et aux poèmes postérieurs; dans une production aussi abondante, on s'est attaché surtout à la terrible satire politique et lyrique, sans égale dans la langue française avant les *Châtiments*, et à deux des ouvra-

ges en prose les plus considérables, *les Aventures du baron de Feneste* et *la Confession de Sancy*.

M. A. van Bever a rendu service aux lettrés en publiant un choix qui pour l'histoire du génie de d'Aubigné fait à chaque époque et à chaque manière de l'écrivain la part convenable. Il s'est aidé des éditions et des manuscrits, avec sagacité. C'est ainsi que, pour les *Tragiques*, il eut raison de recourir à l'édition sans lieu ni date de préférence aux manuscrits ou à l'édition originale de 1616; c'est un principe tout à fait logique de la critique des textes de prendre comme principale source la dernière édition publiée du vivant de l'auteur et revue par lui; c'est là le bon texte; les manuscrits et les autres éditions ne peuvent que servir à corriger les erreurs d'impressions manifestes et à fournir des variantes curieuses et utiles pour l'histoire littéraire.

Pour l'établissement du texte du *Printemps*, dont Agrippa d'Aubigné ne paraît pas avoir outre mesure désiré la publication, M. Van Bever a fait état des manuscrits Tronchin et d'un manuscrit appartenant à la Bibliothèque de la Société du protestantisme Français, désigné sous le nom de Manuscrit Monmerqué; ce manuscrit provient de Mme de Maintenon et porte de la main de celle-ci l'attribution des poèmes à son ascendant huguenot qu'elle n'avouait pas volontiers. C'est sur la seule caution de Mme de Maintenon que M. van Bever a cru pouvoir donner comme étant certainement de d'Aubigné treize pièces inédites qui ne figurent pas dans les manuscrits Tronchin. Il a été déterminé, en outre, pour ne les pas exclure par des motifs de critique interne, qui ont quelque poids; l'analogie d'inspiration est assez frappante, si on les compare à certaines pièces du *Printemps*. Il faut citer ici pour se mieux faire entendre. Confrontez les deux strophes suivantes :

Que me sert, cruellement belle,
Que me sert, doucement cruelle,
Ton œil doux en ces cruautés,
Le miel seul, le miel de ta grâce,
Si tu décoches de ta face
Aultant de morts que de beautés.

Celle-ci est certainement authentique et fait partie des *Odes* du Printemps. Voici maintenant une strophe empruntée aux *Pièces inédites*:

Ainsi, ô maîtresse, tes fleurs
J'arrose par l'eau de mes pleurs
Dont le cours éternel chemyne;
Fleurs que je ne puis arracher
Car toy plus dure qu'un rocher
Attache trop dur leur racine.

Il n'y a pas lieu d'accorder grande importance à la similitude du rythme adopté qui est fréquent et banal chez les poètes de la même époque; mais la parenté du ton est évidente, et c'est dans les deux cas la même afféterie un peu précieuse. Dans d'autres (*Vertes forêts, verts prés, etc.*), on pressentirait, en une élégie amoureuse, la fougue future des tragiques. L'attribution en est sinon certaine, du moins fort probable. L'éditeur à venir des œuvres complètes d'Agrippa d'Aubigné devra donc avant de les rejeter peser sérieusement ses raisons et ne le pourra faire qu'en apportant des arguments décisifs.

Poèmes. M. Charles Vildrac hésite encore peut-être entre une abbaye de Thélème qui serait une maison d'art plus ouverte sur la vie que ne l'était la célèbre tour d'ivoire et une action plus véhémente parmi les hommes pour « les Idées en route vers leur idéal », mais l'abbaye où seront accueillis les très sincères et très purs, où ils jouiront des belles musiques et des beaux livres, n'existe jusqu'ici qu'en rêve, et il faut vivre en attendant avec « les littérateurs littératurant » et en attendant aussi gagner le pain du jour :

> Seigneur, il nous faut le GAGNER, ce pain;
> C'est le seul moyen de nous persuader
> Que vous l'accordez sans formalités,
> Cet excellent pain,
> A chacun de nous pour chaque matin
> Avec votre si notoire Bonté !...
>
> Avec votre si notoire Bonté !

Ainsi M. Charles Vidrac n'est pas ennemi d'une certaine mauvaise humeur narquoise : elle lui permet de pardonner à la Fortune de demeurer provisoirement captive des maquignons qui la détiennent dans l'enceinte de leurs ventres épais et qui abusent de ce qu'elle a les yeux bandés. Mais

> Qu'on arrache ce noir scel
> Et nous la verrons, qui sait,
> Loin des abdomens royaux
> Avec des yeux de pucelle
> Donner du pain aux moineaux.

D'autres poèmes font songer à ces admirables lieder de Charles Cros qui sont de parfaits chefs-d'œuvre (Cf. *Si l'on gardait...*, p. 78); d'autres à Emile Verhaeren (Cf. *Bras*). Sans doute M. Charles Vidrac n'a pas encore assez oublié qu'il s'entretint beaucoup avec des littérateurs littératurant, et il leur a emprunté quelquefois certaines de leurs manies et de leurs modes verbales. Mais la saveur de ses vers est franche et native, et il fera quelque jour honneur à la collection du « Beffroi », déjà fière de quelques bons poètes.

Les Iles. Hors de France et des pays de langue française, comme

la Suisse romande, la Belgique wallonne et le Canada, il est des étrangers fraternels qui pensent et écrivent en français presque à l'oubli de leur idiome national. Après nous avoir donné déjà le charmant et compliqué Charles Cantacuzène et cet étrange et puissant Alexandre Macédonski, de qui je connais un roman, ou mieux un large poème en prose pour peu de temps encore inédit, la Roumanie, en la personne de M. H. Jean Lahovary, apporte à nos lettres une nouvelle offrande de poèmes.

Michelet et M. André Fontainas célébrèrent le charme mystérieux des Iles; M. A. Jean Lahovary les a vues se dressant sur la mer, attirantes et belles, charme fait de mirage et de fantasmagorie; elles apparaissent par les soirs de pourpre et les matins d'améthyste et de leur vision le voyageur passant au large n'emporte qu'un prestigieux souvenir.

Ainsi, aux minutes heureuses ou tragiques de la vie, émergent de l'ombre, puis y rentrent des apparitions mystérieuses qui survivent en notre mémoire; et de ces souvenirs plus puissants que tous autres naissent les poèmes surgis jadis ou naguère, comme des enfers ou comme « des paradis ».

M. A. J. Lahovary n'ignore nul des secrets de la technique parnassienne et Baudelaire et Verlaine lui sont probablement aussi familier qu'Ephraïm Mikhael et qu'Henri de Régnier. Il estime heureux entre tous l'homme qui peut

> Fermer à double tour les portes de son âme

et seul dans le silence avec des mots reconstruire un monde :

> Oui, je prétends qu'il faut envier celui-là
> Qui sait se recueillir parfois et qui peut faire
> De la vie incomplète, éparse, fragmentaire,
> Au mouvement tantôt trop rapide ou trop lent,
> Un hymne au rythme égal, calme et pourtant brûlant,
> Où ces filles à l'œil profond, au geste libre
> Les rimes, pour garder leur divin équilibre,
> Se balancent sans cesse, avec des tons divers,
> Aux larges plateaux d'or que leur tendent les vers.

Mais il n'est pas insensible cependant à l'amour et à la haine.

> Console-toi! vraiment je n'ai dit à personne
> Combien ta bouche exquise et candide mentait;
> Je l'ai dit seulement au grand bois qui frissonne,
> Oui, le bois qui murmure et qui chante, le sait!
>
> Ne crains rien, car jamais tes perfides amies
> Ni tes amants futurs n'entendront ton secret;
> Je l'ai dit seulement aux jardins, aux prairies,
> Tous les lieux que j'aimais en pleurent de regret!

Et je l'ait dit de même à la mer en tumulte
Et la mer et les monts, les forêts en émoi
Te rediront peut-être un jour comme une insulte
Tout ce qu'en ma fureur je leur ai dit de toi.

Un peu moins véhémentes dans la déclamation et d'une ironie plus contenue, ces strophes n'eussent point déplu à Henri Heine, au temps où il composait l'*Intermezzo*.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

J.-H. Rosny : *Sous le Fardeau*, Plon, 3.5o. — Philéas Lebesgue : *Le Roman de Ganelon*, E. Sansot, 3. 5o. — Paul Gourmand : *Panem et Circenses*, Lemerre, 3.5o. — Pierre Delider : *Stellæ Cœli*, A. Messein, 3.5o. — Lucien Ledent : *Marie Opal*, Bibliothèque, 3.5o. — Albert Boissière, *Clara Bill, danseuse*, Fasquelle. 3.5o. — Léon de Tinseau : *Les Etourderies de la Chanoinesse*, Calmann Lévy, 3.5o. — Jacques des Gachons : *Le Mauvais pas*, Henri Gautier, 3:5o.

Sous le fardeau, par J.-H. Rosny. La morale que les Rosny rêvent de dresser définitivement en regard de toutes les religions serait, par excellence, la morale humaine. Ne lisons pas leur sous-titre : roman social, mais disons mieux : roman humain. Les Rosny ont trop étudié les premières animalités de l'homme, espèce victorieuse des autres espèces, pour que la philosophie non conclusante (la plus sage de toute) qu'ils en tirent soit noyée de brumes religieuses et de ce qu'ils avouent ne pas connaître exactement son début dans la matière, ils ne le tiennent pas pour une des faces de la divinité ou un éclat passager de l'invisible. La loi mystérieuse qui leur paraît peser davantage sur la conscience de l'humain bien équilibré est celle de la protection que le fort croit devoir au faible, loi de bonté qui ne peut aller cependant jusqu'au sacrifice de la chair ou de l'esprit du protecteur sans attenter à la grande loi de conservation, la reprise partielle de la fortune universelle menant à l'anéantissement partiel du possible à accomplir pour chaque individualité. Il convient de faire de bonnes actions dans la mesure de ses deux bras, selon ses énergies, les ressources de son intelligence ou de sa santé, mais jamais en dehors de la permission qu'un être accorde à sa propre vitalité de s'oublier elle-même. Dès que le renoncement, la volupté du sacrifice, le sinistre besoin de s'immoler que nous ont légués presque tous les gardiens d'idoles intéressés aux effusions de sang, arrivent à dominer le normal besoin de protection inné dans toute nature humaine normalement constituée, la conscience du protecteur s'obscurcit vis-à-vis du protégé, il remplace un être par un autre, plus simplement déplace une individualité, quelquefois sans aucun profit pour la masse des intelligences. Pour déterminer le passage du normal à l'anormal sacrifice, de l'idée du dévouement à l'idée d'abnéga-

tion, plusieurs gros volumes ne suffisent pas. Il ne faudrait donc point reprocher aux Rosny l'ampleur de leur dernière œuvre et la longueur de certains exposés qui sont pourtant d'une si étonnante clarté de langue. Ils ont essayé de condenser dans une même atmosphère, que le souffle puissant du docteur Claude vivifie de sa chaleur communicative, les rayons épars de différentes petites âmes d'avance soumises aux pires dominations et ils les ont fait tomber dans le grand foyer de ce consolateur, pasteur de peuple, guérisseur de tous les maux. Mais Claude ne cesse pas d'être un homme. Il peine, il sue, il se plaint sous le fardeau librement accepté. Plein de mansuétude devant ces femmes apeurées par la douleur physique, *toujours injustement méritée*, de pitié pour les petites filles de toutes les catégories sociales victimes de leurs parents ou de leurs époux, il se raidit devant les basses obsessions de la famille mendiante, et il se sent presque coupable d'autoriser la vie chez ses proches qui n'en sont pas dignes. Médecin, c'est-à dire confesseur, il découvre les plaies, met à nu les cerveaux et les cœurs, se penche sur des tortures qui lui renvoient l'image des siennes, le forcent à s'apitoyer sur ses propres misères. Le miracle est qu'il demeure bon, mais on est fatalement bon comme on est logiquement cruel. Entre le meurtrier de Marceline et le docteur Saint-Clair il n'y a guère que des différences... de point de vue. Chacun à sa manière cherche le mot de l'énigme, la plus grande somme d'absolu, chacun court après son bonheur. Ce qui rend la lecture de ce roman attachante, suprêmement *entourante*, c'est que la langue des Rosny puise aux sources claires de la vie primordiale, ses bruissements d'eau pure qui tantôt rugit au fond des gouffres, tantôt glisse toute azurée du ciel parmi les menues herbes. Ils ne sont ni parisiens, ni français, ils sont terrestres, quoique peu paradisants! Ils ont surpris dans la souplesse des gestes animaux, dans le rythme des vents, dans on ne sait quel cillements d'étoiles des phrases décisives qui apportent avec elles un parfum de vérité. Leur force principale sera d'avoir emprunté le plus de nature possible pour représenter des conflits très sociaux et par conséquent très loin de la nature. Ce que Zola n'a pas fait et n'a jamais voulu faire, car il ignorait certainement ce qu'il y avait à faire, étant mal instruit de sa propre valeur, les Rosny le font avec les yeux ailleurs, beaucoup plus haut... Je n'aime pas toujours la féroce fantaisie de leurs nouvelles où ils me font trop l'effet de chats brutaux jouant avec le lecteur-souris, mais j'attends (nous sommes sans doute beaucoup qui attendons cela) j'attends leur livre *Sociaux*, dont le sous-titre me déplait, comme la grande mise de fond à la réserve *sociale* de notre époque littéraire, si vite épuisée. Presque écrasée moi-même *sous le fardeau* des livres inutiles qu'il faut lire, je me redresse leur œuvre à la main, presque éblouie d'avoir lu et d'avoir

cherché à comprendre. Le bon livre des Rosny, c'est le fleuve qui passe, chargé de précieuses cargaisons, apportant des richesses, des curiosités, de hardies silhouettes d'aventuriers ou de sages figures de pilotes, balayant les déchets, submergeant les épaves, chassant les miasmes et de m'être seulement assise sur le bord... je respire !

Le Roman de Ganelon, par Philéas Lebesgue. La restitution d'une époque n'est pas un travail plus effrayant que l'interprétation d'une légende. Par le détail de mœurs, on peut induire toutes les mœurs mais qui osera détourner de sa voie, ne fût-ce que l'espace d'une réflexion oiseuse, un héros légendaire ? Voici le traître Ganelon qui ne fut jamais que le traître Ganelon rimant inévitablement à Félon, comment le verrions-nous homme de bien, pauvre homme, au demeurant comme tous les hommes de sa trempe ? L'auteur nous présente moins un héros justement qu'un passionné ordinaire luttant entre son devoir et son amour comme le plus simple des mortels. Et on aimera malgré soi ce malheureux *fatalisé*, époux d'une furie, amoureux de sa belle-fille promise à Roland, le pieux chevalier de Roncevaux. Au fond, Ganelon ne trahit que par désespoir et les désespérés sont-ils coupables ? L'auteur nous déclare dans une savante série de commentaires que plus il a trouvé de documents, plus il a eu envie de s'éloigner de la légende primitive. Probablement un autre héros surgissait à ses yeux de la foule des renseignements historiques un peu trop *chantés* sur tous les tons. Tel que nous apparaît maintenant le traître Ganelon, nous le trouvons plus ému lui-même que suggérant l'horreur. Il devient le fils de la poésie de son nouveau père et il y a plus d'étoiles et de fleurs dans son histoire supposée que dans sa véritable légende... ce qui honore son dernier créateur.

Panem et Circenses, par Paul Gourmand. C'est le deuxième volume depuis deux mois qui nous initie aux souffrances des grands martyrs de Lyon : saint Pothin, Pontique, Blondine et beaucoup d'autres que j'aimerais à connaître parce qu'on les laisse volontairement dans l'ombre. Ce roman des premiers chrétiens nous montre une ambitieuse flanquée de sa suivante s'acharnant à la perte de Marcella, jeune femme vertueuse de Marcellus, le lâche proconsul. L'intrigue est toute moderne comme les intrigues de tous les temps... Mais il me déplaît d'entendre Blandine appeler : *ma blondine* par un diminutif gracieux qui me défigure une esclave de l'époque de Marc-Aurèle. Cela finit d'ailleurs très bien, c'est-à-dire historiquement, dans le sang de la blondine en question de plus en plus anesthésiée par la foi. En songeant au supplice de la chaise ardente, je songe aussi, sans aucune malice, au supplice des pieds froids pour le Pape actuel ; il paraît que sa plus grande mortification jadis était de se priver de chaufferette l'hiver.

Stellæ Cœli, par Pierre Delider. Les romans des temps anciens pleuvent. Celui-là est illustré par l'auteur et nous raconte les voyages du jeune Grec nommé Tharès, lequel est accompagné de son jeune ami Sicon. Ça ressemble aux récits de Fénelon, écrits spécialement pour les petits prince qui ne veulent rien savoir. C'est à la fois précis, géographique et naïf. Tharès est d'une douceur de miel, d'un courage léonin, d'une générosité sans bornes, d'une modestie charmante. Quant au jeune Sicon, il est ce qu'il doit être, à côté d'un pareil héros. Tharès épouse Métella, fille de Métellus, les vaincus d'hier sont unis aux vainqueurs du jour et s'en vont rêver la main dans la main, les yeux sur les étoiles : *Stellæ Cœli*. Pour ce qui est des illustrations, elles dépassent Fénelon en naïveté et feront la joie d'un amateur des primitifs.

Marie Opal, par Lucien Ledent. Je me défie des romanciers musiciens. Leur histoire finit toujours par de la folie furieuse. Très raisonnablement fou d'abord, ce jeune fat désabusé, qui séduit Marie Opal, devient si terriblement agité qu'il coupe les mains d'une musicienne qui se permet de trop vivement interpréter son œuvre. La poésie ne manque point de souligner tendrement certains passages, les andante du morceau. Mais il y a trop de larmes, trop de sang, trop de flammes et trop de fumée. Ces amoureux, perpétuellement tendus comme des cordes d'instruments mélancoliques, vous donnent sur les nerfs. A la fin du livre j'avais envie de miauler, tel un pauvre matou sur la queue duquel un piano féroce aurait passé. Oh ! la musique dans le roman !..

Clara Bill, danseuse, par Albert Boissière. La suprême ironie était de faire une danseuse qu'on ne voit jamais danser et qui ne... marche même pas, un joaillier honnête, honneur de la corporation qui vole des bijoux, un journaliste qui préfère la députation à une jolie femme et un peintre orné d'un très gros ventre. Clara Bill épouse son voleur enchantée de se savoir volée par amour et le joaillier retiré des affaires se consacre tout entier à la fabrication du joyau humain en la personne de ses enfants. Histoire morale au possible.

Les Etourderies de la Chanoinesse, par Jean de Tinseau. Ce que l'auteur peut faire de mieux dans ce genre de choses spirituelles, et il fait généralement très bien. Beaucoup imitent la marque sans pouvoir imiter le style, toujours joli, clair, amusant, du meilleur genre mondain, un genre en passe de disparaître, du reste, qu'on remplacera par le genre *chauffeur*, hélas !...

Le Mauvais pas, par Jacques des Gachons. Histoire d'un petit peintre qui se laisse monter l'imagination par la mauvaise fée, tandis que la bonne fée l'attend au logis en filant quenouille. Il court, il bat la campagne, n'amasse pas même la mousse des bois pour s'en faire

une litière puis il est pris au piège de l'ambition, il écoute ce qu'on raconte à l'exposition du *Mauvais pas*. Il a illustré une légende qui est aussi sa jeune vie hésitante, sa propre vie ballottée entre le bien et le mal, une petite fille vertueuse et une petite fille coquette. Heureusement la bonne fée se révèle et change tout d'un coup de baguette. Bertrade indique en mourant la cachette du bonheur. François épousera Madeleine.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Georges Le Cardonnel et Charles Vellay : *La Littérature contemporaine (1905);* « Mercure de France » — Paul Yaki: *M. et Mme Jean de la Hire*, « Bibliothèque indépendante d'édition » — Jean de la Hire : *Willy et Colette* « Bibliothèque indépendante d'édition ». — Philibert Audebrand : *Romanciers et viveurs du XIXe siècle;* Calmann-Lévy. — Philibert Audebrand : *Derniers jours de la Bohème;* Calmann-Lévy. — Firmin Maillard : *La Cité des Intellectuels;* H. Daragon.

MM. Georges Le Cardonnel et Charles Vellay ont interrogé les écrivains de ce temps sur **la littérature contemporaine**. Ils ont demandé aux poètes, aux romanciers, aux auteurs dramatiques, aux critiques quelles étaient, selon eux, les tendances dominantes de la poésie, du roman, du théâtre et de la critique. Voici, en gerbe, toutes les réponses des prophètes : elles sont variées et contradictoires. Les tendances de la poésie actuelle ! répondent les poètes : lisez mon dernier volume. Lisez mon dernier roman, disent les romanciers. Les auteurs profitent de l'occasion pour situer un peu leur œuvre, se mettre au point, ce qui est un résultat : l'utilité des enquêtes est en dehors des réponses aux questions posées. Il y aurait même là un nouveau genre de critique où les auteurs nous diraient ce qu'ils pensent de leurs œuvres et comment ils se conçoivent. Je sais au moins deux écrivains philosophes qui seraient les seuls à pouvoir faire la critique de leur œuvre personnelle. Quel service ils rendraient à la critique, impuissante dans sa bonne volonté.

Que pensez-vous de la critique ? La réponse est unanime : il n'y a pas de critique. Et il semble bien que ce soit la « prière d'insérer » qui l'ait tuée. La critique-réclame a tué la vraie critique. Malgré tout, il existe encore des recueils de littérature où cette critique-réclame n'a pas droit de cité et où on ne parle pas des mauvais livres. Le silence est encore la meilleure des critiques.

Mais nous manquons de Sainte-Beuves. Il suffirait peut-être d'un éditeur intelligent pour en faire surgir un. La critique n'est pas un art d'intuition : elle demande, outre le jugement, la culture ; et la culture c'est ce qui manque le plus. Je ne puis m'empêcher d'admirer le dédain sincère des romanciers, qui, eux, créent, pour les critiques qui démolissent en souriant leurs fragiles constructions.

Pour devenir un grand critique, il faudrait s'y préparer pendant vingt ans, apprendre tout, être capable de refaire en réalité tous les livres. Montesquieu écrivait à un abbé de ses amis :

Quant à Voltaire, il a trop d'esprit pour m'entendre ; tous les livres qu'il lit, il les fait ; après quoi il approuve ou critique ce qu'il a fait.

C'est un peu le genre de M. Brunetière, mais M. Brunetière, qui a de la méthode, a le jugement faussé, et franchement un critique qui s'égare dans les sentiers de la croyance a perdu tout droit de juger ses contemporains.

De plus en plus aussi le compte-rendu a pris la place de la critique : le plus petit auteur réclame un éloge et voudrait déjà de la vraie gloire, et de la vraie fortune. M. Coppée a très bien dit :

Bientôt les vrais écrivains écriront seulement pour un public d'élite ; ils publieront à leurs frais. Peut-être alors écrira-t-on à nouveau très bien Autrefois un écrivain ne songeait pas à tirer profit de ses livres...

Et je crois que c'est la vraie explication de la médiocrité de la critique et de beaucoup d'autres choses, d'être devenues commerciales.

On part aussi d'une idée fausse pour juger les romanciers et leurs fruits : les romans, qui ne sont qu'un amusement d'un instant. Mais les romanciers, habitués dès le collège à l'idée de l'immortalité, ne consentent à écrire leurs petites aventures que pour la postérité. Que ceux qui ne sont pas payés par la joie qu'ils ont eue de se raconter choisissent un autre métier :

On ne fait pas de chef-d'œuvre, dit M. Anatole France. C'est le temps qui fait les chefs-d'œuvres. Il faut pour cela non seulement les circonstances du moment, mais encore une foule de circonstances postérieures...

Ce qui importe, c'est de vivre ; c'est encore la meilleure méthode pour acquérir du talent. Mais la vie est si courte que la plupart des romanciers n'ont que juste le temps matériel d'écrire des romans qu'ils n'ont jamais vécus.

Quelle hâte : les poètes s'empressent de faire imprimer leurs premiers essais, et ils se comparent déjà à Ronsard, à Hugo, à Verlaine. Une grave question : le vers libre est-il mort? Les jeunes poètes semblent être revenus à la tradition du vers classique ; l'impair ne les charme plus. A lire certains recueils nouveaux, on croirait, en effet, que le symbolisme n'a jamais existé. Peut-être ces jeunes poètes, qui en sont à leur première manière, découvriront-ils Verlaine et Mallarmé, quelque jour.

En résumé, cette enquête forme un très intéressant volume ; il faudrait citer presque en entier quelques-unes de ces réponses. Parmi les poètes, Jean Moréas :

Ce qui, dit-il, avait rendu, il y a environ vingt-ans, légitime la tentative du vers libre, c'était le mauvais usage que beaucoup de poètes, nos aînés, faisaient alors du vers traditionnel.

M. Vielé-Griffin constate que la prosodie parnassienne « est devenue un jeu de femmes et d'enfants, assez comparable au croquet et au tennis de nos plages ». Francis Jammes, amoureux de la « Beauté », qui est discrète :

J'ai en horreur, dit-il, les historiens, les rhéteurs qui élèvent la voix, les tribuns qui hurlent des vers échevelés.

Henri de Régnier nous dit :

Je crois qu'aujourd'hui le vers libre est constitué comme instrument. Mais son avenir dépend des poètes.

Il y a encore, dans ce recueil, des pages spirituelles, qui consolent de tant d'autres si ennuyeuses dans leur gravité inutile. Lisez les réponses de MM. Willy, et Paul Léautaud.

Ce livre contient tous les éléments d'un ouvrage de critique qui n'est pas fait, et je reprocherais à MM. Georges Le Cardonnel et Charles Vellay de ne nous avoir pas donné, en tête de ce volume, une étude synthétique s'ils ne nous avaient annoncé un second volume en préparation : *Autour de la littérature contemporaine*.

§

La *Bibliothèque indépendante d'édition* inaugure une nouvelle collection : « *Ménages d'artistes* ». Voici **M. et Mme Jean de la Hire**, par Paul Yaki. Il me semble que ce ménage est arrivé bien tôt à la gloire (portraits, caricatures, autographes, bibliographie et iconographie).

Dans la même collection : **Willy et Colette**, par Jean de la Hire. Il existe peu d'ouvrages d'une aussi scrupuleuse documentation, et la postérité n'aura plus rien à chercher, ni sur Willy ni sur Colette. Les lecteurs seront aussi satisfaits de posséder la photographie de Toby-chien, le chien philosophe et d'une si belle sensibilité qui nous émut et nous charma dans *Dialogues de Bêtes*.

§

Après **Romanciers et Viveurs du XIXe siècle**, où il nous avait donné d'agréables pages et des anecdotes inédites sur Mérimée, George Sand, Jules Janin, et Roger de Beauvoir, M. Philibert Audebrand nous raconte aujourd'hui les **Derniers jours de la Bohême**. Ce sont les souvenirs d'un vieillard qui nous dit ce qu'il a vu et entendu, et il faut lire ses confidences, souvent émues, quelquefois critiques, toujours sincères, qui nous renseignent sur la vie

des écrivains du siècle passé. Le temps fait et défait les réputations et M. Audebrand s'étonne parfois de l'injustice de notre génération à l'égard de certaines personnalités d'autrefois. Je n'ai jamais si bien compris qu'en lisant ces Mémoires cette sorte d'aberration qui nous fait dédaigner la gloire bien vivante, qui se paie par de la considération et par de l'amour.

Que de noms oubliés presque, qui furent des noms estimés et même glorieux ! Et qui sait encore aujourd'hui que Pier Angelo Fiorentino, auquel M. Audebrand consacre une belle étude, tint une très grande place dans la critique ?

Feuilletoniste au *Constitutionnel*, — « un public de 40.000 abonnés » — « il se fit donner par surcroît le feuilleton du *Moniteur Universel* » où il signait, dit-on, ses articles, du nom d'une de ses maîtresses. Il accapara encore *le Corsaire*, et, observe M. Audebrand, « un critique assez riche de son fonds, assez habile pour analyser les œuvres dramatiques du jour dans le même sens, mais en variant sa formule et pouvant faire lire les deux sentences sans faire naître la satiété ou l'ennui, ce n'était pas un mince mérite ». Certes, mais ce qu'il faut le plus admirer dans cet homme, c'est qu'il n'accomplissait pas ce tour de force par vanité, mais seulement pour conquérir le bonheur, tous les bonheurs. Il aimait l'argent, qui n'est rien et cependant représente tout.

A noter encore dans ce volume la silhouette bien dessinée de ce singulier Desnoyers, qui demeurera célèbre pour avoir écrit :

Habitants du Havre, Havrais,
Je viens de Paris tout exprès
Pour mettre en morceaux la statue
De Delavigne (Casimir) :
Il est des morts qu'il faut qu'on tue,
Moi, je m'appelle Clodomir.
Clodomir, soit, mais je suis digne,
Je hais Casimir Delavigne,
Ponsard est la feuille de vigne
Qu'Emile Augier voudrait cueillir.

Souhaitons que M. Audebrand ajoute d'autres volumes à ceux-ci : il a encore beaucoup de souvenirs à nous raconter, et ce sont toujours de précieux documents que les Mémoires de celui qui a vu.

§

La Cité des Intellectuels, de M. Firmin Maillard, est un recueil de « scènes cruelles et plaisantes de la vie intellectuelle des gens de lettres au XIX^e^ siècle ». Cet ouvrage, où il y a tant de documents et tant d'anecdotes, est très bien composé et je crois qu'il sera très utile aux journalistes. Nous y voyons les intellectuels aux prises

avec la vie, et c'est le chapelet des petites et des grandes misères. Comment se nourrissaient les gens de lettres ? Les jeunes comme ils pouvaient et les vieux le mieux qu'ils pouvaient... S'ils n'avaient eu que le bon Dieu pour eux, c'eût été quelquefois dur... Racine revu par Léon Gozlan l'a dit :

Aux petits des oiseaux, il donne la pâture
Et sa bonté s'arrête à la littérature.

Les anecdotes de M. Firmin Maillard sont plus tristes et cruelles que plaisantes souvent : il y a une certaine amertume dans son récit.

Voici « la seule mauvaise plaisanterie », selon l'expression même du poète, que Lamartine se soit permise de sa vie. Il avait invité Nadaud et « celui-ci eut la faiblesse de s'excuser tardivement en prétextant une invitation chez la princesse de Solms.... ». Lamartine écrivit :

Hier un vaincu de Pharsale
M'offrait un dîner d'un écu ;
Le vin est bleu, la nappe est sale ;
Je n'irai pas chez le vaincu.
Mais que la cousine d'Auguste
M'invite en sa riche maison,
J'accours, j'arrive à l'heure juste,
— Chansonnier, vous avez raison.

Le dernier chapitre nous mène au cimetière : « Comme il y a peu de monde, ça dégoûte de mourir ! avait dit Louis Lurine à l'enterrement d'Armand Marrast. » Et le mot peut être répété pour l'enterrement de beaucoup de pauvres intellectuels. Le livre se termine sur cette boutade de Diderot : « O l'heureux pays où il n'y a ni plume, ni encre, ni papier que ce qu'il en faut pour inscrire le nom des enfants qu'on y fait. »

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Jean Rouxel : *Théâtre* (*la Vaniteuse, Semblançay, l'Honneur avant la Vie*) ; Messein, 3.5o. — Shakespeare : *Antoine et Cléopâtre*, trad. en vers, par Léon Morel ; Hachette, 3.5o. — Roger Dumas : *Vers le Destin*, poème dram. en 3 actes et 1 prol. ; Flammarion, 2.5o. — Lorenzi de Bradi : *Le Crime du Masque*, tragédie en 3 actes ; Combet, 1 fr. — Eugène Vaillant : *Le Retour au pays*, p. normande en 1 acte ; Joanin, 1 fr. — Jean Blaize : *Récits à dire et Comment les dire* ; A Colin, 4 fr. — Mathias Morhardt : *L'Esprit Nouveau*, drame en 2 actes ; Demoly, 3 5o. — E. Martinenche : *Molière et le théâtre espagnol* ; Hachette, 3.5o. — Memento.

Avoir, à ses débuts, réuni, sur sa **Vaniteuse**, les éloges du Parnasse et ceux du Naturalisme, s'exprimant par leurs deux chefs, le joyeux Banville et l'âpre Zola, pour se voir ensuite, durant trente années, rebuté par MM. les Directeurs, — évidemment meilleurs juges, — tel fut le destin de M. Rouxel. Il semble difficile de lire sans

émotion mainte scène de **Semblançay**. Mais le lurent-ils? L'un de ces industriels m'avouait un jour, au sortir de table, le nombre des manuscrits qu'on lui adresse : 40 par an, à peu près ; il en vient le double, la première année d'une direction. Seulement, ces gens n'ont point le goût de la lecture. Ils auraient pu s'apercevoir, sans cela, qu'un drame de Calderon comme l'**Honneur avant la Vie** est superbe. Or l'imitation qu'en a écrite M. Rouxel laisse (chose rare !) perplexe quant aux points où il aura trahi son modèle.

M. Morel s'est contenté de « couper » Shakespeare : à cette opération, les accents du Chantre avonien ne sauraient que gagner en douceur, et

> La mère sans danger peut lui mener sa fille.

Antoine et Cléopâtre ! Pâris et Hélène ! **Vers le Destin**, par deux fois, ces deux couples entraînèrent l'Orient égaré.

> Celle pour qui l'on meurt,

Hélène la beauté, immarcescible parce qu'illusoire, vivifiante à qui la désire autant que corruptrice de qui, croyant posséder, ose en jouir explique en d'admirables vers, chez M. Dumas, son rôle éternel et sacré :

> Le sol gémit, le sang sur le sable ruisselle.
> L'Inconnu vous reprend dans un dernier soupir,
> Et l'inflexible Dieu vous regarde mourir...
> Mais du but inconnu ne cherche pas la trace,
> Il dépasse ton peuple aussi bien que ta race
> — *Peut-être est-il plus haut que votre Humanité.*

Volentes, nolentes se précipitent en effet les uns contre les autres les fils occidentaux et orientaux de la Race Esthétique. Hector n'a terrassé, aux acclamations de ses concitoyens, qu'une apparence d'Achille: Patrocle. Le Tueur déjà se lève, avec un cœur au contraire désespéré, sans merci, au bout de la plaine. Voici son messager, *angelos* de la mort :

> Son pas impérieux sonne dans le lointain.
> Ecoute-le venir, c'est le pas du Destin.

Le Crime du Masque n'apparaît guère autre que celui d'Hélène. Il frappe le Poète, coupable d'être aimé d'Elsiva et pourtant fidèle à Ilma la démente. Ainsi le Masque, dans la maison de folie, sur le cadavre aura reconquis Elsiva et la possédera sans pitié. — Naïve berquinade, auprès du poème obscur et farouche de M. Lorenzi de Bradi, que **le Retour au pays**, où M. Eugène Vaillant fait du vrai « Théâtre populaire », c'est-à-dire pour sénateurs vicieux. Que l'on voit bien, au-dessus de leurs lorgnettes, une jeune première dressée à l'art néfaste dont M. Jean Blaize vient de résumer exemples et

lois dans ses **Récits à dire et Comment les dire**, rembourrée, plâtrée et en jupons courts, approuvant son époux, garçon-livreur, qui, las d'avoir depuis le matin, dit-il, « monté au moins cent étages », décide de retourner à la terre natale : hélas ! je crains que celle-ci ne lui demande un autre ahan !

Car sur le monde rural et sur celui des « journaliers » urbains pèse de tout son poids l'atroce classe ouvrière, dans l'effort où, bousculant et écrasant bientôt aussi sous ses pieds la petite minorité intellectuelle, elle s'empare peu à peu de la place laissée par la bourgeoisie, depuis que celle-ci a dépossédé l'aristocratie de la sienne. Quelle incohérence à cette invasion des Barbares, M. Mathias Morhardt le peint en **l'Esprit Nouveau**. Un Président, descendu de quelque coupeur de têtes, a été frappé, lui, symboliquement au ventre. On a arrêté le tyrannicide et son beau-père, l'imprimeur Chenavard, soupçonné de complicité et surtout coupable de journalisme. La prison préventive a vite raison de ce folliculaire : d'anarchiste, le voilà socialiste. Conformément à l'arriviste doctrine se mêlent, en son cerveau vaincu, les concepts les plus divers ; lui aussi proclame que l'Etat est tout (alors, pourquoi pas l'actuel ?) et l'individu rien. L'Etat est la cause de l'individu, paraît-il : il lui a même appris à parler et à penser... Moi, je me rappelle que ce fut ma mère. et non pas (Dieu merci !) un pion, un fonctionnaire. C'est la famille — c'est-à-dire un coït, un amour, la nature — qui font un homme, un individu — la famille de siècle en siècle plus jalousée, plus dépouillée par l'Etat... L'Etat ne repose que sur une monstrueuse équivoque ; il ne représente même pas, en dépit de ses prétentions, la société : les Chinois ont dégagé l'un de l'autre, depuis trois mille ans, ces concepts que nos socialistes embrouillent et qui les mènent, de capitulation en capitulation, à devenir les valets d'un autocrate, courtisan lui-même du Néron de Turquie ! La fille de Chenavard se laissera, parallèlement, aller aux bras du révolutionnaire amateur, le comte d'Aygues-Mortes, en union libre (cette belle conquête du féminisme où la femme, déjà dupe avec le divorce, abandonnera sa suprême garantie). Elle passera, de là, dans le lit du tuberculeux Rouquérol. Et il y aura, du moins, un superbe dénouement : Rouquérol se promenant, marmite en bandoulière, à travers les agents terrifiés et immobiles, Chenavard le niais, pris d'un beau zèle pour la collectivité, abat d'une balle de revolver le redoutable phtisique, dont la marmite du coup se renverse et fait tout sauter !... Et le tyrannicide Harry ? Il a été pendant ce temps exécuté : or l'aumônier prétend s'en être fait écouter et qu'ils se sont compris. En vérité, je vous le dis : il faut que l'Eglise redevienne « anarchiste », anti-étatiste — guelfe ; et il n'y a de triomphe pour l'anarchie (la vraie, l'irréductible, à jamais hostile au pouvoir et non pas lui formant escorte prétorienne) que par la croix.

Encore quelques années, et, dans la souffrance commune, on finira par se reconnaître.

Du maître de *Sagesse* a dérivé notre poésie. Le peu de vie qui animât le Parnasse, Baudelaire la lui avait infusée. Naturalisme et réalisme se réclament de Balzac. Et ce fut d'un renouveau catholique aussi que surgit le romantisme. Héritier de la Ligue, Corneille, cet apologiste fervent du tyrannicide et de la république, doit son « stoïcisme » à l'enseignement du fort Loyola, car il demeura, sa vie durant, l'élève fidèle et l'ami de ces jésuites qui ont élevé plus tard nos révolutionnaires. Tandis que l'Allemagne, depuis la Réforme, entrait dans les ténèbres que l'on sait, l'Espagne resplendissait de jour en jour davantage, et notre grand siècle s'éblouit au soleil reflété des Tirso de Molina, des Cervantès, des Lope, des Alarcon, des Calderon. **Molière et le théâtre espagnol** n'ont pourtant pas eu, je persiste à le croire en dépit de M. Martinenche, les rapports matériels qu'il imagine. Je crois plutôt que Molière reste dans l'esprit général de son temps, tout espagnol. L'élève du P. Gassendi y participe par son antipathie si curieuse, et que rien n'entama jamais, pour tout ce qui devait prendre bientôt tant de place — ce que nous nommerions le féminisme (Précieuses, Femmes savantes, etc.), la Science (médecins, maître de philosophie, grimauds) et pour le triste et intolérant esprit hérétique (le Misanthrope, Tartufe, etc.), rejeton huguenot. Tartufe portait d'abord, rappelait récemment M. Sonolet dans **l'Art du Théâtre** (octobre), « un costume mi-laïque, mi-religieux, analogue à celui des solitaires de Port-Royal », et Molière bafoue avec un immortel bon sens la confiance accordée par Orgon et dame Pernelle à ce directeur tout laïc que ne consacre aucun ordre, à cet « Imposteur » par conséquent. Les prototypes transpyrénéens que lui essaye M. Martinenche n'offrent aucune ressemblance, et je trouve beaucoup plus analogue à Tartufe l'étonnant Tribulation Wholesome, par exemple, de Ben Jonson. — Mais, déclare M. Martinenche (avec notre critique universitaire, d'ailleurs), le théâtre anglais n'eut aucune influence sur le nôtre d'alors. — Est-ce bien certain? Qu'est-ce donc que *sir Politick Would-be*, donné par Saint-Evremond deux ans avant *Tartufe*, sinon une adaptation d'après le *Volpone* du même Ben Jonson? et sa *Femme poussée à bout?*

Memento. — Ne cherchez point ces origines dans le *Tartufe annoté* de M. Dreyfus-Brisac. Mais au mot « quereller » vous pourrez lire : Terme très usité chez les écrivains du XVIIe siècle.— *Au Théâtre*, M. Blum évoque devant nous, avec de sagaces remarques au passage, les dernières pièces de MM. Jules Renard, d'Annunzio, Henri Bataille, Paul Hervieu, Donnay, Coolus, Anatole France, Rostand, Sée, Mirbeau, Capus, Brieux, etc. — Dans *la Revue Théâtrale* de novembre, M. Ackar a raconté l'his-

toire de la Bodinière; dans l'*Art du Théâtre* du même mois, il y a une documentation, par M. Alphonse Séché, *sur les Honoraires d'artistes en province;* au numéro de décembre, M. Emile-Abert Sorel étudie *François de Curel.*

GEORGES POLTI.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Newman : *Méditations et Prières*, Victor Lecoffre. — Marie-Charles Dulac, *Lettres,* Bloud et Cie.

J'aime à retrouver encore, au seuil de l'année nouvelle, l'austère et douce figure de Newman. Il n'en est pas, on le sait, qui ait provoqué dans ces derniers temps plus de travaux. A ne faire qu'étudier son apologétique, on pouvait pressentir déjà quelle place la spiritualité avait dû occuper dans sa vie. Son dégoût pour les méthodes purement abstraites dans la philosophie religieuse, le rôle prépondérant qu'il attribue, dans la préparation de la foi, à la pratique, à la pureté morale, aux instincts de l'âme; je ne sais quelle émotion sourde que l'on sentait courir sous ses analyses les plus sévères, ce que l'on savait enfin de son histoire intime et de la sainte générosité qui l'amena au catholicisme, tout faisait deviner en lui un de ceux qui vivent perpétuellement attachés, par la pensée et le cœur, aux invisibles beautés. On en sera plus convaincu quand on aura lu les **Méditations et Prières**, qu'une intelligente admiratrice de Newman vient de traduire et que le plus compétent des *newmaniens*, M. Henri Brémond, a fait précéder d'une étude. Il y analyse, avec sa pénétration habituelle, les caractères de la piété de Newman. Il nous le montre, à la fois poète et croyant, dans son adhésion aux réalités spirituelles. Le Dieu caché n'était pas pour lui un Dieu lointain. Il parle à ce Dieu avec un abandon vraiment filial, comme à quelqu'un qui l'écoute et va lui répondre. Il sait que les Anges, « serviteurs du Très-Haut, daignent se mettre au service des héritiers des promesses », et qu'à chaque souffle d'air, à chaque rayonnement de lumière et de chaleur, devant chaque perspective de beauté, « nous touchons les franges, nous voyons flotter la robe de Ceux qui contemplent l'Eternel face à face ». Ce monde sensible, enfin, qu'est-il autre chose pour sa foi qu'une réalité provisoire, qui ne durera qu'un temps et fera place à un plus glorieux univers ?

Comprenons la leçon du printemps. Les fleurs s'entrouvrent, la sève court à la cime des arbres, les germes de vie jaillissent de toutes parts. Ainsi notre terre s'épanouira-t-elle un jour, en un monde de gloire et de lumière. En hiver, qui croirait sans une longue expérience que la terre désolée va bientôt rajeunir ? Qui pourrait imaginer qu'une parure nouvelle réjouira dans quelques semaines les branches dépouillées ? Et cependant, tôt ou tard, le printemps arrive. Ainsi du printemps éternel, objet de l'attente

chrétienne. Il viendra. Tous les jours nous répétons : Que votre royaume arrive! Ce qui veux dire : « Seigneur, montrez-vous, manifestez-vous. » Notre terre n'est que l'ébauche, que la promesse d'autre chose, et même, en ses jours de joie, couverte de ses trésors, elle ne nous rassasie pas. Nous savons que ce qu'elle cache est bien plus beau que ce qu'elle révèle. Un monde d'anges et de saints, un glorieux royaume, le trône de Dieu et du Christ, voilà les vrais trésors et les vraies merveilles qu'elle couvre à nos regards. Montrez-vous, ô mon Dieu, comme les Anges de Noël se montrèrent aux bergers. Que votre gloire éclate, comme au printemps les feuilles et les fleurs..... toutes ces beautés nous parlent du ciel, mais elles ne sont pas le ciel. Rayons réfractés de votre lumière, miettes de votre festin, nous attendons avec impatience la catastrophe finale qui doit les réduire en cendres. Nous sommes tout résignés à les perdre. Avec elles tombera le voile qui nous couvre l'invisible et nous prions ardemment pour la prochaine dissolution des choses visibles, languissant dans l'impatience des choses qu'on ne voit pas.

Nul ne m'en voudra d'avoir, malgré sa longueur, reproduit cette page. Elle vaut mieux, dans sa simplicité solennelle, que n'importe quel commentaire. Et maintenant, dans les *Méditations sur la Doctrine chrétienne*, je trouve une prière, qui a l'accent humble, tendre et sanglotant des effusions de notre Pascal. J'avoue que je ne connais rien de plus pénétrant.

Vous venez et vous vous retirez selon votre volonté, ô mon Dieu! je ne puis pas vous retenir! Je puis seulement vous prier de demeurer. Restez jusqu'au matin et ne vous en allez pas sans me bénir. Restez, ô Lumière de mon âme, *jam advesperascit!* L'obscurité qui ne vient pas de vous tombe sur moi. Je ne suis rien. J'ai peu d'empire sur moi-même : je ne puis pas faire ce que je voudrais faire, et je suis triste et désolé. Quelque chose me manque, et je ne sais ce que c'est : c'est de Vous que j'ai besoin, bien que je le comprenne si peu. Brillez sur moi, ô feu toujours ardent et qui ne vous éteignez jamais. Dans cette décrépitude de la nature, donnez une grâce plus abondante à mon âme.

Dans le *Songe de Gérontius*, cet extraordinaire poème, que l'on a eu l'heureuse idée de reproduire à la fin du volume, Newman s'est efforcé d'exprimer l'indicible. Il imagine les pensées et les sentiments qui doivent occuper une âme au sortir de cette vie, et, une fois jugée et condamnée aux peines du Purgatoire, voici ce qu'il lui fait dire :

Emmenez-moi, et que l'abîme le plus profond soit ma demeure, que j'y garde dans l'espérance les longues veilles solitaires qui sont mesurées pour moi dans la nuit. Là, immobile et heureux dans ma peine, seul et non désolé, là, je chanterai jusqu'au matin mon triste et perpétuel cantique! Là, je soulagerai en chantant mon sein oppressé qui jamais ne pourra cesser de palpiter, de soupirer, de languir, jusqu'à ce qu'il possède son unique Paix! Là je chanterai mon Seigneur et mon Amour absent!.... Emmenez-moi afin

que plutôt je puisse m'élever et aller le voir là-haut, dans la vérité du jour éternel.

Tant de sincérité et de profondeur, tant de poésie et d'éloquence n'arriveront pas sans doute à concilier à Newman la sympathie de ceux, trop nombreux, à qui suffit la *figure de ce monde*. Ceux-là ne veulent pas être réveillés. Ils n'ouvriront jamais ses *Méditations* ou bien si, par aventure, il leur arrive d'y jeter les yeux, ils refermeront le livre au plus vite. Ils trouveront cette piété fort triste et retourneront à leurs fêtes. De la tristesse, il y en a, en effet, dans Newman, mais c'est une tristesse forte et douce, c'est la tristesse chrétienne, déjà consolée par l'espérance des biens promis. Les âmes qui peuvent le comprendre et qui l'aimeront, ce sont les âmes sérieuses, que la douleur et l'épreuve ont tournées vers Dieu. Elles marchent par un chemin où ne manquent pas les tombes ; leurs morts, qu'elles écoutent volontiers, leur murmurent que les vraies joies sont de l'autre côté de la vie. Il les éclairera, il les élèvera, il les fortifiera dans l'union cordiale au Christ qui rachète et qui sauve, et il leur apprendra à soupirer avec patience et résignation vers le jour de la délivrance où il leur sera donné de passer, comme lui, des illusions de ce monde et des ombres de la foi, à la vérité suprême qu'elles nous voilent : *Ex imaginibus et umbris ad veritatem.*

§

La piété inspira la vie et l'œuvre de Newman. Sans ce feu divin toujours allumé en lui, ni son génie profond et subtil, ni son organisation délicate et rare, ni tout ce qu'il y avait d'aristocratique et de charmeur dans sa nature ne suffiraient à expliquer l'ascendant inouï qu'il exerça sur ses contemporains. Tant de prestige moral, une si grande autorité marquent dans un homme la présence habituelle d'un Esprit qui l'illumine et donne à ses paroles comme à ses écrits leur résonnance mystérieuse. C'est aussi la piété qui fait l'attrait des **Lettres de Marie-Charles Dulac**.

Il ne semble pas, à première vue, qu'il y ait le moindre rapport entre cet artiste presque inconnu et l'illustre *tractarien* d'Oxford, qui révolutionna l'Angleterre religieuse. Ils ont cependant cela de commun d'avoir obéi avec fidélité aux appels de ce que la langue chrétienne nomme la Grâce. Tous deux, l'un avec sa riche culture et son esprit aussi affiné que celui des humanistes de la Renaissance, l'autre, avec son âme simple ouverte directement aux fraîches impressions de la nature, ils ont vu un jour se lever en eux la Lumière : ils l'ont adorée et ils l'ont suivie jusqu'au bout. Ce sont des convertis. Ce qu'il leur a été donné de contempler dans une sorte de ravissement, ils voudront le traduire, afin d'amener les autres au culte et à l'amour de la divine Beauté. Dulac se servira de son art, si matérialisé habi-

tuellement et si profané, pour faire de l'Apologétique à sa manière. Il écrira de ses œuvres : « A vous dire vrai, je ne sais pas quelle qualité cela peut avoir au point de vue de ce qu'on appelle artistique; pour moi, je poursuis mon affaire, et mon affaire ne me paraît pas anti-artistique : servir, louer Dieu, chercher à le faire aimer davantage avec ce qu'il vous a été donné de comprendre et de savoir faire. » Il essaiera de se mettre en face de la nature avec l'ingénuité des pieux Primitifs, il l'aimera comme l'aimait saint François, dont il traduira en douces estampes le *Cantique des Créatures*. Oui, vraiment, il est de la famille spirituelle du séraphique Patriarche. Certes il s'arrêtera à Florence et s'y plaira, il gravira les collines de Fiésole et Rome le verra, humble pèlerin ; mais il en comprendra peu toutefois la grandeur majestueuse.

Il a porté sur Michel-Ange un jugement que je comprends de sa part, mais qui, en lui-même, est bien injuste. Les farouches Prophètes et les solennelles Sybilles du plafond de la Sixtine ne lui ont rien dit. Sa patrie d'élection, celle où on s'étonne qu'il n'ait pas fixé sa vie, c'est Assise. Douce et charmante cité! Je la regardais tout à l'heure sortir de ses brumes, dans le froid matin. Partout tintaient de légères cloches; le soleil d'hiver se levait sur les vaporeuses collines, et il me semblait qu'à quelque détour de chemin j'allais rencontrer Marie-Charles Dulac. Mais il n'est plus, le cher artiste, épris des eaux chastes, symboliques et baptismales, des saules penchés et comme en prière, des pâles et mystiques oliviers de la grave Ombrie. Du moins, nous aimerons toujours à retrouver son âme dans ses lettres qui, écrites sans prétention et toutes primesautières, révèlent une intelligence très haute de la vie spirituelle, et nous relirons souvent cette belle page où il résume son esthétique :

On me disait : « il y a un charme invisible », à propos de quelques-unes de mes œuvres. Cela peut se trouver dans une œuvre d'art et je vous ai déjà dit comment cela se fait, par la grâce qui nous a été acquise. Il y en a qui croient que cela sort de l'homme, de son esprit et de son cœur ; comment se fait-il que je le trouve dans la nature, et que la nature me prouve qu'elle l'a de Dieu ; — et que Dieu, pour me montrer que c'est l'effet d'une grâce, ne me l'accorde pas toujours; et qu'à tout le monde il n'a pas donné d'être attiré par ce charme, qui est lui-même, à la patrie qui est la possession de lui-même: invisible ici-bas, visible pour l'éternité? Et lorsqu'on a peiné, souffert, donné sa substance, et cela en union avec Jésus-Christ, il est juste que l'on trouve non quelque chose de chimérique, mais bien la substance, le point qui est Amour et Vérité, dans l'éclat d'une beauté parfaite.

LOUIS LE CARDONNEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Pierre Suau : *L'Espagne, Terre d'Epopée*, Perrin, 5 fr. — Les Villes d'art célèbres; Pierre Gauthiez : *Milan*, Laurens, 3 50; Emile Gebhart : *Florence*, 4 fr. — Pierre de Bouchaud : *Etapes italiennes*, Sansot, 1 fr. — E. Rodocanachi : *Le Capitole Romain, antique et moderne*, Hachette, 5 fr. — Memento.

M. Pierre Suau a publié sur **L'Espagne**, *Terre d'Epopée*, un très beau livre, — livre d'histoire, de voyages, d'impressions et de souvenirs; livre d'amour et d'enthousiasme, et aussi de tristesse devant la décrépitude de ce vieux pays héroïque, où tout parle de grandeur et de gloire, d'exploits et de faste, et qui est tombé au dernier rang des nations, livré à de bas politiciens, dépouillé de ses dernières colonies, aride, dépeuplé, — famélique depuis que ses galions n'y déversent plus l'or du Nouveau-Monde. — La décadence de l'Espagne commence avec le XVII^e^ siècle, après les règnes triomphants de Charles-Quint et de Philippe II. C'est un fait, et l'on pourrait dire une une loi historique, si l'on s'en tient aux lignes générales, que toute société fortement organisée, lorsqu'elle est arrivée à sa concentration, à former ce tout homogène que nous concevons comme un Etat, aspire à de plus hautes destinées, franchit ses limites, ambitionne la régence et l'hégémonie du monde. C'est le cas de l'Espagne lorsque disparaît Ferdinand le Catholique. L'unité a été réalisée par la conquête de Grenade et les expéditions au dehors commencent. Mais l'ambition et les luttes politiques de Charles-Quint et de Philippe II épuisent le pays d'argent et surtout d'hommes, et quand, après une série de monarques incapables et maladifs, les Bourbons arrivent au trône, le rôle de l'Espagne a pris fin. C'est désormais le poids mort. L'effort a été trop grand; la race royale, en France même, n'a plus de sève et le débile Philippe V pourrait être le fils du débile Charles II. — D'autres causes, plus profondes, ont d'ailleurs contribué à la décadence de l'Espagne. M. Pierre Suau indique assez justement, je crois, la mauvaise influence de l'or que fit affluer la découverte de l'Amérique, et qui n'apporta pas la richesse, mais la ruine en abolissant la nécessité et le goût du travail. On a longuement discuté de même sur les conséquences de l'expulsion des Juifs et des Maures, le manque d'aptitude du peuple à s'adapter aux nouvelles conditions du commerce, de l'industrie, de l'agriculture; — son incurie, qui a laissé se transformer en un Sahara lamentable, par le manque d'entretien des systèmes d'irrigation, l'Andalousie, qui était un des jardins et un des greniers de l'Europe. Et l'on comprend que M. Pierre Suau se soit attaché de préférence aux pages glorieuses de l'Espagne guerrière et conquérante; parmi d'admirables paysages et les sites des vieilles villes, Tolède, Burgos, Cordoue, Valladolid, Salamanque, Grenade, dont les murailles croulantes et les palais pleins de décombres « racon-

tent en pleurant leur passé »,il a tracé de grandes fresques de légendes et de batailles, évoqué les figures illustres de jadis, montré les reliques, les souvenirs, les trésors d'art qui font de l'Espagne, encore aujourd'hui,un musée incomparable. — La vie actuelle est du reste étudiée incidemment en ce livre, plein de croquis heureux et d'appréciations justes, et je ne lui ferai des réserves peut-être que pour le jugement porté sur la civilisation et la valeur de l'art mauresques. — On peut être équitable même avec des ennemis, et je pense que l'Espagne doit beaucoup plus à la domination des Maures que M. Pierre Suau, qui a surtout essayé de réagir contre la tradition romantique et quelques diatribes d'historiens libéraux, n'a voulu le dire.

Milan, que nous présente en détail M. Pierre Gauthier dans un des volumes de la collection des Villes d'art célèbres, n'est guère cependant réputée que pour sa cathédrale de marbre blanc, immense châsse de pierre sur laquelle vont s'extasier les touristes dès leur entrée en Italie, fouillis de clochetons et de statues, véritable dentelle de marbre qui n'a été achevée qu'au dernier siècle ; dont quelques parties, des détails de sculpture sont de réelle valeur, mais qui n'a, malgré ses dimensions, ni la grandeur majestueuse ni la beauté de nos cathédrales du Nord. L'architecture ogivale a toujours été dépaysée dans les églises italiennes. — Mais Milan possède des œuvres plus intéressantes que cette gigantesque bâtisse et pour beaucoup l'ouvrage de M. P. Gauthiez sera une véritable découverte. On y conserve, malgré les transformations de la vie moderne, de vieilles églises curieuses comme Saint-Ambroise, Saint-Eustorge, Saint-Godard, Saint-Satire, Saint-Marc, toutes remarquables encore par les œuvres artistiques qu'elles recèlent ; Sainte-Marie des Grâces, où sont restés quelques vestiges de la *Cène* fameuse de Léonard de Vinci ; des édifices civils comme l'Hôpital Majeur, qui est considéré même en Italie comme un chef-d'œuvre ; le château des Sforza et des Visconti ; de vieilles constructions abîmées mais encore charmantes comme la Loggia du Osii. Il y a enfin des Musées, Bibliothèque ambrosienne, Musée de Brera, où revit toute l'histoire de la peinture italienne, et précieux surtout pour l'étude de l'école lombarde ; le musée archéologique, riche de toute la dépouille du passé, dont la pièce capitale est l'admirable tombeau de Gaston de Foix, la plus belle statue funéraire, peut-être, qui existe en Italie. — M. Pierre Gauthiez a longuement habité Milan ; il connaît bien les choses dont il parle et l'on peut se fier à ses indications. Il est seulement regrettable qu'il n'ait su se garder aux dernières pages de son livre d'appréciations trop souvent acerbes sur certaines peintures des collections milanaises et dont l'esprit excessif de dénigrement risque de mettre le lecteur en défiance. Un livre d'art n'est pas un article de journal.

Le volume sur **Florence** est dû à M. Emile Gebhart. Aucun choix ne pouvait être plus heureux et nous tenons à dire d'abord que nous savons gré à l'auteur de tant de choses charmantes sur l'Italie du précieux chapitre qu'il consacre à la psychologie du peuple florentin d'après les œuvres de sa grande période historique. On goûtera de même les pages où il retrace la physionomie pittoresque de certains quartiers de l'ancienne ville,comme celui du Marché Vieux, aujourd'hui disparu, et que l'on retrouve si souvent dans les Annales et les Contes populaires. Mais après un court Memento des Eglises et des notes curieuses sur « l'état d'âme, — plutôt profane — des artistes florentins» on tombe sur une nomenclature et des biographies de peintres et sculpteurs, et l'ouvrage se termine par quelques renseignements sur les musées. — Nous suivons depuis longtemps M. Gebhart et nous serions fâché qu'il prît ombrage d'une appréciation donnée en toute franchise; mais nous avouerons qu'ici nous ne nous entendons plus. Nous savons ce qu'il pouvait dire, et ce qu'il y avait à dire sur Florence. Il a rédigé une sorte de guide. Nous aurions préféré un tableau synthétique, ramassant les aspects essentiels de l'histoire et de l'art, — deux études qui ne se séparent point — dans la capitale de la Toscane. C'est là l'œuvre qui nous manque, dont le livre actuel, peut-être un peu hâtif, n'est qu'une ébauche, et que M. Gebhart reste tout désigné pour réaliser.

§

M. Pierre de Bouchaud a publié chez Sansot **Etapes Italiennes**, notes sur les mosaïques de Saint-Vital à Ravenne, impressions de Sienne, du Forum Romain. La plus grande partie du volume est consacrée aux admirateurs de Naples (public très mêlé) et reproduit des descriptions recueillies dans Pétrarque, Montaigne, le président des Brosses, l'assommante Mme de Staël, Chateaubriand, le méchant poète Casimir Delavigne, Shelley, Taine, René Bazin, etc. Petit livre consciencieux, mais d'importance minime.

A la librairie Hachette, on a mis en vente une réédition du travail documentaire de M. G. Rodocanachi sur **Le Capitole Romain**, *antique et moderne*, — version remaniée, dans un format commode, susceptible d'être mis en poche et de servir sur place, et augmentée d'un plan qui faisait faute au premier tirage. Le nouveau texte est précédé d'une notice donnant la description de l'état actuel de la place et les modifications les plus récentes introduites dans l'arrangement des musées capitolins. On a retiré une partie des pièces justificatives (descriptions empruntées aux auteurs du XVIIIe siècle, discours de Pétrarque,Constitution deBenoît XIII défendant le jeu du loto,etc...), supprimé quelques vignettes, mais respecté la bibliographie. L'ouvrage allégé, rendu maniable,est en somme beaucoup plus accessible

au public avec cette transformation, — ce qui n'empêchera nullement d'ailleurs l'édition originale de demeurer, pour les érudits, un précieux ouvrage de bibliothèque.

Memento. — Aux derniers numéros du *Tour du Monde,* je recommanderai le *Voyage du Prince Scipion Borghèse aux Monts Célestes* (*Asie Centrale*), par M. Jules Brocherel ; *L'Archipel des Feroë* par Mlle Anna See ; *la Région du Bou-Hemda* (*Sud-Tunisien*), par M. Ch. Maumené et la suite du voyage en Espagne, *De Tolède à Grenade*, de Mme Jane Dieulafoy ; des articles sur *Exeter*, par M. H. Potez ; *Madrid intime*, par M. J. Caussé ; *Ispahan;* les *Croquis portugais* de M. J. Daigret. Avec la nouvelle année, commence *le Voyage au Girnar* (présidence de Bombay) de Mlle D. Ménant. — Dans *le Tour de France,* toujours admirablement illustré, on trouvera des articles sur *le Val d'Aoste*, par M. Paul Risson ; *la Cathédrale d'Albi,* par M. E. Trutat ; *l'abbaye de Moissac,* par M. D. Beaurepaire-Froment ; *Quelques châteaux du Berry*, par M. Ed. Planchaut ; *Chez les Bigoudens* (presqu'île de Penmarch) par M. Ch. Géniaux et deux chapitres des promenades *Autour de Paris* (*Région de l'Est*). Le numéro de Noël contient des notes sur *l'abbaye de Gif*, par Mme Adam ; *les Invalides*, par François Coppée ; *les Paysages d'Anjou* par René Bazin ; *le Château de Montreuil-Bellay,* par Léo Claretie.

CHARLES MERKI.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Publications théosophiques : Annie Besant et Leadbeater : *Les Formes-Pensées*, in-8 ill. — Annie Besant : *La Sagesse antique.—La Théosophie des Védas : Neuf Upanishads*, trad. de l'anglais par Marcault. — Guébirol : *Le Temps et l'Espace.*—Jean Delville : *Le Mystère de l'Evolution ou de la Généalogie de l'homme*, in-8, car. Lamertin, Bruxelles. — Une catholique : *La Compagnie de Jésus et la Théosophie*, in-8, Bodin. — Léonce de Grandmaison : *Théosophes et Théosophie : Le Lotus Bleu*, Bloud et Cie. — Edward E. Bennett : *La Société Anglo-Américaine pour les Recherches Psychiques*, trad. de l'angl. par M. Sage.— Dr Geley : *Comment faire progresser les Etudes Psychiques*, broch. — Dr Dalgado : *Mémoire sur la vie de l'abbé de Faria*, Henri Jouve. — Alphonse Bué : *Magnétisme curatif : Psycho-physiologie et Manuel technique*, 2 vol. Chacornac. — Bourgeat : *Le Tarot*, rel., Chacornac. — René Schwaeblé : *Cours pratique d'astrologie*, Bodin. — Fabre des Essarts : *Les Hiérophantes*, 1re série, Chacornac. — A. de Rochetal : *Graphologie élémentaire*, chez l'auteur. — André Baron : *Les Sociétés secrètes*, in-8, Daragon. — Memento.

La pensée théosophique se répand, s'insinue peu à peu dans les âmes détachées du formalisme religieux occidental, étroit et rigide. Ses adeptes se recrutent un peu partout, spécialement dans les classes instruites et aisées. Leur nombre est devenu assez considérable pour que le R. P. de Grandmaison, de la Compagnie de Jésus, ait cru devoir jeter le cri d'alarme. Il est certain qu'il ne doit point voir d'un bon œil la clientèle préférée des Jésuites aller porter son or ailleurs. Il est inutile d'ajouter que le **Lotus Bleu** de M. de Grandmaison ne recommande pas précisément les doctrines propagées par la revue du même nom. Pour lui, la théosophie est « un compromis incohérent

entre la doctrine de l'universelle illusion et les espoirs d'immortalité ». « Son mysticisme est une odieuse contrefaçon, son occultisme une duperie, son exotisme une façade. »

— « Une catholique française, née au sein de l'Eglise, élevée dans un couvent, instruite par un jésuite », s'est donné pour tâche de répondre au R. P. de Grandmaison, dans une brochure intitulée : **La Compagnie de Jésus et la Théosophie.**

Elle débute par une contre-attaque dirigée contre le jésuitisme qu'elle représente comme le ver rongeur qui détruira l'Eglise, puis elle argumente en faveur de la théosophie, en développant les motifs qu'elle a d'y croire. Il se dégage de sa brochure comme un parfum d'honnêteté et de sincérité.

— Madame Annie Besant sait à merveille exposer les points les plus ardus de l'Enseignement théosophique. La **Sagesse antique** est le compendium le plus clair et le plus complet qui ait été écrit probablement sur cette matière. Elle y traite successivement de l'unité fondamentale de toutes les religions, du plan physique (les sept états de la matière, les trois vagues de vie, le corps physique de l'homme, le sommeil, le rêve, la mort, la re-naissance, etc.), du plan astral (sa constitution, les élémentals, l'atmosphère astrale, les esprits de la nature, les animaux dans l'astral, le corps astral de l'homme), du kamaloka ou les enfers ou encore les purgatoires des diverses religions (la mort, dissolution du corps éthérique, les diverses régions du kamaloka, le cadavre astral, etc.), du plan mental (ses divisions, sa nature, les formes-pensées, l'essence élémentale, les anges ou dévas, le *penseur* et son véhicule ou corps mental, le corps causal, etc.), du dévakhan dit encore le Séjour des dieux ou le Ciel, des plans bouddhique et nirvanique, de la réincarnation (histoire de la monade de la forme et celle de l'âme humaine, etc.), du Karma ou la loi de causalité qui préside aux renaissances, de la Loi du Sacrifice, de l'Ascension humaine (le sentier de l'Initiation) et de la construction d'un Cosmos (le logos solaire et son cosmos, naissance de la terre, etc.). Le volume se termine par une curieuse note sur la chimie occulte.

— M^me^ Annie Besant a également écrit, en collaboration avec M. C.-W. Leadbeater, un livre remarquable sur les **Formes-Pensées.** C'est le développement d'un point spécial déjà traité dans le précédent ouvrage.

Les théosophes enseignent que les pensées sont des choses réelles, qu'elles se présentent sous des *formes* diverses plus ou moins précises et sous des *couleurs* en rapport avec leur nature. Pour pouvoir s'en rendre compte soi-même, il faut être *clair-voyant* sur les plans astral et mental. La *clair-voyance* n'est pas donnée à tout le monde. Elle s'acquiert, paraît-il, en suivant un entraînement particulier.

Le clairvoyant assez développé verra donc que l'intellectualité la

plus haute se révèle par un jaune éclatant, un sentiment religieux pur par un joli bleu, la sympathie par un vert clair, tandis que l'affection désintéressée se traduira par un rose charmant et que l'égoïsme, par contre, sera décelé par un sale brun gris d'un ton rosâtre.

Quant à la forme des pensées, elle varie beaucoup. Tantôt elle est simple, comme une figure géométrique, tantôt elle est extrêmement compliquée. Elle rappelle parfois une étoile, une feuille, une fleur, d'autres fois elle n'offre que des ressemblances très vagues avec ce que nous connaissons.

Pour rendre leur ouvrage plus clair, les auteurs l'ont illustré de cinquante-huit gravures en couleurs.

— M. Guébirol vient de faire paraître un excellent petit traité : **L'Espace et le Temps**, qu'il a fait suivre d'un court *Essai sur l'unité*. Il a su allier, d'une manière très heureuse, les enseignements de la philosophie occidentale et officielle à ceux de la théosophie. M. Guébirol est un de ceux — plus rares peut-être qu'on ne croit — qui comprennent bien ce qu'ils étudient et savent faire de leurs lectures — en apparence les plus opposées et les plus disparates — un tout harmonieux.

— MM. Mead et Chattopâdhyâya ont traduit en anglais, et M. E. Marcault ensuite en français : **Neuf Upanishads**. Les Upanishads sont d'antiques traités, écrits en sanscrit, et contenant la philosophie ésotérique des Védas. Elles enseignent, entre autres choses, comment on peut sortir du cercle des renaissances.

— M. Delville est théosophe, comme les précédents. Son **Mystère de l'Evolution ou de la Généalogie de l'Homme** est un résumé assez clair de la doctrine théosophique concernant notre propre évolution. Il interrompt entre temps son exposition pour combattre Haeckel et les Darwinistes. Ses arguments, souvent assez justes, ne sont pas toujours présentés avec assez de netteté et de relief ; ils sont d'ailleurs insuffisants.

Quant à la doctrine théosophique, qu'il considère comme l'expression de la vérité, elle ne peut être pour nous, Occidentaux, qu'une hypothèse. Qu'elle soit plus ou moins plausible, douteuse ou probable, nous n'en savons rien. Nous ne connaissons pas les faits qui l'infirment ou la confirment. Elle appartient au domaine de la spéculation pure. Je parle ici surtout des enseignements théosophiques concernant les manvantaras et pralayas, les rondes, les vagues de vie, l'évolution du système solaire et de la terre, les diverses races et civilisations qui ont succédé sur notre globe, etc., etc.

§

La Société Anglo-Américaine pour les Recherches Psychiques, par Edward T. Bennett. — Aucune société n'a fait

autant pour l'avancement des sciences psychiques que celle dont nous parle M. E. T. Bennet. Elle a eu comme présidents des hommes très remarquables, voire célèbres, comme Balfour-Stewart, A.-J. Balfour, membre du Parlement, William James, William Crookes, Frédéric Myers, Oliver Lodge. Actuellement, elle est présidée par M. Charles Richet, de l'Académie de médecine.

Elle a consigné ses enquêtes, ses observations, ses expériences dans deux périodiques : un *journal* mensuel et les *Proceedings*, ainsi que dans un ouvrage intitulé : *Fantômes des Vivants*. L'ensemble de ces publications comporte 13.200 pages. Elles traitent, ces pages, de transmission de pensée, de suggestion, d'hypnotisme, de psychothérapie, du *moi subliminal*, des apparitions, des lieux hantés et de la réalité des inter-communications.

L'ouvrage de M. Bennett est un court résumé de ces travaux, M. M. Sage, qui l'a traduit en français, l'a fait précéder d'une introduction où il se montre sévère pour les spirites et les savants officiels. Il y réclame, en outre, la fondation en France d'une société de recherches psychiques, analogue à la Société anglo-américaine.

— Le docteur Geley le désire également. En une courte brochure, **Comment faire progresser les Études psychiques ?** — il dit ses vœux et expose ses projets. Je regrette que le manque d'espace m'empêche de dire mon mot à ce sujet. Je puis, en tous cas, formuler le souhait que celui de MM. Sage et Geley se réalise.

§

Le docteur Dalgado, de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, publie un **Mémoire sur la vie de l'Abbé de Faria**, son compatriote, qu'il considère comme le véritable fondateur de la suggestion en hypnotisme.

L'auteur *De la Cause du sommeil lucide* (1819) eut une existence très mouvementée. Né dans les Indes portugaises, il vint à Lisbonne ; de Lisbonne il alla à Rome, revint à Lisbonne, d'où il partit pour Paris (1788). Il y resta jusqu'en 1811. Il est alors nommé professeur de philosophie à Marseille, puis, l'année suivante, à Nîmes. Un an après, il était de retour à Paris. C'est l'époque de sa célébrité comme magnétiseur. Tout Paris accourt à ses expériences. Il est critiqué, dénigré et caricaturé dans les journaux, voire ridiculisé au théâtre, dans une pièce médiocre, *la Magnétismomanie*.

Mais ce fut-là la fin. Les conférences cessèrent, l'indigence vint, puis la mort (1819).

Le récit de cette vie curieuse est suivi d'un fort appendice, contenant de nombreux documents historiques et littéraires.

§

L'éditeur Chacornac met en vente une nouvelle édition de l'excel-

lent ouvrage d'Alphonse Bué : **Le Magnétisme curatif**. C'est un des meilleurs travaux parus sur cette matière. Il comprend deux volumes. Le premier est un *Manuel technique*, à l'usage de l'étudiant magnétiseur. Il traite des conditions nécessaires pour magnétiser et être magnétisé, des impositions, des passes, des actions à distance, du massage magnétique, des insufflations, des dégagements, des traitements, des procédés, de l'automagnétisation, de la magnétisation des animaux et des plantes, de la sensibilité magnétique, etc.

Le second est un traité de psycho-physiologie. Il y est parlé de l'hypnotisme, du somnambulisme, de la fascination, de la suggestion mentale, de la clairvoyance, de la loi phénoménale de la vie, etc. Alphonse Bué professait qu' « il *n'y a qu'une vie, qu'une santé, qu'une maladie, qu'un remède !* en accord avec l'unité de plan de la nature ».

§

Eliphas Lévi, Stanislas de Guaita et Papus avaient étudié le Tarot surtout au point de vue initiatique. M. Bourgeat, lui, s'est appliqué spécialement à établir définitivement la signification divinatoire de chacun de ses arcanes. Aussi, à l'avenir, chacun pourra, tout comme un bohémien, formuler des oracles, prédire l'avenir.

Pour rendre plus claire et plus facile la lecture de son **Tarot**, l'auteur l'a illustré de belles et curieuses gravures.

— **Le Cours Pratique d'Astrologie** de M. Schwaeblé est un résumé très succinct, très clair des principales règles qu'il faut connaître pour arriver rapidement à ériger son thème de nativité et ensuite à l'interpréter. Cette dernière partie de la besogne est la plus difficile. Elle exige la connaissance préalable de l'influence particulière de chaque planète, des modifications que celle-là subit suivant le signe zodiacal que celle ci occupe, de l'influence des aspects des planètes entre elles et de la signification des douze maisons.

— **La Graphologie élémentaire** de M. A. Rochetal convient à des débutants. Elle est établie suivant un plan très rationnel et illustrée d'exemples nombreux et bien choisis.

§

Le patriarche de l'Eglise gnostique, évêque de Monségur (alias Fabre des Essarts), vient de faire paraître la première série, — depuis longtemps attendue — de ses **Hiérophantes**. C'est une suite d'études sur les fondateurs de religions depuis la Révolution jusqu'à nos jours. Robespierre et le culte de l'Etre suprême, le Culte de la Raison, la Théophilanthropie, l'Eglise de Ménilmontant et le Père Enfantin, les Swedenborgiens, Tourreil et le Fusionnisme, Auguste Comte et le Culte de l'Humanité, la Religion du Carmel,

l'Eglise catholique libre et l'Eglise gnostique y sont successivement présentés. Nul n'était mieux qualifié que M. des Essarts pour parler de ces choses saintes, de ces réveils d'âmes éperdues, que n'ont pu satisfaire les protestantismes froids ni le catholicisme formaliste et sans vie intérieure. Il a le style sacerdotal qui convient : grand et vibrant lorsqu'il magnifie, doux et caressant lorsqu'il panse et console.

§

Dans **Les Sociétés secrètes, leurs crimes**, M. André Baron (L. Dasté) nous dit ce qu'il pense des mystères isiaques, des prostitutions sacrées, des sacrifices humains, des brahmes de l'Inde, des mages de l'Iran, des mystères d'Eleusis et de Mithra, des bacchanales romaines, des gnostiques, des manichéens; puis nous entretient des Albigeois et des Templiers, de la Réforme, de la Rose-Croix, puis enfin et surtout de la Franc-Maçonnerie.

Il est vraiment dommage de passer son temps à écrire des volumes d'une partialité si évidente qu'elle éclate aux yeux du moins prévenu, malgré que l'auteur ait pris le soin de présenter son travail comme une œuvre exclusivement documentaire. Sans doute, son œuvre est *bourrée* de documents, mais ces documents sont choisis, triés, expurgés et tous ceux défavorables à la thèse soutenue ont été écartés soigneusement.

Admettons cependant, avec M. Baron, que toutes les Sociétés secrètes aient été et soient criminelles, que les gnostiques, les Albigeois, les protestants et les juifs le soient ou le fussent aussi, mais... et l'Eglise catholique? Les crimes qu'elle a commis ne se comptent pas par milliers, mais par centaines de mille. Est-ce que M. Baron a oublié l'histoire de l'Inquisition et celle des guerres de Religion? Voudrait-il se rappeler celle toute récente de Manille?

Je veux bien, moi, faire la guerre à la Franc-Maçonnerie, mais à la condition qu'on la fera également à tous les prêtres et à tous les ordres religieux. M. Baron est-il aussi de cet avis?

§

Memento : *L'Echo du Monde Occulte* (directeur : Lucien Bodin; réd. en chef : René Schwaeblé). Paraît tous les quinze jours. Articles très intéressants du chanoine Maret (les Poisons, la Mandragore, etc.); de Dutaire (Cours d'astrologie); de Schwaeblé (Chez Satan); du Dr J. (Cours pratique d'Alchimie), etc.

— *Le Voile d'Isis*, mensuel, réapparaît sous la direction de Papus avec Etienne Bellot comme rédacteur en chef. Articles de ces derniers, de Tidianeuq (Talismans et mariages), de Buchère (La Science des Souffles), de Sédir (La Pratique de l'Occulte), etc. Il semble que M. Sédir brûle maintenant ce qu'il adorait auparavant. Ses articles sont pondérés, sages, prudents; tandis que ceux de M. Buchère vont hardiment de l'avant.

JACQUES BRIEU.

LES JOURNAUX

La forme nationale et la forme française de certains noms géographiques (*Le Réformiste*, 15 janvier.)— Une correspondante d'Alfred de Vigny (*L'Intermédiaire*, 10 janvier). — Le roman populaire en Amérique (*L'Eclair*, 13 janvier). — La dame ahurie (*Le Journal*, 12 janvier).

En un jargon, dont nous dédaignerons de corriger les fautes que le compositeur y ajoutera, M. J. Barès écrit dans son journal **le Réformiste** :

Non contente de nous impozer une ortografe remplie de caprices absurdes, l'Université de France nous impoze aussi des grafies arkaïques ou fausses pour les langues étranjères.

Ainsi, en jéografie, on nous dit que l'Autriche a pour capitale *Vienne ;* la Bavière, *Munich ;* le Piémont, *Turin ;* les Deux-Siciles, *Naples ;* l'Angleterre, *Londres ;* l'Argentine, *Buenos-Ayres ;* le Portugal, *Lisbonne,* etc.

Or, lorsque les Français voyajent et demandent au pays respectif des billets de chemin de fer pour ces endroits-là, ils ne réussissent à en trouver que pour *Wien, Munchen, Torino, Napoli, London, Buenos-Aires* et *Lisboa.*

Ils ne sont pas plus heureus s'ils veulent chercher *Bâle* (Basel), *Aix-la-Chapelle* (Aachen), *Cologne* (Kœln), *Gênes* (Genova), et tant d'autres villes que nos *savants* se plaizent à rebatizer à leur façon pour nous empêcher de les reconnaître et nous donner un air des plus bêtes lorsque nous sortons de chez nous.

En plus de chanjer l'ortografe des mots, on en chanje aussi la prononciacion, ce qui fait que les Français, qui comprennent une langue étranjère écrite, ne la comprènent plus si èle est parlée. C'est ce qui arrive à nos clercs lorsqu'ils vont à Rome où leur latin mal prononcé ne leur sert pas même pour demander à boire et à manger.

M. Barès ignore que la plupart des formes françaises des noms géographiques européens sont également des formes anglaises; ce qui revient à dire que, appartenant à la fois aux deux langues du monde les plus répandues, ce sont des formes internationales.

Que ce M. J. Barès ouvre un atlas *anglais* et il y aura la surprise d'y lire : Lisbon, Seville, Turin, Milan, Florence, Naples, Munich, Prague, Vienna, Basle, et même, ce qui le choquera, par-dessus tout : Aix-la-Chapelle !

Qu'il sache aussi que Naples représente assez bien la prononciation italienne de *Napoli* et que, au contraire, *Na-po-li* est incompréhensible.

Ce même *Réformiste*, qui réforme tout, en ignorant tout, affirme que la langue allemande gagne du terrain, qu'elle se propage en chassant le français, etc. Or, on lit dans un rapport que vient de faire le secrétaire de l'Union philologique allemande de Zurich :

« D'après de récentes statistiques, l'allemand est en recul en Suisse, depuis quelques années, et cela, parce que les nombreux

Suisses-Allemands qui émigrent dans la Suisse française s'en assimilent la langue très rapidement. »

Et c'est partout la même chose. Partout où le français est en contact avec l'allemand, il gagne du terrain. Le fait est vulgaire et connu de tous. La langue française est assez cultivée en Allemagne pour qu'il s'y publie, dit une récente statistique, 814 journaux français.

Et puis, qu'est-ce que les questions d'orthographe ont à voir avec la propagation des langues? Une langue est utile ou non; elle est, ou non, plus utile que la langue concurrente.

Et puis encore l'orthographe n'a d'intérêt que pour les instituteurs primaires et les protes d'imprimerie, dont c'est le gagne-pain. Ceux qui ont besoin d'apprendre une langue l'apprennent telle qu'elle est, et on n'a jamais entendu dire que l'extraordinaire orthographe anglaise ait entravé l'expansion de l'anglais et des Anglais dans le monde.

L'article de M. J. Barès est intitulé modestement : *Le Français disparaît*. Notre entêtement à ne pas accepter les idées du *Réformiste* nous engage dans les pires malheurs :

Ainsi nous ruinons complètement notre ancienne industrie du livre, autrefois si prospère, et nous chassons de plus en plus de nos Universités la jeunesse étranjère, qui autrefois y venait en masse.

Et toutes ces chozes, qui font saigner le cœur des Français éclairés et jénéreus, sont faites pour obéir à quelques égoïstes encroûtés qui, come MM. Bayet, Brunetière et Coppée, veulent faire du français une langue morte et de la France une nouvèle Espagne.

L'excellent homme oublie que précisément l'Espagne a soigneusement réformé et simplifié son orthographe.

§

Parmi les lettres d'Alfred de Vigny publiées ici même par Mlle Sakellaridès, il y en avait une, adressée à Mlle Adèle Delvigne (10 août 1856), commençant par ces mots : « Etes-vous en Amérique ? Avez-vous rencontré Candide dans l'Eldorado ? Nous rapportez-vous des moutons rouges dont la laine laisse pleuvoir des perles, des diamants et des paillettes d'or ? » L'**Intermédaire** a eu communication de la réponse à cette lettre. La voici, datée de Londres, le mois suivant:

Monsieur le comte,

Non, je ne suis pas en Amérique, et je n'ai l'espoir de rencontrer Candide que s'il a quitté l'Eldorado pour se rendre à Londres. Ma belle compagne de voyage m'a abandonnée sur mon île, d'où je soupire vers la France, ou du moins vers ses habitants, car j'aime la perfide Albion en dépit de ses trahisons, dont je ne me soucie guère, et de son brouillard, qui est une invention des Poètes français.

Néanmoins, je serais bien heureuse si le frère gardien pouvait me ramener vers le beau Paris où les grands poètes sont si bons qu'ils écrivent de longues et aimables lettres à une pauvre petite exilée, mais je suis traitée ici avec tant de bonté, je reçois des caresses si tendres et si maternelles de la sœur de mon père que je sens comme un remords quand mon cœur s'envole vers la France ; pourtant la France, ce sont les soirées de la rue d'Angoulême où M. Alfred de Vigny nous lit des vers, où Madame nous reçoit avec sa bonté charmante ; c'est Augusta, c'est ma sœur et tout cela est bien, bien bon ; aussi je compte bien vous arriver avec les premiers froids parisiens. Nous avons ici un ciel d'Italie et comme je ne sais pas encore comment le temps se comporte envers vous, je jouis des derniers beaux jours.

Je suis bien attristée de l'état de santé de notre amie commune, la chère Augusta ; souvent, je crois, elle n'est pas raisonnable, elle joue avec la santé comme si ce n'était pas le plus grand bien. Vous qui êtes un si bon ami pour elle, prêchez-la ; si vous voulez y mettre votre éloquence, elle ne pourra pas résister et se soignera.

Veuillez, Monsieur et cher Poète, faire accepter à Mme de Vigny mes compliments respectueux et recevez pour vous l'assurance de tous mes sentiments d'affection, d'admiration et de respect.

§

Si l'on en croit les analyses que nous en donne M. Edmond Fleg, dans l'*Eclair*, les romans populaires américains sont d'une rare inepties. En regard de cela, les feuilletons du *Petit Journal* semblent rédigés par des Eugène Sue ou même des Balzac. Le lecteur américain semble doué d'un cerveau âgé de 8 à 14 ans environ.

Voici d'abord S. M. Gardenhire, qui se propose évidemment de donner à ses compatriotes un équivalent bien moderne d'une des plus merveilleuses légendes du Moyen-âge. *Le silence de Mrs Harold* n'est, en effet, qu'une transposition de Lohengrin. Mais quelle transposition inattendue ! Un illustre avoué de New-York a rencontré à bord d'un steamer une femme parfaitement belle. La femme parfaitement belle consent à épouser l'illustre avoué, mais à une seule condition : c'est qu'il n'essaiera jamais de pénétrer le secret de son passé. Ils vivent pendant sept ans dans la béatitude la plus complète. Mais au bout de ces sept années, la curiosité de l'illustre avoué s'éveille. Et voici que se déroule une longue histoire ingénieusement construite pour renseigner le public... sur le trust des théâtres en Amérique.

Voici maintenant la petite anecdote sentimentale de style yankee. Elle a pour titre *Justin Wingale, fermier*, et nous est contée par J. Whitson. C'est l'histoire d'un garçon pauvre qui a perdu ses parents et d'un opulent médecin abandonné par sa femme. Ces deux êtres sont attirés l'un vers l'autre par la similitude de leurs infortunes ; leurs âmes s'unissent dans la même tristesse régénératrice. Avec une charité touchante, ce médecin entreprend l'éducation de l'orphelin, et l'auteur en profite immédiatement pour nous apprendre, sans omettre un seul détail, comment l'agriculture se développe dans le Far West, grâce à d'intelligents travaux d'irrigation.

Arthur Verez, dans l'*Horloge et sa clef*, est plus édifiant encore. Jugez-

en par vous-mêmes. Un Américain, qui a étudié la chimie en Allemagne et l'histoire de l'art à Venise, s'éprend d'une jeune fille qui a de la suite dans les idées. Elle lui manifeste une certaine tendresse, mais elle craint qu'il ne manque d'énergie et de persévérance. Elle va donc le soumettre à quelque terrible épreuve, tout comme en usaient avec leurs chevaliers les grandes dames du Moyen-Age. La tante de la bien-aimée possède une horloge très ancienne et des plus compliquée. Personne encore n'est parvenu à pénétrer le secret de son mécanisme. Inspiré et soutenu par l'enthousiasme de l'amour, le prétendant se met à l'œuvre ; il essaie de toutes les combinaisons, va chercher des documents jusqu'à Saint-Pétersbourg et finit par faire marcher l'horloge et par épouser la jeune miss au cerveau robuste, — ce qui prouve une fois de plus que l'homme vraiment industrieux triomphe de tous les obstacles.

Les histoires contées dans les images d'Epinal à deux pour un sou sont autrement piquantes. On comprend mieux, après la lecture de cet article, si instructif, le mépris que les Américains professent pour l'Europe.

§

Un monsieur, nommé Jean veut s'offrir, après qu'elle vient de se marier, une jeune femme nommée Christiane qui, avant son mariage, s'était presque promise à lui. Elle vient au rendez-vous, mais se refuse. Cela se passe dans le *Journal*, sous les auspices de M. Michel Provins. Le monsieur, vexé, s'exprime ainsi :

Jean. — Vous êtes comme toutes les femmes qui, par leur faculté de ressentir, sont près de la nature ; vous êtes certainement la proie promise à l'amour libre, spontané, vainqueur des formules. Vos sens croient l'avoir aujourd'hui dans le mariage, parce qu'ils prennent l'initiation pour de la science, parce qu'ils ne savent pas. Mais, après-demain, quand ils sauront, quand ils comprendront par l'âge, l'éducation faite, les sensations devinées et désirées, qu'il y a mieux, que la passion est le seul élan divin que l'humanité puisse atteindre, c'est à moi que vous reviendrez . . et non plus paisible, mais angoissée, bouleversée comme moi, jouet de la tempête d'autant plus certaine, que déjà l'orage a été en vous.

Christiane, *troublée*. — Taisez-vous ! Taisez-vous !...

Troublée ! M. Michel Provins, qui est un écrivain délicat, use de termes modérés. *Troublée !* Nos renseignements particuliers nous permettent d'affirmer que la dame a été *ahurie !*

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théatre Antoine : *Le Coup d'aile*, pièce en trois actes, de M. François de Curel (10 janvier). — Memento.

L'œuvre de M. François de Curel a de quoi dérouter le public : à chaque pièce qu'il nous donne, nous nous demandons ce qu'il a voulu

nous dire, ce qu'il a voulu faire. On affirme que les drames de M.de Curel sont pleins d'idées : peut-être. Les idées de M. de Curel, autant qu'on puisse les saisir, semblent quelquefois hardies et vigoureuses, et le plus souvent timides et humbles : toujours elles sont confuses. Si, comme le style du dialogue, l'attitude des personnages, l'allure des scènes,le titre même des pièces permettent de le supposer, M. de Curel n'écrit que pour illustrer ses idées, il devrait bien, d'abord, y mettre quelque ordre. Trop souvent, il ne s'aperçoit pas qu'un mot peut correspondre à plusieurs idées. M. François de Curel n'a pas le goût de la définition. Il est curieux de voir dans ses pièces un mot changer de sens, — et peut-être ne s'en doute-t-il pas, — d'un acte à un autre, d'une scène à une autre, d'une réplique à une autre. Il n'est pas toujours facile de démêler sur quelle idée M.François de Curel a pensé écrire une pièce.

M. François de Curel aurait mieux fait, je crois, de n'aller jamais à la chasse des idées. Il était doué pour le mélodrame. Il l'avait prouvé dans *l'Envers d'une Sainte*. L'intrigue de cette pièce manquait de simplicité, et les plus fameux auteurs de mélodrame eussent été fiers de l'avoir imaginée, comme l'intrigue des *Fossiles* ou celle de l'*Invitée*. Mais l'héroïne de *l'Envers d'une Sainte* n'était pas un personnage banal; M. de Curel lui avait prêté un caractère intéressant, et les aventures mêmes auxquelles elle se trouvait mêlée prouvaient son originalité. C'était en somme par l'invention de l'héroïne que valait surtout *l'Envers d'une Sainte*.

Et il en alla de même de presque toutes les pièces de M. de Curel. L'idée en est obscure, l'intrigue en est compliquée à plaisir; mais des personnages curieux, fortement observés, vivant, parfois, d'une vie singulière, y éveillent l'intérêt troublé du spectateur. M. de Curel avait créé le mélodrame psychologique; il nous devait d'y persévérer.

Je ne serais pas étonné que, plus tard, si M. de Curel garde un rang parmi les dramaturges de notre temps, **le Coup d'aile** fût considéré comme une des pièces les plus caractéristiques de son génie.L'intrigue du *Coup d'aile* est lourde. et, souvent, elle est conduite avec une maladresse d'enfant : M. de Curel, même, nous avait habitués à plus de dextérité dramatique. Certains épisodes rappellent ceux qu'on acclame dans les drames faits pour exalter le patriotisme le plus grossier, et l'on est étonné de voir M. de Curel recourir, sans une impérieuse nécessité, à de pareils procédés.

Je ne pense pas que M. de Curel ait écrit *le Coup d'aile* pour mettre en valeur une idée, quelle qu'elle soit. Cette idée serait tout à fait inintelligible. Et le seul tort qu'il ait eu fut de composer — laborieusement, semble-t-il, — quelques tirades qui, çà et là, peuvent donner le change sur ses intentions. *Le Coup d'aile*, en somme,

n'est qu'un mélodrame, d'une composition incertaine et d'une adresse douteuse.

Et cependant on en garde un vigoureux souvenir. M. François de Curel n'a pas voulu qu'une fois sorti du théâtre on oublie sa pièce, et il y a réussi. On songe au *Coup d'aile*, on en revoit certaines scènes, qui sont d'un auteur excellent, on en retrouve certains morceaux, qui sont d'un écrivain puissant. Et l'on s'aperçoit que M. de Curel nous a fait voir un personnage des plus intéressants et qu'il a mis, à composer son portrait, une science et une énergie rares.

Michel Prinson est l'homme qui ne vit que pour la gloire, — la gloire immédiate, vulgaire. Il était militaire. Il s'en alla en Afrique. Il fit des campagnes d'explorations et de conquêtes. Il revint à Paris, et, un soir qu'il racontait, devant un nombreux public, ces explorations, il fut acclamé. Il repartit. On apprit qu'il n'était pas, envers les indigènes des pays où il passait, envers même certains Européens qu'il rencontrait et qui gênaient ses desseins, d'une extrême mansuétude; on lui fit des observations, il n'en tint aucun compte, et l'on envoya quelques troupes qui s'emparassent de lui et qui fissent une enquête sur ses actes; il se rebella; il fit tirer contre ceux qui venaient le mettre à la raison. Et il rêva de se conquérir, en Afrique, un grand empire, où il jouît en toute liberté de sa gloire. Des luttes avec les indigènes, où il fut vaincu, ne lui permirent pas d'accomplir son projet. On croit en France qu'il est mort des supplices auxquels le soumirent les tribus victorieuses.

Michel Prinson n'est pas mort. Son énergie l'a fait survivre à ses blessures. Il s'est évadé d'Afrique, il a vécu, à Londres, d'emplois quelconques. Il est indomptable. Il songe toujours à la gloire. Il veut la gloire. Il faut qu'il revive, au moins, la minute d'exaltation suprême qu'il vécut jadis, quand, au retour de sa première expédition, une foule enthousiaste l'acclama. Qu'on lui donne libre passage à travers les colonies françaises, et il est sûr de conquérir cet empire qui lui échappa jadis. Il offrira sa conquête à la France. Si on lui refuse ce qu'il demande, il trouvera toujours un moyen de se rappeler aux hommes. Au besoin, il s'engagera dans un cirque, il y donnera le spectacle de l'aventure où il s'est perdu; il jouira du mépris unanime de la foule; les applaudissements l'ont ravi jadis, les huées le raviront maintenant. Il connaîtra une nouvelle gloire, et il aura encore des minutes de bonheur.

La création de Michel Prinson est à l'honneur de M. de Curel. De tels hommes étaient nombreux autrefois; ils tendent heureusement à devenir rares; l'exaltation de la gloire militaire, le culte de certains héros en forment encore. Ils s'adonnent volontiers aux entreprises coloniales. Les spectateurs du *Coup d'aile* songent à Voulet. Mais tous les pareils de Michel Prinson ne vont pas aux colonies.

Qu'on suppose un militaire sans scrupule, rêvant de donner de glorieux coups de sabre, et, pour des raisons quelconques, ne pouvant y parvenir : la concurrence est âpre pour les expéditions lointaines, le temps n'est pas propice aux guerres ni aux conspirations. Il faut bien qu'on s'occupe : la trahison n'est pas un acte banal, et elle permet de satisfaire la haine et l'envie. Si l'on est découvert, on peut payer d'audace. On acquiert quelque notoriété ; et enfin, dans la lutte pour conserver sa peau, on peut s'apercevoir qu'on a des qualités héroïques qu'on ne se connaissait pas. L'auditeur ne songe pas seulement à Voulet, pendant le *Coup d'aile*, il songe encore à Esterhazy. M. de Curel nous a fait un très beau portrait de l'aventurier militaire.

M. Antoine a joué Michel Prinson avec une grande force. Il lui a donné toute sa vie. A certains moments, il lui a prêté une réelle grandeur. Le rôle de Michel Prinson est certainement un de ceux où M. Antoine aura été le plus parfait. A côté de lui, Mlle Van Doren a droit à de grands éloges, et il faut citer encore Mlle Grumbach et MM. Mosnier et Signoret.

Memento. — A la Gaîté, reprise de *Serge Panine*, de M. Georges Ohnet (9 janvier). — Au théâtre Molière, le *Blé de Lune*, drame en cinq actes, de M. G. Maldague (12 janvier). — Au théâtre Antoine, en même temps que le *Coup d'aile*, une petite comédie spirituelle, alerte, ingénieuse, l'*Employé du gaz*, de M. Robert Dieudonné, fort bien jouée par Mlle Jeanne Lion et M. Bernard.

A.-FERDINAND HEROLD.

ART MODERNE

Exposition d'argenteries de M. Van de Velde (Galerie Druet, 114, faubourg Saint-Honoré). — Exposition des Femmes Artistes (Galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze). — Aquarelles de M. René Binet (Galeries Durand-Ruel, 16, rue Laffitte). — Exposition de Mme Marval et de MM. Biette, Deltombe, Déziré, Guérin, Laprade, Ottmann, René Piot, Rouault, Tarkhoff (Galeries B. Weill, 25, rue Victor-Massé). — *Les Caricatures de Puvis de Chavannes*, Delagrave. — Memento.

Personne ne conteste la science technique, le goût, l'adresse de M. Van de Velde. Entre les architectes, décorateurs et ornemanistes de ce temps, il s'est fait un plan à part, enviable. Nul ne connaît mieux que lui la géométrie de la beauté, et les ressources de la matière, — de toutes les matières. Si l'érudition la plus forte et l'imagination la plus industrieuse, jointes à l'expérience la mieux informée, suffisaient pour susciter la création d'un style, nous serions certainement redevables à M. Van de Velde de cet inestimable bienfait. Mais qu'il me soit permis d'être, à mon habitude, tout à fait sincère et de dire ce que je vois d'excellent dans l'effort d'un artiste que j'estime si haut, comme ce que j'y crois voir de stérile. Je prends thème de sa récente **Exposition d'argenteries.** Cette jardinière, ces

candélabres, ce service à thé et à café, ces assiettes à fruits, toutes les pièces enfin qui composent cet important ensemble sont d'une conception très logique, d'une exécution irréprochable ; toutes sont bien de leur auteur, et, du reste, il suffit d'avoir étudié quelques-unes de ses œuvres précédentes pour lire du premier regard son nom dans ces formes élégantes, exactes, appropriées, simples. Est-ce la marque d'un style? C'est seulement le signe d'une personnalité, c'est-à-dire peu de chose dans un art qui ne saurait se passer, étant destiné à l'usage universel, du consentement de tous. Ce consentement se refuse à la mortelle froideur d'une distinction sans expansion. M. Van de Velde s'interdit tout emprunt à la nature humaine et à la nature animale. Il veut se contenter de combinaisons de lignes végétales et minérales et prétend qu'elles lui suffisent ; je crois qu'en s'y réduisant il limite ma joie, je sens qu'il rebute ma sympathie et je n'accepte aucune des raisons qu'il donne, avec toute une école, pour justifier un parti-pris, brave peut-être, arbitraire sûrement.

En d'autres termes, — que je me bornerai à énoncer, les commentaires qu'ils appellent ne pouvant trouver ici leur place, — je vois une ingénieuse invention dans le système de M. Van de Velde, dans la loi restrictive qu'il s'impose sans en être gêné ; je n'y vois point la découverte heureuse et désirable, féconde, capable de renouveler un art. Je consens que l'état neuf de ces riches objets souligne leur froideur, et qu'au toucher quotidien, habitueux des mains vivantes, ils gagneraient quelques couleurs de vie ; ils n'y perdraient point le caractère artificiel, raisonné, voulu de leur composition ; et cette sorte de dialectique géométrique et abstraite, d'où ils émanent, me resterait toujours péniblement sensible. Ce n'est pas leur ton qui est glacial, c'est leur esprit, c'est l'arrangement des lignes. Trahirais-je ici un sentiment très et trop personnel? Faut-il, pour apprécier cet art à sa juste valeur et en me souvenant qu'il rencontre en Allemagne de nombreux admirateurs, que je m'efforce de comprendre une conception plastique presque étrangère au plaisir sensible et « cette attache aux idées abstraites » dont parle Taine à propos du génie protestant? Il me restera donc à dire que c'est de l'art (allemand ou anglais) protestant, et si ce n'est point en dire du mal, c'est expliquer par où cet art déçoit le génie occidental — ce génie si profondément apparenté par de si éclatantes analogies avec le génie oriental qu'entre ces deux vastes courants l'idéal de l'homme du Nord et du Germain apparaîtra si singulièrement réduit (sauf, et pour le Germain seulement, en son expression musicale), si isolé, si exceptionnel qu'on est tenté de le déclarer négligeable. Il s'excepte, en effet, nous venons de le voir, de tout un règne de la nature, le plus élevé dans l'ascension de la vie, le plus émouvant, le plus beau. Mais la nature ne peut se diviser, les passages insaisissables entre les espèces, les genres, les

embranchements, les divisent moins qu'ils ne les confondent. L'harmonie du tout résulte des rappels que se fait à elle-même la nature de l'une à l'autre de ses extrémités, et la grandeur de l'art précisément consiste à nous faire entendre les vibrations de ces correspondances. Les Egyptiens ont dit au monde ces vérités, une fois pour toutes, et l'immortelle tradition se manifeste avec tout vrai génie nouveau, moderne, contemporain de tous les siècles. « L'art nouveau », — mais que ce mot ne soit pas une injure pour l'artiste dont je critique la doctrine et ne méconnais pas le talent, — en faisant abstraction de la partie de la nature qui la somme et l'authentique, se prive irréparablement de toute signification vitale.

La quatorzième **exposition des femmes artistes** n'est ni inférieure ni supérieure à la treizième, que je n'ai pas eu le plaisir de louer fort.

> La treizième revient, c'est encor la première
> Et c'est toujours la seule

et la très vaine manifestation de personnes parfaitement étrangères, presque toutes, à l'art qu'elles croient pratiquer. Chromos sincères jusqu'au dégoût, mensonges impressionnistes adroits jusqu'à l'offense, C'est le désir naïf d'exprimer directement, fût-ce malhabilement, une vision personnelle qui manque le plus. Tout ce qu'il y a d'imbécile et de révoltant dans les mots « arts d'agrément » et dans la conception d'art que ces mots désignent apparaît ici avec une désolante insolence. La mondaine qui joue à l'artiste, peut-être est-ce comique, mais cette comédie-là n'est pas gaie. Il serait toutefois injuste de réserver pour les femmes les reproches de cet ordre ; ce qui est, d'une façon générale, blessant et insupportable, c'est la fausse transposition de l'élégance mondaine en art, et il faudrait marquer bien plus de sévérité encore pour « ceux » du cercle Volney, si on avait le courage de s'y arrêter, que pour « celles » de la rue de Sèze. Et du reste j'ai hâte de dire que, rue de Sèze, quelques très notables et délicieuses exceptions retiennent et consolent : les fleurs de plus en plus émouvantes de Mme Lisbeth Delvolvé-Carrière, les portraits de Mme Séailles, les études de Mlle Silberg, de Mme Druon, les sculptures de Mme Jozon.

Les **aquarelles de M. René Binet** méritent plus et mieux que les très courtes notes à quoi je dois me réduire. Elles sont savantes, fines, harmonieuses ; elles témoignent de beaucoup d'intelligence et d'une sensibilité qui ne s'était pas encore, que je sache, aussi délicatement exprimée. L'artiste nous rapporte ce délicieux ensemble de vingt-quatre petits tableaux si puissamment colorés, si mystérieusement éclairés, d'un lieu qui est « un pèlerinage d'art, d'histoire et de poésie — dit M. Pierre de Nolhac dans l'exquise préface qu'il a

écrite pour le cataloguede l'exposition — en même temps qu'un des grands sanctuaires religieux du monde » : Assise. Cette lumière étrange, c'est la « lumière d'Assise » ; une atmosphère du rêve réalisé, fidèle à elle-même à travers mille nuances, tantôt en plein air, comme dans l'aquarelle qui nous montre le *Mont Subasio et le couvent Sainte-Claire*, tantôt dans l'intérieur mystique des sanctuaires, l'*Entrée de l'Eglise inférieure* ou les *Fresques de Giotto dans le transept*.

Le groupe d'artistes fidèle à la **Galerie Weill** est, je crois bien, à cette heure le plus précieux à consulter et à suivre pour qui veut se faire une juste idée des tendances actuelles de l'art jeune. On y voit agoniser l'impressionnisme naguère triomphant, et les soubresauts suprêmes qui parfois, avec des débutants attardés, lui rendent les dehors de la vie, ne sont pas pour nous tromper. On y voit aussi, et c'est un spectacle émouvant, naître et se reprendre aux sources éternellement fécondes de la tradition vraie un art qui nous promet de beaux demains, soucieux du style, épris de la décoration, et pourtant aussi curieux de l'expression. Mme Marval et ses beaux nus décoratifs, les délicieuses études grises de Charles Guérin, Deltombe amoureux des villes du nord et qui sait donner aux fortes ombres noires à propos employées tant de significative sonorité, Rouault, ses clowns, ses filles et deux paysages d'une adorable délicatesse, la retentissante nature-morte de Laprade, les études de Biette, les nus sur fond blanc de Déziré, les paysages belges de Ottmann, les fleurs de René Piot, les paysages stylisés de Tarkoff, tout ici est intéressant ; des maîtrises apparaissent, où l'on entend des promesses qui seront tenues.

Les **Caricatures de Puvis de Chavannes** n'ajouteront rien à la gloire du grand artiste. Le mot même de « caricature » convient fort mal à des dessins dont quelques-uns ne valent que par l'intérêt d'une observation en quelque sorte indifférente et un souci habituel de la ligne, et dont nul ne vise à la satire. On peut douter que Puvis eût approuvé cette publication, et elle serait, au moins, en effet, oiseuse si elle n'avait à nos yeux la valeur d'un sincère document psychologique. Il est bien certain, en effet, que le peintre de sainte Geneviève, en crayonnant ces bonshommes pas très significatifs et ces monstres fort peu effrayants, ne pensait qu'à s'égayer, sans visées plus ambitieuses. Mais la qualité de cette gaîté nous avertit, nous éclaire sur l'âme très simple, très bonne et aisément contentée qui s'y complaisait ; simplicité du génie au repos : elle signifie un fonds admirable de rare et haute sérénité.

Memento. — M. Félix Régamey a traduit de l'anglais les pages consacrées par l'historiographe Sherwin Mc Rae à la statue de Washington, chef-d'œuvre de Houdon, que l'Etat de Virginie a placé dans son nouveau temple

de la liberté, à Richmond. Le traducteur s'efforce depuis longtemps d'obtenir pour le Louvre une réplique de cette admirable statue. Il semble permis d'espérer que l'initiative heureuse de M. F. Régamey soit tout près d'aboutir.

A signaler, dans *L'Art et les Artistes* (janvier), le Pisanello de M. Arsène Alexandre, avec les belles illustrations qui l'accompagnent, dans *L'Art décoratif* (décembre) l'étude renseignante de M. Jean Vignaud sur Charles Léandre, dans l'édition française du *Magazine of Fine Arts* (décembre) l'article de Gustave Geffroy sur le sculpteur Barye et de nombreuses reproductions d'œuvres de William Etty, enfin, dans *Deutsche Kunst und Dekoration* (janvier), un ensemble, écrit et plastique, qui nous permet d'apprécier Erich Erled. *Kind und Kunst* reste la plus amusante revue enfantine et artistique actuellement publiée.

CHARLES MORICE.

LETTRES ALLEMANDES

Olga und Heinrich Spiero : *Fontane-Brevier*, Berlin, F. Fontane u. C°, M. 3. — Josef Ettlinger : *Theodor Fontane* (*Die Litteratur*, vol. 18), Berlin, Bard, Marquarat u. C°, M. 1.25. — Georg Brandes : *Anatole France* (*Die Litteratur*, vol 20). Berlin, *ib.*, *id.*, M. 1. 25. — *Die Kultur*. — Memento.

Theodor Fontane. — Le recul des années n'a pas diminué la grande figure de Théodore Fontane. Voici bientôt huit ans que le romancier allemand a rejoint ses ancêtres français dans le royaume des morts, et il est aujourd'hui encore le représentant le plus typique de toute une époque littéraire. La foule n'est pas allée à lui, car son œuvre ne présente aucun des caractères qui auraient pu la rendre véritablement populaire. Pourtant, l'élite de la nation la vénère, avec un peu de tristesse sans doute, car il incarne la fin de quelque chose, mais avec une piété d'autant plus fervente.

En France, nous ignorons les livres de Théodore Fontane et des traductions de ses œuvres d'imagination risqueraient probablement de n'avoir aucun succès, tant elles répondent mal à l'idée que l'on se fait chez nous de l'esthétique du roman moderne. M. de Wyzewa en analysa quelques-unes et il préfacia ces *Souvenirs d'un prisonnier de guerre allemand en 1870* qui donnent du talent de Fontane une idée fort imparfaite. Mais le critique de la *Revue des Deux-Mondes* eut du moins le mérite d'attirer l'attention du public sur une personnalité intéressante au premier chef. Ajoutons que M. Jacques Bainville, dans une étude sur « les descendants des réfugiés et des émigrés français dans l'Allemagne contemporaine » (*Revue des Revues* du 1er janvier 1900), qualifie l'auteur des *Stechlin* de « plus grand romancier de l'Allemagne contemporaine », et vante « ses dons de pénétration psychologique, d'émotion douce et de souriante ironie qui font constamment songer à Alphonse Daudet et parfois même à Anatole France ».

En racontant ses souvenirs d'enfance, Fontane nous a montré lui même ce qu'il devait à ses ancêtres français. Son père, quoique né en Prusse, était un vrai Gascon, exubérant et enclin à narrer des histoires, sa mère, une Cévenole, combative et têtue, d'une admirable intelligence. Ce goût pour les anecdotes qui distinguait Louis-Henri Fontane, pharmacien à Neu-Ruppin, devait se transmettre au fils. Mais, avec ses qualités bien françaises, l'amour de l'ordre, de la netteté, de la légitimité même, l'horreur des situations fausses, Théodore Fontane restait, malgré tout, un vrai Prussien de la Marche. Certes, il n'avait rien de l'esprit néo-berlinois. Ses attaches remontaient plus haut, à cette Prusse de Frédéric le Grand qu'il a si souvent chantée. Il ne pouvait se cacher non plus d'une certaine prédilection pour les héros napoléoniens. Autre particularité qu'il tenait de son père.

Français de sang, Allemand de tradition, sa mentalité cherchait surtout à s'adapter à celle des hobereaux prussiens, gentilshommes campagnards dont les familles étaient déjà anciennes dans le pays, quand les Hohenzollern vinrent s'y établir. L'espèce s'en perd de plus en plus, depuis que la Grande-Allemagne introduit partout son américanisme. Il semble que cette caste aux vieilles traditions avait pu se maintenir le plus longtemps dans les provinces baltiques de Russie, aujourd'hui aux mains des pillards. Mais l'écrivain, malgré ses tendances conservatrices, devait avoir à lutter sa vie durant contre l'exclusivisme de la noblesse prussienne. On l'autorisait bien à chanter les hauts-faits des ancêtres; quant à lui en avoir de la gratitude, c'était une autre affaire. Ses admirateurs, il les trouvait donc surtout parmi les intellectuels. Quand le réalisme célébra ses triomphes sur les théâtres de Berlin, quand le roman naturaliste fut en vogue, les littérateurs de la capitale allemande firent fête au vieux Fontane et il dut s'accommoder des hommages de la bohême judéo-démocratique, lui qui avait rêvé d'être le poète de la Prusse féodale. Non sans un peu d'amertume, il a rappelé cette contradiction dans une pièce de vers qu'il fit à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire. Mais il était doué d'un esprit très large et la compagnie des irréguliers, pourvu qu'elle ne tournât pas à une intimité gênante, n'était pas pour lui déplaire. Il cachait sa mélancolie sous un fin sourire et son exquise bienveillance le rendait accueillant à tout le monde.

Dans dix romans, nous retrouvons cette philosophie souriante et un peu désabusée qui formait le fond de sa nature. L'ironie de Fontane est sans cesse voilée. Les personnages de ses livres ont des conversations interminables où, sous l'apparente naïveté, perce une profonde connaissance des hommes. Fontane méprise les intrigues romanesques. Les plus graves événements sont indiqués en quelques

mots, comme si les à côté de ses récits, les bavardages, les anecdotes, les mille petits détails avaient infiniment plus d'importance que les déterminations de ses héros. Et cette accumulation de traits infimes qui chez d'autres serait puérile, donne aux personnages de Fontane une extraordinaire apparence de vie.

Ayant beaucoup vécu et beaucoup observé l'écrivain sait que ce ne sont pas les grandes pensées qui mènent le monde et orientent les destinées, mais les choses quotidiennes. Il ne croit pas au hasard, pas plus qu'en bon moraliste, il ne croit à la culpabilité et à la faute, mais il s'en tient simplement à une sorte de déterminisme.

Dans une pénétrante étude consacrée à l'œuvre et à la personnalité de Théodore Fontane, M. Joseph Ettlinger a insisté sur ce phénomène de maturité tardive, tout à fait extraordinaire dans l'histoire littéraire, que présente l'auteur allemand. Après avoir écrit des récits historiques, des descriptions de voyages et fait du journalisme pendant plus de trente ans, Fontane publie à 63 ans son premier roman moderne *L'Adultera* (1882). Et depuis lors, chaque année, avec une fécondité surprenante, un chef-d'œuvre s'ajoute à un autre chef-d'œuvre, jusqu'à son dernier livre *Die Stechlin*, écrit à 77 ans et paru après sa mort, où déborde une singulière jeunesse de sentiments et une extraordinaire confiance en la vie.

M. Ettlinger s'est appliqué surtout à dégager la conception du mariage et de l'amour dans les romans de Fontane. Conception singulièrement anti-moderne, car l'auteur d'*Adultera* avait horreur de l'adultère. Tout ce qui était irrégulier lui paraissait condamnable. Mais cet homme compréhensif entre tous s'était attaché à glorifier la thèse du pardon et de l'acceptation. Il avait débuté dans la littérature avec ses ballades romantiques et c'est encore la conception de la fatalité implacable qu'il défend dans ses derniers ouvrages. Se soumettre à sa destinée, c'est à quoi se réduit toute sagesse humaine.

Si l'on a souvent appelé *Effi Briest* la contre-partie allemande de *Madame Bovary*, écrit M. Ettlinger, cette comparaison se justifie plutôt par les oppositions que par la similitude de sujets dans les deux chefs-d'œuvre. Flaubert, le réaliste exact, suit presque montre en main tous les stades de la séduction de son héroïne ; Fontane, restant dans le style des auteurs de ballades, passe tout simplement sur de pareils événements faciles à deviner et s'en remet au lecteur pour imaginer lui-même le quand et le comment d'après la suite de l'épisode. Il dédaigne de présenter des sujets sensationnels et c'est une conséquence de cette aversion à l'égard de tous les effets de théâtre, s'il place la découverte tardive de l'infidélité d'Effi, chez son mari, à un moment où elle est absente de la maison ; ce qui évite toute espèce de scène entre les conjoints, ou s'il expédie, avec un laconique minimum de quelque lignes, l'inévitable scène du duel si souvent décrite...

Nous voudrions pouvoir insister ici sur cette méthode esthétique

que le roman contemporain a trop négligée. Les moyens directs de Fontane, ses dialogues avec des raccourcis d'exposition ont un pouvoir de suggestion qui manque bien souvent au récit le plus minutieux.

Fontane était un sceptique, dit encore M. Ettlinger, c'est pourquoi il fut un réaliste. Car, de même que le scepticisme représente la forme réaliste dans la conception du monde, de même le réalisme équivaut au scepticisme dans l'art. Mais Fontane fut plutôt un réaliste dans le sujet que dans la forme et c'est ce qui le sépare de la jeune génération, lui qui suivit ses propres voies et n'appartint à aucune école. Sa technique pèche, au contraire, sous bien des rapports, contre les lois du réalisme. Il ne s'arrête généralement pas à la description des choses purement extérieures; tout au plus s'il esquisse, à l'occasion, en quelques traits, l'aspect d'une maison ou d'une chambre, pour l'effet du cadre. Il dédaigne totalement toute description de personne quand il ne s'agit pas d'attribuer une marque distinctive à l'aspect singulier de quelque figure secondaire. D'aucune de ses héroïnes nous ne parvenons même à savoir si elle était brune ou blonde, grasse ou élancée, grande ou mignonne. Cette opposition entre le réalisme du sujet et le réalisme de la forme apparaît avec le plus de netteté dans le dialogue qui chez Fontane sert de clef principale à tous les caractères et à toutes les actions...

Aimant les digressions et ne dédaignant pas de mettre dans la bouche de ses personnages des sentences et des maximes qui sont comme l'écho de ses propres conceptions, Fontane fut ainsi amené à donner dans ses romans une sorte de philosophie universelle qui, si elle ne possède pas l'enchaînement logique d'un traité, n'en est que plus charmante. Ces sentences et ces maximes, il était donc assez naturel que l'on voulût les cueillir une à une dans les œuvres complètes de l'écrivain, pour les grouper dans un petit recueil. Deux personnes de goût qui signent Olga et Heinrich Spirio s'y sont appliquées. Leur **Fontane Brevier**, choisi avec autant de piété que d'intelligence, est un véritable bijou littéraire. Fontane nous y parle de l'amour, de la religion, du cœur humain et de la sagesse universelle. Nous apprenons à connaître ses idées politiques, ses conceptions de l'histoire et ses opinions littéraires. Tout ces petits paragraphes ont une grâce parfaite. Et n'est-ce pas donner son véritable sens à ce livre que de le commencer et de le terminer par des vers de Gœthe ?

§

De même que l'étude sur Théodore Fontane que nous venons de signaler, le petit volume de M. Georges Brandes sur **Anatole France** appartient à la collection *Die Litteratur*. C'est le vingtième de cette intéressante série. M. Georges Brandes, qui signe comme *Herausgeber* et dont le nom figure en lettres d'un centimètre

de hauteur sur la couverture de chacun des ouvrages, n'avait fourni jusqu'à présent aucune espèce de collaboration. Son essai sur Anatole France, s'il est louable de l'avoir publié, ne sera cependant pas considéré comme une de ses meilleures productions. L'auteur des *Courants directeurs*, après ce travail, ne verra guère augmenter l'éclat de sa renommée. Honnêtement, il présente le scepticisme de l'auteur de la *Reine Pédauque* et essaie de faire comprendre à des cerveaux germaniques son tour d'esprit tout latin. Mais où il est quelque peu embarrassé, c'est quand il veut expliquer le rôle un peu singulier que ses amis socialistes font jouer à cet esprit délicieux. Les choses les plus absurdes peuvent se démontrer et c'est un France anti-clérical que nous montre M. Brandès, puis il le mène au Trocadéro où, entre Jaurès et Pressensé, il lui fait prêcher l'humanité nouvelle. Prétexte suffisant pour tracer des silhouettes des deux rhéteurs adipeux (et parle beaucoup). Pauvre Bergeret !

L'espace nous manque pour accorder aujourd'hui plus qu'une simple mention à la nouvelle série entreprise par les éditeurs Bard, Marquardt et Cie de Berlin et qui fait pendant à *Die Kunst*, *Die Litteratur*, *Die Musik*. C'est M. Cornelius Gurlitt qui inspire *Die Kultur*, dont M. Sattler a dessiné la couverture, le titre, le frontispice et les lettres ornées. Les quatre volumes publiés jusqu'à présent font prévoir une très brillante collection. Ce sont : *Le Monde Aryen* par M. Houston Stewart Chamberlain ; *la Civilité* par M. O. Bie ; *le vieux Feitz* (Frédéric le Grand), par M. W. Uhde, et *Marsyas*, par M. Hermann Bahr. Nous y reviendrons.

Memento. — Nous recevons de M. Franz Blei, qui en est le rédacteur, le premier fascicule d'un nouveau périodique qui n'est pas mis dans le commerce et qui s'intitule *Der Amethyst*, *Blœtter für seltsame Litteratur und Kunst*. Signalons, en fait de « curiosités » contenues au sommaire : un très suggestif frontispice de Th. Th. Heine, un chapitre supprimé dans la première édition du *Henri Vert* de Gottfried Keller, des traductions de poèmes arabes, d'une nouvelle de Molza, d'un dialogue de Lucien et du *Paradoxe sur l'Amour* de M. A. Retté. Souhaitons bonne chance à cette revue rare et singulière dont on peut se procurer les jolis fascicules in-4, chez l'éditeur C. W. Stern, à Vienne, en Autriche, au prix de 35 marks l'année.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Deux Poètes morts : M. Severino Ferrari et M. Domenico Milelli. — Severino Ferrari : *Versi ;* Libraria Antiquaria, Turin. — Gabriele d'Annunzio : *Elegie Romane ;* Libreria Ed. Lombarda, Milan. — Gabriele d'Annunzio : *Prose Scelte ;* Fr. Treves, Milan. — Angelo Mosso : *Vita moderna degli Italiani ;* Fr. Treves, Milan. — Grazia Deledda : *Les Tentations ;* E. Albertini et Ed. Maynal tr. Société du « Mercure de France », Paris. — Grazia Deledda : *Cendres*, roman, G. Hérelle tr. Calmann-Lévy, Paris. — Antonio Beltramelli : *Da Comacchio ad Argenta ;* Istituto Italiano d'Arti

Grafiche. Bergame. — La littérature judiciaire : *Les Mémoires de Linda Murri.* Roux et Viarengo. Turin. — Memento.

Deux poètes viennent de mourir, l'un dans les merveilles ou dans les horreurs inconnues de la folie, l'autre dans la plus farouche misère. Leur vie, en tout dissemblable, nous présente aujourd'hui une analogie étrange de malheur et de mort. Le pathétique de la folie et de la misère nous émeuvent, ou tout au moins, comme il s'agit ici de deux remarquables poètes, arrêtent notre pensée dans une mélancolie qui naît, en réalité, des soucis personnels de chaque artiste. La folie et la misère guettent toujours la vie d'un poète libre, d'un artiste épris uniquement de son art *ab imo corde.* **MM. Severino Ferrari** et **Domenico Milelli**, d'âge différent, mais morts en même temps, nous rappellent que la couronne d'un talent est souvent tressée de pavots noirs. Car la misère est une sorte de folie au point de vue social, comme la folie est une sorte de misère animique, du moins pour ceux qui la regardent sans pouvoir la comprendre.

L'art de ces deux poètes, qui appartiennent aux générations ainées, fleuries autour de 1880, ne présente pas de caractères assez synthétiques pour que leur mort soit une perte immense pour la littérature italienne. Mais leurs noms évoqueront dans cette littérature certains mouvements poétiques, certaines excellentes tendances de liberté, qui à un moment donné semblaient préparer l'esprit poétique italien à quelque grande affirmation, dont l'espoir n'est pas encore réalisé.

M. Severino Ferrari est un de ces poètes, disciples de Carducci, que le Maître chérissait le plus. Il y en a d'autres, branches vertes et valides du grand tronc carduccien : il y a M. Pascoli, M. Guido Mazzoni, puis M. Giovanni Marradi, le chantre de la *Rhapsodia Garibaldina*... M. Severino Ferrari eut l'honneur d'inspirer à Carducci un poème de délicieuse fraternité. Et il poursuivit son chemin, étant parti de ce groupement de jeunes artistes qui, vers 1880, formaient une vague réunion d'esprits ardents, noblement désintéressés devant la vie et violemment passionnés devant leur art, les « Goliardi ». Son chemin ne fut pas très long et fut très triste. Son art léger, sentimental, exquis, le fit apprécier largement par les poètes de son âge. Les jeunes le connurent peu ou mal. L'Italie littéraire officielle le méconnut. Il chanta dans les rythmes de l'ancienne littérature qu'il renouvela parfois, comme dans les *Bordatini.* Lorsqu'il écrivit *Il Mago* (le Magicien), il se montra spontané, original, précieux, vaguement amoureux de légendes, tel un trouvère de Provence. Lorsque l'âge et la mauvaise fortune lui déchirèrent le beau manteau, élégant sinon très riche, qu'il avait jeté sur ses épaules de poète, il devint troubadour. Sa poésie devint plus profonde, plus grave, moins amoureuse, plus douloureuse. Des vers obscurs semblèrent contenir quel-

que grand secret. Oui, un grand secret : il s'éloignait. Et il est mort fou à quarante-huit ans.

Dans un recueil tout récent de **Versi**, son âme révèle sa beauté hardie, sa grâce légère, sa force toute faite de délicatesses personnelles, et de subjective psychologie, qui font de lui aussi un des derniers romantiques.

De M. Domenico Milelli je ne parlerai pas sans angoisse, car j'ai connu le sort misérable de cet homme doué cependant d'un fort et libre talent. Il a été le type parfait du révolté intellectuel. Ses amis de la première heure l'abandonnèrent ou le trahirent ; pendant de longues années il a traîné dans toute l'Italie sa femme, ses enfants, son art, sa misère et sa rébellion, en véritable fils indomptable des forêts vierges de sa Calabre. Son recueil de traductions précises et belles du grec et du latin, qu'il appela : *Verde Antico*, demeure comme un témoignage de sa culture et de sa force. De son poème *Prométhée*, comme de l'autre *Kokodé*, des strophes resteront. Et en réalité sa vie n'a pas été plus vaine que celle de maints poètes plus appréciés et plus glorifiés. Ils furent nombreux jadis, autour d'un éditeur dont le nom demeure célèbre, M. Sommaruga. Ils étaient tous jeunes et vibrants d'aspirations gigantesques. Carducci était avec eux, d'Annunzio y faisait ses premières armes très heureuses, l'Italie espéra un renouveau merveilleux de sa poésie, quelque grande affirmation qui, après Carducci, aurait étonné les autres littératures. Il y a eu de belles et fortes œuvres, mais cette affirmation a manqué. Mais la table des noms et des efforts de cette génération de poètes ne doit pas laisser indifférents les jeunes d'aujourd'hui. Elle les forcerait à méditer longuement sur les nécessités esthétiques de leur race. Les noms de M. Domenico Milelli, de ce vieux, mort de misère, et de M. Severino Ferrari doivent y figurer.

§

C'est du cénacle groupé par l'éditeur Sommaruga que sortirent les **Elegie Romane** de M. Gabriel d'Annunzio. Une nouvelle édition, richement décorée, vient de paraître, alourdie par la traduction latine que M. Cesare de Titta fit des poèmes romains de M. d'Annunzio. Lorsque ce volume parut, le grand public ne l'aperçut presque point. La production incessante et variée de M. d'Annunzio ne lui en laissa point le temps, disent quelques-uns. Je crois au contraire que, malgré les très réelles qualités d'un poète toujours si plein d'émotion et de verve, et de hautaine noblesse dans l'évocation, les *Elegies Romaines* ne pouvaient pas secouer l'admiration du public, qui aime toujours voir se renouveler ses auteurs préférés et ne tolère point qu'on se répète devant lui, sans qu'une terrible nécessité d'art n'impose à l'artiste une attitude semblable à d'autres déjà prises.

Le titre et l'inspiration gœthiens de ce volume sont manifestes ; Goethe dit : « ... et sans l'amour, le monde ne serait point le monde, et Rome aussi ne serait point Rome... ». M. d'Annunzio développe ce thème en distiques sonores, où vit en beaux rythmes sa vision de Rome. Or, le défaut principal de ce recueil est justement le « pathos romain », celui qui, dans les romans et dans ses autres volumes de poèmes, se montre toujours identique dans une identique et exaspérante exaspération, et dont se nourrissent voluptueusement d'autres poètes plus jeunes. Le livre des Elégies conclut par ce distique, qui parle de Rome :

Rien n'est plus grand et plus sacré. Elle a en elle la lumière d'un astre.
Rome ne rayonne pas seulement sur des cieux, mais sur le monde.

Le Poète avait rythmé cette immense exaltation vers 1890. Sa vision était trop drapée. Cependant, dans la générale platitude de ses contemporains, il apportait sa noblesse vengeresse des antiques beautés nationales. S'il avait donné en même temps une consistance originale et philosophique à ses extraordinaires facultés d'esthète, à la vie de belle et cohérente élégance italienne qu'il s'est composée, les jeunes auraient pu aujourd'hui le couronner roi, car l'autre roi, le vrai, le petit monarque militaire, est trop pauvre pour satisfaire la vivacité spirituelle des nouveaux Italiens. Malheureusement, ce qui manque encore à d'Annunzio c'est une grande puissance intérieure qui puisse grouper les esprits, non autour d'une formule pathétique, mais autour d'une idée, synthétique et nouvelle, d'une idée de race et non d'une formule, d'une *idée tragique*. Il l'exprimera peut-être. Les Italiens doivent l'espérer. Mais cette perpétuelle exaltation de Rome dominatrice, ayant été trop répétée, et en désaccord avec le présent, montre aujourd'hui sa nudité par trop pathétique, que des journalistes et des poètes inférieurs se plaisent à grossir invraisemblablement, et qui devient lassante.

Les *Elégies Romaines* révélèrent cependant sous des lumières toujours diverses cette belle attitude amoureuse et esthétique qui fait de M. d'Annunzio un grand artiste. Leur beauté est toujours palpitante. Mais la parole « nationale » qu'elles ne continrent pas, la retrouverons-nous dans le IV^e^ livre des *Laudi*, dont on annonce la publication imminente ?

De M. d'Annunzio paraissent aussi, recueillis dans le volume **Prose scelte**, des morceaux choisis de toutes ses proses. Ce livre très pratique, mais de pure et simple vulgarisation, contient les plus belles ou les plus célèbres pages des romans, nouvelles et autres écrits : *les Idolâtres* des *Novelle della Pescara*, *la Gavotte des dames jaunes* de *l'Enfant de Volupté*, *Les Mendiants* du *Triomphe de la*

Mort, La Fontaine muette des *Vierges aux Rochers, les Funérailles de Richard Wagner* du *Feu, le Mythe du Génie,* etc.

§

Un livre d'une très grande importance sociale est celui que vient de faire paraître M. Angelo Mosso. Il contient des essais sous le titre collectif : **Vita Moderna degli Italiani**. Les questions les plus générales qui intéressent la péninsule y sont traitées par l'esprit d'un érudit plein d'intuition. C'est le livre d'un grand sociologue qui a vu et étudié les problèmes qui séparent le Nord et le Midi de l'Italie, ceux de la Sicile, la vie des paysans méridionaux, le socialisme, l'éducation physique antique et moderne des Italiens. La « race » italienne y est représentée dans des clichés très complexes, aux contours rudes, mais sûrs.

§

De Mme Grazia Deledda paraissent en français un recueil de nouvelles : **Les Tentations**, et un roman : **Cendres**. C'est de la littérature régionale. Cette littérature n'est pas d'aujourd'hui. Elle est vieille comme l'Italie même, elle est comme elle multiple d'aspects et d'âme, selon les mœurs et les traditions des races qui peuplent la péninsule. Lorsque l'unité italienne, nivelant toute la vie particulière et intéresante des régions au même niveau de médiocrité, fut un fait accompli, Carducci, en renouvelant la métrique de la langue, et en chantant l'antique gloire de la Patrie commune, parut unifier selon une formule simplement italienne les tendances des littératures régionales. Mais celles-ci demeurent. Parmi les jeunes, Mme Grazia Deledda et M. Antonio Beltramelli, représentant l'une la Sardaigne, l'autre la Romagne, sont indéniablement les plus forts. Leur charme est fait beaucoup de « l'inconnu exotique » qui subjugue facilement un « civilisé » avec la révélation de mondes, contemporains et inconnus.

M. Beltramelli fait presque toujours œuvre de poésie, et il est un admirable évocateur, comme j'ai eu l'occasion de le montrer ici même. Mme Deledda a la vision et l'expression moins vastes et moins poétiques. Elle décrit. Elle met un soin extrême à *décrire* ce qu'elle voit et entend dans son île intéressante. C'est ainsi que, dans *les Tentations*, elle arrive à donner, en neuf nouvelles ou tableaux, un aperçu général de l'âme superstitieuse, religieuse, violente, juste et passionnée, de son pays. Dans *Cendres*, le roman se déroule farouche et naïf, simple dans la fable, mais se compliquant naturellement de toute la vie d'un peuple. Mme Deledda ne possède pas les qualités d'un grand écrivain. Mais ses évocations précises et émues et sa résistance au labeur la placent cependant au premier rang des écrivains régionalistes italiens.

M. Antonio Beltramelli interrompt pour quelque temps la publication de ses Nouvelles ou de ses Poèmes lyriques des Romagnes ; il écrit avec tout son grand amour du sol un très beau livre, très riche d'intéressantes illustrations des lagunes et des bouches du Po : **Da Comacchio ad Argenta**.

§

La littérature judiciaire s'enrichit d'un fort volume : **Les Mémoires de Linda Murri**. La dramatique amoureuse se révèle mère un peu trop pathétique et femme experte en toutes les douleurs. Les mémoires nous font méditer encore sur la morale bourgeoise des jurys démocratiques. Mais, pourtant, si tous les condamnés se mettaient à faire de la littérature...

Ce livre a été publié par les soins de Mme Luigi di S. Giusto. Toutefois, je ne comprendrai jamais pourquoi un écrivain qui donne ses soins au livre d'une recluse, à la place des « œuvres du même auteur » indique ses propres œuvres.

Memento. — Deux livres de réel intérêt historique et littéraire : Dr Cirillo Berardi : *Perché oggi non si coltiva la satira come particolare componimento poetico*, Salvatore Piccitto, Ragusa.— Lisetta Ciaccio : *Il Cardinal Legato Bernardo del Poggetto in Bologna* (1327-1334), N. Zanichelli, Bologne.

Le dernier numéro de *La Vita Letteraria*, l'importante feuille d'avant-garde dirigée par M. A. M. Granelli, est pieusement consacré à la mémoire de M. Domenico Milelli.— M. Alfredo di Collalto fait paraître à la librairie Roux et Viarengo (Turin) un gros poème pathétique : *Deifugium*.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES NÉERLANDAISES

G.-H. Marius : *Rembrandt, Een boek voor Jong-Holland*, P.-N. Van Kampen en Zoon, Amsterdam, fl. 1,90. — Percy Byssche Shelley : *Alastor*, trad. K. H. de Raaf, Brusse, Rotterdam. — Albert Verwey : *De Oude Strijd*, W. Versluys, Amsterdam. - H. Heyermans : *Bloeimaand* et *Allerzielen*, Van Dishoeck, Bussum, fl. 1 le vol. Friedrich Nietzsche : *Ideeën*, trad. G.-H. Priem, Craft et Cie, Amsterdam, fl. 2,50. — Memento.

Rembrandt. Un livre pour la jeune Hollande, par G.-H. Marius. Comme c'est bien vu de Mlle Marius de nous apporter cette biographie à la veille du troisième centenaire de « ce grand entre les grands », et quelle jolie idée de la dédier à la jeune Hollande! Pouvait-on mieux préparer nos jeunes gens à fêter Rembrandt qu'en leur disant cette vie de travail incessant et d'indomptable énergie, qu'en leur expliquant cette œuvre glorieuse? L'auteur le fait avec une simplicité exquise, évitant avec soin tout ce qui sent le romanesque et le merveilleux, persuadée qu'une vie pareille peut bien se passer d'enjolivures. Et je vous assure que son récit n'en est pas moins intéressant ni moins vivant. Quelle façon originale et charmante, par exemple, de nous entretenir de la *Ronde de Nuit*, des *Syndics*, des

sujets empruntés à la Bible; avec quelle admiration contenue elle nous parle de « la lumière de Rembrandt », nous montrant le peintre à la recherche de « la grande action de la lumière, sentant inconsciemment que là est la source de toute vie »! Ce livre de piété et d'amour, témoignant d'une haute conception, m'a fait vivre des heures délicieuses, pleines de rêves lumineux et de visions d'or, avec une âme divine. Trente-cinq reproductions, dont seize hors texte, le complètent de la façon la plus heureuse.

Alastor, *or the spirit of solitude*, traduit en vers néerlandais par K. H. de Raaf, avec portrait de l'auteur et préface de Willem Kloos. Le préfacier, excellent connaisseur et enthousiaste admirateur de Shelley, commence par constater que ce poète « a par la nature de son œuvre et de sa pensée exercé une grande influence sur la revie et la réforme de la poésie néerlandaise ». Voilà ce qu'on ne cesse de répéter depuis des années; et désormais, grâce à cette traduction, les lecteurs néerlandais, trop paresseux ou trop ignorants pour lire Shelley dans l'original, pourront se convaincre eux-mêmes de cette influence. Ils verront que les poètes du *Nieuwe Gids* lui doivent tous quelque chose, beaucoup même, et que Shelley est resté leur maître à tous par l'audace de ses conceptions, la splendeur de sa fantaisie, l'incomparable richesse des images et la merveilleuse musique du verbe. Oh! emportez ce poème au bord de la mer et là, seul avec Dieu, sous le ciel immense et devant l'immensité de l'océan, lisez-le, lisez-le tout haut, mêlez sa voix au murmure du vent, au clapotement des vagues, aux cris plaintifs des blanches mouettes, et dites-moi si vous ne sentez pas un frisson d'éternité passer sur votre âme!

« Alastor, dit M. Kloos, est la première œuvre vraiment poétique de Shelley et sa jeune âme y éclot soudain en surabondante beauté comme le bouton s'épanouit en une grande et belle fleur ». Puis, traçant un parallèle entre Byron et Shelley, il conclut naturellement à l'infériorité du premier, l'appelant un virtuose qui n'atteignit jamais, ou très rarement, au vrai sublime. Il nous explique encore que l'art « profond » de Shelley est extrêmement difficile à traduire en hollandais, langue si différente de l'anglais, mais constate avec joie que « M. de Raaf a su résoudre la difficulté d'une manière vraiment satisfaisante. Il a pour sa traduction suivi un principe, le seul vrai, qui consiste à s'en tenir aussi sévèrement, aussi consciencieusement que possible à ce que le grand poète a littéralement écrit ». Car seuls les grands poètes peuvent, sans sacrilège, se permettre des libertés avec les grands poètes (1).

(1) Je ne puis que renvoyer mes lecteurs néerlandais à la belle chronique que M. Is. Querido, à propos de cette traduction, consacre à Shelley (*Handelsblad*, 10 janv.). Il est d'avis que la traduction, malgré de très grands mérites, reste fort au-dessous de l'original.

De Oude Strijd (La Vieille Lutte), par Albert Verwey. Un gros volume comprenant une vingtaine d'articles et d'études, parus séparément de 1883 à 1888. Il y en a de deux sortes. Les uns, ceux qui prétendent nous retracer « la vieille lutte » — du *Nieuwe Gids* contre le « vieux » *Gids* — n'ajouteront rien à la gloire du prosateur Verwey. Et une préface assez mal écrite n'empêchera pas que certains de ces articles ont perdu toute actualité. Ainsi, je me demande pourquoi il fait réimprimer les 37 pages sur la mort du *Gids*. C'était bon en 1886, lorsque des mains de Potgieter et de Busken Huët la rédaction était tombée dans celles de tristes conservateurs incapables de distinguer le vrai du faux. Mais, aujourd'hui que le périodique s'est modernisé et qu'il a plus de lecteurs que jamais, cette longue attaque, qui n'est point un chef-d'œuvre de style, ne nous intéresse que fort peu. D'autres études au contraire, celles où il admire, nous font retrouver le subtil analyste et le délicat poète Verwey qui, dans ses promenades solitaires au bord de la mer, apprit à méditer sur la Vie et à écouter son rythme puissant. C'est ainsi que sur Potgieter et son beau poème *Florence*, sur le sonnet en général et spécialement sur les sonnets de Shakespeare, sur une exposition de tableaux et eaux-fortes, etc., il dit excellemment des choses très judicieuses ou profondément senties, qu'on relira avec plaisir et profit.

Bloeimaand (Le Mois des fleurs), qui date de 1904, fut un échec — le premier complet échec que Heyermans ait subi — et après un tout petit nombre de représentations ce brouillamini de faits divers disparut définitivement de la scène. La perte n'est pas grave! Un jour Heyermans, toujours en quête de cas intéressants, apprenant que les hospices pour vieillards à Amsterdam laissent beaucoup à désirer, s'est dit : Voilà mon affaire. Bâtissons un drame là-dessus! Mais, plaider trois actes durant en faveur des « besjes » (nom populaire des vieilles), diable, ça serait un peu vide. Hem!... J'y suis! Raccrochons-y le sort lamentable d'une bonne séduite par un fils de maison, ayons l'air de croire que c'est ainsi surtout que la prostitution se recrute, semons çà et là un grain de mon irrésistible humour, et si le populo ne se pâme de rire et de pitié, si tous les théâtres du Royaume-Uni ne croulent sous les applaudissements, je ne m'y entends plus, ma foi! On sait le résultat. Dans un gros post-scriptum ajouté à la présente édition, l'auteur attribue charitablement à « la cabale de la presse » la chute de sa pièce. Et pour se venger de son ingrate patrie il n'écrira plus de drames pour elle, mais les portera tous en Allemagne. M. Heyermans semble oublier que si *Schakels* (Les Chaînons) ont été joués 157 fois en Allemagne l'an passé, *Op hoop van Zegen* (La bonne Espérance) a dépassé les 250 représentations en Hollande et qu'*Allerzielen* (Le Jour des morts) n'est pas loin des 150. Cette dernière

pièce souleva de grosses tempêtes l'année dernière. Toute la presse catholique fulmina ses anathèmes contre *Allerzielen* comme naguère contre *Ces Messieurs*, et elle eut la joie de la voir interdire dans plusieurs villes. Courte joie! car bientôt le libéralisme triomphant fit d'un mot magique : blanco! lever l'interdiction. Et c'est ainsi que l'autre jour j'eus l'honneur d'assister à la 137e entrée en scène des trois illustres symboles : le Dogme étroit, cynique, sans pitié (le curé Bronk), la Religion qui lâche le dogme pour le précepte d'amour de Jésus (le curé Nansen) et l'Humanité nouvelle (Rita, fille du peuple, qui, mourante et sur le point d'accoucher dans la rue, est recueillie et soignée par Nansen). C'était merveilleux à voir! Le premier symbole grimaçait et grinçait des dents ; le second en sauvant un corps espérait sauver une âme et y perdait un peu la sienne ; le troisième chantait, baisait la terre, débitait de longues tirades poétiquement arrangées par son père Heyermans et faisait un enfant (pas sur la scène) qui meurt peu après sa naissance (symbolique aussi, cette mort?). Ce fut un grand succès. Les yeux pleuraient de grosses larmes, les nez reniflaient bruyamment, et quand tomba le rideau des cris formidables éclatèrent au paradis : Bis! bis! bis donc! J'avoue que moi aussi je fus ému parfois, l'auteur ayant su créer des situations touchantes et trouver de jolis accents. Mais ces moments sont rares. Et l'ensemble est un étrange amalgame de symbolisme et de réalisme, de creuse rhétorique et d'écœurante sentimentalité. Décidément Heyermans a les doigts trop lourds pour manier le symbole.

Et dire pourtant que ce diable d'homme a du talent, beaucoup de talent même, et qu'il ne lui manquerait pour faire, je ne dis pas un grand chef-d'œuvre — il l'eût déjà fait s'il en était capable — mais de loin en loin une pièce supérieure à la plupart de celles qu'on nous apporte de l'étranger, que de travailler plus sévèrement, plus patiemment, de mieux étudier la vie, sans se préoccuper du succès.

Friedrich Nietzsche : **Ideeën**, Anthologie de ses œuvres, par G. H. Priem. L'an dernier, M. Priem nous donnait une traduction lisible de *Madame Bovary* (1) et voici qu'il essaye d'introduire Nietzsche en Hollande. Ce n'est encore, il est vrai, qu'un premier pas dans la bonne voie ; car trois cents pages d'*Idées*, choisies avec discernement et intelligemment traduites, c'est bien, cela peut déjà faire connaître un peu ce penseur hardi qui fut plus grand poète que philosophe. Mais un Nietzsche complet, comme vous en devez un excellent à M. Henri Albert, cela vaut mieux.

Nous l'aurons, paraît-il, car à l'instant même on me mande qu'une

(1) Dirk Coster prépare une traduction de *Trois Contes* de Flaubert. Ce que nous en avons lu dans *De Vrye Tribune* nous fait espérer un travail d'artiste.

traduction complète du *Zarathustra* vient de paraître, et les éditeurs de ces *Idées*, nous dit M. Priem, en publieront une au printemps du *Crépuscule des Idoles*. Nous reviendrons sur ces traductions.

Memento. — Les revues de décembre-janvier.

Dans *De Gids*, Hélène Lapidoth-Swarth continue à traduire en beaux vers, d'après la prose française, les ballades roumaines d'Hélène Vacaresco. Elle y publie en outre une dizaine de sonnets. — P. C. Bontens, à qui nous devons une belle traduction en vers de l'Agamemnon d'Eschyle, maintient sa réputation de délicat et sensible poète. — C. Scharten est plus heureux dans sa traduction de sept chansons de Maeterlinck que dans les vers de son cru. Dans son « aperçu de la littérature », il prise *Een Zwerver verliefd* (Un Vagabond amoureux), roman moyenâgeux d'Arthur Van Schendel, comme un modèle de style, et à ce propos il se met à prêcher la réforme de la prose néerlandaise qu'il voudrait voir retourner à la simplicité de Beets et de Potgieter, de Busken Huët et de Mme Bosboom-Toussaint. Un joli saut en arrière! Dommage qu'il prêche cette réforme dans un style passablement difforme où les *est*, les *qui* et les *que* se heurtent à vous déchirer les oreilles. Vous feriez bien, ô le plus pédant des réformateurs, de réformer d'abord votre propre prose. — La suite du grand roman *Kunstenaarsleven* d'Is. Querido nous confirme pleinement dans notre opinion énoncée naguère. Le troisième chapitre surtout, où apparaît le banquier Soonbeek, une figure à la fois si profondément humaine et si démoniaque, témoigne d'une prodigieuse fantaisie.

Groot-Nederland publie un drame en trois actes signé I. N. A., de jolis vers de Mme Metz-Konning, des proses, entre autres du poète Nico Van Suchtelen et d'intéressantes critiques littéraires de W. G. Van Nonhuys. Ce dernier analyse entre autres œuvres le beau petit livre : *Inleiding tot de Nieuwe Nederlandsche dichtkunst* (Introduction au nouvel art poétique néerlandais) d'Albert Verwey, petit livre qui prouve une fois de plus, surtout par l'heureux choix des morceaux cités, le savoir et le bon goût de l'auteur en matière poétique.

De Nieuewe Gids publie de bonnes proses, notamment de G. Van Hulzen. Me serait-il permis de conseiller à ce réaliste de talent d'apprendre un peu mieux le français et le flamand avant de faire parler ces langues à ses personnages? — Willem Kloos, dans sa chronique littéraire, nous parle de deux poètes flamands : Albrecht Rodenbach, le grand enthousiaste, mort à 23 ans, en 1880, et Guido Gezelle, son illustre aîné. Comme toujours, quand il parle poésie, Kloos dit des choses subtiles et judicieuses, qu'on aime mieux écouter que ses sonnets amoureux, se répétant de mois en mois, si tristement monotones, que c'est presque tant pis si parfois un beau vers s'y égare — Frans Mijnssen enterre un cadavre : *Se non è vero*, le misérable petit drame, signé Van Riemsdijk et Cyriel Buysse, qu'on impose à notre grand Louis Bouwmeester pour sa représentation d'adieu à la Hollande.

Dans *De XXe Eeuw* de subtiles analyses littéraires de L. Van Deyssel. — Une étude signée E. D. Baumann sur Carlyle et Gœthe. L'évolution de la pensée de Carlyle, ses rapports avec Gœthe, la grande influence de celui-ci sur sa vie, la profonde admiration de Carlyle pour le *Wilhelm Meister*

et surtout pour la seconde partie de *Faust* : tout cela est exposé de façon très intéressante. M. Heyermans cause théâtre.

Le grave et savant périodique *Onze Eeuw* publie *Puissances spirituelles. L'Absolu*, du prof. Chantepie de la Saussaye. L'auteur constate que partout l'absolu s'est perdu, mais que le besoin s'en fait sentir autant que jamais; donc, essayons de le retrouver. — G. F. Haspels donne une nouvelle et parle littérature. Il admire beaucoup William Morris et son livre *Art et Société* et les deux Flamands A. Vermeylen et Styn Streuvels. — E. F. Kossmann revient sur le Jubilé-Schiller. Il est d'avis que, malgré le grand rôle qu'il joue dans l'éducation de la jeunesse et malgré son immense popularité, Schiller est mal connu au fond. De là, dit-il, toutes ces sottes comparaisons avec Gœthe.

De Beweging. Fr. Van Eeden poursuit la 3e partie de son *Kleine Johannes*. La 2e partie parut naguère (Versluys, Amsterdam). Nous attendrons pour en parler que la trilogie soit complète. Dans le même fascicule, Alex. Gutteling critique cette 2e partie et ne trouve pas énormément de bien à en dire. J. Jac. Thomson consacre de beaux vers à Isadora Duncan. Un article intitulé *l'Œil et l'oreille* prouve que la célèbre danseuse a charmé aussi Fr. Van Eeden (l'œil est pour miss Duncan, l'oreille pour Wagner). Albert Verwey traduit *le Jardin de la Révélation* de Léopold Andrian.

Vlaanderen (janvier) a changé d'aspect. De bleu il est devenu jaune et il a augmenté de volume. Exclusivement littéraire jusqu'ici, il s'occupera désormais de tout ce qui regarde la vie flamande; l'économie, la politique, la philosophie etc., y trouveront leur place. Puis, il n'est plus entièrement flamand; de temps à autre, un écrivain hollandais y publiera un article, sur un sujet flamand, il est vrai. L. Van Deyssel ouvre la série; il passe en revue les divers auteurs flamands, et d'une main gracieuse distribue les éloges; tous sont de bons, voire d'excellents littérateurs. Il y a quelques années, le même V. D. qualifiait les flamands de « grossier petit peuple »! — Styn Streuvels, le charmant poète prosateur, tient la plus large place dans ce fascicule. — K. v. d. Woestyne critique *Bloeimaand* et *Allerzielen*. Il appelle ce dernier « Un impertinent et pédant caquet — genre Sardou — d'un Juif sur des prêtres catholiques ». Vous voyez que les poètes aussi se permettent des grossièretés.

Het Leven s'est jeté éperdument à la recherche de l'éternité. Nous attendrons qu'il revienne à la vie d'ici-bas.

Op de Hoogte publie un très beau poème en prose d'Is. Querido sur Isadora Duncan. Il trouve qu'Isadora « danse les désirs de son âme ».

H. MESSET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

G. et E. Simon Savigny : *Les Adamites*, chez l'éditeur, 13, rue Ravignan » »

Histoire

A. Z. : *L'Emancipation de l'Egypte*, trad. de l'anglais ; Guilmoto 3 50

Alphonse Bertrand : *Versailles. Ce qu'il fut. Ce qu'il est. Ce qu'il devrait être;* Plon 3 50

Jacques Bardoux : *Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine ;* Alcan 7 50

Edouard Dujardin : *La Source du Fleuve Chrétien. I. Le Judaïsme ;* « Mercure de France » 3 50

Général marquis Alphonse d'Hautpoul : *Mémoires publiés par son arrière-petit-fils Estienne Hennet de Goutel*, Perrin 7 50

Louis Madelin : *La Rome de Napoléon;* Plon » »

Paul Matter : *Bismarck et son temps. L'action* (1862-1870) » »

Alexandre de Roche du Teilloy : *Les Etapes de Georges Bangofsky, officier lorrain* (1797-1815) ; Berger-Levrault » »

H. Thirion : *Madame de Prie, 1698-1727;* Plon 7 50

Le Vice-Amiral Bergasse du Petit-Thouars, d'après ses notes et sa correspondance (*1832-1890*) ; Perrin 7 50

Littérature

Abbé G. Bertrin : *Sainte-Beuve et Chateaubriand. Problèmes et polémiques ;* Lecoffre 2 50

Judith Cladel : *La vie de Léon Cladel, suivie de Léon Cladel en Belgique, par Edmond Picard ;* Lemerre 4 »

J. Langlois : *Alfred de Vigny Critique de Corneille, d'après des documents inédits ;* Croville-Morant » »

Michel Salomon : *L'Esprit du Temps ;* Perrin 3 50

G. Sorel : *Renan, historien du judaïsme ;* Jacques 3 »

Firmin van den Bosch : *Impressions de littérature ;* Bruxelles, Vromant » »

Mélanges d'histoire littéraire publiés sous la direction de M. le Professeur G. Lanson ; Alcan » »

Musique

Ad. Boschot : *La Jeunesse d'un romantique. Hector Berlioz ;* Plon 3 50

Joseph Jongen : *Sérénade pour piano ;* « Edition Mutuelle » » »

Poésie

Claude Cohendy : *Visions d'Hellas ;* Plon 3 50

M. Dupuy : *La Volupté de souffrir ;* Lemerre 3 »

O. de Gourcuff : *Hugophilies ;* Messein 2 50

Théo Varlet : *Notations ;* « Le Beffroi » » »

Psychologie

Marcel Foucault : *Le Rêve ;* Alcan 5 »

Publications d'art

Ch. Moreau Vauthier : *Géromé, peintre et sculpteur ;* Hachette » »

L. Rosenthal : *Géricault ;* Librairie de l'Art ancien 3 50

Questions coloniales

G. François : *Notre colonie du Dahomey*, avec 52 reprod. ; Larose 6 »

M. Le Goupils : *La Crise coloniale en Nouvelle-Calédonie ;* Bibl. de la science soc. 2 »

Questions religieuses

enri Bremond : *Newmann ;* Bloud 3 50

Mgr L. Duchesne : *Histoire ancienne de l'Eglise.* Fontemoing 8 »

Roman

N. d'Arnoldi : *Marie de Kéroulas ;* Plon 3 »

Edgard Baes : *La Rivière d'amour ;* Ostende, Bouchery » »

Albert Boissière : *Clara Bill, danseuse ;* Fasquelle 3 50

M. de Bray : *Sans Défense ;* Perrin 3 50

E. A. Butti : *L'Amour triomphe*, trad. de M. Lecuyer ; Calmann Lévy 3 50

P. Delider : *Stellæ Cœli ;* Messein » »

Dostoïewski : *Les frères Karamazov*, trad. par J.-W. Bienstock et Charles Torquet ; Fasquelle 3 50

André Dourliac : *Tayons et Tayonnes ;* « Journal des Curieux » » »

Marc Elder : *Une Crise ;* « Société fr. d'imprimerie » 3 50

Ernest Gaubert : *L'Amante et la Captive ;* Lib. publ. pop. 3 50

Claude Lemaître : *Cadet oui-oui ;* Flammarion 3 50

F. Charles Morisseaux : *Histoire remarquable d'Anselme Ledoux ;* l'Edit. artistique 3 50

F. Nief : *Phryné, la courtisane ;* Douville 3 50

Jean Payoud : *Le Petit de l'Hospice ;* Dujarric 3 50

H. Pierquin : *La Table d'émeraude ;* Plon 3 50

J.-H. Rosny : *Sous le fardeau ;* Plon 3 50

Léon de Tinseau : *Les Etourderies de la Chanoinesse ;* Calmann Lévy 3 50

Sociologie

Thomas Carlyle: *Pamphlets du dernier jour*, trad. de l'anglais avec une introduction et des notes par Ed. Barthélemy; « Mercure de France». 3 50

Comte Léon Tolstoï : *La fin de notre ère ;* Bibliothèque indépendante » 50

Théâtre

Georges Lenôtre: *Les Trois glorieuses ;* pièce en 4 actes ; Stock 2 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de Mme Marylie Markowitch. — H.-G. Wells en Amérique. — Les vols d'objets d'art en Italie. — Les Fêtes de Mozart. — La fin d'une mystification. — Le « Kronprinz de la musique ». — Editions de livres très rares. — Le *Roi Candaule* en Autriche. — Un théâtre « stable » à Rome. — Horace Walpole et Mme du Deffant. — Wells et Bellamy. — Un curieux procès. — Titres chinois. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de Mme Marylie Markowitch.

Montélimar, 18/1 1906.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu dans votre n° du *Mercure de France* du 1er janvier 1906, page 123, que je « guette le prix Sully-Prudhomme ». Permettez-moi, monsieur le Directeur, de remettre les choses au point. Je n'ai rien guetté, je vous assure, mais le jury *Femina* vient de me décerner pour mon livre *Les Cloches du Passé*, édité chez Lemerre, son grand prix de poésie pour l'année 1905, ce dont je suis, je l'avoue, très fière et très heureuse.

J'estime trop le *Mercure de France*, dont je suis une des lectrices depuis longtemps, pour douter, monsieur le Directeur, qu'il ne tiendra à honneur de réparer cette erreur, pour moi fâcheuse, et je vous prie de recevoir l'assurance de mes sentiments très distingués.

MARYLIE MARKOWITCH.

§

H.-G. Wells en Amérique. — M. Wells, dont le dernier ouvrage, *Kipps*, un roman de mœurs, remporte en Angleterre un succès considérable, est revenu au genre fantastique avec un curieux récit qui s'appelle jusqu'à nouvel avis *Dans les Jours de la Comète*, et qui paraîtra simultanément en France et en Angleterre à l'automne prochain. En attendant cette publication, M. Wells se propose d'aller visiter les Etats-Unis, — projet qu'il désire réaliser depuis longtemps, — et il compte donner à des journaux américains et anglais le récit de ses voyages, des impressions qu'il en recueillera et des *anticipations* qu'ils lui suggéreront. Avec son imagination stupéfiante et ses dons peu communs d'observation, nul doute que l'auteur de *Place au Géants* ne trouve dans cette excursion matière à un ouvrage plein d'idées et d'aperçus nouveaux, qu'il sera piquant de rapprocher des brillants volumes de M. Jules Huret *: De New-York à la Nouvelle-Orléans* et *De San-Francisco au Canada*. Les traducteurs habituels de Wells, MM. Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, donneront au fur et à mesure une version française des articles de leur auteur.

§

Les Vols d'objets d'art en Italie continuent à tenir en émoi la presse intellectuelle. Une interpellation sera même portée à la tribune de la chambre Italienne, par le député toscan Rosadi, pour demander au gouvernement « si et comment il pense préserver les œuvres d'art qui sont mal

gardées dans les églises et chapelles dépendant du gouvernement et qui se trouvent exposées à des vols continuels, audacieux et heureux ». On croit sérieusement qu'il s'agit de bandes de voleurs aguerries « par un état-major riche et adroit ».

§

Les Fêtes de Mozart. — Le 27 janvier, grandes fêtes à Salzbourg à l'occasion du 150e anniversaire de la naissance de Mozart : congé aux écoles, exécution au Dôme, avec autorisation spéciale du cardinal Katschthaler, de la *Messe du Couronnement*, défilé de toutes les sociétés et corporations devant la maison natale et le monument Mozart ; le soir, concert et représentation du *Re pastore* écrit par le maître à l'âge de dix-neuf ans. Mme Lilli Lehmann y chantait.

Le petit « *Geschœft* » n'a pas été oublié : une émission unique, officielle, de cartes postales jubilaires de 5 et de 10 hellers a été débitée à 20 et 30 hellers pièce.

§

La fin d'une mystification. — Mrs William Sharp se propose d'écrire une biographie de son mari, et elle sera très reconnaissante à ceux qui voudront bien lui communiquer à l'adresse suivante : 21, Woronzow Road, Saint-John's Wood, Londres N. W., les lettres ou documents relatifs soit à William Sharp, soit à Fiona Macleod, qui, on le sait maintenant, étaient une seule et même personne.

On attendra, sans aucun doute, avec une vive curiosité cette biographie qui fournira de précieux éclaircissements sur les raisons qui décidèrent Wm. Sharp à adopter une seconde personnalité, féminine celle-là, et infiniment plus originale et mieux douée, pour ainsi dire, que celle qu'il avouait. En outre, Mrs Sharp dévoilera certainement quelques conséquences amusantes de cette mystification littéraire, comparable seulement à celle de Macpherson créant, au XVIIIe siècle, l'œuvre supposée du légendaire Ossian.

§

Le « Kronprinz de la musique » vient de passer un mauvais quart d'heure. Le *Kronprinz* en question est M. Siegfried Wagner. Du moins est-ce M. Glasenap, le biographe de son père, qui dans un retentissant article des *Münchner Neueste Nachrichten* a émis la prétention de l'imposer au respect des foules à l'égal d'un prince royal *au moins*. Un récent numéro de *Simplicissimus* relève vertement par la plume impertinente de M. Olaf Gulbranson ce défi au bon sens. La biographie de M. Siegfried Wagner est ainsi racontée... et surtout montrée. « Un pianino d'acajou, sur lequel Wagner a joué, enfle bientôt démesurément. Il se dégonfle par les pédales d'un avorton miraculeux, qu'on reconnaît « de bonne sonorité », lorsque, pour satisfaire aux exigences d'une nature impitoyable même aux Kronprinz, on l'assied sur une guitare. A l'âge de raison survient Lohengrin (quelque Humperdink), qui lui ouvre le crâne et y enferme un petit oiseau. L'inspiration un temps sévit, puis disparaît. On trépane le jeune homme sublime : le petit oiseau était mort de faim. »

§

Editions de livres très rares. — Le Pape a reçu de Mgr Ceriani un splendide cadeau, le premier exemplaire de la reproduction en phototypie de l'*Omero Ambrosiano* (l'exemplaire d'Homère de la Bibliothèque Ambrosiana de Milan), écrit aux IIIe et IVe siècles et illustré de merveilleuses caricatures. Une autre édition rare est celle que fait paraître la maison anglaise Methuen and Co, exacte reproduction de l'*Hypnerotomachia Poliphili* (connu vulgairement sous le nom de *Songe de Poliphile*), du moine Francesco Colonna, édité en 1455 par Aldo.

§

« Le Roi Candaule » en Autriche. — Les journaux allemands ont annoncé pour le 27 janvier la première représentation, au Deutsches Volkstheater de Vienne, du *Roi Candaule*, d'André Gide, adapté par M. Franz Blei.

§

Un théâtre « stable » à Rome. — On sait que, contrairement aux habitudes nomades des troupes dramatiques italiennes, la « Compagnie dramatique de Rome » aura désormais une demeure fixe au Théâtre Argentina. Mais on ignore généralement que l'acteur Novelli voulut, il y a quelques années, fonder à Rome une « Maison de Goldoni », quelque chose comme notre « Maison de Molière », et que, malgré un labeur ardent, il échoua dans son entreprise.

§

Horace Walpole et Mme du Deffant. — On annonce la publication à Londres, chez les éditeurs Methuen, d'un volume qui intéressera vivement les érudits français. Mrs Paget Toynbee, qui a déjà publié (1903-1905), en 16 volumes, les *Letters of Horace Walpole*, prépare une édition des *Lettres Familières de Mme du Deffant à Horace Walpole*. Ces lettres seront en français, sans traduction, et il est à souhaiter que les épreuves en soient revues avec soin, car les textes français imprimés en Angleterre fourmillent généralement de fautes d'impression. La correspondance de l'auteur du *Castle of Otranto* forme la partie capitale de son œuvre. En 1857-59, Peter Cuningham en avait déjà donné une édition en neuf volumes, et en 1902 Sir Spencer Walpole fit paraître un recueil d'*Unpublished Letters*. La liaison de la marquise avec son spirituel admirateur ne peut manquer de s'éclairer mieux par la publication de ces *Lettres Familières*. Un choix en fut fait en 1810 par Miss Mary Berry, choix qui fut réimprimé en France cinq ou six fois depuis lors. On supposait que l'ensemble de ces lettres avait été détruit, et la nouvelle de leur découverte et de leur publication réjouit les nombreux fervents du XVIIIe siècle.

§

Wells et Bellamy. — M. Jules Bois recherchait l'autre jour, dans le *Gil Blas*, les œuvres qui ont pu influencer Wells, et il ne trouvait qu'un seul ouvrage de langue anglaise : *Looking Backward*, de Bellamy. Mais il faut ajouter que ce livre célèbre paraît être lui-même très influencé par celui de Mercier : L'*An Deux mille quatre cent quarante*, paru en 1774.

§

Un curieux procès vient de se juger à Munich. Un pasteur protestant de Cologne poursuit M. Ludwig Thoma, du *Simplicissimus*, pour outrage aux mœurs. L'auteur des humoristiques paysanneries s'est moqué du zèle inconséquent apporté par les ministres du Saint Evangile à la fois à la culture des feuilles de vigne et à l'augmentation de leur progéniture. M. Thoma est acquitté, mais le numéro incriminé confisqué sous le curieux prétexte que, sans être précisément contraire aux mœurs, il ne saurait tomber entre les mains « des femmes, des mineurs et des enfants ». Tout le monde en Allemagne se demande avec consternation où iront, à ce taux, l'art, la musique et la littérature. *Faust*, la *Walkure*, l'œuvre de Nieztsche peuvent-ils, oui ou non, être mis aux mains des enfants? Le piquant de l'histoire est d'abord que les femmes poussent les hauts cris et se plaignent d'être assimilées aux mineurs et aux enfants ; ensuite que M. Ludwig Thoma démontre que les passages condamnés de son pamphlet, il les a tirés textuellement d'une vieille bible paysanne. Et voilà un bon protestant qui a réussi à démontrer que la Bible ne saurait être mise aux mains des femmes, des adultes et des enfants.

§

Titres chinois. — Tsen, de par l'Empereur précepteur senior de l'héritier du Trône, mandarin du 1er degré, autorisé à circuler à cheval dans la ville violette interdite, décoré de la tunique jaune, secrétaire d'État à la guerre, chargé de la vice-royauté, commandant les troupes de la Marine, surintendant des douanes....

§

Publications du « Mercure de France ».

LA SOURCE DU FLEUVE CHRÉTIEN, *Histoire critique du judaïsme ancien et du christianisme primitif. I. Le Judaïsme*, par Edouard Dujardin, vol. in-18, 3,50.

PAMPHLETS DU DERNIER JOUR, de Thomas Carlyle, traduit de l'anglais avec une introduction et des notes par Edmond Barthèlemy, vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

L'Enregistrement ne recommence pas à troubler le public. Il continue. Mais cette fois il a laissé voler une feuille, sinistre présage, qui est tombée sur la loi et a ridé l'eau d'un pli qu'il faut effacer. — JEAN DE BONNEFON, *Le Journal*, 17 janvier.

Enfin, à trois heures et demie, quand, ventre à terre, un de nos motocyclistes s'en va, porteur d'un pli très urgent. — *Le Journal*, 18 janvier.

C'est ainsi que les haute-forme du ralliement ou du nationalisme coudoyèrent sans heurt les vestons de la démocratie et du radicalisme. — STÉPHANE LAUZANNE, *Le Matin*, 17 janvier.

... la plus urgente de nos questions économiques, le raccordement de la France au Simplon. — F. I MOUTHON, *Le Matin*, 19 janvier.

Le pays, ne recevant plus son chef des mains de la Providence, peut le choisir à sa mesure. — H. HARDUIN, *Le Matin*, 19 janvier.

Au dessert, le sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts a fait appel à l'initiative privée pour le développement des recherches artistiques. « Tous les régimes qui qui nous ont précédés, a-t-il dit, ont disparu... » — *La Petite République*, 4 janvier.

Le rêve est ambitieux. Il s'évanouira au matin du vote, laissant mauvaise bouche à ceux qui l'auront enfanté. — GÉRAULT-RICHARD, *La Petite République*.

... Ce délicieux animal (le lapin), aux gros yeux ronds et extasiés, aux mangeoires éternellement agitées... — *L'Eclair*, 13 janvier.

D'une grande beauté, « Bébé » était extrêmement courtisée. A ses avantages physiques s'ajoutait l'attrait d'une dot considérable. Et, moderne Pénélope, une longue théorie de prétendants s'attachait à ses pas. — *Le Matin*, 6 janvier.

Si l'auteur de *Trente-six mille lieues sous les mers* n'a jamais obtenu, etc. — *Gil Blas*, 22 janvier.

Quant à ceux, etc..., qu'on les immortalise à jet continu. — J. BERTIN, *Le Bon Sens Français*, p. 62.

Vêtu de noir et de rouge, coiffé d'une calotte pourpre, il me parut calme, attentif, spirituel et au courant de tout. — *L'Echo de Paris*, 20 novembre.

La médaille a cependant quelques revers, si revers il y a, ou tout au moins quelques inconvénients. — *La Presse*, 17 janvier.

Cette conquête du siècle de la lumière (l'électricité dans l'appartement Borgia, au Vatican) s'harmonise avec la mosaïque ancienne que l'on foule aux pieds, et s'accorde avec les peintures sacrées qui décorent les murs. Ainsi s'affirme la volonté de l'Eglise d'être de tous les temps et de ne point repousser les découvertes de la science, comme on le croit dans les chefs-lieux de canton éclairés où l'on combat l'obscurantisme! — *L'Echo de Paris*, 20 novembre.

Francfort, 20 janvier... La *Taegliche Rundschau* prétend avoir le texte suivant de l'ordre du jour qui sera adopté dans les meetings : « L'assemblée exprime sa profonde sympathie à tous les combattants russes pour la liberté politique, principalement aux hommes et aux femmes. » — *L'Echo de Paris*, Service spécial.

Parfois, Noé de Chantenoise lisait ses vers ou récitait des poèmes de Lamartine, son maître de prédilection. Pierre racontait des anecdotes historiques, les procès célèbres du siècle dernier. Jamais ils ne demeuraient dix minutes sans avoir quelque chose d'intéressant à se dire. — *Le Journal*, 23 janvier.

Concerts français en Allemagne. — C'est à Francfort qu'aura lieu, jeudi prochain, en matinée, le premier concert. Les deux pièces choisies sont : *Mademoiselle de La Vallière*, par Emile Augier, et l'*Avare*, de Molière. — *Le Journal*, 23 janvier.

Il avait offert de l'argent, et en masse sérieuse ; elle avait repoussé très simplement avec ostentation. — *Le Journal*, 20 janvier.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

HENRI HEINE

—

17 février 1906 : Voilà cinquante ans, jour pour jour, que Henri Heine est en purgatoire. C'est assez, si ce n'est pas trop... Qu'on lui ouvre toutes grandes les portes du Paradis, il y a bien droit à un fauteuil d'orchestre !

Car assurément c'était en purgatoire que geignait hier encore l'âme du pauvre chanteur. Si la *vox populi* est bien la *vox Dei*, il doit en être dans l'au-delà comme sur ce bas monde électoral, et chacun doit y subir exactement la purification qu'exige l'opinion des survivants. C'est le progrès démocratique! On n'est plus sûr maintenant du temps qu'on restera dans l'antichambre à fumigation sulfureuse, car il peut y avoir des revirements, et il y en a eu certainement pour Henri Heine.

Quand il mourut, il trouva dans l'Erèbe un accueil favorable. Le malheureux poète avait tant souffert déjà sur sa tombe de matelas ! Ce fut « au cliquetis des clés et au frôlement des pantoufles qui traînent » un visage souriant que montra le guichet; le bon saint Pierre, sous le bras son registre d'écrou, n'eut pas l'air de se souvenir de quelle perruque s'envolait ce rossignol. Et puis, Voltaire lui-même a bénéficié là-bas de l'indulgence des générations successives. Les trois ensorcelantes déesses, Diane, la fée Abonde et Hérodiade, vinrent à sa rencontre pleines de sourires pour celui qui avait si merveilleusement chanté leur cavalcade dans le Ravin des esprits.

Et d'autres spectres amènes s'empressaient, khalifes arabes, rois d'Orient, paladins de la vieille Allemagne, grenadiers de la Grande Armée. De la terre vivante c'était un bruit de gloire qui montait; *l'Argus de la Presse* jetait aux pieds du bon saint Pierre d'innombrables coupures plus enthousiastes les unes que les autres; depuis la prise, quelques mois plus tôt, de Sébastopol, on avait le temps de penser à la littérature; Heine profitait de ce répit. Les vieux geôliers pleins d'expérience hochaient la tête à son passage en se chuchotant à l'oreille : « En voilà un qui ne fera pas long feu ici ! »

Tout au contraire! le poète devait y rissoler cinquante ans; il continuait à jouer de malheur chez les morts comme chez les vivants. Toute cette rumeur sympathique allait faire place peu à peu à un *crescendo* houleux, à un *rinforzando* vitupérateur, à un *tutti* tonitruant et vindicatif. Non pas que ceux qu'il avait tués eussent envie de se réveiller, les flèches de Heine sont de celles qui ne pardonnent pas, et ce n'étaient ni Freiligrath, ni Birch-Pfeiffer, ni n'importe quelle sous-clarinette de l'école souabe qui devaient venir tirer son ombre par les pieds; quand on est mort sous l'aiguillon d'un grand satirique c'est pour longtemps. Ce furent d'autres, plus nombreux et plus tenaces, qui vinrent faire le sabbat sur sa tombe.

D'abord, tous les Prussiens qui ne pouvaient absoudre les sarcasmes enflammés du poète. « Ah maudit oiseau, disait-il à l'aigle des Hohenzollern, si jamais tu me tombes entre les mains, je t'arracherai les plumes, et je te rognerai les serres! » Hélas ces oiseaux symboliques ont la vie dure, et ils savent attendre, pour se venger, que leur ennemi ait les lèvres scellées; c'est le poète alors qui pend à la perche, « au point de mire d'un tir joyeux » où les arquebusiers du Rhin sont remplacés par les bons fusiliers de la garde du Kaiser. Et avec les Prussiens, les Bavarois blessés au vif par ses plaisanteries mordantes sur « la manière wittelsbachienne » et les Rhénans encore endoloris par les lourdes bottes de ces maréchaux français qu'il osait redemander, et les Hambourgeois, dont il avait barbouillé d'on ne peut pas dire quoi l'Hammonia topique, et tous les Allemands enfin, tous les Allemands d'Allemagne, qui ne pouvaient lui pardonner ses anathèmes contre le drapeau noir, rouge et jaune, et ses pantalonnades autour de l'ombre de Frédéric Barberousse, et ses frénésies en-

thousiastes à la vue du petit chapeau et de la redingote grise.

Puis à côté des patriotes, les antisémites. Ce juif vagabond que fut Heine, blasphémateur des vieilles gloires du Saint-Empire et glorificateur de l'ennemi héréditaire, rendant en quolibets à celui-là ce qu'il recevait de celui-ci en beaux écus trébuchant au soleil, donnait des armes à leur troupe implacable. On le vit bien quand il fut question, il y a une dizaine d'années, de lui élever une statue à Mayence. Ceux qui dirent bravo ne le firent que pour faire enrager les Drumont d'alentour. « Cela m'a valu, disait l'un d'eux, d'innombrables attaques de la part des antisémites. En vérité, je ne sais pas ce que je ne ferais pas, maintenant, pour mieux réclamer la statue ! »

Et les Français, eux aussi, finirent par faire chorus avec les Allemands. La sympathie du poète leur devint suspecte ; ils se demandèrent si sa haine du « crapaud ailé » de Brandebourg et si son amour de l'aigle napoléonienne ne cachaient pas avant tout des rancunes de ghetto. Au surplus, leur dos, sous la patte de velours, sentait parfois la griffe preste. « Ce peuple léger me fatigue ! » Léger peut-être, du moins ne tombait-il pas dans le genre de sérieux à double fond où roulait parfois son contempteur. « Je me reprochai d'avoir fait une bassesse, et la pire de toutes, une bassesse gratuite. » De telles lettres privées, quand on les publie, découragent ! Aujourd'hui, on n'entendrait plus le concert attendri qui s'éleva lorsque le pauvre cercueil quitta le rond-point des Champs-Elysées pour s'acheminer vers sa demeure dernière.

Qui sait même si les fées chères au poète ne l'abandonnèrent pas ? Les fées sont rancunières comme des déesses. Cette Abonde en qui « rayonnait la naïveté gracieuse de la race celtique » pouvait-elle ne pas se souvenir qu'en un jour de folle colère il avait voulu détruire ce merveilleux dôme de Cologne, et fracasser de sa hache « les misérables squelettes de la superstition » qui dorment dans les beaux reliquaires gothiques ? Cette Diane n'avait-elle pas à se venger de l'odieux travestissement qu'il lui avait infligé, à elle, la chaste fille de Latone ? « Elle regrette le temps perdu et elle remplace maintenant la qualité antique par la quantité moderne. » Mais Hérodiade elle-même, la « Juive morte », celle qu'il aimait surtout « plus encore que le superbe déesse de la Grèce, plus encore que la riante

sylphide du Nord », celle-là ne devait-elle pas lui tenir rigueur de ses trahisons, car en somme c'était bien de son plein gré qu'il l'avait abandonnée, d'abord pour le Nazaréen qui, « grand comme un géant, marchait sur la terre et sur la mer, et sa tête touchait au ciel, et de ses mains étendues il bénissait la mer et la terre, et comme un cœur dans sa poitrine, il portait le soleil, le rouge et ardent soleil », et puis pour les Olympiens, ses aînés, qu'il avait d'abord détestés et qu'il se mit à adorer d'autant, leur sacrifiant Christus et même Jéhovah, car ce n'est qu'au soir de sa vie que, redevenu un simple « pauvre Juif malade », il revint, brisé de corps et d'âme, au Dieu de ses pères.

Qui abandonne sera abandonné. Heine subit outre tombe le supplice de l'isolement qui lui avait été si dur de ce côté-ci du Styx quand il relevait d'un doigt diaphane ses paupières à demi paralysées pour voir le visiteur qui se hasardait à venir jusqu'à lui. « C'est vous? disait-il à Berlioz, avec un sourire amer, toujours original ! » Et plus dur que l'isolement physique, il a savouré l'abandon moral, les lecteurs qui se font plus rares, les apologistes qui deviennent plus timides, les ennemis qui renforcent leur croassement...

Or sus, c'est assez ! Il convient que ce cinquantenaire marque la réconciliation du poète et de son temps. Les inimitiés personnelles s'effacent et les passions nationales elles-mêmes s'épurent. Seule la divine poésie survit et son éclat de lustre en lustre s'accroît. Du manteau bariolé dans lequel Heine s'était drapé de son vivant bien des carreaux d'arlequin s'effilocheront au vent, il ne restera peut-être rien de ces articles politiques qui absorbèrent le plus beau temps de sa maturité, et pas grand'chose de ces essais humoristiques sur les peuples au milieu desquels il vécut ; qui sait même s'il restera beaucoup de ces tableaux de voyage dont s'enthousiasmèrent ses contemporains ? Mais, assurément, de ses chansons il en survivra jusqu'aux temps les plus lointains. Tant que la noble langue allemande résonnera sur terre, de jeunes lèvres se réciteront à mi-voix les exquis lieder du *Livre des chansons*, tant que dans les âmes fleurira l'amour craintif et plaintif, en tous pays, à travers les langues étrangères, le charme délicat de l'*Intermède* rayonnera. Le poète est de la race des dieux ; en vérité, il l'a été dit, la terre et le ciel passeront, mais la parole divine ne passera pas, et les oiseaux symboliques des nations

seront depuis longtemps rendus à la poudre que la douce colombe d'amour continuera à battre des ailes au-dessus du fleuve éternel où les générations viendront se baigner tour à tour.

§

C'est au cœur de la vieille Allemagne que la poésie d'Henri Heine prend sa source. Avant même de savoir ce que c'est que l'amour, son enfance a frémi au frôlement des esprits du sol et de l'air. Vieilles forêts de Teutobourg, montagnes du Harz, cours épique du Rhin entre des monts à donjons et des villes à cathédrales, c'est au milieu de vos génies que son âme s'éveilla. Elle comprit de bonne heure le chant des oiseaux et des ramures, la plainte des ondes et des brises, aussi le langage des elfes, des nixes, des gnômes et de ces mille petits lutins qui avaient déserté depuis longtemps nos campagnes gouailleuses, mais se plaisaient encore chez les bons paysans de la terre romantique par excellence :

Les flots se caressent amoureusement contre la plage solitaire, la lune s'est levée, et un jeune chevalier repose étendu sur la blanche dune; il se laisse aller aux mille rêveries de sa pensée. — Les belles ondines vêtues de voiles blancs quittent les profondeurs des eaux : elles s'approchent à pas légers du jeune chevalier qu'elles croient réellement endormi. — .....La cinquième baise la main du chevalier avec une ardeur voluptueuse; la sixième hésite, et s'enhardit enfin à lui baiser les lèvres et les joues. — Le chevalier n'est pas un sot, il se garde bien d'ouvrir les yeux et il se laisse tranquillement embrasser par les ondines au clair de lune.

Sourire charmant qui plus tard tournera au sardonique, mais qui ici est à peine teinté d'ironie. C'est ainsi que se sourient avec des révérences moqueuses l'ondin et l'ondine qui se sont devinés à la fête du village. « Mon beau sire, je vous ai reconnu du premier coup d'œil à vos dents d'arêtes de poisson. — Ma belle demoiselle, dites-moi un peu pourquoi l'ourlet de votre robe blanche est humide? » A ce petit monde fantastique Heine revint toujours volontiers comme on revient à ses premières amours. Plus tard, bien plus tard, il se rappelait avec une ivresse mélancolique le temps où, une couronne de fleurs magiques sur la tête, il s'enfuyait dans la vaste solitude des bois :

O époque merveilleuse et pleine d'enchantements ! Elle est passée,

elle s'est évanouie pour toujours, et depuis, tout s'est changé. Hélas! la couronne m'est ravie, la couronne joyeuse de fleurs que je portais sur ma tête.—...Le ruisseau clapote d'un ton désolé, comme le Styx; à son bord solitaire une nixe attardée est assise, pâle et silencieuse comme une statue de marbre; elle paraît plongée dans un profond chagrin. — Saisi de compassion, je m'avance vers elle. Tout à coup, elle se lève et me regarde fixement; puis elle s'enfuit avec une mine terrifiée comme si elle avait vu un spectre.

Heine est en effet le dernier avec qui ces étranges créatures se soient entretenues. Que d'autres pourtant ont voulu les approcher! Mais chez ces autres, on sent bien qu'il s'agit, quand on en parle, de faux gnômes et d'imaginaires kobolds, produits incestueux d'une réminiscence déguisée et d'un dictionnaire de rimes, alors que chez Heine il s'agit de véritables vivants; nous ne pouvons mettre en doute leur existence :

Ils portent de petits manteaux rouges, longs et bouffants : leur mine est honnête, mais craintive et soupçonneuse. Je ne leur fis pas voir que j'avais découvert pourquoi ils cachent si soigneusement leurs pieds... Mon Dieu, nous tous, de même que ces pauvres nains, n'avons-nous pas à cacher quelque chose ? Chaque homme a sa petite patte de canard dont il croit que le public ignore l'existence. C'est le secret de Polichinelle.

Heureux si le rêveur n'avait fréquenté que ces aimables petits êtres ! Le destin voulut qu'il se frottât à des créatures humaines à côté desquelles les nixes et les loreleys eussent été des modèles de douceur pitoyable. Etrange sort que celui de ce poète aux chansons si exquises que des générations entières s'émurent à leurs accents et que la nôtre encore s'attendrit à leurs échos, de cette âme si aimante que son rayonnement eût dû échauffer jusqu'à des cœurs de marbre, et qui ne trouva jamais de tendresse répondant à la sienne; ni la rousse Josepha, la fille du bourreau de Dusseldorf (étrange premier amour), ni sa cousine Amélie Heine, ni la jeune sœur de celle-ci, Thérèse, ni les nombreuses passantes de sa vie parisienne, ni enfin Mathilde Mirat, dont il devait finir par faire, quoique indigne, sa femme, aucune ne voulut, ou ne sut, ou ne put rassasier son pauvre cœur assoiffé d'affection et tarir la source d'amertume qui devait sourdre à larmes de plus en plus jaillissantes et finir par noyer dans ses flots empoisonnés toute sa poésie de tendresse.

Mais avant d'en arriver là, que de délicates plaintes ces amours malheureuses lui arrachèrent ! Le charme du poète n'est jamais plus souverain que quand il gémit doucement sur lui-même, sans sarcasmes, sans ricanements, sans morsures. *L'Intermède lyrique*, à ce point de vue, est une des plus exquises perles-fées dont la littérature de tous les temps et de tous les pays puisse se parer. D'autres poèmes d'amour sont plus douloureux, d'autres plus sublimes, aucun ne rayonne d'une mélancolie plus lunaire. Quand même tout le reste de l'œuvre de Heine devrait s'abîmer, ces deux ou trois cents petites strophes suffiraient à faire aborder son nom aux époques les plus lointaines.

Au splendide mois de mai, alors que tous les bourgeons rompaient l'écorce, l'amour s'épanouit dans mon cœur.—Au splendide mois de mai, alors que tous les oiseaux commençaient à chanter, j'ai confessé à la très chère mes vœux et mes tendres désirs...

Tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes pas: ce n'est pas cela qui me chagrine ; cependant, pourvu que je puisse regarder tes yeux, je suis content comme un roi. — Tu vas me haïr, tu me hais; ta bouche rose me le dit. Tends ta bouche rose à mon baiser et je serai consolé...

Sur les yeux de ma bien-aimée j'ai fait les plus beaux canzones; sur la petite bouche de ma bien-aimée j'ai fait les meilleurs terzines ; sur les yeux de ma bien-aimée, j'ai fait les plus magnifiques stances. Et si ma bien-aimée avait un cœur je lui ferais sur son cœur quelque beau sonnet...

De mes grands chagrins, je fais de petites chansons; elles agitent leur plumage sonore et prennent leur vol vers le cœur de ma bien-aimée. — Elles en trouvent le chemin, puis elles viennent et se plaignent; elles se plaignent, et ne veulent pas dire ce qu'elles ont vu dans ton cœur...

J'ai pleuré en rêve, je rêvais que tu étais morte ; je m'éveillai, et les larmes coulèrent de mes joues. — J'ai pleuré en rêve, je rêvais que tu me quittais; je m'éveillai et je pleurai amèrement longtemps après. — J'ai pleuré en rêve, je rêvais que tu m'aimais encore ; je m'éveillai et le torrent de mes larmes ne cesse plus de couler...

Il s'agit d'enterrer les vieilles et méchantes chansons, les lourds et tristes rêves ; allez me chercher un grand cercueil. — J'y mettrai bien des choses, vous le verrez bien ; il faut que le cercueil soit encore plus grand que la grosse tonne de Heidelberg. — Allez me chercher aussi une civière de planches solides et épaisses, il faut qu'elle soit plus longue que le pont de Mayence. — Et amenez-moi aussi douze géants encore plus forts que le saint Christophe de la cathédrale de

Cologne-sur-Rhin. — Il faut qu'ils transportent ce cercueil et le jettent à la mer, un aussi grand cercueil demande une grande fosse. — Savez-vous pourquoi il faut que ce cercueil soit si grand et si lourd? J'y déposerai en même temps mon amour et ma douleur.

J'ai cité un peu généreusement, parce que tous les commentaires du monde ne donneraient pas l'impression de l'original, même vu à travers les carreaux dépolis d'une traduction; mais cette impression, pour l'éprouver vraiment, il faudrait lire les 70 *lieder* qui composent l'*Intermezzo* et non les cinq ou six que j'en ai dessertis un peu au hasard. A les lire d'affilée, on ne remarque rien de ce que critiquent les gens difficiles: qu'il y ait trop de rossignols et d'étoiles d'or, et de bonnes petites fleurs, c'est possible; et que le sapin du Nord drapé dans son manteau de neige pense trop inévitablement au palmier qui là-bas se désole solitaire et taciturne au feu d'Orient, cela ne me choque pas; et que ce soit de mauvais goût que la tête dise: Ah, si j'étais le tabouret de ma bien-aimée! ou le cœur : Ah, si j'étais la pelote de ses aiguilles! ou la chanson: Ah, si j'étais le chiffon de ses papillotes! je me refuse à le reconnaître, le mauvais goût est chose si changeante d'une langue à l'autre, et chose d'ailleurs si peu importante! Mais tout cela empêche-t-il que, du prélude au finale, la cantilène amoureuse déroule exquisément sa séquence de notes plaintives? Les critiques seront oubliées depuis longtemps que les yeux des jeunes hommes et des jeunes femmes se rempliront encore de larmes au souvenir des beaux vers où ils auront reconnu leur mélancolique image : « Au jour du jugement, les morts se lèvent, les trompettes les appellent aux joies et aux peines; quant à nous, nous ne nous inquiéterons de rien, et nous resterons couchés et enlacés. »

Poète d'amour principalement, mais non uniquement, Henri Heine est encore le chantre des aspects grandioses de la nature. La montagne, la forêt, la mer l'ont inspiré de façon superbe. On a souvent rapproché de l'indifférence incroyable avec laquelle Gœthe avait regardé pour la première fois la mer, l'enthousiasme dont avait bondi le cœur de Heine quand il découvrit l'Océan. Et sans doute, dans un cas il s'agissait de la lagune mollement plissée de Venise, quand dans l'autre c'était la terrible mer du Nord qui déferlait sur les falaises à

demi écroulées d'Héligoland. Mais la comparaison n'en est pas moins singulièrement favorable au poète de *Nordsee*.

Thalatta! Thalatta! je te salue, mer éternelle! Je te salue dix mille fois d'un cœur joyeux, comme autrefois te saluèrent dix mille cœurs grecs, cœurs malheureux dans les combats, soupirant après leur patrie, cœurs illustres dans l'histoire du monde...

Les flots s'agitaient et mugissaient; le soleil versait sur la mer ses clartés roses; des volées de mouettes s'enfuyaient effarouchées en poussant des cris aigus; les chevaux piaffaient; les boucliers résonnaient d'un cliquetis joyeux. Comme un chant de victoire retentissait alors le cri des fils de Hellas, la reine des flots : Thalatta! Thalatta!...

O cœur vaillant qui t'es illustré par tes fuites comme jadis les guerriers de la grande retraite, combien de fois les beautés barbares du Nord t'ont amoureusement harassé!... Elles ont fini par me pousser, ces beautés barbares du Nord, jusqu'au rivage de la mer, et respirant enfin librement, je salue la mer bienfaisante et libératrice: Thalatta! Thalatta!

C'est ce recueil de la *Mer du Nord* que beaucoup de fervents de Heine préfèrent; ils y trouvent une inspiration plus personnelle, puisque avant lui aucun Allemand n'avait dignement chanté la mer, un souffle plus véhément, une langue plus riche, des rythmes plus originaux; c'est des *Norseebilder* que, d'après M. Jules Legras, viendrait tout le vers libre allemand. Et je ne contredis pas l'éloge. Toutefois je garde un secret penchant pour les « petites chansons » de l'*Intermezzo* ou pour les « tableaux animés » du *Romancero*. D'autres que Heine, sinon dans sa langue du moins dans l'anglaise ou la française, ont su rendre plus sublime encore la beauté rugissante de l'Océan. Poseidon sortant des flots sa tête couronnée d'ajoncs n'aurait pas tenu au chantre des *Travailleurs de la mer* les propos gouailleurs qu'il adressa au jeune Allemand et qui « firent ricaner sous l'eau la divine poissarde Amphitrite et les sottes filles de Nérée ». D'autres ont mieux exprimé aussi l'horreur des forêts ténébreuses, la nostalgie de la terre patriale, la lourde ivresse des paysages d'Orient. Mais personne peut-être n'a su rendre plus intense le baiser fugitif de la nature et de l'homme, la sensation qui passe, le bruit qui s'éteint, la nuance qui déjà est tout autre. Ce qui, chez Gœthe, par exemple, est molle ondulation, vie entière d'un flot qui

naît, grandit, décroît et meurt, chez Heine n'est qu'éclair, apparition de la vague à la minute où elle se creuse ou à la seconde où elle se crête d'écume; et ce qui chez Hugo ou chez Heredia est un musée soit de vastes fresques épiques soit de brefs tableaux, déroulés ou raccourcis en une pompe grandiose, chez lui n'est qu'un kaléidoscope d'aspects, ou de frissons, ou de clameurs, une légende des siècles au magnésium.

Mais pour brèves qu'elles soient, quelles évocations merveilleuses! Le poète a mis à contribution presque tous les temps, presque tous les peuples.

Voici les vieilles légendes d'Orient, la fille du pharaon Rhamsénit, qui riait de si bon cœur que « les crocodiles eux-mêmes dressaient en riant leurs têtes hors des eaux jaunes du Nil limoneux », et le roi Salomon, que des légions d'anges protègent contre les terreurs des songes nocturnes « et quand il fronce les sourcils, aussitôt les glaives flamboyants étincellent hors des fourreaux, six mille à gauche et six mille à droite ».

Dans le ciel obscur des nuages blancs roulent comme de colossales figures de dieux taillées en un marbre étincelant, un marbre nébuleux que le vent disperse, ce sont les dieux olympiens, mais si vieillis! Apollon courbé, Aphrodite grisonnante, pâles simulacres de vapeur qui regardent d'un air agonisant le poète. « Je ne vous ai jamais aimés, vieux dieux classiques, mais quand je songe combien lâches et hypocrites sont les nouveaux et tristes dieux, renards cachés sous la peau de l'humble agneau, oh! alors une sombre colère me saisit... »

Mais les demi-dieux du nouveau temps, il les a aimés à la folie, salamandres, feux-follets, sirènes qui étouffent d'un baiser la plainte du roi de la mer qu'elles tiennent captif dans leurs grottes marines loin du cri de guerre de ses bons northmans, et il a aimé aussi, quoi qu'il en dise, leurs frères mortels, les chevaliers à casques empanachés et les belles dames à hennins dominateurs. Voici le comte Olaf, qui doit mourir parce qu'il a suborné la fille du roi; « il est assis au banquet de ses noces, l'épousée s'appuie sur son épaule et gémit; le bourreau se tient devant la porte ». Et voici l'Edith au cou de cygne du roi Harold qui, les cheveux devenus gris, parcourt le champ de bataille d'Hastings. « Elle ne dit pas un mot, elle ne verse pas une larme, elle baise le visage, le pâle visage... » Vivants et spectres se connaissent. Voyez la comtesse palatine traverser

le Rhin où elle faisait noyer ses amants pour qu'ils tinssent leur serment d'amour. « Les cadavres flottants sortent de l'eau jusqu'aux hanches, ils clignent de leurs yeux vitreux, ils lèvent la main comme pour prêter serment; comme les morts nagent tristement dans la nuit! » Et regardez le moine nécroman qui vient d'évoquer celle qui fut la plus belle des vivantes et qui arrive dans son linceul : « Son regard est triste; de sa froide poitrine s'élèvent de douloureux soupirs. La morte s'assied près du moine, ils se regardent et se taisent. »

Soleil d'Orient perçant de ses flèches d'or la houle brumeuse des larves. Passent fiers les beaux émirs de Cordoue, ou les les jeunes rabbins de Saragosse dont s'amourachent sans les reconnaître les hautaines Castillanes. L'humble convoi du poète Firdusi sort de la ville au moment où par l'autre porte y entre la caravane chargée des trésors que lui envoie enfin le sultan de Perse. Ce palais magnifique, c'est celui où l'éléphant blanc de Siam se dorlote entre l'astrologue et le roi, et ces miaulements de chats, ce sont les chants qui s'élèvent du temple aztèque où Cortès voit sacrifier, sans pouvoir les sauver, quatre-vingts de ses compagnons, parmi lesquels son fils. « Mais il essuya ses yeux avec son dur gantelet de buffle, il soupira profondément, puis chanta en chœur avec les autres *Miserere!* »

Figures modernes aussi, tragiques ou épiques : « Eyapopeya : qu'est-ce qui s'agite dans la paille ? » C'est la berceuse au chant de laquelle Charles Ier endort, un jour de chasse, un enfant de bûcheron — ne touchez pas à la hache! — qui sera son bourreau. « Les souris sont bien à leur aise » : elles font la révérence, les belles dames sans têtes dans les salons de Versailles. Ce grand vieil homme qui allume le poële et balaie la maison, jadis dans la ville même où il sert, il entrait en vainqueur lançant en l'air sa grande canne de tambour major, et parmi ses tambours il devait y avoir le fameux Legrand, qui ne savait de l'allemand que les trois mots signifiant : pain, baiser, honneur, mais qui se faisait si bien comprendre des petits garçons en leur racontant avec ses *ra* et ses *fla* l'épopée de la Révolution et de l'Empire; et derrière les tambours, venaient les grenadiers, les beaux grenadiers de la Vieille Garde qu'on vit passer, si menaçants, en route pour la Russie, et qu'on vit revenir, hélas! quelques mois plus tard :

Camarade, écoute ma demande : si je meurs ici, emporte mon corps avec toi, et ensevelis-moi dans la terre de France... Alors l'empereur passera à cheval sur mon tombeau, au bruit des tambours et au cliquetis des sabres, et moi je sortirai tout armé du tombeau pour le défendre, lui l'Empereur, l'Empereur !

Cette dernière poésie, qui fut sa première à lui, Heine la composa en 1816, à dix-sept ou dix-neuf ans (car on ne sait pas de façon exacte la date de sa naissance : 1797 probablement) et presque toutes les autres auxquelles j'ai fait allusion furent écrites dans les dix ans qui suivirent. De trente ans à quarante-cinq Heine négligea la langue des déesses. C'est l'époque où sa vie devient plus vagabonde que jamais, Londres, Munich, Gênes, Lucques, Hambourg, enfin Paris où il se fixe au lendemain de la révolution de Juillet, mais pour se laisser engluer dans les petits faits politiques et dans les plaisirs mondains et demi-mondains. Ce n'est qu'au bout d'une quinzaine d'années que le poète ressuscite avec deux œuvres d'une originalité surprenante *Atta Troll*, *rêve d'une nuit d'été*, et *Germania*, *conte d'hiver*. Il y fond les trois ou quatre courants principaux au gré desquels s'était abandonné tour à tour son esquif poétique, l'émotion mélancolique exhalée de ses amours inassouvies, l'impression ressentie aux grands spectacles de la nature, le charme trouble des passions politico-sociales, enfin la verve ironique qu'éveille en lui tout sentiment de joie ou de peine.

Ces poèmes on ne peut pas plus les analyser, *Atta Troll* surtout, qu'on ne pourrait chez nous résumer *Namouna*. L'histoire du bon ours apprivoisé qui, un jour, rompt sa chaîne, va retrouver ses oursons dans la montagne, leur apprend au clair de lune à danser la gavotte sur les pattes de derrière et se fait maladroitement canarder en allant au devant des chasseurs qui imitent le grognement de son ourse restée captive, cette histoire ne vaut que par les prestigieuses arabesques du poète : paysages pyrénéens, parodie de discours graves, volée de flèches aiguës sur les mauvais poètes allemands, petites scènes criantes de vérité prises comme à l'objectif et rêves d'imagination étonnante ou délirante depuis la danse des ours et des fantômes jusqu'à la chasse infernale que déchaîne la sorcière Urraka. Citer même serait à demi inutile ; la chose ailée et rythmée et assonnancée qu'est la poésie allemande perd presque tout son charme en passant à travers notre langue, et ce

qui subsisterait, les lazzis, les pétarades, les plaisanteries sur le roi nègre de Freiligrath ou sur le style « Walhalla » du roi Louis de Bavière n'ont tout leur prix que dans le poème intégral où subsistent l'inattendu de leur crépitement, le cocasse de leur répétition, le coq-à-l'âne de leur défilé.

Le « conte d'hiver » qu'Heine avait intitulé *Deutschland*, ce qu'il a préféré traduire pour nous par *Germania*, est supérieur même à *Atta Troll*; c'est avec l'*Intermède* ce qui personnaliserait le mieux, à nos yeux d'étranger, le poète. Moins de sujet encore que pour l'ours saltimbanque, et même pas de sujet du tout. Heine retourne en cette Allemagne qu'il n'avait pas revue depuis treize ans. Dès le premier mot qu'il entend de la chère langue maternelle, « c'est comme si son cœur s'était mis à saigner de charmante façon ». Mais presque en même temps des douaniers et des gens à casque l'exaspèrent. « La contrebande que je porte en moi, c'est dans ma tête que je la cache, gare à vous si jamais je la déballe, elle pique ! » Il revoit Aix, Cologne et d'autres villes du vieux Rhin, se chamaille en rêve avec l'empereur Barberousse, et arrive à Hambourg où il embrasse sa mère et injurie le roi de Prusse. Et c'est tout. On ne saurait broder sur un canevas plus simple. Mais quelles broderies, et comme on comprend que cette merveille de virtuosité, ce chef-d'œuvre d'esprit et de verve et de poésie, ait fait rougir ou rugir tant de lecteurs allemands! Pour un mouvement de sympathie vraie à l'adresse du sol ou de la langue, que de cris de haine contre ce que nous vénérerions sans doute si nous étions nés à Dusseldorf! Etait-ce bien nécessaire de ridiculiser Frédéric Barberousse (que deux ou trois ans plus tard devait d'ailleurs venger de façon superbe le poète des *Burgraves*)? Etait-ce seulement excusable de finir le poème par une bouffonnerie ordurière sur la chaise percée de Charlemagne? Quelque ridicule qu'il y ait à imaginer une œuvre autrement qu'elle n'a été faite, on se dit qu'il aurait été si facile à Heine d'écrire une *Germania* dont le patriotisme allemand aurait pu ne pas se scandaliser, et il pouvait le faire sans rien déguiser de sa pensée, sans se priver de sarcasmes à l'adresse des piétistes et des hobereaux, sans atténuer sa foi dans la religion nouvelle, dans la « chanson meilleure » qui remplacera l'ancienne, car c'est à Heine que notre Jaurès a emprunté la fameuse phrase qui constitue le plus clair de sa

gloire oratoire : « la vieille chanson des renoncements, *dodo l'enfant do* des cieux avec lequel on endort, quand il pleure, ce grand mioche. »

§

De Heine ne restera-t-il pas, parmi les dix-sept volumes traduits chez Calmann Lévy, autre chose que des vers ? Ses *Tableaux de voyage* firent sa jeune gloire plus encore que son *Livre des chansons*, et ses livres sur *la France* et sur *l'Allemagne* obtinrent un succès plus bruyant que toutes ses autres œuvres. Mais si ce qui provoque la discussion retient l'actualité, ce qui maîtrise l'admiration s'assure l'avenir. Ces derniers livres notamment, recueils d'articles ou de correspondances de journaux, gardent bien encore leur valeur documentaire et psychologique, mais sera-ce suffisant pour les faire surnager sur cet océan littéraire qui chaque année grossit implacablement? On n'ose l'affirmer. Il est possible, toutefois, que certains, ceux qui s'intéressent aux relations des deux grands pays voisins, les consultent longtemps comme on consulte encore le livre de Mme de Staël. Une histoire des rapports littéraires de l'Allemagne et de la France ne saurait négliger Henri Heine. Personne n'a fait plus que lui entre 1830 et 1850 pour faire connaître les deux pays l'un à l'autre.

Ce n'est pas qu'il fût, comme on l'a cru, de cervelle française ; il avait seulement ce bagoût boulevardier que beaucoup de cosmopolites acquièrent vite et qui fait si souvent illusion; au fond, peut-être d'enracinés Allemands comme Bismarck ou Nietzsche avaient-ils l'esprit plus français que lui. Encore moins était-il de cœur français. Sa sympathie profonde, il l'accordait beaucoup plus à la terre allemande qu'à la terre française, car il aimait sincèrement et intensément « Notre-Dame d'Allemagne, la blonde gardeuse d'ours ». Les antisémites qui affirment, si légers et si injustes, qu'un juif ne peut être attendri par le sol, l'air, le paysage de son lieu natal (qu'on se rappelle telles tirades du *Retour de Jérusalem*) devraient bien méditer sur le cas de Heine. Dira-t-on que ça ne suffit pas? Alors à condition qu'on soit indulgent pour ce qui fait défaut. Assurément Heine, comme l'a très finement montré M. Maurice Muret dans son *Esprit Juif*, était juif jusqu'aux moelles, jusqu'au fin fond de sa substance grise. Il ne faut donc que lui en être plus reconnaissant d'avoir aimé ou essayé d'aimer les dieux

des Gentils. C'était de bonne foi que, divisant les hommes en nazaréens et en hellènes, il se mettait parmi ces derniers, et à cela il avait d'autant plus de mérite qu'au fond, on l'a vu, il n'aimait pas les Olympiens ; peut-être même avait-il plus de vrai penchant pour Jésus que pour Zeus. Le merveilleux chrétien l'a inspiré bien mieux que la mythologie et *le Pèlerinage à Kevlaar* n'a pas de pendant parmi ses poèmes antiques. Sans doute il n'aime pas les prêtres, mais le temps présent nous a blasés sur ce point, et à certaines comparaisons l'antipathie du poète nous paraîtrait bien à l'eau de rose. Je ne suis pas sûr davantage qu'il faille voir un raffinement fleurant le sacrilège dans certains de ses vers : « Oh la belle, bienheureuse, catholique nuit ! Je suis dans tes bras fermement catholique... Le verbe devient chair... Ceci est le corps. Je crois, je suis un bienheureux, je m'endors. » Ce qui chez un croyant serait impiété, chez un homme d'une autre religion est tout au plus un manque de goût. Nous sourions bien des houris à la virginité renaissante du paradis de Mahomet. Peut-être les israélites ne sont-ils pas plus malintentionnés quand ils écrivent à leur façon *l'Evangile de l'Enfance* ou quand, soucieux de désigner ce que vous devinez par un mot plus délicat que l'abject monosyllabe cher aux voyous, ils ne trouvent que le mot calice !

Enfin, il sied de noter que quand Heine se montrait si âpre pour les catholiques, il n'était pas beaucoup plus tendre pour les protestants ni même pour les juifs. C'était au temps de sa jeunesse révolutionnaire. Il n'y avait nulle arrière-pensée en lui, et c'était sincèrement qu'il était hostile à toutes les religions. Plus tard, sous le coup du malheur et de la souffrance, ce fut loyalement aussi qu'il revint à la foi de ses aïeux. « Quelle humiliation, disait-il (réflexion que Renan devait faire plus tard en sens contraire), avec toute ma science, je ne suis pas arrivé à un meilleur résultat que l'oncle Tom, ce vieil esclave ignorant qui avait à peine appris à épeler les Saintes Ecritures ! » Aurait-il alors, poursuivant sa route, fini par aborder par conviction émue à ce christianisme où il n'était entré que par sèche ambition trente ans auparavant ? Il semble bien appeler de ses vœux le jour où « il n'y aura plus qu'un seul berger et un seul troupeau, et où le Juste qui a souffert pour le salut de l'humanité recevra sa palme glorieuse », mais peut-être ne faut-il ajouter qu'une importance secondaire à ce passage.

Les *Reisebilder* ont plus de chances de durée que ce qu'on pourrait appeler ses essais de psychologie comparée. Aujourd'hui encore nous les lisons avec plaisir et nous comprenons qu'à leur publication on les ait dévorés avec passion. *L'Excursion dans les montagnes du Harz* est d'une vivacité juvénile : anecdotes, réflexions, paysages s'y succèdent en un pêle-mêle charmant. *Le Voyage aux Pyrénées*, de Taine, qui peut en donner une idée, est plus sérieux, plus appliqué, et pourtant certaines descriptions de Heine semblent mieux réussies, ainsi le trio des rivières l'Ilsa, la Bode et la Selka, ou la forêt du Brocken. « Les rayons du soleil perçaient joyeusement le vert sombre des feuilles. Les racines des arbres formaient un escalier naturel, etc. » *L'Ile de Norderney* me semble moins intéressante, sauf bien entendu les vers qui forment la *Nordsee*. Dans *les Idées du tambour Legrand*, plus de croquis de voyage, mais le tableau de Dusseldorf sous Napoléon restera ; le tambour Legrand aurait mérité une place dans le *Romancero*. La silhouette du banquier Christian Gumpel « avec son sourire satisfait et son gros ventre » est mémorable aussi ; c'est dans *les Bains de Lucques* qu'elle apparaît suivie de celle d'Hyacinthe, son laquais, au cours d'une histoire assez amusante où l'on pense parfois au poète lui-même : « Et alors la jeune fille, tout en ricanant, versa un torrent de larmes qui lui venait du cœur plus profondément que la situation comique l'eût fait croire. » Il y a d'autres morceaux encore sur la Hollande de Schnabelewopski, l'Angleterre, mais, à ne rien céler, tout cela a vieilli, moins sans doute que *le Voyage* de Chapelle et Bachaumont, mais suffisamment pour que le plaisir soit moindre. Les *Heine-Forscher* et les simples admirateurs du poète continueront à les lire ; le gros public, qui, lui, ne dispose que d'un temps limité et qui obéit comme la nature elle-même à la loi du moindre effort, se contentera peut-être de ne connaître que les poèmes.

Mais alors il faudrait les lire tous, et si possible dans l'original. A travers la poésie, les duretés s'estompent ; elles restent pourtant assez visible, pour que le caractère mordant de l'ironiste ne soit pas altéré, mais je souhaite vivement que ce ne soit pour personne une raison de se détourner de lui. Les haines s'effacent, seules les amours restent. A Heine aussi il doit être beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé.

HENRI MAZEL.

APHAREUS

Aphareus! Ce fut une nuit qu'il revint....

Le torrent bleu qui gronde au fond du noir ravin
Empêcha par son bruit pesant et monotone
Que fut le pas furtif entendu de personne;
Seule la lune, ronde en son croissant cornu,
Du haut du ciel qu'elle éclairait, a reconnu,
A sa pâle lueur, cette ombre solitaire
Et double qui marchait à pas lents sur la terre,
Mais nul d'ici n'a su le retour incertain
De celui qui, pourtant, était là, au matin,
Et qu'au réveil, d'un cri éclatant et sonore,
Saluèrent d'en bas ses frères les Centaures.

Il était là, debout dans le jeune soleil.
Au seuil de l'antre retrouvé, toujours pareil
Au souvenir laissé par lui dans ces mémoires;
Son torse équestre et nu et fait pour la victoire
Se cambrait fièrement et se creusait aux reins
Comme prêt à l'élan rapide et souverain
Où se ruait jadis sa course quand, cabré,
De vertige, d'ardeur et de fougue enivré,
Il distançait le vent et devançait l'écho,
Une foudre à chacun de ses quatre sabots!
C'était bien lui! C'était sa forme et sa stature,
Son bras qui, droit au but, guidait la flèche sûre,
Son visage, son front si souvent couronné
Autrefois, dans les jeux, d'un pampre festonné,

Lui qui, debout au seuil de l'antre, dans l'aurore,
Ecoutait retentir le grand salut sonore
Qui fêtait le retour, ici, parmi les siens,
D'Aphareus, honneur des champs Thessaliens!

Aphareus! Ce nom avait, de bouche en bouche,
Couru parmi la race irritable et farouche
Où l'homme en un seul corps s'unit à l'étalon
Et qui peuple le pied et la pente des monts,
Fréquente la forêt et la plaine et s'abreuve
A la source des bois comme au courant du fleuve
Et, qui du val étroit jusques au pic neigeux,
Promène son orgueil, ses luttes et ses jeux.
Plus qu'aucun autre, au temps de sa rude jeunesse,
Il avait excellé de force et de vitesse,
Et l'on citait encor son jarret et son bras,
Et l'on vantait toujours et l'on n'oubliait pas
La façon dont sa main vigoureuse et velue
Faisait vibrer la pique et tourner la massue
Et comment, torse à torse, et poitrail à poitrail,
Terrible, et tout fumant d'écume à ce travail,
Il faisait reculer devant lui, pied à pied,
Le rival insolent qui l'avait défié.
Exploits prodigieux dont on parlait toujours,
On disait ses combats, ses jeux et ses amours
Et parfois, en un soir de colère et d'orgie,
Les flambeaux renversés et la table rougie,
L'outre pleine vidée en un seul jet de vin
Dans sa gorge, la torche, éclatante en sa main,
Qu'il portait, à travers la nuit, les yeux bandés
Jusqu'au sommet aigu des rocs escaladés...
Puis ce fut, tout à coup, un jour, son antre vide,
Et le temps qui passa, monotone et rapide,
Sans que l'on entendît revenir dans le vent
Son quadruple sabot et son hennissement;
Mais son nom demeurait sur les lèvres encore,
Si glorieux, et si présent et si sonore

Que, lorsque dans l'ardeur et le bruit d'un festin,
Quelqu'un nommait tout haut le Centaure lointain
Et disparu sans qu'on eût pu trouver sa trace,
On se serrait soudain comme pour faire place
A son ombre, et plus d'un regardait vers la nuit...

Et c'était lui, et c'était lui, et c'était lui,
Héros mystérieux de sa course inconnue
Qui se dressait subit et nouvel à la vue,
Debout dans la clarté, au seuil de sa caverne !
Avait-il bu les eaux du Styx ou de l'Averne
Et, d'un voyage obscur, nocturne et souterrain,
Sortait-il fabuleux, immortel et divin ?
Et tous, dont la stupeur saluait son retour
D'un cri, toujours plus fort et qui croissait toujours,
Le regardaient d'en bas, debout dans le soleil
Doré, mystérieux, triomphal et vermeil,
Et, le voyant ainsi tout empourpré d'aurore,
Ne s'imaginaient plus qu'il fût leur frère encore
Et n'apercevaient pas, comme il s'approchait d'eux,
Que sa barbe était blanche et qu'il boitait un peu.

★

Que de fois en gardant mon troupeau sous les pins,
Je t'entendis monter vers moi, par les chemins
De la montagne, Aphareus ! Les pierres rondes
Sur les pentes, jusques en la gorge profonde,
Rebondissaient au choc de ton pas inégal
Qui t'annonçait de loin, voyageur matinal
A moins que, vers le soir, à l'heure seulement
Où s'empourpre le ciel d'une lueur de sang,
Je visse, entre les troncs de la forêt rougie,
Apparaître soudain ta stature surgie ;
Alors, les yeux levés de ma flûte où mes doigts
Changent habilement mon souffle en une voix,
Je saluais, d'un chant plus grave et plus sonore,

La présence d'Aphareus, le grand Centaure
Qui ne dédaignait pas le pauvre art incertain
De l'humble pâtre nu qui jouait sous les pins
Et dont la flûte rustique te plaisait mieux
Que les luttes, les cris, les festins et les jeux ;
Car tes frères en vain avaient à ton refus
Proposé des exploits dont tu ne voulais plus :
Le trait, la pique, l'arc, la massue et la coupe.
Grave tu méprisais de te joindre à leur troupe
Et s'ils te demandaient, natfs et curieux,
Les spectacles divers qu'avaient connus tes yeux,
Tu baissais tristement ton regard vers la terre
Et tu t'éloignais d'eux, muet et solitaire ;
Et j'entendais ton pas inégal au chemin,
Et ma flûte chantait plus juste sous les pins.

C'est là que, bien souvent, Aphareus, j'ai vu,
O sombre voyageur d'un voyage inconnu,
Couler tes pleurs secrets jusqu'en ta barbe blanche,
Lorsque le bois entier, des racines aux branches,
Tout à coup infini, mélodieux, vivant,
Vibrait d'une rumeur dans le souffle du vent
Et devenait un vaste murmure marin ;
C'est alors que j'ai deviné ton beau chagrin
Et pourquoi ta tristesse aimait, ô cher Centaure,
Ma flûte mélangée à ces cimes sonores,
Et que, des ans passés là-bas et loin des tiens,
Tu conservais toujours aux champs thessaliens,
Eternel souvenir de tes courses lointaines,
Le regret de la Mer où chantent les Sirènes.

HENRI DE RÉGNIER.

14-16 juillet 1905.

L'APPARITION DE LA NATURE

Sous ce titre, M. Jean Delvolvé a fait, à la Section des Beaux-Arts de l'Exposition Universelle de Liège, une conférence qu'on lira plus loin.

Voici d'abord les paroles que prononça le même jour, en manière de préambule à cette conférence, le peintre Eugène Carrière.

Une œuvre d'art exige le respect de la proportion des volumes et des valeurs, le sens de leur proportion d'intérêt par rapport à l'ensemble.

Pour rendre plus claire cette affirmation, évoquons la figure humaine. Nous nous rendrons aisément compte combien les différentes parties du corps ont des proportions particulières; les unes nous présentent de fortes surfaces, des plans larges et solides; d'autres, plus discrètes, les accompagnent, les font valoir selon leur proportion d'intérêt, et nous donnent ainsi l'expression totale de la vie dans l'harmonie de l'unité.

Cette différence des volumes, cette proportion d'intérêt par rapport à l'ensemble nous paraît la chose la plus simple et la plus naturelle : elle est cependant l'objet de la constante application de l'artiste, dont cette recherche fait la joie et la souffrance. L'artiste, quel que soit son génie, meurt inconsolable de n'avoir pénétré davantage cet éternel mystère. D'autres après lui reprendront le même labeur et lègueront à leur tour le même tourment à ceux qui les suivront.

Pareille inquiétude du sens de la généralité n'occupe-t-elle pas la vie de tous les hommes?

L'exposition qui nous convie ici à prendre conscience des efforts de tous les peuples nous paraît, au premier aspect, immédiatement visible et compréhensible. Cependant, il faut que nous retenions notre attention pour en recueillir l'enseignement et la signification profonde.

Le fracas des machines, le tumulte des affaires, tout ce qui représente l'activité nécessaire pour subvenir aux besoins extérieurs de l'homme moderne, nous étourdit et risque de donner, à cette prodigieuse puissance, des proportions fausses

par rapport à la vie intérieure. Des éléments si actifs et si bruyants peuvent déplacer les proportions réelles d'intérêt et nous persuader que nous sommes devant eux en présence de tout ce qui suffit à l'âme humaine.

Personne ne garde longtemps cette illusion. Il se produit dans la vie des hommes des heures de silence, résultats d'événements, de causes générales ou personnelles. A ces heures l'examen de notre existence s'impose : et alors, aussi inquiets que l'artiste, nous nous découvrons le regret cuisant d'avoir négligé ou méconnu ce qui, à l'aurore de la vie, nous paraissait l'intérêt absolu.

Dans l'agitation et la préoccupation du travail, — du travail, moyen indispensable pour vivre avec honneur et dignité parmi nos semblables, — gardons-nous d'oublier que le travail n'est pas cependant à lui seul le but de la vie. Nous sommes trop exposés à l'erreur sur nous-mêmes.

Restituons donc ici à ce mot si beau, *sentimentalité*, toute sa haute et heureuse signification.

Demandons à des hommes conscients de leur responsabilité de nous remettre en mémoire les proportions de valeurs et d'intérêt de notre vie morale.

Ce sont les philosophes, les savants, les poètes, les artistes que nous avons élus à cette mission de nous garder le vrai sens de la vie et de rendre, par l'éloquence que confère un don privilégié, des aspects nouveaux à des vérités immortelles dont le sens a été obscurci en nous par des formules trop longtemps répétées. Comme nous usons nos plus chères parures, ainsi nous deviennent étrangères, par un usage que l'attention n'accompagne plus, les paroles les plus belles; et nous nous déclarons sans Foi lorsque le verbe antique ne nous émeut plus.

Reconnaissons donc aux artistes cette mission d'initiateurs aux vérités permanentes : car c'est l'art aussi, et peut-être surtout, — puisque cette expression des sentiments humains ne peut se soustraire à la nature, — c'est l'art qui renouvelle le verbe en découvrant toujours à nouveau les origines de nos émotions. C'est à lui qu'il appartient de nous ramener au sens des intérêts réels de l'humanité et de nous émouvoir par des formes d'expression en rapport avec notre être d'aujourd'hui.

EUGÈNE CARRIÈRE.

APPARITION DE LA NATURE

Je ne me permettrais pas de prendre ici la parole et de parler d'art, si je croyais que l'art fût un département spécial de la pensée, où n'eussent accès que les artistes eux-mêmes et ceux qui ont spécialement consacré leurs efforts à l'étude des œuvres de l'art, à leur histoire, à leurs manifestations nouvelles. Car, s'il en était ainsi, je me refuserais, n'étant artiste ni critique, à parler de ce que je ne pourrais savoir.

Mais je crois à la fraternité, à l'unité essentielle des formes de la pensée ; je crois que l'art est précisément un moyen de manifester et de réaliser davantage l'unité de la pensée humaine, et que le plus juste honneur qu'on puisse rendre à l'artiste, c'est d'aller vers lui, non comme vers un prêtre qui sait des mystères, mais comme vers un beau compagnon de notre vie, dont la présence nous affermit, dont le geste et la voix nous consolent et nous enchantent.

Je parlerai donc de l'art du point de vue d'où je le vois, du point de vue des hommes, quels soient-ils, dont la vie intérieure est assez développée pour qu'ils participent à l'effort intellectuel de leur époque. Je dirai comment je cherche moi-même à comprendre les conditions présentes de l'activité artistique, le rôle actuel des artistes parmi nous, la grandeur, la nécessité, les difficultés aussi du rôle, la voie qui leur est ouverte pour vaincre ces difficultés, et pour être vraiment parmi nous ces compagnons qui nous communiquent l'enthousiasme héroïque et joyeux de la vie.

Un fait domine depuis quelques siècles l'évolution mentale de nos sociétés chrétiennes, et constitue aujourd'hui la condition essentielle de notre vie spirituelle : ce fait, c'est le développement progressif, parallèle à celui des sciences positives, de la connaissance des lois de la nature, révélant aux hommes par parcelles, comme se révèle à Œdipe l'énigme de son destin, leur soumission réelle aux lois de l'univers, coupant les attaches de leur esprit aux croyances surnaturelles qui lui servaient de soutien, les rejetant avec une force invincible dans le courant de la vie universelle.

Plus clairement que les autres arts la littérature a reflété les effets successivement produits sur la sensibilité et l'imagination humaine par l'apparition de la nature.

Longtemps après que la science eût commencé la destruction des antiques symboles, et que par les premières trouées la puissance de la nature apparût au lointain, les hommes ne l'ont d'abord aperçue que dans l'éblouissement de la lumière divine.

Regardez par les yeux de Jean-Jacques Rousseau : son âme, certes, puissante et désaccordée, est le théâtre d'un jeu magnifique et terri-

ble des lois naturelles ; sa forte raison, sa sensibilité violente et généreuse traînent douloureusement, sans pouvoir s'en détacher, une lourde hérédité de passions obscures ; avide de confiance et d'affection, il éprouve les rudes lois de la concurrence des vies, ses amis le jalousent, l'indignent par le despotisme protecteur de leur affection, le trahissent ; ivre d'un rêve humanitaire, il meurtrit son enthousiasme de réformateur contre la masse solide d'une nature sociale qui le repousse ; cependant, dans ces réalités qui le blessent, il ne voit pas, il ne veut pas reconnaître la nature. Mais un soir il s'étend au bord du fleuve ; dans les arbres chantent des rossignols ; il s'enivre de solitude, de paix et d'harmonie ; les voix de la nuit chantent dans son sommeil ; au matin, ouvrant les yeux à la splendeur du soleil levant, il éclate en sanglots, il adore d'une même pensée le Créateur et la Nature, et il s'en va, rêvant au long du chemin d'une humanité régénérée par le *retour à l'état de nature*.

Longtemps il en est ainsi : la Nature, c'est la voix berceuse des rivages, l'innocence des primitifs, l'harmonie des lointains, le rythme des mondes ; dans ces merveilleux jardins de l'Univers Dieu erre encore comme un fantôme bienfaisant, invisible artiste, discrète Providence... Chateaubriand... Lamartine...

Mais l'investigation plus profonde de la vérité éveille des inquiétudes. Les lointains se marient au ciel : mais sous nos pieds que de boues et de pierres, que de ronces, que de venins, que de bêtes qui se déchirent ! Et où donc est la bonté originelle chez les humains ? — Le Romantisme a peur de la réalité présente, et il n'ose la regarder : il transpose les temps, il se réfugie dans le passé ; il fait revivre les vieux rêves chrétiens, évoque le diabolisme en face de la mansuétude divine, déforme l'humanité en monstres et en héros ; contre les obscures puissances du mal, il restaure l'héroïsme farouche de la pureté et du courage.

Puis, ces mirages de fausse imagination s'éteignent. Il faut bien que nos yeux enfin voient la liaison vraie de notre destinée aux lointaines harmonies ; il faut subir enfin la blessante lumière de cette vérité, la mort, dispersion totale dans une Nature qui nous résorbe avec toutes les poussières. Alors, nous sommes Vigny, criant sa haine et son mépris à la Nature insensible, se raidissant dans l'immobilité farouche du loup expirant. Nous sommes Leconte de Lisle, et nous nous anéantissons dans la contemplation du fleuve de matière et de vie, jusqu'à n'être plus que le reflet impassible de son cours. Avec tous les pessimistes, hantés par le regret de l'idéal chrétien, nous maudissons la réalité qui s'impose.

Passagères attitudes : une fois dissipé le mirage d'illusions divines, il est vain de masquer notre humanité. Nous ne sommes pas, au milieu de la nature, comme la statue de bronze dans la verdur d'un

parc, nous ne la dominons pas du haut de notre raison impassible. La Nature, elle est en nous aussi, elle est nous-mêmes, avec ses fatalités, ses exigences passionnées, ses défaillances, ses corruptions aussi. L'impassibilité est une feinte, le mépris n'est que dans les mots. — Le Naturalisme arrache avec une brutalité rageuse le masque et le manteau couleur de bronze, il étale nue notre animalité ; tu es cela, ceci encore... Il voit tout, exceptés le fruit et les yeux. Tant qu'après nous être aperçus dans son miroir, nous reportons des yeux admiratifs sur la sérénité des bêtes, qui ne sont pas bestiales, sur la beauté des corps que nul vice ne déforme et qui manifestent ingénuement les lois antiques de l'instinct.

Aujourd'hui, en nous-mêmes et dans les sociétés humaines, comme dans tout l'Univers, la nature nous est apparue. Nous sommes mêlés, identifiés à cette nature dont nous nous étions vus seulement les spectateurs. Elle est partout, elle est en tout, et rien n'est plus, hormis elle ; c'en est fait des directions tutélaires et des mirages consolateurs. — Qui ne se souvient de la douceur de sécurité de son enfance? Cette sécurité était faite de notre faiblesse même, de notre ignorance, de notre abandon à des guides dont nous ne songions pas à douter, même quand leur autorité nous semblait lourde ; cette autorité nous isolait du monde comme la coque de soie isole les œufs fragiles de l'insecte, puis le corps mou de la nymphe ; libres de toute responsabilité, nous jouissions alors d'une entière assurance. Puis, le jour vint où, capables de comprendre et d'agir, l'incertitude et le souci entravèrent notre audace. Ainsi de l'humanité qui s'éveille au sens vrai de la nature : nous éprouvons aujourd'hui l'effroi d'être libres de ce qui nous guidait, et d'entrevoir les réelles puissances qui nous mènent.

En nous se meuvent des forces que nous connaissons mal, qui vivaient et agissaient déjà quand nous ne vivions pas encore ; nous les nommons passions, facultés, hérédités... Elles sommeillent longuement et soudain s'éveillent, propices ou funestes, nous entraînant à leurs triomphes ou à leurs défaites ; nous ne pouvons rien contre elles. Nous sommes elles-mêmes ; elles sont notre propre corps, ce corps que, par un aveuglement qui fut utile sans doute, l'humanité pendant plusieurs siècles a méprisé et cru dompter.

Les entités divines des devoirs et des droits séparaient, idéalement au moins, les hommes et réglaient l'extérieur de leurs rapports, comme l'art des jardins taille et courbe, unit ou sépare les arbres d'un bosquet. Mais nous nous sentons aujourd'hui parmi les hommes comme les arbres de la forêt, qui grandissent côte à côte, s'épaulent et s'enlacent, ou bien s'étouffent sans pitié. Les rapports humains ont pris une âpreté nouvelle et comme une nudité de contact: il naît une inquiétude et un effroi du contact de deux vies qui se

touchent et pourtant s'ignorent, comme dans la nuit, quand notre main, cherchant un objet familier, touche inopinément quelque chose de vivant.

Jadis, avec ou sans l'aide de Dieu, les hommes pensaient créer les sociétés humaines et les diriger pour leur bien : et voici que nous y apercevons aujourd'hui la profondeur d'une nature qui nous étreint. Nous nous sentons être les éléments d'une chair que la solidarité contracte, que déchirent des combats dont l'horreur nous étonne, de la chair d'un géant dont nous ignorons encore la forme et le devenir.

Nous sommes charriés ainsi, sensibles et inconscients, mêlés à toutes les forces inconscientes ou aveugles de la nature, dans le grand courant de vie vers la certitude de la mort. Et cet état nouveau de la pensée humaine n'est pas une modification de hasard et passagère, mais l'état permanent où nous a nécessairement conduits l'avancement réfléchi, méthodique, certain, de la science.

Sans doute nous ne pensons pas à toutes ces choses aux heures où nous faisons notre métier, soupons à la maison, ou visitons nos amis... Et pourtant ces pensées obscures nous hantent comme des anges familiers, se mêlent à nos émotions, donnent la forme et le ton à notre sensibilité.

Ce ton est de tristesse. Ecoutez-en chez les poètes la troublante sonorité :

> Tout en chantant sur le mode mineur
> L'amour vainqueur et la vie opportune,
> Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur...

La joie pare seulement le visage de quelques sages et des inconscients. Mais sur la plupart des faces qui reflètent une pensée, vous lisez inquiétude et tristesse. Le malaise spirituel de l'heure présente n'est plus la mélancolie romantique, incertaine de sa cause et amoureuse d'elle-même ; c'est une angoisse réelle et profonde, qui n'exclut pas l'espoir ni le courage de vivre : angoisse d'exilés, chassés de la demeure familiale, et qui cherchent leur route à l'aventure dans l'inconnu.

Oui, la nature dans sa vérité est une apparition formidable. Il faut des esprits vigoureux, des âmes de ferme courage pour en soutenir la vision sans défaillir, pour retrouver dans la liberté du destin l'équivalent des règles jadis imposées, l'équivalent des espoirs divins, des consolations divines, pour retrouver dans la contemplation de la vérité la joie de l'esprit et l'enthousiasme.

Quand l'apparition plane sur une foule, couverte, obscure pour des regards qui ne pénètrent pas, elle y jette le désarroi. Un peuple que sa fascination a détourné de ses croyances, des formes traditionnelles de son idéal, a dévié des antiques sillons de ses mœurs, ce

peuple subit la plus douloureuse des crises, mais gardons-nous de parler de corruption devant un mal qui a sa source dans les nécessités de notre évolution spirituelle ; respectons ces souffrances nécessaires d'où sortiront de nouvelles formes spirituelles valables pour toute l'humanité.

Pour surmonter le malaise jeté au plus profond de la pensée humaine par l'apparition de la nature, pour nous aider vers un nouvel état d'harmonie, toutes les forces de l'esprit aujourd'hui sont tendues. Dans cet effort, le rôle de l'art est grand et magnifique.

Il est ce que toujours il fut. Aux temps païens les artistes créaient les dieux. Les dieux naissaient de l'émerveillement des poètes devant les puissances de la nature extérieure et de l'intelligence humaine ; leurs corps se formaient, précisaient l'harmonie de leurs lignes, accentuaient leur vigueur expressive par l'effet de la compréhension passionnée des sculpteurs, qui découvraient dans la beauté du corps humain les vérités les plus ravissantes de la vie.

Et plus tard, quand parut dans le ciel le mirage du Paradis, l'art n'en continua pas moins, inconsciemment, sa mission. — Des manifestations de l'humanité renouvelée animèrent les symboles de la foi ; la charité et la douleur illuminèrent les chairs crucifiées du Christ ; l'amour se répandit en effusions avec les blonds cheveux de Madeleine. Les vérités humaines se révélèrent à travers les textes imposés des sujets religieux et l'apparat des portraits de papes et de rois. On répétait que ce monde n'est rien ; mais, comme on pare un autel de fleurs, pour nous rendre aimables les cieux, on les parait de toutes les richesses de la terre.

Aujourd'hui le rôle de l'artiste ne change pas. Il est ce qu'il fut inconsciemment à tous les âges : il est de manifester sous des apparences sensibles la forme de l'esprit humain, de réjouir les sens, d'exalter les âmes en attestant notre puissance de compréhension. — L'esprit est notre essence et notre orgueil. — Ce qui nous ravit dans les belles figures nues de la sculpture antique ou moderne, ce n'est pas la beauté du corps humain : c'est l'émotion de l'artiste devant le corps humain, son intelligente admiration du corps humain ; ce qui nous ravit dans l'œuvre des beaux paysagistes, ce n'est pas la beauté des prairies, des bois, des fleuves et des plaines : c'est la sensibilité spirituelle de l'artiste, sa délicatesse à percevoir les rapports, les harmonies, à pénétrer la vie secrète des éléments.

Cette émotion de l'artiste, nous y participons ; sa compréhension, nous l'éprouvons nôtre ; à jouir de l'œuvre qu'il a créée, nous découvrons la puissance de notre pensée, nous nous enivrons de cette puissance. Nous sentons dans notre cœur une ardente émotion comparable à celle de l'adolescent qui sent sa force grandissante et jouit de

la souplesse de ses membres, de l'afflux joyeux de la vie; — comparable aussi aux plus belles ivresses : l'émotion d'art est une ivresse, car quelque chose qui n'est pas nous entre en nous comme le vin, et éveille en nous comme le vin des puissances inaccoutumées; ivresse légitime et salutaire : car la clarté que l'œuvre d'art allume à notre esprit pour foyer; quand l'ivresse a disparu, la clarté demeure : il nous reste un sentiment grandi de notre valeur naturelle, l'amour de notre esprit, la confiance en son avenir, la fierté et la joie de la forme supérieure de la vie que nous représentons.

L'artiste, qui fait jouer les puissances de sa pensée, célèbre la grandeur de la race humaine, qui est toute d'esprit, comme le faisan doré en déployant la grâce de son corps nerveux, en étalant au soleil son plumage étincelant, célèbre dans sa danse d'amour la splendeur d'une race orgueilleuse d'elle-même, avide d'avenir. L'art, manifestant la glorieuse domination de notre esprit sur la nature, exalte notre courage devant la nature apparue, et nous aide à y découvrir des raisons d'aimer la vie; il accorde notre sensibilité aux conditions que notre intelligence nous impose : il établit dans notre vie mentale la joie, l'enthousiasme de la vérité.

— Quelle erreur, quelle contre-vérité de se figurer que l'œuvre de la science, en renversant les croyances surnaturelles, ait tari les sources de l'art, rendu vaine la fonction de l'artiste! — Plus qu'en aucun temps du passé le rôle de l'art est nécessaire, et grand : puisque jamais, jusqu'à notre époque, l'humanité n'avait été abandonnée à elle-même, consciente de la nécessité des lois naturelles, obligée de trouver en elle-même, en elle seule la source de sa consolation et de son enthousiasme. — L'art est devenu une fonction vitale de nos sociétés modernes, ou tout au moins nous avons pris conscience du rôle vital qui est le sien dans notre société. — Les artistes ne sont pas aujourd'hui les serviteurs favoris des rois : leurs nations les honorent comme les représentants de leur esprit, et il semble que, même aux yeux de la foule, qui n'en a pas directement l'intelligence, l'art revête un caractère presque sacré.

Et cependant, quand leur mission paraît grande, quand leur fonction paraît plus essentielle et plus belle, les artistes éprouvent eux-mêmes l'angoisse de leur liberté nouvelle ; plus magnifique est leur tâche, plus elle est lourde et risque de les écraser.

Où est l'heureuse servitude de l'Angelico ornant de sujets sacrés les cellules de son couvent, ou des merveilleux artisans dont le génie anonyme couvrait des plus délicieuses apparitions de la vie les portails des églises? Le but que leur piété poursuivait les défendait de la vanité, gardait à leur vision toute son innocence, et c'est en toute humilité qu'ils laissaient paraître l'exquise délicatesse de leur esprit? — Mais comment aborder de plein front, sans vain orgueil et sans

faiblesse, la tâche de manifester dans l'interprétation de la nature une compréhension assez forte, une sensibilité assez belle pour qu'elle réjouisse d'autres esprits et les entraîne par son charme séducteur? — Et quelle solitude! Les artistes aujourd'hui ne sculptent plus les murailles d'un même idéal; leurs voix ne se répondent pas, ne s'encouragent pas à la tâche; chacun essaye son effort, cherche son chemin dans la nature pleine d'ombre et de tournants vers l'incertain, sans discipline qui du dehors le guide, sans signe extérieur de ralliement.

Nous touchons ici les causes du danger capital de l'art contemporain : la recherche de l'effet, de l'originalité, qui est la mort de tout art, et d'où résulte l'incohérence des formes de manifestation artistique, la séparation réciproque des artistes.

Leur séparation aussi d'avec le public, au moment même où le public se tourne vers eux, espère, attend d'eux des raisons nouvelles de joie et d'espérance. Or, en dépit de la diffusion de l'instruction élémentaire et de toutes les vulgarisations, en dépit des apparences, la pensée s'est retirée dans un domaine étroit où elle est séparée de l'activité matérielle, qui s'est elle-même enchaînée à la monotonie du travail sans âme des machines. — Aujourd'hui nous n'élevons plus de cathédrales par le concours de la piété des fidèles, du zèle des artisans et de l'intelligence des artistes. Nous ne nous rassemblons plus aux jours de fête, animés d'un même esprit, dans la cathédrale illuminée. — Dans nos salles d'exposition les pensées individuelles se pressent, se heurtent, semblent lutter entre elles devant le défilé indifférent d'une foule qui se désennuie.

Est-ce à dire que l'art faillit à sa mission? Non certes. Nous mesurons la grandeur de la tâche, les difficultés du chemin : mais qu'importe, si nous voyons le but, où la lumière brille?

L'angoisse de l'apparition de la nature n'est pas supprimée pour l'artiste. On lui demande de la surmonter, de la transformer en adoration de la nature; on lui demande d'être le héros qui dissipe l'effroi de l'apparition, qui jette la clarté sur elle et nous la rende adorable : mais, comme tous, il doit d'abord recréer sur de nouvelles bases l'harmonie de son propre esprit, retrouver sans l'aide des croyances, des disciplines extérieures qui donnaient aux artistes d'autrefois la sécurité et l'assurance, retrouver le sens naïf, l'intelligence amoureuse de la nature qui a toujours été le principe unique de l'enchantement d'art. L'équivalent de ces croyances, de ces disciplines qui firent durant des siècles l'équilibre de notre esprit, il ne peut le chercher, il ne peut le trouver que peu à peu, au prix d'un dur labeur, dans la nature même.

A mesure qu'il l'observe avec plus de piété, qu'il la pénètre, qu'il s'unit à elle davantage, qu'il se donne à elle plus complètement, il

éprouve l'unité de ses lois : il éprouve la correspondance de toutes les formes sensibles avec les désirs de son esprit.

Il s'emplit de confiance et d'un amour sans bornes pour une nature qu'il sent identique à lui-même. Dans les formes de la terre, dans le mouvement des eaux, dans les jeux de la lumière, dans tous les aspects de la vie, dans l'animalité et dans l'humanité, il se retrouve lui-même. — Il s'exprime en copiant les choses, parce qu'il a compris la fraternité de sa pensée avec toutes les formes, et qu'il n'y a, sous la merveilleuse multiplicité des apparences, qu'une seule vie, qu'un seul vœu. — Cette compréhension profonde est ce qui le garde aujourd'hui de la vaine préoccupation de l'effet, d'une conception fausse de l'originalité.

Cette compréhension de la nature, c'est le centre nouveau, le centre unique où se puisse faire désormais l'union des esprits. La compréhension de la nature dans l'unité de ses lois est la vraie discipline intérieure de l'esprit, discipline plus forte que n'importe quelle discipline extérieure, car elle exclut toute fantaisie : la nature impose sa logique à l'esprit qui s'unit à elle.

Les artistes ont un lieu admirable de réunion dans l'amour et le respect profond de la nature. Qu'importe la variété des formules et des écoles? la variété des tendances ou des modes de vision? Les feux multicolores du prisme ne sont-ils pas la même blanche lumière du soleil? — Les peintres impressionnistes se sont charmés de la puissance, de la beauté des sensations humaines; ils ont aimé l'éblouissement de nos yeux et les merveilleuses harmonies que le plus spirituel de nos sens sait recréer avec les oppositions et les disparates mêmes de la lumière et des couleurs. En quoi leur vérité contredit-elle celle de Puvis de Chavannes, qui a célébré des facultés de jugement plus graves, joui de découvrir les accords des lignes essentielles du corps humain, de leurs rapports de forme et de valeur aux grands mouvements des paysages et aux valeurs successives des plans? — Plusieurs messagers viennent du champ de bataille : l'un a aperçu de loin les mouvements des masses, l'autre était dans la mêlée des cavaliers; l'un a vu la victoire, l'autre la défaite, celui-ci l'héroïsme, celui-là des défaillances : cependant, pourvu que leurs yeux aient bien vu et que leurs bouches soient sincères, tous leurs récits s'accorderont pour nous faire connaître la vérité totale. — La Nature est plus une qu'une bataille. Tous les messagers sincères et vaillants qui sont allés à elle et ont traduit leur vision en toute conscience nous rapportent les fragments harmonieux d'une mosaïque de vérité.

Enfin, la même discipline intérieure est encore le principe de l'union future des artistes avec la foule. Il n'est pas possible que les productions d'un art soumis avec ferveur à la vérité de la nature ne s'accordent pas aux besoins de la vie populaire; il n'est

pas possible qu'elles ne soient pas en accord avec les formes primitives de l'activité, que servent les divers métiers, que célèbrent les fêtes populaires ; il n'est pas possible qu'elles ne répondent pas aux désirs universels de l'esprit de tous les hommes, qu'elles ne servent pas à orner et charmer les villes et les foules. — Mais il faut se souvenir que le secret d'un art capable de popularité, c'est de ne pas songer à plaire à la foule, ni à étonner la foule, ni à faire son éducation, mais c'est de chercher, sans autre dessein, en toute sincérité et en toute passion, à comprendre la nature et à en exprimer la vérité. — Quand les artistes auront assez fortement et longuement instauré en eux-mêmes et manifesté dans leurs œuvres la discipline des lois naturelles, cette discipline de raison s'imposera naturellement à la foule : ce jour-là, les édifices et les statues orneront vraiment les places publiques, et l'intelligence agira dans les mains des artisans.

Je prie qu'on me pardonne d'avoir dit longuement des généralités qui n'enseignent à personne aucune chose nouvelle. Mais il y a deux directions ouvertes à notre pensée : par l'une elle découvre des champs nouveaux où son activité s'exerce ; par l'autre elle se ramène en soi, s'assure dans les essentielles vérités auxquelles il faut qu'elle s'attache d'un lien sans cesse renouvelé, sous peine de se disperser en vain. C'est cette dernière direction que j'ai voulu suivre. J'ai cherché à réveiller et à raffermir en moi les vérités capables de donner son sens le plus plein, le plus beau, à la grande manifestation de l'art contemporain, à laquelle la Belgique a su faire concourir toutes les nations. J'ai fait à haute voix la méditation utile pour me préparer dignement à profiter de la fête de l'esprit, dont la ville de Liège, avec ses collines, son beau fleuve, les souvenirs de son histoire héroïque, l'activité de sa vie laborieuse, fournit le cadre merveilleux.

JEAN DELVOLVÉ.

LES GRANDS CONVERTIS

M. BRUNETIÈRE

M. Brunetière a quelque part admiré, comme c'est le devoir de tout écrivain, la complexité mystérieuse et l'amas de contradictions qui caractérisent notre nature. Par là il semble tout d'abord faire allusion à lui-même.

Quand on étudie son œuvre, on commence par y voir clair, mais bientôt se fait une pénombre pleine de tumultes métaphysiques. Littérature, histoire, science, morale, politique, sociologie, religion, ahurissent le lecteur par une mêlée dont le malheureux ne sait plus si c'est un ballet ou un combat. Et au-dessus de ce chaos plane une figure qui, à l'instar d'un nuage et plus vite, change perpétuellement d'aspect. On lui donne cependant un nom invariable, celui de Ferdinand Brunetière. De quel droit en vérité ? Regardez : je vois un Père de l'Eglise. Voici maintenant un journaliste. Bossuet réincarné devenu journaliste! Et avant qu'on ne soit remis d'une telle émotion, l'aigle de Meaux a encore eu le temps de céder la place à Darwin, puis à Auguste Comte.

M. Brunetière prend des allures paradoxales : pour lui l'invention littéraire consiste à ne rien inventer et l'originalité à traiter des lieux communs (1) : ces affirmations, qui diffèrent du lieu commun, reviennent en somme à réprouver le paradoxe par l'emploi du paradoxe. Ainsi ferait un conférencier qui parlerait contre l'alcool en buvant de l'absinthe au lieu de la traditionnelle eau sucrée.

M. Brunetière vous déconcerte. Il a pour principe la vénération et pratique l'irrespect. « Les grands hommes... sont des hommes, dit-il à propos de l'inconduite de Molière, nous le savons, et par certains côtés des hommes comme nous ; mais précisément il y a tout avantage pour eux, pour nous, pour tout le monde, à ne pas les regarder par ces certains côtés-là (2). » Et dans le même volume il nous montre Voltaire

(1) *Histoire et Littérature*, I, p. 40-47.

(2) *Essais critiques*, I, p. 136.

flagorneur des grands, couard, d'un caractère naturellement bas (1), tripoteur et accapareur (2); Voltaire mentait sans scrupule, plaisantait avec cynisme, n'adorait que le succès, ne respectait que la victoire et ne redoutait que la force (3); en défendant Calas, Sirven, La Barre, il ne risquait rien, pas même sa tranquillité (4); en revanche, il attirait sur lui-même l'attention de toute l'Europe (5), de sorte que sa haine de l'injustice avait pour origine l'amour de la réclame.

Que tout cela soit vrai, il se peut, mais il est vrai aussi que Voltaire avait tout avantage à n'être pas regardé *par* [illegible] *certains côtés-là*.

Soyons justes. Quand on a étudié assez longtemps l'œuvre immense de l'illustre académicien, une troisième phase succède au vertige; ce n'est pas que l'on ne découvre encore une coordination dans les mouvements psychiques de M. Brunetière, mais on arrive à considérer ces mouvements de sang-froid, à tel point qu'on les classe. Les uns ressemblent à des demi-tours sur place et ne se terminent jamais par un essor le long d'une trajectoire à grande portée. Les autres au contraire se font suivant des courbes majestueuses qui relient des points souvent fort éloignés. Les premiers peuvent s'appeler *contradictoires*, les seconds *évolutifs*, et il y en a aussi de nuls, car certains états d'âme de M. Brunetière sont pour ainsi dire *constants*.

Et l'on se dit : — trois phases! trois sortes de mouvements! le nombre trois est sacré, heureux augure! — Quand une quatrième phase vient détruire cette admirable symétrie. On y voit clair de nouveau. Les mouvements des trois catégories deviennent ceux d'un même moteur qui accomplit un travail bien déterminé, ce ne sont plus que des modes d'action. Il faut alors représenter M. Brunetière comme un bloc après l'avoir travesti en nuage, fâcheuse nécessité pour qui redoute les comparaisons discordantes.

I

DU MODE CONTRADICTOIRE DE M. BRUNETIÈRE

Nous groupons sous cette rubrique les antagonismes de la

(1) *Id.* p. 194.
(2) *Id.* pp. 199-200.
(3) *Id.* pp. 227-228.
(4) *Id.* p. 240.
(5) *Id.* pp. 242-243.

pensée de M. Brunetière avec elle-même, quand on ne peut les attribuer à une évolution.

Ces antagonismes ne sont que de surface. Ils recouvrent une préoccupation constante: celle des intérêts supérieurs de notre société française.

M. Brunetière lui-même n'est pas trop fâché sans doute de se contredire, car il dit volontiers sur l'autorité de Pascal que la non-contradiction n'est pas une marque nécessaire de vérité ni la contradiction une marque nécessaire d'erreur. Deux vérités ne s'accordent pas? Qu'importe? du moment que ce sont des vérités. Et M Brunetière, comme Bossuet, les compare aux deux tronçons d'une chaîne qui se rejoindraient quelque part hors de notre vue; alors, comme Bossuet toujours, il tient ferme les deux bouts de la chaîne. Ici on voit apparaître tout de suite l'homme d'action. Que font en effet les gens d'esprit spéculatif? Au lieu de tenir ferme, ils lâchent tout pour suivre un des tronçons de chaîne et vérifier si vraiment il se raccorde avec l'autre. Ils entreprennent une longue exploration qui généralement ne les mène à rien. M. Brunetière ne gaspille pas ainsi dans la recherche des principes fondamentaux un temps précieux qu'on peut employer à leur défense. Et il se constitue l'avocat de ces principes.

Avocat plein de désintéressement, et d'ailleurs habile et passionné. En se dévouant aux supports de notre société moderne il accepte par là des clients qui ne sont pas toujours en parfaite communauté d'intérêts, tels l'esprit démocratique et la tradition. Quoi d'étonnant si, plaidant pour eux tour à tour, il est conduit à développer des thèses contradictoires?

On résumera ici, à titre d'exemples, quelques-uns de ces plaidoyers.

AFFAIRE XVII^e^ SIÈCLE CONTRE XVIII^e^ SIÈCLE

Il faudrait prendre « affaire » dans le sens de bataille, bataille épique! d'où M. Brunetière est sorti vainqueur. Tout le monde a été massacré dans le camp des encyclopédistes. Jamais haine aussi farouche ne fut cause de pareil carnage.

On a vu la différence des traitements appliqués à Molière et à Voltaire. Il en va de même pour tous les principaux personnages des deux siècles. Quand un homme du XVII^e^ se voit

malmené, c'est que, d'une manière ou de l'autre, il a trahi le XVII^e^.

Fénelon, adversaire de Bossuet dans l'affaire du quiétisme, fut épargné par les encyclopédistes, si enragés pourtant contre les gens d'église (1), sans doute parce qu'il négligea le dogme en faveur de la morale, aberration propre au XVIII^e^. Aussi ne ne devait-il pas échapper à M. Brunetière. Le fait d'avoir lutté contre Bossuet était d'ailleurs un grief suffisant à lui tout seul, car Bossuet c'est le XVII^e^,et le XVII^e^ c'est Bossuet. Fénelon fut donc un « grand seigneur, absolu, tyrannique, autoritaire » (2), plein de « l'attachement à son sens individuel » et de « l'orgueilleuse conscience de son infaillibilité propre » (3), il « sut recouvrir et nuancer son insincérité d'une apparence de franchise et de loyauté » (4), autrement dit il manquait de franchise jusque dans son hypocrisie.

Pour avoir vraiment trop dénigré Louis XIV, Saint-Simon reçut un châtiment exceptionnel : ses Mémoires « prodigieux », il est vrai, furent d'abord déclarés « fondés, pour la plus grande part, sur des commérages d'antichambre ou des propos d'office » (5). Après quoi on le raya de la liste des auteurs du XVII^e^ sous prétexte que ses œuvres ayant paru seulement en 1824 n'ont droit à aucune place dans l'histoire de la littérature française (6). M^me^ de Sévigné partagea cette disgrâce. Je n'ai pu savoir quel crime elle avait commis.

Nul mystère ne plane sur celui des philosophes, entendez les philosophes sans théologie. Le fait seul de pouvoir être ainsi désignés les oppose à Bossuet qui tout au contraire met le dogme à la base de sa métaphysique, et comme Bossuet résume le XVII^e^, ils ne sont donc pas du XVII^e^.

Le seul digne d'une véritable considération est Bayle, bien qu'il ait un goût fâcheux pour les obscénités (7) et soit toujours empressé à décliner effrontément les conséquences de ses actes ou à réparer une insolence par une platitude (8). L'homme du XVIII^e^ qu'il est à moitié se montre déjà par ce simple fait (l'autre moitié de Bayle est du XVI^e^) (9).C'est à lui que Voltaire et les encyclopédistes doivent le meilleur de leur doctrine,

(1) *Essais...*, II, pp. 69-70.
(2) *Essais...*, II, p.54.
(3) *Histoire et littérature*, II, p. 155.
(4) *Id.*, pp. 170-171.
(5) *Questions de critique*, pp. 63-64.
(6) *Manuel de l'histoire de la littérature française. Avertissement*, p. v.
(7) *Essais...*, V, p. 123.
(8) *Id.*, p. 120.
(9) *Id.*, p. 121.

toute leur doctrine peut-être, et M. Brunetière, enchanté de pouvoir enlever à ses ennemis le mérite de l'invention, montre de l'indulgence pour Bayle qui lui procure cette joie.

Il a moins d'égards pour Descartes, « intellectuel et névropathe (1) », «... génie chagrin et singulier qui peut-être n'a manqué de rien tant que de bon sens, à moins encore que ce ne soit de l'expérience de la vie et du sentiment de la réalité ». Descartes a été sans influence sur le XVIIe, et quand il devint « maître des esprits », ses prétendus disciples étaient depuis longtemps à une autre école que la sienne (2). Pauvre philosophe! ce n'est pas de chance. Le comble du malheur pour lui, si toutefois il put le goûter après sa mort, fut que le cartésianisme triompha contre sa propre pensée (3).

Un bienveillant mépris est le lot de Malebranche, homme doux et candide, qui voulut adapter la doctrine cartésienne à la démonstration des vérités de la foi, sans s'apercevoir, le naïf! qu'il détruisait l'édifice catholique en voulant le consolider (4). Il avait la vue courte, et malgré ses bonnes intentions fit le jeu des libertins contre Pascal, Bossuet, Arnauld.

Ayant ainsi enlevé du XVIIe toute la graine du XVIIIe (et l'on voit s'il convient de la négliger), M. Brunetière put déclarer avec raison qu'elle n'existait pas. « L'esprit du XVIIIe siècle n'est pas sorti naturellement de celui du XVIIe comme l'effet sort de la cause... Ce que l'on ne saurait nier, c'est qu'il y ait eu déviation, inversion, renversement du pour et du contre... (5). » Au fond son argument revient à celui ci : — je définis esprit du XVIIe siècle ce qui, dans la philosophie de ce temps, était contraire à celle du XVIIIe, et inversement esprit du XVIIIe... etc... donc l'esprit du XVIIe était le contraire de celui du XVIIIe.

D'autres eussent dit peut-être : — deux courants opposés d'idées philosophiques se sont manifestés au XVIIe siècle, l'un représenté par Pascal, Bossuet, Bourdaloue et les jansénistes, l'autre par Descartes, Bayle, Malebranche, et ce fut ce dernier courant qui s'amplifia seul plus tard grâce à Voltaire et aux encyclopédistes. — Quelle raison empêchait M. Brunetière d'employer ce langage qui n'eût rien changé au fond même de ses pensées? Sans doute une raison de sentiment. Sa vénéra-

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1902.
(2) *Essais...*, V, pp. 45-46.
(3) *Manuel...*, pp. 229-230.
(4) *Id.*, pp. 230-231.
(5) *Essais...*, V, pp. 116-117.

tion est telle pour l'époque de Bossuet qu'il craignait d'attenter au XVII^e^ en malmenant le XVIII^e^ s'il eût admis que le second fût issu du premier. On ne frappe pas un fils dont on respecte le père comme un dieu. Or, M. Brunetière tenait à être libre en conscience d'assommer le XVIII^e^ siècle.

Assommer est peu dire. Formons galerie et jugeons les coups.

« Abaissement des caractères, appauvrissement de la pensée, dépérissement du style, tout cela vient du XVIII^e^ siècle, et non pas du XVIII^e^ siècle finissant... mais du XVII^e^ siècle dans sa gloire, étudié dans ses plus illustres représentants. Nul siècle n'a été plus complètement dénué de poésie... Nul siècle n'a été plus complètement dédaigneux des grandes parties de l'art (1) ». C'est le siècle « le moins français... de notre histoire (2) ». L'influence des gens du XVIII^e^ siècle « est un bel exemple du pouvoir des idées obscures sur les esprits des hommes (3) ». A part même les grands auteurs, ces gens savaient écrire, « ..., on n'a jamais écrit plus clairement, parce que jamais on n'a écrit non plus d'un style plus abstrait, et c'est la limpidité de l'eau pure, mais c'en est aussi et surtout l'insipidité (4) ».

Voilà quelques volées de mitraille pour l'ensemble. Passons au détail. Il est inutile de revenir sur le pauvre Voltaire, lamentablement rossé comme il a été dit plus haut. Les amateurs de jeu de massacre vont voir en revanche si Diderot n'a pas été haché menu comme chair à pâté.

Diderot a quelquefois fait jaillir la lumière, mais c'est à force d'entrechoquer les sophismes (5). « Le voilà, le vrai Diderot, le créateur en France de la critique d'art.... (6) » *Ecco il vero Pulcinella.* « Dans les entrailles de ce philosophe il s'agite un éternel démon de luxure (7). » Diderot se rend aussi odieux par « le plus insolent étalage de sa propre personne (8) ». « Il fallait... peu de chose pour mettre sa dialectique en défaut (9)... »; s'il est remarquable, c'est avant tout par... « son cynisme que l'on prend trop souvent pour du naturel... sa

(1) *Essais...*, I, pp. 263-264.
(2) *Discours de combat*, I, p. 4.
(3) *Revue des Deux-Mondes*, 1^er^ août, 1902, pp. 636-637.
(4) *Questions...*, p. 45.
(5) *Essais...*, II, p. 296.
(6) *Id.*, p. 297.
(7) *Id.*, p. 298.
(8) *Id.*, p. 299.
(9) *Id.* p. 268.

grossièreté, qui n'est pas toujours de la franchise ». La seule influence littéraire qu'on puisse lui reconnaître, « c'est d'avoir inventé le *mélodrame*, cette forme inférieure de l'art (1)... ». Ses fameux *Salons* « qu'on vante comme les chefs-d'œuvre de la critique d'art... n'en sont à vrai dire que la corruption (2) ». « Dissertateur intrépide, et interminable surtout ; déclamateur redoutable, esprit puissant et confus — plus confus que puissant... — on trouve de tout dans son œuvre... C'est ce qui le rend... difficile à juger... Mais ce qui est plus difficile encore que tout le reste, c'est de savoir ce qu'il a pensé, et la raison vous en paraîtra plausible, si je dis, comme je le crois, qu'il ne l'a lui-même jamais su (3). »

Diderot doit être traité sans ménagements comme chef de file et type d'une équipe de malfaiteurs appelés *encyclopédistes*, des étrangers pour la plupart : les allemands Grimm et d'Holbach, l'italien Galiani. Diderot lui-même est tout anglais. Sa science lui vient de Newton (4).

D'Alembert, un des principaux de la bande, avait l'estime de l'abbé Galiani « parce qu'il ne ressemblait à aucun Français, qu'il avait plutôt les défauts et les qualités d'un Italien, et qu'il ne faisait de ses compatriotes qu'une médiocre estime. C'était encore un bon bouffon, » nous apprend l'abbé quelque part, « pantomime et polisson (5) ». Sans compter qu'il avait « l'esprit sec, dur et borné (6) ».

Ces cosmopolites, qui déjà commençaient à nous faire perdre « le goût de toutes les élégances et le sens de la mesure (7) », avaient une « hauteur de ton plus voisine souvent du manque d'éducation que de la véritable fierté (8) ». « Ils n'osaient pas signer leurs ouvrages (9) ». « Tandis qu'ils se plaignaient et qu'ils composaient pour la postérité l'histoire de leur persécution, c'était bien eux... que le pouvoir couvrait de sa protection et favorisait de sa partialité (10) », ce dont ils profitèrent pour persécuter Rousseau, Fréron, « et généralement tous ceux qui n'étaient pas de leur chapelle (11) ».

(1) *Nouvelles questions de critique*, pp. 160-161.
(2) *L'Evolution des genres*, pp. 121-122.
(3) *Id.*, pp. 153-154.
(4) *Le Roman naturaliste*, p. 254.
(5) *Essais...*, II, pp. 282-283.
(6) *Manuel...*, p. 319.
(7) *Id.*, p. 293.
(8) *Id.*, p. 292.
(9) *Essais...*, III, p. 281.
(10) *Id.*, II, pp. 248-251.
(11) *Id.*, III, p. 282.

Leur grande œuvre, celle qui servit à les désigner collectivement, l'*Encyclopédie*, ne fut à l'origine que la traduction d'un dictionnaire anglais (1) ; elle n'a aucune valeur, et il convient de la traiter conformément aux conseils de lord Chesterfield : « Vous l'achèterez », disait-il à son fils, «et vous vous assoierez dessus pour lire Candide (2). »

Les gens pacifiques ou ceux qui tiennent à conserver des illusions sur les écrivains célèbres conçoivent une lueur d'espoir quand ils en viennent à Rousseau. Rousseau, on vient de le voir, fut en mauvais termes avec la bande encyclopédique. M. Brunetière, qui lui reconnut à ce propos certaines qualités, finit tout de même par le jeter sur le tas avec les autres quand arriva le moment de se résumer : « Ce sont, dit-il, en général, — à l'exception de Buffon et de Montesquieu, — d'assez laids personnages que nos grands hommes du XVIII^e^ siècle, un d'Alembert, un Grimm, un Diderot, et pardessus tous les autres, précisément les deux plus grands : Voltaire et Jean-Jacques, deux *puissants dieux*, et deux vilains sires. Quand je pense à l'un, je préfère toujours l'autre (3). »

Ayant ainsi maltraité les gens de la partie adverse dans leurs personnes, M. Brunetière va leur donner tort sur le fond. Tel est d'ailleurs le programme de nombreuses plaidoiries.

Or ici le procès concerne surtout le fondement philosophique de la Révolution. M. Brunetière reconnaît expressément que celle-ci est l'œuvre des penseurs du XVIII^e^ siècle : « Que l'on porte... sur les *philosophes*... tel jugement que l'on voudra... ils sont et demeureront les vrais artisans de la Révolution (4). »

Ils le sont par les principes mêmes que M. Brunetière condamne en eux, et notamment par celui de la bonté foncière de notre nature. Si l'on proclame l'homme essentiellement bon, il faut le laisser libre. Le XVII^e^ siècle, tout au contraire, déclare les hommes pervers de naissance, opinion professée aussi par M. Brunetière, d'où il est impossible de conclure qu'il convienne de leur ôter le joug : on ne lâche pas les bêtes malfaisantes, c'est imprudent.

(1) *Manuel...*, pp. 320-325.
(2) *Id.* pp. 320.
(3) *Essais...*, III, pp. 262-263.
(4) *Histoire et littérature*, I, pp. 240-241.

Alors, M. Brunetière, croyez-vous, plaidera contre la Révolution? Non pas. Il l'a prise aussi pour cliente en divers procès qui se ramènent au suivant :

AFFAIRE TAINE CONTRE RÉVOLUTION FRANÇAISE

Ici encore la partie adverse fut assez malmenée : « Les documents de M. Taine en général ne lui servent point à établir son raisonnement; mais il commence par faire son siège; et alors il consulte sa bibliothèque, ou il se rend aux Archives pour y trouver des documents qui corroborent ses raisonnements (1). » « L'impartialité ne consiste pas, comme le semble croire M. Taine, quand on parle de l'ancien régime, à démontrer pourquoi la révolution était inévitable, et, quand on parle de la révolution, à démontrer comment on pouvait tout de même l'éviter (2) ». Plus tard, il est vrai, la mémoire de Taine fut traitée avec une affectueuse considération, parce que l'illustre philosophe n'aurait pas manqué, à ce qu'il paraît, de se convertir au catholicisme, si Dieu lui en avait laissé le temps.

Quelques-unes des violences de la Révolution furent expliquées ou même excusées par M. Brunetière. On eut raison de confisquer les biens des émigrés après 92 (3). Le Manifeste de Brunswick « souleva une patriotique et bien naturelle indignation (4) ». M. Brunetière donne raison au peuple des campagnes contre les seigneurs, et il ne trouve pas que les paysans eussent agi comme des brutes en brûlant et lacérant « les parchemins fraîchement renouvelés qui » contenaient « les titres de leur servitude (5) ».

Il faut bien que la Révolution ait eu quelques bons résultats, conformément à l'opinion moyenne professée à son égard. « Si les hommes, en effet, peuvent... se tromper sur la nature des espaces interstellaires... ils se trompent aussi, sans doute, mais... beaucoup moins, sur leurs intérêts permanents et sur la manière dont les a servis une grande Révolution (6). » Ce que Taine a eu le grand tort de ne pas faire entrer en ligne de compte.

Les assemblées révolutionnaires ont réalisé des réformes

(1) *Questions...*, p. 116.
(2) *Id.*, p. 134.
(3) *Histoire et littérature*, II, p. 188.
(4) *Id.*, p. 106.
(5) *Histoire et littérature*, III, pp. 150-151.
(6) *Id.*, p. 136.

utiles, rendu de grands services, accompli des œuvres qui durent encore (1). Et elles ont agi avec sagesse en légiférant pour l'homme abstrait ; on n'a jamais légiféré que pour cet homme-là, dit M. Brunetière qui n'admet pas de différences appréciables entre les races. « A qui M. Taine fera-t-il croire que si l'on proclamait aujourd'hui *l'habeas corpus* à Pékin ou à Constantinople, la plupart des Turcs s'en plaignissent comme d'une fâcheuse atteinte à leurs traditions nationales (2)? »

M. Brunetière loua la Révolution d'avoir proclamé le dogme de l'égalité des races après le christianisme (3). Il devint même partisan de l'égalité pour les individus, c'est-à-dire du principe démocratique suivant lequel aucune supériorité politique ou sociale ne doit se transmettre par hérédité. Mais ceci se rapporte à son évolution. Nous l'avons connu moins *rouge*. En revanche, il se réclama toujours de la liberté de penser et d'écrire et considéra la Révolution comme une œuvre éminemment française.

Comment expliquer que cette œuvre soit en même temps celle des encyclopédistes, les moins français de tout nos écrivains? Comment concilier les idées maîtresses du XVIIe siècle avec les principes de 1889, notamment la perversité foncière de l'homme avec son droit à la liberté?

Une autre question peut être posée, mais cette fois à l'auteur de la présente étude. — Etes-vous bien sûr après tout que M. Brunetière ait voulu défendre la Révolution? Son objet véritable ne fut-il pas simplement de contredire Taine? — Je répondrai en passant aussitôt la parole à M. Brunetière : « Comme je l'ai fait autrefois, dit-il, contre Taine lui-même, je défendrais volontiers contre M. Bourget la Révolution et son œuvre (4). » La sincérité de l'intention éclate ici, car M. Bourget, cet autre grand converti, a toujours été le protégé de son confrère.

Mais que serait-ce donc si notre éminent avocat n'avait pas défendu la Révolution française?

Il en attaque en effet les auteurs comme il en attaqua les précurseurs. S'il admet que les travaux des assemblées révolutionnaires aient eu en grande partie de louables résultats, il n'a jamais une bonne parole pour ceux qui composèrent ces

(1) *Id.*, p. 184.
(2) *Id.*, pp. 109-172.
(3) *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 98, pp. 429-430.
(4) *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1895.

assemblées : les Jacobins sont des imbéciles sans culture, des criminels, et les Girondins ne valent pas mieux (1). Les souscriptions ouvertes pour la statue de Danton firent penser à M. Brunetière que ce serait pure justice d'élever un monument à Vallès, personnage à peine moins grotesque qu'Hébert, presque aussi féroce que Marat, et digne de figurer avec eux dans un musée national des horreurs (2).

La Révolution elle-même n'est pas toujours beaucoup mieux traitée. Si M. Brunetière la trouve généreuse, il la considère néanmoins comme une école d'égoïsme : « L'objet principal et la règle ou le fond même de l'éducation » devint dès le renversement de l'Ancien Régime la culture intensive du Moi (3). L'individualisme qui détruisit jadis la Pologne, qui démembre aujourd'hui la famille et la société, fait décroître la natalité, s'oppose à l'esprit d'association, corrompt la littérature et l'art, l'individualisme ignoré de nos pères est un fruit de la Révolution française (4). Or, on s'efforce en vain d'établir une distinction entre lui et l'égoïsme (5).

La Révolution, pour conclure, « a fait à nous beaucoup de mal et beaucoup de bien aux autres, — beaucoup de bien au monde... beaucoup de mal à la France », et c'est pourquoi M. Brunetière, un bon patriote, disait quelques lignes plus haut : « Je ne suis pas du tout l'ennemi de la Révolution... (6). »

Comment donc résumer l'opinion de M. Brunetière sur la Révolution française ? Elle ne se résume pas, voilà, je pense, la seule réponse que l'on puisse faire. En revanche elle s'explique.

M. Brunetière, avons-nous dit, est un défenseur des principes sur lesquels repose notre société. Or celle-ci a des bases traditionnelles, définitives depuis le XVII^e^ siècle. Donc, vive le XVII^e^ siècle ! Et aussi : Vive la Révolution ! puisque notre société a des origines révolutionnaires. A bas l'individualisme qui est la ruine de toute société !

M. Brunetière tiendra donc ferme sur les principes du XVII^e^ siècle, sur ceux de la Révolution et contre ceux de l'indi-

(1) I. *Histoire et littérature.* — II. *Une figure de conventionnel.* — III. *Un récent historien de la révolution française.*
(2) *Id.*, III, p. 315, 1^er^ mars 1885.
(3) *L'évolution de la poésie lyrique en France*, I, pp. 156-159, 8 février 1893
(4) *Discours...*, I, pp. 203-212, 15 mars 1899.
(5) *Id.*, p. 52, note, 1902.
(6) *Id.*, 19 novembre 1898.

vidualisme. Il établira de la sorte les vérités fondamentales. Et du moment que ce sont pour lui des vérités, il les maintiendra envers et contre tous, et en particulier contre elles-mêmes si elles s'avisent de se ruiner l'une l'autre.

AFFAIRES DIVERSES

S'il a été parlé un peu longuement des plaidoyers qui précèdent, c'est en raison de leur importance.

Nous citerons encore, mais plus brièvement, quelques contradictions de M. Brunetière.

L'aristocratie de l'intelligence, remarque-t-il, est la seule qui nous reste, raison de plus pour la favoriser d'autant (1). « Les tendances universitaires en Amérique vont à constituer... une aristocratie de l'intelligence et... de cette forme d'intelligence que nous avons le tort ou plutôt la sottise, nous, triples Bouvards et Pécuchets que nous sommes, de redouter comme la plus hostile aux progrès de la démocratie (2). » « ... Dans une démocratie l'aristocratie intellectuelle est de toutes les formes d'aristocratie la plus inacceptable, parce qu'elle est de toutes la plus difficile à prouver... (3). » Que M. Brunetière ait brusquement changé d'idée, c'est possible et c'est son droit, mais il faut remarquer que dans le premier cas il défend l'enseignement du latin et que dans le second il foudroie les intellectuels à propos de l'Affaire.

Nul n'ignore que grâce à lui l'idée de Patrie repose maintenant sur des bases inébranlables. On ne peut, en effet, selon lui, la fonder ni en nature ni en raison. Elle est mystique (4). Mais il reprend, lorsqu'il s'agit du besoin de croire : « Par une méthode analogue à celle dont j'ai usé dans le discours sur l'Idée de Patrie, après avoir fondé le besoin de croire en nature, j'ai voulu le fonder en raison...(5). » Le besoin de croire est l'essence même du mysticisme : qu'est-ce donc qui serait mystique s'il ne l'était pas? Voilà ainsi la raison qui d'abord ne doit pas toucher à la mystique et ensuite fonde cette même mystique. — Je n'ai pas besoin de toi, dit-on à la raison. — Si fait, reprend-on, j'ai besoin de toi, mais pour me prouver

(1) *Histoire et littérature*, pp. 352-353, 15 décembre 1885.
(2) *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1897.
(3) *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1898.
(4) *Discours*, I, *l'Idée de Patrie*, 28 octobre 1896.
(5) *Id.*, *I.*

que je n'ai pas besoin de toi. — Napoléon III parla de même au suffrage universel : il ne le *consulta* que pour n'avoir plus à le consulter. Cette manière de faire n'est pas une contradiction de la part des soutiens du principe d'autorité, c'est un stratagème.

PLAIDOYER « AUTOUR D'UNE STATUE »

La liste des contradictions apparentes de M. Brunetière pourrait s'allonger, sinon indéfiniment, assez du moins pour devenir fatigante à la lecture. Malgré quoi nous citerons encore, à cause de son intérêt spécial, un certain plaidoyer pour la Bretagne *blanche* contre la *bleue*. Il faut entendre par là cinq lettres publiées dans *l'Ouest-Eclair* entre les 8 et 19 septembre 1903 sous le titre *Autour d'une Statue*, la statue de Renan.

La vie privée de Renan, dit M. Brunetière, a été « parfaitement simple, parfaitement digne et parfaitement noble. Il n'a vécu que de son travail et que pour son travail. Ses ambitions n'ont guère été que de l'ordre intellectuel, et elles n'ont ni dépassé, ni peut-être atteint son mérite (1) ».

Renan d'ailleurs a eu « le geste incertain et la langue pâteuse d'un Silène libidineux ». Il a passé « de la morale la plus haute à l'épicurisme le plus vulgaire et le plus bas ». Béranger, selon lui, avait « accepté devant le public un rôle de faux ivrogne et de faux libertin. Ce rôle, Renan ne l'a pas *accepté* seulement, il l'a sollicité... (2)».

Si un homme qui se grise au cabaret peut être considéré comme sobre dans sa vie privée parce qu'il s'abstient de boire à domicile, le deuxième portrait de Renan ne sera pas en désaccord avec le premier.

Y a-t-il au contraire une contradiction entre ces deux portraits, elle n'existe pas dans la pensée de celui qui les a tracés. Il s'agissait en effet tout à la fois de satisfaire l'opinion catholique en chagrinant le bloc de la défense républicaine, ce qui n'a rien de contradictoire.

— Renan est notre homme,—disent les Jacobins. Comme il restera grand homme, sans doute, ce serait jouer un bon tour que de le leur enlever. Aussitôt M. Brunetière affirme que Renan n'est ni l'apôtre de la libre-pensée, ni celui de la tolé-

(1) *3e Lettre*, 13 septembre. (2) *3e Lettre*.

rance, ni celui de la démocratie (1). On voit d'ici la situation ridicule de M. Combes discourant devant l'effigie d'un réactionnaire qu'il prend pour un radical-socialiste. Mais les catholiques de réclamer : — ce Renan n'est pas pour nous, donc il est contre nous, il appartient aux Jacobins. — Vous avez raison, répond M. Brunetière, il leur appartient par *la Vie de Jésus* (2).

De là une explication plausible des deux portraits de Renan cités plus haut. M. Brunetière s'est tourné vers les blocards en disant : — Renan abonde en mérites, il est trop beau pour vous. — Et il a poursuivi en se retournant vers les catholiques : — La laideur morale et physique de Renan le rend digne des Jacobins.

M. Brunetière s'est cru impartial « autour d'une statue », car il aime la justice. Mais il a d'autres passions, notamment une furieuse antipathie contre les écrivains qui se fient principalement à leur sens critique. Je crois qu'il a été surtout entraîné par cette aversion dans les lettres à *l'Ouest-Eclair*.

Il le laisse entendre lorsqu'il dit : « Ernest Renan avait horreur de la certitude, et, entre autres traits, c'est ce qui le distinguait des *Bleus de Bretagne*, de l'amiral Réveillère et de M. Paul Guieysse. Moi, c'est au contraire ce qui me rapprocherait d'eux (3). »

Horreur est beaucoup trop dire, méfiance serait plus juste. Et en effet l'esprit critique ressemble au jeune homme de tempérament rassis qui cherche une femme parfaite. Il trouve à redire à toutes les femmes réelles et sa recherche n'aboutit pas, mais il lui importe peu, parce que c'est la recherche surtout qu'il aime. D'autres esprits, au contraire, ont pour types les jeunes gens fougueux qui prennent une femme d'abord et leur assimilent ensuite leur idéal. M. Brunetière agit à l'égard de la certitude comme ceux-ci en amour. Il prend d'abord, quitte à justifier ensuite la valeur de sa conquête.

Il est le robuste possesseur de certitudes. C'est par là qu'il apparaît sous son caractère précédemment annoncé d'homme-bloc.

Et les exemples donnés jusqu'ici font voir comment il peut rester bloc, malgré toutes les fluctuations et les contradictions apparentes de sa pensée.

JULES SAGERET.

(*A suivre.*)

(1) 5e *Lettre*, 19 septembre.
(2) *Id.*
(3) 1re *Lettre*.

LE CRÉPUSCULE

Un souffle gémit sur la terre
Comme le soupir de mon cœur
Et dans l'espace solitaire
Prolonge sa tiède langueur.

J'ai peur de la nuit qu'il annonce,
J'ai peur de tout ce qui s'éteint,
Je n'attends plus une réponse
Ni de la nuit ni du destin...

Oh! n'achevons jamais cette heure
Où je rêve ce que je vois;
Je ne veux pas que le jour meure
Comme une chute de ma voix;

Je ne veux pas que le jour vive
Comme un appel de l'avenir
Et mon âme contemplative
Ne veut ni vivre ni mourir!

Toi qui cherches une autre aurore,
Pleure celles qui ne sont plus;
Lève au ciel qui se décolore
Tes yeux profonds et tes bras nus;

Toi qui cherches une autre aurore
Comme le soleil consumé,
Ne m'abandonne pas encore,
J'ai besoin d'être encore aimé!

La mer médite et se balance
Et ne semble pas remuer :
Vers toi, mes désirs, — ô silence! —
Comme elle, veulent refluer...

... Il me semble que tes pensées
Offrent la même floraison
Que ces lumières effacées
De la terre et de l'horizon,

Il me semble que cette plage
Offre tes traits musiciens
Et je retrouve en ton visage
Les yeux méditerranéens....

Oh! si je pouvais dans l'espace
Arrêter l'esprit qui se meurt
Et retenir le temps qui passe
Comme un nuage de mon cœur,

Si je pouvais, ô ma chère âme,
En éternisant le soir pur,
Ajouter à ton nom de femme
Le nom de sœur du clair-obscur!

Un sourire comme une larme
A fait sur le mystère humain
Négligemment tomber un charme
De son calice élyséen.

L'air est si vague que tu penses
Respirer au fond d'une fleur
Dont les odeurs sont les nuances
De notre douloureux bonheur.

Oh! j'ai peur de la destinée
Et des abîmes de la nuit;
Las de cette vaine journée
Comme de tout ce qui s'enfuit,

Je cherche la mélancolie
Dans le crépuscule du jour,
Je cherche l'oubli de la vie
Dans la tristesse de l'amour!

LUCIEN ROLMER.

LES CONSÉQUENCES DE LA RÉVOLUTION RUSSE

—

Cet article ne se justifierait point, si l'auteur ne croyait résolument au triomphe intégral et définitif de la révolution russe. Et, par triomphe intégral, il n'entend pas seulement l'établissement d'une constitution, — la proclamation du suffrage universel, la réforme profonde du régime politique et l'écrasement du tsarisme, mais aussi la victoire des idées socialistes, la conquête prolétarienne, une nouvelle organisation du travail, une nouvelle distribution de la terre.

Il est bien certain que le gigantesque tumulte de la Moscovie contemporaine ne prendra toute sa valeur d'exemple et n'exercera la plénitude de ses effets au dehors qu'à une stricte condition : de ne pas être réfréné par une coercition supérieure. Un échec prolongé des adversaires du vieux statut autocratique comporterait des conséquences graves, à coup sûr, à l'intérieur du pays; mais il n'en serait pas moins exploité à l'extérieur par les gouvernements semi-absolutistes, ou par les classes dirigeantes des monarchies tempérées ou des Républiques bourgeoises. La révolution russe, — cette affirmation est trop évidente pour qu'on s'y arrête, — n'imprimera un ébranlement réel au monde capitaliste, que si elle réduit à merci les forces de compression qui tendent à l'étouffer. Mais, de fait, cette dernière hypothèse est la seule acceptable, à l'heure présente.

Au lendemain du 22 janvier 1905, les conservateurs de l'Europe centrale et occidentale comprirent, pour la première fois, que le peuple russe n'était plus une masse inerte, corvéable et servile. Nul, parmi eux, n'avait cru jusque-là qu'un péril sérieux pût menacer le tsarisme, et les tentatives terroristes n'avaient même point réussi à dissiper leur optimisme. Ce qui prouvait cet optimisme, cette confiance, beaucoup mieux que des discours ou des articles, c'était la facilité avec laquelle ils

permettaient aux ministres de Pétersbourg de puiser dans leurs caisses. L'emprunt est le thermomètre de la solidarité réactionnaire, car les rétrogrades préfèrent leur argent à leurs convictions. Ce fut au moment de la grande grève générale d'octobre, que les tsarophiles de France, d'Allemagne et d'ailleurs mesurèrent réellement le danger de révolution. En janvier, le Préobrajenski l'avait emporté en jonchant les chaussées de morts et de mourants; en octobre, la foule triomphait, en croisant les bras, en paralysant. par son seul repos, l'activité nationale. Durant deux mois, l'affolement régna dans les oligarchies possédantes, et la cote de la Bourse évalua, avec une précision parfaite, la terreur quotidiennement accrue. Puis la répression de Moscou, en décembre, restaura l'opinion que l'autocratie était suffisamment armée dans l'empire pour retarder l'heure de ses ennemis..., et la hausse des cours s'affirma sur toute la ligne. — Puis les appréhensions revinrent.

Laissons les spéculations de Bourse. La révolution russe ne peut être écrasée, car l'histoire n'offre aucun exemple d'un pareil désastre d'une classe insurgée. Elle semble lassée, alors qu'elle prend un simple répit; elle déserte momentanément les grands centres, mais pour cheminer par mille canaux mystérieux dans toute l'étendue du pays; elle n'est pas maîtresse du territoire, mais l'autocratie n'en est pas maîtresse non plus. Si le tsarisme a refoulé, à titre transitoire, la révolution, celle-ci a déjà énervé, affaibli, disloqué le tsarisme, au point qu'il est privé de ses instruments de règne, et qu'il se réduit presque à une stérile et pompeuse étiquette. L'état de la Russie n'est ni l'ordre de l'absolutisme, ni l'ordre de la révolution : c'est l'anarchie, d'où doit sortir le statut nouveau, qu'élaborera la conscience de la masse urbaine ou rurale. Ceux-là seuls, qui apportent trop de hâte dans leurs jugements, qui recherchent les impressions trop nettes et les solutions simplistes, peuvent hésiter sur l'issue de l'événement. La Russie n'est ni l'Angleterre de 1640, ni la France de 1789, encore moins l'Angleterre de 1688 ou la France de 1830; la subversion, que son peuple tente, est différente de toutes celles que le monde a subies jusqu'ici — différente par le milieu où elle agit, par l'ampleur du champ où elle s'exerce, par la grandeur surtout des résultats auxquels elle tend. Si deux ans ne suffisent pas, on emploiera tout le temps nécessaire, et ce serait

puérilité que de mettre, un instant, en doute la puissance de bouleversement et de régénération du prolétariat russe, parce que celui-ci n'a pas pu créer, avant d'avoir détruit.

Le caractère mondial, la portée de propagande de cette révolution n'ont échappé à personne. De longue date, les traditionalistes s'étaient aperçus que la vieille Sainte-Alliance n'était plus qu'un leurre, et que, l'Empire allemand miné par la Social-Démocratie, l'Autriche-Hongrie travaillée par ses crises internes, l'autocratie des Romanow demeurait toute seule à réfréner, sur le continent, la poussée des doctrines subversives. Par la force même des choses, Nicolas II apparaissait comme le garant de l'immobilité : qu'il tombât, que sa dictature fléchît, il était inévitable que s'en suivît automatiquement une débâcle du conservatisme.

Mais ce n'est point là la seule raison qui confère, au sursaut du peuple russe, une signification internationale. A la vérité, cette signification résulte aussi de la vigueur numérique des masses ébranlées, et du programme que le mécanisme historique leur a imposé.

Qu'on le remarque bien : à aucun moment encore, l'agitation destructive n'a enveloppé un pareil effectif d'hommes, dispersés sur un territoire aussi vaste. Cent trente millions de sujets du tsarisme sont entraînés dans le tourbillon, et les populations les plus différentes, les régions les plus diverses — provinces d'Europe et provinces d'Asie — Pologne et Turkestan, Transcaucasie et Bessarabie — subissent à la fois le mouvement. Une révolution suisse, ou belge, ou hollandaise, pourrait à la rigueur contenir ses effets dans une zone limitée, et encore mettrait-on volontiers en doute cette possibilité de concentration, devant la croissante interpénétration des phénomènes économiques et politiques. Une révolution russe ne saurait, en tout cas, se replier systématiquement sur elle-même, restreindre sa répercussion à un champ circonscrit, garder toute sa sève pour ses fins propres, parce qu'il est inévitable que la crise d'une moitié de l'Europe influe sur l'état de l'autre moitié. Les nations ne sont pas séparées par des compartiments étanches. Lors même qu'il n'y aurait pas une Pologne, foyer tout indiqué de révolte internationale, la Russie communiquerait naturellement sa flamme aux deux empires qui lui sont accolés. Berlin et Vienne — et Pesth aussi — ne pourront se sous-

traire aux contre-coups plus ou moins immédiats des événements de Pétersbourg et de Moscou.

Mais, pour apprécier l'énergie de propagande, la faculté d'expansion d'un soulèvement, il ne suffit pas de mesurer l'étendue de son terrain primitif. Autrement caractéristique et décisive est l'originalité des idées au nom desquelles il éclate.

La révolution russe est la première révolution purement et strictement prolétarienne dont l'histoire fasse mention. Non que nous voulions dénier, au soubresaut de juin 1848 et à la Commune de 1871, les traits spécifiques qu'on leur accorde d'ordinaire, mais ces deux événements n'ont eu, hors de la capitale de France, que des effets fort rétrécis. Si les ouvriers parisiens ont pu être écrasés à vingt-trois ans d'intervalle par Cavaignac d'abord et par Thiers ensuite, c'est justement que les ouvriers des autres villes avaient hésité à les suivre et que les paysans s'étaient armés contre eux. En outre, la révolte de Juin ne dura que quelques jours et la Commune ne se prolongea que quelques semaines : ce sont là assez de motifs pour qu'on ne commette pas un abus de termes et qu'on se serve plus volontiers du mot : insurrection.

La révolution russe, à la différence de ces mouvements, si vigoureux, si significatifs qu'ils aient pu être, ne s'est pas renfermée dans l'enceinte d'une capitale ; elle ne s'est pas non plus éteinte au bout de cinq ou de soixante-dix jours ; elle a embrassé tout l'Empire, elle se développe depuis des mois et des mois, élargissant sans cesse son terrain d'opération, gardant sans trêve le caractère qu'elle a pris au début : celui d'un assaut de la classe ouvrière et de la classe paysanne contre l'Empire, et contre les institutions sociales sur lesquelles il s'appuie. D'aucuns ont voulu rapprocher ce grand événement de celui de 1789 ; forgeant, pour les nécessités de la cause, un parallélisme un peu enfantin, ils ont tâché de montrer que le peuple russe, comme le peuple français cent seize ans plus tôt, prenait les armes, ou usait de tous les moyens de combat — afin de conquérir l'égalité politique. Ceux-là rejetaient à l'arrière-plan l'action du prolétariat, retenaient au contraire en première ligne, l'action du Tiers-Etat, de la classe moyenne, de la bourgeoisie industrielle ou commerçante. Rien n'est plus faux : l'histoire ne se renouvelle pas ; une révolution, en l'an 1905, doit forcément différer du tout au tout des révolutions

du passé ; la révolution russe dépasse par son programme, par ses aspirations, par les initiatives qu'elle anime, le précédent qu'on prétend lui assigner. Elle n'est pas politique ; elle est sociale; elle n'est pas dirigée par la bourgeoisie contre l'autocratie; elle est dirigée par le prolétariat contre l'autocratie sans doute, mais aussi contre la bourgeoisie, contre la propriété foncière et mobilière.

C'est précisément parce qu'elle est sociale et dresse des contingents nouveaux, des éléments encore inconnus, qu'elle intéresse l'universalité du monde dit civilisé. Si elle devait se borner à pourvoir la Russie d'une constitution, et à subordonner l'exécutif à un Parlement élu par un suffrage universel ou censitaire, si elle était tout entière dominée par les conceptions d'un Montesquieu ou d'un Jean-Jacques Rousseau, elle ne serait qu'une réédition de phénomènes constatés ailleurs. Elle abdiquerait alors toute originalité ; elle n'attacherait le public que comme un vaste et palpitant fait-divers. Mais elle met en œuvre des énergies de subversions dont la valeur demeurait mal éprouvée ; au lieu d'attaquer seulement le tsarisme, qui est russe, elle attente à la propriété individuelle, au capitalisme, qui est universel ; elle menace la structure économique et sociale de tous les Etats. Les ouvriers et les paysans de l'Empire deviennent ainsi les porte-paroles des ouvriers et paysans de tous les pays, où le machinisme s'est introduit, où le salariat et l'oppression des non-propriétaires sont institués. La Révolution française avait remué le monde, en consacrant la force d'une classe nouvelle : la bourgeoisie ; la révolution russe va se répercuter au loin, parce qu'elle aussi doit affranchir une classe assujettie, le prolétariat ; elle emprunte, à ce prolétariat, sa vitalité, son sens profond, son objectif suprême. Et ce n'est point par hasard que, depuis le 22 janvier, elle ait refoulé dans l'ombre les couches moyennes, incertaines de leurs destinées en même temps qu'atterrées par l'événement.

Originale par son but, elle demeure originale par ses moyens d'action. A l'heure où les ouvriers de l'Europe occidentale et centrale discutaient sur le degré d'efficacité du chômage universalisé, elle a procédé à coups de grèves, locales ou générales. La seule insurrection armée qui l'ait jusqu'ici signalée, celle de Moscou, a été réprimée avec rage, et noyée dans le sang : elle fut aussi le seul épisode, qui ait marqué un recul de l'atta-

que et un retour de fortune pour la résistance. Au contraire, les cessations concertées de labeur, les fermetures obligatoires d'usines, les repos périodiques de la classe ouvrière ont désorganisé l'administration et suspendu la vie nationale. Rien n'est plus impressionnant, dans le déroulement de cette crise, dans l'accumulation des épisodes multiples, que la puissante immobilité, décrétée à la fin d'octobre, par des millions et des millions d'artisans pour imposer au tsarisme l'abandon de ses prérogatives les plus enracinées. Ce phénomène d'un si haut enseignement ne pouvait passer inaperçu. Avec la vigueur du fait et du fait triomphant, il a mis fin aux controverses qui divisaient le prolétariat de France, d'Allemagne, d'Italie, de partout. La procédure des barricades étant de longue date reconnue défectueuse, — bien mieux désastreuse, — dans les grandes cités modernes, il est apparu que la grève générale était l'arme naturelle et nécessaire des prolétaires en quête de droits politiques ou de transformations économiques. Et comme de telles leçons servent à la fois d'exemple, la grève générale sera tout de suite acclamée dans les pays limitrophes de la Russie.

Par un seul côté, la révolution russe se rapproche de la révolution française ; elle aussi a porté au paroxysme le sentiment national ; mais, opérant sur un terrain différent, dans une contrée qui n'était pas de longtemps unifiée, où au contraire demeuraient vivaces les traditions d'un passé mal aboli, elle a engendré une hâtive dislocation. On sait avec quelle violence feu Plehwe, le dictateur sanglant, avait poursuivi les allogènes, c'est-à-dire tous ceux qui, par la langue, les aspirations, la religion, les intérêts, se séparaient des Russes des capitales. L'autocratie n'opprimait pas exclusivement les individus, mais encore les collectivités, les races, les confessions. Les Arméniens et les Juifs, les Polonais et les Finlandais avaient senti le joug. Il était fatal que, le jour où l'absolutisme des Romanow serait ébranlé, ces allogènes crussent opportun de revendiquer la liberté. Quant les premières défaites d'Extrême-Orient eurent ruiné le prestige de Nicolas II, et que se fut manifestée la première agitation populaire, tous ceux qui n'étaient ni orthodoxes, ni Russes, commencèrent à secouer leur vassalité. L'Empire se décomposait sous la pression de la classe ouvrière, mais aussi par la dissociation de ses parties.

C'est sur ses confins que la fermentation a été la plus durable

et la plus caractéristique ; c'est dans les provinces frontières que l'armée a éprouvé les échecs les plus notoires. Le fait n'a rien d'étonnant pour ceux qui connaissent la géographie ethnographique de la Russie. Les nationalités ou les confessions opprimées habitent le pourtour du pays, soit que l'histoire les ait cantonnées en telle ou telle région, comme les Arméniens ou les Finlandais, soit que les lois administratives les aient elles-mêmes refoulées à la périphérie, et tel est le cas des Israélites, dont la plupart sont astreints à résider en Lithuanie ou en Pologne.

Mais ces mouvements nationaux, qui sont loin de demeurer sans précédent en Russie, puisque nul n'a pu oublier la longue résistance des Lesghis du Caucase, ou la défense de la Finlande, ou les soulèvements successifs des Polonais, diffèrent essentiellement de ceux du passé. Pour s'en tenir à la nationalité la plus tenace et la plus nombreuse, celle de Pologne, ses insurrections antérieures ont été dirigées par l'aristocratie foncière, mécontente d'être supplantée dans les hauts emplois, par les créatures des tsars. A l'inverse, aujourd'hui, c'est la classe ouvrière qui prend les initiatives, qui détermine les poussées, tandis que la bourgeoisie de Varsovie garde le silence, et que les propriétaires terriens émigrent pleins d'épouvante. La révolution totale de l'Empire imprime donc son caractère à toutes les révolutions nationales qui se greffent sur elle, ou mieux ces révolutions nationales ne sont que des aspects de la grande révolution : elles se fondent en elle, en effaçant à demi leurs particularités. Si les prolétaires polonais protestent contre la russification oppressive qui a été imposée à leur pays, ils n'ignorent point qu'ils sont prolétaires avant d'être Polonais ; ils revendiquent surtout l'émancipation économique ; ils se dressent, non point contre le peuple russe, duquel ils attendent la justice, mais contre le gouvernement russe. Si bien que la révolution de Russie offre déjà presque les traits d'une révolution internationale, puisqu'elle associe, dans un commun effort, des nationalités traditionnellement antagonistes.

Et l'observation, qui vise spécialement la Pologne, se vérifie tout de même pour les districts arméniens et pour les provinces Baltiques. Là aussi, c'est la classe ouvrière qui domine et qui administre le mouvement ; là aussi, elle se garde de réclamer

l'indépendance absolue, la séparation intégrale ; mais, comprenant que son autonomie ne peut résulter que d'un affranchissement de tous les sujets du tsarisme, elle se concerte avec les prolétaires de la grande et de la petite Russie, comme avec ceux de la Géorgie et de la Finlande. Ainsi, le réveil des nationalités se produit en même temps que l'éveil du prolétariat, mais la question nationale se subordonne partout à la question sociale. Des caractères que nous venons d'établir se dégagent logiquement les effets de la révolution russe. Ce sont ces effets qu'il s'agit d'énumérer maintenant.

L'affaiblissement du tsarisme a d'abord produit, dans le monde, une impression morale analogue à celle que suscita, de 1789 à 1791, la décomposition de notre ancien régime. Les hommes ont toujours une tendance à considérer comme éternel ce qui existe, et à attribuer une solidité singulière aux édifices politiques et sociaux, qu'ils ont connus depuis leur enfance. Or de toute mémoire, l'autocrate de toutes les Russies avait exercé l'autocratie ; je veux dire que, depuis plus de deux siècles, aucune modification n'était intervenue dans la structure de son autorité. On s'imaginait que cette puissance, qui durait de si longue date, durerait toujours, et nul n'apercevait les fissures qui la rongeaient peu à peu, en préparant l'écroulement final.

Le pouvoir tsarien était aussi enveloppé, aux yeux des Européens du centre et de l'ouest, de cette mystérieuse auréole qui s'attache à l'inconnu. Successeur des souverains de Byzance, monarque temporel et chef spirituel, l'empereur apparaissait comme un Dieu. Il participait à cette gloire suprême, qui fut jadis reconnue à la Rome Papale, et qui ne s'effrita et ne disparut ici que le jour où le catholicisme recula devant l'analyse positive. Même le tsarisme avait hérité totalement, aux yeux des conservateurs de tout pays, du prestige et du lustre qui avaient été le privilège du Vatican. Dans leur désarroi, depuis que l'instruction refoulait la foi et que la critique fauchait le dogme, les traditionalistes avaient cherché une borne pour y accrocher leurs dernières espérances, et ils avaient élu le Tsarisme. Lui seul leur semblait valide et inébranlable ; armé de prérogatives absolues, dominateur des corps et des esprits, défendu par la double barrière de la servilité et de l'ignorance, il devait rester à l'abri des hasards. Le représen-

tant des Romanow n'était pas seulement le directeur de conscience et le colonel de cent trente millions de sujets, par droit divin ; il devenait le protecteur de tous les rétrogrades, le champion de la contre-révolution, l'incarnation même de l'autorité. Et les fils de la vieille noblesse comme les fondateurs des dynasties d'argent, en France et ailleurs, s'abîmaient à ses pieds. Lui seul pouvait, dans un jour d'orage, briser le flot grondant des barbares.

Or, les barbares triomphent. Les deux capitales du despotisme, Rome et Pétersbourg, succombent l'une après l'autre. L'idole tsarienne, en qui le conservatisme européen concentrait ses respects et sa foi, est démolie à coups violents par les prolétaires, qui hier encore se prosternaient humblement. Le dernier rempart de la conservation sociale s'éboule et va disparaître dans une tourmente, dont chacun prévoit les lointains effets. La bourgeoisie européenne a frissonné devant ce spectacle inattendu, tout comme les ordres privilégiés tremblèrent devant la chute de la Bastille et l'exécution de Louis XVI. Quel drame sinistre! Quels terribles pressentiments !

Cette bourgeoisie s'imaginait que l'Etat nouveau, modernisé, avec sa hiérarchie d'emplois et de fortunes, avec ses armées nationales, avec ses budgets énormes, son invraisemblable bureaucratie, sa réglementation compliquée, le formidable pouvoir qu'il s'est arrogé sur l'individu, était soustrait à toute atteinte brutale. Elle avait jadis puisé, dans sa victoire sur la Commune parisienne, une confiance illimitée en la vertu de ses institutions. Or l'Etat le plus militarisé, le mieux pourvu du continent, se disloque aux quatre points cardinaux, comme un amas de cendre dispersé par le vent. Et les classes dirigeantes de la vieille Europe comprennent à merveille que pareille expérience doit en engendrer d'autres, que la révolution appelle la révolution, que la dissociation d'un Etat menace tous les Etats. Les gouvernements qui maîtrisaient, par la puissance de leurs garnisons, des nationalités frémissantes appréhendent que la Pologne et la Finlande ne trouvent des émules : et comme tous reposent sur la même discipline sociale, c'est-à-dire sur la subordination d'un prolétariat à une aristocratie capitaliste, ils redoutent un brusque choc, un effort de libération.

La Hongrie n'a guère attendu pour entamer, contre le pacte dualiste, qui la lie à l'Autriche, une guerre ardente. Il se peut que les chefs de la coalition issue des élections dernières, les Tisza, les Kossuth, les Apponyi, les Banffy soient aussi éloignés de la pure démocratie que les anciens libéraux, dont la domination fut ininterrompue. Au reste, c'est moins une appréciation que nous voulons apporter ici qu'une simple constatation. Entre la révolution russe et le soulèvement nationaliste magyar de 1905 il y a une relation étroite. Lorsque le peuple hongrois prit les armes, en 1848, pour s'arracher à la tutelle autrichienne, il vainquit les soldats de François-Joseph, mais il fut écrasé par ceux du tsar Nicolas Ier. S'il subit une défaite partielle, il en garda toujours, à la Russie, une rancune aussi véhémente que légitime. Il avait succombé devant l'accord des absolutismes; la chute du despotisme des Romanow devait infailliblement et mécaniquement engendrer le réveil des aspirations hongroises. Ce réveil se produisit avec éclat. Depuis une dizaine de mois, la plupart des comitats chassant leurs préfets, refusant l'impôt et les levées militaires, sont les foyers d'une rébellion morale qui pourrait dégénérer en révolte ouverte; et devant ce mouvement d'une nationalité qui compte parmi les plus vivaces, et qui n'a jamais abdiqué, le cabinet de Vienne hésite et atermoie. Lui aussi comprend à merveille que si l'autocratie se redresse dans l'empire voisin, la fierté des Magyars s'inclinera devant ce retour de fortune; mais qu'à l'inverse, si l'autocratie s'effondre à tout jamais, il faudra briser définitivement le pacte dualiste. Et alors l'Etat austro-hongrois ne reposera plus que sur une union personnelle ; — entente fragile, précaire, comme chacun sait, — et dont la rupture suédo-norwégienne montrait tout récemment l'instabilité.

Mais sans même envisager les conséquences européennes d'une scission entre les deux parties de la monarchie des Habsbourg, comment ne pas examiner tous les effets certains de l'expansion magyare ? A côté de la nationalité hongroise, d'autres nationalités tenaces attendent leur heure sous le sceptre de François-Joseph. Aux revendications des fils de la Puzta répondent celles des Slaves du Nord et du Sud, celles des Tchèques et celles des Serbes, celles des Croates et celles des Ruthènes, celles des Roumains et celles des Saxons de Transylvanie. Dès qu'on jette une pierre dans ce formidable chaos

de races, qui s'épand le long du Danube, entre les Monts Sudètes et l'Adriatique, il en sort d'étranges remous. L'agitation magyare engendre dix autres agitations, et de même que le mouvement national polonais intéresse trois grands Empires, par Varsovie, Cracovie et Posen, de même celle-ci se répercuterait dans toute la région balkanique, où un peuple se prétend toujours subjugué par un autre.

Lorsqu'on s'entretient avec un des membres des oligarchies de Pesth, — car il en est deux : l'oligarchie de la coalition et l'oligarchie libérale, on est sûr d'entendre dénoncer plus ou moins violemment la suprématie allemande — c'est-à-dire la centralisation viennoise. Mais si l'on répond que dix éléments ethniques de Presbourg à Semlin, et de Fiume à Lemberg, se plaignent de la suzeraineté hongroise et de la centralisation de Bude, on soulève d'amères répliques. La nationalité hongroise a puisé, dans son long asservissement, la passion de l'asservissement d'autrui. Elle soumet la majorité slave de Transleithanie à un régime équivalent à celui qu'elle supporta jadis elle-même, et c'est pourquoi la révolution russe, en se prolongeant, provoquera certainement une crise des races dans toute l'Europe orientale.

Mais cette crise des races ne saurait elle-même le disputer en importance à la crise sociale, qui s'est ouverte en Autriche et en Allemagne, au lendemain des premières journées de Pétersbourg, de Varsovie et de Moscou.

L'Autriche, politiquement et économiquement, demeurait jusqu'ici aux mains de la grande aristocratie foncière et de la petite bourgeoisie. Son Reichsrath était bien, avec le Landtag prussien, le plus misérable parlement du monde : les lois électorales qui en défendaient l'entrée, à peine amendées à une date récente, en réservaient presque tous les sièges aux élus des chambres de commerce, des propriétaires de biens fonds, et des corporations. La corporation, malgré son effondrement manifeste, caractérise nettement les tendances sociales de l'Autriche contemporaine. Réunissant, dans un même groupement, patrons et ouvriers, subordonnant ceux-ci à ceux-là, s'inspirant de considérations religieuses, et dressée aussi contre le progrès industriel, c'est-à-dire contre l'intrusion du machinisme et de la grande production, elle se proposait la stagnation ou mieux la régression. C'est dans cette officine de haines mesquines et de

ridicules règlements, que le fameux docteur Lueger, le bourgmestre et le dictateur de Vienne, puisait sa puissance. Or la corporation n'a pu résister à la poussée des faits et à l'évolution économique. Comme, malgré elle, l'usine se substituait à l'atelier de famille et à la petite boutique, un prolétariat a surgi, qui, percevant l'antagonisme fatal des intérêts et des classes, a réclamé sa place dans l'Etat. Privé de tous droits, il obtint d'abord qu'on ajoutât aux curies, c'est-à-dire aux catégories d'électeurs chargées de recruter le Reichsrath, une curie du suffrage universel. Il pénétrait ainsi dans l'Etat par une porte basse, mais il y pénétrait, et au fur et à mesure que son effectif grandissait, et avec son nombre sa vigueur, il réclamait davantage l'égalité politique qui lui était toujours refusée, — et une représentation équitable.

La lutte politique pour la conquête du droit électoral, « comme en France ou comme en Suisse », avait commencé déjà depuis quelques années; elle était poursuivie avec plus ou moins de chances, avec plus ou moins de méthode, lorsque la révolution russe vint élargir le domaine d'action des travailleurs d'Autriche. Ils avaient subordonné leur émancipation sociale à l'accroissement des prérogatives et des libertés civiques; ils croyaient, par la seule vertu d'un scrutin loyal et ouvert à tous, exproprier du gouvernement l'aristocratie foncière, les grands patrons, la petite bourgeoisie anémiée, ils décuplèrent leur énergie d'agitation.

Saisissant d'instinct la portée internationale des événements de Russie, si mal connus que fussent ceux-ci, si mutilée qu'en fût la relation dans la presse, ils organisèrent, au mépris de l'administration et de la police, d'immenses cortèges. Des centaines de milliers de prolétaires, dressant le drapeau rouge au-dessus de leurs rangs épais, parcoururent les rues de Vienne et de Prague. A toute autre époque, l'empereur et ses ministres eussent fait intervenir l'armée, décimé les colonnes socialistes. Il fallut tolérer les manifestations : bien mieux, il fallut accepter la dislocation de la vieille Autriche semi-absolutiste et féodale. La révolte contre le statut archaïque, à peine ébauchée, triompha; et le cabinet de M. de Gautsch annonça qu'une méthode électorale moins inique serait substituée à celle du passé.

Or cette victoire politique n'est pas l'œuvre de la bourgeoi-

sie, — qui n'est intervenue que pour maintenir ses privilèges ; cette réforme, qui sera profonde et qui délivrera forcément le socialisme de certaines de ses lisières, n'a pas été élaborée d'en haut, par une bureaucratie intelligente et prévoyante; elle a été imposée par la foule, et, de ce fait, elle tire toute sa valeur. L'empereur a capitulé moins encore devant les processions solennelles des grands villes, que devant la menace d'un chômage universalisé. Combien le spectre de la grève générale exerce dès à présent la terreur sur les « milieux » dirigeants de tous les pays, on a pu s'en apercevoir, quand, en novembre dernier, les employés des voies ferrées autrichiennes désertant de concert le travail, on s'empressa de leur donner des satisfactions tangibles. Or le prolétariat avait déclaré que si la loi électorale n'était pas revisée, il refuserait désormais de peiner, sur toute la surface de l'Empire. Ainsi l'exemple de la Russie révolutionnaire ne dominait pas seulement les aspirations des salariés de Cisleithanie, mais il influait encore sur leurs méthodes d'action. Dans une large mesure, il est permis de dire que la transformation esquissée de l'État autrichien se lie à la destruction de l'autocratie tsarienne.

Plus significatifs peut-être encore sont les événements d'Allemagne, l'évolution morale qui s'est produite, en ces derniers temps, dans les rangs de la Social-Démocratie d'outre-Rhin. Ce grand et puissant parti, qui groupe sous son drapeau plus de trois millions d'hommes, dont 400.000 acquittent leurs cotisations avec une régularité parfaite, avait espéré jusqu'ici conquérir le pouvoir, abolir le régime social, par la seule propagande électorale. Aucune des fractions socialistes d'Europe n'était moins révolutionnaire, au sens vulgaire du mot; aucune ne marquait plus de répugnance de la grève générale, des armes nouvelles auxquelles les travailleurs entendent recourir pour hâter leur échéance.

Mais si attachés que les démocrates socialistes d'Allemagne fussent aux moyens parlementaires, à la tactique légalitaire, ils s'étaient pourtant, en maints endroits, vu ravir le droit de suffrage et réduire les prérogatives légales. Profitant de leurs tendances pacifiques, de leur goût du repos, de leur éloignement pour toute méthode violente, les gouvernements de certains Etats de l'Empire avaient maintenu systématiquement, ou rétabli, les régimes féodaux et oligarchiques d'autrefois.

Si le suffrage universel fonctionne pour le recrutement du Reichstag, il ne faut pas oublier que ce Reichstag n'est qu'une première instance, subordonnée au Bundestag ou Conseil fédéral ; que nombre de ses votes sont annulés par ce comité des princes, et qu'il n'a pas la faculté de renverser les ministres. Ce qui est bien plus grave, c'est que les attributions législatives, pour beaucoup de matières, appartiennent moins au Reichstag qu'aux Chambres d'Etats ou Landtags. Or, n'osant tout de suite réclamer un renouvellement de l'Assemblée impériale, les gouvernements allemands opéraient chacun dans le domaine de leur action propre. En Prusse, une procédure surannée remet tous les sièges du Parlement royal aux mains de la noblesse et de la grande bourgeoisie. En Saxe, où l'expansion socialiste s'accusait avec une force singulière, où la presque totalité des députés du Reichstag appartiennent à la Social-Démocratie, une loi de 1895 a restauré le vote indirect et censitaire, excluant par là même les chances des ouvriers. A Hambourg et à Brême aussi, des textes rétrogrades ont été de la sorte élaborés et adoptés. A l'heure où éclata la révolution russe, le prolétariat d'outre-Rhin était attaqué de toutes parts. On comptait sur sa passivité, pour lui faire accepter les mesures les plus fâcheuses.

Il n'est pas interdit de penser, loin de là, que le soulèvement des mougiks de l'Empire Moscovite lui a été d'un salutaire et puissant exemple. Ce qui est certain, c'est que le réveil de son activité, après une longue période d'assoupissement, a coïncidé avec le refoulement du tsarisme. Ce qui est certain aussi, c'est que, jusqu'à une date très proche, le régime absolutiste, qui avait son siège à Pétersbourg, pesait de tout son poids sur l'Allemagne. Les Hohenzollern, comme les Habsbourg s'adossaient aux Romanow. Toute agitation violente à Berlin, à Hambourg où à Breslau eût subi, à défaut d'une suffisante répression germanique, la compression cosaque.

En tout cas, depuis quinze où dix-huit mois, le socialisme d'outre Rhin a secoué son indolence. Le Congrès d'Iéna décide que le prolétariat allemand envisagera l'éventualité d'une grève générale, pour défendre ses droits politiques ; il arrête qu'on combattra la guerre par tous les moyens ; en plein Reichstag, Bebel menace le chancelier de Bülow d'une révolution à la russe et discute les devoirs nationaux des ou-

vriers; à Chemnitz et à Dresde, en décembre, — à Hambourg en janvier, — des collisions sanglantes se produisent entre la foule et la police. Le 21 janvier, un million et demi d'hommes célèbrent, de Brême à Munich et de Dantzig à Mannheim, l'anniversaire du Dimanche-Rouge de Pétersbourg, et Guillaume II, affolé à l'idée d'un brusque coup de main, concentre autour de son palais d'énormes masses armées. Sur la valeur pratique de ce sursaut de l'Allemagne prolétarienne, certains discutent encore, mais pour ceux qui connaissent les traditions et le tempérament de la Social-Démocratie,—hier encore hostile à la grève générale et à toute manifestation publique, — le revirement des derniers mois est vraiment extraordinaire. Le mouvement, politique en apparence, est comme celui d'Autriche, social au premier chef, et par là il se rapproche de toute évidence de celui de Russie, dont il offre les caractères essentiels.

Ainsi la révolution russe engendre dans toute l'Europe Centrale, en attendant peut-être qu'elle pousse plus loin son influence, — des phénomènes identiques; ainsi elle allie, dans une commune action contre les vieux régimes politiques, et contre la hiérarchie sociale, tout près de deux cents millions de prolétaires. Il n'est certes pas utile, après les développements que nous avons présentés, d'insister davantage. Notre continent tout entier a subi une gigantesque commotion.

Mais les révolutionnaires de Russie n'ont pas seulement rendu, à la classe ouvrière, le service de l'arracher à la torpeur où elle s'anémiait. Poussant leurs avantages, à l'heure même où une terrible conflagration internationale menaçait notre Occident, ils ont sauvé la paix du monde. C'est là un sujet sur lequel nous n'avons point le loisir de nous étendre aujourd'hui; mais il convenait d'évoquer au moins le fait pour que le lecteur pût mesurer, dans toute leur ampleur, les conséquences de l'écroulement du tsarisme.

PAUL LOUIS.

L'AMOUR FESSÉ

(*Suite* [1])

—

Le jour où fut baptisée ma sœur Jacqueline, au bras de M. de Parpelonne, qui était parrain, nous revint inopinément M. Laubamont. Il était arrivé la veille au soir dans le pays; il nous parut bien vieux et bien triste. Tout de suite je lui demandai comment se portait Lilette; alors il s'aperçut qu'il l'avait oubliée à Sérimonnes ; M. d'Escorral lui ayant proposé de faire atteler et d'envoyer une servante chercher la petite, il répondit qu'elle n'était pas indispensable et que, d'ailleurs, le voyage l'avait beaucoup fatiguée. On n'insista pas.

Mais, peu de temps après, comme nous venions de prendre nos quartiers d'hiver à Sérimonnes, j'appris que Lilette allait venir le soir même avec son père dîner chez nous. La journée se traîna dans la fièvre de l'attente. Vers six heures la clochette carillonna et ma mère dit :

— Voici nos hôtes...

J'étais assis dans un fauteuil, le dos tourné à la porte, et je pensais : « Jamais je n'oserai bouger, jamais je ne pourrai la regarder... » Puis une rafale intérieure dispersa ces pensées accablantes ; j'entendis le bruit des embrassades et les paroles de bienvenue; je me levai brusquement : Lilette était en face de moi.

Quelle étrange surprise! Elle ne ressemblait pas du tout à l'image que j'avais peu à peu dessinée en moi-même ; elle avait grandi autrement dans la vie que dans mon rêve. Mais c'était en la voyant que je croyais rêver...

— Bonjour, Calixte, comment allez-vous?

Hélas! je ne reconnaissais pas même le son de sa voix et elle ne me tutoyait plus. Déjà, aussi peu émue que si nous nous étions quittés la veille, elle s'était éloignée de moi; dressée sur la pointe des pieds, menue et coquette, elle arrangeait

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 204, 205, 206 et 207.

sa coiffure devant la glace. Durant quelques minutes, je la détestai violemment ; puis je sentis les larmes me monter aux yeux et j'allai m'enfermer dans ma chambre pour les laisser couler à leur aise. Alors, peu à peu, l'apaisement se produisit; en regardant en moi je constatai que la véritable image de Lilette avait soudain effacé l'autre et qu'elle était beaucoup plus belle. Je revins au salon irrité de mon injustice, et d'autant plus amoureux de la réelle Lilette que je me sentais coupable de l'avoir secrètement offensée.

M. Laubamont nous mit au courant de sa situation ; elle n'était pas gaie: les laboratoires et les appareils avaient englouti toute sa fortune et il ne s'en était aperçu que récemment, en ne trouvant plus dans sa poche de quoi payer une robe à sa fille. De plus, il se reprochait amèrement d'avoir poursuivi son but avec précipitation et impatience; car, si le succès n'avait pas couronné des expériences accomplies dans d'excellentes conditions, c'était, à n'en point douter, qu'il avait proclamé prématurément l'infaillibilité de ses formules.

— Vous me direz, ajoutait M. Laubamont, que ce n'est pas un grand malheur de n'avoir plus un sou vaillant et que, d'autre part, les savants eux-mêmes ne doivent pas se laisser abattre par la constatation d'une erreur. Je vous accorde qu'il est également possible de réédifier une fortune et de faire une nouvelle tentative pour découvrir la vérité. Mais ce qui n'est pas possible, c'est d'obtenir un délai lorsqu'il plaît à notre maître inconnu de nous rappeler à lui... Hélas ! j'ai bien peur que mon heure ne soit proche; tous les jours je me sens plus débile, comme si mon cœur n'était plus capable de distiller du sang en quantité suffisante. J'avoue qu'il est assez vexant pour celui qui veut de ses propres mains créer la vie de se voir comme les autres soumis à la loi de la mort. Il n'importe : jusqu'au bout je poursuivrai courageusement mes recherches. Mais un savant doit procéder avec méthode; je dois donc avant tout essayer de prolonger mon existence et, plus spécialement, m'enquérir des moyens par lesquels je puis donner à mon sang plus d'abondance et de vertu...

A huit jours de là, Yan Rescampane, le domestique de M. Laubamont, vint nous apprendre la mort de son maître. En pleurant à fendre l'âme il nous conta comment tout s'était passé: le pauvre monsieur s'était injecté du sang de lapin dans

les veines, et dès le lendemain il avait dû se mettre au lit, brûlé qu'il était par une fièvre à faire frémir ; puis des pustules lui avaient crevé la peau de la tête aux pieds ; mais il avait exigé qu'on n'avertît personne ; il était resté jusqu'au dernier moment sans inquiétude et avait déjà peine à faire aller la langue qu'il bégayait encore avec satisfaction : « L'effet se produit... l'effet se produit... » A présent il faisait horreur à voir et répandait une odeur épouvantable.

— Même, affirmait le domestique, quand j'ai quitté Balem, des poils pareils à ceux des lapins commençaient à lui pousser sur tout le corps.

A ce moment, M. de Parpelonne, accablé de douleur, fit son entrée et nous confirma la nouvelle. Troublés comme nous l'étions par cet effrayant trépas, ce fut pour nous un véritable soulagement d'acquérir de la bouche de notre ami la certitude que le détail des poils de lapin était dû à l'imagination affolée du pauvre Yan Rescampane.

Il me sembla très doux de me répéter que Lilette était pauvre et orpheline et de prendre dès ce jour, tout au moins vis-à-vis de moi-même, l'attitude de celui qui devait la protéger dans la vie. Mais j'eus tout d'abord, à son sujet, une grosse déception : M. de Parpelonne avait promis de s'occuper d'elle à M. Laubamont mourant qui, du reste, ne le lui avait pas demandé ; il nous fit part de cette promesse ; ma mère, de son côté, avait décidé de garder la petite chez nous et elle fit observer à notre ami que cela serait préférable pour tout le monde ; mais il ne voulut rien entendre.

Bientôt il prit l'habitude de nous arriver agité ou inquiet ; nous le questionnâmes ; il nous avoua que Lilette le faisait endêver :

— D'ailleurs, ajouta-t-il, cette enfant n'est pas tout à fait coupable ; le métier de père ne peut pas s'apprendre du jour au lendemain : j'y suis nouveau et c'est d'autant plus grave que je me fais vieux et que cette fille imprévue m'est tombée du ciel déjà toute grande.

— Ma chère amie, dit-il encore en se tournant vers ma mère, vous devriez bien me donner quelques leçons.

— Hélas ! répondit celle-ci, vous avez passé l'âge d'aller à l'école et d'ailleurs on n'apprend pas la paternité comme une

science. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de nous confier cette enfant.

Alors il objecta sa promesse qui, pour avoir été imprudente, n'en devait pas moins être tenue, puisque celui à qui il l'avait faite n'était plus là pour l'en délier.

— Attendez, dit ma mère après quelques minutes de réflexion, je crois qu'il y aura, si vous le voulez bien, un moyen de tout arranger... M. d'Escorral et moi nous vous aimons comme un père; pourquoi ne viendriez-vous pas habiter avec nous ?

M. de Parpelonne demanda deux jours pour prendre son parti et, sur le soir du deuxième jour, il vint frapper à notre porte avec ses hardes et Lilette. Nous l'installâmes dans les appartements de feu ma grand'mère et nous l'appelâmes désormais grand-papa. Ainsi, à quelques années de distance, les hasards de la vie me procurèrent un père et un grand-père, à moi qui ne m'en étais jamais connu; je dois avouer qu'en cette circonstance tout fut pour le mieux et qu'il eût été difficile d'en imaginer de plus aimables et de meilleurs...

Dès qu'elle fut entrée chez nous, Lilette se confina aux côtés de ma mère; c'était là que je me tenais ordinairement, mais je n'en fus pas jaloux, parce qu'il y avait place pour deux et que d'ailleurs on n'est pas jaloux de ceux que l'on aime. Ce qui m'attristait, c'était que ma présence semblait visiblement agacer Lilette. Après m'avoir subi quelque temps en silence, elle ne se gêna pas pour me dire que j'étais une femme manquée, qu'on me trouvait toujours dans les jupons et que je ferais bien mieux de suivre M. d'Escorral à la chasse. Je dus m'avouer qu'elle avait raison, mais tout de même j'aurais préféré que cette observation ne me vînt pas de sa part.

D'ailleurs, Lilette s'aperçut bientôt que les travaux féminins ne l'intéressaient pas; près de ma mère elle demeura perpétuellement les bras ballants, les mains inertes, le front barré par la ride profonde de l'ennui. Cependant, ne trouvant aucun charme à la chasse, je m'occupais, solitaire et navré, à édifier des volières au fond du jardin. Un jour Lilette vint examiner ces travaux, me donna son avis, essaya même de se rendre utile; elle avait un joli petit air humble et triste de chien battu; pour la première fois la solitude et le désœuvrement la poussaient vers moi comme vers un refuge... A

cette époque je le compris assez bien pour lui lancer ironiquement que sa place n'était pas en la compagnie d'un garçon et que je n'étais pas allé la chercher. Mais Lilette n'était pas fière; elle pleura, implora ma pitié, ouvrit son âme : il ne fallait pas lui en vouloir, elle n'était pas heureuse, elle était d'autant plus malheureuse qu'elle n'avait jamais su ce qu'elle désirait... Je m'attendris; je lui dis qu'elle pouvait tout au moins être sûre de trouver en moi un ami qui saurait la plaindre et la consoler...

— Je ne tiens même pas à ce qu'on me plaigne, répondit Lilette...

Pourtant, désormais, elle ne me quitta plus. Nous errions ensemble dans les allées du jardin ou le long des routes, cherchant des sujets de conversation et nous résignant le plus souvent à nous taire. Lilette coupait brusquement au passage les fleurs qui se trouvaient à portée de sa main et, quand c'étaient des roses, elle les mordait. Parfois elle s'asseyait soudain : « Comme je suis lasse ! » soupirait-elle. Et les larmes lui montaient aux yeux, et elle parlait d'elle, toujours d'elle; la pitié qu'elle éprouvait pour sa personne la rendait éloquente; tout la fatiguait et l'ennuyait, et quand elle se tournait vers l'avenir, elle n'y voyait que du noir; elle aurait voulu avoir déjà fini sa vie, n'avoir plus rien à espérer, à attendre... Les premières fois j'essayai de lui donner du courage.

— Voyons, Lilette, c'est stupide, à votre âge, de vous laisser abattre ainsi.

Je finis par m'attirer cette réponse :

— Mon ami, vous n'êtes pas sans doute un imbécile, mais vous ne me comprenez pas du tout.

Dès lors, quand elle se lamenta, je me gardai bien de l'interrompre; mes inquiétudes personnelles suffisaient, du reste, à occuper mon esprit. Qu'étais-je pour elle ? M'avait-elle pris pour confident, parce qu'elle voyait en moi celui sur qui s'appuieraient un jour sa faiblesse et son incertitude ? En tout cas, cette faiblesse même et cette incertitude me la faisaient chérir davantage encore. Quel bonheur ce serait, plus tard, de veiller sur elle, de la protéger, comme aux jours où j'écartais en rêve devant elle les pierres et les ronces sur les sentiers de la montagne ! Mais consentirait-elle à m'en confier le soin? Ses grands yeux sombres gardaient obstinément leur secret et,

quand j'essayais de lire en eux, elle les détournait tout de suite. Parfois, aux heures où nous restions silencieux l'un près de l'autre, je pensais en frémissant : « Je n'aurais qu'à parler pour que le doute s'évanouît. » Mais est-ce je ne serais pas mort de tristesse ou de rage si mon aveu l'avait laissée indifférente ou si elle en avait ri ? Et je me taisais, attendant avec résignation qu'un mot, un geste d'elle me renseignât, et les jours succédaient aux jours avec des alternatives de désespoir et d'espérance, et jamais aucune lueur certaine n'éclairait le douloureux et doux mystère...

Je parlais du passé, de notre enfance ; mais cela était mort et Lilette s'en souciait peu ; du présent, et elle pleurait d'ennui ; de l'avenir, et elle avait peur. Un soir nous nous assîmes par hasard sur le banc où ma grand'mère nous avait jadis surpris pour ma honte à échanger un puéril baiser d'amour. L'intention me vint de rappeler cette aventure à ma compagne ; mais quand il fallut ouvrir la bouche je fus véritablement terrifié et je me contentai de lui vanter en termes vagues le charme de l'endroit, le parfum des rosiers sauvages qui formaient une tonnelle au-dessus de nos têtes, la grâce de ces vieilles pierres rongées de mousse...

— Oui, fit Lilette, tout ce que vous me racontez est très joli ; seulement on est bien mal assis sur ce banc et vous devriez le faire remplacer.

A Vaugarrec, dans le désert de la montagne, elle se rapprocha de moi plus encore. Mais déjà j'étais trop lâche devant elle pour consentir à m'avouer que l'ennui était la vraie raison de cette sympathie ; lorsque nous revenions vers le château après une longue promenade Lilette s'appuyait avec plus d'abandon à mon bras et c'en était assez pour mon bonheur... Vers la fin de l'été, par un après-midi déjà froid et triste, je la trouvai sur la terrasse en train de pleurer en embrassant la petite Jacqueline ; comme mes paroles de consolation n'avaient le plus souvent d'autre effet que de l'agacer et de lui inspirer des réponses désagréables, je m'empressai de tourner les talons ; mais elle courut à ma poursuite.

— Calixte, ne m'abandonnez pas... écoutez-moi... il faut que je vous parle.

Puis elle se mit à pleurer de plus belle et murmura :

— Non, pas maintenant, pas maintenant, pas ici... Ne me

demandez rien et venez demain matin au pic d'Astaran.

Elle y était déjà quand j'arrivai, assise sur la tombe de Blanche, et les rêves n'avaient pas menti. Faute de trouver rien de mieux, je m'agenouillai devant elle ; mais elle me releva doucement en disant :

— Ce n'est pas à vous de vous agenouiller, c'est à moi de vous demander pardon, pardon de vous avoir fait souffrir, de vous avoir fait attendre cette heure... Mais il ne faut pas m'en tenir rancune : je craignais de n'aller vers vous que parce que je n'avais jamais vu que vous dans la vie, je ne voulais pas affirmer mon amour alors qu'il n'était pas sûr de lui-même; qu'en aurait-il été de notre bonheur si à la première occasion j'avais reconnu que je m'étais trompée ? Vous savez comme je suis lâche, comme l'avenir me fait peur ; j'ignore tout autant qu'hier ce qu'il sera, mais je vous y vois, et cela suffit...

Je me reproche à présent de ne pas m'être abandonné alors à toute l'ivresse de ma joie ; c'est une coupe qu'il faut épuiser violemment quand elle nous est tendue, car nous ne savons pas si nous l'aurons un instant plus tard près de nos lèvres... J'étais assis près de Lilette, je tenais ses mains dans les miennes sans la regarder, et je modérais mon délire intérieur en me répétant sans cesse : « Il faut être calme, il faut être sage; ce bonheur n'est-il pas tout naturel, ne l'ai-je pas prévu depuis toujours?... » Je me disais même : « Qui sait ? ce n'est peut-être qu'un rêve cette fois encore... Si je me tourne vers elle, mes yeux la retrouveront-ils ?... »

Et je murmurai, regardant toujours en face de moi :

— Dis-moi que c'est bien vrai, Lilette !...

Et alors je ne vis plus rien du tout, un baiser s'était posé sur mes lèvres ; et parce que ce baiser avait soudain effacé le monde et Lilette elle-même, le bonheur semblait couler en moi comme d'une source surnaturelle, comme du sein entr'ouvert de l'infini.

Je connus quelques beaux jours. La joie nous rend égoïstes comme la douleur ; ébloui par elle j'en oubliais de regarder Lilette ; j'énonçais mille espoirs, je faisais mille projets, et je ne pensais pas que mon amie pût désirer autre chose que ce que j'avais désiré pour elle ; je me rappelle aujourd'hui qu'elle souriait étrangement en m'entendant parler de la sorte, et

qu'elle me répondait avec mélancolie, comme lassée à l'avance de tout ce que je lui promettais :

— Oui... oui... nous ferons tout ce que vous voudrez...

Peu après, nous redescendîmes à Sérimonnes. Quel bon hiver je prévoyais pour nous deux... Hélas ! n'ai-je pas dès lors été coupable, par trop d'amour, de croire que mon bonheur et celui de Lilette étaient destinés à toujours se confondre, et n'est-ce pas cette idée insensée qui fut la cause de tant de désillusions ?... Lilette, elle, voyait venir l'hiver avec une sorte d'angoisse. Elle disait : « Cela m'ennuie de revenir à Sérimonnes, il me semble qu'un rêve va finir, que je vais redescendre du ciel sur la terre... » En vain je lui parlais de longs soirs attiédis par notre tendresse, devant les flammes dansantes des grand feux, auprès de ceux que nous aimions. Tout cela n'avait pas l'air d'enchanter Lilette...

— Vous comprenez bien, me dit-elle un jour, qu'à Sérimonnes nous serons moins libres qu'ici. Je ne veux pas que vous avertissiez encore votre mère... A quoi bon ? nous sommes trop jeunes pour nous marier tout de suite... Promettez-moi, Calixte, que personne, pour le moment, ne saura rien de nos projets?

Certes je ne pouvais croire que Lilette eût aucune arrière-pensée ; je ne doutais pas d'elle après lui avoir entendu dire librement des mots que la crainte ou l'orgueil avaient si longtemps retenus sur mes lèvres. Mais cette cachotterie inutile m'ayant attristé, je me sentis environné de noirs présages. Ils tinrent leurs promesses : durant tout l'hiver, l'attitude de Lilette fut mystérieuse, pénible, irritante. Elle semblait éviter de se trouver seule avec moi ; un instant plus tard elle m'écrivait de longues lettres. Elles sont brûlées depuis longtemps, mais ma mémoire a gardé copie de phrases entières : « Promettez-moi que nous serons heureux, j'ai besoin que vous me le répétiez... Je vous aime, je ne devrais pas être triste, dites-moi pourquoi je le suis... Jadis je n'étais pas sûre de moi-même ; il me semble que c'est de vous que je ne suis pas sûre à présent ; j'ai peur que vous ne me connaissiez pas, que vous ne vous fassiez des illusions sur mon compte... » Alors je m'empressais d'aller la rassurer, mais j'étais souvent mal reçu : « C'est tout ce que vous avez à me dire?... Ce n'était pas la peine de vous déranger! » Parfois je tentais de remplacer par un baiser ou une caresse

les paroles impuissantes ; mais Lilette s'écartait de moi ou me repoussait : « Vous êtes fou... on peut nous surprendre. » Parfois encore c'était elle qui se jetait furieusement à mon cou, et puis, durant quelques instants, elle demeurait dans mes bras, les yeux clos, inerte et froide comme une morte... Bientôt elle devint fort dévote ; il fallut que ma mère l'accompagnât à la messe tous les jours ; je remarquai aussi qu'elles avaient ensemble de longs et secrets entretiens.

Au début du printemps, M. d'Escorral dut aller à Toulouse pour recueillir l'héritage d'une parente ; ma mère m'ayant engagé vivement à le suivre, j'y consentis, bien qu'à regret. Quand nous fûmes dans la grande ville, M. d'Escorral ne négligea rien pour me distraire ; tous les soirs il me conduisit à la comédie ou dans divers lieux de divertissement. Il était en relation avec plusieurs familles toulousaines, auxquelles je fus présenté, et je retrouvai là des jeunes gens qui avaient été mes camarades au collège. Ils m'accueillirent si aimablement que je ne pus refuser de prendre part à leurs plaisirs quand ils m'en prièrent. Je me rappelle quelques promenades en bateau, sur le beau fleuve aux rives empanachées de hauts peupliers, les gais repas dans les auberges riveraines, les longues parties de cartes dans les tripots, l'or luisant à la lueur des bougies ; je me rappelle surtout la nuit où, les seins nus, jolie et provocante, une grisette, chargée par mes compagnons de me déniaiser, vint m'offrir une bouche qui n'était pas celle à qui j'entendais réserver mes baisers... Je cédai par peur du ridicule ; mais quand je revis M. d'Escorral, j'étais tellement accablé de dégoût et de tristesse que je me confiai à lui, dans l'espoir de soulager ma conscience. Alors il fit de grands éclats de rire : je n'étais qu'un sot, j'étais resté trop longtemps pendu aux jupons de ma mère, et il fallait au plus tôt jeter ma gourme sous peine de voir les gens se gausser de moi... Il parlait très haut, d'une voix que je ne lui connaissais pas et détournait ses yeux des miens... Dès ce moment il me sembla qu'il se forçait pour rire et que ses conseils n'étaient pas sincères. Cependant, pour lui faire plaisir, je lui promis de rester à Toulouse après son départ, comme il m'y conviait. Au moment de me quitter, devant la diligence, il me remit une bourse pleine de louis d'or en me disant :

— Amuse-toi bien ; c'est de ton âge...

Et la lourde voiture s'ébranla... Je me revois encore, bien après qu'elle eut disparu, abaissant d'une main les bords de mon chapeau pour dissimuler mes yeux gonflés de pleurs, et faisant machinalement sauter dans l'autre la bourse pleine de louis d'or.

Durant quelques jours j'essayai d'obéir à M. d'Escorral et de me rendre aux invites de mes compagnons; mais c'était au-dessus de mes forces; dès que je me retrouvais seul, je versais des torrents de larmes, et des rêves affreux troublaient mes nuits; une fois, dans mon sommeil, je crus tenir Lilette morte entre mes bras; je m'éveillai en sursaut et j'écrivis immédiatement aux miens que j'avais l'intention de revenir et que d'ailleurs mes ressources étaient épuisées; M. d'Escorral m'envoya d'autre argent et quatre pages de moqueries. Alors je pris la résolution de ruser : dans les lettres que j'écrivis par la suite, je m'arrangeai pour lui faire croire que je devenais un parfait débauché; mes appels de fonds se multiplièrent; je criais misère sans répit et laissais pressentir de considérables dettes de jeu... La tactique était bonne; on ne tarda pas à me rappeler.

Ma mère m'attendait à Tarbes en berline et nous partîmes sur-le-champ. Elle me dit, sur un ton d'affectueux reproche :

— Tu vas bien t'ennuyer avec nous à présent, mauvais sujet !

Elle semblait toute triste; je ne pouvais pas faire durer la plaisanterie plus longtemps; en riant, je tirai donc de mes poches tout l'or qu'elles contenaient :

— Regarde, m'écriai-je triomphalement, j'ai été sage, et si je t'ai fait croire le contraire, c'est que je ne demandais qu'à revenir.

Je m'attendais bien à ce que maman m'embrassât — ce qu'elle fit — mais non pas à voir ses yeux se remplir de larmes; immédiatement je compris qu'un malheur était arrivé; j'étais même sûr qu'il s'agissait de Lilette; son nom était sur mes lèvres, où je le retenais éperdument; et pourtant je voulais tout savoir...

— Maman, je t'en supplie, dis-moi tout!

— Mon chéri, calme-toi, ne me fais pas davantage de peine; si vraiment tu l'aimais, comme je le crois, il faut que tu sois bien courageux : tu ne la reverras jamais...

J'écoutais accablé comme par ces chaînes que nous sentons parfois peser sur nous dans les cauchemars... Pourquoi ne devais-je pas la revoir? Des hypothèses se présentaient avec une rapidité vertigineuse : elle était morte, partie, mariée... J'envisageais en un instant toute l'horreur de ces événements possibles,et, chaque fois, l'étau qui broyait mon cœur semblait resserrer sa morsure...

— Tu ne la reverras jamais... Elle ne voulait pas d'autre époux que Dieu... C'est à Vaugarrec, l'été dernier,qu'elle m'a confié pour la première fois son dessein de prendre le voile. J'ai lutté, mon enfant : je croyais que ce n'était là qu'une lubie de jeune fille ; mais je me suis heurtée à une ferme volonté. Il ne faut pas la détester ; elle n'avait pas voulu qu'on te mît au courant, parce qu'elle se doutait,comme nous, que tu l'aimais et nous t'avons éloigné au moment de son départ pour essayer de nous épargner à tous une douleur inutile...

Devant l'inexplicable duplicité de Lilette, mon accablement fit place pour un instant à la rage :

— Maman, tu as été sans le savoir complice d'une folle,d'une malheureuse !...

— Elle était malheureuse, mais non pas folle, répondit ma mère ; elle t'aimait comme un frère, elle me l'a dit bien des fois, mais elle n'aurait jamais consenti à être ton épouse, pas plus que celle d'un autre. Peut-être sous ses sentiments religieux cache-t-elle quelque lâcheté, quelque égoïsme; mais il n'est pas généreux de l'en soupçonner et c'est, d'ailleurs,tellement inutile !... Apprends encore qu'elle est entrée au couvent comme d'autres dans la tombe, de son plein gré, sans doute, mais désespérément... Si tu avais vu sa tristesse, le jour qu'elle partit !... Il faut, mon enfant, lui témoigner par devers toi-même un peu de cette pitié que l'on doit aux morts...

— Maman, elle est affreusement égoïste, lâche et peut-être méchante... En tout cas elle nous a menti, à toi, à moi, à tous... Tiens, regarde !

Et je lui mis dans la main les lettres de Lilette. Aux dernières clartés du jour elle en lut quelques passages avec une douloureuse stupéfaction ; et puis, après avoir réfléchi quelque peu :

— Mon petit, me dit-elle, j'aime presque mieux qu'il en ait été ainsi ; au moins, à présent, tu vois ce qu'elle vaut et

tu finiras même par avouer qu'elle ne méritait pas tant d'amour...

— Maman, je l'aimais!...

— ...Que tu n'aurais pas été heureux avec elle, qu'elle t'aurait fait souffrir de la pire des manières, c'est-à-dire sans le vouloir...

— Je l'aimais! Je l'aimais!...

— ... Que c'était une malade, une détraquée, peut-être pis encore!

— Maman, dis-toi bien que je l'aime à présent davantage, parce que je la plains.

Nous gardâmes quelques instants le silence; puis ma mère me dit en me serrant de toutes ses forces contre son cœur:

— Mon chéri, promets-moi que tu vas être sage, que tu te laisseras soigner et guérir? Pense à nous tous, à moi qui t'aime et que tu aimes, à M. d'Escorral, qui a tant souffert autrefois, à notre petite Jacqueline... Pense que nous pouvons être si heureux tous ensemble et que nous méritons si bien de l'être... Sois sage, et puis, tu verras, dans quelques années, que dis-je? dans quelques mois, comme tout ce gros chagrin sera loin...

Elle cessa brusquement de parler, comprenant, avec la merveilleuse lucidité de l'amour, la douloureuse inutilité des meilleures paroles. Et je restai, durant tout le voyage, appuyé contre elle, dans une épouvantable crispation de tout mon être, sans pouvoir rien dire, sans pouvoir même pleurer...

— Calixte, me demanda simplement ma mère comme nous arrivions à Sérimonnes, tu nous pardonneras bien d'avoir eu recours pour te guérir à un remède indigne de toi?...

Même à distance, même en considérant mon passé comme un étranger insensible pourrait le faire, j'essaierais vainement d'évoquer sans frémir la semaine qui suivit ce retour; je sens encore vivante en moi l'horreur de ces jours accablés par la tristesse ou tourmentés par la colère, de ces nuits sans sommeil... Savez-vous ce que c'est que de ne plus dormir, d'entendre sans trêve une voix dans le silence, de voir un visage dans les ténèbres, de se souvenir avec cette minutie cruelle que l'esprit tourmenté par la fièvre apporte à ses travaux, de se répéter mille fois: « Il y a trop longtemps que la nuit dure, l'Au-

rore ne reviendra plus. » Ah ! je ne pense pas qu'on ait souvent, par amour, souffert de la sorte, et ceux qui auront lu ces pages trop vite ne m'accorderont sans doute que cette espèce de pitié qu'on a pour les malades, les exaltés, et les fous ; peut-être même mépriseront-ils tant de faiblesse ; mais le mépris m'est indifférent et je ne demande pas la pitié ; je voudrais seulement qu'on me comprît, je m'adresse à la raison et non pas au cœur. Ce que je pleurais alors, ce n'était pas un petit être vain et misérable, je pleurais un mort précieux : le cher espoir de toute ma vie ; où il n'y avait jamais eu que cet espoir, je ne voyais plus rien ; je ne me retrouvais plus quand je me cherchais moi-même, c'était la détresse absolue, la fin de tout, cet anéantissement de l'âme qui ne peut pas se concilier avec la vie persistante du corps et qui nous fait bientôt considérer celle ci comme inutile et odieuse... C'est à ceux qui, pour quelque raison que ce soit, ont souffert ainsi, que je fais appel, tandis que je me revois, derrière Balem, assis au bord d'un gouffre où gronde le gave, les yeux fixés vers le fond. Qu'ils s'imaginent à ma place... Est-ce qu'ils n'auraient pas alors pensé qu'ils étaient lassés, qu'ils avaient bien sommeil ? Est-ce qu'une main plus forte que leur volonté ne les aurait pas poussés vers cet abîme, est-ce qu'ils n'y seraient pas tombés, comme j'y suis tombé ?

Oh ! surtout, qu'on ne m'accable pas en me reprochant cette lâcheté suprême : ceux qui se sont jetés dans les bras de la mort et que la mort a repoussés emportent d'elle un souvenir qui est leur punition éternelle ; toutes les douleurs terrestres, même celles de l'amour, peuvent s'oublier ; mais ce qu'on n'oublie pas, lorsqu'on a sincèrement voulu mourir, c'est la minute où l'on se détache de la vie, le remords inouï qui suit l'acte que l'on a cru définitif... Désormais, celui qui est passé par là, quand le malheur reviendra vers lui ne pourra même plus se consoler avec la pensée du grand repos ; il saura, lui, que les tempêtes qui l'assaillent ne sont rien à côté de l'affreuse nuit qui l'attend, et, à ces moments-là, il reverra dans toute son horreur la face implacable sur laquelle il souleva le voile.

Des bergers me ramassèrent inanimé au bord du gave ; par miracle je ne m'étais pas blessé gravement ; mais à la suite de cette émotion physique et morale je restai deux jours éva-

noui... Quel étrange sommeil ! j'entendais vaguement les voix de mes parents, et je me disais : « Je suis mort, et mon âme est revenue vers ceux que j'aimais... » Quand je repris connaissance, Lilette sanglotait auprès de mon lit, je crois même que ce furent ses sanglots qui me réveillèrent tout à fait.

A quoi bon me torturer longuement avec le souvenir des jours qui suivirent, les seuls où j'ai connu le bonheur autrement qu'en rêve ? Je revois, sans trop oser regarder ces images, une Lilette ayant enfin l'air d'être heureuse et confiante près de moi, pendant ma rapide guérison et nos courtes fiançailles ; je me rappelle nos promenades à la Gontrie, les ouvriers qui chantaient en réparant la maison où nous allions vivre, le cortège nuptial sur la route jonchée de roses, et puis, à la nuit, la vieille Anne ouvrant les portes devant nous deux avec des mots de bienvenue...

Nous avons, dans la vie, une heure triomphale, celle où précisément le rêve et la réalité se donnent la main. Alors nous sommes parvenus au sommet de notre existence ; nous pensons même un instant y pouvoir demeurer ; nous oublions que la vie est une étape et que nous n'avons pas le droit de nous arrêter en chemin ; bientôt nous nous sentons poussés en avant ; étonnés, nous essayons d'abord de résister, mais toute résistance est vaine et la descente commence sur l'autre penchant de la montagne, d'autant plus précipitée que le sommet atteint était plus haut...

J'ai été bref sur mon bonheur par pitié pour moi, je serai bref sur mes désillusions pour ne pas lasser la patience des autres. Mon infortune, je m'en rends bien compte, fut d'une vulgarité et d'une banalité lamentables : en deux mots, je fus ce qu'on appelle indulgemment un mari malheureux ; j'aurais même pu remplacer ces derniers mots par un seul... Mais pourquoi me couvrir davantage de ridicule, puisque je ne saurais pas même avoir la consolation de m'irriter contre les rieurs ? J'irai même jusqu'à leur accorder qu'il eût été plus élégant et plus sage d'oublier au plus tôt cette mésaventure. D'autres n'y eussent point manqué. C'est dire que les événements n'ont d'importance que celle que nous leur attribuons, que par suite les douleurs ne gardent tout leur sens qu'en nous-mêmes, et qu'il est peut-être exagéré de taxer les

autres hommes d'égoïsme toutes les fois que nos petites misères ne réussissent pas à les intéresser.

Le cours de cette histoire a rejoint celui de ma vie. Que ces pauvres feuillets, qui contiennent tout le passé, aillent le retrouver, aillent dormir à la place qui leur est due: sous la poussière... Pourtant, mon Dieu, avant d'en finir avec tout cela, permettez-moi de me tourner vers vous et de vous dire:

« Seigneur, il n'y a pas de raisons pour que vous n'existiez pas et mon malheur né m'a pas fait douter de vous; c'est moi seul que j'en rends responsable; je m'étais, tout jeune, accoutumé à ne vivre que dans mes rêves et comme j'avais toujours dirigé au gré de mon désir cette vie imaginaire, l'idée ne m'était pas venue qu'il pouvait, dans la vie réelle, en être autrement. Seigneur, nous sommes vos enfants, mais des enfants terribles; si votre puissance est infinie, nos aspiration sont sans limites, et malgré toute votre bonne volonté vous n'arriveriez pas à nous satisfaire jamais.

« Il me semble tout de même, Seigneur, que vous avez été quelque peu injuste envers moi. Il exista, évidemment grâce à vous. une enfant vers qui semblait me pousser votre grande main mystérieuse. Nous autres, Seigneur, nous n'avons pas votre clairvoyance, et vous devez nous excuser de mal comprendre vos desseins, puisque vous les avez voulus impénétrables; je pouvais bien me tromper de cela; dès lors, pourquoi ne pas m'avoir éclairé tout de suite, pourquoi n'avoir pas retiré le fer de la plaie quand elle n'était pas encore trop profonde et que j'en aurais pu guérir ?

« D'ailleurs je ne vous demandais en somme rien d'impossible, je n'étais pas bien exigeant; il était si simple, si logique, si naturel que ce rêve se réalisât ! Nous avions grandi, elle et moi, l'un près de l'autre et ne l'aimais-je pas comme il doit vous plaire que l'on aime, depuis toujours et pour toujours ? Je comprends que vous ne puissiez pas contenter la plupart des hommes dont les désirs sont multiples et variables, mais pour moi, qui n'avais qu'un désir, vous n'aviez vraiment qu'un mot à dire, qu'un geste à faire, et je vous assure que par la suite je ne vous aurais plus importuné jamais... Pardonnez-moi, Seigneur, je crois bien vous avoir accusé d'injustice, mais les mots dépassent ma pensée; vous seul savez ce que vous faites; peut-être que des douleurs comme la

mienne ont leur place marquée dans l'enchaînement des lois éternelles, qu'elles vous sont nécessaires pour pousser le monde vers la grande fin de vous seul connue... Il n'y a pas moyen de discuter avec vous; nous ne pouvons que vous implorer. Voici donc ma prière suprême :

« Vous me voyez, depuis des ans, chercher l'oubli et le sommeil dans la solitude; mais l'oubli fuit qui le cherche et, quand je veux dormir, je n'ai pas plus tôt éteint la lampe que des fantômes accourent et peuplent les ténèbres autour de moi... Que signifie cela ? Vous savez bien pourtant que si elle venait frapper à cette porte je ne pourrais ni la maudire ni lui pardonner, que je n'attends plus rien, que je n'espère plus rien, que je ne suis plus rien... Pourquoi retenir près de moi le souvenir et la souffrance?

« Laissez au moins, Seigneur, dormir les morts. »

APPENDICE A L'AMOUR FESSÉ

Note sur mon oncle Calixte Vidal, auteur du précédent récit.

C'est dans les papiers de mon grand-oncle Calixte-Léonce Vidal (de la Gontrie) que j'ai trouvé le récit qu'on vient de lire. Calixte Vidal mourut quelque vingt ans avant ma naissance ; il n'est pourtant aucune personne qui me soit plus familière. En voici devant moi un portrait assez médiocre, mais, paraît-il, fort ressemblant que fit de lui un peintre bayonnais du nom d'Etcheparre. Il est daté de 1863 ; déjà les parties claires sont devenues jaunes et les dorures du cadre se sont écaillées et ternies.

Ceux qui se firent peindre autrefois ont eu pour eux la vieillesse de leur vie, et ils ont ensuite, pour nous, en leurs portraits, une vieillesse plus longue et non moins lamentable. Bien que mon grand-oncle Vidal fût jeune quand on le représenta ainsi, il m'apparaît dans cette image déjà ancienne comme émacié, débile, et chancelant sous le faix d'un grand âge ; je sais bien pourtant qu'il mourut de bonne heure. Il a les cheveux blonds, le nez long, le menton aigu, et d'extraordinaires yeux pâles, dont les regards, tournés vers le rêve, semblent aller trop loin pour rien percevoir de ce qui est dans la vie.

Il épousa Cécile Laubamont, qu'on appelait aussi Lilette. Il l'aima, comme on le sait, du premier instant qu'il la vit, et l'on peut dire depuis toujours. Ce fut, si j'en crois ce que l'on m'a conté jadis, une fort jolie personne, svelte, brune, et de traits excessivement délicats et réguliers. Elle était taciturne et passait pour sournoise; on racontait qu'à Paris son père avait dû la retirer d'une pension où, vers la quatorzième année, elle se levait, la nuit, pour aller mordre ses compagnes jusqu'au sang.

Je ne pense pas que mon grand-oncle et Cécile Laubamont aient jamais eu beaucoup de bonheur ensemble. Durant une dizaine d'années Lilette trompa son époux tant qu'elle put, sans pour cela lui accorder les compensations de gentillesse, d'affabilité et de bonne humeur qui sont d'usage en cette circonstance. Surprise par lui comme elle se livrait sous le toit conjugal à son passe-temps favori, elle obtint son pardon et disparut le lendemain en emportant ses bijoux et quelques louis d'or. Il paraît qu'elle a traîné à Paris une vieillesse misérable après avoir eu dans la galanterie, sous le nom d'Eléonore de Sérimonnes, son heure de célébrité.

Un jour, tandis que de vieux amis de ma famille remuaient des souvenirs, j'entendis dire :

— Cette Cécile Laubamont ne valait pas un liard, mais Calixte avait aussi bien des torts.

Je ne sais pas si mon pauvre oncle avait bien des torts, mais je sais que la fugue de la jolie Lilette mit le comble au désespoir de son cœur. Durant plusieurs mois il ne sortit plus de chez lui et, les yeux pleins de larmes, il répétait sans cesse à ceux qui l'allaient voir : « Je paie la dette de mon oncle Barnabé... » Même, à partir de ce temps-là, il eut, comme disent les gens de chez nous, une étoile dans la cervelle.

Un beau jour il congédia ses domestiques, disposa tout à sa fantaisie dans la maison et en fit sceller les portes et les fenêtres. Ce fut fini par un clair matin de mai; on entendait tinter tout le long du ciel les clarines des troupeaux que les bergers reconduisaient vers les montagnes; c'était la fin des lilas et le commencement des roses. Mon oncle s'assit sur la dernière marche du perron, pleura longtemps, et puis s'en fut, les mains dans les poches.

Je l'imagine sur la route de la gare, avec le haut chapeau de paille, la cravate sombre et la redingote à boutons de métal

que je lui connais pour les avoir vus sur son portrait ; il va lentement, la tête baissée, en faisant tourner sa canne. Alors je me rappelle que ma bien-aimée grand'mère Jacqueline disait dans mon enfance, en relevant mes cheveux sur mon front :

— Il ressemble à notre pauvre Calixte...

Et les images se brouillent dans ma tête. Ce n'est plus Calixte Vidal qui s'en va sur la route, c'est moi qui pars à mon tour, sans savoir où, désespéré par mon malheureux amour pour une Lilette encore inconnue.

Mon oncle se rendit à Bordeaux où il acheta une maison dans la rue du Vieux-Huchoir. C'était un petit hôtel de fort bon style Louis XVI, assez délabré à la vérité, et dans le grand salon duquel une vieille dame avait fait auparavant l'élevage des souris blanches. Calixte Vidal s'en arrangea fort bien et ne prit même pas la peine de le faire réparer. Il y vécut solitaire, dévoré soudain par un grand amour de la science et plus précisément des sciences occultes.

Je l'imagine volontiers, penché jusqu'à l'aube sur Jamblique, les *Mysteria numerorum*, ou la *Kabbala denudata*. Déjà, le long des quais prochains, les voix et les jurons résonnent, les chars roulent, les grues grincent ; sur le beau fleuve houleux les brumes se dispersent lentement ; il vient par la fenêtre entr'ouverte une odeur fade de vase et de pierres mouillées. Mon oncle lit et, doucement, sur la table, une des petites souris blanches de la vieille dame, sans trop redouter le lecteur immobile, s'est avancée ; elle flaire, épie, cligne ses menus yeux roses et s'accroupit sur ses pattes de derrière, le museau levé, coquette, méfiante. Mais Calixte Vidal est toujours immobile, et le petit animal rassuré commence à grignoter un des in-folios épars avec un bruit de dents fines grêle et moqueur.

Les jours passèrent. Mon oncle ne sortit plus de ses livres et se passionna surtout pour la magie blanche. Il fit même paraître un *Traité des Elémentals et des moyens de s'en rendre maître par la musique* (à Bordeaux, chez Magnion, un volume in-8°, avec des vignettes représentant des évocations accomplies par l'auteur selon sa méthode, 1867). Un an après, comme il avait pris l'habitude de jouer du violon sur son toit par les nuits de lune, il glissa, chut dans la rue, et se tua. On ramassa près de lui son violon qui miraculeusement était resté intact.

A la Gontrie les plantes grimpantes avaient masqué les fenêtres closes et depuis longtemps s'étaient rejointes au-dessus du toit. Les moineaux et les pinsons pullulaient parmi ces fouillis de verdure. Ainsi, dans la maison délaissée, le passé dormait sous un linceul de chansons. C'est moi qui ai rouvert les portes, après que la mort de ma mère m'eut fait maître de ce domaine et que le désir me fut venu d'aller habiter un pays depuis quelques années abandonné par les miens.

Or, quand les rayons du soleil rentrèrent dans la demeure, ils vinrent frapper un tableau dressé à dessein au milieu du vestibule : des satyres y fessaient l'Amour enchaîné. Je ne savais rien encore... Pourquoi, moi aussi, à sa vue me suis-je senti l'esclave d'une crainte mystérieuse, pourquoi n'a-t-il plus cessé de hanter les pensers de mes jours et les rêves de mes nuits? — Depuis, j'ai retrouvé à Sérimonnes les mémoires de l'oncle Vidal et j'ai compris. J'ai compris que le mauvais génie de notre famille avait attaché à cette image sa fatale influence. Une nuit, furtif, comme pour accomplir une œuvre de magie et conjurer un charme néfaste, je me suis levé, j'ai allumé du feu et j'y ai jeté le tableau. Qu'ai-je fait là? Insensé ! ai-je détruit cette image dans ma mémoire ?... Elle existe toujours, et elle n'existe plus que pour moi. C'est contre moi seul, à présent, que s'exercera la force malfaisante qui restait enclose dans ce sortilège.

Et j'attends dans l'antique demeure celle qui viendra m'apporter la douleur, moi qui, de toute une race sur laquelle semble s'être acharnée une si étrange fatalité, reste seul aujourd'hui : seul, car bien que Barnabé de la Gontrie n'ait point reparu jamais, il est probable qu'à défaut du bienheureux pays terrestre où il avait espéré voir ses inquiétudes s'apaiser, il a atteint depuis longtemps le port obscur où nous irons tous faire un jour l'escale définitive.

CHARLES DERENNES.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XIV. — L'honneur d'Elvire.

M. DELARUE. — Et puis après?

M. DESMAISONS. — Après? Il y a qu'Elvire m'a beaucoup ému, quand j'étais un jeune homme sentimental, et que je tiens à mon souvenir. Je désire qu'elle ait été une femme honnête, c'est-à-dire qu'elle ait favorisé son amant de toutes ses forces, de tout son cœur, de tout son corps. Les amantes platoniques sont toujours un peu méprisables.

M. DEL. — Alors la chasteté, la vertu?

M. DESM. — La vertu est un vice secret.

M. DEL. — Dire que c'est peut-être vrai!

M. DESM. — C'est vrai presque toujours. Le mystère des Récamier ce sera la froideur, si vous voulez, ou une tare physique, pour rester dans la légende; mais le mystère des Elvire, quel sera-t-il, s'il y a un mystère? Les platonistes oublient vraiment trop que l'amour est une physique avant d'être une rêverie. L'imagination des hommes a entouré l'acte de beaucoup de nuages ou de beaucoup de fleurs, mais l'acte est primordial. On aime ou on n'aime pas. Aimer, c'est désirer. Désirer, c'est agir déjà. Or le seul accomplissement légitime de cet acte est la communion sous les deux espèces, le mâle et la femelle satisfaisant du même coup leur double et unique désir. L'envers du platonisme...

M. DEL. — Sans doute, mais ne peut-on supposer une réserve commune, un sacrifice mutuel?

M. DESM. — Il y a des illusions, mais la physiologie est implacable.

M. DEL. — Oui, mais il ne faut pas croire que toutes les physiologies soient identiques. Nous sommes portés à attribuer aux autres exactement le degré de puissance que nous possédons nous-mêmes. Nous allons plus loin, nous en faisons une sorte de moyenne. Il n'y a pas de moyennes. On pourrait presque dire qu'il n'y a que des extrêmes, et il n'est pas plus étonnant de voir des amants chastes que des amants fougueux.

M. DESM. — Vous ne me déconcertez qu'un instant, car s'il y a à la fois des aveugles et des hommes doués d'une vue très perçante, la

condition commune de l'humanité est cependant l'exercice normal et moyen de leurs yeux, bons, médiocres, ou mauvais, mais qui font leur office et suffisent. L'amour platonique est inhumain et peut-être pathologique. Le libertinage est bien moins dangereux.

M. DEL. — Soit, mais cela ne résout pas la question de fait, pour Elvire.

M. DESM. — Elle fut une amante, ils furent des amants comme tous les amants. Ce qu'il y a de curieux, en cette histoire, c'est l'attitude des historiens : les uns reconnaissant avec regret qu'Elvire fut la maîtresse de Lamartine, les autres ne pouvant se résoudre à admettre une conclusion d'une si douce banalité. L'honneur d'une femme, c'est donc de refuser d'ouvrir sa porte, après avoir écrit : Venez, venez ?

M. DEL. — On a toujours été d'accord là-dessus : le devoir d'une femme est la résistance.

M. DESM. — Un peu de résistance convient. Mais résister toujours à un désir que l'on a fait naître, à un désir que l'on partage?

M. DEL. — C'est la suprême vertu. Consultez les moralistes.

M. DESM. — Y a-t-il un professeur de morale dont nous ne puissions proférer d'avance les réponses à tous les sujets? Les hommes traînent depuis de si longs siècles le char où dorment, lourds comme du plomb, Platon et Moïse, qu'ils en sont tout abrutis. Ils en crèvent et pourtant, s'il leur reste quelque force, c'est pour insulter ceux qui tentent de les soustraire au joug. Ils ne savent que répéter : c'est la loi !

M. DEL. — Il faut une loi.

M. DESM. — Il faut une loi, mais il n'est pas nécessaire que ce soit toujours la même. Je ne puis voir sans me fâcher des hommes qui ne sont pas chrétiens vanter l'excellence de la loi chrétienne. S'il faut des restrictions à la liberté de l'amour, qu'on en trouve le principe dans l'observation de la nature. Je ne me plais qu'à la logique. Mais je veux une logique un peu plus intelligente que l'ordinaire et qui ne dédaigne rien, qui fasse sa place au calcul et qui la fasse aussi à la sensibilité. La vie, telle que nous la vivons, ou telle que nous la voyons, est pleine de choses folles. On voit des savants réprouver l'amour illégal et applaudir au mariage de deux sourds-muets, d'une Française et d'un Chinois, d'un militaire et d'une femme-tronc ! Passe encore pour les métissages, quoique les résultats sociaux en soient généralement fâcheux, mais les deux sourds-muets ! Est-ce donc que l'on verrait avec plaisir la propagation en France d'une tribu de sourds-muets? On cultive déjà les aveugles avec prédilection...

M. DEL. — Sparte, alors ?

M. DESM. — Je ne suis point spartiate, je ne veux rien encourager.

Je ne prêche pas, je n'ai point coutume de m'épancher en propos sur les droits de l'homme, sur la vie intégrale, sur les sports ou sur les bienfaits de l'instruction primaire. Il faut, je pense, prendre les faits un à un et les juger séparément. Or, la conjonction de deux sourds-muets donnant la vie et l'absence d'ouïe à une lignée de malheureux n'a rien qui émeuve mon lyrisme latent.

M. DEL. — On ne pouvait cependant pas les castrer d'abord !

M. DESM. — Les Italiennes étaient folles des castrats. Chanteurs excellents, ils faisaient des amants agréables.

M. DEL. — Amour et sécurité !

M. DESM. — Nous divaguons, mais pourquoi pas ? Sauf qu'il ne peut procréer, un castrat est fort recommandable. N'est-ce point saint Basile qui comparait les eunuques à ces bœufs auxquels on a scié les cornes, mais qui peuvent encore donner de fort bons coups de tête ?

M. DEL. — Si du moins on pouvait arriver à la procréation volontaire. N'est-il pas humiliant pour l'humanité d'en être réduite aux jeux du hasard dans l'acte le plus grave, qui est la fabrication d'un enfant ?

M. DESM. — Non pas. Cette part du hasard, c'est la part du tragique. Il faut que le destin continue de planer sur les baisers des amants comme sur les baisers des époux. Pour rester dans la beauté, il faut rester dans l'inconscient et dans la fatalité.

M. DEL. — Vous êtes bien lyrique !

M. DESM. — Voulez-vous que, comme certains physiologistes, j'appelle l'amour un besoin d'exonération ? J'aime à considérer le côté matériel des choses, je veux me souvenir que tout est matériel, et la pensée même, mais pourquoi me servirais-je de termes qui semblent mépriser des actes merveilleux ?

M. DEL. — Merveilleux !

M. DESM. — Oui, et dont la fécondité a créé non seulement la succession des hommes et de tous les êtres, mais la poésie, la philosophie et l'art. Le baiser d'Elvire ne fut pas stérile, puisqu'elle-même en naquit. Les *Méditations* viennent de là, d'un corsage violé, d'une robe froissée sur le coin d'un canapé ou sur la berge d'un lac.

M. DEL. —

Un soir, t'en souvient-il...

M. DESM. — C'était donc un soir. C'est presque toujours le soir...

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Claude Lemaître : *Cadet Oui-Oui*, Flammarion, 3.50. — Gaston Chérau : *Champi-Tortu*, Ollendorff, 3. 50. — Jules Garat : *La Sonate de Haendel*, « Album Musical », 3 50. — Victor Debay : *L'Etoile*, Havard, 3.50. — Max de Bray : *Sans*

défense, Perrin, 3.5o. — Voos de Ghistelles : *L'Autre justice*, Theuveny, 3. 5o. — Marc Elder : *Une Crise*, Société française d'imprimerie, 3.5o. — Jean Payoud : *Le Petit de l'hospice*, Dujarric, 3.5o —André Delcamp : *Ménages Panachés*, Albin Michel, 0,95. — Louis Bergerot : *Lucie*, Sansot, 1 fr. — Alexandre Cormier : *Le Livre des fées, des fantômes, et des sages*, Sansot, 3. 5o. — Paul Haret : *A l'enseigne du Grand-Saint-André*, Plon, 3.5o. — Ch. Morisseaux : *L'Histoire d'Anselme Ledoux*, Edition artistique, 3.5o. — Arthur Dourliac ; *Tayons et Tayonnes* « Journal des Curieux ». — Henry Detouche : *Sous la dictée de la vie*, Blaizot.

Cadet Oui-oui, par Claude Lemaître. Quelqu'un de très malin, Arsène Houssaye, a déclaré jadis que toutes les femmes étaient nées romancières, même celles qui filent de la laine, et il paraît de plus en plus certain que le roman n'est pas le vrai travail de l'homme, puisqu'il n'arrive presque jamais à le nourrir. Mais le roman *ouvrage de dame* est bien le mauvais travail par excellence, malgré qu'il puisse nourrir un fort grand nombre de jolies ouvrières. La femme romancière, étant née romanesque, aime, naturellement, à se promener dans les endroits qui lui sont défendus et il en résulte souvent d'étonnantes dissertations d'aveugles sur les couleurs. Malgré l'élégance de l'article, le fabricant laisse voir, trop souvent, qu'il demande des *petites mains* se confiant à l'inexpérience du métier pour découvrir des tours nouveaux dans la façon. Pour bien faire un chapeau, il ne faut pas savoir coudre ! La femme romancière possède aussi la manie de travailler tout de suite pour la clientèle riche. En dépit des nombreux Fallières qui se succèdent sur le trône de France, elle a toujours un faible pour le grand monde et, simple petit trottin de lettres, comme sa consœur, la jeune modiste, elle ne parle que des membres du jockey. Ou il s'agit des derniers égarements d'une névrosée de la meilleure noblesse, ou il est question de la pureté de la parente pauvre chez ce polisson de duc d'En-face. Les endroits les mieux défendus aux jeunes femmes écrivains parisiennes étant encore les salons de faubourg où l'on cause, elles y vont, du moins, par la pensée, et il en résulte bon an mal an une centaine de volumes où les gens du monde écorchent la langue française tout autant qu'ils désarticulent les belles manières. Il y a très peu de femmes de lettres qui consentent à écrire autrement que pour nous conter l'histoire de gens chic à l'usage de gens chic qu'elles ont connus... dans les romans de l'école précédente. Or, il est inutile d'écrire pour la clientèle chic, parce que c'est la seule qui ne sache pas lire, sachant déjà si mal signer. Quand on songe à l'effroyable surmenage d'un couple dit du grand monde, je me demande comment il aurait le temps, le Monsieur ou la dame, de s'asseoir sans corset ou sans frac pour lire quoi que ce soit, sinon leur prochain menu. Il résulte donc de cet état d'esprit féminin chez les romancières nées fileuses de laine, pour ne pas dire gardeuses d'oies, qu'elles perdent leur peine aux yeux des lettrés lorsqu'elles s'efforcent aux études de mœurs boulevardières et qu'aux yeux des mondains elles ne valent pas, moralement

parlant, les injures d'un chansonnier montmartrois, plus expéditives.

Voilà pourquoi je suis si agréablement surprise de découvrir un livre de femme écrit sur le peuple sans prétention au socialisme pas plus qu'à la morale des gens du monde. *Cadet Oui-oui* est une histoire simple, saine et vivante. Elle est faite pour tous. Aussi profonde aux yeux de ceux dont c'est la profession de penser que claire aux yeux de ceux qui veulent se délasser l'esprit en contemplant la rue à leurs pieds. De braves commères devisent de leurs enfants qu'elles essayent de marier au mieux de leurs propres intérêts, et le vent du large apporte un amour, fait s'effondrer leurs projets pour semer ensuite des graines de discordes et secouer cruellement les branches fleuries du même arbre. Les deux sœurs, la belle et la naïve, deviennent rivales. *Cadet Oui-oui* c'est une gamine de 15 ans qui cherche pâture dans les marées basses ; elle pêche des crabes, va aux moules et se soucie peu de sa toilette, mais, de ce qu'elle est la vie naturelle, une petite vague parmi toutes les vagues de l'océan humain, elle prend au piège de son reflet pur les yeux et le cœur de Jean-Pierre Malot. Ils s'épouseront quand la mer, leur grande mère, le leur permettra. Pour qu'une femme jeune, jolie, d'allures élégantes, une romancière de la nouvelle école, daigne s'intéresser à autre chose qu'aux passions des boulevards, il faut qu'elle préfère travailler dans le silence de sa pensée. La voici donc hors de page, hors du *trottinisme* et de l'étude de mœurs pseudo-mondaines. Claude Lemaître (aujourd'hui Mme Eugène Morel), que j'avais d'abord pris pour un homme sérieux, est donc une femme sérieuse, s'occupant à autre chose qu'à couper en quatre les cheveux perdus sur les soieries des garçonnières en vogue ? Il faut, s'il en est une enfin, qu'elle demeure celle-là et qu'elle ne traite point de sot métier celui qui nous apprend, si noblement, la langue populacière des gens de mer. A lire son livre on a du sel sur les lèvres et l'appétit nous vient de plats plus réconfortants que le thé de cinq heures de ses dames du caramel de lettres. Je sais bien que Claude Lemaître pourra choisir n'importe quel sujet et qu'elle y restera toujours un écrivain de talent, mais c'est si beau d'être grave quand on est déjà un joli écrivain !...

Champi-Tortu, par Gaston Chérau. Récit très âprement détaillé de la jalousie latente d'un petit garçon qui aime sa mère avec toute sa nervosité. Ce qui est très bien et très délicatement nuancé dans cette œuvre, c'est cette passion maladive qui n'est cependant pas malsaine. Le pauvre petit bossu aime normalement sa mère comme un enfant peut et doit aimer. Le chapitre où se déroulent les vacances au bord de la mer avant l'entrée au collège est un tour de force littéraire, car il n'existe aucune intrigue pour soutenir l'attention du lecteur, mais il y a un tel plein air qu'on s'y trouve transporté, presque obligé de vivre avec ces deux êtres sensitifs lâchés à même la vie pour la pre-

mière fois. Je n'aimais pas beaucoup *M. Thébault*. *Champi-Tortu* m'a ravi.

La Sonate de Haendel, par Jules Garat. Encore un roman où la musique accompagne... terriblement la littérature. (J'ai remarqué que la musique couvre toujours la voix dans le cas littéraire.) Par un temps de sonate à ne pas mettre un musicien dehors, arrive une barque. Naufrage extraordinaire. Le flot vomit un poète et recule épouvanté. Le pilote en est mort, du reste, rien que de l'avoir entendu. Les musiciens s'arrêtent. Trêve d'un chapitre où nous faisons connaissance avec un apôtre et sa sœur. Vertige de l'absolu dans le dévouement chrétien. La musicienne s'éprend du poète et l'apôtre épouse la maîtresse du poète. Journal de la lune de miel où on pourrait s'étonner de voir coucher sur le papier des choses que l'on a tant intérêt à garder pour soi. Un incendie où l'apôtre sauve une poupée dans un berceau (le meilleur chapitre de cette histoire, un peu trop féroce) et, devenu fou, sa sœur le berce de la sonate en question durant qu'elle-même est rongée par un cancer. Quand je vous dis que le roman musical finit mal !

L'Etoile, par Victor Debay. Déesse de théâtre qui demeure honnête tout en aimant le jeune et célèbre auteur de la *Moïnella*. (Vous le connaissez ?) Elle tombe frappée d'un coup de poignard à la fois sincère et théâtral qu'elle se donne pour se punir d'avoir seulement songé à lui être infidèle alors qu'il ne l'aimait déjà plus. Il y a le récit de la pièce à faire: *la Moïnella*.

Sans défense, par Max Debray. Des lettres. Une jeune personne, mal préparée à la vie conjugale, se trompe en trompant son mari et elle en meurt. Il y a un petit doigt coupé pour faire *seulement* plaisir au trop frivole amant qui me semble excessif!... de la part d'une jeune femme naïve. Il est vrai qu'elle est chrétienne et confond le martyre avec l'adultère.

L'Autre justice, par G. Voos de Ghistelles. C'est une thèse au moins dangereuse à soutenir: Vous êtes la cause indirecte de la mort de ma mère et de plus vous m'avez trompée, donc je vous tue, histoire de remettre les choses au point. Etant donné que la femme émancipée en question n'était que sa cousine et pas du tout sa femme ni sa maîtresse, ce justicier méritait un peu la maison de fou.

Une crise, par Marc Elder. Pauvre petit jeune homme qui se suicide parceque son premier amour est une petite grue! Ce n'est pas une crise, c'est un dénouement piteux... et il a pourtant reçu un peu d'amour, ce qui est beaucoup de la part d'une simple marchande de plaisirs.

Le Petit de l'hospice, par Jean Payoud. Un enfant naturel que sa mère, après de nobles hésitations, place aux enfants trouvés.

Il est ballotté d'hospices en hospices, déplacé au gré des fantaisies politiques du maire ou du curé, finit par échouer sur les bancs de la cour d'assises pour avoir trop essayé de la revendication sociale.

Ménages panachés, par André Delcamp. Où il est prouvé qu'il suffit de changer pour avoir envie de revenir à la même chose. Ces parties carrées me semblent de bonnes affaires pour Messieurs les éditeurs, puisqu'ils les mettent dans les jouets à dix-neuf sous, type accompli de l'article parisien, voyez ménages de fer-blanc!

Lucie, par Louis Bergerot. Douce idylle d'un étudiant et d'une petite fille tendre. Qui ferait supposer que le genre grisette n'est pas mort, au moins en littérature.

Le Livre des fées, des fantômes et des sages, par Alexandre Cormier. L'auteur était un homme très sérieux qui se distrayait en colorant d'un peu de poudre de papillons les marges des pages plus graves qu'on la forçait à feuilleter. Il écrivait avec une philosophie sentimentale et, je crois, pour son plaisir personnel.

A l'Enseigne du Grand-Saint-André, par Paul Harel, De très fines silhouettes rurales. Elles se détachent nettement sur le papier comme une ombre d'homme sur la route blanche quand le soleil chauffe. Les récits de chasses sont pleins d'une poésie sauvage qui donne l'envie de l'action et nous met des fourmis dans les jambes. Cela sent l'herbe foulée, les branches basses que des toisons en fuyant ont garnies de houppes brunes et, de plus, c'est exact au point de vue de M. de Foudras.

Histoire d'Anselme Ledoux, par Charles Mousseaux. Mœurs militaires... de Liège! Ils ont beau faire comme nous : réclamer contre la loi militaire, ils ont l'air de s'apercevoir qu'elle n'est pas si dure que ça. Ces gens de la cavalerie belge sont de charmants garçons, amateurs de bière et de jolies filles, mais combien sans fiel! Je ne relève dans ce journal de la vie de ce bon Anselme que le drame de la fin de Moumoute qui m'a fait frémir. (Moumoute est une chatte.) Allons! L'armée belge ne m'a pas l'air d'un bagne. Pas la peine d'être antimilitariste dans ce pays-là!

Tayons et Tayonnes, par Arthur Dourliac. L'auteur est mort laissant derrière lui tout une série d'œuvres amusantes, les unes joviales, les autres pleines d'une singulière sensibilité mélancolique, Dans ses grands-pères et grand'mères (tayons et tayonnes) qu'il nous montre il faut voir des portraits de famille, des francs-picards comme lui-même. Il a aimé son pays et ses concitoyens au point d'en oublier ses propres souffrances, car le pauvre homme était atteint dès sa jeunesse d'une maladie incurable. Il eut ce grand art de demeurer sainement gai... pour les autres.

Sous la dictée de la vie, par Henry Detouche. Honoré d'une préface-clef de M. Barrès (de l'Académie française) le peintre, très

dessinateur, qu'est Henry Detouche nous ouvre son petit sac à malices sous prétexte d'avoir la main forcée par la vie. Les petites choses écrites valent de gros livres. Le prince de Ligne, qui, étant prince, n'avait pas le temps de lire, le dit avant moi et c'est bien pour ça que je suis persuadée de ne pas risquer une bêtise! Après le prince de Ligne, Maurice Barrès ajoute que Detouche mourra tout jeune à quatre-vingt-dix ans et cela est le principal joyau du frontispice. Oui, Henry Detouche est jeune, d'émotion neuve et de toujours vif étonnement devant un coucher de soleil ou un joli profil féminin; mais ce qui indique sa jeunesse inusable est qu'il se souvient de ses amis, même des plus vieux. Il est l'ami par excellence, disent de lui des femmes exquises qui demeurent à l'ombre des rosiers plantés par Félicien Rops. Or, de quel homme peut-on déclarer ça?

RACHILDE.

HISTOIRE

H. Nagaoka : *Histoire des relations du Japon avec l'Europe aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles;* H. Jouve. — E. Pilastre : *Abrégé du Journal du Marquis de Dangeau;* Firmin-Didot. — Jean Lemoine : *Sous Louis le Bien-Aimé, Correspondance amoureuse et militaire d'un officier pendant la Guerre de Sept Ans;* Calmann-Lévy. — Jean Hervez : *Les Sociétés d'Amour au XVIII^e^ siècle;* H. Daragon. — G. Capon et R. Yves-Plessis : *Fille d'Opéra, vendeuse d'amour, Histoire de M^lle^ Deschamps;* Plessis. — François Descottes : *Joseph de Maistre inconnu (1797-1803);* Champion. — Memento.

Histoire des relations du Japon avec l'Europe aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, par H. Nagaoka. — Les premières relations du Japon avec l'Europe remontent à 1541 ou 1542. La mission de François-Xavier, en 1549, sur laquelle M. Nagaoka nous donne de nombreux détails, prépara les voies à la propagande des Jésuites. L'auteur indique ainsi les causes du succès que trouva d'abord cette propagande :

Les seigneurs ne songeaient qu'à étendre leurs domaines et les chevaliers à en gagner un par leur valeur. Le peuple et les paysans souffraient, écrasés qu'ils étaient par des contributions très lourdes, et ne demandaient qu'un moyen pour sortir de leur misère. Les seigneurs et les chevaliers, qui ne rêvaient qu'aux victoires des champs de bataille, avaient besoin d'une croyance pour les soutenir et le peuple en avait également besoin d'une pour l'aider à mener sa triste vie. Ce fut, à cette époque, une des principales causes du développement du bouddhisme et surtout du christianisme, les Pères Jésuites étant plus instruits que les bonzes. Néanmoins, la principale cause nous semble résulter de l'appui des seigneurs territoriaux envers les religieux : les uns agirent par simple superstition, les autres pour développer les relations commerciales avec les Portugais.

Le Shogoun Nobounaga, afin de combattre la puissance du clergé bouddhique, s'appuya sur les Jésuites, dont l'influence devint un mo-

ment telle au Japon que si elle eût duré l'Empire du Soleil Levant fût devenu une colonie portugaise. Hidéyoshi, successeur de Nobounaya, porta les premiers coups à l'œuvre des missionnaires. Le christianisme fut combattu sous le Shogounat de Iéyasou et définitivement prohibé sous celui de Iémitsou.

Dans une seconde partie, M. Nagaoka traite des rapports commerciaux du Japon avec l'Europe. L'œuvre des missionnaires avait un côté commercial qui plaisait, surtout, aux Japonais. C'est ce qui fit tolérer un certain temps les Jésuites alors même que leur propagande religieuse était repoussée. L'instinct navigateur et trafiquant du Japon reçut d'eux d'utiles leçons. Il y eut là une période d'assimilation qui montre que cet esprit vif et actif d'où sont sortis de nos jours les prodiges que l'on sait fut de tout temps celui des Japonais. — Au commencement du XVII^e^ siècle, les Hollandais arrivèrent à leur tour au Japon. Profitant des fautes des Portugais et des Espagnols, moins suspects d'ambition et servis par leur qualité même de protestants, ils finirent par se substituer à ces deux nations dans le monopole du commerce japonais. On sait que la tolérance dont ils bénéficiaient leur fut aussi contestée, puis presque retirée vers le milieu du XVII^e^ siècle, moment à dater duquel le Japon resta à peu près fermé aux Européens jusqu'au mémorable voyage du capitaine Davis, en 1851.

Cet historique est précédé d'une introduction où sont esquissées l'histoire du Japon et les relations entre le pouvoir du mikado et celui du shogoun. M. Nagaoka dérange un peu ici l'opinion généralement admise quant à la nature de ces relations, qui étaient un peu, croyait-on, celles d'une espèce de maire du palais avec une manière de roi fainéant. Le pouvoir impérial, dit l'historien japonais, était très réel On ne peut que prendre acte de cette assertion, tout en remarquant que la Révolution de 1868 est considérée, d'un accord unanime, comme une Restauration.

L'ouvrage contient, en outre, deux appendices donnant le récit détaillé de deux ambassades japonaises en Europe, au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle, l'une auprès du pape, l'autre en Espagne; ainsi qu'un index très instructif des noms des lieux et des grands personnages japonais cités dans le volume. Les sources de l'ouvrage sont, pour une grande part, dans les historiens européens, Charlevoix pour les Portugais et Montanus pour les Hollandais, en nous contentant de citer les plus classiques. Les documents japonais originaux sont relativement assez rares. Le plus curieux est l'édit de prohibition du Christianisme rendu par le Shogoun Iéyasou. C'est la première fois, croyons-nous, qu'un ouvrage d'érudition est écrit en Europe par un Japonais sur cette période peu connue de l'Empire du Soleil-Levant; c'est dire l'intérêt du livre de M. Nagaoka.

Abrégé du Journal du Marquis de Dangeau, par E.

Pilastre. — La première idée, qui ne devait être réalisée qu'en 1854, de publier le *Journal de Dangeau*, remonte à 1735, date où nous voyons le duc Charles-Philippe de Luynes en préparer une édition, avec le concours du président Hénault. C'est sans doute de ce duc de Luynes que Voltaire tenait les fragments cités par lui. Mme de Genlis publia, en 1817, les premiers extraits un peu abondants que l'on eût encore eus, bientôt suivis des Extraits de Lemontey. En 1830, Paul Lacroix et Amédée Pichot donnèrent quatre nouveaux volumes d'extraits. L'édition proprement dite du *Journal complet de Dangeau*, en dix-neuf volumes in-8°, par Soulié et Dussieux, avec les *Additions de Saint-Simon* réunies par Feuillet de Conches, est de 1854-1860.

Il faut savoir gré à M. E. Pilastre, un familier du XVIIe siècle (on n'a pas oublié son ouvrage sur *Achille III de Harlay*), de n'avoir pas reculé devant la lecture de ces dix-neuf gros volumes et de les avoir condensés en un Abrégé qui nous évitera désormais semblable lecture. Seuls les spécialistes de l'histoire du grand siècle devront continuer à s'y plier. Les gens de goût, ou même les historiens en général, pourront se contenter de recourir à l'Abrégé de M. Pilastre. Il est, en effet, presque superflu de rappeler que les volumineuses éphémérides du Marquis n'ont rien de commun, hors la matière du récit, avec les immortels mémoires de Saint-Simon. A défaut même de ces derniers, d'autres Mémoires, ceux du marquis de Sourches par exemple, dépasseraient ceux de Dangeau pour le mérite du style et de la composition. M. Pilastre ne trouve guère à vanter dans ces pages, comme attrait de lecture, qu'un certain « charme discret ». Sainte-Beuve, qui avait vu cela, avait eu l'idée de cet Abrégé que M Pilastre nous donne aujourd'hui, et pour établir le plan de son ouvrage, il n'a eu qu'à se conformer à cette opinion du célèbre critique, que « la réunion, dans un ordre nouveau, suivant la nature des matières, des faits exposés au jour le jour par l'auteur, offrait un intérêt nouveau pour la peinture du siècle de Louis XIV et de la période de la Régence ». Nous ne savons si M. Pilastre a pu réunir dans son volume, qui est un peu mince, tout ce qui méritait son choix. Mais, plus ou moins abondant, ce choix est fort bien fait. L'Abrégé est divisé en deux parties, une pour le siècle de Louis XIV, l'autre pour la Régence. Nous trouvons dans la première partie, outre Dangeau lui-même, Louis XIV, le Grand Dauphin, les ducs de Bourgogne et du Maine, les faits de guerre (parmi lesquels la succession d'Espagne), la littérature, les mœurs, les usages et les matières religieuses ; dans la seconde partie, le Régent et son gouvernement, le jeune Roi, la vieille cour, les menées des Princes légitimés, les pairs, le Parlement, la noblesse, les finances, le système de Law (éphémérides très intéressantes sur cette fabuleuse épopée financière), l'abbé

Dubois, les personnages ecclésiastiques, les matières religieuses, sans parler du théâtre, de la littérature et des fêtes.

Les réflexions et les éclaircissements de M. Pilastre, d'ailleurs intéressants, ont cet inconvénient d'être confondus dans les extraits eux-mêmes. On a parfois peine à les en distinguer, malgré les guillemets. Il aurait fallu soit composer ces notes en un caractère autre, soit les rejeter au bas des pages. Il faut prendre pour ce que'lle se donne la disposition suivant la nature des matières, sans rechercher si elle n'amène pas des redites. Nous en avons trouvé quelques-unes.

Quant au Journal lui-même, il est le modèle de l'information littérale, telle que peut la recueillir un grand seigneur aimable, prudent, exact, et d'ailleurs totalement dépourvu de génie. N'y cherchez aucune vue, ni sur un événement, ni sur un caractère. Point d'opinion sur la succession d'Espagne, par exemple, ou sur le duc de Bourgogne; si celui-ci fut un pauvre homme, ce n'est point de Dangeau que nous le tenons. Le reste est à l'avenant. Mais, nous l'avons remarqué, et ceci est d'ailleurs acquis depuis longtemps, le Journal de Dangeau est le type même de l'information au jour le jour : nous dirions qu'il est du reportage, si ce terme ne désignait aujourd'hui tous les mensonges et toutes les fantaisies. Il faut, encore une fois, remercier M. E. Pilastre d'avoir su grouper et présenter, au prix d'un labeur considérable, l'essentiel de ces illustres renseignements.

Sous Louis le Bien-Aimé, correspondance amoureuse et militaire d'un Officier pendant la Guerre de Sept-Ans, par Jean Lemoine. — Antoine Rigobert Mopinot de la Chapotte, issu d'une famille de robe, fut porté par une vocation précoce vers la carrière militaire. Il n'y réussit que modérément. C'était cependant un officier instruit, qui servit avec distinction, en qualité d'ingénieur, aux sièges d'Anvers et de Berg-op-Zoom, pendant la guerre de la succession d'Autriche. De plus, la protection du comte de Talleyrand-Périgord, commandant du régiment de Normandie et dont il fut, pendant plus de trente ans, en qualité d'aide-de-camp, le compagnon assidu, semblait devoir le pousser assez loin. Employé, après la deuxième paix d'Aix-la-Chapelle, à des travaux d'administration militaire, nous le retrouvons en Allemagne, pendant la guerre de Sept-Ans, où ses services lui valurent, en 1759, la croix de chevalier de Saint-Louis. Le traité de Paris, en 1763, termina prématurément sa carrière militaire. Nous le voyons, à cette date, définitivement réformé comme lieutenant-colonel à la suite du régiment de Dauphin-Cavalerie. Outre son manque de naissance, désavantage alors si considérable, une note d'un de ses chefs, laquelle le suivit durant toute sa carrière, peut expliquer, jointe à son caractère qui était fort vaniteux, cette issue un peu brusque : « C'est plutôt un homme de cabinet qu'un militaire », disait cette note. Un homme de

cabinet, et un homme de plume, un faiseur de phrases, le « militaire philosophe », type assez oiseux quand il n'est point relevé par le talent d'un Paul-Louis Courier ou le génie d'un de Vigny. M. Jean Lemoine cite plusieurs ouvrages de M. de Mopinot, fort inconnus aujourd'hui, pleins de lieux-communs à la Rousseau. « M. de Mopinot, dit son biographe, est un spécimen de ces nombreux officiers de l'ancien régime sortis de la bourgeoisie, intelligents, travailleurs, que des inégalités sociales et des rancunes justifiées, autant que l'esprit du temps, poussèrent vers la philanthropie et ensuite vers la Révolution. »

Sa correspondance « amoureuse et militaire », peut-être un peu trop abondamment reproduite par M. Jean Lemoine, — bien que document utile sur l'espèce sociale définie plus haut par le biographe, — contient d'assez intéressantes choses sur la Guerre de Sept Ans, sur les campagnes de 1757, 1758, 1761 et 1762. Ces renseignements militaires font d'ailleurs le fond de ces singulières lettres d'amour, leur communication donnant à son amie, estime M. de Mopinot, « un air d'importance qui flatte son amour-propre ». Ils ne sont pas sans intérêt, disons-nous, au point de vue de l'histoire militaire. Signalons, sous ce rapport, les aperçus stratégiques sur la campagne de 1757, — la campagne de Rosbach. Il y a aussi, dans cette correspondance, une étude de mœurs militaires ; et, à moins que le caractère un peu misanthropique du héros ne s'y marque trop, de même que sa vanité d'officier savant, — indiquons cette réserve, — perce dans ses considérations tactiques au point de nous en rendre suspecte la justesse, le tableau n'est pas brillant. « Nous ne sommes plus une nation propre à la guerre », écrit-il en 1762, « il n'y a pas un de nos courtisans qui sache se défendre et ils s'en font gloire ; le moindre goujat de l'armée ennemie vous en prend deux et les fait marcher devant lui à coups de bâton. » Voilà la « Guerre en dentelles » de M. d'Esparbès...

Nous ne savons si l'amie anonyme de M. de Mopinot (M. Lemoine n'a pu lever le masque de l'aimable inconnue) était pénétrée de l'« importance » que lui donnait la communication de la sérieuse littérature militaire de l'officier. Si amour il y a, c'est dans les lettres de la mystérieuse correspondante, également reproduites par M. Lemoine, qu'il le faut chercher. L'expression en est parfois éloquente et vraie. Au reste, irreligieuse et philosophe autant que sensible, l'amie de M. de Mopinot est de la famille des amies des encyclopédistes, et son correspondant est un encyclopédiste manqué. Les nouvelles de Paris et de la Cour reviennent assez souvent aussi sous la plume de l'inconnue, et ce n'est point la partie la moins agréable de cette correspondance. Au total l'intérêt de ce recueil épistolaire ne saurait se nier. C'est, en effet, un peu épars, un peu fragmentaire, ce qui se passait « sous Louis le Bien-Aimé ».

Les Sociétés d'Amour au XVIII^e siècle, par Jean Hervez. — Voici encore ce qui s'y passait... L'on ne se lasse pas de le montrer, de dépouiller les mémoires secrets, rapports de police et autres archives plus ou moins scandaleuses du XVIII^e siècle. La réputation libertine de ce siècle est, à tort ou à raison, décidément exceptionnelle. Aussi bien ne fait-il que payer par là, et payer cher, son renom de grâce, d'élégance et de volupté. Galanterie, débauche, folie sexuelle sont le triste résidu de ces mœurs raffinées. L'on nous montre maintenant le dessous du panier dont le dessus brillant et tout en fleur s'épanouit, par exemple, dans l'œuvre des Goncourt. M. Jéan Hervez a mis son zèle à retourner ces fruits d'amour. Dans un précédent ouvrage, *la Galanterie parisienne au XVIII^e siècle*, il étudiait le libertinage du temps dans ses milieux en quelque sorte classiques, le Palais-Royal, le Parc-aux-Cerfs, etc. Son enquête maintenant a pénétré plus avant, et il nous a révélé l'existence de nombreuses « Sociétés d'Amour », dûment et statutairement constituées, obscures associations de débauches, qui, sous l'appellation de « Sociétés où l'on cause d'Amour », d'« Académies galantes », de « Sociétés où l'on fait l'Amour », d'« Arracheurs de Palissades », etc., pratiquaient toutes les variétés de sodomie. Rien aujourd'hui n'est changé, sans doute, sinon que l'hypocrisie a augmenté.

Fille d'Opéra, Vendeuse d'amour, par G. Capon et R. Yves-Plessis. — Ce fut peut-être, — à ses moments perdus, car elle était fort pratique, — une adepte de ces étranges associations galantes du XVIII^e siècle, que cette demoiselle Deschamps, « fille d'Opéra et vendeuse d'amour », dont MM. G. Capon et R. Yves-Plessis ont raconté la vie. Ce document de mœurs nous semble des plus sérieux, et cette biographie de danseuse, écrite, non sans agrément, d'un ton ironique et familier, est un excellent aperçu sur la société du XVIII^e siècle. On a bien souvent parlé des filles d'opéra, à propos de cette société. Nous voyons de près l'espèce dans l'ouvrage des deux érudits auteurs. Nous voyons de près l'espèce, et le milieu où elle se développe, l'Opéra, « gynécée des grands, fonds d'incontinence publique, où l'on enrôlait chaque année quatre fois plus de personnel qu'il n'en était besoin pour le service ». Ceci même tenait aux conditions sociales de l'époque. « Une fille sans parents, sans amis, sans talents, n'avait d'asile que celui de l'Opéra. L'Opéra était en outre pour elle le moyen d'échapper à l'arbitraire policier, la pensionnaire d'un théâtre royal ne dépendant que des gentilshommes de la Chambre, c'est-à-dire du Roi ». Ce que pouvait être la vie d'une jolie fille dont la carrière se décidait par ces motifs, parmi le triple monde qui s'agitait autour d'elle, la finance où elle prenait ses entreteneurs, la Cour où elle choisissait ses amants, le théâtre et ses multiples annexes interlopes où elle trouvait ses souteneurs, l'ouvrage de MM. G. Capon et Yves-

Plessis, édité avec goût, en est le curieux et complet tableau.

Joseph de Maistre inconnu, par François Descostes. — M. François Descostes, qui a donné d'excellentes études biographiques sur Joseph de Maistre avant et pendant la Révolution, fait l'histoire de cette période de la vie du grand écrivain qui est comprise entre son départ de Turin, après la fuite de Charles-Emmanuel IV devant l'armée de Joubert, et sa nomination comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg. J. de Maistre passa ces années en Sardaigne (après un séjour à Venise) comme régent de la chancellerie royale, poste judiciaire et administratif. Cette administration, dans des circonstances particulièrement difficiles, au milieu d'un peuple peu civilisé, entre l'Angleterre arrogante, l'Autriche perfide et une Cour d'imbéciles hostiles à l'écrivain, au littérateur qu'elle flairait en de Maistre, est pour le biographe l'occasion d'intéressants développements sur les idées politiques de l'auteur du *Pape*. La supériorité de l'homme déplut au duc de Génevois, frère du roi resté à Rome, et qui gouvernait l'île. Il le fit éloigner en lui faisant attribuer un poste de demi-disgrâce, l'ambassade de Saint-Pétersbourg. M. François Descostes a rendu service à l'histoire et à la littérature en rétablissant cette période peu connue de la vie de Joseph de Maistre (1797-1803). Il ne lui reste plus maintenant qu'à raconter le séjour à Saint-Pétersbourg, — sujet intéressant et difficile! — et les dernières années, pour achever son considérable cycle biographique sur le plus grand des écrivains catholiques.

Memento. — Au dernier sommaire de la *Revue historique :* G. Glotz *Les Ordalies en Grèce* (la Grèce primitive) ; Ed. Rossier, *l'Affaire de Savoie en 1860 et l'intervention anglaise* (Courte querelle avec l'Angleterre à propos de l'annexion); Rod. Reuss, *le Général Dupont et la Capitulation de Baylen* (réhabilitation du malheureux général). Bulletin historique : France, Moyen-Age. Allemagne, Epoque moderne. Bohême, 1899-1904. Suisse, Travaux relatifs aux sources de l'histoire du Moyen-Age. — Dans le dernier n° de la *Revue des Etudes Historiques :* Emm. Rodocanachi, *la Danse en Italie du XV^e^ au XVIII^e^ siècle.* J. Paquier : *Lettres familières de Jérôme Aléandre (1510-1540)* (le cardinal humaniste ami de Léon X). La fin de l'étude de M. Marcel Marion sur *Lamoignon et la réforme judiciaire de 1788.* Et l'intéressante partie critique et bibliographique.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

V^te^ G. d'Avenel : *le Mécanisme de la vie moderne* (5^e^ série). A. Colin. — D^r^ Morache : *la Responsabilité, étude de sociobiologie et de médecine légale*, Alcan. — Doumer : *le Livre de mes fils*, Nony. — Georges Regnal : *la Vie telle qu'elle est ; comment il faut la prendre*, J. Tallandier. — Henry Clément : *la Réforme électorale*, Lecoffre. — Memento.

Maxime du Camp a dit quelque part la joie qu'il éprouva à s'éva-

der des romans et des nouvelles et à s'atteler à la positive, difficile et prolongée enquête qu'il appela *Paris, ses organes et ses fonctions*. J'ai idée que M. G. d'Avenel doit de même poursuivre avec une satisfaction profonde son démontage du **Mécanisme de la vie moderne**. La 5e série, qui vient de paraître, comprend cinq études : les grandes hôtelleries, la Bourse, les transports urbains, les porcelaines, les tapis. Aucune n'est à dédaigner; il n'est pas indifférent pour l'observateur social que le plus humble contribuable mange non plus dans des écuelles de bois, mais dans des assiettes de faïence qui ne diffèrent guère à première vue des Saxe ou des Sèvres, et il importe tout à fait à l'esthète social que ces assiettes soient ornées de dessins dont le choix peut renseigner sur le sentiment artistique de la masse des acheteurs. C'est en lisant de tels livres bourrés de faits minutieux et suggestifs qu'on regrette de n'avoir que si peu de renseignements sur les temps passés : que ne donnerions-nous pas pour que le monde grec ait eu, à côté de son Bædeker qui fut Pausanias, un Maxime du Camp ou un G. d'Avenel! Les plus matériels détails ont leur prix. Aujourd'hui, dans les grands hôtels, toute chambre a sa salle de bains particulière et les bains sont compris dans le prix du séjour, alors qu'il y a une douzaine d'années aucun appartement de l'hôtel Bristol, l'auberge des rois, n'avait de baignoire. Un autre détail dont M. d'Avenel ne parle pas est l'uniformisation de l'art cher à Brillat-Savarin; quand on voyage, c'est la même cuisine qu'on retrouve d'un bout à l'autre de l'Europe dans tous les « Palace »; pour goûter les sauces locales il faut aller dans les hôtels secondaires, et c'est un vrai malheur à l'horizon; déjà les assaisonnements sont d'une banalité déplorable; que sera-ce si, de par la prédominance des voyageurs anglais, c'est la cuisine anglaise qui finit par l'emporter? C'est que nos voisins tiennent terriblement à leurs insipidités! Je lisais naguère dans les lettres de la duchesse Decazes la description d'un festin londonien en 1825 qu'on jurerait d'hier : « Quel singulier dîner! Une table très peu servie, des plats recouverts de cloches, le tout en plaqué. Quand on levait la cloche on trouvait quelques pommes de terre bouillies. Il y avait à chaque bout de la table deux autres plats, un de poisson, un de bœuf rôti. Le dîner fut long. On fit passer beaucoup de vins. Tout était bien mauvais. Cependant le dîner coûta 1200 fr. » Si c'est là l'avenir que nous prépare la Compagnie des grands hôtels internationaux, il y a de quoi devenir nationaliste. — Quelque intéressante au surplus que soit la matière des hôtels et des tramways, celle de la Bourse l'est davantage; la science financière, je veux dire boursière, est comme toutes les sciences occultes : le peu qu'on vous en dévoile irrite plus la curiosité qu'il ne la satisfait; assurément la conception de quelques mystérieux financiers faisant à leur gré la hausse et la baisse et se battant à coups de *booms* et de

krachs n'est bonne que pour les romanciers à la Zola ou les polémistes à la Drumont ; toutefois, qui dira jusqu'à quel point ces vastes machines, théoriquement si indépendantes, du Crédit Lyonnais et de la Société générale ne sont pas mues à distance par des forces plus subtiles que les ondes hertziennes et qui s'élaborent dans le laboratoire de tel ou tel haut baron de la finance ? A tout le moins, il est certain que le monde est de plus en plus mené par l'argent : les campagnes de Crimée, de Sadowa, de Sécession, de France, des Balkans ont été des guerres de magnificence ou de sentiment: les expéditions d'Egypte, d'Afrique, de Chine, de Cuba, du Transvaal ont été des affaires. « Tout cela finira par un emprunt », comme disait un dessin de Forain. La bourse ou la vie, mais à la moderne. On ne se bat que parce que la Finance le veut bien, et même quand on se bat pour autre chose, comme les Russes et les Japonais, on cesse de se battre lorsque la Finance le veut, et de la façon qu'elle veut. Dans une de ses prochaines séries, M. d'Avenel devrait bien serrer d'un peu plus près le problème, en attendant que M. Brooks Adams ajoute un chapitre à ses *Lois de la civilisation et de la décadence.*

§

Certains objecteront tout de suite, à ce dernier mot : Est-ce qu'il y a des lois pour ces choses-là ? C'est tout le problème de la responsabilité qui se pose, car il existe pour les peuples comme pour les hommes. C'est de ceux-ci seulement que s'occupe M. Morache, professeur de médecine légale à Bordeaux, dans son livre **La Responsabilité**, et il s'en occupe non au point de vue de l'insoluble énigme du libre arbitre, ni même à celui plus positif de la psychologie sociale, dont je parlais naguère ici à propos d'Enrico Ferri, mais au point de vue de la « sociobiologie », terme hirsute, mais expressif. « Comme nous avons cherché à le prouver, comme tout tend à le démontrer, le facteur *misère* se trouve à l'origine de toutes les formes de la criminalité. » Sous cette forme absolue, l'assertion est inadmissible ; ni l'or ni la grandeur ne nous rendent moraux ; nous connaissons tous des fripouilles pourvues de rentes, de diplômes ou de mandats. Mais en gros, il y a du vrai ; Mme Humbert elle-même n'aurait pas inventé les Crawfords si elle avait eu les cent millions en chair-papier et en os-métaux dans son coffre-fort. Il est donc juste et utile de se préoccuper, en matière pénale, de la misère et de la déchéance physique qui la précède si souvent, tout en se rappelant d'ailleurs que « l'enfant malade », la femme, offre, en dépit des théories, une délictuosité bien inférieure à celle de l'homme. Sur tous ces points délicats on lira avec fruit le livre du docteur Morache : peu d'auteurs étaient plus qualifiés que lui pour préciser le degré de responsabilité pénale des malades, des tarés, des névropathes. On

ne peut notamment qu'approuver ses conclusions : la nécessité pour le magistrat répressif d'être non seulement un juriste, mais un psychologue, et pour l'expert médical d'être non seulement un savant, mais un homme : *homo sum*, dit le proverbe latin, qu'on peut traduire n'est-ce pas : je suis homme, et je pense que l'*aliéné* n'est pas très loin de moi, et enfin l'utilité d'avoir non pas certes des prisons, mais des maisons d'observation pour les fous dangereux. Chaque grande ville italienne a son *manicomio*. A Paris, il y a bien le Palais Bourbon, mais ses pensionnaires y sont vraiment trop libres.

§

M. Doumer, que son nom condamnait à présider notre Douma, n'était pas inscrit sur les tablettes du destin pour la présidence du pays, mais ce n'en serait pas moins bien intéressant de savoir si la publication du **Livre de mes fils** a accru ou diminué le chiffre de ses fidèles. Il est d'ailleurs possible qu'elle ne l'ait pas modifié d'une unité. Les choses n'ont pas dû changer depuis le temps où lord Chesterfield disait : « J'ai entendu beaucoup de discours dans ma vie ; plusieurs ont changé mon opinion, aucun n'a changé mon vote. » Si une telle publication avait dû avoir de l'importance, Mme Georges Regnal aurait eu intérêt à se porter contre M. Doumer, car son petit livre : **la Vie telle qu'elle est. Comment il faut la prendre** me semble autrement savoureux. Voilà ce que c'est de n'avoir pas de grandeur qui vous retienne au rivage de la bonne moyenne électorale ! Oui, savoureux petit livre et plein de finesse et de bon sens, ce qui ne va pas toujours ensemble. Mme Georges Regnal m'a tout l'air d'être une petite-nièce de Montaigne ; à ne rien céler, elle n'a pas hérité du merveilleux style de son grand-oncle, mais elle a eu sa part de tout le reste, qui n'est pas à dédaigner, la philosophie souriante, l'indulgence aux autres, la modestie que les sots appellent scepticisme et la conviction que les niais déclarent fanatisme et, par-dessus tout, ce ton de bonne compagnie qui permet de causer librement de tout. Mais de pareils livres ne se résument pas, ils se lisent lentement et jusqu'au bout, et, la dernière page achevée, ils prennent place « dans le bon coin de la bibliothèque », formule banale, mais qui se trouve avoir un sens pour les malheureux critiques en train d'être submergés par la marée montante des livres, et qui sont bien obligés d'avoir dans leur *columbarium* livresque des bons coins et des rayons vagues.

§

Les dernières élections anglaises ont été une déroute pour le parti conservateur. Curieuse différence d'avec nous : depuis une trentaine d'années nous donnons l'exemple de la plus opiniâtre stabilité politique, comme nos voisins celui des revirements les plus inattendus ;

depuis 1877 nous avons en somme le même ministère, alors qu'eux se sont payé huit volte-faces intégrales (il n'est pas absolument sûr, d'ailleurs, que ceci soit à notre éloge). Les plans d'amélioration constitutionnelle n'en vont pas moins bon train Le dernier est celui que M. Henry Clément expose sous ce titre: **la Réforme électorale.** Il n'y est pas question, chose un peu surprenante, de la représentation proportionnelle des minorités; à ce système, qu'il déclare trop politicien, l'auteur préfère le vote cumulatif avec nombre mobile de députés qui me semble l'être encore plus, et qui,dans tous les cas,a le défaut d'accroître d'une et peut-être de plusieurs centaines de députés le personnel de notre Chambre. Pourquoi donc ne pas se rallier tout simplement à la R. P. qui a déjà un parti assez chaud dans le parlement ? Elle n'est pas parfaite, sans doute, rien n'est parfait en ce monde, mais elle atténue la violence des luttes politiques, et c'est beaucoup. Un jour viendra sans doute où on la considérera comme nous nous jugeons notre actuel scrutin d'enragés. Mais ce jour-là ce n'est pas au vote cumulatif qu'on se sera rallié, ce sera peut-être, qui sait,au tirage au sort tout simplement. Macaulay disait : « Composez votre Chambre des communes avec les quatre cents Anglais les plus grands et les quatre cents Anglais les plus petits, vous n'aurez pas un Parlement très différent de celui qui siège en ce moment. » Macaulay était un sage.

Memento. — *Vogelsang, extraits de ses œuvres, traduits de l'allemand.* Bloud, 2 vol. Nous n'avions rien en France sur le baron de Vogelsang, directeur du *Vaterland* de Vienne et l'un des chefs du socialisme chrétien allemand : les deux petits volumes en question comblent la lacune. — Waldeck-Rousseau : *l'Etat et la liberté*, Bibl. Charpentier, recueil des principaux discours prononcés par cet homme d'Etat de 1879 à 1885. — Raymond Poincaré : *Idées contemporaines*, Bibl. Charpentier, recueil analogue. Les 2 volumes de discours de M. Ribot l'ayant mené à l'Académie, on peut s'attendre à ce que tous les grands hommes du Parlement réunissent leurs œuvres oratoires. — Tolstoï : *Sur l'éducation du peuple*, Stock. C'est le 14e volume de l'édition complète (traduite par M. Bienstock) ; il comprend d'une part des articles pédagogiques, d'autre part des compositions et adaptations pour les enfants; rien de ce qui vient de Tolstoï n'est négligeable. — Sageret : *Qu'est-ce qu'un bourgeois ?* Coopération des Idées. Essai très curieux d'analyse sociale. L'auteur répond : C'est le bachelier fils de bachelier qui n'est d'ailleurs ni artiste, ni écrivain, ni revêtu d'un uniforme particulier. Je me demande si cette définition satisferait ceux qui ont toujours à la bouche le mot : bourgeois ! A parler strict, le bourgeois, c'est l'urbain. Dans le langage courant, c'est le rentier, d'où l'expression « louer bourgeoisement ». Par extension, c'est ce qu'on n'est pas, le client si vous êtes cocher, le philistin si vous êtes rapin,la redingote si vous êtes bourgeron, le dormeur si vous êtes noctambule, mais alors il n'y a plus de limite, on est toujours le bourgeois de quelqu'un !

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLK-LORE

Musique populaire et musique savante. — P. Aubry : *Esquisse d'une Bibliographie de la Chanson Populaire en Europe*, A. Picard. 4°. — L. Lambert : *Chants et Chansons Populaires du Languedoc*, H. Welter, 2 vol. 8°. — V. Chauvin : *les Mille et une Nuits de M. Mardrus*, Misch et Thron, Bruxelles, 8°. — H. Stumme : *Maltesische Märchen, Gedichte und Rätzel*, J.C. Hinrichs, Leipzig, in-16, 3 Marks 50. — G. Maspéro : *les Contes populaires de l'Egypte Ancienne*. 3e éd. remaniée et augmentée, E. Guilmoto, 8°. 7. fr. 50. — P. Ehrenreich : *Die Mythen und Legenden der Südamerikanischen Urvölker und ihre Beziehungen zu denen Nordamerikas und der alten Welt*, A. Asher, Berlin, 8°, 3 Marks. — Memento.

Il y a, paraît-il, des critiques qui ont nié l'existence réelle de la chanson populaire, c'est-à-dire qui ont regardé la musique populaire comme une modification de la musique savante. Ces critiques ont certainement fondé leur théorie sur l'unique connaissance, et imparfaite, des chansons populaires de l'Europe Centrale. Car déjà en pays slave, c'est le fait inverse qu'on constate : ainsi la musique savante russe, d'origine récente, est un développement de quelques-uns seulement des thèmes populaires anciens. En outre, toutes les populations demi-civilisées ont leur musique populaire, qui se transmet traditionnellement, d'invention anonyme, et sans que coexiste une musique savante comparable à la nôtre. Qui voudrait se rendre compte de la facture d'une catégorie de thèmes populaires en trouvera notés un grand nombre dans le livre de Bücher, *Arbeit und Rythmus*, où sont analysées les chansons *utiles*, c'est-à-dire qui règlent et facilitent aux demi-civilisés et aux civilisés le travail sous toutes ses formes.

Pour l'Europe même l'étude comparée des thèmes musicaux populaires est devenue chose aisée grâce à M. Aubry, dont l'excellente **Esquisse d'une Bibliographie de la Chanson Populaire en Europe** donne un tableau assez complet pour que des théories aussi fantaisistes que celle à laquelle j'ai fait allusion plus haut ne puissent plus être même proposées. Le classement adopté est d'ordre philologique, ni le classement géographique ni l'anthropologique ne permettant de ranger suivant leurs affinités vraies à la fois les mélodies et les poésies populaires. Les titres sont donc répartis suivant sept grands groupes indo-européens (chansons populaires grecques, néo-latines, celtiques, germaniques, letto-lithuaniennes, slaves et arméniennes) et trois groupes non indo-européens (ouralo-altaïque, basques et du Caucase) ; en appendices on trouvera une étude rapide du chant populaire géorgien et des compléments bibliographiques.

Seuls ont été retenus les recueils de textes, mais non les travaux critiques. En outre la France a été laissée de côté, parce que J. Tiersot venait de publier, dans la *Revue Musicale* du 15 décembre 1904, une bibliographie critique. A peine ce travail est-il terminé qu'un titre nouveau y doit être ajouté.

Après quarante années de recherches personnelles et par correspondance, M. Louis Lambert publie enfin les deux premiers volumes de ses **Chants et chansons populaires du Languedoc**, avec musique notée et traduction française. Cette publication était attendue avec impatience ; car on connaissait la richesse et la valeur des matériaux qu'il avait accumulés. Languedoc est pris ici dans le sens étymologique : le recueil comprend donc la production musicale populaire d'une bonne moitié de la France. L'ordre suivi correspond aux divers stades de la vie humaine. Les diverses variantes d'une même chanson sont données en entier. L'un des chapitres les plus intéressants est celui des incantations enfantines dont plusieurs sont tout ce qui reste des rites oraux de nos plus anciens systèmes magico-religieux. Nul autre recueil de chansons françaises n'est comparable à celui-ci pour l'exactitude et la richesse des matériaux : car trop souvent les collecteurs, soit de chansons soit de contes, arrangent suivant leur goût personnel ou en vue d'une théorie à effet des documents dont la principale qualité doit être non tant la beauté que l'authenticité. Et, en définitive, lorsque le collecteur n'y met pas du sien, c'est encore, au point de vue esthétique, la production collective et anonyme qui l'emporte pour sa franchise d'expression et la concordance de celle-ci avec le sentiment éprouvé.

§

C'est pourquoi M. Chauvin a fait œuvre saine en exécutant l'illustre docteur **Mardrus**, lequel a sans regrets tripatouillé les **Mille et une Nuits**. Je me suis donné aussi la peine de contrôler les traductions de M. Mardrus sur l'édition que j'ai des 1001 Nuits (Boulag, 1311 de l'Hégire, en 4 vol.). Je préfère le texte arabe à l'adaptation mardrusienne. Mais là n'est pas la question. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'après avoir promis à toute l'Europe communication de la rédaction — inédite et différente de toutes celles connues — sur laquelle il traduit, M. Mardrus n'a jamais tenu sa promesse ; il n'a pas publié un seul de ses contes ni même quelque fragment. Or les divergences entre son recueil inédit et ceux qui sont connus sont nombreuses et importantes. Ce mutisme persévérant, consécutif à une hottée d'injures à l'adresse des arabisants, rend fabuleux le fameux manuscrit.

Il y a mieux. En 1895, Yakoub Artin-Pacha publia chez Maisonneuve un recueil de *Contes populaires inédits de la Vallée du Nil :* la moitié de ce recueil se trouve dans les tomes XII et XIV de M. Mardrus. De même le Dr Perron publia en 1858 un livre sur les *Femmes arabes avant et depuis l'Islamisme* auquel, sans le citer, M. Mardrus a fait de nombreux « emprunts » qu'on trouvera au tome XVI. M. Chauvin énumère bien d'autres « emprunts » du même

genre. C'est pourquoi l'on supplie davantage encore M. Mardrus de vouloir bien enfin nous faire connaître son manuscrit où, décidément, se trouve noté tout le folk-lore arabe connu et inconnu (1). En attendant, quiconque connaît l'esprit populaire arabe vrai, tel qu'on le trouve exprimé dans les recueils en arabe ou traduits par des savants, s'étonne de la nuance qui lui a été donnée dans les *Mille Nuits et une Nuit*, lesquelles sont du Mardrus, fort amusant et original, mais ne sont pas du tout couleur locale, comme on s'imagine.

C'est sinon des contes arabes, du moins des thèmes orientaux en majeure partie qu'a récoltés M. Stumme à Malte (**Maltesische Marchen**). La situation même de Malte en a fait l'un des centres de civilisation les plus intéressants, car s'y sont parfois fusionnés, parfois juxtaposés deux courants, l'européen et l'oriental. Ceci se constate dans l'architecture comme dans la littérature et les coutumes populaires, et la langue ; et des fouilles récentes montrent que dès une haute antiquité Malte a été l'un des points de contact du Sud et du Nord : reste à déterminer la part des divers courants soit d'Italie et d'Espagne, soit de la Méditerranée et de l'Afrique orientale dans la formation des civilisations maltaises. Dans son Introduction, M. Stumme, connu pour ses études des dialectes et des traditions populaires de l'Afrique du Nord, dissocie quelques-uns des éléments formatifs des contes, des récits et des énigmes populaires maltais. L'influence turque y est assez notable. Et d'autre part l'analogie de plusieurs thèmes maltais avec des thèmes fort répandus en pays germaniques est étonnante aussi. Cependant, M. Stumme ne prend pas parti, et avec raison, dans la querelle entre partisans de l'origine orientale ou de la polygénèse des thèmes populaires.

§

Même M. Maspéro prend maintenant, à ce point de vue, une position d'attente dans sa nouvelle édition des **Contes populaires de l'Egypte ancienne** : « Je conclus... qu'il faut considérer l'Egypte, sinon comme un des pays d'origine des contes populaires, au moins comme un de ceux où ils se sont nationalisés le plus anciennement, et où ils ont pris une forme vraiment littéraire. Je m'assure que de plus autorisés souscriront à cette conclusion. » Ainsi, non seulement la théorie, jadis soutenue à grand fracas par M. Cosquin, de l'origine indienne des contes populaires se trouve rejetée, et cela surtout à cause même de la découverte d'une littérature popu-

(1) Dans un article, en réponse à une critique de M. Blochet, M. Mardrus affirma d'abord (*Revue Encyclopédique*, t. X, p. 116) s'être servi d'un manuscrit arabe du XVIII^e^ siècle, qu'il promit de publier avec commentaires. Mais au cours d'une interview (*le Petit Bleu* de Bruxelles du 16 fév. 1903), il dit qu'après avoir écouté, pendant son enfance, les chanteurs populaires du Caire, il rédigea en arabe un recueil qu'il traduisit ensuite en français sur la demande d'éditeurs parisiens.

laire dans l'Egypte ancienne ; mais même celle-ci ne peut plus être regardée comme le point de départ de tous les thèmes populaires. Cette conclusion sembla toujours naturelle aux ethnographes qui eurent quelque mal cependant (1) à la faire admettre par les classicistes et par les orientalistes.

Depuis la publication de la dernière édition, plusieurs récits populaires ont été découverts que M. Maspéro traduit dans la nouvelle en les accompagnant, comme d'habitude, de notes critiques et explicatives. Et c'est à l'aide de ces notes et d'une longue Introduction que M. Maspéro réussit à tracer, à propos de contes un intéressant tableau de la vie populaire dans l'Egypte ancienne. Par là les récits sont situés dans leur milieu.

De ne pas avoir situé aussi les **Mythes et Légendes des Populations Primitives de l'Amérique du Sud** au point de vue social, est la principale critique grave qu'on puisse faire à M. Ehrenreich, lequel n'a considéré que les thèmes et les a rapprochés des thèmes analogues de l'Amérique du Nord et d'Europe. Mais je doute que cette méthode, qui n'a conduit à aucun résultat appréciable même quand il ne s'agissait que de cycles mythologiques et légendaires bien nets, comme les chansons de geste (2), où l'analyse philologique et les documents historiques viennent au secours de l'analyse thématique, puisse, quand il s'agit de demi-civilisés, prouver autre chose que de vagues parentés anciennes et des évolutions divergentes depuis un même point de départ. Plus spécialement, les tentatives récentes de Bogoras (*Am. Anthropologist*) et de Jochelson (*The Koryak*, t. I, Brill, 1905) pour rattacher entre eux les cycles mythologiques de l'Asie Extrême-Orientale et de l'Amérique Extrême-Occidentale (Alaska, Colombie Britannique) septentrionales, où l'investigation porte sur des faits moins nombreux et mieux vérifiables, font décidément penser que l'analyse thématique ne conduit qu'à formuler des propositions d'ordre psychologique vague, mais ne définit pas les causes ni les directions des évolutions culturelles. Caractéristique de la méthode de M. Ehrenreich est le tableau (pp. 88-89) où sont énumérés les « objets magiques » grâce auxquels le héros d'une certaine catégorie de légendes (cycle de la Fuite) échappe aux ennemis qui le poursuivent et dont M. Ehrenreich localise le centre

(1) M. Maspéro n'a guère remanié la partie du premier chapitre de son *Introduction* où il étudie comparativement les thèmes populaires égyptiens. A signaler encore l'étude comparée des thèmes du *Conte des Deux Frères* par A. Lang, *Mythes, Cultes et Religion*, trad. fr., 1898, pp. 600-610 (nombreux parallèles africains) et un parallèle exact au même conte recueilli à Socotra par H. Muller, *Die Mehri-und Socotri-Sprache*, Vienne, 1902.

(2) Voir entre autres l'analyse minutieuse du cycle des quatre FilsAymon par Léo Jordan (*Der Sagenkreis von den vier Haimons Kindern*. Fr. Junge, Erlangen, 1905, 8°, 7 mk.) où l'on trouvera établi qu'il y eut un centre de création littéraire en Gascogne.

d'origine dans l'Extrême-Orient. Dans sa conclusion, cependant, il se défend de vouloir trop prouver : et le seul résultat ferme de ses longues et minutieuses recherches semble être cette constatation que le fonds mythologique et légendaire des Américains du Sud est directement apparenté à celui des Américains du Nord, résultat d'ailleurs important, car jusqu'ici on admettait trois cycles distincts : Nord, Centre et Sud-Amérique.

Memento. — Dans un petit livre (*les Druides et les Dieux Celtiques à formes d'animaux*, Champion), M. d'A. de Jubainville soutient la thèse de la conquête de la Grande-Bretagne par des populations gauloises et l'indépendance des théories réincarnationistes celtes à l'égard des théories analogues pythagoriciennes. M. Macler publie chez E. Leroux un recueil intéressant de *Contes Arméniens*. — Les nos 10 et 12 de *Wallonia* sont consacrés au Congrès wallon tenu à Liège. *Volkskunde*, revue de folk-lore néerlandais éditée à Gand, a publié en 1905 de nombreux proverbes et dictons classés par A. de Cock et des contes populaires hollandais recueillis par le Dr G. J. Boekenoogen.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Ivan de Schaeck : *Visions de Guerre, Six mois en Mandchourie avec S. A. I. le Grand-Duc Boris.* Plon. — Capitaine Jibé : *L'Armée nouvelle, ce qu'elle pense, ce qu'elle veut.* Plon — A. T. Mahan : *Le Salut de la Race blanche et l'Empire des mers*, trad. par J. Izoulet. Flammarion. — Cap. Klado : *La Bataille de Tsushima*. Berger-Levrault. — De Lanessan : *Les Enseignements maritimes de la guerre Russo-Japonaise.* Alcan. — Commandant Daveluy : *La Lutte pour l'Empire de la mer.* Challamel. — *** : *Pour vaincre sur mer.* Flammarion. — Rapport de l'amiral Togo : *La Bataille de Tsushima.* Berger-Levrault. — Memento.

M. Ivan de Schaeck est une manière de chambellan, attaché à la personne du grand-duc Boris. Il a charge de régler, de la coulisse, la mise en scène des faits et gestes de l'Altesse juvénile; de liquider ses dépenses, de servir de modérateur et de conseiller discret, de réparer enfin les frasques obligées d'un grand-duc, s'il était nécessaire. L'origine du baron de Schaeck, qui est de nationalité autrichienne, l'affranchit du fétichisme auquel est obligatoirement soumis tout bon Moscovite à l'endroit des membres de la famille impériale. Il peut ainsi, dans les moments graves, plus aisément recouvrer la liberté de sa pensée et faire entendre les paroles nécessaires. Nous avons eu l'occasion de voir de près de si hauts personnages; ils furent même nos hôtes, en plus d'une circonstance, au cours d'un premier voyage en Extrême-Orient, d'un tout autre caractère que celui dont M. de Schæck nous donne aujourd'hui le récit sous le titre : **Visions de Guerre, Six mois en Mandchourie avec le grand-duc Boris**. Ce dernier ayant séjourné tout un semestre sur le théâtre de la guerre, où il resta seul représentant de la famille impériale, après

l'aventure de son frère Cyrille, il était naturel que M. de Schaeck, qui l'accompagna comme de coutume, se fît l'historiographe de cette périlleuse campagne. La tâche était délicate; elle exigeait des qualités de prudence et de discrétion, avec un sentiment exact de la mesure. M. de Schaeck doit être loué de nous avoir donné, sur un canevas hérissé de difficultés, un livre intéressant, qui reflète avec fidélité le milieu qu'il a l'intention d'évoquer. Son héros garde les proportions modestes d'un bon jeune homme, sachant remplir avec une bonhomie charmante, et non sans grâce, les devoirs d'une personne de son rang: Inspections de trains sanitaires, distributions de cigarettes aux soldats, dîners officiels, *Te Deum* répétés — non pour des victoires, hélas ! mais pour commémorer quelque anniversaire de naissance (la famille impériale est si nombreuse qu'on finissait par avoir l'illusion) ! etc., etc... Cependant le grand-duc a reçu le baptême du feu aux côtés du général comte Keller, qui fut même tué, on s'en souvient, quelques jours après le passage de son Altesse. M. de Schaeck a conté cet épisode sans emphase, sachant rendre sympathique son jeune maître, auquel il s'est gardé de consacrer les louanges hyperboliques, qui eussent nui à sa gloire.

L'historien futur de cette guerre ne pourra négliger un pareil livre. Si on met à part quelques maîtresses-pages de Reginald Kann et un petit nombre d'autres, particulièrement évocatrices, de M. G. de la Salle, cet ouvrage apparaît le plus dénué d'artifice de tous ceux qu'on a publiés jusqu'ici sur la guerre en Mandchourie. Son auteur était bien placé pour recueillir ses informations ; si son rôle n'a pu consister à nous avouer tout ce qu'il a vu, il nous dépeint, au moins très exactement, ce qu'il a résolu de nous dire. M. de Schaeck nous rapporte ainsi plus d'une observation, que nos correspondants de guerre, tenus de voir tout en beau, n'ont pas osé noter. Mais la saveur particulière de ce livre est dans l'étalage inconscient et naïf des impedimenta et du luxe, apportés par la présence d'un jeune grand-duc, au milieu du matériel et de l'encombrement des troupes. En gare de Liao-Yang, le grand-duc a son train spécial, où il loge avec sa suite ; le généralissime Kouropatkine a également le sien et le vice-roi Alexéief, première inutilité de la pièce militaire à grand spectacle qui se joue là-bas, n'est pas moins pourvu. Aussi ne faut-il point trop s'étonner de trouver au milieu de ces *Visions de Guerre* des notes comme celle-ci : « Notre wagon-salle-à-manger, où le grand-duc aime à faire le soir sa partie de cartes, est splendidement éclairé. » Il est curieux de voir un homme d'esprit noter une pareille niaiserie, au milieu des nouvelles angoissantes et des incertitudes du lendemain. De telles notations sont fréquentes ; c'est une des curiosités psychologiques de ce livre. De nombreuses reproductions photographiques accompagnent ces pages ; quelques-unes sont de véri-

tables documents, par exemple, les clichés pris le lendemain des deux principales tentatives d'embouteillage de Port-Arthur, qui attestent, de la façon la plus positive, la réussite de l'entreprise (1).

§

L'Armée nouvelle, ce qu'elle pense, ce qu'elle veut, du capitaine Jibé, est l'œuvre d'un soldat sincère, amoureux de sa profession. Parmi les nombreux écrits, dont la moindre prétention est d'apporter une panacée certaine à notre organisation militaire, celui-ci est peut-être le seul, où l'on ne retrouve pas, à chaque page, la trace d'une ambition impatiente ou le désir mal déguisé de faire triompher des intérêts particuliers. Pour la première fois, un officier fait publiquement l'aveu que « si l'on venait à supprimer du jour au lendemain certains généraux, tels que les brigadiers d'artillerie et même les brigadiers d'infanterie, l'armée ne s'en apercevrait guère ». Elle s'en porterait mieux, à coup sûr. Le cap. Jibé se plaint, avec modération, de la situation morale et matérielle faite à l'officier, aujourd'hui. Oui, l'officier végète; il est devenu un fonctionnaire, voué au service courant et, Dieu sait! à quelles infimes besognes administratives. Mais Fourier n'a-t-il pas dit que la destinée d'un être ou d'une collectivité était toujours proportionnelle à ses aspirations? L'inévitable question de l'avancement est étudiée une fois de plus, mais à un point de vue plus élevé qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Le cap. Jibé recherche les moyens de donner au commandement une technicité réelle. Il propose de créer un brevet de trois armes, acquis à la suite de stages successifs et d'en faire une condition *sine qua non* pour accéder aux grades élevés.

Ses réflexions sur les grandes manœuvres contiennent toute la critique positive de ces grands spectacles militaires. C'est le catéchisme du commandement. La précision et la netteté de chacune de ces indications en font des leçons saisissantes.

Les constatations pénibles ne manquent pas dans ces pages. Cependant, le cap. Jibé reste optimiste. Il a raison; c'est la vertu du soldat. Cela n'empêche pas d'être clairvoyant. Mais cet optimisme de bon aloi est peut-être en défaut dans la comparaison, qu'on nous donne, entre l'armée allemande et la nôtre. Sujet passionnant par ce temps de poudre sèche. On s'efforce de nous rassurer. Certes, l'auteur a vu de près les choses dont il parle. Nous lui ferons le reproche

(1) On voit, en effet, les bâtiments nippons, coulés à pic sur leurs ancres, c'est-à-dire à l'endroit même où ils avaient décidé de se couler. La réussite de pareilles tentatives, si l'on tient compte des conditions où elles furent exécutées, est une preuve péremptoire que, dans une opération de guerre, les seuls facteurs, capables de décider la fortune, sont le courage et la valeur professionnelle. Les batteries de côte formidables qui couvraient la Montagne d'Or et les approches du Goulet de la rade, ont été impuissantes, avec leurs gros calibres et leurs projecteurs, à arrêter la marche de ces cargots-boats.

de ne pas les avoir examinées avec le recul nécessaire pour saisir l'ensemble et ne plus trop percevoir les détails. Notre armée peut valoir la germanique pour la composition du sac du fantassin, pour la qualité des chaussures, pour l'excellence de l'armement, etc. Tout cela n'est pas négligeable. Mais d'autres éléments importent davantage : le chiffre des vieux soldats ou des rengagés dans chacune des deux armées, par exemple. On nous dit bien un mot de la supériorité des sous-officiers allemands, mais sans y insister. L'âge moyen des officiers généraux est un des facteurs qui permettent le mieux d'apprécier la valeur d'une armée. D'autres termes de comparaison encore ont été omis.

Qu'on lise ce livre ; il est excellent. Il s'adresse aux législateurs comme aux professionnels. Il paraîtra peut-être un peu long ; l'auteur s'est sans doute volontairement répété, en plus d'un endroit. On aimerait qu'il eût à sa disposition, pour mettre en valeur un fonds aussi solide, une langue plus serrée, plus nerveuse et plus souple.

§

Le capitaine A. T. Mahan est un ancien officier de la marine américaine qui quitta le service pour mieux servir son pays. Il s'est consacré à l'étude de l'Histoire maritime et son principal ouvrage : *Influence de la Puissance maritime sur l'Histoire* — est devenu le bréviaire des gens de mer. Aujourd'hui, le cap. Mahan est une manière de prophète, en son pays même et sur notre vieux continent. On le cite comme on citait autrefois Ezéchiel, Isaïe, Moïse. Il nous apparaît un peu surfait. Voici plus de cent cinquante ans que Lemierre, qui n'était qu'un mauvais poète, a dit :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Or, M. Izoulet, qui s'est fait le traducteur des homélies un peu rudes de M. Roosevelt, où l'ancien cowboy inspire souvent le pasteur méthodiste, vient de publier sous le vocable de Mahan : **le Salut de la Race blanche et l'Empire des mers**, pour lequel il écrit deux préfaces, qui sont deux manifestes. Au lendemain du conflit russo-japonais, Mahan-le-Prophète s'est avisé que la population blanche de notre globe était aux peuples jaunes dans le rapport du simple au double : deux jaunes contre un blanc. Avec les déplorables instincts de notre triste humanité, une pareille inégalité condamne d'ores et déjà la race blanche à une Jaunisse perdurable. La menace d'un tel danger doit exalter les énergies des peuples blancs ; Mahan prêche la croisade, et M. Jean Izoulet, qui se croise à sa suite, intitule sa prime préface : *la Croix et l'Epée en Occident*. De là prétexte à l'apologie des armements militaires, de la conscription, de l'expansion coloniale, etc. M. Izoulet traduit ou commente

Mahan dans un style grandiloquent, qui convient aux vaticinations d'un prophète. Sa qualité de professeur de philosophie sociale au Collège de France l'autorise sans doute à qualifier d'hégélienne ou darwinienne la thèse Mahanique, en opposition à la thèse spencérienne ou tolstoïenne, qui est celle des doux, des résignés, pour tout dire, des pacifistes. Ne serions-nous pas, simplement, une fois de plus, avec le Yankee Mahan, en présence d'un adepte de la thèse Bismarckienne : au plus fort les plus belles poires?

§

La guerre russo-japonaise a suscité une éruption de livres où d'éminents et rapides spécialistes ont condensé, avec la plus grande hâte, son histoire et ses enseignements. Le capitaine Klado, qui est un martyr de cette guerre ou qui lui doit sa célébrité, a réuni une seconde série de ses articles du *Novoié Vrémia*, sous le titre : **la Bataille de Tsushima**. Il leur joint, en appendice, les bribes de rapports russes qui ont été publiées. Livre d'un intérêt psychologique plutôt qu'historique.

Un ancien ministre de la marine, M. de Lanessan, a tiré le premier chez nous, en publiant, avant tous, un ouvrage compendieux sur **les Enseignements maritimes de la Guerre russo-japonaise**, qui fera plaisir aux constructeurs de navires et aux fabricants de blindages. Il réserve de beaux jours à notre industrie métallurgique.

Avec **la Lutte pour l'Empire de la mer**, le commandant Daveluy a failli écrire un livre magistral, s'il n'en avait présenté au public que la première partie. Il conclut évidemment à construire des navires du plus gros tonnage. On ne voit vraiment pas le lien logique qui relie les conclusions à l'exposé des faits. Tous les cuirassés ont montré une absence de qualités d'endurance, totale et sinistre. Ils ont tous capoté; donc il ne faut pas cesser d'en construire. Le parti-pris de l'auteur est puéril.

Un anonyme donne une recette infaillible : **Pour vaincre sur mer**. Il suffit de construire onze cuirassés de 20.000 tonnes. On s'est arrêté à ce chiffre modeste de 20.000 tonnes ; au-dessus, les bâtiments ne pourraient plus entrer dans nos arsenaux. L'auteur est atteint de mégalomanie: « Je ne crois pas exagérer d'un centime, dit-il, en évaluant à 2 ou 300 millions, au minimum (quelle rigueur dans ses calculs !) l'effort financier nécessaire à la création du plus économique (sic) de tous les points d'appui imaginables! » En effet, il n'exagère pas d'un centime.

Pour permettre au public de se passer de ces lectures, l'éditeur Berger-Levrault a eu l'idée heureuse de publier, en une plaquette, **le rapport officiel de Togo** sur **la Bataille de Tsushi-**

ma. Les profanes eux-mêmes trouveront plaisir à lire ce chef-d'œuvre de simplicité et de concision militaires.

Memento. —De M. J. Diez, deux brochures, l'une sur le *Combat de Villersexel*, l'autre sur les *Journées de la Lisaine* (Chapelot). Cette dernière surtout offre un vif intérêt : le lieut.-col. Leperche, l'aide-de-camp de Bourbaki, soldat aussi brave que borné, doit porter la plus grande part de la responsabilité des désastres de l'armée de l'Est. — Un essai de critique stratégique très original de A. Grouard : *Wœrth et Forbach* (Chapelot) dont nous reparlerons volontiers. — Enfin des études magistrales du général Langlois, parues dans *le Temps* des 13 et 20 décembre, 7 et 14 janvier sur la **Crise de la fortification** et l'*artillerie lourde de campagne* contiennent des arguments péremptoires contre l'inutile et coûteux matériel que l'industrie capitaliste toute-puissante a réussi à imposer aux armées modernes.

JEAN NOREL.

LES REVUES

L'Ermitage : Un poème retrouvé d'Edgar Poe traduit par M. Paul Claudel. — *Nouvelle revue :* Le mariage de Balzac, par M. S. Rzewuski. — *La Revue idéaliste :* Deux opinions académiques sur la Réforme orthographique. — *La Province :* Deux pensées d'un contre-amiral. — *Les Feuillets littéraires :* Un poème de M. Louis Even. — Memento.

M. Paul Claudel publie dans **l'Ermitage** (15 janvier) la traduction d'un admirable poème d'Edgar Poe imprimé dans la *Fortnightly Review* en février 1904, par les soins du « grand naturaliste anglais » Alfred Russel Wallace.

Avant de reproduire cette traduction, nous copions la note dont M. Paul Claudel l'a fait suivre :

La feuille de papier où se trouvaient transcrits ces vers, suivis des initiales illustres « E. A. P. », fut envoyée d'Amérique, il y a longtemps déjà, à M. Wallace, par son frère aujourd'hui décédé, alors pionnier dans le Far West, avec la seule mention : « *Lines left by a wanderer at a wayside house in lieu of cash for board and lodging one night.* » Point d'autres détails sur le temps, le lieu et les circonstances de l'œuvre et de la trouvaille. M. Wallace suppose, avec raison, à ce qu'il semble, que ces vers, comparables aux plus beaux de l'auteur d'« *Ulalume* », furent écrits par Poe aux jours suprêmes de sa vie, en cette année 1849, qui apporta à ce cœur douloureux, avec la mort, l'heure courte de la paix antécédente.

Ces vers, qui se passeraient, d'ailleurs, de la signature déjà reproduite, ont été sottement estropiés, il y a quelques années, dans un journal américain par un poétastre qui s'en prétendit l'auteur, et que la publication de M. Wallace vient démasquer.

Et telle est l'œuvre d'Edgar Allan Poe :

LÉONAINIE

Léonainie est le nom que les anges lui donnèrent, et ils prirent la lumière
Des riantes étoiles et la formèrent, de gaieté candide ;

Et ils firent ses cheveux de l'obscur minuit, et ses yeux de l'épanoui
Clair-de-lune, et me l'amenèrent dans une nuit solennelle.

Dans une solennelle nuit d'été, quand mon cœur d'ennui pénétré
Fleurit pour accueillir l'arrivante, comme une rose en sa saison;
Tout présage qui m'oppressait, je l'omis pour la joie qui me caressait,
Menteuse joie qui m'enlaçait, dans les bras de ma condamnation.

A peine jasa l'ange en son petit gazouil.
Mais j'entendis, prêtant l'oreille, ce murmure : « Les chants qu'on chante
Ici-bas, c'est pour vous faire de la peine, les contes, pour vous abuser,
Ainsi s'en va Léonainie pendant que son amour est jeune. »

Dieu sourit, et ce fut le matin incomparable et suprême.
La gloire du Ciel adornait la terre de son estime,
Tout cœur autre que le mien semblait touché d'une voix de prière,
Pendant que ma Léonainie s'éloignait de moi comme un rêve.

§

Dans **la Nouvelle Revue** (15 janvier), M. Stanislas Rzewuski défend la mémoire de Mme de Balzac, sa tante, contre la légende qui montre sous un jour très défavorable l'héroïne du long roman d'amour qu'acheva le mariage du grand écrivain quatre mois avant sa mort.

Victor Hugo a contribué à cette légende pour avoir raconté qu'admis dans la chambre où mourait Balzac — la veille même de sa fin, — il n'y vit pas Mme de Balzac. Cette absence, M. Rzewuski l'explique par les raisons les plus naturelles : la fatigue physique, l'inquiétude, la douleur. Il admet que des dissentiments aient existé entre les époux et il expose comment ils ont pu naître et s'aggraver :

Mais qui sait si ce grand homme, pendant les derniers jours de l'exil terrestre, quand il sentait la vie lui échapper au moment même où se réalisait enfin son rêve ancien d'amour, de gloire et de fortune, qui sait si Balzac ne fut pas un malade grincheux et insupportable? Et certes, quelque amertume, quelque révolte était bien excusable de la part de ce lutteur infatigable, indigné par cette suprême injustice du destin : la mort brutale, apparaissant brusquement avec une sorte d'ironie tragique, presque au lendemain du jour où l'idéal de sa vie entière, la conquête définitive de la femme passionnément aimée, étaient devenus une réalité ! Tout ce qu'il avait tant rêvé, pareil à ses héros dont l'âme nous semble dévorée d'une flamme si intense d'ambition et de fièvre : l'amour, la fortune, la célébrité, la revanche obtenue enfin sur le sort, tout cela après vingt ans de combat, d'héroïsme et de patience exaltée, il l'avait conquis, et ses mains tremblantes n'avaient plus la force de s'en emparer ! Vit-on jamais fatalité plus atroce, supplice plus cruel? Et quel psychologue génial pourrait évoquer l'effroyable et shakespearienne tragédie qui dévasta sans doute l'âme désespérée du grand écrivain durant ces derniers jours où, tout en refusant de croire à la fin imminente et à l'arrêt du destin, il sentit la mort s'approcher à pas lents de la demeure jadis amoureusement choisie pour une lune de miel et où l'éternelle intruse devait entrer si vite? Abîmes de détresses, de

désespoir et de révolte ! Comment ne pas frissonner d'épouvante et de pitié en songeant aux profondeurs de souffrances morales où s'évanouissait la flamme de ce grand esprit et de ce noble génie, créateur lui-même d'un monde plus intense, plus pittoresque, plus passionné que le monde réel !

« Balzac était un homme de génie ; Mme Hanska n'était qu'une femme du monde, » observe M. Rzewuski : il y aurait incompatibilité à moins que cela, peut-être. Or, voici un portrait de Mme de Balzac :

Elle n'avait jamais connu la pauvreté ; sa meilleure, sa seule excuse est là, et il n'y eut jamais de sa part, bien au contraire, le désir ou l'intention de froisser celui qui avait subi lui-même, avant de les dépeindre avec tant de force et de génie, la férocité et les iniquités innombrables de la lutte pour la vie. Enfin, pourquoi ne pas l'avouer, puisque nous nous voyons obligés de faire ici le procès posthume de la belle étrangère : madame Hanska, à qui tous ceux qui l'ont connue personnellement reconnaissaient les plus rares qualités de l'esprit et de l'âme : loyauté, vaillance, probité sentimentale, qualités bien rares chez les Slaves, très vive curiosité intellectuelle, aspirations très nobles et très élevées, — madame Hanska, avait un défaut de caractère, assez fréquent chez les belles dames de tous les temps et de tous les pays. Elle était d'humeur agressive, hautaine, ombrageuse, un peu acariâtre. Tranchons le mot, cette femme, très supérieure au milieu mondain où elle avait vécu jusqu'à la rencontre imprévue qui décida de sa vie, cette femme si séduisante, vraiment digne d'être adorée, de devenir l'étoile, l'amante idéale d'un écrivain de génie, eut de tout temps un fort mauvais caractère.

Toutefois, dit M. Rzewuski, « elle aura été, malgré tout, sa part de bonheur et de joie » (à Balzac). Très crânement, avec une belle fougue, il justifie Mme Hanska d'avoir, du vivant de son mari, accordé à Balzac l'amour qu'il désirait :

Après plusieurs années de luttes et de scrupules, Mme Hanska dut se rendre à l'évidence, et reconnaître, dans la passion tenace et fidèle de Balzac, un amour digne de ce nom, plus fort que l'absence, l'infortune et les obstacles du sort. Et si elle céda enfin à l'appel impérieux de la faute inévitable, loin de blâmer l'étrangère devenue la maîtresse du grand romancier, je l'approuve et je l'admire, les droits de la passion étant imprescriptibles et sacrés, quoi que prétendent certains moralistes.

Quand une passion pareille, et que la mort seule pourra anéantir, rapproche deux êtres humains, et les précipite dans les bras l'un de l'autre, le mirage décevant des lois et du pacte social se dissipe au souffle de l'absolu, un instant entrevu à nos regards éblouis par sa flamme vengeresse. Les voix de l'égoïsme, de la lâche obéissance et du doute se taisent à son appel. Ah ! si elle avait torturé et affolé Balzac, si elle s'était marchandée, si elle avait menti, comme tant d'autres natures timorées ou vulgaires l'eussent fait à sa place, c'est alors que Mme Hanska mériterait vraiment notre mépris et notre haine ! Qui donc aurait le triste courage d'affirmer que le devoir d'une femme supérieure par le don suprême de la beauté et par les plus rares qualités d'une âme indépendante, l'obligeait à désespérer indéfiniment

Honoré de Balzac, pour rester fidèle à un monsieur Hanski, hobereau vindicatif et antipathique, dont le nom détesté demeure jusqu'à présent, en Ukraine, synonyme de cruauté ; car il paraît que ce bon M. Hanski, ainsi que tant d'autres au temps du servage, fut un tyran aussi féroce que mesquin.

Voilà une opinion qui, je le répète, provoquera l'indignation hypocrite de bien des gens ; mais j'estime qu'il est temps d'en finir avec les réticences et les sottes pudibonderies dont on entoure assez sottement des faits connus de tous les biographes du Maître.

M. Rzewuski nous révèle « l'opposition unanime et violente » de l'entourage et de la famille de Mme Hanska à « l'effroyable mésalliance » qu'était, pour la « société slave du temps », son mariage avec Honoré de Balzac. Ceci offre un intérêt considérable :

Avec l'inconscience et le cynisme du monde, on pardonnait à la belle châtelaine sa liaison avec Balzac, dont le séjour prolongé à Wierzchownia était vraiment par trop significatif — caprice de grande dame, faiblesse bien excusable ! d'autant plus que les apparences furent toujours sauvegardées, — mais l'idée d'un second mariage avec un scribe exotique — c'est ainsi qu'une de nos parentes qualifiait Balzac, — cette idée révoltait et indignait les innombrables voisins, amis, parents, connaissances ou alliés de la famille, etc.

Absolument libre, au point de vue légal, de dédaigner ces récriminations stupides mais agaçantes, Mme Hanska ne pouvait pas cependant n'être point impressionnée dans une certaine mesure par leur unanimité. D'autant plus que sa fille, la charmante comtesse Anna Mniszeck, ma cousine germaine, allait se marier. Sa tendresse maternelle put s'alarmer pour de bon et craindre un instant de compromettre l'avenir d'une enfant unique et tendrement aimée. Mais tout sentiment sincère nous rend clairvoyants, équitables et courageux ; il dissipe tôt ou tard l'œuvre néfaste et perfide de la haine, de la lâche frayeur et de la médisance.

Envers et contre tous, après certaines hésitations assez naturelles, en somme, d'autant plus qu'il s'agissait aussi de liquider une grande fortune territoriale, entreprise difficile et périlleuse dans la Russie du servage, la triste Russie de ces temps lointains, Mme Hanska se décidait enfin à devenir la femme d'Honoré de Balzac, et leur mariage, célébré le 15 avril 1850, à l'église de Berditchef (chef lieu de la préfecture où se trouvent le château et les vastes domaines de Wierzchownia), réalisait enfin, après tant d'émotions, de rivalités, d'aventures sentimentales et d'épreuves diverses, le rêve qui enchanta et exalta l'existence entière du plus grand romancier de race latine.

Mais très sincèrement, jamais, même le jour où elle s'était donnée à lui, dans un grand élan de passion désintéressée et ardente, jamais l'amante idéale du maître ne lui accorda une preuve plus éclatante de tendresse infinie ; car je ne saurais trop insister sur ce point, même après la mort de M. Hanski, tout s'opposait encore à ce mariage ; pour s'y décider, il fallut vraiment à la noble étrangère de *Séraphita* et des *Lettres d'amour*, il lui fallut une force de caractère, une loyauté, une fierté indépendante, une probité sentimentale exceptionnelles.

§

La Revue idéaliste (1er janvier) publie les réponses de quelques membres de l'Académie Française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à une enquête sur la réforme orthographique. Ces réponses figurent en regard d'un portrait du correspondant, d'une courte notice biographique et d'un extrait du discours prononcé par le directeur de l'Académie chargé de le recevoir.

On se rappelle — et c'est le plus clair enseignement de ces enquêtes, — qu'il existe, parmi nos Immortels, un M. Costa de Beauregard. Cela étonne un peu, sur le moment; — mais moins après réflexion, que ces lignes tracées par ce gentilhomme de plume.

Mon opinion, Monsieur, est que nos grammairiens moderne-style ressemblent à ces odieux nettoyeurs qui, sous prétexte de les faire reluire, s'en prennent à la patine des vieux bronzes.

M. Costa de Beauregard a écrit là une bien belle phrase. M. Salomon Reinach a écrit avec impertinence :

Toute simplification orthographique, qui laisse subsister l'individualité des noms, est un gain pour la langue. Mais les philologues seuls peuvent savoir où peut et doit s'arrêter la simplification ; c'est aux pouvoirs compétents à les consulter et à se conformer à leurs réponses. Les écrivains, eussent-ils du génie, n'ont pas la parole à ce sujet.

§

M. le contre-amiral Reveillère communique, sous ce titre : *les Radotages d'un vieux marin*, ses pensées à **la Province** (janvier). Ce sont peut-être, en effet, des radotages ; ce sont, en tout cas, de savants radotages. Lisez :

Les mathématiques établissant une sorte de transition entre le monde de la nature et le monde de la liberté, elles tiennent de la nature par la fixité de leurs lois et de la liberté comme pures créations de notre esprit.

La passion, par l'intermédiaire du cerveau, peut porter à un degré extraordinaire la puissance des contractions musculaires ; on connaît la force d'un homme en colère, celle d'un maniaque.

L'origine de la force peut donc être immatérielle.

La force avec laquelle un muscle se contracte dépend de son volume et de la puissance de la volonté ; la volonté est donc une force motrice.

§

Dans **les Feuillets littéraires** (20 janvier), M. Louis Even publie des vers d'une inspiration très heureuse :

Les bateaux endormis sous le calme lunaire
laissent voir au rêveur leur âme mieux à nu.
Les parfums des pays dont ils sont revenus
troublent confusément l'âme du solitaire.

Les bateaux dans le port ont leur psychologie
plus nette encor peut-être, en leur complet repos,
que lorsqu'ils vont mirant au fil des claires eaux
le reflet palpitant de leur voile élargie.

Il en est de très vieux, dormant contre les quais,
et que seule soutient la vigueur des amarres.
— Que de rêves vécus à bord de ces gabarres
qui jadis ont roulé tant de cœurs inquiets ! —

C'est toujours à ceux-là que va ma préférence
car mon âme est aussi comme un port encombré
de vieux rêves pourris, sur le point de sombrer,
et n'offrant plus de voile au vent de l'Espérance.

§

Memento. — *Revue du Sud-Est*. Le premier numéro en a paru le 1er janvier, à Lyon. Cette publication sera bi-mensuelle. Elle se réclame de Taine et de Maurice Barrès. Ce sont de bons parrains. Elle est régionaliste et a un sens social.

M. Adolphe Boschot y raconte *l'Enfance de Berlioz*. Le chapitre débute par ces mots : « Le nouveau-né, — le futur romantique, — fut... »

La Revue du Mois (10 janvier), qui vient de naître, intéressera une élite curieuse de sciences, de philosophie, d'histoire, de biologie. M. G. Darboux y parle avec émotion de *la Vie et l'Œuvre de Charles Hermite;* et le professeur Elie Metchnikoff écrit sur *la Mort naturelle dans le règne animal*. Un anonyme étudie *le Haut Commandement dans l'armée française*.

Revue bleue (27 janvier). De M. Jules Bois : *les Tables de Jersey*. — Une nouvelle de M. Marcel Boulenger : *Aventure de Guerre*.

La Revue de Paris (15 janvier) contient *le Coup d'Aile*, la nouvelle pièce de M. François de Curel, — et la première partie d'une histoire de *la Bataille de Patay* par M. Anatole France.

Vers et Prose (décembre 1905, janvier et février 1906) publie un article de M. Maeterlinck sur *Ch. Van Lerberghe et la chanson d'Eve;* du Jean Moréas, du Gide, du Verhaeren, du Jammes; *Dialogue tragique* de M. A. Mockel, etc.

Poesia (novembre-décembre) débute par un des plus admirables poèmes qu'ait écrits M. Gustave Kahn : *Deuil*. Ensuite des vers de MM. Camille Mauclair, Vaudoyer, E. Gaubert, Henri Ghéon et de Mmes Marie Dauguet et Hélène Vacaresco.

M. Kozakiewicz a traduit un poème patriotique d'une rare puissance, de Boguslas Adamowich.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Conversion politique de M. Laurent Tailhade (*le Gaulois*, 24 janvier). — Mariages exotiques (*le Petit Temps*, 14 janvier). — Les critiques littéraires (*le Cri de Paris*, 4 février).

M. Laurent Tailhade a adressé à M. Arthur Meyer, qui l'a publiée dans **le Gaulois**, la lettre suivante :

Monsieur,

Quand la bataille est finie et que les demeurants se comptent, il est naturel que chacun aille à l'adversaire qu'il a le plus violemment combattu et dont, par cela même, il fait le plus d'état. La guerre ne peut durer sans fin entre personnes de culture et de goûts identiques, pour si grands qu'aient été l'ardeur et les emportements de la mêlée.

Aussi je me flatte que vous ne désapprouverez pas la liberté que je prends de vous manifester le juste et sincère déplaisir des attaques inadmissibles et discourtoises dont je me suis rendu coupable envers vous. J'ai passé des années à médire de votre personne. La faute en est, Monsieur, à la situation prépondérante que vous occupez dans la presse, dans le monde et dans votre parti.

Néanmoins, ayant, pour des motifs de plus d'une sorte, résolu de quitter ceux avec qui j'ai mené de si turbulentes campagnes, j'estime — et peut-être me ferez-vous la grâce de partager cet avis — j'estime qu'il est correct, loyal de désarmer entre vos mains et de vous exprimer hautement, comme je le fais, mon désir de secouer les rancunes en même temps que la poussière d'un combat dont je me retire avec un profond dégoût, sinon pour les idées, du moins pour les hommes que j'ai servis d'un zèle si furieux.

Quelles qu'aient pu être mes violences, ma partialité, mon injustice, je pense ne jamais avoir pris à partie un homme avec lequel je m'étais auparavant engagé d'amitié. Je n'ai donc rien à dire touchant mes compagnons de naguère. L'inélégance, la bassesse et la laideur de certains milieux où je me suis fourvoyé, les contacts fâcheux, la promiscuité avec des olibrius dont le moindre tort est de s'affirmer, à chaque instant, comme de sinistres imbéciles, m'a donné un véhément désir de ne plus travailler désormais que pour l'Art et pour la Beauté. Je ne souhaite plus d'autre renom que celui d'homme de lettres si mon mérite suffit à l'acquérir. En tout cas, je trouve fort au-dessous de moi de manger du prêtre avec l'ex-abbé Charbonnel ou d'aboyer au régiment qui passe avec M. Hervé et les professionnels de l'antimilitarisme. Je me suis autrefois paré du nom d'anarchiste. Hélas ! quand on a déduit les névropathes, les déments et les cambrioleurs de l'anarchie, il reste, à part Elisée Reclus, qui est mort, et moi-même, qui m'en vas, un effectif si restreint qu'on ne le peut envisager sérieusement.

L'Affaire où je me suis rué avec la fougue et le désintéressement que vous savez ne m'a rapporté que des coups d'épée et des injures. Elle m'a coûté des bénéfices et — deuil plus regrettable — des amis. D'autres en ont profité. J'en ai pâti. Si la chose était à refaire, je ne recommencerais pas mes errements d'autrefois. Je ne combattrais peut-être point avec mes antagonistes d'alors ; mais, à coup sûr, je ne marcherais plus avec mes anciens compagnons. Ils sont, pour la plupart, trop bornés, trop lâches et trop ingrats.

Mes origines, d'ailleurs, ma culture, ma famille m'eussent orienté plutôt vers ceux que j'ai si opiniâtrement invectivés. Mon père, magistrat de la vieille école, sorti lui-même d'une famille de robe, médiocrement clérical, était un royaliste passionné, de l'espèce intransigeante, car le Comte de Chambord vivait encore au temps où le cher homme s'occupait de politique. Il eût été surpris comme une poule qui a couvé un œuf de cane — suivant le mot de Mme Geoffrin — en me voyant auprès de tels et tels quidams dont

le nom, ici, n'a rien à faire. Il n'eût pas suspecté ma bonne foi ; j'ai encouru des mésaventures qui ne permettent pas d'en douter ; mes fréquentations, néanmoins, n'eussent pas laissé que de le suffoquer un peu.

Je les ai quittées sans esprit de retour, ces fréquentations d'antan. Mes cheveux grisonnent. Je vis en paix entre ma jeune femme et mon enfant, bien résolu à ne pas faire monter les clameurs de la place publique jusqu'à mon pauvre et calme foyer.

Nos amis M. et Mme Aristide Bruant ont bien voulu me proposer de me joindre à eux en qualité de conférencier pour un spectacle qu'ils organisent. L'appui du *Gaulois* leur serait précieux. Je n'aurai pas néanmoins l'importunité de vous le demander, m'estimant assez récompensé de la démarche que je tente auprès de vous si elle a pour résultat de vous persuader, Monsieur, des sentiments très confraternels et distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre parfaitement dévoué serviteur,

LAURENT TAILHADE.

C'est le cas de mettre pour tout commentaire :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

§

M. H. Gervais Courtellemont, l'explorateur de l'Arabie et de l'Extrême-Orient, a conté dans **le Petit Temps** une bien curieuse et bien triste aventure, celle d'une jeune Parisienne qui fit la folie, il y a quelques années, d'épouser un mandarin chinois. Quand un chinois lettré vit parmi nous, il prend très vite un petit ton européen qui fait illusion. Rentré dans sa patrie, il redevient vite ce qu'il était avant d'en sortir, si puissant est sur les hommes le milieu originel.

Un blanc épouse-t-il une femme exotique ! Une régression intellectuelle et morale sera pour l'homme le résultat probable de la vie en commun avec une compagne de culture inférieure.

Mais lorsqu'une blanche prend pour époux un Asiatique, les conséquences sont infiniment plus graves. La femme, prenant la nationalité de son mari, perd la protection de nos lois et tombe sous le joug si cruel des législations orientales ; c'est là, pour elle, le point de départ de complications matérielles sans nombre et des pires tortures morales.

La triste odyssée d'une jeune Française mariée à un Chinois — odyssée bien connue de tous les Européens à Pékin — nous éclaire sur la position des femmes d'Occident fourvoyées dans les gynécées d'Asie.

Il y a peu d'années, un jeune couple, que le prêtre venait de bénir, descendait les marches de la Madeleine, excitant la curiosité de la foule amusée du contraste des élégances extrême-orientales avec celles de notre Occident. Un diplomate chinois, vêtu d'un opulent costume de mandarin en satin richement brodé, donnait le bras à sa jeune femme, gracieuse Parisienne enveloppée des classiques gazes blanches de l'épousée. Situation brillante du jeune époux aux yeux obliques, élégance et beauté d'une Parisienne, tout semblait de bon augure dans cette union.

En effet, tant que dura le séjour en Europe, la jeune femme conserva tout naturellement les prérogatives et les libertés inhérentes à notre civilisation. Son mari, influencé par nos mœurs, ne songeait nullement à modifier un état de choses auquel l'ambiance l'avait accoutumé.

Malheureusement pour la paix du ménage, notre jeune mandarin, favorisé par un bel avancement, fut rappelé à Pékin où il se fixa avec son épouse d'Occident. Alors, pour celle-ci, commença le désenchantement.

Introduite dans la famille de son mari, la jeune femme perdit une à une toutes ses libertés, elle tomba sous la domination de sa belle-mère à laquelle, ainsi qu'il est d'usage dans toute famille en Chine, elle devait le respect et l'obéissance absolue. La matrone joignait à la méchanceté légendaire des belles-mères chinoises la haine instinctive que lui inspirait cette blanche — sentiment partagé par tous les éléments féminins de la maison : sœurs, belles-sœurs, tantes, cousines et parentes pauvres qui formèrent une ligue contre la malheureuse « fille des diables d'Occident ».

L'époux, tout d'abord, voulut réagir ; mais bientôt lassé par des tiraillements quotidiens, et d'ailleurs rapidement repris par l'invincible indolence asiatique, il en vint à trouver tout naturel qu'on obligeât sa femme à vivre tout à fait à la chinoise, c'est-à-dire en recluse.

Tout au fond du yamen, isolé de la vie extérieure par une succession de vastes cours, se trouve l' « appartement intérieur ». C'est là que s'écoulent les jours des Chinoises de qualité, dans une monotonie qui convient à leur caractère apathique, au sommeil de leur intelligence.

Mais quelle agonie lente pour une Parisienne moderne, habituée à la lumière et à l'air libre du siècle, qui se sent descendre chaque jour davantage dans les ténèbres d'un passé inhumain, aux temps millénaires de la « Cité antique » dont la vie familiale chinoise est encore la très fidèle image !

Cette claustration n'était rien cependant auprès des épreuves nouvelles qui attendaient la malheureuse jeune femme. En effet, le mandarin, impressionné par la réprobation dont il se sentait l'objet, du fait de son mariage avec une Européenne, résolut de sortir de cette fausse situation en s'alliant à une honorable famille de Pékin. Il épousa donc une jeune Chinoise qui devint officiellement sa seule légitime épouse, sa « première femme ».

Ce titre, en effet, ne pouvait être donné à une étrangère dont le mariage était nul au point de vue chinois. La Française fut donc reléguée au rang de concubine ; désormais, elle dut obéissance à la nouvelle venue, et son enfant — car elle était mère d'un petit garçon — ne lui appartint plus. Il devint l'enfant de la « première femme » qui est considérée, dans la famille chinoise, comme la seule « mère » de tous les enfants nés au chef de la famille.

La pauvre femme s'était résignée, jusque-là, à porter le poids de sa lamentable erreur et n'avait rien fait connaître de ses souffrances à sa mère. D'ailleurs, étroitement surveillée par la gent féminine de la maison, elle savait bien qu'elle écrirait en vain des lettres qui ne partiraient pas. Mais on lui prenait son enfant et on en faisait l'enfant de cette autre femme ! Sa résignation ne pouvait aller si loin. La douleur aiguë qu'elle ressentit dans son cœur de mère fut atroce. Mais, comment s'affranchir ? Grâce à des prodiges d'ingéniosité, elle parvint cependant à faire jeter une lettre à la poste

française. Elle se prit alors à espérer ; sa mère saurait peut-être trouver des appuis pour l'arracher à l'horrible étreinte des jaunes.

A l'appel de sa fille, la mère partit sur-le-champ pour Pékin. Mais là, elle se heurta à un obstacle qui semblait insurmontable. Comment réclamer la protection française, puisque, comme nous le disions plus haut, la nationalité était perdue par le fait du mariage ?

Une si lamentable situation avait vivement ému notre ministre en Chine. De toutes ses forces, il s'employa à obtenir par persuasion ce qu'il ne pouvait exiger en droit ; à grand'peine, il réussit à faire exercer par la cour de Pékin une pression sur le mandarin qui consentit à laisser partir son épouse blanche. En toute hâte, celle-ci s'embarqua avec sa mère pour la France ; par subterfuge, elle put même emmener son enfant. Elle s'était évadée de l'horrible cauchemar...

§

Du **Cri de Paris** :

Il s'en est fallu d'un rien que *Cuistrorum imperator* ne sautât ! Ce titre est la propriété de notre confrère Gaston Deschamps, le dernier des critiques de France, comme l'appelle son patron, M. Hébrard, directeur du *Temps*, qui est l'indulgence même. Il a commis tant de pataquès, de gaffes risibles, rasé si cruellement la clientèle, écœuré les gens de lettres, que *le Temps* fut sur le point de se séparer de ses services. Le choix faillit se porter sur un critique jeune, qui jadis, à la *Revue Blanche*, fut parmi les premiers à parler de Rebell, Marcel Schwob, Gide, Régnier, Verhaeren. Mais la candidature au *Temps* de Léon Blum échoua, et Gaston Deschamps va continuer à exercer son déplorable sacerdoce, cirant les bottes académiques, pontifiant en charabia, accablant de louanges hyperboliques tous les pets-de-loup issus de l'École normale. C'est dommage, en vérité.

Aux *Débats*, une aventure analogue se produisit. *Les Débats* n'ont pas de critique littéraire attitré. Les livres sont commentés tantôt par M. Salomon, tantôt par M. Chaumeix, à moins que ce ne soit par M. Chantavoine ou M. Sarradin. Il y a quinze jours, un de nos plus diserts poétereaux de salon, qui a commis je ne sais quel recueil de critiques, panégyrique ininterrompu des gens en place, vint trouver M. de Nalèche et lui dit :

— Tout le monde est critique chez vous, donc personne ne l'est. Il faut un sceptre. Donnez-moi votre feuilleton. Je serai en pied.

M. de Nalèche refusa net. Et M. Fernand Gregh retourna chez lui, suffoqué qu'on eût osé l'éconduire.

Cette histoire est-elle claire ? Est-elle énigmatique ?

R. DE BURY.

LES THÉATRES

VAUDEVILLE : *Le Péril jaune*, comédie en trois actes, de M. A. Bisson et A. de Saint-Albin (1er février). — THÉATRE ANTOINE : *Vieil Heidelberg*, pièce en cinq actes, de M. Wilhelm Meyer-Fœrster, traduction de MM. M. Rémon et W. Bauer (29 janvier). — THÉATRE SARAH BERNHARDT : *Le Frisson de l'Aigle*, pièce en cinq actes et six tableaux, de M. Paul Gavault (27 janvier). — NOUVEAUTÉS : *la Petite Mme Dubois*, pièce en trois actes, de MM. Paul Gavault et Jean Lahaix (19 janvier).

Que dire du **Péril jaune** ? L'un des auteurs, A. de Saint-Albin,

est mort il y a quelques années : son meilleur titre à la gloire est d'avoir collaboré avec Meilhac. L'autre, M. Alexandre Bisson, est un de nos plus adroits vaudevillistes : *les Surprises du divorce* suffiraient à prouver la force de son génie. Il semble qu'au moment où il écrivait *le Péril jaune* M. Alexandre Bisson ait quelque peu sommeillé. Il y a bien, çà et là, des scènes assez divertissantes; mais elles ne durent guère, et, cette fois, M. Alexandre Bisson n'a pas su toujours éviter la lourdeur. Je doute qu'on cite jamais *le Péril jaune* parmi ses pièces les plus heureusement imaginées.

Le Péril jaune est, d'ailleurs, fort bien joué. Mme Marthe Régnier y est toute charmante, et M. Max Dearly y fait preuve d'esprit. Mmes Cécile Caron et Yvonne de Bray, MM. Dubosc et Baron fils sont, eux aussi, dignes d'éloges.

C'est, je pense, grâce au second acte et au cinquième, que **Vieil Heidelberg** a obtenu, en Allemagne, un succès prodigieux. La pièce de M. Wilhelm Meyer-Foerster fut représentée d'abord à Berlin, en 1901; elle fut acclamée, et, depuis, on l'a jouée dans beaucoup de villes, et, partout, elle a ravi le public allemand; M. Meyer-Foerster a connu rapidement la gloire.

A vrai dire, le succès de *Vieil Heidelberg* nous surprend un peu. L'intrigue imaginée par M. Meyer-Foerster n'est pas très curieuse, et des scènes, qui eussent pu être fortes, sont traitées un peu bien légèrement. Mais il y a, dans le second acte, une verve incontestable. Là, on voit des étudiants de Heidelberg; on les entend chanter leurs chansons; on assiste à leurs divertissements. Une kellnerin passe, rieuse et sentimentale à la fois. Les Allemands se réjouissent fort, certainement, pendant le second acte de *Vieil Heidelberg*. Pendant le cinquième, ils doivent s'attendrir : la scène d'adieux du prince et de la kellnerin fait une sorte de lied à deux voix qui les charme et les émeut. Et puis, Charles-Henri, prince de Saxe-Karlsburg, ne leur rappelle-t-il pas un prince réel qui, pendant quelque temps, affecta de mêler sa vie à la vie des étudiants?

Ici, on s'amuse à la peinture, exacte, vivante, des mœurs universitaires, en Allemagne; il est certain que le second acte de *Vieil Heidelberg* est fait avec adresse, et qu'il est fort plaisant. Dans le cinquième acte, peut-être, aux adieux de Catherine et de Charles-Henri, préfère-t-on l'entrevue de Charles-Henri et de ses anciens camarades. Cette scène est d'un excellent observateur.

M. Antoine a fort bien monté *Vieil Heidelberg*. Il a joué lui-même, avec la gravité qui lui convenait, le rôle du ministre d'état Haugh. Mlle Sylvie est une Catherine des plus naturelles. M. Maupré a, dans le personnage de Charles-Henri, des gaucheries charmantes. Et MM. Chelles, Clerget, Bernard méritent d'être grandement loués.

Je comprends que M. Paul Gavault ait été séduit par l'idée de mettre à la scène la conspiration du général Malet. Il y avait, dans l'aventure du général, matière à une curieuse étude historique ou à un fort bon mélodrame. Malheureusement, il ne semble pas qu'en écrivant **le Frisson de l'Aigle**, M. Paul Gavault se soit décidé pour le mélodrame ni pour l'etude historique. Les circonstances de la conspiration, dans la pièce de M. Gavault, restent assez vagues, et les caractères du général et de ses complices sont peu précis. L'intrigue secondaire, imaginée par M. Gavault, est d'un intérêt médiocre; M. Gavault, d'ailleurs, l'a développée avec modestie. Le plus grand mérite du *Frisson de l'Aigle* est, en somme, de ne pas trop ennuyer le spectateur.

Mmes Nelly Cormon et Marguerite Brésil, MM. Krauss, Calmettes et Maury jouent, du mieux qu'ils peuvent, les principaux rôles du *Frisson de l'Aigle*.

M. Paul Gavault est encore un des auteurs — ici, il a eu pour collaborateur M. Jean Lahaix — un des auteurs de **la Petite Mme Dubois**. M. Paul Gavault doit écrire une comédie bouffe avec plus de plaisir qu'un drame historique. L'idée première de *la Petite Mme Dubois* est fort plaisante, et l'héroïne de la pièce, Eve Dubois, est une fort aimable héroïne de comédie légère. Et puis, dans *la Petite Mme Dubois*, comme, jadis, dans *l'Enfant du miracle*, M. Paul Gavault nous prouve, avec fantaisie, qu'il est un excellent juriste.

Mmes Cassive, Maurel, Piernold; MM. Germain, Torin, Colombey, Rozenberg jouent avec verve la comédie de MM. Paul Gavault et Jean Lahaix.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

L. de La Laurencie : *Le Goût musical en France*. — F. Helloin : *Essai de critique de la critique musicale*.

Les exigences de l'actualité m'ont mis bien en retard avec les livres. Je me hâte de profiter d'une accalmie passagère pour diminuer au moins un peu la hauteur de la pyramide que j'ai le remords de voir s'élever tous les jours sur ma table. Les lecteurs du *Mercure* ont eu la primeur de la préface du volume où M. Lionel de La Laurencie s'est proposé d'étudier **le Goût musical en France**, et l'ouvrage entier témoigne d'une érudition la plus variée s'étendant, sans lacune et documents à l'appui certifiés par des notes, des origines monodiques aux plus audacieuses manifestations de l'harmonie moderne. La matière était copieuse, et sa richesse seule démontrerait surabondamment la place considérable de notre pays dans l'évolution

d'un art que nous sommes enclins trop volontiers à tenir pour importé depuis peu d'outre-Rhin. C'est chez nous que sont nés l'organum, le déchant puis le contrepoint, sa conséquence, que s'épanouit et brilla la polyphonie vocale pour rayonner glorieusement au dehors, et que se développa l'opéra. Notre curiosité hospitalière ou la sanction recherchée de nos bravos nous valurent, avec toutes les visites, l'expérience de tous les genres, le contact étranger de génies différents du nôtre, l'épreuve ou la bataille de la plupart des innovations fameuses. M. de La Laurencie se trouva ainsi presque fatalement amené à écrire une histoire très complète de l'art sonore au cours des siècles dans notre Europe occidentale et, en réalité, grâce au point de vue où s'est placé l'auteur, une histoire en quelque sorte *subjective* de la musique considérée principalement dans ses effets sur les contemporains successifs. L'idée était neuve, quoique non certes sans précédent, car à toute époque on abusa de l'inconscient critère, mais par l'intention formellement déclarée et l'ampleur préméditée de la tâche. Je ne dissimulerai pas mon admiration pour la manière dont le psychologue a su mener à bien une tentative que, j'en dois faire l'aveu, je me sentis porté toujours, par un incoërcible instinct d'objectivisme, à estimer stérile à priori ou, du moins, d'intérêt subalterne. Sans doute, je risquerais quelques réserves à propos de l'autorité de certaines sources complaisamment acccueillies, ou touchant l'interprétation de coïncidences éventuellement constatables entre l'apparition ou la métamorphose évolutive de telles formes musicales, et les mouvements religieux, sociaux ou autres de la sentimentalité ambiante, en tant que facteurs péremptoirement efficaces. Je crois trop que, dans l'espèce, le phénomène sonore est le milieu ambiant essentiel et instigateur où s'agite une émotivité immémorialement identique en son humaine nature aussi bien que dans ses accès, et diverse en ses expressions déterminées à son propre insu par une insensible et toute physiologique accoutumance sensorielle. Mais ce tableau des sensibilités consécutives est tracé de main de maître. On est séduit, quoi qu'on veuille, par l'alerte précision du langage, la clarté de l'exposé, la rigueur quasi-scientifique des déductions ingénieuses, et l'ouvrage captive au moins autant par les problèmes qu'il soulève et les réflexions qu'il suggère, que pour l'enseignement issu des faits énumérés.

Dès la première page, la question qui se pose, impérative et troublante, est de définir le « Goût », de quoi précisément il s'agit, puis, et presque aussitôt, sa cause à la fois et son objet, à savoir ce qu'on nomme le « Beau ». Il n'est guère de mots plus discutés et plus vagues, encore que chacun en use couramment, les accouple et parfois les oppose. A la création d'une entité esthétique, M. de La Laurencie préfère assimiler les deux concepts, le « Beau » désignant l'idée générale corrélative au « Goût », lequel est particulier à l'individu,

ne comporte originairement « qu'un choix » tout personnel et implique une « émotion ». Il apparaîtrait donc assez oiseux d'objecter la qualité de celle-ci à la définition de ce Goût « individuel ». Comme disait Guyau : « Après tout, une émotion ne vaut qu'en tant qu'on la sent. » Rien que parce qu'elle existe, elle est légitime, et on se défendrait difficilement de souscrire à cette conclusion énoncée par M. de La Laurencie que, pris en soi, le Goût « par conséquent n'est ni bon ni mauvais ». De l'assimilation susdite, à la vérité, il s'ensuivrait que le Beau n'est ni beau ni laid, ce qui, pour ne pas laisser que de sembler un peu ébouriffant, au débotté, n'en demeure pas moins indisputable *subjectivement*. L'événement toutefois contredit l'assertion pour autant qu'il paraît impossible d'établir quelque rapport éventuel entre le succès contemporain d'une œuvre d'art et la durée de celle-ci dans l'admiration des postérités, tandis que, en dépit des engouements ou des sots dédains de la mode, ce que nous appelons des chefs-d'œuvre peut seul conférer la gloire et résister victorieusement à l'oubli. Il semblerait donc s'ensuivre, ici, la réalité d'un Beau objectif s'imposant, malgré qu'elle en ait, à l'humaine sensibilité à travers et nonobstant le capricieux réseau des goûts éphémères. La contradiction est intéressante, car, résultant pareillement de faits notoires, les deux termes en sont également irréfutables. Avec elle, et en même temps, se pose le problème de la Critique, si j'ose ainsi teutoniquement m'exprimer. Toute manifestation du goût qui choisit, écarte ou acquiesce constitue en effet une forme de la critique, et c'est en somme l'histoire de celle-ci, puisée chez les théoriciens, les esthéticiens philosophes ou dilettantes littérateurs, qui remplit la plus belle portion du livre de M. de La Laurencie. Ledit problème semble d'ailleurs actuellement préoccuper de plus en plus les esprits dans le domaine de la musique. Des discussions en naquirent, ébauchées plutôt qu'entamées, et qui dévièrent facilement, car la chaleur communicative des banquets apparaît peu de chose auprès de celle de la polémique imprimée — et signée.

Tout récemment M. Frédéric Helloin aborda le sujet de front dans un ouvrage de moindre envergure que celui de M. de la Laurencie et d'intentions, au surplus, strictement spécifiées par son titre: **Essai de critique de la critique musicale**. On doit louer d'abord dans la nouvelle étude de M. Helloin une excellente méthode, une argumentation visiblement soucieuse avant tout de logique et, particulièrement peut-être, l'intrépide impartialité qu'atteste sans la moindre précaution la franchise des jugements portés par lui sur quelques-uns de ses contemporains, malgré les objections qu'on y pourrait maintes fois opposer et le manque de tact de telles métaphores qui en prennent la regrettable allure d'insinuations gratuitement étrangères à la musique et à la question. Pas plus ici qu'ailleurs, en

revanche, je ne saurais m'incliner devant certains procédés d'érudition commode, mais surannée, sinon souvent tout illusoire. Il est vraiment un peu tard aujourd'hui pour citer Platon d'après la traduction de Cousin, surtout à propos de musique et, dans leur texte obscur ou puéril, altéré ou tronqué, les trop fameux *Problèmes* du pseudo-Aristote restent jusqu'à présent de véritables rébus dont les solutions variées hypothétiques, contradictoires ou dénuées de tout sens perceptible, ne peuvent guère servir de base acceptable à un raisonnement ni de gage sérieux à quelque allégation. M Helloin dit de fort bonnes choses à l'endroit du dilettantisme généralement inaverti à l'excès des encyclopédistes mélomanes, encore qu'il reproche à d'Alembert d'avoir méconnu « la remarquable technique » de Lully, laquelle, je l'avoue, se dérobe aux efforts, à tout le moins, de mon admiration, et dont le mérite éventuel, en tous cas, n'appartiendrait qu'en indivis et pour une part malaisément déterminable au fondateur de l'opéra français : ce plutôt simpliste et paresseux « génie » se plaisant à abandonner à des élèves ou collaborateurs anonymes le soin d'harmoniser son inspiration mélodique. Après avoir assez hâtivement résumé « l'histoire » de la critique musicale, M. Helloin en arrive à « la théorie » et, nonobstant çà et là quelques naïvetés, ces chapitres sont certes le plus intéressamment travaillés de son ouvrage. Il semble bien, toutefois, que l'analyste y perde un tantinet de vue l'exacte teneur de la thèse annoncée par lui-même : condamnant d'abord sans appel ce qu'il nomme la critique « subjective », puis proclamant l'insuffisance ou le dogmatisme plausible de l'« objective » pour préconiser une « critique mixte », mâtinée des deux conceptions. Sans doute, cela se passe ou paraît se passer ainsi dans la réalité, et chez les plus férus d'objectivisme, mais M. Helloin examine alors ici les avantages et inconvénients de telle ou telle critique, c'est-à-dire la « pratique » de celle-ci et ses effets divers, au lieu de la « théorie » que son intitulé nous promettait. Parlà, il tourne autour de la question plutôt qu'il ne l'éclaire et, malgré la délimitation plus stricte du sujet, la pertinence ou qualité des observations rassemblées, celles-ci, à l'égard même de la « critique » en cause, sont loin d'être aussi suggestives que l'assimilation principielle du « Goût » et du « Beau » proposée par M. de La Laurencie. Grâce à elle on élimine *à priori* abstractions et préjugés, conventions gênantes ou spécieuses de technique, forme, genre, style; on se trouve en présence d'un *fait* : l'émotion, le plaisir, le choix, bref le « goût » dont on ne saurait discuter. Le proverbe, à la vérité, met la chose au pluriel. Il dit : «...des goûts et des couleurs », ce en quoi il a doublement raison; toute sensation réelle étant, en soi, indiscutable et légitime, encore que d'autre part, inconstante, précaire, et, chez un même individu, multiple et variable avec le temps. Cet enseignement de la sagesse populaire,

fondé sur l'habituelle irréductible divergence des avis résultant des « goûts », pourrait corroborer avec une forte profondeur et tout le poids de l'expérience le précepte du philosophe : « *Nihil in intellectu quod non primum in sensu.* » Et, ces prémisses posées et admises, on est bien obligé de reconnaître, au fond, l'essentielle « subjectivité » de toute imaginable critique. A la seule condition d'une absolue sincérité, quels que soient les aspirations, arguments ou tendances de celui qui l'émet, de quelque nom qu'on la baptise, ses conclusions ne sauraient énoncer jamais qu'un sentiment tout personnel, fruit de la plus ou moins complexe réaction d'une sensibilité individuelle au contact de l'œuvre d'art considérée.

C'est bien probablement la nature et le degré de complexité de cette réaction qui constituent, qui dictent les manières différentes, classées sous l'étiquette « objective », « scientifique », « sociale » ou autre, unanimement « subjectives » pourtant, quoi qu'on fasse ou souhaite, car on ne peut sortir de sa peau. Chacun éprouve à sa façon, et s'exprime selon qu'il éprouve. Lorsque cette impression est plus particulièrement spécifique, « musicale » en l'espèce, la critique apparaît nécessairement « objective » et proportionnellement. Sans songer même à éviter l'écueil de trop parler de soi, rien que pour communiquer ce qu'il ressentit et ressent, l'impressionné est induit d'instinct à évoquer surtout le prétexte « musical » de son admiration ou de ses répugnances et, voire involontairement, à peu ou prou analyser l'œuvre d'art. Peu à peu, comme il s'y applique et accoutume, il discerne mieux les motifs de sa propre et tout immédiate émotion ; il s'explique la variabilité de celle-ci et les démentis qu'elle inflige à de précédents enthousiasmes. Il y peut gagner avant tout la modestie ou le courage de carrément se contredire soi-même à l'occasion, afin de rester véridique. Il remarque que sa sensibilité se transforme sous l'influence de la culture acquise, qu'enrichit toute possibilité de comparaisons nouvelles, et, revivant ainsi pour son compte l'histoire entière du développement de l'art sonore et des subjectivités corrélatives, au rebours de l'incertitude ou de la diversité des « goûts », du sien même, il peut constater dans les œuvres une évolution séculaire imperturbable, logique encore que tout inconsciemment réalisée par les artistes créateurs, et déterminée par les propriétés essentielles du son, inéluctable matière première de l'art musical. Le spectacle est grandiose et fascinant : il se convainc bientôt que c'est celui d'une réalité extérieure, « objective », en tant que constituée de *faits* tangibles, contrôlables de tout temps par la pérennité des témoignages qui survivent, indifférents, immuables, tandis que passent générations et siècles. Sans entamer la spontanéité ni la force de son émoi sensoriel, une vision plus lucide et plus vaste à la fois l'incite à quelque humilité. Antérieure ou contemporaine, il pressent que l'œuvre d'art

ne s'adresse pas nécessairement à lui, n'a pas pour but suprême de procurer de l'agrément à son moi éphémère, et durera dans sa beauté longtemps après qu'à son tour il aura disparu. C'est là l'état d'âme « objectif » et la critique assurément en subit quelques conséquences et même en peut porter d'assez visibles marques, — sans néanmoins cesser de demeurer irrévocablement « subjective » en ses gloses ou déductions, puisque résultat, chez quiconque, d'expérimentations individuelles, de réactions d'une sensibilité à l'ambiance spécifique. Il faut se défier de la spéciosité des mots : tout un nébuleux Olympe d'entités soi-disant « intellectuelles » gît ou grouille en nos dictionnaires. La « pensée » n'est que sensation contemplée, assimilée ou comparée, hors de quoi elle avorte au verbiage de l'abstraction artificielle et vide. Le contenu de « l'intelligence » est rigoureusement adéquat aux ressources de la sensibilité, en toute et chacune espèce. Plus « musicalement » ému, le sociologue ne serait pas sans doute aussi ingénument entraîné à attribuer à la musique, en vertu d'un criticofinalisme arbitraire, un rôle social et quasiment prédestiné. On pourrait démontrer des subjectivités moins présumables. « Le plaisir naît et consiste de l'ensemble harmonieusement concordant de rapports imperceptibles », avançait Leibnitz à propos justement du mystère de la « consonnance », soumise aux lois de proportions numériques. Nous savons que ces lois découlent de la constitution même du phénomène sonore et, si quelqu'un s'en prévaut, les invoque, on dit qu'il fait de la « critique scientifique ». N'est-ce pas presque un jeu de mots? Des perceptions insues d'abord ou confuses, intuitivement démêlées peu à peu, puis transmuées en nette et consciente aperception, — alors même que la vérification expérimentale y eût aidé l'empirisme des sens, — sont partie dorénavant intégrante de la sensibilité subjective. Celui-là éprouve autrement désormais et traduit ce qu'il éprouva en l'analysant pour autrui. Il est vain de prétendre séparer la sensibilité de ce qu'on nomme « intelligence ». Qui l'oserait d'ailleurs aujourd'hui? « L'âme et le corps », c'est bien vieux. Comme toute humaine pensée, sa sincère expression verbale ou rédigée apparaît trop évidemment essentiellement « subjective ». S'il advient cependant que telle critique puisse donner l'illusion d'un relatif ou implicite « objectivisme », ne serait-ce pas par une sorte de multiplication de la sensibilité nativement prédisposée de l'opinant, moins personnelle en apparence à mesure que s'accroît le complexe des comparaisons disponibles, en même temps que se précise le caractère toujours, non pas étroitement, mais plus sûrement spécifique de ses sensations? Et n'est-ce pas aussi peut-être uniquement tout cela d'où s'ensuit ce qu'on qualifie « compétence » ?

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Expositions d'œuvres de MM. J. Flandrin (galerie Druet, 114, faub. Saint-Honoré), Paul Ranson (même galerie), Mme Marie Duhem (galeries Georges Petit, 8, rue de Sèze). — « Le Rire et la Caricature », par M. Paul Gaultier (Hachette, éditeur). — « Gérôme, peintre et sculpteur », par M. Ch. Moreau-Vauthier (Hachette, éditeur). — Memento.

L'exposition de M. J. Flandrin, première manifestation individuelle de cet artiste, confirme les grands espoirs que nous avions, plusieurs, fondés sur son talent, et les fortifie. Voici un peintre très essentiellement peintre qui, sans méconnaître ni excéder les conditions et les moyens de la technique spéciale de son art, sans rien ignorer, en outre, des esthétiques récemment promulguées, laisse parler librement son intelligence et sa sensibilité. Il regarde la nature directement, il l'exprime franchement, avec une belle audace amoureuse; mais il écoute aussi la tradition. A la nature il demande la révélation des secrets, de tous les secrets qui sont en elle et dont les volumes colorés constituent la sublime écriture. Dans la tradition, sans imiter nul maître, il cherche les vérifications de ses personnelles certitudes et l'occasion de transpositions hardies, qui restent harmonieuses. Rien, à ce dernier point de vue, de plus renseignant que ses « copies » — s'il est permis de donner ce nom à des interprétations toutes neuves et si individuelles de thèmes consacrés par le génie — de Mantegna, de l'Angelico, de Véronèse, de Rubens. (On pourrait donc rencontrer M. Flandrin au Louvre! Bon signe et, parmi les jeunes peintres, exceptionnel.) Dans cette grande compagnie, loin que M. Flandrin ait compromis les qualités originales de sa vision, il les a développées. Sa peinture, du reste, témoigne d'une rare force de volonté et d'un goût dominant pour l'ordre et la logique. Il était ainsi mieux défendu qu'un autre contre la tyrannique emprise des chefs-d'œuvre. Ils ont seulement nourri et fortifié en lui des goûts innés et très heureux pour la noblesse et la solidité. Lui ont-ils d'autre part suggéré ce désir, très sensiblement réalisé en plus d'une des toiles capitales de la présente exposition, de ne sacrifier ni le sentiment à la ligne, ni la richesse décorative à l'intensité de l'expression, mais de les réunir et de les fondre comme se mêlent, en effet, jusqu'à la merveille de l'unité, dans les plus émouvantes figures de la vie, ces éléments divers de la totale beauté ? J'ai admiré le précieux prodige de cette double et une réalisation, notamment, dans la toile désignée *la Vierge* et qui est, à mon sens, la plus belle des œuvres nombreuses, peut-être trop nombreuses, exposées à la galerie Druet par M. Flandrin. On y reconnaît avec joie que la majesté puisse garder de la grâce, que la noblesse et la tendresse sont les tons harmonieusement naturels d'une même âme, et la tristesse que respire cette figure de haut style, intime et décorative à la fois, ajoute un charme

touchant, humain, à la splendeur plastique et morale qu'une sérénité entière ne nous eût point permis de pleinement comprendre. Et je ne dis rien des qualités de la peinture, les mêmes que vous retrouveriez dans cette figure à mi-corps, *le Repos*, où les blancs et les gris cernés de noir sont en si justes relations et d'un agrément si délicat, si rare. Une autre toile, un paysage, *Effet du matin*, avec ses couleurs franches, ardentes, si symphoniquement accordées par trois gris exquis et savants, offrirait à la critique d'art, si j'en faisais, un joli prétexte à disserter. Et cette nature morte, en vérité, si vive, où la matière claire des pots fait retentir le riche coloris des fleurs, où l'air passe et circule si librement entre le mur et les objets comme entre les objets eux-mêmes. Et les deux portraits du peintre, qui donnent à voir, qui donnent à penser. Et l'abondante série des *Etudes en Dauphiné*. Mais il y a, je le répète, trop d'œuvres dans cette superbe manifestation d'un seul, — encore que je regrette, parce qu'il ne faut jamais manquer l'occasion de se contredire, de ne pas revoir ici les cavaliers et leurs chevaux lyriques, vus au Salon d'Automne de l'autre année, je crois, et admirés, et dont le souvenir m'est une heureuse hantise.

Dans la même galerie une exposition d'œuvres de **M. Paul Ranson** est l'objet de discussions ardentes — entre artistes, le public n'en aura peut-être que cet écho — et c'est tout simplement la vieille controverse du symbolisme et du naturalisme qui retrouve ici un regain de vie.

M. Paul Ranson, naguère encore élève à la grande école de Gauguin, est connu et estimé de tous ceux qui sont, à cette heure, informés d'art. Il ne se manifesta, longtemps, que par des compositions purement décoratives où les passants croyaient voir des caprices arbitraires, où seuls les esprits attentifs reconnaissaient l'inspiration et les lois de production de la nature elle-même, ressentie et repensée et reproduite selon une certaine géométrie esthétique par une volonté sensible et réfléchie. Mais, s'il pouvait persister dans certains esprits quelque doute sur la docilité de l'artiste au conseil de la nature, la définitive certitude à cet égard daterait de cette exposition, où l'on voit une trentaine de croquis au fusain rehaussés de pastel, transcriptions réelles, directes, immédiates, rigoureusement fidèles, d'arbres, de rochers, de coins pittoresques de paysages tels qu'ils sont dans les bois de la Corrèze et de la Charente. Les différences mêmes, que l'œil est bien obligé de noter, entre ces expressions de deux sols et de deux climats, — cette Corrèze puissante, sauvage, ardente, cette Charente grise et poussiéreuse, si fine avec quelque sécheresse, — affirment la découverte de la vérité objective. Mais le même œil qui voit *vrai* voit *décoratif*, et ne saurait voir autrement. En sorte que ces études, inspirées du désir d'exprimer tel quel ce qui est, apparaissent très composées. Ainsi justifient-elles les décorations proprement dites, dont

plusieurs déjà vues, que Ranson a réunies ici, l'*Hippogriffe*, les *Baigneuses*, la *Tentation de Saint Antoine*, les *Femmes au bain*, la *Sibylle*, d'autres encore, et ces paysages, qui ne sont pas réalistes et qui n'en sont que plus vrais, — s'il est des degrés dans la vérité, mais je crois que sa condition essentielle et première est la beauté, — la *Baigneuse du Ru*, la *Clairière aux sangliers*, l'*Etang de la Sorcière*.

Pour le catalogue de l'**Exposition de Mme Marie Duhem**, M. Henri Duhem a écrit une préface où je relève ces lignes qui disent bien les tendances et caractérisent justement les réalisations de l'artiste en cause : « On traduit sa propre existence : ici, l'âme calme et concentrée aime les heures tranquilles de la vie des êtres et des choses en correspondance avec sa propre pensée, et, sûre de n'être point déçue, vit dans la paisible vérité des jours qui passent, traduisant avec un amour sincère ce que d'aucuns lui disent, pénétrée de leurs charmes successifs, mais non exempte des tourments inhérents à quiconque s'efforce à la création d'un peu de beauté. » L'art de Mme Duhem est sans fracas, non sans profondeur ; il n'interrompt pas son effort et ne le souligne pas ; il ne cherche pas d'effets variés. Il est crépusculaire, mélancolique, doux et familier. L'Artois et la Flandre qu'il raconte sont les patries de la paix et de la résignation, vues par un œil épris d'harmonies tendres, blondes, où pourtant se mêle et parfois avec une netteté imprévue se trahit un peu de cette amertume dont l'âme du nord ne manque jamais de relever ses pensées les plus apaisées et même les plus sommeillantes. Vous trouverez ces qualités constantes dans la moindre comme dans la plus considérable des œuvres qui composent cette nombreuse exposition, dans les dessins et croquis rehaussés comme dans les tableaux, — *Cour de béguinage*, *Après la procession*, les trois *Barrières* — et vous emporterez le souvenir d'une sensibilité sereine, qui témoigne de sa race avec sincérité.

Le style normalien et la pédanterie qui l'accompagne ont gâté le livre amusant que M. Paul Gaultier aurait voulu nous donner sur **le Rire et la Caricature**. Et puis, l'auteur est mal instruit des choses de l'art ; il cherche des caricatures chez Goya, chez Hogarth ; il écrit que Gavarni fut « l'émule de Grévin » ; il prend au sérieux M. Jean Béraud, M. Jean Veber, M. Guillaume. La préface banale et vide que M. Sully-Prudhomme a écrite pour cet ouvrage très grave et si futile rebuterait les plus patients. Du reste, les intentions sont bonnes et quelques documents, intéressants.

On est pris d'un scrupule au moment de dire ce qui tout de même devrait être dit à propos du livre que M. Moreau-Vauthier consacre à **Gérôme, peintre et sculpteur**. Si puissant est le charme de la sympathie sincère ! Même quand on la réprouve dans son objet, il

faut qu'on la subisse dans la contagion de son émotion. Soit, Gérôme a passé en vain et ses succès retentissants d'un jour n'auront point de lendemain. Il fut, en outre, férocement injuste pour plusieurs vrais maîtres, et notamment pour notre grand Puvis de Chavannes. Soit, dis-je : l'artiste faux passe, a passé sans retour. Paix à l'homme qui sut pourtant se faire aimer. Et si ses amis s'efforcent de prolonger, de raviver son souvenir, — comme fait M. Moreau-Vauthier dans ce volume, écrit, du reste, avec modération, — nous accepterons leur témoignage comme un geste respectable de fidélité et aussi comme une contribution à l'histoire anecdotique de l'art au siècle dernier.

Memento. — Dans *L'Art Décoratif* (janvier) une étude optimiste de M. Camille Mauclair sur Henner. — M. Jos. Destrée inaugure dans *L'Art flamand et hollandais* (janvier) une série importante d'études sur l'art ancien bruxellois. — De curieuses notes de M. Arsène Alexandre sur la pantomime et l'expression chez Poussin dans le *Magazine of fine Arts* (janvier).

M. Vittorio Picca, dans le cinquième fascicule de ses *Attraverso gli Albi e le Cartille*, étudie notamment Daniel Urrabieta Vierge : « Un maître de l'illustration moderne », dit le critique. Vierge fut peut-être plus et mieux qu'un illustrateur.

Les *Moderne Kunst Werken* consacrent leur numéro de janvier à Jacob Maris, le maître hollandais si peu connu chez nous et de qui une exposition personnelle, à Paris, serait si désirable.

Les principales œuvres de Ferdinand Hodler, le rude peintre suisse, sont reproduites, dans *Deutsche Kunst und Dekoration*, et commentées en un copieux article de Hans Rosenhagen.

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

Ch. Moreau-Vauthier : *L'Homme et son image*, Hachette. 30 fr. — Divers : *Histoire de l'Art* (tome I, seconde partie), Armand Colin, 15 fr. — Georges Riat : *Ruysdael*, 2 fr. 50, H. Laurens. — Gabriel Mourey : *Gainsborough*, 2 fr. 50, H. Laurens. — L. Rosenthal : *Géricault*. Librairie de l'art ancien et moderne. — Memento.

M. Charles Moreau-Vauthier a fait dans son ouvrage **L'Homme et son image** l'histoire très complète du portrait masculin. Il commence aux Egyptiens, aux sphinx de Giseh, au cheik El Beled du Caire, au Scribe du Louvre d'un caractère si violemment saisissant, puis passe des bustes grecs plus mous et moins individualisés aux bustes plus réalistes de l'école romaine. Mais la peinture lui offre un domaine beaucoup plus étendu. Les primitifs du Nord, bien plus que les Italiens, Vénitiens et Milanais exceptés, ont le génie du portrait. Van Eyck, Gossaert, Dürer, Cranach, Holbein, Jost von Calcer, que de maîtres dans l'œuvre desquels M. Moreau-Vauthier n'a eu qu'à prendre presque au hasard ! A Venise, après Antonello, après les

Bellini, Giorgione et Titien inaugurent l'école moderne. Je ne veux pas insister sur la comparaison, peu juste à mon gré, faite par l'auteur entre le *Condottiere* d'Antonello, et les deux faux Bellini du Louvre : ces deux portraits de jeunes gens sont charmants sans doute, mais de modèle faible, de dessin pauvre; c'est une œuvre agréable d'un peintre secondaire. J'aurais aimé voir mieux représenter Tintoret qui a brossé de si magnifiques figures. Vinci et ses successeurs, Ambrogio de Predis entre autres, voici pour les Milanais.

Le siècle suivant nous vaut trois des plus grands peintres d'effigies qui aient jamais existé : Rembrandt, Franz Hals et Velázquez. On voudra bien me permettre de ne pas insister sur eux : on n'en saurait parler en quelques lignes. Je passe aussi sur Van Dyck et l'école anglaise. Mais il me semble qu'on eût pu faire la place plus large à nos propres maîtres. L'art du portrait est par excellence un art français. Nous n'obéissons pas, comme souvent les Italiens, à un concept préconçu du visage; nous n'imposons pas une harmonie préméditée, fastidieuse et monotone par conséquent ; mais nous cherchons dans la vérité même une harmonie particulière à chaque visage, en insistant juste assez sur les caractères du modèle pour ne pas tomber dans la lourdeur où tombèrent souvent les Flamands et les Allemands. Et en même temps que cette harmonie des formes, que cette concordance des lignes, nous conservons un accord heureux des tonalités franches et fraîches, et nous nous appliquons à donner tout le modelé avec le moins d'ombre noire possible, nous nous attachons à dire beaucoup avec peu, et c'est là qualité rare et précieuse. Sans doute on nous montre Dumoustier, mais cela c'est déjà un peu la décadence d'un art où se montrèrent incomparables Clouet et Corneille, d'un art qui continuera à s'affaiblir pendant le XVII^e^ siècle, malgré Champaigne, malgré Bourdon, malgré Jouvenet, malgré Le Febvre, malgré Rigaud. Largillière lui-même, et Tournières et Tocqué dans la suite ne seront que des maîtres charmants. Heureusement le pastel aux doigts de La Tour et de Perronneau fera revivre nos meilleurs dons, le pastel qui allie la pureté du coloris, la douceur de l'enveloppe à la nervosité du trait, et rien sans doute n'égalera à cette époque le simple croquis de La Tour par lui-même qui est maintenant au musée de Dijon. D'ailleurs, c'est le moment où l'école française ouvre d'autres voies avec Watteau, Chardin et Fragonard, et ce XVIII^e^ siècle est trop riche en art, pour que nous soyons bienvenus à nous plaindre. Le XIX^e^ siècle n'aura pas, hélas ! la même fortune, malgré Ingres, Manet, Delaunay, Whistler et pourtant Lenbach vivait, il y a peu de temps encore, Lenbach qui s'est montré, dans quelques-unes de ses œuvres, dans ses extraordinaires études de Mommsen et de Dollinger, égal aux plus grands. L'ouvrage de M. Charles Moreau-Vauthier est enrichi d'un très grand nombre d'illustrations : le portrait au crayon du

Vinci par lui-même, de Turin, et la tête de l'adolescent, détail d'une fresque de la Sixtine, par Botticelli, sont parmi les plus belles.

§

La seconde partie de l'ouvrage encyclopédique publié par la librairie Armand Colin sous le titre **d'Histoire de l'art** nous amène jusqu'à la fin de la période romane et épuise ainsi l'époque la plus ingrate des temps chrétiens, en raison du caractère très primitif des monuments qui nous sont restés et de leur rareté. M. Camille Enlart a étudié parfaitement l'architecture ; M. Emile Molinier les Arts mineurs, et M. André Michel la sculpture en France. Celui-ci a également essayé de donner une conclusion à l'ouvrage : la clarté ne m'en a pas paru le principal mérite. Il n'en demeure pas moins que la publication dont il s'agit est d'une valeur incontestable et sera un memento précieux pour tous ceux qui s'intéressent à l'art ancien.

Les pages de Georges Riat sur **Ruysdaël** sont sans doute parn les dernières que notre regretté confrère du *Mercure* ait écrites. Une fois de plus il a fait preuve de la précision de sa documentation, de la netteté de ses vues et de sa compréhension artistique. Après avoir consacré la première partie de son travail à la biographie de l'artiste et aux eaux-fortes si remarquables, il a classé l'œuvre par sujets, paysages de Hollande, de Scandinavie ou d'Allemagne. Je me plais à citer ces quelques lignes de la conclusion :

Son art domine de beaucoup celui des paysagistes hollandaisses contemporains, et il apparaît le plus original de tous. Le domaine de chacun d'eux n'est pas fort étendu, et on en a vite fait le tour : Jan van Goyen peint les larges étendues d'eau blonde de Dordrecht, et les villages avoisinants ; Salomon van Ruysdael, des passages de bac et des haltes d'auberges. Le vieux Wynants s'intéresse à des entrées de forêts et aux lointains bleus de la mer de Haarlem ; Philips Wouwerman aux chevaux blancs à large croupe et aux chasses où il les lance. Aert van der Neer rêve, la nuit, sur les canaux enlunés. Les vues de Norvège forment le principal bagage d'Everdingen, comme celles des dunes celui de Van der Meer de Haarlem. Adriaen van de Velde et Albert Cuyps se sont extériorisés, et chez Paul Potters la peinture des animaux l'emporte sur le paysage. Enfin, si l'on excepte quelques sites forestiers et l'admirable *Allée de Middelharnis*, on voit que Hobbema s'est spécialisé dans la représentation des moulins à eau. Et l'on ne parle point des mariniste : Porcellis, Simon de Vlieger, Jan van de Cappelle, Willem van de Velde le jeune et Backhuysen qui, par définition, sont cantonnés dans la figuration de la mer.

Pour s'employer, le génie de Ruysdael a eu besoin de l'espace. Mais il n'a pas perdu en profondeur ce qu'il gagnait en étendue. Dans la partie que chacun de ces artistes s'est réservée, il affirme la supériorité de ses analyses et de ses synthèses. Seul, en Néerlande, Rembrandt lui est comparable, et le dépasse peut-être par l'envolée dramatique de l'imagination

et le prestige prodigieux de sa technique. En France, Théodore Rousseau et Millet s'apparentent à lui: ce sont génies de même race.

Le Gainsborough de Gabriel Mourey fait partie de la même collection. Le peintre de portraits n'y est pas seulement justement loué pour des toiles comme l'*Enfant bleu* ou *Mrs. Siddons,* mais encore l'influence du paysagiste y est mise en évidence. Gabriel Mourey a rappelé les paroles de Constable sur son prédécesseur: « Le paysage de Gainsborough est doux, tendre et émouvant», disait le grand maître paysagiste, et en effet il avait raison, si l'on veut bien songer au *Bois de Cornard,* à la *Vue de Dedham* et à *l'Abreuvoir* de la National Gallery. Le jugement de Reynolds sur Gainsborough portraitiste a plus de prix encore.

Il est certain que toutes ces rayures ou marques bizarres qu'on peut, en les examinant de près, si nettement observer dans les peintures de Gainsborough et qui, même à des peintres expérimentés, apparaissent plutôt comme l'effet de l'accident que d'un dessein préconçu, que ce chaos, cet aspect insolite et informe, prennent corps par une sorte de magie, et que toutes les parties paraissent tomber à leur place juste, de sorte qu'on ne peut guère refuser de reconnaître le plein effet du travail sous l'apparence de la chance et d'une négligence précipitée... L'abandon que nous remarquons dans ses meilleures œuvres ne peut pas toujours s'imputer à la négligence. Quoi qu'en puissent penser les observateurs superficiels, les peintres savent très bien que le souci constant de l'effet général prend plus de temps et est beaucoup plus pénible à l'esprit qu'aucune espèce de fini et de léché, débarrassé d'un tel souci. Sa facture, sa manière de poser les couleurs, ou, en d'autres termes, les méthodes dont il se servait pour produire l'effet, ressemblaient beaucoup à l'ouvrage d'un artiste qui n'aurait jamais appris des autres la pratique habituelle et régulière propre à son art.

Que de peintres contemporains devraient méditer les paroles de Reynolds! Il faut enfin signaler l'ouvrage de M. Léon Rosenthal qui a écrit sur **Géricault** une étude biographique très judicieuse : les pages consacrées à l'esthétique du peintre sont à retenir.

Memento. — Les journaux annoncent que la revue *l'Artiste* vient de retrouver près de 80 cuivres originaux de Rembrandt qui firent partie jadis de la collection Basan. La moitié des planches est en assez mauvais état : les retouches successives les ont fort détériorées. Mais quarante environ sont encores très belles et pourront facilement supporter un dernier tirage d'une centaine d'épreuves qui seront réunies en album, avant que les cuivres aillent prendre place définitivement dans quelque musée. Ce recueil sera assurément une véritable bonne fortune pour les amateurs, si l'on songe aux prix qu'atteignent dans les ventes les eaux-fortes de Rembrandt.

TRISTAN LECLÈRE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Encore la question des musées de province : musées d'art régional ; un musée à

créer : le Musée ethnographique des provinces de France. — Enrichissements des musées du Louvre, de Cluny, du Luxembourg et du Petit Palais. — Memento bibliographique.

Notre dernière chronique sur les musées de province s'achevait par le vœu de les voir devenir non seulement des centres d'instruction et d'éducation artistiques, mais encore les conservatoires de la personnalité de chaque contrée, en réunissant toutes les manifestations d'art, même les plus humbles de la région. Il y a là — aujourd'hui où les traditions vont se perdant de plus en plus — une œuvre de salut absolument nécessaire et urgente à accomplir. De combien d'industries artistiques locales, intéressantes par le caractère original de leurs productions, fructueuses par les revenus qu'elles procuraient au pays où elles s'exerçaient, ne déplorons-nous pas déjà la perte? On se lamentait récemment, pour des raisons économiques autant qu'artistiques, sur la disparition presque complète, en Normandie et en Auvergne, de l'industrie de la dentelle à la main, qui faisait vivre des villages entiers, et un comité de dames s'est donné récemment pour tâche de la remettre en honneur. Mais combien d'autres industries sont déjà mortes et ne revivront plus! Conservons-en du moins les vestiges avant qu'ils ne disparaissent complètement, dispersés çà et là ou détruits par le temps.

Les **Musées d'art régional** que nous souhaiterions voir établir en chaque capitale de nos anciennes provinces et que M. Jean Lahor réclamait chaleureusement il y a trois ans dans la vaillante revue *L'Action régionaliste* (avril 1903), grouperaient ainsi tout ce qui pourrait se retrouver en chacune de ces provinces de l'art familier de la région (1). De ce genre de musée un type justement célèbre existe : le « Museon Arlaten » fondé à Arles par Mistral. Toute la Provence y revit, avec ses meubles, ses costumes, ses parures, son art populaire, ses souvenirs historiques, sa vie; il entretient et ranime dans le cœur des habitants du pays l'amour de la Provence et de son passé, aide sans doute au maintien de bien des traditions. D'autres musées semblables ont été fondés à Quimper et à Nancy ou esquissés en quelques autres endroits. Ne serait-il pas désirable qu'il en fût de même dans chacune de nos provinces? que chaque paysan, voyant conservés précieusement dans le musée de la ville les humbles objets dont ses ancêtres se servaient, en éprouve plus de respect et d'attachement pour ces choses, apprenne à en apprécier les qualités? Ce serait

(1) Le noyau de ces musées pourrait déjà être constitué par une partie des collections des « musées cantonaux » (qu'il ne faut pas confondre avec les musées scolaires) dont l'initiative revient à M. Edmond Groult, avocat à Ouilly-le-Vicomte, près Lisieux, musées gratuits destinés à l'instruction des populations rurales et constitués en grande partie par elles, où le folk-lore a sa place à côté des collections patriotiques, agricoles, industrielles, scientifiques, etc. (V. Edmond Groult, *La France des musées cantonaux en 1904*. Caen, imp. Charles Valin, in-8°).

là une aide très précieuse à l'œuvre de décentralisation réclamée aujourd'hui par tant de bons esprits.

Peut-être même arriverait-on, en même temps, à ranimer un petit foyer d'art tout près de s'éteindre : la vue et l'exemple de meubles et ustensiles bien choisis, aux formes rationnelles dans leur simplicité, issues naturellement des nécessités auxquelles ces objets doivent répondre, appropriées au climat, aux mœurs, aux conditions de matière première, seraient certes d'un plus utile enseignement pour l'artisan du pays que tel musée d'art décoratif comme nous en connaissons en province, où ne sont offertes à l'admiration des visiteurs que des productions commerciales de ce faux et horrible style, prétentieux mélange de Renaissance et de dix-huitième siècle, qui depuis le second Empire fait la gloire des cheminées bourgeoises. C'est à la source pure de la nature et de la logique d'où sont nées les modestes créations de l'art rustique que notre art appliqué devra se laver de la crasse des formules d'école et des réminiscenses mal comprises et mal assimilées qui donnent naissance aux œuvres dont nous venons de parler. Le sculpteur Jean Baffier (en y mêlant, il est vrai, beaucoup de prétentions philosophiques et sociales) et le regretté Emile Gallé, entre autres, l'ont bien compris. D'autres pourraient, s'inspirant des mêmes principes, puiser dans ces musées régionaux, en même temps que dans la nature, des inspirations neuves et émouvantes, empreintes d'accent local. Et ainsi peut-être arriverait-on à atteindre le but poursuivi depuis quelques années par la section de l'art rustique créée en 1902 dans la Société des Artistes décorateurs, et au nom de laquelle son président, l'excellent sculpteur Pierre Roche, organisa en 1903 au Petit Palais une première et si intéressante exposition d'art populaire, prémices, il faut l'espérer, d'autres manifestations plus importantes.

Ces manifestations, pour notre part, nous les voudrions permanentes : en d'autres termes nous souhaiterions la création, à Paris, d'un **Musée des provinces de France** qui ne serait pas, à beaucoup près, le moins intéressant et — nous en sommes convaincu — le moins fréquenté des musées offerts à la curiosité du public. Il serait grand temps de songer à la réalisation (qui deviendra de moins en moins facile avec les années, par suite de la dispersion de plus en plus grande ou de la disparition de tout ce qui subsiste du passé provincial) de ce projet de musée ethnographique, caressé jadis par l'inspecteur des Beaux-Arts Buon et le marquis de Chennevières (celui-ci en émit l'idée en 1876 à la distribution des récompenses de l'Union centrale des Arts décoratifs) et dont le pauvre embryon qu'est le Musée ethnographique du Trocadéro ne saurait prétendre être l'image. Les costumes et les parures, les meubles et les ustensiles usuels de chacune de nos provinces y seraient représentés par quelques spécimens

de choix auxquels on pourrait adjoindre, pour compléter le tableau de l'activité artistique d'une région, des productions types d'un art plus relevé : telles, pour la Champagne, quelques-unes des nombreuses *Madones* sculptées au XVI^e^ siècle dans la région troyenne.

L'étranger possède depuis longtemps des musées semblables : tout le monde connaît le riche Musée national bavarois de Munich, ceux de Zurich, de Bâle et de bien d'autres villes suisses, avec leurs curieuses reconstitutions de chambres d'autrefois. Et voici que la revue allemande *Zeitschrift für bildende Kunst* (1) nous apporte, par la plume de M. H. Berlepsch-Valendas, la description, accompagnée de nombreuses vues fort intéressantes, de musées d'art rustique *en plein air*, — c'est-à-dire où les objets, au lieu d'être enfermés dans les salles d'un musée, sont, par une heureuse idée, offerts *dans leur cadre naturel*, dans des habitations rustiques de tout genre groupées à la façon de celles d'un village, — existant en Suède, en Norvège, en Danemark et en Schleswig. L'initiative en est due au Suédois Arthur Hazelius. Il réussit à intéresser tous ses compatriotes, même l'aristocratie, à son idée, et en 1872 il montrait le premier « Musée ethnographique scandinave » d'abord dans des maisons de paysans louées à cet effet. Il en exposa une partie à Paris, en 1878, où ces reconstitutions firent sensation. Puis il acheta, à Skansen, des terrains où furent réédifiées d'anciennes constructions rurales — habitations, granges, auberges, beffrois en bois, etc., — meublées avec une scrupuleuse exactitude. Cet exemple fut suivi en plusieurs endroits du pays scandinave : à Lund, à Lillehammer, à Bygdö surtout, près Christiania, où une église ancienne fait même partie du groupe de ces constructions-musées, à Lingby, près Copenhague, etc.

Chez nous, le musée que nous rêvons pourrait difficilement être présenté sous cette forme idéale. Sans parler d'autres obstacles, l'extrême diversité de productions et de mœurs de nos provinces réclamerait une installation trop vaste. Buon proposait de l'abriter dans quelque vieux château de Touraine (ce serait là une utilisation toute trouvée du château d'Azay-le-Rideau récemment acquis par l'État avec les fonds provenant de la donation Dru) (2). Mais nous le verrions plus volontiers s'adjoindre à notre musée des Arts décoratifs, qu'il compléterait très logiquement et très heureusement : bien des meubles et des objets que celui-ci contient déjà sont des productions d'un art essentiellement populaire, et ne vise-t-il pas à être, plus que tout autre, l'éducateur de nos artisans? Si l'on voulait, pour la

(1) N^os^ de mars, avril et mai 1905.

(2) Une partie des 700.000 francs restants de cette donation (qui ne seront pas tous absorbés, il faut l'espérer, par les frais d'administration de la nouvelle propriété) pourrait être employée à créer le premier noyau de ce Musée ethnographique, que devraient ensuite enrichir surtout les donations de tous ceux qui aiment le passé de leur province.

commodité et l'intérêt de la présentation par provinces, faire de ces nouvelles collections un musée à part, ce musée ne pourrait-il trouver place vis-à-vis même de celui du pavillon de Marsan qu'il compléterait, dans ce pavillon de Flore qu'il faut bien espérer, malgré les retards incessants apportés au déménagement du ministère des Colonies, voir rendre un jour à nos musées nationaux ? Nous soumettons humblement ce projet à M. le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts.

§

Le **Musée du Louvre** vient de bénéficier de la maladresse commise l'été dernier par le Conseil municipal lorsque, mu par une susceptibilité ridicule, il ferma soudain l'exposition (dont M. Tristan Leclère a rendu compte ici) (1) ouverte sans toutes les formalités régulières à Bagatelle : un « Parisien de Paris » et « ami de Bagatelle » qui n'est autre que M. Charles Groult, l'heureux possesseur d'une des plus belles collections de toiles du XVIII^e^ siècle et de la plus importante réunion d'œuvres de Turner qui soit en France, a donné au Louvre trois tableaux de l'école anglaise qu'il destinait au futur musée de Bagatelle (2) : un *Portrait d'homme* et un *Portrait de miss Firster* par Lawrence, et une *Vue du Pont-Neuf*, par Turner, œuvre caractéristique de ce maître prestigieux de la lumière, non encore représenté au Louvre. — Le Louvre expose encore, dans cette partie de la salle des portraits réservée aux nouvelles acquisitions, un délicieux portrait d'enfant, *Master Hare*, par Reynolds, legs du baron Alphonse de Rothschild.

Beaucoup d'œuvres de valeur sont venues enrichir depuis quelques mois les autres départements du musée. Citons seulement les principales : à la sculpture, deux colonnes sculptées du XI^e^ siècle provenant de l'abbaye de Coulombs, offertes par la Société des Amis du Louvre, toutes fouillées d'une ornementation luxuriante et fantastique; un délicieux petit bas-relief représentant un *Saint Matthieu* écrivant sous la dictée de l'ange, morceau de l'art le plus fin du XIII^e^ siècle français ; deux *Vierges* de l'Annonciation, l'une probablement de Nino Pisano, l'autre du sculpteur de Wurzbourg Tilman Riemenschneider ; une *Vierge* en pierre peinte, création charmante de l'école champenoise du début du XVI^e^ siècle; une autre *Madone* française, plus délicieuse encore, des environs de 1330, acquise tout récemment et qu'on débarrasse en ce moment du grossier badigeon qui recouvrait sa fine polychromie; un *Christ au jardin des Oliviers* en bois peint, de la fin du XV^e^

(1) *Mercure de France*, n° 193, 1^er^ juillet 1905.

(2) Par un de ces revirements d'opinions esthétiques auxquels notre Conseil municipal nous a accoutumés, la Ville, après de longues hésitations, en revient à son idée première d'organiser à Bagatelle des expositions artistiques rétrospectives et un musée, et, avec une candeur vraiment charmante, fait appel de nouveau aux collectionneurs qu'elle a si brutalement découragés.

ou du commencement du XVI^e siècle, originaire du Midi de la France; le *Saint Jean* en bois (école de Touraine du XVI^e siècle) de la collection Goldschmidt, qu'on a vu à l'exposition des Primitifs français; pour la sculpture moderne, deux admirables plâtres de Houdon, épreuves originales à terre perdue, pièces doublement précieuses, puisqu'elles représentent sa femme et l'une de ses filles (deux miniatures contemporaines, provenant, comme les bustes, directement de la famille du sculpteur et le représentant avec sa femme, ont été acquises en même temps par le département de la peinture); un buste de *Flore*, par Deseine, etc. — Dans la section des objets d'art du Moyen âge (à laquelle récemment M^me Ed. Corroyer léguait, avec réserve d'usufruit, la belle collection d'orfèvrerie religieuse et civile que son mari avait constituée), sont entrés plusieurs morceaux de céramique musulmane d'un très grand intérêt : trois faïences persanes syro-égyptiennes à lustre d'or, du XII^e ou XIII^e siècle; une base de jarre en terre cuite du XII^e siècle provenant de Mésopotamie; un grand vase et un fragment de jarre émaillés et gravés sous engobe, fabriqués en Andalousie au XIV^e siècle, etc.

Au **Musée de Cluny**, la donation Dru a fait entrer un calice franco-flamand du XV^e siècle, deux pyramides limousines du XIII^e siècle, et des morceaux de sculpture française des XIV^e et XV^e siècles.

Le **Musée du Luxembourg** vient de recevoir du maître paysagiste Harpignies environ vingt-cinq de ses dessins, exécutés pour la plupart de 1851 à 1860, alors que l'artiste parcourait l'Italie. Ces morceaux de grand style feront noble figure dans notre musée d'art contemporain, en attendant qu'ils aillent — le plus tard possible — après la mort du peintre, enrichir la collection des dessins du Louvre.

M. Harpignies offre en même temps au **Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris** une autre remarquable collection de dessins, son buste par le sculpteur Ségoffin, et une esquisse de la toile qu'il achève en ce moment pour le Salon : *Environs de Menton*.

Un don magnifique va enrichir encore ce dernier musée : M. Jules Henner, neveu du célèbre peintre récemment décédé, a offert à la Ville, pour le Petit Palais, un nombre illimité d'œuvres de son oncle à choisir parmi celles, datant de toutes les époques, que le peintre avait conservées. Il s'y trouve, de la période de jeunesse, des portraits de la famille de Henner et de ses amis, puis des paysages peints dans la campagne de Rome, à Naples et à Capri, autour de 1859 et de 1864; de la période de maturité, des portraits, de savoureuses figures de femmes, de vigoureuses études de paysannes, le *Bara*, la *Nymphe* du Salon de 1903, un *Christ au tombeau*, un *Portrait du général Chanzy*, etc. Nous aurons ainsi prochainement au Petit Palais une « salle Henner » qui, Dieu soit loué ! nous consolera de la salle Ziem.

Memento. — Une nouvelle revue mensuelle vient de paraître qui, sous le titre : *Musées et Monuments de France* (Paris, Henri-H. Laurens, éditeur ; 12 fr. par an), se propose de publier, en des reproductions importantes et fidèles accompagnées de notices dues aux écrivains d'art les plus compétents dans la question, les principales œuvres d'art qui entreront dans nos musées, et les monuments que quelque circonstance remettrait en lumière. C'est ainsi que le 1er numéro renferme des articles de M. Paul Leprieur, conservateur des peintures au Louvre, sur le *Master Hare* de Reynolds dont nous parlions tout à l'heure ; de M. Henri Bouchot sur la *Pietà* de Villeneuve-lès-Avignon récemment entrée au Louvre ; de M. André Michel, conservateur des sculptures, sur la *Vierge* française du XIVe siècle mentionnée plus haut ; de M. Raymond Kœchlin sur un triptyque d'ivoire du XIVe siècle de la Bibliothèque d'Amiens ; de M. P. Frantz Marcou sur le château d'Azay-le-Rideau. Des nouvelles des musées de Paris et de la province complètent le fascicule. Nous souhaitons la bienvenue à ce nouveau périodique ; le nom de M. Paul Vitry, conservateur adjoint au Louvre, sous la direction duquel il est rédigé, nous est un sûr garant de la sûreté et de la valeur des documents qu'il fournira aux travailleurs. — L'éditeur Longuet, après avoir déjà publié deux beaux albums de *Documents de sculpture du Moyen Age* et d'*Art japonais*, vient de nous donner, sous la même forme, le premier fascicule d'un grand catalogue illustré du *Musée des Arts décoratifs*. Les bois du Moyen âge et de la Renaissance, c'est-à-dire une des séries les plus importantes du musée, depuis qu'est venue s'y adjoindre la belle collection Émile Peyre, y sont reproduits en 300 phototypies très fidèles groupées méthodiquement et accompagnées de notices succinctes, mais offrant tous les renseignements désirables, dues à MM. Metman, conservateur du musée, et Brière, attaché au musée de Versailles. C'est là encore un précieux instrument de travail (in-folio, 60 planches ; 36 fr.). — Nous en dirons autant d'une publication allemande qui en est déjà à son 6e volume : la collection des *Chefs-d'œuvre des principales galeries d'Europe*, éditée par la maison Hanfstaengl de Munich. On y trouve, réunies en d'élégants albums cartonnés, de format petit in-quarto, et précédées d'une notice historique et critique due à la plume de M. K. Voll, directeur de la Pinacothèque de Munich, ou de M. Herbert Hirth, les reproductions en excellentes photogravures exécutées directement d'après les originaux, de tous les tableaux remarquables de chaque musée. La Pinacothèque de Munich est représentée par 263 reproductions ; la galerie de Dresde par 223 ; la National Gallery de Londres par 222 ; le Rijks Museum d'Amsterdam par 208 ; les galeries de La Haye et de Haarlem par 125 ; celle de Cassel par 209. Ces albums constituent ainsi un petit musée chez soi, que le bon marché relatif de ces volumes (12 marks, sauf l'avant-dernier, qui est de 9 marks) met à la portée de tous ceux qui désirent connaître ou se remémorer les merveilles d'art éparses dans les galeries publiques.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ANGLAISES

La femme dans le roman anglais. — Arnold Bennett : *Hugo*, 6s., Chatto and

Windus. — Mr. Henry James revisite l'Amérique : *Harper's Monthly Magazine* et *Fortnightly Review*. — Memento.

Les caractères de femmes qu'on dépeint dans les romans anglais ne sauraient donner qu'une idée fort inexacte de la femme anglaise telle qu'elle est dans la réalité. En apparence, la ressemblance est suffisante, mais ce n'est pas en apparence seulement que la femme est intéressante. Ne prétend-on pas que, sous son aspect extérieur, elle est trompeuse, décevante, fausse, et qu'un visage souriant dissimule parfois une âme féroce ? Nos romanciers français, du moins, ont à maintes reprises joué de ce contraste et il en est resté quelques types fameux.

La femme anglaise serait-elle différente à ce point de la française que son extérieur fût conforme à son caractère intime ? On peut, sans impertinence assurément, répondre non. Si, en lisant les romans anglais, nous ne voyons jamais la femme anglaise dans les mêmes postures et dans les situations où nous sommes habitués à voir la française, c'est que le romancier d'outre-Manche n'a pas la liberté de traiter à son gré de toutes les questions touchant, même de loin, aux rapports intimes ou hostiles des sexes. C'est pourquoi il insiste davantage sur l'intellectualité de ses héroïnes, sans donner une idée complète et exacte de leur mentalité, de leur cérébralité. Elles paraissent plus intellectuellement raffinées, plus soucieuses de cultiver leurs facultés, d'orner leur esprit, que ne le sont les Françaises. Mais si c'est là un côté exact du tableau, il accapare trop l'attention et détourne de certains détails qui ont bien leur importance, aussi, et qui se rencontrent dans la réalité.

L'Anglaise est fille d'Eve, aussi bien que les femmes des autres nations ; fillette et vieille fille, épouse et matrone, mère et aïeule, elle appartient à ce beau sexe qui est aussi le sexe faible. Il ne faut donc pas croire, d'après les héroïnes des romans, que l'Anglaise est exempte des faiblesses dont nous entretiennent si diversement nos auteurs. La *faute*, avant et après le mariage, est tout aussi fréquente parmi les chastes filles d'Albion que chez les « perverses » Françaises. On en trouve la preuve dans la production littéraire de certaines périodes, sur la scène ou dans la lecture des quotidiens, tout simplement. La fille-mère n'est pas rare, et l'adultère abonde. Les procès en divorce, dont les journaux sont autorisés à publier les débats, fourmillent d'histoires édifiantes sur les mœurs conjugales. Et, en outre, il suffit d'avoir vécu en Angleterre pour s'être assuré que les femmes les plus apparemment intangibles sont accessibles à des tendresses que n'autorisent ni la loi, ni la coutume.

D'où vient donc que cet aspect si important de la vie sociale soit si peu apparent dans la littérature anglaise actuelle, alors qu'il est chez nous si essentiellement mis en relief ? C'est qu'aucun auteur ne

se risquerait à faire d'un faux pas féminin tout le sujet d'un livre. Non pas que ce soit considéré comme péché véniel, comme erreur insignifiante, mais on ne met, de côté et d'autre, aucune complaisance à étaler ces misères; on ne les présente pas sous des couleurs attrayantes, avec des plaidoyers attendris, mais spécieux. Toute faute est une faute, et malgré les excuses, les circonstances qui incitent à la sympathie ou au pardon, celui qui la commet est le premier à en souffrir et son acte a un contre-coup fâcheux sur l'ambiance morale, sur le milieu social; aussi, sans condamner impitoyablement, on s'abstient de tout ce qui pourrait passer pour un encouragement.

Prenez, par exemple, dans George Meredith et Thomas Hardy deux filles qui ont « fauté » : Dahlia Fleming et Tess d'Uberville, et toute la différence apparaîtra, dès qu'on les comparera aux héroïnes de nos romans français. Ou bien encore, rapprochez les deux belles créations de George Moore, Esther Waters et Evelynn Innes, des héroïnes des Goncourt ou de Zola, et la même conclusion s'impose que les aspects fâcheux, dans les rapports des sexes, répugnent au lecteur anglais.

Cette répugnance a surtout été marquée vers la fin du siècle dernier et il apparaît maintenant qu'elle soit en décroissance. A l'heure actuelle, le romancier tente plus volontiers de s'affranchir et il se risque à l'occasion à traiter des sujets osés, sinon scabreux. Certains auteurs de talent ont placé des femmes dans des situations irrégulières, mais en arrangeant les motifs, en présentant les faits de façon telle que la vraisemblance en souffre, et que c'est bien plutôt les circonstances que le tempérament ou la volonté qui mènent les personnages.

Cette tendance à considérer la femme sous son caractère plus véritablement féminin semble se généraliser. Tout un mouvement peut en naître qui modifiera peu à peu le goût des lecteurs et amènera une évolution nécessaire, sinon heureuse, du roman contemporain anglais.

§

Bien qu'ils soient gênés par les conventions qu'impose la respectabilité, et ne puissent pousser jusqu'au côté animal le développement de leurs personnages, les romanciers anglais, certains tout au moins, ont acquis une connaissance très précise du caractère féminin. On admire les créatures adorables de George Meredith, les femmes de Thomas Hardy, de George Moore, d'Henry James, toutes animées d'une vie intense; mais à côté de ces aînés, passés maîtres en leur art, il est des écrivains plus jeunes qui marchent sur les mêmes traces. Peut-être sera-ce Arnold Bennett qui nous donnera, dans le genre nouveau, des œuvres décisives qui marqueront nettement la distance franchie. Quand rien ne l'obligera plus aux tours de force que

sa merveilleuse versatilité lui permet de réussir, il voudra se consacrer à des travaux plus définitifs, à ces livres que font prévoir les quatre au cinq récits qui se déroulent dans les « cinq villes », et celui de la vie amoureuse que mène l'héroïne de *Sacred and Profane Love*.

Même dans ce qu'il appelle ses « fantaisies », Mr Bennett tire un parti excellent de ses dons. Il observe, il imagine, il sait composer et il sait écrire. Comme avec cela il sait vouloir, on peut avoir confiance en lui. En lisant son dernier volume : **Hugo**, *a fantasia on modern themes*, on se fait une idée de ce dont il est capable. A part l'intrigue extraordinairement enchevêtrée et claire cependant, l'affolante sarabande d'événements qui se précipitent et se contrarient, il reste le milieu où se déroule l'histoire, ce gigantesque magasin qui dépasse tout l'énorme conçu par Zola. Ces *modern themes*, que le lecteur négligera au profit de la fabuleuse *fantasia*, sont dignes pourtant d'une extrême attention, parce qu'ils révèlent le côté véritablement puissant du talent de l'auteur.

§

Depuis quelques années, la curiosité de l'Europe est attirée par l'immense république qui a pour président Mr Roosevelt. On franchit l'Atlantique et l'on va voir cette terre des prodiges, comme on allait autrefois vers les Eldorados. C'est M. Paul Adam qui parcourt en enthousiaste les cités géantes. C'est M. Jules Huret, qui se promène de New-York à la Nouvelle-Orléans et de San-Francisco au Canada, en observateur subtil, amusé et avisé. C'est Wells qui y part à son tour.

Tout ce que nous racontent ces visiteurs nous étonne et nous captive, mais nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver une certaine méfiance : nous craignons chez eux l'emballement. Aussi, est-ce avec un plaisir non dénué de malice que l'Européen lira les réflexions qu'a suggérées à Mr Henry James un voyage aux Etats-Unis. Après une très longue absence, l'éminent écrivain est allé revoir son pays d'origine, et les notes critiques qu'il a rédigées à la suite de cette excursion sont certainement aussi intéressantes et pittoresques qu'une relation de voyage au Thibet ou en Patagonie. En effet, malgré la presque absolue identité des maisons, des coutumes, de mille aspects extérieurs l'Européen doit se sentir singulièrement dépaysé en arrivant dans une ville comme New-York. Il lui sera difficile de se rendre compte des raisons de son ahurissement. La nouveauté l'éberlue et le rend incapable d'interpréter et de critiquer. Mais Mr Henry James, Américain européanisé, interprète et critique ; en revoyant des choses familières avec des yeux déshabitués, il perçoit des rapports subtils, des anomalies, des absurdités et des grandeurs qui échappent aux

regards ébaubis du nouveau venu. Lisez, dans **Harper's Monthly Magazine**, les quelques pages intitulées *New-York revisited*, et vous aurez là des impressions qu'aucun Européen n'a données, des aperçus d'une netteté, d'une profondeur qui vous surprendront parce qu'ils sont simples, évidents même, bien qu'ils aient échappé à tant d'autres. Lisez encore, dans **The Fortnightly Review**, une douzaine de pages intitulées : *New-York, Social Notes*, et vous verrez que non seulement Mr James perçoit les contrastes extérieurs, les différences d'aspect, de contours, de lignes, mais aussi toutes les dissemblances, toutes les discordances mêmes des mœurs et des habitudes sociales. Nous suivrons avec le plus vif intérêt les prochaines *notes* sur le même sujet que l'auteur du *Golden Bowl* va continuer à publier dans la *Fortnightly Review*.

§

Memento. — Le sommaire des revues possède un attrait spécial avec ses titres et ses noms, qui promettent ou qui désillusionnent. Il est des revues qui ne déçoivent pas, et ce sont les deux centenaires trimestrielles: *The Edinburgh Review* et *The Quarterly Review*.

Dans la première, on trouve cette fois un excellent article sur la Religion pendant la Révolution Française d'après des ouvrages français récents ; c'est d'une actualité rétrospective ; puis, une étude sur quatre romans du jour, « contenant une philosophie »,l'un d'eux est le *Kipps* de H.-G. Wells ; enfin, parmi des articles sur l'architecture, la politique et l'économie politique, des études sur William Blake, sur Fanny Burney (Mme d'Arblay), sur Lucrèce, sur Nathaniel Hawthorne, etc., complètent cette intéressante livraison de l'*Edinburgh Review*.

Mr J. C. Bailly signe, dans la *Quarterly Review*, une vingtaine de pages sur Fanny Burney ; Mr Sidney T. Irwin disserte sur Hazlitt et Charles Lamb, Mr F C. S. Schiller sur Platon et ses Prédécesseurs, et Mr H. Stuart Jones étudie l'art dans l'Empire romain et son étude est accompagnée d'illustrations ; enfin, une série d'articles anonymes sur les questions politiques et coloniales.

Outre les notes de Mr Henry James, mentionnées plus haut, la *Fortnightly Review* contient une excellente série d'articles extraordinairement variés. La *Monthly Review* publie une dizaine d'articles dont *Lord Byron and Lord Lovelace*, par John Murray ; *Froude and Freeman*, par R. Mac Neill, et quelques pages sur Lord Randolph Churchill, etc.

A signaler dans *la Revue Germanique* un essai d'une définition psychologique du libéralisme anglais, par M. Jacques Bardoux.

Mr George Moore publie,dans le *Scribner's Magazine*, ses *Reminiscences of the Impressionnist Painters*. A lire aussi dans le *Cornhill Magazine* un article d'Andrew Lang : *Freeman versus Froude*, et *Grandeur et Décadence de Bernard Shaw*, par un jeune *playgoer*. Le dernier numéro du *Bookman* est en grande partie consacré à Henri Heine.

Depuis 1841, année de sa fondation, la Collection Tauchnitz a vu sa vogue s'accroître et elle renferme maintenant 3866 volumes, par 396 auteurs an-

glais et 48 américains; parmi les dernières additions à son catalogue, il faut citer, comme étant les meilleurs romans anglais parus en ces derniers mois: *Kipps*, par H.-G. Wells; *Sacred and Profane Love*, par Arnold Bennett; *The Lake*, par George Moore ; *The Fool Errant*, par Maurice Hewlett, et aussi *Tales and Fantasies*, par Robert Louis Stevenson, et *Sesame and Lilies* par John Ruskin.

Reçu: *Lord Randolph Churchill*, par Winston Spencer Churchill; *Six Women*, par Victoria Cross; *L'Emancipation de l'Egypte*, par A. Z.; *Qu'est-ce que cela veut dire?* par H P. Sligo de Pothonier; *Swinburne's Tragedies*, vol. V. : *Locrine, The Sisters, Marino Faliero, Rosamund; Spiritual Adventures*, par Arthur Symons; *Ariadne in Mantua*, par Vermon Lee; *The Bibelot.*

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Psichari : *To Taxidi mou* (Mon voyage), 2e édition ; « La Hestia ». — Paulos Nirvânas : *Glossiki autobiographia;* « Panathenées ». — Dr Petros Apostolidès (Nirvânas) : *Tekhni kai phrénopathia*; « To Kratos ». — Hermonas : *Argó*, poèmes; « Hestia ». — S. Skipis : *O Gyros tón Orón*, comédie; « Akritas. »

Le spectacle d'un débat linguistique, pouvant, à certaines heures, aller jusqu'à l'émeute, est chose assurément rare et captivante, mais aussi quelque peu dangereuse pour quiconque cherche à en exprimer avec désintéressement son opinion. C'est qu'il n'est pas facile d'éviter les chocs, soit avec les révolutionnaires, soit avec les réacteurs, imbus tous deux à égal degré de la passion du succès, qu'enveloppe le drapeau de la grandeur nationale. Il s'est bien constitué un parti de la paix, dont le rôle est de transiger, d'emprunter aux uns et aux autres, en attendant que la force des Destins se prononce; mais ce ne peut être là vraisemblablement que du provisoire, encore que le symptôme soit des plus significatifs. Pour nous, qui nous proposons de parler ici, non seulement au regard de la Grèce, mais au regard de la clientèle du *Mercure*, qui est universelle, notre exégèse rapide du mouvement littéraire néo-grec contemporain s'efforcera chaque fois de dégager les causes à la fois ethniques, historiques et philosophiques, manifestées plus ou moins clairement par les tendances de chaque écrivain ou groupe d'écrivains.

La réédition du **Taxidi** de Psichari et la publication par le *Noumas* de l'**Apologie** qui doit lui servir de commentaire nous fournit précisément l'occasion de jeter un nouveau coup d'œil d'ensemble sur ce que nous appellerons l'œuvre démotique en Grèce. Trois étapes la distinguent : le *Taxidi ;* la *Tekhni ;* les *Evangiles.*

Le *Taxidi mou* (*Mon voyage*) fut publié, comme on sait, pour la première fois en 1888. Ce « Tour de Grèce » fut un éclatant manifeste, quelque chose comme la proclamation des Droits... de la langue vivante, l'affirmation de ses aptitudes à conquérir tout le domaine

intellectuel néo-grec, la prose, toute la prose après la poésie. En fait, celle-ci n'avait jamais cessé de lui appartenir, malgré les concours officiels, malgré l'Université, malgré Soutzos et Rangabé. Ailleurs, portes closes ou à peu près. Et Valaoritis lui-même qui, l'année de sa mort, déplorait, dans une lettre récemment publiée (*O Logiotatismos*) la manie raisonneuse de ses contemporains et la tyrannie des mots, le grand Valaoritis n'eût pas écrit volontiers un article de journal dans la langue populaire que ses poèmes ont illustrée. Comme le dit fort bien Paulos Nirvânas en son amusante et fort instructive *Autobiographie linguistique*, « c'est une sorte de préjugé aristocratique qui règne sur nous et dont on a soif : l'aristocratie de la langue, très différente de celle de la race, de l'esprit ou de la richesse, mais autrement facile à conquérir. » Tout le « purisme » athénien repose ainsi, comme la fausse élégance de nos derniers classiques, sur l'arbitraire distinction des mots nobles et des mots plébéiens, avec cette différence qu'il ne s'agit pas seulement de choisir dans la langue courante, mais de la refaire toute et en quelque façon de la démonétiser.

A cette conception surannée, si rigoureusement combattue par les vers célèbres de Victor Hugo :

> J'ai mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire ;
> Plus de mot sénateur, plus de mot roturier...

l'École Vulgariste opposa celle de la beauté vivante des mots, et prétendit ne pas vouloir séparer la Grammaire de l'Esthétique. « La grammaire, disait récemment Kostis Palamas au poète Hermonas, c'est l'un des noms de la Logique, un des visages de l'Harmonie. » « Ecrire en vulgaire, complète Argyris Ephtaliotis, dérive d'une nécessité à la fois esthétique et nationale. » Psichari va même plus loin, qui laisse entendre volontiers que la Science domine l'Art. D'où le reproche de « fanatisme » que lui faisait naguère, dans sa mémorable enquête des « *Panathénées* » sur la Question linguistique, l'un des initiateurs de la « libre langue mixte », Paulos Nirvânas. Complétant la pensée de Kambysis, qui accusait le maître d'école actuel de perpétuer, sous forme de pédantisme, l'avilissement de l'esclavage turc, le savant critique oppose le dogmatisme scolastique au dogmatisme révolutionnaire, et prétend dissocier l'idée du Beau, l'idée d'Art, de l'idée de réforme grammaticale. Au nom de la Vérité souveraine, Psichari, au début d'*Apologia*, s'attache précisément à réfuter, par les arguments les plus scientifiques, ce qu'il considère comme une erreur funeste, comme une feinte habile de l'idée puriste.

Il montre que l'école démotique ne fait qu'emprunter au peuple sa langue et sa grammaire et qu'elle ne songe de ce fait à rien imposer; il dénonce les « xénismes » nombreux de la langue épurée et les tournures françaises dont abuse la langue mixte elle-même ; il reproche

à ses adversaires de ne savoir prononcer eux-mêmes leurs propres vocables que selon les exigences de la phonétique populaire; il offre d'abondance, et avec une verve humoristique intarissable, les comparaisons à faire entre la formation actuelle du langage grec et la constitution progressive de la grammaire française jusqu'au XVI^e siècle, époque où elle se fixa; en même temps, il proclame la nécessité d'une règle issue et tirée de l'observation et de l'amour de la langue.

Cette règle, il l'a cherchée dans la « κοίνη », à travers toutes les analogies et jusque derrière les anomalies de langage les mieux caractérisées; les deux éditions du *Taxidi* et les corrections opérées sur la dernière témoignent de la sincérité d'un effort, qu'il est plus facile de qualifier d'exagéré que de prendre sérieusement en défaut. Tel quel, il n'est pas douteux que le « Psicharisme » ne soit appelé à gagner progressivement du terrain, quelque réserve que l'on fasse sur l'actualité de certains points de doctrine, parce que, si l'on peut discuter sur l'obligatoire union de l'Esthétique et de la Grammaire, le sentiment du Beau ne peut rien s'il ne se confronte à chaque instant avec les lois de la Vie. L'art ne se peut séparer du monde et des choses, comme la langue de la nation qui la parle.

Au reste, il ne nous appartient pas ici d'entrer plus avant dans cette épineuse question d'idiome; constatons seulement que, chez beaucoup de Grecs même cultivés, la vanité de paraître savoir beaucoup de choses l'emporte souvent sur la qualité profonde du sentiment national. C'est là certainement un héritage byzantin, et le Purisme athénien est bien descendu de Constantinople après l'indépendance; faute de racines directes avec le peuple, il persiste inconsciemment à en trahir la cause. Par ailleurs, nos modes artistiques ont assez influé sur le milieu grec pour lui infuser l'idée de l'art pour lettrés seuls. Il reste que l'école mixte s'accommoderait volontiers des résultats acquis : le démotique pour tout ce qui est imagination, fantaisie, poésie; le scolastique pour la science.

Le terrain conquis est déjà considérable, comme on voit, et il est assez curieux, à ce propos, de repasser avec Paulos Nirvânas lui-même les divers moments de l'évolution vulgariste. Une étude fort documentée sur les rapports à établir entre *l'Art et la Phrénopathie* lui sert justement de prétexte à l'intéressante digression que nous allons résumer. L'apparition de la *Tekhni* en 1898, sous la direction de Pétros Vasilikos, amalgama la question de langue à la question d'art et sur le mouvement « psichariste » vint greffer le symbolisme. Ainsi confluèrent un instant les tendances nationalistes émancipatrices et les influences de la mode extérieure. Un peu plus tard, le *Nordauisme* devait jouer, dans l'aventure intellectuelle dénommée là-bas *Malliarisme* (de *Malliaros*, poilu, chevelu) le rôle de *deus*

ex machinâ dans le dénouement d'une comédie. La phrénopathologie se vint greffer à son tour sur la Question linguistique, et un célèbre psychiâtre put parler de la « phrénopathie glossique ».

Tous les novateurs, disciples de la poétique symboliste et partisans de la langue vulgaire, froids grammairiens et conteurs enthousiastes, les désordonnés et les méthodiques, furent pris pour les victimes de quelque démonomanie épidémique, renouvelée du moyen-âge.

On sait quel résultat se produisit à l'époque des *Evangiles* de Pallis et quel prétexte de troubles publics furent de simples traductions, lors de la constitution de la Société *Ethniki Glossa*.

Mais déjà une scission s'était produite parmi les adeptes du *Mallarmisme;* par Nietzsche et le *Dionysos*, un courant d'olympisme cosmopolite s'inaugurait, fortifié d'influences allemandes. On reprit l'axiome gœthien : « Sentir d'abord, sentir est l'essentiel, » et le souci exclusivement grammatical fut tout à coup distancé. On s'avisa aussi, un peu plus tard, que les lois de l'art découlent de l'œuvre d'art elle-même, et que certains écrivains d'un rare mérite s'étaient éloignés des vaines discussions lexicologiques pour mieux saisir leur propre idéal. On retrouva Kalvos, et surtout on se prit à redouter les audaces de la langue, beaucoup plus mal acceptées souvent que les témérités de l'idée.

Tout ce qui marque ou à peu près dans la littérature nouvelle reconnaît cependant que le Purisme est à bout d'arguments et que le seul prestige officiel lui conserve les positions acquises. Peu ou prou désormais chacun s'exerce à « psichariser », sans trop en avoir l'air.

Il y a vêtement de travail et costume de fête. Parler vulgaire équivaut en France à parler patois. Qui niera cependant les splendeurs des vers de Mistral? Nirvânas dernièrement faisait (le regretté Polybas avait tenté le parallèle avant lui) la comparaison entre une traduction vulgaire de l'*Enfer* et une transposition puriste, celle de Rangabé, et bientôt la qualité expressive de la première. C'est de toute évidence, même à l'oreille des mal initiés. S'il n'existe pas de mots nobles ou roturiers, il y en a de beaux et de laids; ceux-ci n'ont jamais passé par le gosier populaire, et c'est pourquoi sans doute — s'en offusque qui voudra — les productions de la scolastique néo-hellénique n'ont pour moi-même généralement qu'un charme médiocre. Cela est sans vie ni couleur; c'est un mannequin fardé. Nirvânas s'avisa, dit-il, de cette inexpressivité pompeuse et froide, le jour où il voulut parler d'amour à une jeune fille. Comme on le comprend! De tels sentiments ne sauraient contrarier les aspirations d'une vaste culture, comme celle manifestée par les poètes S. Skipis et Hermonas. Le *Tour des Heures* du premier, début d'un cycle : *Les Sept Sceaux*, est une comédie en prose et en vers, où, dans la langue de Kalvos, le Gœthe du *Second Faust* semble avoir collaboré avec le

Shakespeare du *Songe d'une Nuit d'été*. Nous donnerons plus tard l'analyse de ce beau poème. *Argô*, d'Hermonas, sur qui nous devrons également revenir, marie dans un sentiment très personnel la triple influence de Keats, de Leconte de Lisle et de Heredia. « Ce sont des sonnets dont la perfection simple rappelle le style dorique, » dit Palamas. La *Satyre lyrique* qui clot le volume dépasse de haut Lascaratos, et rejoint notre Hugo.

Memento. — Reçu l'*Almanach national* de Skokos, publication littéraire et soignée ; les *Contes* de Kypræos, dont une belle étude sur Martzokis ; *Panathénées*, avec des récits très gracieux de Nirvânas ; *Akritas*, avec des poèmes très neufs d'Émilia Courtelis, de Skipis, et une belle étude sur Kalvos, par de Viazi ; le *Noumas*, avec le nouveau drame de Tangopoulos, que nous analyserons, etc.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES RUSSES

L. Andréieff : *Vers les Etoiles.*

Les temps ne sont guère favorables aux lettres ni aux arts en Russie. Tout y est subordonné et mis au service de la politique. Les nouvelles œuvres, comme nous le verrons tout à l'heure, même celles qui sont les plus littéraires et les plus artistiques, en sont fortement imprégnées, et celles qui ne le sont pas n'offrent guère plus d'intérêt au point de vue littéraire et artistique.

Une particularité cependant leur est commune à toutes : c'est que toutes elles sont des pièces de théâtre. L'historien de la littérature de notre époque n'aura pas qu'à constater, mais à expliquer ce phénomène que le théâtre est le genre préféré de notre temps. Est-ce imitation de ce qui se passe ailleurs et notamment en France, ou est-ce que le théâtre est l'expression naturelle, la forme qui convient le mieux au goût, à l'esthétique, aux besoins de la vie, de notre vie si tourmentée et si pleine de passion ?

Peu avant sa mort, notre grand sculpteur, le regretté Antokolsky, me dit un jour : « Il y a des époques où c'est surtout la peinture qui est en faveur ; il y en a d'autres qui sont toutes à la sculpture ; nous traversons une période où c'est la sculpture qui règne dans le domaine de l'art... » Et il me citait Rodin, Dalou, etc.

Je ne discute pas, je cite. A supposer cependant qu'Antokolsky ait parlé surtout en sculpteur, je ne puis pas ne pas reconnaître que ses paroles contenaient au moins une parcelle de vérité. J'ajouterai que cette alternance et cette prédominance de genre s'observent aussi dans les lettres. Et c'est précisément à cause de cela que tous les écrivains contemporains se tournent du côté de la scène, dans leurs productions, et rares sont ceux qui, ayant commencé leur carrière

littéraire par des poèmes et des romans, ne continuent pas leur œuvre par des pièces de théâtre. Octave Mirbeau, Paul Hervieu, Marcel Prévost, etc., font des comédies. Emile Zola rêvait à faire du théâtre après son quatrième évangile. Anatole France est peut-être la seule et unique exception, et encore a-t-il fait représenter il n'y a pas longtemps ses *Noces Corinthiennes* à l'Odéon. De même chez nous : Tchekhoff, Gorky, Andréieff, qui n'a été connu jusqu'ici que comme conteur de grand talent. Sa nouvelle œuvre, encore inédite, est justement une pièce de théâtre qui va paraître simultanément en Russie et à l'étranger et qui va être jouée au Théâtre artistique de Moscou. Elle s'appelle : **Vers les Étoiles**, et, pleine de symbole, elle présente un effort considérable du jeune écrivain à synthétiser le drame contemporain de la vie russe.

Léonide Andréieff nous montre, dans *Vers les Étoiles*, un savant russe, Ternovsky, exilé de Russie avant la Révolution. Il est à la tête d'un observatoire, situé au sommet d'une montagne. Avec le célèbre astronome habite sa femme, la noble et vertueuse Inna, et ses deux fils : Nicolas, âgé de 26 ans, et Pierre, un garçon de 18 ans, ainsi que ses collaborateurs, Jitoff (orthodoxe d'origine), Lountz (juif) et Pollak (Allemand). Loin, très loin aux pieds des montagnes, une révolution éclate : ce n'est pas la révolution russe, mais Nicolas y combat, car à ses yeux il n'y a pas de révolution étrangère, c'est la liberté seule qui existe pour lui, et la liberté est une pour tous.

La tempête est furieusement déchaînée sur cet océan de montagnes, où seul le tintement sourd et lugubre des cloches qui sonnent au loin, pour indiquer le chemin à ceux que la tourmente égara, rappelle le monde des vivants. Inna est pleine d'angoisse pour le sort de son fils Nicolas et de la fiancée de celui-ci, la belle Maroussia :

— Pourquoi y est-il allé ? C'est la révolution des autres, et non pas la nôtre.

— Il n'y a pas de révolution des autres, proteste Lountz. Ainsi moi, un juif, suis-je un étranger ? sans patrie ? Non, ce n'est pas vrai, je ne suis étranger à personne, je suis avec tout le monde, *j'en* suis.

Ternovsky est tout entier à la science et considère tout ce qui est de ce monde à travers les verres de l'éternité :

L'homme ne pense qu'à sa vie et à sa mort, c'est pourquoi il a une si grande terreur de la vie et qu'il s'ennuie tant. On dirait une puce dans un caveau.

Ainsi raisonne Ternovsky... Mais voici que les bruits de la terre commencent à parvenir jusqu'aux cimes des montagnes, des bruits sourds, déchirés. Et l'odeur du sang humain monte aussi, qui, en bas, au loin, coule à flot. C'est que les soldats, ces fils d'un peuple qui lutte pour sa liberté, exterminent furieusement leurs propres frères, sœurs, pères,

eux-mêmes enfin. Et voici que viennent les vaincus de la révolution : Maroussia, avec le drapeau révolutionnaire qu'elle a pu emporter caché sous sa jupe ; deux révolutionnaires, Schmidt et Treitch, ne rêvant que bombes ; l'ingénieur Verkhovtzeff, les jambes mutilées lors d'une explosion. La révolution a été trahie et vaincue. Nicolas, criblé de balles, à l'endroit le plus dangereux de la barricade, a été pris et jeté en prison. Maroussia se lamente sur le sort de son fiancé ; elle chante la chanson de Pouchkine :

Je suis derrière une grille dans un humide cachot,
Jeune aigle, élevé en liberté.
Mon triste camarade, agitant son aile
Derrière la fenêtre, pique sa nourriture sanglante;
Il m'appelle du regard et du cri
Comme s'il me disait : Allons-nous-en d'ici.

Tout le monde ne pense qu'à faire évader Nicolas. Déguisée en dame de la haute aristocratie, Maroussia pénètre dans la prison, mais au dernier moment le plan de l'évasion échoue. La mère de Nicolas est au désespoir. Son père, le savant, demeure dans sa sérénité. C'est alors que l'ouvrier Treitch clame ces paroles :

En avant toujours, il faut marcher de l'avant. On a parlé ici de défaites, mais il n'y en a pas. Je ne connais que des victoires. La terre, ce n'est que de la cire entre les mains de l'homme. Il faut la pétrir, pour créer de nouvelles formes. Mais il faut marcher de l'avant. Si l'on rencontre une muraille, il faut la faire sauter ; si l'on rencontre une montagne, il faut la raser ; si l'on rencontre un abîme, il faut le franchir à l'aide de ses ailes, et si l'on manque d'ailes, il faut s'en faire. Si la terre échappe à vos pieds, il faut la consolider avec du fer, et si elle s'émiette, il faut la fondre dans le feu ; si le ciel commence à crouler sur les têtes, il faut tendre les bras et le rejeter loin de soi... Mais il faut marcher de l'avant tant que le soleil éclaire...

— Il va s'éteindre, Treitch, — crie Lounsz.

— Alors il faut en faire un autre, poursuit Treitch.

Mais les autres vaincus et Maroussia pleurent le sort de Nicolas dont la prison se rendit maître en lui faisant perdre la raison.

Père, père, — crie-t-elle, — quelle vie maudite... Il n'y a qu'à s'écrouler dans les larmes, mourir, disparaître. A quoi bon vivre, lorsque les meilleurs périssent, lorsque la belle forme est brisée. Le comprends-tu, père ? Pas de justification pour la vie. La vie n'a pas de justification. Il a été mon drapeau. Lorsque les barbares l'ont jeté dans la prison, je pensais que c'étaient eux les barbares, tandis que lui était le soleil. Je pensais : Voilà que tous ceux qui l'aiment vont se lever et démolir la prison, et le soleil luira de nouveau !...

Ternovsky. — Mais ils tuaient toujours leurs prophètes !

Maroussia. — Mais comment peut-on vivre parmi ceux qui tuent leurs prophètes...

TERNOVSKY. — Si le soleil était plus bas, ils l'auraient éteint pour étouffer dans les ténèbres.

Et Maroussia ne comprend pas comment Ternovsky peut rester aussi tranquille devant la perte de son fils.

TERNOVSKY. — Sur la terre, à chaque seconde, meurt un homme, et dans l'univers à chaque seconde s'écroule probablement un monde. Comment puis-je alors pleurer et désespérer devant la mort d'un seul homme? La route vers les étoiles est toujours arrosée de sang... Tel un jardinier, la vie coupe les meilleures fleurs, mais de leur arome la terre est pleine. Regardes-y. Que tout y est calme! mais si tu pouvais entendre à travers l'espace et voir à travers l'éternité, tu serais peut-être morte d'horreur ou brûlerais d'enthousiasme. Avec une furie froide, soumis à la force de fer de la gravitation, des mondes innombrables sont emportés dans l'espace et au-dessus d'eux tous domine un seul grand esprit immortel...

Mais Maroussia ne pense qu'à la terre :

Je porte dans mon sang la souffrance de la terre. Les étoiles me sont étrangères ; je ne connais point ceux qui les habitent ; comme un oiseau blessé, mon âme tombe et retombe sur la terre.

Et elle éclate en imprécations contre les misères, les malheurs, les mensonges et les souffrances de la terre... Pour elle, « le beau chemin est brisé à jamais ».

TERNOVSKY. — Ne meurent que ceux qui tuent. Ceux qui sont tués, qui sont déchirés et brûlés, ceux-là vivent éternellement.

Et Maroussia, au nom de la mémoire pure de Nicolas, veut alors se jeter encore dans la lutte, dans la vie.

TERNOVSKY. — Va! rends à la vie ce que tu lui a pris. Rends au soleil son corps. Tu périras, comme a péri Nicolas, comme périront ceux l est donné de soutenir le feu éternel avec leur âme immensément heureuse. Mais dans ta perte tu trouveras l'immortalité! Va! vers les Etoiles!...

Telle est la nouvelle œuvre de Léonide Andréieff, achevée dans l'exil, au moment où nos confrères parisiens — Gaston Leroux, par exemple — consacraient à la jeunesse russe des pages touchantes pleines d'émotion et d'amour.

Elle est morte, la jeunesse de Moscou, écrivait à plusieurs reprise Gaston Leroux, et il ajoutait presque dans les mêmes termes que le savant Ternovski de Léonide Andréieff : Elle est morte la jeunesse de Moscou, « après avoir marché avec toute son âme, pleine d'amour et de feu sacré... *vers les étoiles* ».

On ne peut en rien préjuger du succès que la pièce obtiendra du public, habitué aux pièces de Tchekoff et de Gorky. Mais on peut souhaiter qu'elle voie les feux de la rampe le plus tôt possible, car autorisée à être représentée, elle marquera le moment de l'apaisement.

E. SÉMÉNOFF.

VARIÉTÉS

Les Auteurs et la critique. — Il fut question, l'an passé, des droits de la critique. On appelle droits, maintenant, ce qu'on appelait autrefois privilèges. Ecrire que le livre qui vient de paraître est très mauvais, cela nous semble notre droit. Ce droit, cependant, ne s'étend que sur les productions de l'esprit, et il est défendu de contester la perfection de toutes les autres. C'est donc bien un privilège que les critiques se sont arrogé. Les auteurs l'ont souffert et même y ont applaudi chaque fois que la critique a été bienveillante ; dès qu'elle leur a paru sévère, elle leur a paru injuste. Voltaire se fâcha contre Desfontaines et contre Fréron ; il ne souffrait pas cependant qu'on se fâchât contre lui-même.

De bons esprits, en ce temps-là, pensèrent que le rôle des journaux littéraires était non pas de critiquer, mais d'analyser les livres nouveaux, et l'un d'eux, homme d'une certaine érudition et d'un certain esprit, l'historien Gaillard, exposa la question en termes fort propres à provoquer la réflexion. En même temps, il supposait qu'aucun critique ne pouvait être aussi bien qualifié que l'auteur lui-même, pour rendre compte d'un livre. Il donna l'exemple dans le *Mercure de France* de juillet 1782. Voici cet article, ou du moins la première partie de l'article, celle où Gaillard expose son idée.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Histoire de Charlemagne, par M. Gaillard, de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres ; à Paris, chez Moutard, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny, 1782. 4 vol. in-12.

Qu'il nous soit permis de préluder à cet extrait par des observations qui ne concernent ni Charlemagne, ni son historien, et qui auront le tort ou le mérite de présenter un paradoxe.

Les journaux littéraires auraient-ils jamais dû être autre chose qu'un registre public ouvert à tous les auteurs, pour y insérer eux-mêmes l'extrait de leurs ouvrages ; sans éloge, car la bienséance (du moins autrefois) ne permettait pas de se louer soi-même ; sans critique, car celle qu'un auteur ferait de son ouvrage serait toujours suspecte d'indulgence ; d'ailleurs, quelle raison suffisante aurait-on de ne pas corriger d'avance ce qu'on critiquerait après coup ?

L'inventeur des journaux littéraires a sans doute rendu un grand service aux Lettres ; il a été utile et aux auteurs, et aux lecteurs, en imaginant un livre qui fît connaître les autres livres, qui en annonçât l'existence et le contenu ; mais, faute d'avoir formé les journaux sur le plan que nous indiquons, quelles contradictions n'a-t-il pas éprouvées ! Que d'interruptions de ce journal (1) et sous M. de Sallo, et sous M. l'abbé Gallois ! (2) et en effet, quel que fût le mérite de ces savants, de quel droit s'érigeaient-ils en arbitres de la littérature et en censeurs de tous les écrivains ?

(1) Le *Journal des Savants*, fondé par Denis de Sallo, conseiller au Parlement. Son premier numéro parut le 16 janvier 1665.
(2) Successeur de Sallo, de 1666 à 1674.

Dans la suite, ce journal a pris une forme plus régulière et une autorité plus légitime. On n'a rien à dire contre les journaux établis ou qui sont censés l'être par l'autorité publique, et sur lesquels cette autorité veille d'une manière particulière.

Mais l'objection subsiste tout entière contre tous ces journaux établis par autorité privée. Ce premier abus a ouvert la porte à une multitude d'autres abus, dont le moindre a été que beaucoup d'auteurs se sont furtivement ou effrontément comblés eux-mêmes d'éloges dans des journaux dont ils disposaient par eux ou par leurs amis.

Pour ne parler que des faits anciens et connus : dans ce débordement de mauvais vers dont Paris fut inondé en 1744, à l'occasion de la maladie et de la convalescence du roi Louis XV, et qui a fait dire à M. de Voltaire (auquel seul il fut donné d'en faire de bons sur ce sujet) :

> Paris n'a jamais vu de transports si divers,
> Tant de feux d'artifice et tant de mauvais vers,

il parut ou il ne parut point une ode à la Reine ; mais l'abbé Desfontaines l'annonça et la vanta beaucoup (feuille A du tome IV des *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux*) (1) ; il en cita un grand nombre de strophes, dans l'une desquelles le poète se disait vieux, sur quoi l'abbé Desfontaines s'écriait : « Quel vieux poète avons-nous qui fasse ainsi les vers ? N'est-ce point un jeune homme qui cherche à se cacher sous les rides de la vieillesse ? Mais la vieillesse peut-elle prévenir en faveur du talent ? »

C'était une énigme qu'il ne pouvait deviner et qu'il proposait au lecteur.

Dans la feuille D, il se fait adresser une lettre, où, en confirmant tous les éloges donnés aux strophes citées, on lui demande pourquoi il n'en a pas cité plusieurs autres qu'on assure n'être pas moins belles ; et pour réparer sa faute,on les cite. Par cet heureux artifice, le lecteur a, en deux parties, l'ode presque entière.

Par un autre artifice, l'auteur de la lettre hasarde sur un endroit de l'ode une ou deux critiques évidemment injustes, auxquelles le journaliste n'a pas de peine à répondre.

Voici maintenant le mot de l'énigme : l'ode est mauvaise, et elle est de l'abbé Desfontaines.

La fraude fut connue, et le public ne fit qu'en rire ; l'abbé Desfontaines l'avait fait à son badinage.

On dit que quelques-uns de ses nombreux successeurs n'ont pas moins accoutumé le public au leur; on dit que la louange et le blâme

(1) Journal critique fondé par l'abbé Desfontaines qui, outre sa collaboration au *Journal des Savants*, rédigea encore le *Nouvelliste du Parnasse* et les *Observations sur les écrits modernes*.

sont devenus chez quelques-uns d'entre eux non seulement une affaire de passion et de parti, mais encore un objet d'intérêt et de commerce. Nous n'entrons point dans ces questions fâcheuses ; nous ne voulons désobliger personne ; nous nous contentons d'établir pour principe qu'il ne faut jamais tromper le lecteur ni sur les auteurs ni sur les ouvrages ; en conséquence, nous nous hâtons de déclarer que l'auteur de cet extrait est aussi l'auteur de l'*Histoire de Charlemagne* et que, par conséquent, cet extrait ne contiendra ni éloge ni critique.

Pourquoi un auteur, bien résolu d'observer toutes les bienséances, ne rendrait-il pas compte au public de son propre ouvrage dans un journal, comme il en rend compte à ses lecteurs dans une préface, en se bornant à dire ce que l'ouvrage contient, dans quel esprit il est fait, dans quel ordre les objets y sont présentés, etc., mais sans aucun signe ni d'approbation ni de censure.

Est-il même bien sûr que le public en demande davantage aux journalistes de profession? Ils s'empressent tous à juger en bien ou en mal les ouvrages dont ils ne sont chargés tout au plus que de rendre compte. Il est vrai qu'il est difficile de se refuser au plaisir de louer ce qu'on sent être bon, ou à la justice de blâmer ce qui est évidemment mauvais ; mais à ne considérer que l'intérêt du public, qu'a-t-il besoin du jugement d'un particulier? Qu'a-t-il besoin de savoir ce que Bavius pense ou veut penser des vers ou de la prose de Mœvius? Pourquoi faut-il qu'un seul homme prétende apprendre ou prescrire au public ce qu'il doit penser de tel ou tel ouvrage? Au fond, que demande-t-on à un journaliste? Un précis fidèle, un compte exact d'après lequel on puisse juger du besoin qu'on a de l'ouvrage, et du degré d'instruction ou de plaisir qu'on peut s'en promettre. Un pareil compte peut se passer du jugement du journaliste, et le jugement du journaliste ne peut pas se passer d'un pareil compte.

Les journalistes devraient donc peut-être se borner à la fonction de rapporteurs, et n'y pas joindre celle de juges.

La fonction des journalistes, telle qu'elle est exercée assez généralement, est une espèce de ministère ou de magistrature dont le défaut essentiel est d'être absolument sans mission : juger ses contemporains, ses rivaux, ses égaux, quelquefois ses supérieurs, trop souvent ses ennemis, n'est pas un emploi qui doive être abandonné indistinctement à tout le monde. Il importe qu'un journal ne soit point une arme dans la main d'un méchant ou d'un envieux ; il importe que ce ministère soit exercé avec justice, ou au moins avec décence. Mais il ne s'agit pas ici d'exposer une théorie générale pour la perfection ou la réforme des journaux, nous disons seulement que le public a besoin de connaître les ouvrages, et qu'il n'a pas le même besoin de connaître l'opinion d'un journaliste.

« On sait toujours mieux que personne comment on veut être loué,

a dit un plaisant; mais en consentant de n'être pas loué, un auteur ne sait-il pas toujours mieux que personne, mieux que lecteur même le plus attentif, ce que contient son ouvrage, dans quel esprit il est fait, ce qu'il lui a coûté de travail, etc. ? Et s'il fallait absolument un jugement sur cet ouvrage, ne serait-il pas à propos, pour que ce jugement fût complètement juste, que les idées du journaliste fussent combinées avec celles de l'auteur? »

Mais, dira-t-on, si les auteurs rendaient compte eux-mêmes de leurs ouvrages dans les journaux, ou si les journalistes, se bornant à en rendre compte, s'abstenaient de les juger, on serait privé des avantages de la critique; cependant la critique est utile, on ne peut le nier.

Oui, une critique juste et sage, dictée par le pur amour de la vérité, sans aucun mélange de passion et d'esprit de parti, sans aucune envie de nuire ou de mortifier, assaisonnée même de tous les égards dus à l'auteur; mais la critique nous a détrompés de la critique; ses abus ont tellement excédé ses avantages, qu'il y aurait beaucoup à gagner à renoncer aux uns pour être délivré des autres.

Quand on veut citer un modèle de critique, on cite celle du *Cid* par l'Académie française. En citerait-on beaucoup d'autres?

Mais cette critique même, sont-ce les objections et les jugements qu'elle renferme qui en font le principal mérite? Non, plusieurs de ces jugements sont rigoureux jusqu'à l'injustice; il serait aisé de le démontrer. Qu'est-ce donc qu'on admire dans cette critique? C'est surtout la modération de l'Académie opposée à l'acharnement de son fondateur; c'est la considération qu'elle témoigne partout à Corneille que le Cardinal de Richelieu voulait humilier; c'est le respect que le goût montre partout pour le génie persécuté.

Dans la plupart de nos critiques, nous paraissons craindre que la malignité ne perce pas assez. Les moins injustes ont encore de quoi blesser l'auteur, au moins par le ton.

Les critiques de goût ont un arbitraire qui prête à l'injustice et aux mauvaises intentions; d'ailleurs, elles sont toujours délicates, parce que la question est ordinairement de savoir si l'auteur a de l'esprit et du goût, ou s'il en manque.

Les critiques d'érudition, qui constituent principalement ce qu'on appelle *la critique*, sont plus innocentes et plus utiles; elles ont pour prétexte et peuvent avoir pour objet l'instruction du public et l'éclaircissement des faits. Qu'un fait soit vrai ou faux, ou incertain, c'est l'affaire des preuves, l'amour-propre n'y paraît pas fort intéressé. Eh bien ! ces critiques même sont amères et venimeuses, parce que c'est à l'auteur qu'on en veut bien plus qu'à l'ouvrage; c'est l'auteur qu'on veut blesser, non le public qu'on veut instruire.

Mais le tort n'est pas toujours du côté des journalistes, il est souvent dans l'amour-propre intolérant des auteurs, qui s'offense de

toute critique, et n'est content d'aucun éloge. L'arrangement que nous proposons remédierait encore à cet inconvénient; les auteurs feraient eux-mêmes le rapport de leurs ouvrages et le public jugerait.

Mais tous ces rapports seraient toujours favorables !

Oui, mais ils ne pourraient toujours contenir que ce qui serait dans l'ouvrage, et la bienséance interdirait tout éloge.

Mais qui avertira le public des fautes répandues dans l'ouvrage ?

Qui ? ceux qui voudront en entreprendre la critique particulière à leurs risques, périls et fortune.

Mais c'est rentrer dans la fonction de journaliste !

Oui, mais c'est y rentrer en particulier, non en homme public; en plaideur, non en juge ; et qu'on ne croie pas cette distinction chimérique, elle est très importante. Il y a toujours une portion du public qui est la dupe de l'autorité que s'arroge un journaliste ; celui-ci prononce toujours *ex cathedra;* il a ses lecteurs tout trouvés et ses disciples *addicti jurare in verba magistri.* Le censeur particulier, plus obligé d'avoir raison, y regarde à deux fois avant d'entreprendre une critique; il ne l'entreprend que quand elle est nécessaire ou utile, et qu'il se flatte d'y donner assez d'agrément et d'intérêt pour la faire lire. Le journaliste est sûr d'être lu et d'être cru, du moins par ses *croyants*, et le vulgaire lui suppose caractère et autorité, puisqu'enfin il s'est fait journaliste. De plus, si l'auteur veut répondre, il faut qu'il se ménage un champ de bataille dans un autre journal rival et ennemi du journal agresseur, et qui souvent lui refuse territoire dans la crainte de se compromettre. Dans la critique particulière, l'auteur et le censeur se battent à armes égales.

Mais cette méthode sera commode pour les mauvais écrivains, dont elle taira les défauts !

Pas si commode. Un mauvais écrivain paraîtra deux fois mauvais écrivain, et dans l'ouvrage, et dans l'extrait.

Elle sera fâcheuse pour les bons écrivains, qu'elle privera des louanges qu'ils méritent !

Pas si fâcheuse, par la raison contraire. Le bon écrivain paraîtra doublement digne des louanges qu'il aura dû se refuser. Quoi qu'il en soit enfin de l'innovation proposée, qu'elle soit admissible ou non, que l'exemple qu'on va donner soit suivi ou qu'il reste sans imitateurs, voici un extrait où l'auteur va publiquement et à découvert, analyser son propre ouvrage, sans éloge et sans critique.

Et en effet Gaillard, après l'exécution de ce prélude, entame l'analyse de son *Histoire de Charlemagne* et la poursuit avec une belle impartialité.

Cela pourrait faire un système, mais il faudrait des auteurs capables de savoir ce qu'ils ont voulu dire, ce qui est tout aussi rare que des critiques intelligents.

LÉON DUCHEMIN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Louis Andrieux : *La Commune à Lyon en 1870 et 1871 ;* Perrin 3 50

André Barre : *La Bosnie-Herzégovine ;* Michaud 3 50

Baron de Bildt : *Christine de Suède et le conclave de Clément X, 1669-1670 ;* Plon 8 »

J. Billot de Goldlin : *Famille d'Arc. Essai généalogique sur les familles du Chemin et de Villebresme ;* Lechevalier 3 »

André Chéradame : *Le Monde et la guerre russo-japonaise ;* Plon » »

Comte Fleury : *Les Dernières années du Marquis et de la Marquise de Bombelles ;* Emile-Paul 5 »

Lucien Graux et Henri Daragon : *S. M. Don Carlos Ier, roi de Portugal à Paris ;* Daragon » »

Lucien Graux et Henri Daragon : *Le Président Loubet ;* Daragon 4 »

Vic. de Grouchy et P. Cottin : *Journal inédit du duc de Croy, 1718-1784 ;* Flammarion, 2 vol. 15 »

E. Lamouzèle : *Essai sur l'organisation et les fonctions de la compagnie du guet et de la garde bourgeoise de Toulouse aux XVIIe et XVIIIe siècle ;* Champion 2 50

M. Marion : *Le Garde des sceaux Lamoignon et la réforme judiciaire de 1788 ;* Hachette 6 »

V. Martin : *Sous la Terreur, souvenirs d'un vieux Nantais ;* Téqui 3 50

Frédéric Masson : *Napoléon et sa famille ;* Ollendorff 7 50

Moustafa Kamel Pacha : *Egyptiens et Anglais ;* Perrin 3 50

Ed. Pionnier : *Essai sur l'histoire de la Révolution à Verdun, 1789-1795 ;* Lechevalier 10 »

Les Mémoires du pope Gapone, trad. de l'anglais par Colette Yver ; Juven 3 50

Littérature

Maurice Barrès : *Le Voyage de Sparte ;* Juven 3 50

René Canat : *La Littérature française par les textes ;* Delaplane » »

Paul Harel : *A l'enseigne du grand Saint-André ;* Plon » »

Edouard Ned : *L'Energie belge ;* Bruxelles, Dewit » »

Léon Séché : *Lamartine de 1816 à 1830. Elvire et les Méditations (Documents inédits)*, avec le portrait d'Elvire en héliogravure « Mercure de France » 3 50

Marquis de Ségur : *Julie de Lespinasse ;* Calmann Lévy 7 50

G. Simon : *Le Roman de Sainte-Beuve ;* Ollendorff 3 50

Musique

Ernest Closson : *Chansons populaires des provinces belges ;* Bruxelles, Schott 6 »

H. Imbert : *Johannès Brahms, sa vie et son œuvre ;* Fischbacher 9 »

Philosophie

Albert Rivaud : *Le Problème du Devenir et la notion de la matière dans la philosophie grecque ;* Alcan 10 »

Poésie

Jean Canora : *Poèmes (1898-1905) ;* Messein 3 50

L. Cayotte : *Dictionnaire des Rimes ;* Hachette » »

Charles Derennes : *La Tempête ;* Ollendorff 3 50

Fagus : *Jeunes fleurs ;* Ed. de « la Revue littéraire » » »

Gabriel de Lautrec : *Les Roses Noires ;* Messein 3 50

Alfred Lerouge : *Médailles rustiques ;* Messein 3 50

Henri Vandeputte : *Pain quotidien ;* Bruges, Herbert » »

Publications d'art

Paul Gaultier : *Le Rire et la Caricature ;* Hachette 3 50

Questions religieuses

Henri Lesêtre : *La Paroisse ;* Lecoffre » »

Questions militaires

J. Cheirllet : *Ma vie militaire (1800-1810)* ; Hachette 3 50
Comm. J. Duval : *Napoléon, Balow et Bernadotte, 1813; Offensives contre Berlin;* Charles-Lavauzelle 1 50
G. L. Pesce : *La Navigation sous-marine;* Vuibert et Nony » »

Roman

Paul Adam : *Les Lions;* Ollendorff 3 50
N. d'Arnoldi : *Marie de Kéroulas ;* Plon 3 50
Hugo Bertsch : *Frère et sœur,* trad. par M. de Komar : Perrin 3 50
Henry Bordeaux : *Les Roquevillard;* Plon 3 50
Henri Chateau : *La Cité des Idoles;* Michaud 3 50
Gaston Chérau : *Champi Torta ;* Ollendorff 3 50
Victor Debay : *L'Etoile ;* Victor-Havard 3 50
Ferri-Pisani : *Le Cœur disséqué ;* Libr. Universelle 3 50
Jules Garat : *La Sonate de Haendel ;* Ed. de « la Plume » 3 50
Pierre Guitet Vauquelin : *Le Triomphe de la Chair ;* Louis Theuveny 3 50
Henry Kistemaeckers : *Will, Trimm et C° ;* Fasquelle 3 50
Jeanne Leroy Allais : *Ames Vaillantes;* Flammarion 3 50
Pierre Mille : *Sur la vaste Terre ;* Calmann Lévy 3 50
Nonce Casanova : *Le Sanglot ;* Ollendorff 3 50
André Theuriet : *Mon oncle Flo ;* Flammarion 3 50
Gustave Toudouze : *Reine en Sabots (1813)* ; Hachette 3 50
Clara Viebig : *La Garde du Rhin,* trad. par Beatrix Rodès ; Juven 1 50
G. Voos de Ghistelles : *L'autre Justice;* Theuveny » »

Sciences

Dr J. Barraud : *Promenade d'un médecin à travers l'histoire ;* Rudeval 3 50
Dr L. Gautier : *La Médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIIIe siècle ;* Fischbacher 15 »
Emile Trélat : *Questions de Salubrité ;* Plon » »

Sociologie

Jeanne Deflou : *Le Sexualisme ;* Tallandier 3 50
Antonin Eymieu : *Le Gouvernement de soi-même ;* Perrin » »

Théâtre

Henri Bernstein : *La Rafale,* pièce en 3 actes ; Fasquelle 3 50
L. Henry Lecomte : *Le Théâtre Historique ;* Daragon 6 «

Voyages

Albert Bordeaux : *La Guyane inconnue ;* Hachette » »
Alfred Mezières : *Au Temps passé ;* Hachette 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Petites lettres. — Une première... attardée. — La gloire. — Les personnages de Dickens. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Petites lettres. — Vous souvenez-vous, madame, de ce passage du *Journal* de Stendhal : « Dimanche, 11 frimaire (1804), jour du couronnement (de l'empereur)... Je réfléchis beaucoup toute cette journée sur cette alliance si évidente entre tous les charlatans. La religion venant sacrer la tyrannie, et tout cela au nom du bonheur des hommes. Je me rinçai la bouche en lisant un peu de la prose d'Alfieri. » Nous vîmes donc hier cinq ou six tyranneaux, la plupart inoffensifs, d'ailleurs, et tous assez risibles, s'as-

sembler pour déblatérer, chacun à son tour, contre ce qu'ils appellent la « pornographie ».

Quand on n'est pas dupe, on sait ce qu'ils entendent par ce mot équivoque de « pornographie ». C'est pour eux tout ce qui touche à l'amour, tout ce qui, imprimé, dessiné, sculpté ou peint, contient des allusions aux relations sexuelles. C'est à croire qu'ils font partie, comme don Cucuphas, du Tiers-Ordre de l'Amour solitaire. S'ils ne sont moines ou oblats, ils sont curés. Voici M. Sertillanges, curé catholique, et M. Buisson, curé humanitaire, M. Comte, curé protestant, et M. Sangnier, curé républicain. Ennemis féroces les uns des autres, ils ont une foi commune, la haine, et un destin commun, le ridicule. Ils n'ont qu'à paraître et à discourir pour exciter l'hilarité chez tous les hommes simples et sains, mais une hilarité hostile. Réunis, et sous la présidence du sénateur Bérenger, ils forment un petit orchestre fort burlesque. Ce Bérenger, cependant, est dangereux, parce qu'il fait peur aux femmes, terrorise les petits enfants et exaspère les artistes.

Mais qu'est-ce que la pornographie? Feignons d'être dupes un instant. Est-ce la nudité, est-ce la demi-nudité, est-ce le geste, est-ce la pose? Une femme sans chemise est-elle indécente ou bien l'indécence ne commence-t-elle qu'avec la chemise? La *Source* de M. Ingres a été longtemps exposée dans son atelier avec des bas rouges. Etait-elle indécente alors? N'est-elle devenue chaste que le jour où M. Ingres lui a ôté ses bas? Faut-il juger de la qualité « pornographique » par la qualité du dessin ou par celle de la couleur? De belles nudités bien tentantes, comme celles du Titien, sont-elles plus ou moins pornographiques que les femmes en porcelaine de M. Bouguereau? Suffit-il d'appeler *Madeleine* une femme vautrée dans l'herbe pour que, immorale hier sous le nom de baigneuse, elle devienne aujourd'hui édifiante pour M. l'abbé Sertillanges? On aimerait à entendre cet abbé nous dévoiler l'effet comparé que font sur son sens esthétique les Vénus glabres et les Vénus vénitiennes, qui ne le sont pas. On a entendu un jour M. Bérenger, dans l'intimité, déclarer que l'art doit être glabre. M. Sertillanges, qui a commenté Origène, a-t-il des idées là-dessus?

Goûte-il la *Léda* de Michel-Ange, cette merveilleuse figure de l'amour physique dans tout son abandon, toute sa franche animalité? Aime-t-il dans la *Léda* du Corrège cette fillette qui tend les bras au cygne et qui sourit au plaisir avec une ingénuité si charmante?

Vous auriez bien ri, madame, à entendre cet ecclésiastique réclamer la liberté de l'art et réprouver la « licence pornographique ». Dans sa belle ignorance cléricale, il s'imagine que les grands peintres, les grands sculpteurs, furent aussi de grands moralistes. Il est professeur de philosophie et il a démontré l'existence de Dieu avec autant de bonheur que Fénelon, en moins bon style, mais en beaucoup plus de pages. C'est un homme de progrès.

M. Buisson aussi, qui parla ensuite, est un homme de progrès : « Nous ne songeons nullement, a-t-il dit, à rétablir une censure qui puisse atteindre une nouvelle Madame Bovary. » Cette déclaration libérale n'a pas enchanté l'auditoire. Les uns auraient désiré une réprobation plus nette de la « pornographique » passée, et présente. Les autres ont trouvé que ce curé humanitaire était encore plus impudent que le précédent orateur. On cria même : « Au fou! Au fou! » Il y eut des éclats de rire, des sifflets, des

cris, des trépignements et, je dois l'avouer, un long frémissement de joie quand on entendit un certain M. Sanguier s'écrier : « Ce que nous voulons, c'est que les jeunes gens conservent leur pureté et en soient fiers ! » Pour moi, je pensai encore à Stendhal appelant la chasteté une vertu comique. Oserai-je vous l'avouer, madame, je pensai à vous, je pensai à votre sourire.

Sur cet éloge des coquebins, si bien à sa place à deux pas du boulevard Saint-Michel, M. Bérenger, réprimant cet air de vomir son âme, qui fait le vide autour de lui, leva la séance, et je me demandai avec quoi j'allais « me rincer la bouche ». Alfieri n'est plus guère propre à cet usage, et puis je n'étais pas en train de lire. Il m'a été plus agréable d'écrire mes impressions, et je vous les envoie.

Si vous me permettez de vous baiser les mains, j'y trouverai les parfums d'Arabie qui me remettront le cœur.

GONSOLIN.

§

Une première... attardée. — Nous avons annoncé que la représentation du *Re pastore* faisait partie des fêtes données à Salzbourg pour le 150e anniversaire de la naissance de Mozart. Il se trouve que c'était une *première*. Après 130 ans! Mozart s'était mis à la composition de cette pastorale le 8 mars 1775. Dès le 23 avril, même année, elle était montée pour la réception Salzbourg, de l'archiduc Maximilien, fils cadet de Marie-Thérèse. Mais par un calcul d'économie habituel au prince-archevêque de ce temps-là, ce Gérôme Knicke, le même qui calottait le maestro et lui allongeait, on sait où, des coups de pied, la représentation n'eut pas lieu sur la scène, mais en manière de concert. *Il Re pastore* n'avait donc pas vu le feu de la rampe et depuis n'avait jamais été repris. Seul le grand air d'Aminta, dans l'arrangement de Lauterbach avec violon obligé, faisait de nos jours partie du répertoire de quelques cantatrices.

§

La gloire. — L'une des rares maisons historiques de Berlin, la seule qui y rappelle la présence d'un poète de la grande époque de Frédéric II, celle où logea Lessing, sur le Kœnigsgraben, est menacée de démolition. Or la Commission des legs à la Municipalité de Berlin en est propriétaire ! Quelques amis du vieux Berlin ont obtenu un délai à la vente de l'immeuble. Provisoirement on l'a rapproprié, car il avait fallu se rendre à l'évidence : jusqu'ici le premier étage de la maison, les chambres mêmes qu'occupait Lessing pendant qu'il écrivait l'édifiante *Minna de Barnhelm*, en voyaient paraît-il, de drôles. Et comme dit l'Allemand : « Les couples isolés, avec ou sans sac-de-nuit (*mit und ohne Reisetasche*) y trouvaient un accueil plein d'obligeance pour de brefs passages. »

§

Les personnages de Dickens. — A l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Dickens, on a cherché combien de personnes il y a, actuellement, à Londres, portant les mêmes noms que les personnages de ses romans les plus célèbres.

On a trouvé un Oliver Twist, vivant à Hoxton, un Pickwick, dans le North London, six Weller (mais ils ne sont pas tous domestiques), neuf

Trotter, un Bardell, deux Sikese. Une maison de tailleurs de la cité s'intitule Dombey et fils, et une autre Paul Dombey. Il y a en outre quatre Rudge, quatre Guppy, et trente-sept dames Harris.

Et dire que tous ces gens, bien qu'existant réellement, sont beaucoup plus anonymes que les personnages fictifs de Dickens !

§

Publications du « Mercure de France ».

LAMARTINE, DE 1816 à 1830, *Elvire et les « Méditations »*, par Léon Séché, édition augmentée, ornée d'un portrait d'Elvire en héliogravure, d'après la miniature d'Elouis. Vol. in-18, 3, 50.

§

Le Sottisier universel.

Diaz, L. *Las Sombras de Hellas* (Les Ombres d'Hellas), avec la traduction en vers français par F. Raisin. Lettre-préface par Remy de Gourmont, de l'Académie française. — Catalogue V. Pasche et Cie, éditeurs à Genève.

Philipe (Charles-Louis). *Le Père Perdrix*. Paris, Charpentier, etc. — Edition originale, volume couronné par l'Académie des Goncourt. — Catalogue A. Melet, janvier 1906.

Nous avons souligné cette phrase, afin de bien attirer l'attention du lecteur. — *Revue scientifique*, 13 janvier, p. 34, col. 2.

Seulement, en Russie, il n'y a pas de boîte à lait. On va chercher son lait dans une bouteille, et on en meurt. — *Le Matin*, 8 janvier.

Le roi Christian IX a pour successeur son fils aîné Frédéric, qui sera Frédéric VIII et qui est âgé de 42 ans (né, par conséquent, en 1864). Le prince Frédéric a épousé la princesse Louise de Suède, qui lui a donné huit enfants : le prince Christian, né en 1870... — *République française*, 30 janvier.

Le soir où est arrivé ce prospectus, sournoisement, avec l'impassibilité féroce d'une lettre anonyme, entre deux réclames d'un marchand de vin et celle d'un tailleur pour dames... — *L'Illustration*, 8 juillet 1905, p. 21.

Cet après-midi, on commence par valider l'élection de M. Couderc dans la deuxième surtaxe sur l'alcool et l'on renvoie à la dernière de cette législature, puis on autorise la ville de Bar-le-Duc à imposer une surtaxe sur l'alcool et l'on recevait à la commission d'assurance, etc. — *L'Intransigeant*, 26 janvier.

De Las Cases, député du Finistère de 1831 à 1848, fils du compagnon de captivité de Napoléon Ier à Sainte-Hélène et de l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*. — *Le Radical*, 14 janvier.

A l'appui de sa demande, il invoquait d'abord les constatations médicales d'après lesquelles l'enfant, bien que né 180 jours après le mariage, aurait été conçu autrement. — *Le Journal*, 17 janvier.

On raconte aussi qu'il aimait se mélanger à la foule. — *Le Matin*, 30 janvier.

On meurt vite, de nos jours, quand on meurt loin !... — *Le Matin*, 31 janvier.

L'ancienne Roussotte bondit, et, grinçant des dents, les yeux hors de la tête, pire que laide, horrible, elle se répandit en ordures, elle en couvrit sa mère adoptive... *Le Matin*, 7 février.

Ses yeux, se détachant du portrait, errèrent autour d'elle... *Le Matin*, 7 février.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 073 962